



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









D 138/8



LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE.

---

TOME HUITIÈME.



---

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C<sup>ie</sup>,  
Imprimeurs de N. S. P. le Pape et de Monseigneur l'Archevêque de Paris,  
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

LES  
PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR M. DE GENOUDE,

ET DÉDIÉ

A MONSIEUR DE QUELEN.

—•••—  
TOME HUITIÈME.  
—•••—

PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LÉ CLERE ET C<sup>ie</sup>,  
RUE CASSETTE, N<sup>o</sup> 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

LIBRAIRIE DE SAPIA,  
RUES DE SÈVRES, N<sup>o</sup> 16, ET DU DOYENNÉ, N<sup>o</sup> 12.

—  
1843.

BIBLIOTHÈQUE SUI  
Les Fontaines





# SAINT HIPPOLYTE,

## ÉVÊQUE ET MARTYR.

Il y a trois saints de ce nom, que les biographes ont quelquefois confondus ; savoir : saint Hippolyte le soldat, que saint Laurent a baptisé ; saint Hippolyte, prêtre d'Antioche, et saint Hippolyte, évêque de Porto, celui dont nous donnons ici les œuvres traduites. Saint Hippolyte, évêque d'Ostie ou de Porto, en Italie, était célèbre par sa science et par sa piété ; il souffrit le martyre et fut noyé à Porto, sous l'empereur Alexandre, le 22 août, on ne dit pas en quelle année. Saint Jérôme fait mention de saint Hippolyte et lui donne le nom de martyr, dans la 84<sup>e</sup> épître à Magnus ; et dans le livre de *Scriptoribus Ecclesiæ*. Nicéphore, dans son histoire, liv. v, chap. 15, l'appelle évêque de Porto. Gélase, dans son livre des Deux Natures, contre Eutichès, dit qu'Hippolyte était métropolitain d'Arabie, ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques qu'il était évêque d'Aden, appelée anciennement *Portus Romanus*. Baronius soutient qu'il a été évêque d'Ostie ou de Porto en Italie, ce qui est conforme à l'opinion générale ; et il dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté, et où il a consommé son martyre. Il dit encore, avec quelques autres auteurs, qu'on a trouvé, en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure de saint Hippolyte, à l'entour de laquelle était gravé en lettres grecques le *cycle pascal*, dont il est l'auteur. Une grande partie de cet ouvrage a été perdue. Il avait pour objet

la démonstration d'un nouveau calcul, qu'il avait inventé pour trouver le jour de Pâque par le moyen d'un cycle de seize ans. On a encore de cet évêque une partie considérable d'une *homélie contre Noétus*, hérétique du III<sup>e</sup> siècle, dans laquelle il démontre clairement la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, et la distinction des natures en Jésus Christ. On a encore de saint Hippolyte quelques fragments de ses commentaires sur l'Écriture ; *Du Christ et de l'Antechrist*, manuscrit découvert et publié en 1661 : Eusèbe, saint Jérôme et Photius en font mention ; cet ouvrage diffère entièrement d'un livre intitulé : *De la fin du monde et de l'Antechrist*, qu'on lui a attribué, production bien moins estimable que celle de saint Hippolyte, dont nous donnons ci-après la traduction. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages en grec et en latin, 2 vol. in-fol. ; le premier publié en 1716, et le second en 1718. On a encore de saint Hippolyte des fragments d'un discours contre deux hérétiques, Béron et Hélicen, et où il traite du mystère de l'Incarnation ; nous en donnons ci-après la traduction. Enfin nous offrons encore la traduction d'un autre ouvrage d'un style très-élevé, de ce même saint, qui a pour titre : *Homélie sur la Théophanie*. Cette homélie roule sur la grandeur des œuvres de Dieu et sur le baptême du Christ par saint Jean dans le désert. Il serait possible que les commentateurs eussent substitué le titre de *Théophanie* au titre véritable de cet ouvrage. On trouvera encore ici la traduction du discours intitulé : *Démonstration contre les Juifs*. Dans ce discours, saint Hippolyte reproche aux Juifs leur incrédulité, et cherche à leur ouvrir les yeux sur la réalité de la venue du Messie. Les écrits de saint Hippolyte se font remarquer par un style élégant et élevé ; on lui a reproché une tendance à rechercher le sens mystique dans les Écritures, ce qui rend quelquefois sa pensée embarrassée et obscure. Malgré ces légers défauts, on remarque dans les écrits de saint Hippolyte une grande vigueur de raisonnement et de dialectique.

# DÉMONSTRATION

## DU CHRIST ET DE L'ANTECHRIST

PAR SAINT HIPPOLYTE.

---

Vous m'avez souvent demandé, mon cher frère Théophile, de vous donner des éclaircissements sur les principales propositions que j'avais livrées à vos méditations; je me rends enfin à votre désir, sur un sujet si digne de nous occuper; et c'est en puisant dans les saintes Ecritures, comme dans une source sacrée, les preuves dont j'ai besoin, que je rendrai présents à votre esprit tous les côtés du sujet en discussion. C'est ainsi que, loin de vous contenter de quelques vains sons qui frappent votre oreille, votre esprit pénétrera dans l'essence intime des choses, et votre admiration vous fournira un nouveau sujet de louanges envers Dieu. J'ai lieu d'espérer que cette étude, en fortifiant votre esprit et en jetant dans votre cœur, comme dans une terre toute préparée, une semence féconde, vous servira de sauvegarde à l'avenir contre les dangers du monde; elle vous fournira aussi des armes pour triom-

phère de ceux qui refusent de croire à nos salutaires doctrines. Prenez garde, toutefois, de vous exposer aux morsures des langues méchantes des incrédules, (car c'est un redoutable écueil ; ) mais ayez soin de ne livrer vos enseignements qu'à des hommes religieux et fidèles, et qui ont le désir de marcher saintement dans les voies de la justice et de la crainte de Dieu ; car c'est avec raison que le bienheureux apôtre saint Paul, s'adressant à Timothée, a dit : « O Timothée (1) ! gardez bien le dépôt qui vous a été « confié, évitant avec soin les paroles vaines et profanes, « et les disputes qu'on décore du faux nom de science ; car « plusieurs ont erré en s'y abandonnant. » Et plus loin il ajoute : « Quant à vous, mon fils, fortifiez-vous par la « grâce qui est en Jésus-Christ, et ayez soin de recom- « mander aux hommes fidèles, qui seront capables de les « communiquer à d'autres, les choses que je vous ai dites « dans mes exhortations particulières (2). » Lors donc que le bienheureux Apôtre ne livrait qu'avec précaution et crainte la connaissance des choses qui sont à la portée de tous, prévoyant qu'elles ne trouveraient pas créance dans tous les esprits, à quels plus grands dangers ne nous exposerions-nous pas, si, légèrement et sans nécessité, nous allions révéler aux profanes et aux indignes les plus hauts mystères de la Religion (3) !

Nous prendrons pour guides et pour flambeaux les saints prophètes qui, par leur foi dans le Verbe, ont entrevu les mystères, qui ont raconté le passé, le présent et l'avenir ; c'est par là qu'ils ont été non-seulement les hommes de leur siècle, mais encore les hommes des âges futurs. Remplis de l'esprit de prophétie, inspirés par le Verbe, ils étaient eux-mêmes comme un instrument harmonieux que Dieu faisait résonner, et dont il se servait pour annoncer au monde ses volontés et ses desseins. Et certes, il ne faut point croire que, s'ils parlaient de l'avenir, ce fût de leur

(1) II Timothée, vi, 20. — (2) II Ib. ii, 1. — (3) II Thess. iii, 2.

propre mouvement; mais c'était la sagesse même du Verbe qui parlait par leur bouche, et qui, après avoir dévoilé à leur esprit les choses futures, les chargeait de les révéler (1). Il faut donc admettre que les choses qu'ils voyaient avec les yeux de la foi, et que Dieu leur manifestait pour les révéler ensuite, étaient des choses cachées au vulgaire. Car pourquoi aurait-on donné le nom de prophète à un prophète, si ce n'est parce qu'animé de l'esprit de Dieu, il possédait le don de prédire l'avenir? Car le prophète lui-même cesse d'être prophète lorsqu'il parle d'un événement qui est à la connaissance de tous; mais il est reconnu pour prophète du moment où il annonce les choses futures. C'est pour cela que le nom de *prophète* signifie, ceux qui *voient depuis le principe des choses* (2). Quant à nous, instruits par leurs prophéties, ce n'est point notre sentiment particulier que nous exposons; car nous ne devons pas chercher à exprimer dans des termes inusités les choses qui nous ont été annoncées, et tomber ainsi dans des explications arbitraires que chacun entend selon qu'il lui convient; car c'est le devoir de celui qui parle d'exposer fidèlement les choses qu'il est chargé de faire connaître; et celui qui l'écoute doit tâcher de mettre à profit ce qu'il entend. Ils ont donc l'un et l'autre un devoir à remplir: l'orateur doit s'expliquer sans contrainte et en toute liberté; et quant à celui qui l'écoute, il doit recevoir avec une foi entière les choses qui lui sont dites; c'est dans ces dispositions, et après avoir adressé votre prière à Dieu, que je vous prie de vouloir bien m'écouter.

III. Vous désirez connaître comment le Verbe de Dieu, s'assujettissant à la volonté de Dieu, après avoir été jusque là le Verbe tout-puissant, se manifesta jadis aux saints prophètes (3). Remarquons d'abord, et avant d'aller plus loin, que le Verbe, dans sa miséricorde infinie,

(1) II Pet. 1, 21. — (2) I Reg, ix, 9. — (3) Is. xli, 4. Math. xii, 18.



ne fait acception de personne ; connaissant la faiblesse humaine, il se sert du ministère de tous les saints ; il les éclaire et leur inspire ce qu'ils doivent nous enseigner, afin que nous arrivions à notre salut éternel. Ils se plaît à instruire les ignorants, à ramener dans la bonne voie ceux qui s'égarèrent. Il se laisse facilement trouver par ceux qui le cherchent avec foi ; il ne tarde pas d'ouvrir sa porte à ceux qui viennent y frapper avec des pensées pures et un cœur chaste. Car il ne repousse aucun de ses serviteurs comme indigne des divins mystères. Il ne fait pas plus de cas du riche que du pauvre, et il ne méprise pas le pauvre à cause de sa pauvreté. Il ne reproche pas sa barbarie à celui qui est barbare, et il ne rejette pas l'eunuque comme n'étant pas un homme complet. Il ne hait pas la femme dont la désobéissance produisit le péché originel, et il ne condamne pas l'homme à l'opprobre, parce qu'il viola la loi qui lui avait été donnée : mais il ouvre à tous le trésor de ses miséricorde, et il désire les sauver tous. Il offre son aide à tous les enfants de Dieu, et il confond tous les saints dans l'idée d'une seule et unique perfection. Car lui seul est le Fils de Dieu, et c'est par sa grâce et par celle de l'Esprit saint qu'après avoir été purifiés dans notre régénération, nous espérons tous arriver un jour à cette même et unique perfection.

IV. Le Verbe était incorporel avant qu'il vînt revêtir sa chair sacrée dans le sein de la sainte Vierge, formant lui-même le vêtement qui devait être déchiré et mis en lambeaux sur l'arbre de la croix. C'est ainsi qu'il fit participer notre corps mortel à sa propre vertu ; il rendit incorruptible ce qui était sujet à la corruption ; il rendit fort ce qui était faible ; il donna le salut à ce qui avait péri. La passion peut donc être comparée au tisserand qui a tissé la robe qui devait être déchirée sur la croix ; les fils qui la composent, c'est la vertu de l'Esprit saint ; la trame, c'est sa chair sacrée formée par le Saint-Esprit, et dont les différentes parties sont liées entre elles par la divine cha-

rité du Christ ; l'instrument qui enlace les fils, c'est le Verbe ; enfin, les ouvriers de cette tunique sacrée, ce sont les patriarches et les prophètes ; car c'est par leurs prédictions que la puissance du Verbe a pénétré de toutes parts comme des rayons de lumière, pour arriver ainsi au parfait accomplissement des desseins de son Père.

V. Mais il est temps d'aborder le sujet que nous nous sommes proposé d'expliquer ; et après avoir rendu grâce à la gloire du Tout-Puissant dans le commencement de ce discours, nous allons interroger les saintes Écritures, qui nous apprendront ce qu'il faut entendre par la venue de l'Antechrist ; dans quel temps, dans quel âge du monde doit-il apparaître (1), d'où viendra-t-il, quelle sera sa patrie, quel sera son véritable nom, que les Écritures se contentent d'indiquer par un nombre ; comment entraînera-t-il les peuples dans l'erreur, les rassemblant sous le même étendard de tous les bouts du monde ; de quelles tribulations, de quelles persécutions affligera-t-il les saints, et comment se fera-t-il passer lui-même pour un Dieu ; quelle sera sa fin ; comment s'annoncera la venue du Seigneur du haut des cieux, ainsi que la conflagration générale de l'univers ; quel sera le règne glorieux et céleste des saints ayant le Christ à leur tête, et comment s'effectuera le châtimement des impies par le feu ?

VI. Notre Seigneur Jésus-Christ est annoncé dans sa venue semblable à un lion (2), à cause de la hauteur et de la splendeur de sa gloire ; les Écritures désignent aussi l'Antechrist sous la figure du lion, à raison de sa tyrannie et de sa violence. Car le tentateur voudrait se montrer en tout semblable au Fils de Dieu. Le Christ est un lion, l'Antechrist est pareillement un lion : le Christ est roi, l'Antechrist est roi ; le Seigneur s'est montré comme un agneau (3), l'Antechrist cachera sa nature de loup sous la douceur d'un agneau. Le Sauveur a été circoncis lors de

(1) II Thess. II, 8. — (2) Joan. XVIII, 37. — (3) Ib. I, 29.

sa venue dans le monde ; l'Antechrist le sera pareillement. Le Seigneur a envoyé ses apôtres prêcher toutes les nations ; il enverra aussi en tous lieux de faux apôtres. Le Sauveur (1) est venu ramener au bercail les brebis égarées ; l'Antechrist rassemblera également autour de lui ceux des siens qui seront dispersés. Le Sauveur a donné à ses fidèles un signe de ralliement ; il en donnera un également aux siens. Le Sauveur s'est montré sur la terre sous une forme humaine ; l'Antechrist viendra sous la même forme. Le Sauveur a construit un temple avec sa chair (2) ; l'Antechrist construira aussi un temple à Jérusalem. Nous énumérerons plus loin tous les artifices qu'il emploiera pour séduire. Reprenons quant à présent le sujet que nous avons annoncé.

VII. Lorsque le patriarche Jacob donna sa bénédiction à ses enfants, il prophétisa la venue du Sauveur du monde, en ces termes : « Juda, tes frères chanteront tes louanges. « Tes ennemis éprouveront la pesanteur de ton bras : les « fils de ton père t'adoreront. Juda est semblable à un « lionceau. Dans ton repos, tu t'es endormi comme un lion « et comme le petit d'une lionne : qui l'éveillera ? Le « sceptre et la puissance resteront dans la tribu de Juda, « jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et il « sera l'attente des nations. Il attachera son ânesse à une « vigne par son licol, et son ânon à un cep de vigne. Il « lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang « du raisin. Ses yeux seront plus rouges que le vin, et ses « dents seront plus blanches que le lait (3). »

VIII. J'aurois pu rapporter ces paroles avec des expressions équivalentes ; j'ai préféré vous faire connaître le texte même. La parole divine a une puissance particulière de persuasion. Celles que je viens de citer sont divines et sublimes, et elles s'expliquent naturellement. Le prophète désigne par un lionceau celui qui est de la race de David

(1) Joan. xi, 52. — (2) Ib. ii, 19. — (3) Gen. xlix, 8.

selon la chair, bien qu'il n'ait pas été engendré de la semence de David, mais il a été conçu du Saint-Esprit, et il procède d'un germe sanctifié, quoiqu'il appartienne à la terre. Ce qui était annoncé par Isaïe en ces termes : « Une verge sortira de la tige de Jessé, et une fleur naîtra d'elle (1). » Ce que Jacob appelle le *germe*, Isaïe le désigne par une *fleur*. Car le Christ a germé d'abord, et puis il a fleuri dans le monde. Ensuite, lorsque Jacob a dit qu'il s'est couché, qu'il a dormi comme un lion, et comme le petit d'une lionne, il a voulu signifier le sommeil du Christ pendant trois jours dans le tombeau. Et aussi Isaïe a dit : « Comment la fidèle Sion est-elle devenue une prostituée, et s'est-elle remplie de crimes ? Celle qui se reposait dans la justice est pleine d'homicides (2). » Et aussi David a dit : « Je me suis endormi, et j'ai été comme anéanti dans mon sommeil ; mais je me réveille, parce que le Seigneur viendra à mon aide (3). » Il fallait que cette prophétie montrât qu'il s'est endormi, et qu'ensuite il s'est éveillé. Or, Jacob dit : « *Qui l'éveillera ?* » Ce qui revient à la même pensée exprimée par David, et comme l'explique saint Paul : « Puisque c'est Dieu le Père qui l'a rappelé d'entre les morts (4). »

IX. Et ensuite Jacob, en disant : « Le sceptre et la puissance resteront dans la maison de Juda, jusqu'à la venue de celui qui a été promis : et il sera l'attente des nations, » montre par-là l'accomplissement de la prophétie. Car le Messie est notre attente. C'est lui que nous voyons des yeux de la foi, venant vers nous du haut du ciel par sa propre vertu.

X. *Il attachera son ânesse à un cep de vigne* : c'est-à-dire qu'il marque son peuple élu par le signe de la circoncision. Car lui-même il était la vigne (5). *Et il attachera son ânon à la vigne* ; c'est-à-dire il ramènera son peuple à lui du

(1) Isaïe, xi, 1. — (2) Is. i, 21. — (3) Psalm. iii, 6. — (4) Gal. i, 1. — (5) Joan. xv, 1.

milieu des nations, et il aura une seule foi, et sera marqué du même signe, celui de la circoncision.

XI. *Il lavera sa robe dans le vin* : pour annoncer qu'il se purifiera à la voix du Saint-Esprit dans les eaux du Jourdain. *Et il lavera son manteau dans le sang du raisin.* N'est-il pas évident que le sang de la vigne ne signifie autre chose que le sang de sa propre chair, qui a été foulée sur le bois de la croix comme une grappe de raisin : de son flanc couleront deux fontaines, une de sang, une d'eau, dans lesquelles les nations seront lavées comme un vêtement, et purifiées de leurs souillures.

XII. *Ses yeux seront brillants comme ceux d'un homme animé par le vin.* Or, les yeux du Christ signifient ici les saints prophètes qui ont prévu et annoncé ses souffrances; et qui se réjouissaient néanmoins, en contemplant des yeux de la foi, et par l'effet de sa grâce et de sa divinité, sa force et sa puissance.

XIII. Et en disant ensuite : *Et ses dents seront plus blanches que du lait*, le prophète a voulu signifier que les préceptes qui sortiraient de la bouche du Christ seraient doux et purs comme le lait.

XIV. Les Écritures ont donc prédit ce lion et ce lionceau. Elles ont aussi annoncé la venue de l'Antechrist. Voici ce qu'a dit Moïse : *Dan sera comme un lionceau, et il viendra de Basan* (1). Mais il faut bien faire attention que cette prophétie ne s'applique pas au Sauveur du monde.

*Dan*, dit Moïse, est comme le petit du lion. Par ces mots, il a voulu désigner la tribu de Dan, de laquelle doit naître l'Antechrist. Car, de même que le Christ doit sortir de la tribu de Juda, ainsi l'Antechrist doit sortir de celle de Dan. Jacob parle dans le même sens, quand il dit : « On verra « paraître Dan, le serpent, rempant sur la terre et mordant « le pied du cheval (2). » Or, qui peut être le serpent, si ce n'est l'Antechrist, le tentateur, celui qui est nommé

(1) Deut. XXXIII, 22. — (2) Gen. XLIX, 17.

dans la Genèse, celui qui a séduit Ève et fait pécher Adam (1) ? Cependant, comme il faudrait appuyer cette opinion d'un certain nombre de preuves, je ne suis pas embarrassé d'en fournir.

XV. En effet, le prophète n'a-t-il pas annoncé qu'il naîtrait et qu'il sortirait de cette tribu de Dan un roi qui serait tyran, juge implacable et fils du démon, lorsqu'il a dit : « Dan gouvernera son peuple en même temps que toutes les tribus d'Israël. » Mais, pourra-t-on dire, ceci s'applique à Samson, qui est sorti de la tribu de Dan, et qui a jugé le peuple pendant vingt ans. Il me semble que ce passage peut s'appliquer dans un sens particulier à Samson, et à l'Antechrist dans un sens général. Car Jérémie dit : « Nous avons entendu de Dan le fracas que « faisaient les chevaux de l'ennemi dans leur course rapide ; « toute la terre a été ébranlée par le bruit de leurs hennissements (2). » On lit dans un autre prophète : « Il « rassemblera toutes ses armées depuis le levant jusqu'au « couchant. Ceux qu'il n'aura pas appelés ; comme ceux « qu'il aura appelés, le suivront. La multitude des voiles « de ses vaisseaux blanchiront la surface de la mer, et ses « camps paraîtront tout noirs par la multitude des boucliers. Si quelqu'un ose le provoquer au combat, il tombera frappé de son glaive. » Or, ceci n'a pu être dit que de cet Antechrist, ce tyran ennemi de Dieu, comme nous le démontrerons par la suite.

XVI. — Mais Isaïe dit (3) : « Mais lorsque le Seigneur « aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion « et dans Jérusalem, je visiterai, dit-il, cette fierté du « cœur insolent du roi d'Assur, et cette gloire de ses yeux « altiers. Car il a dit en lui-même : C'est par la force de « mon bras que j'ai fait ces grandes choses, et c'est ma « propre sagesse qui m'a éclairé : j'ai enlevé les anciennes « bornes des peuples, j'ai pillé les trésors des princes, et

(1) Gen. III, 1. — (2) Jérém. VIII, 16. — (3) Is. X et suiv.

« comme un conquérant, j'ai arraché les rois de leurs  
 « trônes. Les peuples les plus redoutables ont été pour moi  
 « comme un nid de petits oiseaux qui s'est trouvé sous ma  
 « main : j'ai réuni sous ma puissance tous les peuples de  
 « la terre, comme on ramasse quelques œufs qui ont été  
 « abandonnés ; et il ne s'est trouvé personne qui osât seu-  
 « lement remuer l'aile, et ouvrir la bouche. La cognée se  
 « glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ? La scie se  
 « soulève-t-elle contre la main qui l'emploie ? C'est comme  
 « si la verge s'élevait contre celui qui la lève, et si le  
 « bâton se glorifiait, quoique ce ne soit que du bois. —  
 « C'est pour cela que le Seigneur des armées fera sécher  
 « de maigreur les forts de l'Assyrien ; et sous sa victoire  
 « il se formera un feu qui les consumera, comme une  
 « forêt. »

XVII. — Le même prophète dit, dans un autre en-  
 droit (1) : « Qu'est devenu ce maître impitoyable ? Com-  
 « ment ce tribut qu'il exigeait si sévèrement a-t-il cessé ?  
 « Le Seigneur a brisé la verge des impies, de ces fiers do-  
 « minateurs. Dans leurs fureurs, ils frappaient les peuples  
 « de plaies incurables, ils s'assujétissaient les nations et  
 « les persécutaient cruellement. Toute la terre est main-  
 « tenant dans le repos et le silence, elle est dans la joie et  
 « l'allégresse. Les cèdres du Liban se sont réjouis de ta  
 « perte : Depuis que tu es mort, disent-ils, il ne vient plus  
 « personne qui nous coupe et qui nous abatte. — L'enfer  
 « même a été troublé à ta venue ; il a fait lever les géants à  
 « cause de toi. Tous les princes de la terre et tous les rois  
 « des nations sont descendus de leurs trônes. Ils s'adresse-  
 « ront à toi, et te diront : « Tu as donc été percé de plaies,  
 « aussi bien que nous, et tu es devenu semblable à nous.  
 « Ton orgueil a été précipité dans les enfers ; ton corps  
 « mort est tombé par terre : ta couche sera la poussière,  
 « et les vers seront ton vêtement. Comment es-tu tombé

(1) Isaïe, xiv, 4 et suiv.

« du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant à l'aube du  
 « jour ? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui  
 « frappais de plaies les nations ? — Qui disais en ton cœur :  
 « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des  
 « astres de Dieu ; je m'asseyerai sur les montagnes élevées  
 « qui sont du côté de l'aquilon. Je me placerai au-dessus  
 « des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-  
 « Haut ! Et néanmoins, tu as été précipité de cette gloire  
 « dans l'enfer, jusqu'au plus profond des abîmes. Ceux qui  
 « te verront s'approcheront de toi, et ils te diront ironi-  
 « quement : « Est-ce là cet homme qui a épouvanté la  
 « terre, qui a jeté la terreur dans les royaumes ; qui a fait  
 « du monde un désert, qui en a détruit les villes, et qui a  
 « retenu dans les chaînes ceux qu'il avoit vaincus ? » Tous  
 « les rois de la terre sont morts avec gloire, et ils ont cha-  
 « cun leur tombeau. Mais toi, tu as été jeté loin de ton  
 « sépulcre, confondu dans la foule de ceux qui ont péri,  
 « et dont les cadavres sont enfouis dans le sein de la terre.  
 « Comme un vêtement souillé de sang ne saurait en être  
 « jamais purifié, de même tu ne pourras jamais devenir  
 « pur. Parce que tu as ensanglanté la terre, parce que tu  
 « as fait périr mon peuple, tu seras anéanti. Race de mé-  
 « chants, vos enfants périront à cause de l'iniquité de leurs  
 « pères ; ils seront abaissés, et la terre ne leur appartiен-  
 « dra pas. »

XVIII. Ézéchiél s'exprime dans le même sens dans le passage suivant, où il dit (1) : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que votre cœur s'est élevé, vous avez dit en vous-même : *Je suis un Dieu*, et j'habiterai sur le trône de Dieu au-dessus des nuées : mais vous n'êtes qu'un homme, et vous n'êtes pas Dieu, et cependant vous vous êtes cru à l'égal d'un Dieu. Car vous avez cru être plus sage que Daniel, et qu'il n'y avait point de secret qui vous fût caché. Par votre prudence vous êtes

(1) Ezech. xxviii, 2.



« devenu puissant, et vous avez amassé des trésors d'or et  
 « d'argent. Vous avez accru votre puissance par votre  
 « adresse et par votre industrie ; et votre cœur s'est exalté  
 « dans les richesses. C'est pourquoi voici ce que dit le Sei-  
 « gneur Dieu : Parce que votre cœur s'est enflé jusqu'à  
 « vous croire l'égal de Dieu, j'amènerai contre vous de  
 « puissants ennemis, ils viendront l'épée à la main abattre  
 « votre richesse avec tout son éclat, et ils souilleront votre  
 « beauté. Ils vous tueront, ils vous précipiteront du trône,  
 « et vous serez précipité dans la mer au milieu d'un grand  
 « carnage. Direz-vous encore, lorsque vous serez dans la  
 « main de vos meurtriers, direz-vous encore : Je suis un  
 « Dieu, vous qui n'êtes qu'un homme, et non pas un Dieu ?  
 « Vous mourrez parmi les incirconcis et de la main des  
 « étrangers, parce c'est moi qui ai parlé, a dit le Sei-  
 « gneur. »

XIX. Après avoir rapporté ces textes, examinons en-  
 core avec plus d'attention ce que dit Daniel dans ses vi-  
 sions. Là le prophète désigne clairement les empires futurs,  
 et il annonce la venue de l'Antechrist pour la fin des  
 temps, ainsi que l'embrasement universel. Il dit donc à  
 la fin de la vision de Nabuchodonosor : « Tu étais roi, et  
 « tu voyais un grand colosse qui se tenait debout devant  
 « toi : sa tête était d'or très-fin ; ses (1) bras et ses épaules  
 « étaient d'argent, son ventre et ses cuisses, d'airain ; ses  
 « jambes, de fer ; et ses pieds, partie de fer et partie d'ar-  
 « gile. — Alors, tu as vu une pierre qui s'est détachée  
 « d'elle-même de la montagne : elle a frappé les pieds  
 « faits de fer et d'argile du colosse, et les a réduits en  
 « poussière. Aussitôt tout ce qui servait à former le co-  
 « losse, c'est-à-dire l'argile, l'airain, l'argent, l'or ont  
 « été également réduits en une poussière qu'on balaye de  
 « l'aire : elle a été emportée par un grand vent qui s'est  
 « élevé tout à coup, et le lieu même où était auparavant

(1) Dan. II, 13 et suiv.

« le colosse a disparu. La petite pierre qui avait frappé  
 « le colosse est devenue une grande montagne qui a rem-  
 « pli toute la terre. »

XX. Si maintenant nous rapprochons les passages des visions de Daniel, nous verrons avec quelle exactitude ces prophéties se rapportent entre elles, et combien elles sont dans un parfait accord. En effet, Daniel s'exprime ainsi (1) : « J'ai eu une vision. Il me semblait que les quatre vents du ciel se livraient un combat violent au-dessus de la mer. Quatre grandes bêtes, qui n'avaient point de ressemblance entre elles, montaient hors de la mer. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; mais, pendant que je la regardais, ses ailes lui furent tout à coup arrachées ; puis elle se tint debout, et sur ses pieds comme un homme, et il lui fut donné un cœur d'homme. La deuxième bête ressemblait à un ours ; elle avait dans la gueule trois rangs de dents, et des voix lui disaient : Lève-toi, et rassasie-toi de carnage. Ensuite j'en vis une autre qui ressemblait à un léopard ; elle avait sur son dos quatre ailes comme les ailes d'un oiseau : cette bête avait quatre têtes. Je regardais toujours, et je vis paraître une quatrième bête dont la vue était terrible et effroyable. Elle était douée d'une grande force ; elle avait des dents de fer, ses ongles étaient d'airain, elle dévorait ou foulaux pieds tout ce qui se présentait devant elle. Elle était très-différente dans ses formes des trois autres bêtes, et elle avait dix cornes. Je considérais ces cornes, et je vis une petite corne qui sortait du milieu des autres. Trois de ces dix grandes cornes furent arrachées de sa tête. La petite corne avait des yeux comme les yeux d'un homme, et une bouche d'où sortait un langage extraordinaire. »

XXI. (2) « Je continuais à regarder, et bientôt je vis

(1) Dan. vii, 2 et suiv. — (2) *Ib.* vii, 9 et suiv.

« que les trônes furent placés, et l'ancien des jours s'assit : son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête semblables à une laine blanche et pure. Son trône était formé d'un feu subtil et éthéré, et les roues de ce trône étaient des flammes ardentes. Un fleuve de feu très-rapide coulait devant lui ; un million d'anges le servaient, et mille millions se tenaient debout devant lui. Le jugement commença, et les livres furent ouverts. J'étais toujours attentif aux paroles insolentes qui sortaient de la bouche de la petite corne ; mais aussitôt la bête fut tuée, et son corps fut livré aux flammes pour être consumé ; et je vis que la puissance des autres bêtes leur avait été enlevée. »

XXII. (1) « Je considérais ces choses dans cette vision nocturne, et je vis alors le Fils de l'Homme qui s'avancait sur les nuées du ciel ; et il arriva jusqu'aux pieds de l'Ancien des jours. Et il se présenta à lui. Il lui a donné la puissance, la gloire et la domination ; il eut dans sa sujétion tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues. La puissance qui lui fut donnée ne passera point, et son royaume durera éternellement. »

XXIII. Mais comme ces passages ont un sens caché, et que plusieurs personnes ont de la peine à saisir, nous n'omettrons rien de ce qui pourra en faciliter l'intelligence à tous les hommes d'un esprit droit et sain. Daniel, par la lionne qui sort de la mer, a voulu désigner le royaume de Babylone, parce que cet empire portait dans ses armes une tête d'or de lionne. Par des *ails comme celles de l'aigle*, il veut signifier l'orgueil de Nabuchodonosor, qui l'avait égaré jusqu'à défier Dieu lui-même. Ensuite il ajoute : *on lui a arraché ses ailes*, pour signifier la ruine de sa gloire : il fut, en effet, précipité du trône. Et en disant : *il lui fut donné un cœur d'homme*, et il *marcha avec des pieds d'homme*, Daniel a voulu dire que ce roi fit pé-

(1) Dan. vii, 13 et suiv.

nitence, qu'il reconnut ses fautes, s'humilia devant Dieu, et lui rendit gloire.

XXIV. Le second animal que voit Daniel après la lionne, et qui est semblable à un ours, signifie les Perses. En effet, ce sont les Perses, qui, après les Babyloniens, ont eu l'empire universel. En disant ensuite, *trois côtés (ou trois rangs) dans sa bouche*, il veut signifier les Perses, les Mèdes et les Babyloniens : il le marque encore par l'argent mélangé avec l'or dans la définition du colosse. Vient ensuite la troisième bête, le léopard, qui désigne les Grecs. En effet, ce fut Alexandre-le-Grand, qui, après les Perses, s'empara de l'empire universel, ayant vaincu Darius, qui, dans la description du colosse, est signifié par l'airain. Mais, en parlant ensuite *des quatre ailes de l'oiseau*, il a voulu évidemment marquer comment l'empire d'Alexandre fut divisé après sa mort. *Les quatre* désignent les quatre rois qui se partagèrent l'empire d'Alexandre, qui, en mourant, avait fait lui-même ce partage.

XXV. Daniel dit ensuite : « La quatrième bête est terrible et effrayante : elle a des dents de fer et des ongles d'airain. » A qui ceci peut-il s'appliquer, si ce n'est aux Romains ? Le fer signifie l'empire du monde dont ils sont les maîtres aujourd'hui. Les jambes qui soutiennent cet empire sont bien de fer. Enfin, que nous resterait-il encore à expliquer dans cette prophétie, si ce n'est les traces que laisse après lui le colosse en marchant, et à dire à quoi s'applique ce mélange de deux parties, l'une de fer, l'autre d'argile ? Les ongles des pieds signifient, dans le sens symbolique, les rois qui doivent sortir de ce colosse. Ainsi, lorsque Daniel dit : « Comme je regardais la bête, je vis une petite corne qui sortait entre les dix autres ; trois de celles-ci lui furent arrachées, » n'est-il pas évident que Daniel désigne ici l'Antechrist, qui doit relever le royaume des Juifs. Ces trois cornes qu'il arrache à la bête, ce sont les trois rois, d'Égypte, de Lybie et d'Éthiopie, qu'il vaincra et fera périr en les combattant.

Enfin, après être monté au faite de la puissance, l'Antechrist se montrera un tyran cruel, il accablera de tribulations et de persécutions les hommes qui ne voudront pas le reconnaître. Car Daniel dit (1) : « Et comme je regardais attentivement, je vis que cette corne combattait contre les saints et qu'elle avait d'abord l'avantage sur eux, jusqu'à ce qu'enfin elle fut tuée et son corps livré aux flammes pour être consumé. »

XXVI. Après un court espace de temps, il tombera du ciel une pierre qui frappera le colosse, qui le brisera et, qui renversera les royaumes de la terre, et le gouvernement de l'empire universel sera donné aux élus de Dieu (2). Cet empire est celui qui sera fondé sur une haute montagne et dont Daniel a dit : « (3) Je considérais ces choses du milieu de cette vision nocturne, lorsque je vis le Fils de l'Homme qui s'avancait sur les nuées du ciel; et il arriva jusqu'aux pieds de l'Ancien des jours; et il se présenta à lui. Il lui fut donné la puissance, la gloire et la domination. Il eut sous sa sujétion tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues. La puissance qui lui fut donnée ne passera point, et son royaume doit durer éternellement. » Il désigne par là la toute-puissance qui a été donnée au Fils par le Père, qui l'a créé Roi des cieux (4), de la terre et des enfers et de toutes choses; des cieux, parce que le Verbe du Père existait avant la création des temps; des choses terrestres, parce qu'il s'est fait homme parmi les hommes, pour sauver les enfants d'Adam; enfin, Roi des enfers, parce qu'ayant passé trois jours dans le tombeau, il a vaincu la mort par la mort, et reconduit dans les cieux les âmes des saints (2).

XXVII. — Toutes ces choses devant s'accomplir, les dix doigts du colosse ou de la statue signifient l'avènement des

(1) Dan. vii, 21-22. — (2) *Id.* ii, 34-45. — (3) *Id.* vii, 13. — (4) Math. xxviii, 18. — (5) S. Petr. iii, 19.

dix démocraties ; les dix têtes de la quatrième bête signifient les dix royaumes : mais nous devons examiner en détail chacune de ces prédictions, et apprécier les preuves sur lesquelles elles reposent.

XXVIII. La tête d'or du colosse, ou la lionne, signifie l'empire de Babylone ; les épaules et les bras d'argent, ou l'ours, ce sont les Perses et les Mèdes ; le ventre et le fémur d'airain, ou le léopard, ce sont les Grecs, qui, après Alexandre, ont eu la domination universelle ; les jambes de fer, ou la bête terrible et effrayante, signifient les Romains, qui ont aujourd'hui l'empire du monde ; ces traces que laissent les pieds, qui sont de fer et d'argile, et les dix cornes, marquent les royaumes et les empires à venir : le petit rejeton qui pousse entre les cornes, c'est l'Antechrist : et la pierre qui tombe du ciel et qui brise le colosse qui avait rempli la terre de sa puissance et de son nom, c'est le Christ venant juger le monde.

XXIX. Ce n'est, mon cher Théophile, qu'avec une certaine crainte que je vous confie toutes ces choses ; mais toutefois je me sens raffermi dans mes convictions par l'immense charité du Christ. Car si les Prophètes nos prédécesseurs, qui ont approfondi ces choses, n'ont pas voulu les révéler autrement de peur de jeter le trouble dans les esprits, mais les ont enveloppées sous le voile des paraboles et des énigmes, en disant *que l'esprit que la sagesse éclaire pénètre ces mystères* (1). Quels écueils n'avons-nous pas à redouter, nous qui parlons ouvertement des choses dont les Prophètes n'ont parlé qu'à travers des voiles et en paraboles ? Voyons donc maintenant de quelle manière les prophéties doivent s'accomplir au sujet de cette impure prostituée ; quels châtimens lui sont réservés par la juste vengeance de Dieu, et qu'elle doit subir comme par anticipation au jugement dernier.

XXX. Venez donc bienheureux Isaïe ! déroulez-nous

(1) Apoc. xvii, 9.

ici le sens caché de vos prophéties sur la grande Babylone; ce que vous aviez prédit au sujet de Jérusalem est arrivé comme vous l'aviez annoncé; car vous aviez dit clairement: « Votre contrée sera déserte; vos villes seront « dévorées par les flammes; l'étranger ravagera votre « pays; vous serez témoin de ces ravages; Jérusalem sera « dans la désolation, et elle sera renversée de fond en « comble par les peuples étrangers (et la suite) (1), et la « fille de Sion demeurera comme une chaumière de bran- « chages dans une vigne, comme une cabane dans un champ « de concombres, et comme une ville livrée au pillage.»

Quoi donc? tout cela n'est-il pas arrivé? toutes vos prédictions ne se sont-elles pas accomplies de point en point? Est-ce que le pays de Judée n'a pas été ravagé? le temple livré aux flammes? les moissons jetées à terre? ses villes détruites? N'est-ce pas l'étranger qui dévore cette malheureuse contrée? n'est-elle pas sous le joug des Romains? Les Juifs n'ont-ils pas reporté sur le Christ qu'ils ont déchiré et mis en croix, cette fureur dont ils furent transportés contre toi? Tu es mort il est vrai dans le monde, mais tu vis dans le Christ.

XXXI. Auquel donner la préférence d'Isaïe ou de Jérémie? Jérémie fut lapidé; Jérémie l'emporte peut-être par l'autorité de son témoignage; mais Daniel par dessus tous. Daniel, vous êtes avant tous les autres l'objet de mon admiration. Il faut aussi célébrer Jean, dont la bouche fut vouée à la vérité. Où trouverai-je des paroles pour vous glorifier; car le Verbe a parlé par votre voix! Vous êtes mort avec le Christ; mais vous vivez avec le Christ. Écoutez, et réjouissez-vous; car voilà que les choses que vous avez annoncées se sont accomplies. Vous avez entrevu ces choses à travers les voiles de l'avenir; vous les avez annoncées aux âges suivants, et vous portez à tous les siècles les oracles de Dieu. Vous avez été sus-

(1) Isaïe, 1, 7.

cité, afin de contribuer au salut de tous ; car le véritable prophète, n'est-ce pas celui qui, après avoir annoncé les événements, peut montrer qu'ils se sont accomplis. Vous avez été à la fois maître envers les hommes, et serviteur envers Dieu. Je proclame hautement et comme si je parlais devant vous, si vous étiez vivant, cette double gloire qui vous appartient. Et d'ailleurs, n'êtes-vous pas déjà dans les cieux en possession de la couronne de vie et d'immortalité (1) ?

XXXII. Venez donc à mon aide, bienheureux Daniel ; venez dissiper tous mes doutes. Vous prophétisez sur Babylone, que vous appelez *la lionne* (2) ; c'est là, en effet, où vous avez demeuré durant votre captivité. Vous avez raconté ce qui devoit arriver concernant l'empire de l'*ours* : vous viviez encore lorsque votre prophétie faite à ce sujet s'est accomplie, et vous avez assisté à cet accomplissement. Mais vous me parlez ensuite du léopard : qui vous avait révélé ces choses, qui ne se sont accomplies qu'après votre mort (3) ? Vous me répondez : C'est Dieu. Vous l'avez confessé, et vous avez dit la vérité (4). Vous avez dit : Le léopard s'est levé ; le bouc, chef des chèvres, est allé en avant ; il a heurté le bélier ; il a brisé ses cornes ; il l'a foulé aux pieds ; il a été son vainqueur ; il s'est élevé sur sa ruine ; sous sa domination, quatre cornes se sont levées. Bienheureux Daniel ! réjouissez-vous : vous n'avez pas faibli dans votre prédiction ; car toutes ces choses sont arrivées.

XXXIII. Maintenant faites-moi connaître la quatrième bête, la bête terrible et effroyable : « Ses dents sont de fer ; ses ongles, d'airain, mangeant et dévorant, et foulant sous ses pieds le reste qu'elle ne mangeait pas. » Voilà ce que vous avez prédit. Eh bien ! n'est-ce pas, en effet, le glaive de fer qui règne aujourd'hui ; ne dompte-t-il pas, et ne domine-t-il pas toutes choses ; ne met-il pas,

(1) Timot. iv, 8. — (2) Dan. vii, 4. — (3) *Id.* i, 5. — (4) *Id.*, vii, 6.



bon gré mal gré , tous les peuples sous son joug ! Nous sommes témoins de toutes ces choses ; l'accomplissement de vos prophéties nous est un nouveau sujet de glorifier Dieu.

**XXXIV.** Mais comme nous voulions éclaircir ce qui est relatif à la grande prostituée , nous vous appelons encore à notre aide , ô bienheureux Isaïe ! Voyons ce que vous dites de Babylone (1) : « Descendez ; asseyez-vous dans la « poussière , ô vierge , fille de Babylone ! asseyez-vous « sur la terre ; vous n'êtes plus sur le trône ; vous ne serez « plus appelée la plus délicate et la plus belle. Tournez la « meule ; faites moudre la farine ; révélez ce qui vous fait « rougir ; découvrez votre épaule ; levez vos vêtements ; « passez les fleuves. Votre ignominie sera découverte ; « votre opprobre paraîtra à tout le monde ; je me venge- « rai de vous , et il n'y aura point d'homme qui puisse me « résister. Celui qui nous rachetera , c'est le saint d'Israël , « qui est pour nous le Seigneur des armées. Asseyez-vous , « demeurez dans le silence , et entrez dans les ténèbres , « ô fille des Chaldéens , parce que vous ne serez plus appe- « lée à l'avenir la dominatrice des nations. »

**XXXV.** « J'avais été irrité contre les hommes de mon « peuple , j'avais traité comme profane mon héritage , je « les avais livrés entre vos mains , et vous n'avez point usé « de miséricorde envers eux : mais vous avez appesanti « cruellement votre joug sur les vieillards mêmes ; vous « avez dit : Je règnerai éternellement. Vous n'avez point « fait de réflexions sur ce qui pouvait vous arriver un jour. « Écoutez donc maintenant , vous qui vivez dans les dé- « lices , vous qui demeurez dans une pleine assurance , « qui dites en votre cœur : Je suis souverain , et après « moi il n'y en a point d'autre ; je ne deviendrai point « veuve et j'ignorerai la stérilité. Cependant ces deux « maux viendront fondre en même temps sur vous , la sté- « rilité et la viduité : tous ces malheurs vous accableront

(1) Is. XLVII, 1 et suiv.

« en punition de vos enchantements, et ceux que vous  
 « avez séduits ne vous sauveront pas. Vous vous êtes tenue  
 « assurée dans votre malice, et vous avez dit : Il n'y a per-  
 « sonne qui me voie. C'est votre science même qui vous a  
 « séduite. Vous avez dit dans votre cœur : je suis souve-  
 « raine, et il n'y en a point d'autre que moi. Le mal vien-  
 « dra tout à coup vous frapper, sans que vous sachiez d'où  
 « il vient. Venez maintenant avec vos enchanteurs et vos  
 « secrets de magie, pour voir s'ils vous serviront à vous  
 « sauver. Ils sont devenus comme la paille, le feu les a  
 « dévorés ; ils ne pourront délivrer leurs âmes des flammes  
 « ardentes. A quoi vous serviront et le feu qui les consu-  
 « mera, et les charbons qui resteront de leur embrase-  
 « ment. Vous avez passé dans la vanité et l'inconstance  
 « tous les jours de votre vie. Tous ceux que vous avez fré-  
 « quentés s'enfuiront de côté et d'autre,\* sans qu'aucun  
 « puisse vous aider à vous sauver. »

Voilà ce qu'Isaïe a prophétisé : voyons maintenant si Jean n'aurait pas annoncé les mêmes choses.

XXXVI. Lorsqu'il était dans l'île de Patmos, il vit l'A-  
 pocalypse, qui lui révéla d'horribles mystères ; le récit  
 qu'il en fait contient une haute instruction. Dites-nous  
 donc, bienheureux Jean, apôtre et disciple du Seigneur,  
 ce que vous avez vu, et ce que vous avez vu au sujet de  
 Babylone. Réveillez-vous et parlez ; n'est-ce pas d'ail-  
 leurs la hardiesse de vos prédictions qui fut la cause de  
 votre exil (1) ? « Alors, dit saint Jean, un des sept anges  
 « qui avaient les sept coupes vint me parler et me dit :  
 « Venez, et je vous montrerai la condamnation de la  
 « grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux ;  
 « avec laquelle les rois de la terre se sont souillés, et qui  
 « a enivré du vin de la prostitution les habitans de la  
 « terre. Il me transporta donc en esprit dans le désert, et  
 « je vis une femme assise sur une bête de la couleur d'un

(1) Apoc. vii, 1 et suiv.

« rouge ardent ; sa bouche vomissait le blasphème ; elle  
 « avait sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue  
 « de pourpre et d'écarlate ; elle était parée d'or, de pierres  
 « précieuses et de perles, et tenait en sa main un vase  
 « d'or plein des abominations et de l'impureté de sa for-  
 « nication. Et sur son front il était écrit comme un mot  
 « mystérieux : Babylone la grande, la mère des fornica-  
 « tions et des abominations de la terre. »

XXXVII. « Et je vis cette femme enivrée du sang des  
 « saints et du sang des martyrs de Jésus ; et en la voyant,  
 « je fus frappé d'une grande stupeur. Alors l'ange me dit :  
 « De quoi vous étonnez-vous ? Je vous dirai le mystère de  
 « la femme et de la bête sur laquelle elle est assise, qui a  
 « sept têtes et dix cornes. La bête que vous avez vue était  
 « et n'est plus. Cependant un jour elle reviendra et sor-  
 « tira de l'abîme, pour être de nouveau exterminée ; et les  
 « habitants de la terre dont les noms ne sont pas écrits  
 « dans le livre de vie dès la création du monde, s'étonne-  
 « ront en voyant que cette bête était et n'est plus, et  
 « qu'elle doit revenir un jour.

XXXVIII. « En voici le sens plein de sagesse : Les sept  
 « têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est  
 « assise, et ces sept montagnes représentent sept rois dont  
 « cinq sont tombés ; il en reste un, et l'autre n'est pas  
 « encore venu ; et, quand il sera venu, il faut qu'il de-  
 « meure peu de temps. La bête qui était et qui n'est plus,  
 « fait un huitième roi ; elle fait partie des sept autres, et  
 « elle courra à sa perte. Les dix cornes que vous avez vues  
 « sont dix rois, qui ne sont pas encore en possession du  
 « royaume ; mais ils recevront comme rois la puissance  
 « en une même heure avec la bête ; ils auront tous un  
 « même dessein, et ils donneront à la bête leur force  
 « et leur puissance ; ils combattront contre l'Agneau, et  
 « l'Agneau les vaincra ; parce qu'il est le Seigneur des  
 « seigneurs et le Roi des rois ; et ceux qui sont avec lui  
 « sont les appelés, les élus, les fidèles.

XXXIX. « Il me dit encore : Les eaux que vous avez  
 « vues, sur lesquelles la prostituée est assise, sont les  
 « peuples, les nations et les langues. Les dix cornes que  
 « vous avez vues sur la bête sont ceux qui haïront cette  
 « prostituée, la réduiront dans la plus grande désolation,  
 « la dépouilleront ; ils dévoreront ses chairs et les feront  
 « périr par le feu. Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exé-  
 « cuter ce qui lui plaît, et de donner leur royaume à la  
 « bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accom-  
 « plies. Et quant à la femme que vous avez vue, c'est la  
 « grande ville qui règne sur les rois de la terre.

XL. « Après cela, je vis un autre ange qui descen-  
 « dait du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut  
 « éclairée de sa gloire ; et il cria de toute sa force : Elle  
 « est tombée, elle est tombée, cette grande Babylone ;  
 « et elle est devenue la demeure des démons, la retraite  
 « de tout esprit immonde et le repaire de tout oiseau im-  
 « pur et haïssable : parce que toutes les nations ont bu  
 « du vin de sa furieuse prostitution, que les rois de la  
 « terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands  
 « se sont enrichis par l'excès de son luxe. J'entendis aussi  
 « une autre voix qui venait du ciel et qui dit : Sortez de  
 « cette ville, mon peuple, afin que vous n'ayez point de  
 « part à ses péchés, et que vous ne soyez point enveloppé  
 « dans ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au  
 « ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. »

XLI. Traitez-la (1) comme elle vous a traités ; rendez-  
 « lui au double selon ses œuvres ; dans le même calice où  
 « elle vous a donné à boire, donnez-lui à boire deux fois  
 « autant ; multipliez ses tourments et ses douleurs à pro-  
 « portion de ce qu'elle s'est élevée d'orgueil et livrée au  
 « luxe : parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis sur le  
 « trône, je suis reine, et le deuil n'est point fait pour  
 « moi. C'est pourquoi ses plaies, la famine et la mort,

(1) Apoc. xviii, 6 et suiv.

« viendront fondre sur elle en un même jour, et elle périra  
 « par le feu ; car Dieu qui la condamnera est tout puis-  
 « sant. Alors les rois de la terre, qui se sont corrompus et  
 « ont vécu dans le luxe avec elle, pleureront sur elle, et  
 « frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son em-  
 « brasement. Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte  
 « de ses tourments, et ils diront : Hélas ! hélas ! grande  
 « ville, Babylone, ville si puissante, ta condamnation  
 « est venue en un moment. Les marchands de la terre  
 « pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'a-  
 « chetera plus leurs marchandises. Ces marchandises d'or,  
 « d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pour-  
 « pre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois pré-  
 « cieux, de toutes sortes de meubles d'ivoire, et de pierres  
 « précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinna-  
 « mome, de senteurs, de parfums, d'encens, de vin,  
 « d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge,  
 « de brebis, de chevaux, de carrosses, d'esclaves vigou-  
 « reux et d'hommes libres. Les fruits aussi dont tu faisais  
 « tes délices t'ont quittée, toute mollesse et toute magni-  
 « ficence est perdue pour toi, et tu ne les retrouve-  
 « ras plus. Ceux qui vendaient ces marchandises et qui  
 « se sont enrichis avec elle, s'en tiendront éloignés dans  
 « l'appréhension de ses tourmens ; ils soupireront et pleu-  
 « reront, et ils diront : Hélas, hélas, qu'est devenue cette  
 « grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et  
 « d'écarlate, et parée d'or, de pierreries et de perles ! car  
 « toutes ces richesses se sont évanouies en un moment.  
 « Et tous les marchands et tous ceux qui trafiquent sur  
 « mer se sont tenus loin d'elle, et en voyant la fumée de  
 « l'incendie qui la dévorait, ils se sont écrié : Quelle  
 « ville a jamais égalé cette grande ville ! et ils se sont cou-  
 « verts la tête de poussière, jetant des cris accompagnés  
 « de larmes et de sanglots, et ils s'écriaient : Hélas,  
 « hélas, cette grande ville, qui était vêtue de fin lin,  
 « qui a enrichi de son opulence ceux qui avaient des

« vaisseaux sur la mer, a été abîmée en un moment. »

XLII. « Saints, soyez-en dans la joie, et vous aussi, « saints Apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a fait « justice d'elle. Alors un ange doué d'une force extraor- « dinaire leva en haut une pierre semblable à une meule « de moulin, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi « que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec « violence, et on ne la retrouvera plus. Et la voix des « joueurs de harpe et des musiciens, ni celle des joueurs « de flûte et de trompette, ne sera plus entendue chez « toi, et nul artisan ne s'y trouvera plus, et on n'y en- « tendra plus le bruit de la meule. La lumière des lampes « ne luira plus chez toi, et on n'y entendra plus la voix « de l'époux et de l'épouse; parce que tu as fait tomber « dans tes pièges les rois de la terre, et que toutes les na- « tions ont été séduites par tes enchantements. On a trouvé « dans cette ville le sang des prophètes et des saints, et de « tous ceux qui ont été tués sur la terre. »

XLIII. Il est évident que dans cette prophétie saint Jean a voulu décrire en détail les ravages que, dans les derniers temps du monde, les tyrans exerceront sur la terre. Nous devons maintenant chercher à connaître quand viendra le temps où ces choses arriveront, ce qui est annoncé par le petit rejeton de corne qui poussera entre les cornes de la bête. Cela arrivera lorsque les jambes de fer, qui ont maintenant la domination universelle, se seront affaïssées jusqu'aux doigts des pieds, suivant ce qui est dit dans la description de l'immense colosse, et de la bête horrible et formidable; enfin lorsque le fer et l'argile se mêleront ensemble et ne formeront plus qu'une seule et même substance. Daniel, d'ailleurs, va nous expliquer ainsi cet accomplissement. Voici ce qu'il dit (1) : « Il con- « firmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et « à la moitié de la semaine, l'holocauste et le sacrifice se-

(1) Dan. ix, 27.

« ront abolis. » Or, il a voulu parler ici d'une dernière semaine d'année, qui précédera la fin du monde ; c'est vers le milieu de cette semaine que paraîtront les prophètes Énoch et Élie : car il est annoncé qu'ils prêcheront, couverts de sacs, durant mille deux cent soixante jours, pour amener les peuples à faire pénitence (1).

XLIV. De même donc que le double avènement de Notre-Seigneur sur la terre est annoncé par les Écritures ; le premier, par la chair, sans nul éclat, sans nulle pompe, pour qu'il fût méprisé, et afin que la prophétie d'Isaïe s'accomplît, lorsqu'il a dit (2) : « Nous l'avons vu, il était « sans beauté et sans éclat ; et nous l'avons méconnu. Il « nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, « un homme de douleurs, qui connaît la souffrance ; il « avait l'air méprisable, et nous n'avons fait aucun cas de « lui. » Et le second avènement, qui aura lieu, suivant ce qui est annoncé, dans tout l'éclat de la majesté de Dieu, lorsque le Christ descendra du haut des cieux, accompagné de l'armée des anges (3), car, ainsi que le dit le prophète : « Nous verrons le Roi du ciel dans toute sa splendeur et sa majesté (4). » Et Daniel (5) : « Et je vis le Fils « de l'Homme qui venait sur les nuées du ciel, et qui s'avancait vers l'Ancien des jours, et il se présenta à lui. « et il lui donna la puissance, la force et la domination ; « et tous les peuples, toutes les tribus, et toutes les langues le serviront. Sa puissance sera éternelle et ne périra « pas. » Pour concorder avec ce double avènement du Christ, les deux précurseurs ont été également prédits et annoncés. Le premier est Jean, fils de Zacharie, qui a été le précurseur et le héraut du Sauveur pour toutes les circonstances de sa vie mortelle ; annonçant l'astre céleste qui s'était levé sur le monde, il commença l'accomplissement de sa mission dès le ventre de sa mère, puisque l'époque

(1) Apoc. xi, 3. — (2) Is. liii, 2. — (3) Luc, ix, 26. — (4) Is. xxxiii, 17. — (5) Dan. vii, 13.

de sa conception par Élisabeth fut le signal de la naissance prochaine de celui qui devait naître de la sainte Vierge et du Saint-Esprit, pour régénérer et sauver le monde.

XLV. Jean entendit, dans le ventre de sa mère, la salutation d'Élisabeth, et il s'agita de joie en voyant le Verbe qui venait d'être conçu dans le sein de la Vierge (1). Ensuite nous le voyons venir prêcher dans le désert, annonçant au peuple le baptême de la pénitence. En effet, comme il était à prêcher à ceux qui étaient dans le désert, il leur montra le Sauveur en disant : *Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde* (2). C'est aussi lui qui, ayant été décapité par Hérode, alla évangéliser ceux qui étaient dans les limbes, et leur annoncer la descente prochaine du Christ dans les enfers, pour délivrer les âmes des saints des liens de la mort.

XLVI. Comme le Sauveur devait être le principe et l'auteur du salut de tous les hommes, il fallait également qu'il fût lui seul le vainqueur de la mort, lui seul par qui entrerait la justice dans le monde, afin que ceux qui auraient mérité la victoire, et seraient arrivés les premiers au but de la course, fussent par lui couronnés. Mais, comme il doit venir à la consommation des temps pour juger ce monde, il fallait aussi que ceux qui doivent être ses précurseurs dans ce second avènement, fussent annoncés, ainsi qu'il le dit par la bouche de Malachie (3) : « Je vous « enverrai Élie le prophète avant la venue du grand jour « du jugement du Seigneur ; il réconciliera les pères avec « les enfants, il fera rentrer les rebelles dans le devoir, de « peur que je ne vienne et ne frappe toute la terre la trou- « vant souillée (4). » Ces précurseurs viendront donc, et ils annonceront la prochaine venue du Christ ; ils feront des miracles et des prodiges, afin de fléchir le cœur des hommes et de les ramener à la pénitence pour laver leurs fautes.

(1) Luc. 1, 41. — (2) Joan. 1, 19. — (3) Malach. iv, 5. — (4) Luc, 1, 17.



**XLVII.** En effet, nous lisons dans saint Jean (1) : « Et je  
 « ferai venir mes deux témoins, et ils prêcheront la péni-  
 « tence, couverts de sacs, pendant mille deux cent soixante  
 « jours. » Ils viendront au milieu de cette semaine dont a  
 « parlé Daniel (2) : « Ce sont les deux oliviers et les deux  
 « chandeliers qui sont placés devant le Seigneur. Si quel-  
 « qu'un veut leur nuire, il sortira de leur bouche un feu  
 « qui dévorera leurs ennemis ; si quelqu'un veut leur nuire,  
 « c'est ainsi qu'il périra. Ils ont le pouvoir de fermer le  
 « ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie pendant qu'ils  
 « prophétiseront ; et ils ont le pouvoir de changer les eaux  
 « en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies. »  
 Enfin, lorsqu'ils auront achevé leur mission et rendu leur  
 témoignage, que nous dit le prophète : « La bête qui monte  
 « de l'abîme leur fera la guerre ; elle les vaincra et les  
 « fera périr (3), » parce qu'ils ne voudront pas recon-  
 naître la gloire de l'Antechrist. C'est bien là ce que signifie  
 cette petite corne, ou ce rejeton de corne dont il est parlé ;  
 car c'est alors que l'Antechrist commencera d'enfler son  
 cœur d'orgueil, de s'exalter lui-même et de se glorifier ;  
 persécutant les saints et blasphémant le Christ, comme le  
 dit Daniel (4).

**XLVIII.** Mais il est nécessaire d'insister davantage sur  
 ce point, et de voir comment l'Antechrist se trouve dési-  
 gné par le Saint-Esprit par le nombre qui lui est propre.  
 Voici, en effet, comment parle Jean (5) : « Je vis encore  
 « s'élever de la terre une autre bête, qui avait deux cornes  
 « semblables à celles de l'agneau ; mais elle parlait comme  
 « le dragon, et elle exerça toute la puissance de la pre-  
 « mière bête en sa présence, et elle fit que la terre et ceux  
 « qui l'habitaient adorèrent la première bête, dont la plaie  
 « mortelle avait été guérie. Elle fit de grands prodiges,  
 « jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre à la vue

(1) Apoc. xi, 3. — (2) *Id.* xi, 3. — (3) *Id.* xi, 4. — (4) Dan. vii, 8. —  
 (5) Apoc. xiii, 11 et suiv.

« des hommes, et elle séduisait ceux qui habitaient sur la  
 « terre, à cause des prodiges qu'elle eût le pouvoir de faire  
 « en présence de la bête, en disant à ceux qui habitaient  
 « sur la terre, qu'ils dressassent une image à la bête, qui,  
 « ayant reçu un coup d'épée, était encore vivante. Et le  
 « pouvoir lui fut donné d'animer l'image de la bête, en  
 « sorte que cette image parlât, et de faire tuer tous ceux  
 « qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Elle fera encore  
 « que tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres,  
 « libres et esclaves, reçoivent d'elle un signe à la main  
 « droite ou au front, et que personne ne puisse ni acheter,  
 « ni vendre, que celui qui aura le signe ou le nom de la  
 « bête, ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse, que  
 « celui qui a de l'intelligence, compte le nombre de la  
 « bête. Car son nombre est le nombre du nom d'un  
 « homme, et son nombre est six cent soixante-six. »

XLIX. Or, la bête qui monte de la terre signifie le règne futur de l'Antechrist. Pour les deux cornes, l'une indique l'Antechrist, et l'autre son faux prophète qui l'accompagne. De ce qu'il est dit que ses cornes sont semblables à celles de l'agneau, cela signifie qu'il voudra se faire passer pour l'égal du Fils de Dieu, et souverain potentat de l'univers. De ce qu'il parle comme le dragon, cela veut dire qu'il séduira par un langage hypocrite. De ce qu'il est dit ensuite : « Qu'il rétablissait la puissance de la première bête, afin que toute la terre recommence à plier le genou devant la première bête, dont la plaie mortelle a été guérie, » cela signifie que l'empire romain, tel qu'il a été constitué par Auguste, se relèvera de ses ruines, qu'il sera gouverné par l'Antechrist, qui lui rendra son ancienne puissance et ses anciennes lois. En effet, cette quatrième bête, qui a une plaie à la tête, dont elle guérira, est bien la figure de cet empire qui s'affaiblit et s'affaisse sous lui-même, et puis est partagé en dix royaumes : c'est alors que l'Antechrist, homme d'un esprit adroit et rusé, vient le renouveler et le rétablir. En effet, c'est bien là ce que veut

signifier le prophète, lorsqu'il dit de lui qu'il « avait reçu « le pouvoir d'animer l'image de la bête, en sorte que cette « image parlât. » Il sera de nouveau puissant et fort par la violence de ses lois, puisqu'il fera périr tous ceux qui refuseront d'adorer l'image de la bête. C'est alors que la foi et la patience des saints seront mises en lumière. Car il est dit : « Il fera que tous les hommes, grands et petits, « riches et pauvres, libres et esclaves, reçoivent d'elle un « signe à la main droite ou au front, et que personne ne « puisse ni acheter ni vendre que celui qui aura le signe ou « le nom de la bête, ou le nombre de son nom. » Son caractère artificieux et son orgueil lui feront prendre en haine les serviteurs de Dieu, et il emploiera tous les moyens pour s'en défaire et les faire périr ; irrité de ce qu'on refuse de le glorifier, il fera dresser partout des bûchers et des autels, afin d'empêcher les fidèles de pouvoir ni acheter ni vendre s'il n'a auparavant sacrifié à l'Antechrist. Ceci s'exécutera par un signe fait à la main droite. Et ce qu'il dit du signe sur le front, cela signifie qu'il faut que tous soient couronnés, et qu'ils portent une auréole de feu qui est pour eux un gage, non pas de vie, mais de mort. C'est à cela que se rapporte la conduite du célèbre Antiochus, roi de Syrie, petit-fils d'Alexandre de Macédoine. Dans son orgueil, il rendit un décret relatif à des autels *placés aux portes de la ville* (1), qui portoit : « Seront mis à mort, « la tête couronnée de lierre, après avoir été conduits au- « tour de l'autel de Bacchus et livrés aux supplices, ceux « qui refuseront d'obéir. » Mais ce prince impie finit par recevoir de la justice de Dieu le juste châtimement de ses crimes ; il mourut rongé par les vers. On peut d'ailleurs lire le détail de cet événement dans le livre des Macchabées.

L. Maintenant, revenons à notre sujet. Nous disons que **l'Antechrist emploiera mille moyens et mille ruses pour**

(1) Malach. i et ii, 9.

affliger les saints. Car, dit l'Apôtre prophète (1) : « C'est  
 « lui qui a été annoncé : L'homme doué de sens n'a qu'à  
 « compter le nombre de la bête. C'est le nombre de  
 « l'homme ; et ce nombre est celui de six cent soixante-  
 « six. » Certes nous ne prétendons pas pénétrer le sens  
 véritable de ce nom, et expliquer parfaitement, ni même  
 conjecturer, ce que saint Jean a voulu dire dans ce passage.  
 Il suffira au sage de la moindre lueur pour trouver avec  
 nous ce que nous cherchons à découvrir ici. Du reste,  
 nous nous contentons d'indiquer ce que nous apercevons à  
 travers nos doutes et nos incertitudes. On peut trouver en  
 supputant le même nombre beaucoup d'autres noms encore,  
 comme, par exemple, celui de *Titan*, qui est antique et  
 fameux ; ou bien celui d'*Evanthos*, que l'on trouve dans  
 la supputation du même nombre, ainsi qu'un grand nombre  
 d'autres. Nous disions donc que la plaie de la première  
 bête avait été guérie, et que l'Antechrist avait fait parler  
 son image, ce qui signifie qu'il lui a donné la force et  
 la puissance ; ceci s'applique évidemment aux Latins qui  
 sont en ce moment en possession de la souveraine domina-  
 tion. Il suffit donc de décomposer le nom de Titan, pour  
 en faire celui de *Latinus*. Il ne convient ici ni d'af-  
 firmer absolument ni de nier, que c'est là la véritable  
 explication. Mais, pénétrés que nous sommes de ces mys-  
 tère, nous gardons avec crainte et foi le dépôt des prophé-  
 ties, afin de n'être pas surpris lorsqu'elles s'accompliront :  
 car, au temps venu, tout ce que nous avons dit sur ce point  
 sera pleinement manifesté.

LI. Toutefois, pour ne pas tromper l'attente de ceux qui  
 aiment à se nourrir et à se pénétrer de l'esprit des saintes  
 Écritures, nous allons passer à de nouvelles preuves de ce  
 que nous avons dit sur l'Antechrist. Daniel dit (2) : Ceux-  
 « là seuls seront sauvés de ses mains : Édom, Moab, et les  
 « premiers d'entre les enfants d'Ammon. » Il s'agit ici

(1) Apoc. XIII, 18. — (2) Dan. II, 41.

d'Ammon et de Moab, provenus de l'inceste de Loth avec ses filles (1), dont la descendance subsiste encore aujourd'hui. Car, dit Isaïe (2) : « Ils voleront sur la mer pour aller fondre sur les Philistins ; ils pilleront ensemble les peuples de l'Orient ; ils se jetteront d'abord sur Moab, et les enfants d'Ammon leur obéiront »

LII. Les temps étant donc venus, l'Antechrist paraîtra : par ses triomphes dans les combats, il s'emparera de trois cornes sur dix de la bête, qu'il lui arrachera, ce qui signifie qu'il s'emparera de l'Égypte, de la Lybie et de l'Éthiopie, et s'enrichira de leurs dépouilles ; il s'emparera successivement des autres cornes en se soumettant les nations ; alors sa superbe s'enflera, et il s'élèvera contre Dieu, le maître de l'univers ; commencera par attaquer Tyr et Beryte, et les contrées qui sont aux environs. Le bruit de la prise de ces villes glacera les autres de terreur, comme dit Isaïe (3) : « Sidon, rougis de honte, parce que cette ville, qui était la force et la gloire de la mer, dira dans sa ruine : Je n'ai point conçu, je n'ai point mis d'enfants au monde, je n'ai point nourri de jeunes gens, je n'ai point élevé de jeunes filles. Lorsque le bruit de la destruction de Tyr sera passé en Égypte, on sera saisi de douleur pour les maux de Tyr. »

LIII. Après ces premiers succès, mon cher Théophile, l'Antechrist voudra qu'on le regarde comme un Dieu ; voici ce qu'Ézéchiël dit à ce sujet (4) : « Parce que ton cœur s'est enflé, et tu as dit : Je suis Dieu ! » De même Isaïe (5) : « Tu as dit dans ton cœur : Je monterai dans le ciel, je placerai mon trône au-dessus des étoiles : je serai semblable au Très-Haut. Maintenant tu vas être précipité dans les enfers et dans les entrailles de la terre. » De même encore Ézéchiël (6) : « Tu diras à ceux qui te renverseront et t'écraseront : Je suis Dieu !

(1) Gen. xix, 32. — (2) Is. xi, 14. — (3) Is. xxiii, 4. — (4) Ezéch. xxviii, 6. — (5) Is. xiv, 14. — (6) Ezéch. xxviii, 9.

« mais tu n'es qu'un homme, et tu n'es point Dieu. »

LIV. La venue de l'Antechrist et sa fin sont donc annoncées dans ces trois prophéties; son nom s'y trouve, bien que d'une manière énigmatique. Voyons maintenant quelle sera sa conduite. Il rassemblera autour de lui tous les peuples de la terre, comme ses enfants, en leur promettant de rétablir leur patrie dans son ancienne puissance : il les flattera ainsi pour se faire adorer d'eux; comme dit le prophète : « Il appellera vers lui tous les « peuples, ses sujets, du couchant à l'aurore. Ils vien-  
« dront en foule, ceux qui auront été appelés et ceux  
« qui ne l'auront pas été. » Jérémie parle aussi de lui sous la métaphore d'un oiseau (1) : « Comme la perdrix  
« couve des œufs qui ne sont point à elle, ainsi l'injustice  
« s'enrichit du bien des autres par son injustice. Il quittera  
« ses richesses au milieu de ses jours; et sa fin sera la  
« conviction de sa folie. »

LV. Il ne sera pas sans intérêt pour notre démonstration, de faire voir que ce n'est pas au hasard et sans raison que le prophète a employé cette métaphore de la perdrix, dont le caractère offre, par comparaison, l'image de celui de l'Antechrist : en effet, la perdrix est un oiseau orgueilleux, et qui, si elle vient à apercevoir dans le nid d'une autre perdrix des petits perdreaux, elle les attire en imitant le cri de leurs père et mère, qui sont allés chercher leur nourriture. Les petits perdreaux trompés par ces cris, viennent vers elle. Alors l'oiseau trompeur s'entoure de ces petits perdreaux qui ne lui appartiennent pas, et s'en glorifie comme s'ils étaient siens. Mais les père et mère des perdreaux étant revenus au nid, appellent leurs petits, qui reconnaissant leur voix, abandonnent l'oiseau qui les avait trompés pour se replacer sous leurs ailes. On voit donc que cette figure employée par le prophète s'applique parfaitement à la conduite de l'Antechrist : car il

(1) Jérém. xvii, 11.

doit appeler à lui tout le genre humain, qu'il trompera en lui promettant la liberté et le bonheur, tandis qu'il ne saura pas se procurer à lui-même ces avantages.

LVI. Or, ayant rassemblé autour de lui tous les incrédules qui se trouveront répandus sur la surface de la terre, ils l'engageront et le presseront d'opprimer et de persécuter les saints leurs communs ennemis ; car, l'homme dit l'évangéliste (1) : « Il y avait, dans une certaine ville, « un juge qui ne craignait point Dieu, et ne se souciait « point de l'opinion des hommes. Et il y avait aussi dans « la même ville une veuve qui venait souvent le trouver, « en lui disant : Faites-moi justice de mon adversaire. « Et il fut long-temps sans vouloir le faire. Mais enfin, il « dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et « que je n'aie point de considération pour les hommes, « néanmoins parce que cette veuve m'importune, je lui « ferai justice. »

LVII. Il est hors de doute que par ce juge d'iniquité, qui ne craint pas Dieu et qui méprise l'homme, il a voulu désigner l'Antechrist, qui est le fils du Diable et le vase de Satan. Dans sa puissance on le verra défier Dieu, ainsi que le Fils de Dieu, le vrai Juge de tous les hommes. En disant ensuite qu'il y aura une veuve dans la cité, il désigne Jérusalem, qui est veuve en effet, délaissée qu'elle est par son Époux céleste et parfait. Elle appelle donc un vengeur et un sauveur, ne comprenant pas les paroles de Jérémie, lorsqu'il a dit (2) : « Parce qu'ils n'ont pas voulu « croire à la vérité, ce peuple ainsi que Jérusalem seront « livrés à l'esprit d'erreur. » Et Isaïe, qui a dit dans le même sens (3) : « Parce que ce peuple a rejeté les eaux « de Siloé, qui coulent paisiblement et en silence, et qu'il « a mieux aimé s'appuyer sur Rosin et sur le fils de Romé- « lie, le Seigneur fera fondre sur lui le roi des Assyriens « avec toute sa gloire, comme de grandes et de violentes

(1) Luc, XVIII, 2. — (2) Jérém. IV, 11. — (3) Is. VIII, 6.

« eaux d'un fleuve rapide. » Par la figure d'un roi, il veut désigner l'Antechrist, de la même manière qu'un autre prophète a dit (1) : « C'est lui qui sera notre paix ; lorsque  
« les Assyriens seront venus dans notre terre, et qu'ils se-  
« ront entrés jusque dans nos moissons, nous susciterons  
« contre eux sept pasteurs et huit princes. »

LVIII. Bien plus, Moïse a tenu le même langage : lorsque, prévoyant que le peuple méconnaîtrait le véritable Sauveur, le repousserait et le rejetterait, et, s'abandonnant à l'erreur, préférerait un roi mortel au Roi immortel, il a dit (2) : « Toutes ces choses ne sont-elles pas ren-  
« fermées, dit le Seigneur, dans les trésors de ma sagesse ;  
« et ne les tiens-je pas scellées dans mes mystères ? C'est  
« moi-même qui me vengerai, et je leur rendrai ce qui  
« leur est dû. » Ce peuple est donc tombé d'erreur en erreur, et il n'a suivi la vérité en aucun point : il a été infidèle à la loi, puisqu'il l'a transgressée ; infidèle aux prophètes, puisqu'il les a mis à mort ; sourd à la voix de l'Évangile, puisqu'il a crucifié le Christ ; sourd à la voix des Apôtres, puisqu'il les a persécutés : enfin se montrant toujours l'ennemi et le persécuteur de la vérité, haïssant Dieu, appelant à chaque occasion un homme pour être son Sauveur, et faisant constamment cause commune avec les ennemis de la foi. C'est cet appui des méchants qui enflera d'orgueil l'Antechrist, et alors il enverra de tous côtés des ordres pour faire mettre à mort ceux qui préféreraient le culte de Dieu au culte de lui-même : et comme dit Isaïe (3) : « Malheur à la terre qui fait du bruit  
« de ses ailes, qui est au delà des fleuves d'Éthiopie ; qui  
« envoie ses ambassadeurs sur la mer, et les fait courir sur  
« les eaux dans des vaisseaux de jong. Ils iront, messagers  
« rapides, vers une nation divisée et déchirée, vers une  
« nation qui attend et qui est foulée aux pieds. »

LIX. Pour nous, qui espérons dans le Fils de Dieu,

(1) Mich. v, 4. — (2) Dent. xxxii, 34. — (3) Is. xviii, 1.



nous souffrons en patience les persécutions de la part des infidèles. Car les ailes des navires, ce sont les Églises ; la mer, c'est le monde, sur lequel l'Église universelle est ballotée sans cesse comme sur des flots ; cependant elle échappe au naufrage ; car elle a, pour l'empêcher de périr, un pilote suprême qui est le Christ. Elle porte toujours avec elle un étendard, qui la préserve de la mort : c'est la croix du Christ. Elle est comme un vaisseau dont la proue est tournée vers l'Orient, et sa poupe vers l'Occident ; le corps du bâtiment regarde le Midi et le Nord ; les cloux de la croix, ce sont les deux Testaments ; les cordes qui sont autour, sont la figure de l'amour du Christ, dont il étreint son Église. Le bandeau de lin qui entoure son corps, c'est la fontaine de régénération, où les fidèles viennent raviver leur foi. Le vent qui pousse le navire, c'est le souffle puissant de l'Esprit saint, par lequel il marque de son sceau tous les Chrétiens. Il est aussi garni de ses ancrs de fer, ce sont les commandements de Jésus-Christ, qui sont plus forts que le fer. Il a de plus autour de ses flancs des pilotes pour accompagner et protéger sa marche : c'est la cohorte des anges, qui sans cesse sont chargés de soutenir et de fortifier l'Église. Quant à l'échelle, qui sert pour monter jusqu'au grand-mât, elle est l'image de l'efficace passion du Christ, comme s'il attirait les fidèles sur ses degrés pour delà les faire marcher dans les cieus. Enfin, les étendards qui flottent sur les mâts, sont les emblèmes sacrés des prophètes, des martyrs et des apôtres, qui se reposent dans le royaume du Christ.

LX. Voici maintenant de quelle manière l'Apôtre Jean parle des horreurs de la persécution, que l'Antechrist suscitera contre l'Église (1) : « Il parut encore un grand prodige dans le ciel : c'était une femme qui était revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte, et elle

(1) Apoc. xii, 1 et suiv.

« criait comme ressentant les douleurs de l'enfantement.  
 « Un autre prodige parut aussi dans le ciel; c'était un  
 « dragon, qui s'arrêta devant la femme qui devait enfan-  
 « ter, afin que, lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son  
 « fruit. Elle mit au monde un enfant mâle, qui devait ré-  
 « gner sur toutes les nations. Et ce fils fut enlevé vers le  
 « trône de Dieu. Et la femme s'enfuit dans le désert, où  
 « elle avait un abri que Dieu lui avait préparé, et où elle  
 « devait demeurer mille deux cent soixante jours. Et le  
 « dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la femme  
 « qui avait mis au monde l'enfant mâle. Mais il fut donné  
 « à la femme deux grandes ailes d'aigle, afin qu'elle s'en-  
 « volât dans le désert, où elle devait être nourrie un temps,  
 « des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence  
 « du dragon. Alors celui-ci lança de sa gueule, contre la  
 « femme, une grande quantité d'eau comme un fleuve,  
 « afin que ce fleuve l'entraînât et la submergeât. Mais la  
 « terre secourut la femme et elle engloutit le fleuve que  
 « le dragon avait vomé de sa bouche. Le dragon, alors ir-  
 « rité contre la femme, alla faire la guerre à ses autres en-  
 « fants, qui gardaient les commandements de Dieu et qui  
 « confessaient le Christ. »

LXI. Par la femme qui a le soleil pour vêtement, l'Apôtre désigne évidemment l'Église, comme enveloppée du Verbe de Dieu le Père, et qui est plus brillante que le soleil. Quant à la lune qui est sous ses pieds, c'est la figure de cette clarté céleste qui lui sert comme de parure. Et lorsqu'il ajoute, *elle porte sur sa tête une couronne de douze étoiles*, il désigne les douze Apôtres, qui sont les fondateurs de l'Église. Puis, quand il dit : « et elle pousse des cris, que lui arrache la douleur de l'enfantement, » il représente encore l'Église, qui ne cesse de porter le Verbe dans son sein ; parce qu'au sein du monde il est poursuivi et persécuté par les infidèles. Il ajoute : « Et elle met au monde un enfant mâle, qui doit régénérer toutes les nations. » En effet, l'Église n'engendre-t-elle pas sans cesse le Christ,

et cette race choisie, qui est chargée d'annoncer Dieu au monde et de le prêcher à toutes les nations. Enfin, en disant : « Son fils a été ravi jusqu'au trône de Dieu, » il veut parler du royaume céleste, qui se perpétue et se peuple sans cesse par l'Église, comme David l'a annoncé, quand il a dit (1) : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. » Et il vit, continue Jean (2), que le dragon persécutait la femme qui avait mis au monde un enfant mâle. Et il fut donné à la femme deux grandes ailes semblables à celles de l'aigle, afin qu'elle s'envolât dans le désert, où elle demeure pendant un temps et des temps, et une moitié de temps, à l'abri des atteintes du serpent. Il veut signifier les mille deux cent soixante jours (c'est-à-dire la moitié de la semaine), temps pendant lequel le tyran aura la domination suprême, où il persécutera l'Église s'enfuyant de cités en cités, se cachant dans la solitude des montagnes, n'ayant pour se soustraire à son ennemi que ces deux grandes ailes d'aigle dont il est parlé ; ces deux ailes sont encore la figure du Christ, dans le moment où, étendant ses mains sacrées sur la croix, à droite et à gauche, il appelle à lui tous les fidèles, semblable à une poule qui couvre ses petits de ses ailes. Car il dit, par la bouche du prophète Malachie (3) : « Le soleil de justice se lèvera pour vous qui avez une crainte respectueuse pour mon nom, et vous trouverez votre salut sous mes ailes.

LXII. Or, le Seigneur a dit (4) : « Quand donc vous verrez que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne bien ce qu'il lit. Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui est sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison. Et que celui qui sera dans le champ ne retourne point pour

(1) Ps. cxiix, 1.—(2) Apoc. ii, 3.—(3) Malach. iv, 2.—(4) Math. xxiv, 15.

« prendre ses vêtements. Mais malheur aux femmes qui  
 « seront enceintes ou nourrices dans ces jours-là. Car l'af-  
 « fliction de ce temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point  
 « eu de pareille depuis le commencement du monde, et il  
 « n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés,  
 « nul homme n'aurait été sauvé. » Daniel dit aussi (1) : « Et  
 « l'abomination de la désolation durera pendant mille  
 « quatre-vingt-dix jours. Heureux celui qui pourra vivre  
 « jusqu'après ce temps. »

LXIII. Le bienheureux Apôtre Paul, écrivant à ceux  
 de Thessalonique, s'exprime ainsi (2) : « Or, nous vous  
 « conjurons, mes frères, par l'avènement de notre Sei-  
 « gneur Jésus-Christ et par notre réunion avec lui, que  
 « vous ne vous laissiez pas facilement ébranler, et que  
 « vous ne vous troubliez pas en croyant sur la foi de  
 « quelque prophétie, de quelque discours, de quelque  
 « lettre qu'on nous attribuerait, que le jour du Seigneur  
 « soit près d'arriver. Ne vous laissez séduire par qui que  
 « ce soit ; car ce jour ne viendra point, que l'apostasie ne  
 « soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître  
 « l'homme de péché, cet enfant de la perdition, cet en-  
 « nemi de Dieu, qui se prétendra plus grand que Dieu  
 « même, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant  
 « lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que  
 « je vous ai dit ces choses, lorsque j'étais encore avec  
 « vous ? Et vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne  
 « en ce moment, afin qu'il paraisse lorsqu'il en sera temps.  
 « Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent ; et il  
 « faut que celui qui tient maintenant tienne encore, jus-  
 « qu'à ce qu'il soit ôté du monde, et alors se découvrira  
 « l'hérésie que le Seigneur Jésus détruira d'un souffle de  
 « sa bouche, et qu'il anéantira par l'éclat de sa présence.  
 « Cet impie, qui doit venir accompagné de la puissance de  
 « Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de

(1) Dan. xi, 31. — (2) Thess. xi, 1 et suiv.

« prodiges trompeurs, et avec toutes les illusions qui peuvent porter au péché ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas voulu accueillir dans leur cœur la vérité et la charité nécessaires pour le salut. C'est pourquoi Dieu leur enverra l'œuvre de l'erreur, et ils croiront au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont point cru la vérité, mais qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés.

Enfin, Isaïe dit : « L'impie a fait des actions injustes dans la terre des saints; il ne verra point la gloire de Dieu (1). »

LXIV. Lorsque ces choses arriveront, le temps qui s'écoulera pendant leur durée sera divisé en deux semaines d'années. Alors apparaîtra l'abomination de la désolation. Enfin, lorsque les deux prophètes et précurseurs du Seigneur auront accompli leur mission, le jour de l'embrasement général du monde sera proche; et pour que tout soit consommé, il ne restera plus que la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel nous espérons. Il viendra pour livrer aux flammes et frapper du juste jugement tous ceux qui auront refusé de croire en lui. Car le Seigneur a dit : « Lorsque ces choses commencent, levez les yeux en haut et regardez, parce que le jour de votre délivrance approche, et il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête (2); comme la foudre qui s'élance de l'Orient et qui brille jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. En tout lieu où il y aura un cadavre, là s'assembleront les anges (3). » Or, il y a eu un cadavre dans le Paradis terrestre; car c'est là qu'Adam est tombé dans le péché, et il ajoute : « Alors le Fils de l'homme enverra ses anges, et il assemblera ses élus des quatre vents du ciel (4). » David également, quand il annonce la venue du Seigneur et son jugement, dit (5) : « Il part de l'extrémité du ciel;

(1) Is. xxvi, 10. — (2) Luc, xxi, 28. — (3) Math. xxiv, 26. — (4) *Id.* xxiv, 31. — (5) Dav. Ps. xviii, 6.

« il arrive jusqu'à l'autre extrémité; et il n'y a personne qui puisse se soustraire à sa chaleur. »

Par *sa chaleur*, il désigne l'embrasement universel. Enfin, Isaïe (1) dit : « Allez, mon peuple, entrez dans le secret de votre maison; fermez vos portes sur vous, et tenez-vous caché pour un moment, jusqu'à ce que ma colère soit passée. » Et saint Paul (2) : « On verra la colère de Dieu qui éclatera du haut du ciel contre l'impïété et l'injustice des hommes, qui cachent la vérité de Dieu sous l'injustice. »

LXV. Au reste, il faut voir comment parle Daniel au sujet de la résurrection et du royaume des cieux. Voici ce ce qu'il dit : (3) « Et toute la multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveillera, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un oppressement éternel. » Isaïe dit aussi (4) : « Ceux qui avaient été tués ressusciteront. Réveillez-vous de votre sommeil, et chantez les louanges de Dieu, vous qui habitez dans la poussière, parce que la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière et de vie. » Et le Seigneur dit (5), par la bouche de saint Jean : « Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. » Et le prophète s'écrie : « Réveillez-vous, vous qui dormez, et levez-vous d'entre les morts, et le Christ vous illuminera de sa lumière (6). » Saint Jean de même (7) : « Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection; la seconde mort n'aura point de pouvoir sur lui; car la seconde mort est un étang de feu. » Et le Seigneur ajoute encore : « Alors la gloire des justes sera aussi éclatante que la lumière du soleil (8), » et il dira aux élus : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde (9), »

(1) Is. xxvi, 20. — (2) Rom. I, 18. — (3) Dan. xii, 2. — (4) Is. xxvi, 19. — (5) Joan. v, 25. — (6) Eph. v, 14. — (7) Apoc. xx, 6-14. — (8) Math. xiii, 43. — (9) *Id.* xxv, 34.

et il dira aux méchants : « Allez, maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » Or, saint Jean dit : « Seront exclus les luxurieux, les meurtriers, les fornicateurs et les homicides, les idolâtres, et tous ceux qui se livrent au mensonge et qui l'aiment (1); » car ils n'ont droit qu'au feu de l'enfer. Isaïe dit aussi dans le même sens (2) : « Ils sortiront pour voir les corps morts de ceux qui ont péché contre moi. Leur ver ne mourra point, et ils seront un objet de dégoût et d'horreur aux yeux de toute chair. »

LXVI. L'apôtre saint Paul, parlant à ceux de Thessalonique de la résurrection des justes, leur écrivait (3) : « Or, nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous attristiez point, comme font ceux qui n'ont pas d'espérance. Car, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui. Ainsi, nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui sommes vivans, et qui aurons été réservés pour son avènement, nous n'irons point dans le sein de Dieu avant ceux qui dorment du sommeil de la mort. Car, aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'Archange, et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel; et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront aussitôt. Ensuite, nous qui serons vivans, et qui aurons été réservés pour cet avènement, nous serons emportés avec eux dans les nuées, et ainsi, nous serons à jamais avec le Seigneur. »

LXVII. C'est ainsi, mon cher Théophile, que je viens de vous exposer toutes ces choses, dont j'ai puisé la connaissance dans les divines Écritures, afin qu'en observant

fidèlement ce qui a été écrit, en vue de ce qui doit arriver, vous vous absteniez de toute offense, tant envers Dieu qu'envers les hommes, plein d'espérance dans votre salut et dans la gloire du Dieu notre Sauveur (1), lorsqu'il viendra avec ses Saints glorifier Dieu le Père. Gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Tit. II, 13.

---





# DÉMONSTRATION DE S<sup>T</sup> HIPPOLYTE

## CONTRE LES JUIFS. (1)

---

Peuple juif, écoutez-moi, et prêtez une oreille attentive à mes paroles. On vous entend souvent vous vanter de ce que vous avez condamné à la mort Jésus, fils de Nazareth, et de ce que vous lui avez présenté, lorsqu'il était sur la croix, le fiel et le vinaigre; et vous voulez tirer gloire de ce fait! Examinons donc ensemble, ô Israël! si vous n'avez pas tort de vous en glorifier, et si vous n'avez pas plutôt mérité par cet acte les terribles menaces de Dieu; et si ce n'est pas votre conduite, dans cette circonstance, qui a attiré sur vous cette série de maux sous le poids desquels vous gémissiez. Invoquons donc le témoignage de celui qui est l'organe de l'Esprit saint, David, fils de Jessé; car, lorsqu'il chantait la gloire de Dieu dans ses hymnes, il a prophétisé clairement tout ce qui devait arriver au Christ, et tout ce que les Juifs lui feraient souffrir. Il peint le Christ s'humiliant pour nous jusqu'à revêtir la forme humaine, et invoquant Dieu le Père, en disant (2) : « Sauvez-moi, ô mon Dieu! parce que les eaux

(1) Traduit d'après la version de F. Turrianus.

(2) Psalm. LXXIII, 1.

« sont entrées jusque dans mon ame. *Je suis plongé dans une boue profonde, et je n'ai pas été secouru* ; c'est-à-dire la corruption du mal, par suite de la désobéissance commise dans le Paradis terrestre ; « et je me suis fatigué à crier, et ma gorge en a été enrouée, et mes yeux se sont épuisés par la longue attente de mon Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne enfin pour me sauver. »

Ensuite David fait parler le Christ comme s'il parlait lui-même : « Je payais ce que je ne devais point ; » c'est-à-dire moi qui n'ai pas péché, j'ai souffert la mort pour le péché d'Adam. « Parce que tu connais ma faiblesse, ô mon Dieu ! et que mes fautes ne te sont point cachées. » Et remarquons qu'il ne dit point : *J'ai péché* ; et c'est parce qu'il est innocent, que ceux qui espèrent de le voir après sa résurrection ne rougiront pas à cause de lui ; « car pour obéir à ta suprême volonté, j'ai supporté l'opprobre sans murmure ; c'est-à-dire l'ignominie de la croix, quand les Juifs ont couvert ma face de confusion, quand je suis devenu un étranger pour mes frères selon la chair, et pour les fils de ma mère ; » c'est-à-dire pour la synagogue. « Parce que l'amour pour votre gloire m'a consumé, et que ceux qui vomissaient des blasphèmes contre vous m'ont accablé d'outrages. Ceux qui sacrifient aux idoles m'ont accablé de coups, et ceux qui étaient devant la porte de la ville me poursuivaient d'injures. » Le Christ, en effet, a été crucifié hors de l'enceinte de Jérusalem. Et ceux qui étaient assis dans les festins, ( ce qui veut dire le temps de la Pâque ) l'injuriaient dans leurs chansons. Et moi, « dans la prière que je vous adressais, Seigneur, je vous disais : Mon Père, pardonnez aux nations, » c'est-à-dire dans la vue de celui qui doit venir pour sauver le monde. « Retirez-moi du milieu de la tempête, afin que je ne périsse pas ; » c'est-à-dire délivrez-moi de l'enfer ; « et que l'ouverture du puits où je suis tombé ne soit point fermée sur moi ; » c'est-à-dire qu'il devait sortir un jour du tombeau. « Que ceux qui cherchent à

« m'ôter la vie soient confondus et couverts de honte. » Or, le Christ, étant sur la terre et dans son humanité, a prié son Père dans les mêmes termes. Mais, comme je l'ai dit déjà (1), il a *pris la forme et la nature de serviteur*, quand il a parlé et souffert comme homme. C'est pour cela que le prophète ajoute (2) : « Mon ame n'a plus attendu que la « douleur et l'opprobre ; » c'est-à-dire j'ai souffert volontairement (3). « J'ai attendu cependant que quelqu'un « s'attristât avec moi ; mais nul ne l'a fait. » En effet, lors de la Passion, le Christ fut un instant délaissé par ses disciples. « J'ai attendu que quelqu'un vint me consoler ; mais « personne n'est venu. » Peuple juif, prends bien garde à ces paroles du Christ : « Ils m'ont donné du fiel pour « toute nourriture, et du vinaigre pour tout breuvage. » Et c'est de vous qu'il a souffert ce traitement ! Ecoute encore ce que dit l'Esprit saint, que vous donnera-t-il pour ce peu de vinaigre ? Et le prophète, comme l'interprète de Dieu, dit (4) : « Que leur table soit devant eux comme « un filet où ils soient pris ; qu'elle leur soit un sujet de juste « punition. » Quelle est cette punition ? Il est évident que c'est le misérable état où vous êtes maintenant réduits. Voyons ce qui suit : « Que leurs yeux soient tellement ob- « scurcis qu'ils ne puissent plus voir. » C'est ce qui a eu lieu : les yeux de votre ame ont été couverts de ténèbres éternelles ; puisque, malgré l'éclat de la lumière nouvelle qui éclaire le monde, vous errez comme plongés dans une nuit profonde, tombant de précipice en précipice, parce que vous avez abandonné la voie de celui qui a dit : « C'est moi qui suis la vraie voie (5). » Ecoute enfin « cette prédiction, qui est bien plus terrible encore contre toi : Que leurs dos restent éternellement courbés ; c'est-à-dire, ils deviendront assujétis aux nations, non pas pendant quatre cent trente ans, comme la servitude de

(1) Phil. II, 7. — (2) Psalm. LXX, 20. — (3) *Id.* LXVIII, 20. — (4) *Id.* LXVIII, 22. — (5) Joan. XIV, 6.

Babylone, mais ils resteront dans une sujétion éternelle. Après cela, sur quoi fondes-tu tes vaines espérances de délivrance? Eh! n'as-tu pas bien mérité ces ténèbres qui couvrent tes yeux, toi qui as fermé les yeux du Christ à la lumière, en meurtrissant de coups son visage (1)! Et c'est pourquoi *leur dos sera éternellement courbé* sous le poids de la servitude. Et parce que tu as répandu avec fureur le sang divin du Christ, quelle punition te sera infligée? « Tu verseras sur eux la coupe de ta colère; tu les « saisiras dans ta fureur, et leur demeure deviendra déserte; » ce qui se rapporte à la ruine du temple. Mais, apprends-nous, ô prophète! pourquoi cette ruine du temple? Est-ce à cause de l'idolâtrie du peuple qui adora le veau d'or, ou pour avoir versé le sang des prophètes, ou à cause des adultères et de la corruption d'Israël? Tu me réponds: Ce n'est point à cause de cela; car Dieu avait, pour ces fautes, accordé son pardon; mais parce qu'ils ont fait périr le Fils de Dieu, qui était venu pour les sauver; le Fils qui est coéternel au Père. Aussi a-t-il dit: « Faites, mon Père, que leur temple « tombe en ruine; » parce qu'ils ont persécuté celui que le Père avait envoyé pour opérer le salut du monde, c'est-à-dire qu'ils l'ont fait périr d'une mort injuste et violente, et qu'ils ont ajouté à la douleur de mes plaies des douleurs nouvelles. Les péchés du monde ont d'abord été une douleur pour le Christ, à cause de son amour pour les hommes; mais les Juifs lui ont causé une douleur nouvelle par leur ingratitude. Aussi a-t-il dit: « Faites qu'ils « ajoutent iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point « dans votre justice; qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient point écrits avec les justes. » Que peux-tu répondre à cela, peuple juif? Laissons Matthieu et Paul; mais qu'opposeras-tu à la prophétie de David, ton oint du Seigneur, lui qui a prononcé la terrible

(1) Marc, xiv, 63.

sentence contre toi, et comme dit Job : *Ερ'ω πρ'α υμεις το θικαιω, και αφουδει λεγοντας* : Tu as acheté le Christ comme un vil esclave ; tu as couru sur lui comme sur un voleur pris en flagrant délit. Je pourrais encore rapporter la prophétie de Salomon, qui annonce clairement tout ce qui doit arriver par rapport aux Juifs, non-seulement pour ce qui regarde les faits déjà accomplis, mais encore ceux que l'avenir tient en réserve ; l'incrédulité des Juifs et leur cruauté envers le Christ y est clairement désignée (1) lorsqu'il dit : « Faisons tomber le juste dans nos pièges, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à notre manière de vie, qu'il nous reproche les violations de la loi, et qu'il nous déshonore en décrivant les fautes de notre conduite. Il assure qu'il a la science de Dieu, et il s'appelle le Fils de Dieu. » Et plus loin, il dit (2) : « Sa vue seule nous est insupportable, parce que sa vie n'est point semblable à celles des autres, et qu'il suit une conduite toute différente ; il nous considère comme des gens qui ne s'occupent que de bagatelles ; il s'abstient de notre manière de vivre comme d'une chose impure ; il préfère ce que les justes attendent à leur mort. » Et remarque encore ceci, fils de la Judée, c'est qu'aucun juste ni aucun prophète ne s'est appelé Fils de Dieu. Voici encore ce que Salomon met dans la bouche des Juifs au sujet du Christ : « Il a découvert nos plus secrètes pensées, et il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. Voyons donc si ce qu'il dit est vrai, et attendons quelle sera sa fin ; car s'il est vraiment le Fils de Dieu, Dieu le protégera et le délivrera des mains de ses ennemis. Condamnons-le à une mort ignominieuse, et nous verrons si ses actions répondent à ses discours. » Enfin, David s'exprime ainsi au sujet du dernier événement : « Le Christ leur parlera alors dans sa colère ; il les remplira de trouble dans sa fureur (3). » Et Salomon, au sujet des

(1) Sap. 11, 1-12 et suiv. — (2) *Id.* 15. — (3) Ps. 11, 5.

Juifs et du Christ, et de l'admirable patience que celui-ci montrera en face de ses ennemis, qui ont été sourds à ses plaintes, s'écrie (1) : « Les méchants, à cette vue, seront « saisis d'une horrible frayeur ; ils diront en eux-mêmes, « étant touchés de regret, et jetant des soupirs dans le secret « de leurs cœurs : Ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet « de nos railleries, et que nous donnions pour exemples des « gens dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous « étions ! Leur vie nous paraissait une folie, et leur mort « honteuse. Cependant les voilà élevés au rang des enfants « de Dieu, et ils partagent le bonheur des saints. Nous nous « sommes donc égarés de la voie de la vérité ; la lumière « de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'in- « telligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes « lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous « avons marché dans des chemins âpres, et nous avons « ignoré la voie du Seigneur. De quoi nous a servi notre « orgueil ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre. »

(1) Sap. v, 3.

*(Il manque ici quelques phrases dans l'original.)*

## FRAGMENTS

### DU DISCOURS CONTRE BÉRON ET HÉLICEN.

( Traduit du grec par Anastase, prêtre. )

---

Ceci est extrait du Discours de saint Hippolyte, évêque de ( Porto ) Portus Romanus, et martyr de la vérité, qui convertit les hérétiques Béron et Hélicen, et dans lequel il traite de la connaissance de Dieu et de l'Incarnation, et qui commence ainsi : *Αγιος, αγιος, αγιος Dominus Sabaoth, incessanti voce clamantes, Seraphim Deum glorificant.*

---

C'est la toute-puissance de Dieu qui a créé toutes choses ; il les conserve par les lois qui sont propres et particulières à chaque espèce et à chaque genre, et par une émanation continuelle de son immense vertu ; car c'est lui seul qui est l'auteur de toutes choses ; c'est lui qui donne à tout la vie et le mouvement, et qui fait mouvoir toute chose du sein de sa puissante immobilité. C'est son immensité même qui est la cause de son immobilité, parce qu'il n'y a rien hors de lui dans quoi et autour de quoi il puisse se mouvoir. D'ailleurs, la faculté de se mouvoir dans ce qui est immobile, c'est le mouvement même. C'est ce qui peut expliquer comment, selon nous, le Verbe a été fait homme véritablement sans péché, revêtant ce qui était resté pur de l'humanité, et comment s'incorporant dans la chair pour notre salut, sa nature est restée parfaite, pleine et



entière par son immobilité; et comme il est consubstantiel au Père, il s'est fait consubstantiel à la chair. Mais, tel qu'il était avant la chair, il est resté après, immense et sans bornes; et, faisant dans sa chair ce qui était de son essence divine, il s'est montré sous un double rapport, sous le rapport divin et humain tout à la fois, et cependant il n'a pas cessé d'agir en vertu de sa seule et unique nature. Immense comme Dieu, et borné comme homme, possédant la perfection de l'une et l'autre de ces deux natures, conservant à chacune les propriétés qui leur sont propres et sans mélanges, et non point, comme quelques-uns le prétendent, par comparaison de ce que nous appelons entre le plus petit et le plus grand. Car les comparaisons n'ont lieu qu'entre les choses de même nature, et non point entre choses de nature différente. Car rien de ce qui est fini ne peut être comparé à Dieu, qui est infini, puisque le fini et l'infini diffèrent naturellement entre eux sous tous les rapports, et ne souffrent nulle comparaison. Cela n'empêche pas que le fini et l'infini ne possèdent chacun l'unité qui leur est propre, que rien ne peut rompre, et qui échappe à toutes les recherches de la science. Car la divinité du Christ reste après son incarnation comme elle était avant, infinie, incompréhensible; impassible, immuable, pouvant tout par elle-même, et pour tout dire, *subsistant* (1) *substantiel*, source infinie de tout bien et de toute vertu.

#### DEUXIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

D'après les saintes Ecritures, le Christ est un homme sans péché, et non point un Dieu transformé, comme il le sait lui-même, puisqu'il est l'auteur des choses qui sont au-dessus de notre compréhension; dans son incarnation,

(1) Substance à la fois et auteur de la substance.

qui a eu lieu pour notre salut, il a uni sa divinité avec la chair, et quoiqu'il se soit incorporé à la matière, c'est toujours un Dieu qui s'est manifesté. Car ce n'est pas la chair qui est devenue une divinité transformée, étant faite la chair d'un Dieu; *mais elle est restée chair humaine*, quoique unie à la divinité, c'est-à-dire une chair faible, sujette à la souffrance et aux infirmités, et comme dit le Sauveur : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible (1). » Il a fait et souffert sans péché les choses qui étaient de la nature de la chair, fortifiée qu'elle était par les prodiges de sa divinité. C'est pour cela que le Dieu de l'univers s'est fait homme, afin que, souffrant dans une chair sujette à la douleur, il rachetât ainsi toute l'espèce humaine, qui était dévouée à la mort par le péché, et lui rendit, par l'effet de la merveilleuse union de sa divinité impassible avec la chair, le don de l'immortalité dont elle était déchu depuis son alliance avec le démon : c'est ainsi que le mystère de son incarnation devait à jamais fixer la destinée des substances intelligentes qui peuplent le ciel, les rendre impeccables ; ce qui est, en effet, le résultat et le couronnement de tous ses travaux (2). Il a donc, même après son incarnation, conservé le caractère de sa divine immensité, sans contredire sa nature, qui pouvait descendre et se plier à l'acte de l'incarnation, qu'elle contenait en principe, et qui s'est manifesté miraculeusement dans sa chair sacrée. En opérant le salut du monde par l'intervention d'une chair sujette à toutes les infirmités, il a voulu donner une nouvelle preuve qu'il était Dieu.

### TROISIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

Je veux montrer que ma parole avait le pouvoir d'exprimer ce que j'ai dit relativement au Sauveur ; car si ma

(1) Math. xxvi, 42. — (2) Eph. i, 10.

parole est mobile et flottante, c'est que la qualité de l'esprit dont je suis doué comme être raisonnable et intelligent est la mobilité même : le langage, dont la langue est l'organe naturel, se produit au besoin ou par la parole ou par l'écriture ; avec le secours de l'art, il s'exprime par des caractères tracés : il trouve ainsi un moyen d'expression dans des choses qui n'ont aucun rapport avec lui, ou même qui lui sont opposées dans leur nature. Car ma parole ne vient ni de la langue qui la parle ni des caractères qui la tracent aux yeux, quoique nous nous en servions pour l'exprimer : mais elle est produite par mon intelligence s'exerçant suivant les lois qui lui ont été données, et puis se manifeste au dehors suivant ma volonté, soit par le langage, soit par l'écriture. Ainsi, par ce qui se passe alors en nous, et où notre esprit qui est incorporel est manifesté au dehors par le mécanisme de la langue qui est corporelle, nous pouvons, autant toutefois qu'il nous est permis d'apercevoir les choses inaccessibles à notre intelligence, expliquer ce qui se passe dans le mystère de la glorieuse Incarnation : car ici l'opération divine et incorporelle se manifeste par la chair corporelle, sans souffrir la moindre modification de sa puissance infinie ; demeurant infinie, quoiqu'elle se montre dans une chair finie. Car ce qui naturellement n'a pas été créé ne saurait recevoir de bornes d'une nature créée, bien que dans l'acte d'une conception corporelle ils'unisse à celle-ci et lui prête son secours : dans cet acte, quelles qu'en soient les circonstances, ce qui est créé et ce qui est incréé garde également l'immuabilité de sa propre nature ; car ces choses naturellement n'ont de commun entre elles que le mouvement, qui manifeste la substance et la vertu qui est propre à chacune d'elles : en effet, sans le mouvement, on ne saurait concevoir de substance douée de plusieurs natures et de plusieurs propriétés.

## QUATRIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

Les apôtres, les prophètes et les docteurs s'accordent tous à reconnaître dans le mystère de la divine Incarnation l'acte d'une double nature, puisque ce qui est divin et ce qui est humain s'y manifeste à la fois. Mais on ne pourra jamais concevoir leur mode d'agir, tant qu'on ne connaîtra pas le Verbe ou le lien de cette double action. Immuable dans sa nature, Dieu a pu, par sa toute-puissance, créer l'homme, comme il était, sans péché, ce qui fait que Dieu est connu uniquement dans ce qu'il est ; tandis que l'homme, qui a été créé, est connu dans ce qu'il peut ou dans ce qu'il a pu être : cependant l'un et l'autre conserve toujours la nature qui lui est propre et la perfection de son être, quoique l'acte comporte le concours de ce qui est humain et de ce qui est divin.

## CINQUIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

Un certain Béron et quelques autres, se laissant aller à l'amour de l'erreur, ont tenté de réhabiliter les rêveries abandonnées qu'avait professées Valentinus ; prétendant que la chair revêtue par le Verbe était une chair d'une nature surhumaine ; et que sa divinité avait été assujétie aux faiblesses de la chair : confondant en une seule et même chose la *convertibilité* et l'union, ou le mélange, et disant qu'elles pouvaient être transformées l'une en l'autre. Car si la chair du Verbe est devenue participante de la divinité, il en résulte qu'elle doit participer en même temps à tous les attributs de Dieu : et si, d'un autre côté, la Divinité a été assujétie dans l'Incarnation à la faiblesse de la chair, il en résulte pareillement qu'elle doit participer à tout ce qui est de la chair. Car les choses qui sont

unies par leur coopération à un même but, sont censées avoir la même origine et la même nature : d'après ce système, le Christ, par l'union des deux natures, ne serait plus qu'une *dualité* ; tandis que par la séparation des personnes, il représenterait une *quaternité* ; ce qui n'est pas soutenable. Or, comment, d'après de pareilles idées, concevoir la nature à la fois divine et humaine du Christ ? Quelle demeurera son essence, après avoir altéré sa divinité par son humanité, et avoir donné à sa chair le caractère de divinité ? Nous nous proposons de résoudre ailleurs ces difficultés. Passons donc pour le moment à d'autres considérations.

#### SIXIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

Il est admis par tous les Chrétiens comme un dogme, de croire que Dieu, dans le mystère de l'Incarnation, reste toujours égal à lui-même, ne souffrant ni altération, ni diminution dans tout ce qui est de son essence. Si donc, d'après Béron, la chair revêtue par le Christ est devenue participante de lui-même, il en résulte qu'elle est devenue en même temps participante de sa nature, et par conséquent, qu'elle est sans commencement, qu'elle est incréée, infinie, éternelle, sans bornes, qu'elle possède toutes les perfections que nous adorons dans la Divinité ; il faudrait en conclure que cette double nature ayant éprouvé une altération dans l'Incarnation, possédât un moyen que nous ne connaissons pas, de reprendre toute sa perfection première. Car l'être qui subit l'action instantanée de deux choses d'une nature différente, subit en même temps leur confusion, sous le rapport de l'action, et leur différence, sous le rapport de leurs éléments : ces deux choses, ayant souffert un changement dans leur nature, doivent alors prendre une existence qui nous est inconnue, et à laquelle nous ne pouvons donner aucun nom.

## SEPTIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

Il ne faut donc pas dire que la chair revêtue par le Christ dans l'Incarnation faisait partie de sa propre essence, et que l'Incarnation elle-même était dans sa nature divine; car on s'exposerait par là à lui attribuer des actes sans rapport avec sa puissance et avec sa majesté, et à ravaler sa divinité jusqu'aux choses bien au-dessous d'elle, ce qui serait une prétention impie.

## HUITIÈME FRAGMENT DU MÊME DISCOURS.

L'erreur sur ce point vient de ce qu'on a considéré comme divine l'opération qui est propre à la chair; quoiqu'il soit vrai de dire que cette opération s'est manifestée ensuite par des actes miraculeux par l'effet de la puissante intervention du Christ, en sa qualité de Dieu. On n'a pas voulu comprendre qu'on ne peut admettre de changement de la nature divine en une autre substance, sans admettre sa *convertibilité*. Nos adversaires n'ont pas non plus voulu comprendre, quoique ce soit une vérité évidente, que la chair n'a pas en elle-même la puissance de produire ce qui sort de son sein. Ainsi, quand je parle avec ma langue ou quand j'écris avec ma main, je produis de deux manières différentes le même acte de mon intelligence. Mais il n'y a aucune nécessité pour que cette opération naturelle et qui existe dans mon esprit, se produise au dehors plutôt par ma langue que par ma main; et ce n'est pas la faculté de cette double manifestation qui est la cause que ma pensée est produite ou exprimée. Car personne n'a jamais vu ni une langue, ni une main, douée de la faculté de penser: de même la chair, quoique sanctifiée par Dieu, qui l'a fait servir à un acte divin, ne devient pas créatrice par cela même. Mais il faut reconnaître que Dieu, pour notre salut

et par l'union de l'infini avec le fini, a mis, par l'invincible conception de la Vierge Marie, son essence divine dans un corps mortel, et s'est ainsi fait homme exempt de souillure : il est à la fois entièrement homme et entièrement Dieu, opérant par sa toute-puissance, dans sa chair sacrée, des choses au-dessus de la nature de la chair, et dans son humanité sainte, des choses en dehors de sa divinité même. Son corps n'a aucune action divine, et sa divinité ne fait rien d'humain ; sa divinité et son humanité conservent ainsi chacune leur propre nature, coopérant, chacune en ce qui leur convient, à l'acte divin de l'humanité du Verbe, qui est exempte de toute infirmité. C'est ce qui explique pourquoi Bérón, confondant sans raison, et puis séparant de même la divinité et l'humanité du Christ, aboutit à une négation absolue : ne voyant pas que le même acte opéré par les deux natures suppose leur intime union et leur coexistence.

---

# FRAGMENT

## DU TRAITÉ DE SAINT HIPPOLYTE

CONTRE L' HÉRÉSIE DE NOÉTIUS. (1)

---

I. Quelques-uns ont mis en avant une autre doctrine, se faisant les disciples et l'écho d'un certain Noétius, mort depuis peu, et qui était originaire de Smyrne. Ce Noétius, tout gonflé d'orgueil, se disait inspiré par un génie particulier. Il soutenait que le Christ était la même personne que le Père, et que le Père, comme le Fils, s'était fait homme et avait souffert. Et voyez où l'ont conduit l'engouement de son orgueil et l'inspiration de cet étrange génie. Ses actions nous ont assez fait voir qu'il ne parlait pas avec un cœur pur ; car celui qui blasphème contre le Saint-Esprit s'est déshérité lui-même du ciel. Il disait qu'il était Moïse, et que son frère était Aaron. Quelques saints prêtres l'ayant entendu professer de pareilles erreurs, l'amènèrent devant les chefs de notre Église, et firent un examen de sa doctrine. Alors, s'enveloppant de détours, il soutint que dans le fond ce n'était point là ce qu'il avait voulu dire. Quelque temps après, il revint à sa première erreur, et ayant rassemblé autour de lui quelques sectaires

(1) Traduit du grec par F. Turrianus.



qui partageaient son erreur, il voulait soutenir publiquement son hérésie. Les prêtres le citèrent de nouveau au tribunal de l'Église, où il fut réprimandé. Cependant il résistait, en disant : Quel mal puis-je faire si je continue de vénérer le Christ ? Mais les prêtres, chargés de le juger, lui répondaient : Nous savons qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; nous savons que le Christ, son Fils, a souffert comme il a souffert ; qu'il est mort ainsi qu'il est mort ; et qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il est assis à la droite du Père, et qu'il viendra juger les vivants et les morts. Nous disons cela, parce que l'Église nous l'a appris. L'ayant ainsi convaincu d'hérésie, ils le retranchèrent de la communauté des fidèles, auxquels il voulait, dans l'égarément de son orgueil, communiquer ses erreurs.

II. Ces sectateurs de Noétius font donc tous leurs efforts pour établir leur hérésie ; et ils cherchent à s'appuyer de ce qui est dit dans la loi (1) : « Je suis le Dieu de vos pères : « vous n'aurez pas d'autres dieux que moi. » Et encore dans un autre endroit : « Je suis le premier et le dernier ; « et après moi, il n'y en a aucun autre (2). » Ils allèguent que ces passages prouvent qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; et ils ajoutent : « Si nous confessons que le Christ est Dieu, il « faudra bien en conclure qu'il est le Père, puisqu'il est « Dieu. Le Christ-Dieu a souffert dans sa passion ; donc le « Père aussi a souffert ; car il était le Père lui-même. » Mais c'est-là une erreur, et les Écritures ne parlent point dans ce sens. Ils présentent encore d'autres sophismes : ainsi, disent-ils, il est encore écrit (3) : « C'est lui qui est « notre Dieu, et nul autre ne subsistera devant lui, si on « le compare à lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies « de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob, son ser- « viteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été « vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. » Vous voyez bien, disent-ils, que c'est-là le Dieu qui est seul et

(1) Exod. III, 6. ; xx, 3. — (2) Is. XLIV, 6 ; XLIV, 5. — (3) Baruch, III, 36.

unique, le même qui, plus tard, a été vu sur la terre, et qui a conversé avec les hommes. Et dans un autre endroit, il est dit encore (1) : « L'Égypte, avec tous ses traux, l'Éthiopie, avec son trafic, et Saba, avec ses hommes d'une haute taille, tous ces peuples passeront vers vous, ô Israël ! ils seront à vous ; ils marcheront après vous ; ils viendront les fers aux mains ; ils se prosterneront devant vous, et ils vous prieront avec soumission ; ils diront : Il n'y a de Dieu que chez vous, et il n'y a point d'autre Dieu que le vôtre. » Ainsi, vous le voyez, nous disent-ils encore, comme les Écritures annoncent toujours un seul Dieu ! Ainsi, voilà leurs aveux bien connus ; après avoir posé la question d'après les dires de nos adversaires, nous allons la soumettre à un sérieux examen. Ils disent donc que le Christ était Dieu, et que, quoiqu'il fût Dieu, il a souffert pour nous, afin de nous sauver. Et ils confessent qu'ils ne peuvent dire autrement, puisque l'Apôtre lui-même confesse un seul et unique Dieu, lorsqu'il dit (2) : « De qui les Patriarches sont les pères, et desquels est sorti selon la chair Jésus-Christ même, qui est Dieu, au-dessus de tout, et béni dans tous les siècles. »

III. Telles sont les autorités qu'ils nous opposent en altérant tous les textes, comme fit Théodotus, qui voulait prouver que le Christ n'était qu'un homme. Mais ni les uns ni les autres n'ont entendu le sens des saintes Écritures ; et leur ignorance même étant démontrée, elle devient une preuve de plus en faveur de la vérité. Voyez, en effet, mes frères, quel sophisme téméraire et dangereux ils ont avoué, quand ils ont dit avec impudence : Le Christ est le Père ; il est le Fils ; c'est lui qui a souffert, et qui est ressuscité d'entre les morts. Mais ce n'est pas là le véritable sens : les Écritures parlent juste ; mais Noétus les explique à sa guise, et leur fait dire tout autre

(1) Is. Lxv, 14. — (2) Ad Rom. ix, 5.

chose. Mais faut-il rejeter les Écritures, parce que Noétius ne les entend pas? Quel Chrétien, en effet, ne confesse pas un seul Dieu; mais de là s'ensuit-il qu'il nie le véritable sens de l'Incarnation? Rétablissons donc d'abord le vrai sens des textes; exposons d'abord comment il faut entendre que Dieu le Père est un seul Dieu (1) « qui est le « Père de tout ce qui est, de qui toutes choses tirent leur « être, et qui nous a faits pour lui (2). »

IV. Mais auparavant, commençons, comme je l'ai annoncé, par réfuter l'erreur; nous exposerons ensuite la vérité. Il est donc dit : « *L'Égypte, avec tous ses travaux, « L'Éthiopie avec son trafic, et Saba.....*, » et ce qui suit jusqu'à cet endroit où il est dit : « Tu es le Dieu sauveur « d'Israël. » Nos adversaires citent ce passage sans avoir l'intelligence de ce qui précède; car, agissant avec ruse et malice, ils tronquent les saintes Écritures. Ils n'ont qu'à reprendre le texte dans son entier, et ils trouveront le vrai sens de la fin du passage. Le chapitre commence un peu plus haut, et c'est là où il faut se reporter pour voir à qui le prophète parle et de quoi il parle. Ainsi, on lit plus haut et au verset 11 (3) : « Interrogez-moi sur mes « fils et mes filles, et sur les ouvrages sortis de mes mains. « C'est moi qui ai fait la terre, et qui ai créé l'homme « pour l'habiter; mes mains ont fondé les cieux; c'est moi « qui commande aux astres; c'est moi qui le susciterai « pour faire régner la justice, et qui aplanirai devant « lui tous les chemins. Il rebâtit la ville qui m'est con- « sacrée, et il renverra libres mes captifs sans rançon ni « présent, ainsi dit le Dieu des armées. Voici ce que dit « le Seigneur : L'Égypte avec tous ses travaux, l'Éthio- « pie avec son trafic, » et tout le reste du passage que nous avons déjà rapporté. De quel Dieu donc veut ici parler le prophète, si ce n'est de Jésus le Christ, Verbe du Père, et de sa venue future sur la terre? Et plus loin, il prédit

(1) Eph. III, 15. — (2) Cor. VIII, 6. — (3) Is. XLV, 11 et suiv.

son incarnation dans ces termes : « Je l'ai suscité dans ma justice, et toutes ses voies seront équitables. » Qu'est-ce à dire ? de qui parle ici Dieu le Père ? ne parle-t-il pas du Fils, quand il dit : « Je l'ai suscité dans ma justice ? » Nous trouvons, d'ailleurs, dans les paroles de l'apôtre saint Paul la preuve qu'il faut ainsi entendre ces paroles : *Je l'ai suscité dans ma justice*, lorsqu'il dit (1) : « Si donc l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus - Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son esprit qui habite en vous. » Or, ici, saint Paul ne fait que confirmer ce qui a été dit par le prophète : *Je l'ai suscité dans ma justice*. Et en disant : *Dieu est en toi*, il a désigné par là le mystère de l'Incarnation ; parce que, dans l'incarnation du Verbe et dans son humanité, le Père était dans le Fils et le Fils dans le Père. Ceci, mes frères, voulait dire que, véritablement, dans le mystère de l'Incarnation, accompli par l'Esprit saint et la Vierge sainte, était présent le Verbe, qui a été fait le Fils unique de Dieu. Ce n'est pas moi qui dis cela, mais bien celui qui est descendu des cieux, quand il dit : « Per-  
sonne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils de l'Homme qui est dans le ciel (2). » Que va donc chercher Noétius plus qu'il n'a été dit ? va-t-il nous dire que la chair était dans le ciel ? C'est donc la chair qui a été offerte en holocauste par le Verbe du Père, la chair, dis-je, provenue de la Vierge par la puissance de l'Esprit saint, c'est-à-dire le Fils de Dieu dans sa perfection. Il est donc manifeste que le Fils s'est offert au Père. Mais auparavant, il n'était pas chair dans le ciel. Quel est donc celui qui a été envoyé du ciel, si ce n'est le Verbe sans la chair, afin qu'il prouvât dans sa mission que celui qui était sur la terre était en même temps dans le ciel ? car il était

(1) Rom. VIII, 11. — (2) Jean. III, 13.

en même temps Verbe, esprit et force. Aussi a-t-il été nommé dès le principe le Fils de l'Homme, même avant qu'il fût homme, parce qu'il devait le devenir, comme Daniel l'annonce quand il dit : « J'ai vu le Fils de l'Homme « qui s'avancait sur les nuées (1). » Le prophète a donc eu raison de le nommer dès-lors le Fils de l'Homme, quoi qu'il ne fût encore que le Verbe dans le ciel.

V. Noétius insiste et m'oppose un autre passage de l'Écriture, où il est dit : « C'est là le vrai Dieu, et aucun autre « ne sauroit lui être comparé (2). » Le prophète dit vrai. En effet, qui pourrait être comparé à Dieu le Père ? C'est lui qui est notre Dieu, et personne ne sauroit être égal à lui : « C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie « science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur, et à « Israël son bien-aimé (3). » Le prophète a encore raison ici ; qui, en effet, est l'enfant de Jacob, et le bien-aimé d'Israël, si ce n'est celui que Dieu a annoncé au monde, quand il a dit : « Celui-là est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai « placé mon affection ; écoutez-le (4). » C'est lui à qui le Père a communiqué toute science, lui qui est le parfait Israël et le vrai Jacob. Plus tard, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes. Que faut-il entendre par Israël, si ce n'est l'humanité élevée jusqu'à Dieu ? Or, celui qui voit Dieu, ce ne peut être que son Fils, parfait dans son humanité, et qui seul connaît et peut révéler les profonds desseins du Père. Car si Jean dit (5) : « Nul « n'a jamais vu Dieu, si ce n'est le Fils unique qui est dans « le sein du Père, et qui nous l'a révélé ; » et plus loin (6) : « Lui qui est descendu du ciel, et qui a raconté ce qu'il y « a vu ; » c'est donc lui à qui le Père a communiqué toute science ; qui a été vu sur la terre, et qui a conversé avec les hommes.

VI. Or, quand l'Apôtre Paul dit (7) : « De qui les Pa-

(1) Dan. vii, 13. — (2) Baruch, iii, 36. — (3) *Id.* iii, 37. — (4) Math. xvii, 5-3-17. — (5) Jean. i, 18. — (6) *Id.* iii, 2-13. — (7) Ad Rom. ix, 5.

« triarches sont les pères selon la chair, lui Jésus-Christ « qui est Dieu au-dessus de tout, et béni dans tous les « siècles : » que fait autre chose ici l'Apôtre, que raconter et expliquer en termes magnifiques ce grand mystère ! Celui qui est au-dessus de tout, c'est Dieu. (Saint Mathieu va jusqu'à dire : « C'est le Père qui m'a enseigné toutes « choses (1) ; » lui, le Dieu saint, qui est au-dessus de tout ce qui est.) Le Christ a été engendré, et il s'est fait homme, et il est Dieu dans les siècles des siècles. C'est dans ce sens que saint Jean dit : « Celui qui est, qui était, et qui doit « venir, le Dieu tout-puissant (2). » C'est avec raison qu'il appelle le Christ Dieu tout-puissant. Il a parlé ainsi, dans la prévision du témoignage que rendra le Christ. « Car, « dit-il, c'est moi qui dois rendre témoignage sur toutes « choses qui m'ont été enseignées par mon Père (3). » Le Christ règne sur toutes choses, et c'est par le Père qu'il a été établi dans la souveraine puissance. Il y a plus ; et saint Paul, qui enseigne que toute puissance lui a été donnée, s'exprime en ces termes (4) : « Chacun en son rang ; Jésus-Christ le premier, comme les prémices de tous ; puis ceux « qui sont à lui, qui ont cru en son avènement. Ensuite « viendra la consommation de toutes choses, lorsqu'il aura « remis son royaume à Dieu son Père, et qu'il aura détruit « tout empire, toute domination et toute puissance. Car « Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce que son Père lui ait « mis tous ses ennemis sous les pieds. Or, la mort sera le « dernier ennemi qui sera détruit. Car tout lui est assu- « jéti. Lors donc que tout aura été assujéti au Fils, alors « le Fils sera assujéti lui-même à celui qui lui aura assu- « jéti toutes choses ; afin que Dieu soit tout en tous. » Si donc toutes choses lui sont soumises, excepté celui qui lui a transmis la toute-puissance, il est évident qu'il a la domination universelle ; mais il est lui-même soumis à la puis-

(1) Math. xi, 7. — (2) Apoc. i, 8. — (3) Math. xi, 17. — (4) I Corinth. xv, 23.

sance du Père, afin que l'unité de Dieu apparaisse en tout ; car c'est lui à qui tout est subordonné, jusqu'au Christ lui-même, qui règne sur toutes choses excepté sur le Père. Le Christ a parlé dans ce sens, lorsque dans l'Évangile il rend hommage à Dieu le Père, en disant (1) : « Je vais vers « celui qui est mon Père et le vôtre, celui qui est mon Dieu « et votre Dieu. » Si donc Noétius prétend dire que le Christ lui-même est le Père ; quel sera donc ce Père vers lequel il retourne, comme il le dit dans l'Évangile ? Que s'il veut, après cela, que nous ajoutions plus de foi à ses rêveries qu'à l'Évangile, nous lui répondrons que c'est de sa part une prétention vaine, « parce qu'il vaut mieux obéir à Dieu « qu'aux hommes (2). »

VII. Peut-être nous objectera-t-il qu'il est dit dans l'Évangile : « Mon Père et moi nous ne faisons qu'un (3). » Mais je lui réponds que ces mots : *nous ne faisons qu'un*, ne peuvent s'entendre d'un seul ; mais que Jésus-Christ a parlé ainsi pour marquer deux personnes dans une seule et unique puissance. Il a expliqué cela lui-même, lorsque, parlant à son Père au sujet de ses disciples, il dit (4) : « Et « je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin « qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux, « et vous en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité, et « que tout le monde connaisse que vous m'avez envoyé. » Que peuvent répondre à cela les partisans de Noétius ? Cela signifie-t-il que le Christ et ses disciples ne sont qu'un même corps relativement à la substance ? Non ; mais cela veut dire qu'ils ne font qu'un par leur union dans les mêmes doctrines, et par leur accord pour atteindre au même but ! C'est dans le même sens que le Christ, au sujet de ceux qui l'ont méconnu pendant son séjour sur la terre (5), a protesté qu'il était un avec le Père par la puissance et par l'amour : car le Père et le Fils n'ont qu'un

(1) Joan. xx, 17. — (2) Act. iv, 29 ; v, 29. — (3) Jean. x, 30. — (4) Jean. xvii, 2. — (5) Jean. i, 10.

même esprit. Pour nous, qui sommes remplis de l'esprit du Père, nous le croyons ainsi : ceux qui ne le sont pas n'ont pas voulu croire en Jésus-Christ. Que s'ils prétendent renouveler l'incrédulité de Philippe qui, questionnant le Christ, disait : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffira pour croire. » Mais le Seigneur lui répondit (1) : « Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore ! Philippe, qui me voit, voit mon Père. Comment donc pouvez-vous dire : Montrez-nous votre Père. » Voudront-ils chercher dans ces paroles l'approbation de leur hérésie, et dire que le Christ a confessé ici qu'il était le Père : mais je leur déclare qu'ils ne feront accueillir nulle part une pareille interprétation, qui est condamnée par l'Écriture. En effet, le Christ, dans toutes les circonstances, s'était proclamé Fils de Dieu en prouvant qu'il l'était ; cependant un grand nombre le méconnurent, et fermèrent les yeux à l'éclat de sa vertu divine. C'est ce que Philippe ne vouloit pas comprendre, quoique la vérité en fût devant ses yeux, et il demandait à voir le Père ; c'est alors que le Seigneur lui dit : « Quoi, Philippe, depuis le temps que je suis avec vous, vous ne me connaissez pas encore ! Celui qui me voit, voit mon Père. » Ce qui veut dire : En me voyant, vous pouvez connaître mon Père. Le Père peut être connu dans l'image du Fils, qui lui ressemble. Mais si vous n'avez pas voulu connaître le Fils, qui est l'image du Père, comment connaîtrez-vous le Père ? Cela étant, tout ce que l'Évangile dit à ce sujet, soit qu'il y ait dans les mots un sens sous-entendu ou qu'il faille développer, aboutit à cette proposition, savoir : « Que le Fils a été envoyé par le Père, et qu'il devait retourner vers le Père (2). »

VIII. Plusieurs autres passages que nous pourrions citer, que dis-je ? l'Évangile tout entier, confirme cette vérité. Il faut donc que Noétius confesse bon gré mal gré,

(1) Jean. iv, 8. — (2) Rom. iii, 25. — Jean. v, 30 ; viii, 16, 18.



que le Père Tout-Puissant, que Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui a été fait homme, à qui le Père a tout soumis, excepté lui-même, et enfin que l'Esprit saint, composent réellement trois personnes. Que s'il veut savoir comment l'unité de Dieu se démontre, nous lui répondrons que l'unité divine consiste dans sa puissance unique et dans sa vertu unique. Pour ce qui regarde le mystère de l'Incarnation, il y a encore une autre démonstration, que nous indiquerons bientôt, lorsque nous ferons connaître toute la vérité sur ce point. Ces choses, mes frères, nous ont été ainsi enseignées, et nous sommes tous également convaincus de leur vérité. Car il n'y a qu'un Dieu en qui il faut croire, un Dieu increé, impassible, immortel, qui fait tout ce qu'il veut, comme il le veut, et quand il le veut. Que peut opposer à cela Noétius dans son ignorance? Nous avons repoussé les objections de Noétius: maintenant nous allons démontrer la vérité sur le point en discussion, vérité contre laquelle tant d'hérésies se sont vainement élevées.

**IX.** Dieu est unique, et il n'y a que les saintes Écritures qui nous l'enseignent. De même que celui qui voudrait s'instruire dans la science mondaine, commencerait par étudier les livres des philosophes; ainsi, nous qui voulons nous instruire dans la science de la religion, devons nous en puiser la connaissance dans les divines Écritures. Sachons donc tout ce que disent les Écritures, et apprenons à connaître tout ce qu'elles enseignent; croyons au Père, comme il veut que nous croyions en lui, et glorifions le Fils, comme il veut être glorifié; recevons l'Esprit saint comme il se donne à nous, et en cela ne suivons pas notre volonté ni notre sentiment particulier, mais tâchons de comprendre les saintes Écritures comme l'Esprit saint nous les enseigne, sans chercher à donner un sens forcé aux commandemens qu'il nous prescrit.

**X.** Dieu, dans le principe, était seul et seul éternel; il voulut créer le monde: pour exécuter ce dessein, il

lui suffit de vouloir et de dire que tout fût fait, et aussitôt tout fut fait selon sa volonté. Il doit donc nous suffire de savoir que rien n'existe de coéternel à Dieu. Il n'y avait rien d'éternel que lui; seul, il était tout. Mais, dans sa solitude divine, il n'était pas sans raison, sans sagesse, sans puissance, sans dessein. Toutes choses étaient en lui, il était en toutes choses. Quand il le voulut, et de la manière qu'il le voulut; il manifesta son Verbe dans les temps annoncés par lui, son Verbe par lequel il a tout créé. Sa volonté crée tout; sa pensée achève tout; sa parole manifeste tout; son enseignement perfectionne tout. Tout ce qui a été créé, l'a été par sa raison suprême, et embelli par sa sagesse divine. Il a donc fait toutes choses selon sa volonté; car il était Dieu. Or il engendrait le Verbe pour être le chef, le conseil et l'ordonnateur de tout ce qui a été créé. Ce Verbe, qu'il portait en lui-même, étoit incompréhensible pour le monde; créé, il le rendit compréhensible. Ensuite, tirant le son du son, et faisant sortir la lumière de la lumière même, il départit à la créature son sens divin, comme un flambeau qui devait l'éclairer : il rendit ainsi visible pour la création ce qui n'était auparavant visible que pour lui-même, afin que le monde, lorsqu'il verrait celui qui devait apparaître, pût être sauvé par lui.

XI. C'est donc ainsi qu'il s'adjoignit un autre à lui. Quand je dis un autre, je ne veux pas dire pour cela deux dieux; mais, de même que la lumière sort de la lumière, l'eau de la source, ou le rayon du soleil, ainsi le Verbe, comme une partie de son tout, qui est le Père; s'est détaché de son tout. Or, c'est cet Esprit, ou ce sens divin, qui s'est manifesté au monde, et qui n'était que le Fils de Dieu. Tout a donc été fait par lui; lui seul a été engendré du Père (1). Je le demande, y a-t-il quelqu'un qui de bonne foi défende le panthéisme, c'est-à-dire le culte

(1) Jean. 1, 3.

de cette foule de dieux imaginés dans les différents âges ? Ceux qui professent ce culte, n'en sont-ils pas tous réduits, malgré eux, à en revenir toujours à un seul Dieu ? C'est ce que confessent Valentin, Marcion, Cerimthus, malgré la frivolité de leurs discussions. Bon gré mal gré, ils sont forcés de confesser qu'il faut toujours en revenir à une cause première. Ils confessent donc la vérité malgré qu'ils en aient, c'est-à-dire qu'ils avouent qu'il n'y a qu'un Dieu, qui a créé tout suivant sa volonté. C'est lui qui a donné la loi et les prophètes ; qui a rendu ceux-ci les organes de l'Esprit saint, afin qu'inspirés de la vertu d'en haut, ils devinssent comme les hérauts des desseins et de la volonté du Père.

XII. C'était le Verbe qui inspirait les prophètes, et qui parlait de lui-même par leur bouche. Car il était lui-même son propre héraut ; il annonçait dès-lors sa venue et sa future apparition sur la terre. C'est pour cela qu'il annonçait hautement : « Je me suis manifesté à ceux qui ne me cherchaient pas ; et ceux qui ne me cherchaient pas m'ont trouvé (1). » Or, quel est celui qui s'est manifesté, si ce n'est le Verbe du Père ? Le Père, par l'accomplissement de sa mission, a montré sa puissance aux hommes. C'est ainsi que le Verbe a été manifesté, comme le dit saint Jean, qui reproduit sommairement ce qui a été dit par les prophètes, et démontre l'identité du Verbe, par qui toutes choses ont été créées ; car il dit (2) : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » Et plus loin, il ajoute (3) : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans sa propre maison, et les siens ne l'ont point reçu. » Or, si c'est lui qui a créé le monde, et, pour me ser-

(1) Isaïe, Lxv, 1. — (2) Jean, 1, 1. — (3) *Id.* 1, 10.

vir de l'expression du prophète, « si c'est la parole du « Verbe qui a affermi les cieus, » donc il est le Verbe qui a été manifesté. Donc dans le Christ nous contemplons le Verbe incarné, dans le Père nous adorons l'intelligence, nous croyons au Fils, et nous adorons le Saint-Esprit. Examinons maintenant les Écritures en ce qui concerne les prédictions relatives à la venue du Verbe sur la terre.

XIII. Voici comment parle Jérémie : « Qui donc a été « admis à contempler le secret de Dieu, et à voir son « Verbe (1) ? » Le Verbe, ou la Parole de Dieu, peut être vu ; celui de l'homme, ou sa parole, peut seulement être ouï. Quand le Prophète parle de voir le Verbe, il faut bien que je croie que ce Verbe a été envoyé sous une forme visible sur la terre. Or, celui qui a été envoyé, qui serait-il, si ce n'est le Verbe ? Saint Pierre atteste la vérité et la réalité de la mission du Verbe en ces termes, lorsque, parlant au centurion Cornelius, il dit (2) : « Dieu a fait « entendre sa parole aux enfants d'Israël, en leur annon- « çant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de « tous. » Si donc le Verbe a été envoyé dans la personne du Christ, il est évident que Jésus-Christ représente la volonté du Père.

XIV. Or, c'est ainsi, mes frères, que s'expliquent les Écritures. Saint Jean, dans son Évangile, rend témoignage de l'incarnation, et confesse la divinité dans le Verbe, quand il dit (3) : « Au commencement était le Verbe, et « le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Si donc le Verbe était avec Dieu, et si Dieu était le Verbe, qu'est-ce à dire ? prétendrait-on que saint Jean parle ici de deux Dieux ? Je répondrai, quant au nombre des Dieux, non ; quant aux personnes, oui. Il en nomme deux, et même une troisième, qui est le Saint-Esprit, l'auteur de la grâce. Le Père est unique ; les personnes sont deux avec le Fils ; et trois avec le Saint-Esprit. Le Père veut,

(1) Jérém. xxiii, 18. — (2) Act. Apost. x, 36. — (3) Jean. i, 1.

le Verbe accompli ; c'est par ce qui est rendu visible dans la personne du Fils, que nous croyons au Père. Mais toute notre foi se résume dans la croyance en un Dieu unique ; c'est ce Dieu unique qui veut dans le Père, qui obéit dans le Fils, qui enseigne la sagesse dans le Saint-Esprit : le Père, au-dessus de *toutes choses* ; le Fils, qui est par toutes choses ; et le Saint-Esprit, qui est dans toutes choses (1). Ainsi, nous ne saurions concevoir l'unité de Dieu, sans croire en même temps au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Les Juifs, par exemple, ont bien glorifié le Père, mais ils ne lui ont pas rendu grâce ; ainsi, ils ont méconnu le Fils (2) : d'autres ont bien reconnu le Fils, mais ils n'ont pas cru au Saint-Esprit ; c'est comme s'ils l'avaient nié. Or le Fils, qui connaît les conseils et la volonté du Père, parce qu'il veut être glorifié ainsi, et non autrement, expliqua le mystère de la Trinité, lorsqu'après sa résurrection il dit à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (3). » Or, quiconque n'accomplit pas ce précepte dans tous ses points, ne glorifie point Dieu pleinement. C'est par cette Trinité que Dieu est glorifié ; car le Père a la volonté ; le Fils, l'action ; le Saint-Esprit, la manifestation. C'est là ce qu'enseignent partout les saintes Écritures.

XV. Mais, dira-t-on peut-être, en désignant le Fils dans le Verbe, c'est comme si vous présentiez un nouveau Verbe. Saint Jean parle du Verbe, il est vrai, mais ce n'est que par allégorie ; car, en parlant de ce Verbe de Dieu qui était dès le commencement, et qui a été ensuite envoyé sur la terre, il a dit après dans l'Apocalypse (4) : « Je vis ensuite le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus s'appelait le Fidèle et le Vritable, qui juge et qui combat justement. Ses yeux étaient comme

(1) Ephés. iv, 6. — (2) Luc, xvii, 16. — (3) Mat. xxiii, 19. — (4) Apoc. xix, 11.

« une flamme de feu ; il avait sur la tête plusieurs diadèmes, et il portait écrit un nom que personne autre que lui ne connaît ; et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom est le Verbe de Dieu. » Or, vous voyez bien, mes chers frères, que ce vêtement taché de sang signifie symboliquement la chair, que le Verbe, impassible comme Dieu, a revêtue pour souffrir la passion. Les prophètes parlent dans le même sens. Le prophète Michéc ne dit-il pas (1) : « Mon peuple s'est révolté contre moi. Il ne se plaît plus aux paroles de justice, et il n'aime pas les gens de bien. Ils traitent en ennemi celui qui ne pensait à aucun mal. » C'est-à-dire, ils l'ont fait souffrir dans sa chair. Le bienheureux Paul a dit aussi (2) : « Car ce qu'il était impossible que la loi fit, la chair la rendant faible et impuissante, Dieu l'a fait, ayant envoyé son propre Fils, revêtu d'une chair semblable à la chair du péché : et à cause du péché, il a condamné le péché dans la chair ; afin que la justice de la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'esprit. » Il désigne donc ici le Fils de Dieu, qu'il a envoyé dans la chair, c'est-à-dire son Verbe, que dès le commencement il a nommé son Fils, prévoyant sa venue future sur la terre. Et en s'appelant le Fils, c'est un nom d'amour et de charité qu'il a pris envers les hommes. Car le Verbe, tout parfait qu'il était comme Verbe, n'aurait pas été par lui-même et sans la chair le Fils parfait, Fils unique du Père. Ni la chair ne pouvait subsister par elle-même et sans l'appui du Verbe, parce que dans le Verbe elle avait *τὴν ὕψωσιν* : c'est-à-dire qu'elle ne subsistait que dans le Verbe. C'est ainsi que le Fils unique de Dieu s'est manifesté dans sa perfection.

**XVI.** Telles sont les autorités que nous voulions invoquer à l'appui de notre doctrine sur l'incarnation du Verbe ; il en existe bien d'autres encore. Passons maintenant à

(1) Mich. xi, 7. — (2) Rom. viii, 3.

l'examen de cette autre proposition, savoir : que c'est véritablement la vertu du Père, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, qui est descendu sur la terre, et non point le Père. En effet, il a dit (1) : *Je suis sorti du sein de mon Père et j'arrive*. Or, qui est sorti du sein du Père, si ce n'est le Verbe? Qu'est-ce qui a été engendré par lui, si ce n'est son Esprit tout-puissant, c'est-à-dire le Verbe? Mais, vous me demanderez peut-être, comment le Verbe a-t-il été engendré? Eh quoi! vous ne sauriez expliquer comment vous avez été engendré vous-même, quoique vous en portiez en vous-même la preuve matérielle et constante, et vous ne pouvez pas davantage rendre raison du mystère de votre génération; car il ne vous est pas en effet donné de connaître les secrets du Créateur, dont les résultats sont sous nos yeux, bien qu'ils demeurent pour nous inexplicables; car il suffit à l'homme de voir les œuvres de Dieu pour croire à sa toute-puissance. Et vous prétendriez pénétrer le mystère de la création du Verbe par le Père, qu'il a effectuée selon sa volonté! Quoi! il ne suffit pas à votre curiosité de savoir que Dieu a créé le monde, il faut encore qu'il vous révèle comment il l'a créé! Il ne vous suffira pas de savoir que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour votre salut, si toutefois vous y croyez; mais encore vous voulez pénétrer comment il a été engendré par la puissance du Saint-Esprit! Or, cette génération selon la chair, dont le mystère n'a été confié qu'à deux êtres, vous voudriez en scruter le secret, que Dieu se réserve de dévoiler aux saints qui auront été jugés dignes de contempler sa gloire! Qu'il vous suffise de savoir ce que le Christ a dit : *Que ce qui est né de l'esprit est esprit* (2) : c'est ainsi qu'il désigna, par la bouche du prophète, la génération du Verbe. Quant au mode de révélation de ce mystère, et quant au temps où elle a eu lieu, voici ce qu'il a dit : « Je t'ai engendré avant l'aurore. »

(1) Jean. xvi, 28. — (2) *Id.* iii, 6.

XVII. Il suffira, pour les amis sincères de la vérité, des autorités que nous avons citées; quant à ses ennemis, ils sont décidés d'avance à ne rien croire. En effet, l'Esprit saint, pour exciter en nous un saint tremblement, n'a-t-il pas dit, par la bouche des Apôtres : « Seigneur, qu'est-ce « qui a eu foi dans vos enseignements (1)? » C'est pourquoi soyons fidèles à Dieu, afin qu'il accomplisse ses promesses envers nous. Croyons donc, mes frères, selon la tradition des Apôtres, que le Verbe-Dieu est descendu des cieux dans le sein de la Vierge Marie, qu'il s'y est incarné, qu'il y a pris une ame humaine, participant toutefois de la Divinité, et prenant part à tout ce qui est de la nature humaine, excepté le péché, et tout cela pour réparer la déchéance d'Adam, et pour donner le bonheur de l'immortalité à ceux d'entre les hommes qui croiraient sincèrement en lui. Ainsi, tout nous démontre que c'est lui qui est le Verbe de vérité, ne faisant qu'un avec le Père, créateur de tout ce qui est avec l'aide de son Verbe, qui ensuite, après l'accomplissement des temps, a été envoyé sur la terre, par son Père, pour le salut des hommes. Sa venue dans le monde a été annoncée par la loi et les prophètes. Né du Saint-Esprit et de la sainte Vierge, il a donc paru sur la terre comme un homme nouveau, participant de la Divinité par ce qu'il tient de son Père, comme son Verbe; participant de la terre, comme descendant d'Adam, par l'incarnation de la sainte Vierge. Ainsi, il a été ici-bas un Dieu corporel à la fois et un homme parfait; car il a été réellement fait homme, sans fiction et sans modification.

XVIII. Ainsi, le Christ, tout Dieu qu'il était, a manifesté toute son humanité lorsque, étant sur la terre, il s'est montré assujéti à la faim (2) et au travail (3), lorsqu'il a souffert la fatigue et la soif, lorsqu'il fuit tout tremblant devant ses ennemis, lorsqu'il se soumet au sommeil, lui qui, comme Dieu, n'a besoin d'aucun repos; il est encore

(1) Is. LIII, 1. — (2) Mat. IV, 2. — (3) *Id.* XXVI, 57.



dans son humanité, quand nous le voyons voulant éloigner de lui le calice de la passion, lui qui était venu sur la terre pour accomplir ce sacrifice; lorsque, dans son angoisse, il est couvert de sueur, et qu'un ange vient pour le fortifier, lui qui sait fortifier ceux qui croient en lui, et qui leur enseigne à mépriser la mort; lorsqu'il se laisse trahir par Juda, lui qui connaissait la méchanceté de Juda; qui souffre les injures de Caïphe, lui qui, peu de temps auparavant, avait été reconnu et honoré comme Dieu par ce même Caïphe; lorsqu'il supporte les mépris d'Hérode, lui qui doit venir juger toute la terre; lorsqu'il est frappé par Pilate, lui qui est venu sauver toutes nos faiblesses; lorsqu'il devient le jouet des soldats juifs, lui qui a pour le servir des millions d'élus, et dix millions d'anges et d'archanges; lorsqu'il se laisse étendre sur l'arbre de la croix, lui qui a les cieus pour demeure; lorsqu'il recommande son ame à son Père, lui qui ne fait qu'un avec le Père; lorsque, baissant la tête, il expire, lui qui a dit : « J'ai le pouvoir de me séparer de mon ame et de la reprendre quand je veux (1). » Il a montré que lui, qui était la vie, ne pouvait être assujéti à la puissance de la mort, lorsqu'il a dit : « C'est moi qui quitte volontairement ma vie. » Il montre encore son humanité, lorsqu'il souffre que son côté soit transpercé d'une lance, lui qui est le Créateur de la vie; lorsqu'il est placé, enveloppé d'un linceuil, dans le tombeau, lui qui a le pouvoir de ressusciter les morts; lorsque, après trois jours, il est tiré du tombeau par son Père, lui qui est la résurrection et la vie. Voilà ce qu'a souffert pour nous celui qui, à cause de nous, s'est fait semblable à nous. Il a pris nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs, et il

(1) Math. iv, 2-26-37; Jean, xix, 28; id. iv, 3; Math. viii, 24-26-39; Marc, xiv, 36; Luc, xxii, 42; Jean, xii, 27; xviii, 11; Luc, xxii, 44; Math. xxvi, 15-25-65; Luc, xxiii, 11; Act. xvii, 31; Math. xxvii, 26; Jean, xix, 1; Isaïe, liii, 4; Math. xxvi, 67; Dan. vii, 11; Math., xvii, 35; Is. xl, 22; Luc, xxiii, 46; Jean, xiv, 11-19-30-10-18-24; xxiv, 19-34-11-25; xiv, 6, 40; Act. x, 40.

a souffert pour nous; et comme a dit le prophète Isaïe : Lui qui, dans sa venue, fut adoré par les anges, reconnu par les bergers, attendu par Siméon, attesté par sainte Anne; lui que les Mages ont cherché, dont une étoile a montré le berceau, qui s'est dévoué au service de la maison de son Père; enfin, que le doigt de Jean a montré au monde, sur les bords du Jourdain, au moment où la voix de Dieu se faisait entendre du haut du ciel, et disait : « Celui-là est mon Fils bien-aimé, écoutez-le; » c'est lui qui laisse mettre sur sa tête une couronne d'épines, afin de triompher de l'enfer. C'est lui encore qui, étant à une noce à Cana, en Galilée, changea l'eau en vin; qui, d'une parole, rendit le calme à la mer, et qui marcha sur les flots sans mouiller ses pieds; qui rendit la vue à un aveugle de naissance; qui ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours, et fit un grand nombre de miracles, remit les péchés, donna aux Apôtres le pouvoir d'absoudre les pécheurs; qui fit sortir de son côté, ouvert par une lance, du sang et de l'eau : c'est lui dont la mort sur la croix a fait obscurcir le soleil, a changé le jour en ténèbres, a fait fendre les pierres, fait déchirer le voile du temple, ébranlé la terre jusqu'en ses fondements, fait ouvrir les sépulcres et sortir les morts de leurs tombeaux; alors ceux qui l'ont condamné sont couverts de honte, en reconnaissant enfin que celui qu'ils ont mis sur la croix, qu'ils voient expirer et s'éteindre, est bien l'auteur de toutes choses. A ce spectacle inoui, toute la nature fut troublée; et, ne pouvant comprendre la gloire du Christ dans son ignominie, elle se couvrit de ténèbres. Enfin, ce même Christ, après sa résurrection, descend sur ses disciples sous la forme de langues de feu, et leur communique les dons du Saint-Esprit; il entre dans le lieu où ils se trouvaient réunis, quoique les portes en fussent fermées. Il fut ensuite enlevé au ciel à la vue de ses disciples, porté sur les nuages; c'est là qu'il est assis à la droite de son Père, d'où il doit venir un jour pour juger les vivants et les morts. C'est lui qui est le Dieu fait homme

à cause de nous, à qui le Père a soumis toutes choses. A lui la gloire et la puissance avec le Père et le Saint-Esprit, dans la sainte communion de l'Église, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

(1) Isaïe, LIII, 4; Luc, II, 13; *ibid.* 16, *ibid.* 25; *ibid.* 36; Math. II, 2; *ibid.* 9; Luc, II, 49; Jean, I, 29-15; Math. XVII, 5; *id.* 27-29; Jean, II, 9; Math. VIII, 26; *id.* 14-25; Jean, IX, 7; *id.* 11, 44, 12, 17; Math. IX, 2-6; *id.* 16-19-18; Jean, XX, 22; *id.* 19-34; Math. XVIII, 45; *ib.* 51-52-54-55; Jean, XX, 22; *ib.* 19; Act. I, 9; Hébr. XII, 2; Act. X, 42; Tim. 41; Corinth. 15, 27.

# HOMÉLIE DE SAINT HIPPOLYTE

## SUR LA THÉOPHANIE.

---

I. Tout ce que Dieu notre Seigneur a fait, soit que nous le contemplions des yeux du corps, ou par la vue de l'esprit, ou par les lumières de l'intelligence, est parfait et admirable. Quel spectacle brillant et varié nous présente l'aspect du firmament ! Qu'y a-t-il de plus beau que la terre avec sa riche parure de fleurs et de fruits ? Y a-t-il quelque chose de plus rapide que le soleil dans sa course ? de plus régulier que la lune dans ses révolutions ? Quoi de plus admirable que l'ineffable harmonie des sphères célestes ; que le retour périodique des vents qui fécondent la terre ? Quoi de plus pur que la lumière du jour, de plus noble que l'homme ? Oui, les œuvres du Seigneur notre Dieu sont belles et admirables ! Quoi de plus nécessaire et de plus régulier que le retour périodique des ondes ? car ce sont les eaux qui nettoient, qui nourrissent, qui purgent et qui arrosent : c'est l'eau qui soutient la terre, qui produit la rosée, qui fait germer la vigne, qui mûrit la moisson, parfume le raisin, amollit l'olive, attendrit les plantes ; c'est l'eau qui pare la rose de rubis, fait éclore la violette à l'ombre des buissons, et étale le lis sur ses superbes calices. Mais, que dis-je ? sans l'eau, rien de ce que nous voyons ne saurait subsister ; bien plus, elle est nécessaire pour préserver les autres éléments d'être

consumés par l'embrassement des ciéux ; enfin l'eau a pris son niveau jusqu'au-dessus des ciéux, ce qui est conforme à la parole du Prophète, quand il a dit : « Ciéux des ciéux, « et vous, ondes qui êtes au-dessus des ciéux, louez le Seigneur (1). »

II. Ceci montre les nobles attributs de cet élément ; mais ce qu'il y a de plus remarquable et en même temps de plus digne de notre respectueuse admiration, c'est que les images dont se servent les Écritures pour nous faire comprendre les principales actions du Christ, sont empruntées à cet élément : en effet, il est descendu du ciel comme une douce rosée (2), il a été cherché comme on cherche les eaux pures d'une fontaine (3), sa parole s'est répandue à la manière d'un fleuve (4), et enfin il a reçu le baptême dans les eaux du Jourdain. Car vous savez que Jésus-Christ vint trouver saint Jean-Baptiste, et qu'il reçut de lui le baptême (5). Chose admirable ! un peu d'eau lave un fleuve immense, c'est-à-dire le Christ, ornement de la cité de Dieu : lui, qui est la source incompréhensible et infinie, d'où découle la vie éternelle, souffre l'ablution de cette onde terrestre et fugitive : celui qui est présent en tous lieux, celui que les anges mêmes ne peuvent comprendre, que les hommes ne sauraient voir, s'abaisse volontairement à recevoir le baptême. Et quand je me sers de ce langage, veuillez, mon cher frère, ne point le prendre dans l'acception ordinaire, mais dans un sens tout exceptionnel et tout divin. En effet, les eaux dans lesquelles il fut plongé, sentirent cet abaissement du Christ par suite de son amour pour l'humanité ; *les eaux le virent et tremblèrent* (6) ; peu s'en fallut qu'elles ne prissent la fuite en franchissant les rives du fleuve. C'est pourquoi le Prophète, qui dès les temps reculés avait eu la vision de ce miracle, s'adresse à ces flots et leur dit : « O mer, pourquoi t'a-t-on

(1) Psalm. cXLVIII, 4. — (2) Osée, vi, 3. — (3) JEAN. IV, 14. — (4) *Id.* VII, 38 — (5) MATH. LII, 13. — (6) Psalm. cxIV, 3.

« vu fuir, et toi, Jourdain, pourquoi as-tu reculé vers ta source (1) ? » Mais les flots répondent : « Quand nous avons vu le Maître du monde sous la forme d'un simple mortel, et ignorant le secret de ce grand mystère, nous avons été saisis d'effroi (2). »

III. Pour nous, qui connaissons la cause de ce miracle, qui est dans la bonté de Dieu, nous adorons sa miséricorde infinie, de ce qu'il est venu pour sauver le monde et non pour le juger. C'est dans le même sentiment que Jean le précurseur, aussitôt que ce mystère lui fut dévoilé, et qu'il sut que le Christ était vraiment le Seigneur, criait à ceux qui étaient venus vers lui pour se faire baptiser : « *Race de vipères* (3), pourquoi courez-vous ainsi vers moi ? *ce n'est pas moi qui suis le Christ* (4). Je ne suis que le serviteur, « je ne suis pas le maître ; je suis le sujet, et non le Roi ; je suis la brebis, un autre est le pasteur ; je suis l'homme, un autre est le Dieu. Ma mère a cessé d'être stérile pour m'enfanter. Je suis venu de la terre, je ne suis pas descendu du ciel. J'ai lié la langue (5) de mon père ; et je ne suis point l'auteur de la grâce. J'ai été reconnu pour le précurseur par ma mère, mais je n'ai pas été comme le Christ annoncé par une étoile (6). Je suis petit et faible : et voilà que celui qui est bien avant moi vient après moi ; après moi, dans l'ordre des temps ; avant moi, sous le rapport de sa divinité ineffable, inaccessible (7). Il est venu, plus puissant que moi qui ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure ; c'est lui qui vous baptisera par le Saint-Esprit et par le feu. Pour moi, je suis soumis à la puissance ; c'est lui qui possède en lui-même la toute-puissance. Moi, je suis sujet au péché ; lui, il a le pouvoir de l'effacer (8). Moi, je ne puis que montrer la loi ; lui fait briller le flambeau de la grâce. Moi, j'enseigne ce que j'ai reçu l'ordre d'enseigner ; pour

(1) Psalm. cxiv, 5. — (2) Phil. xi, 7. — (3) Math. iii, 13. — (4) Jean. i, 20. — (5) Math. xi, 9. — (6) Luc, i, 20. — (7) Jean. i, 27. — (8) *Ib.* 29.

« lui, il juge en juge souverain. Moi, j'ai à peine un réduit  
 « pour m'abriter ; lui a les cieux pour demeure. Moi, je  
 « baptise par le baptême de la pénitence ; pour lui, il ac-  
 « corde la grâce par sa seule volonté. Cessez donc de vous  
 « adresser à moi ; car ce n'est pas moi qui suis le Christ. »

IV. Lorsque saint Jean eut parlé ainsi au peuple qui l'entourait, et comme la foule, tentée par le mauvais esprit, s'attendait à quelque miracle, voici que le Seigneur apparaît dans sa simplicité divine, seul, sans aucune suite, revêtu de la forme humaine comme d'un vêtement, voyant l'éclat de sa divinité, afin de ne point donner à la malice du démon l'occasion de se montrer. Et toutefois, s'il vient à Jean, ce n'est point comme un Roi dépouillé seulement de tout cortège, mais il vient comme un simple mortel sujet au péché, et il baisse la tête pour recevoir le baptême. Témoin d'une si grande humilité, Jean fut frappé à la fois d'étonnement et d'admiration, et c'est alors qu'il s'écria : « *Quoi ! j'avais besoin d'être baptisé par vous, et vous venez pour être baptisé par moi* (1) ! Maître, que faites-vous donc ? votre enseignement paraît ici contraire à la règle. Il me semble que vous n'agissez pas conformément à ce que vous m'avez chargé d'annoncer de vous. Voulez-vous faire triompher le démon par ces contradictions ? Baptisez-moi dans les rayons de votre divinité ; est-ce à moi à vous donner le baptême ? Illuminez-moi de votre Esprit ; que voulez-vous attendre d'une pauvre créature comme moi ? Baptisez-moi Baptiste votre serviteur, afin de montrer que vous êtes plus grand que moi ; car je ne puis donner que le baptême de la pénitence, et il faut que ceux qui viennent à moi pour être baptisés, confessent d'abord leurs péchés. Quoi ! vous voulez que je vous baptise ; et quel péché pourriez-vous avoir à confesser ? C'est vous qui remettez les péchés, et vous demandez à être baptisé du baptême

(1) Math. iii, 14.

« de la pénitence ? Et quand bien même j'oserais vous baptiser, les eaux du Jourdain oseraient-elles vous toucher ?  
 « *J'ai besoin que vous me baptisiez, et c'est vous qui venez à moi pour que je vous baptise !* »

V. Mais que lui répond le Seigneur ? « Faites comme je vous le demande, car c'est ainsi qu'il faut que toute justice soit accomplie. Faites comme je vous le dis, car vous ne m'êtes pas supérieur en sagesse. Vous voyez les choses à travers l'œil de l'humanité ; moi, je les connais comme Dieu. Il faut d'abord faire ce que je dois faire, et l'enseigner ensuite. Moi qui suis la dignité même, comment pourrais-je vous commander quelque chose qui fût contraire à ma dignité ! Jean, vous vous étonnez de ce que je suis venu, dépouillé de l'éclat de ma gloire ! car si la pourpre royale ne convient pas à un simple particulier, un roi doit s'entourer d'une pompe guerrière : mais je suis venu vers vous, comme un ami visite son ami. Faites donc ainsi que je vous dis, car il faut que toute la justice soit accomplie. Je suis venu pour accomplir toute la loi, et je ne veux pas en omettre la moindre partie, afin que saint Paul, qui viendra après moi, puisse s'écrier (1) : « Jésus-Christ est la fin de la loi, pour justifier tous ceux qui croient en lui. » Baptisez-moi donc, ô Jean, afin de ne donner l'occasion à personne de dédaigner le baptême. Je veux être baptisé par mon serviteur, afin de montrer aux grands et aux puissants de la terre, qu'ils doivent recevoir le baptême de la main d'un simple prêtre. Je vais descendre dans le Jourdain, afin de faire prévaloir le témoignage du Père et de faire éclater la puissance du Fils. Hâtons-nous, car il faut que toute la justice soit accomplie. Aussitôt Jean baptisa le Christ (2) ; et aussitôt les cieus lui furent ouverts : et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit sous la forme d'une colombe, et qui vint se reposer sur lui (3). Et au même

(1) Rom. x, 4. — (2) Math. iii, 15. — Luc, iii, 22.



« instant, une voix se fit entendre du ciel, qui disait :  
« Ceci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. »

VI. Vous voyez, mon cher frère, de combien d'immenses avantages nous eussions été privés, si le Seigneur, cédant aux instances de Jean, n'eût pas reçu de lui le baptême. Avant cet événement, les cieux étaient fermés. Nous avons été rejetés vers les enfers, et nous ne devons plus remonter dans les cieux. Mais le Christ reçoit le baptême, il renouvelle l'humanité, et il remet en ses propres mains le sceptre de l'adoption ; aussitôt *les cieux sont ouverts* (1) ; l'accord entre les choses visibles et les choses invisibles se rétablit, la sainte milice du ciel est remplie de joie ; les misères de la terre sont guéries ; ce qui était caché se découvre ; ce qui était ennemi de l'homme se réconcilie avec l'homme ; et c'est par ces trois admirables bienfaits que *les cieux ont été ouverts*, suivant la parole de l'évangéliste ; car le Christ, par son baptême, devient l'époux sacré, et il fallait qu'aussitôt les avenues du lit nuptial s'ouvrissent. D'ailleurs, l'Esprit saint étant descendu sous la forme d'une colombe, et parcourant tout l'univers à la voix du Père, il falloir que le *sceau qui fermait les cieux fût levé* (2). Les cieux lui ont donc été ouverts, et une voix s'est fait entendre, qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai placé toute mon affection. »

VII. L'amour produit l'amour : de même, la lumière immatérielle produit la lumière ineffable et inaccessible. *Celui-là est mon Fils bien-aimé*, qui a paru sur la terre, sans cependant se séparer du sein de son Père ; il est donc venu sur la terre, et il n'y est pas venu : car, durant son séjour sur la terre, il n'y eut qu'une partie de lui-même qui était visible ; en effet, d'après les apparences matérielles, Jean, qui baptisait, aurait paru supérieur au Christ qui était baptisé ; c'est pour cela que le Père fit descendre l'Esprit saint sur le Christ qui venait de recevoir le bap-

(1) Mat. III, 15. — (2) Ps. XXIV, 7.

tème. Et, de même qu'à la fin du déluge (1), Dieu se servit de l'emblème de la colombe pour exprimer son amour pour l'humanité ; ainsi, l'Esprit saint, sous le même emblème et comme un gage de paix, est descendu, lors du baptême aux bords du Jourdain, sur celui qui rendait témoignage ; et pourquoi ? afin que la volonté du Père fût clairement manifestée, et que les prophéties, qui depuis long-temps avaient annoncé cet événement, fussent pleinement confirmées. Or, que disaient ces prophéties ? « La voix de Dieu (2), c'est celle qui va sur les eaux, par laquelle il fait éclater sa gloire comme le bruit du tonnerre. » Et quelle encore est cette voix ? c'est celle qui a dit : « Celui-là est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai placé mon affection. » Celui qui a été nommé le Fils de Jacob, et qui est mon Fils unique dans le rapport de son essence divine : c'est là mon Fils bien aimé ; il est pauvre, et malgré sa pauvreté, il nourrit un nombre infini de créatures ; il est courbé sous le poids du travail, et c'est lui qui donne le repos à ceux qui ont travaillé ; n'ayant pas un oreiller pour reposer sa tête (3), et c'est lui dont la main puissante gouverne l'univers ; qui souffre, et qui soulage toutes les misères ; qui est accablé d'humiliations, et qui apporte au monde la liberté (4) ; dont le côté est transpercé par une lance (5), et qui guérit la blessure d'Adam.

VIII. Veuillez me prêter ici toute votre attention. Je veux vous montrer la source de la vie, et contempler avec vous cette fontaine d'où découle le salut et la béatitude. Le Dieu de l'immortalité a envoyé son Fils immortel, son Verbe sur la terre pour sauver les hommes, pour les purifier par l'eau et par l'esprit, et les rendre dignes de la vie incorruptible. Certes, si l'homme, qui est un être créé, est immortel, Dieu l'est bien aussi à

(1) Gen. vii, 2. — (2) Ps. xxix, 3. — (3) Luc, ix, 58. — (4) Math. xxvi, 27. — (5) Jean, i, 34.

plus forte raison (1); et s'il est vrai que, régénéré par le baptême et par l'Esprit saint, l'homme devient participant de la divinité, il faudra également admettre, qu'après la résurrection, il deviendra cohéritier du Christ (2). Accourez donc, tribus des nations, venez prendre part au baptême de l'immortalité. Je vous annonce une heureuse nouvelle : vous étiez plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et la lumière de la vie vous est offerte : vous allez passer de l'esclavage à la liberté, de l'oppression à l'indépendance, d'un état de corruption à l'incorruptibilité. Et comment s'opérera cette transformation ? par le baptême et la grâce du Saint-Esprit. C'est cette eau du baptême qui, vivifiée par l'Esprit saint, arrose le céleste Eden, féconde sa terre, y fait germer les plantes, y donne la vie aux êtres animés, et pour tout dire en un mot, c'est cette eau sainte, dans laquelle le Christ a reçu le baptême, qui régénère et vivifie l'humanité.

IX. C'est ce même Esprit qui, dans l'origine des choses, était porté sur les eaux (3); c'est lui par qui tout existe et tout se meut et reçoit la vie (4), lui qui a parlé par la bouche des prophètes (5), qui est descendu sur le Christ; c'est ce même Esprit que les Apôtres ont reçu sous la forme de langues de feu (6); c'est cet Esprit que David invoquait, lorsqu'il disait (7) : « Seigneur, créez en moi un cœur pur, et renouvelez mon esprit jusqu'au fond de mes entrailles. »

C'est de cet Esprit que l'ange Gabriel parle à la sainte Vierge, quand il dit (8) : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » C'est cet Esprit qui a inspiré à saint Pierre cette belle exclamation, lorsqu'il dit au Christ : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant* (9) ! Enfin, c'est par ce

(1) Petr. 1, 14. — (2) Rom. VIII, 17. — (3) Gen. 1, 2. — (4) Act. XVII, 28. — (5) Act. XXVIII, 25. — (6) Act. II, 3. — (7) Ps. L, 12. — (8) Luc, 1, 35. — (9) Math. XVI, 16.

même Esprit que l'Église a été rendue inébranlable (1) :  
 « Le Saint-Esprit, que mon Père vous enverra à cause  
 « de lui, vous enseignera toutes ces choses (2). »

X. Venez donc, ô homme, et laissez-vous régénérer  
 par votre adoption en Jésus-Christ. Et c'est alors que vous  
 ne vous souillerez pas par le meurtre ou l'adultère ; vous  
 fuirez l'idolâtrie et les fausses voluptés ; vous ne vous lais-  
 serez pas dominer par l'orgueil, votre ame sera exempte  
 de toute souillure, et vous rejeterez loin de vous le far-  
 deau du péché ; vous quitterez l'armure du démon pour  
 vous revêtir des armes de la foi ; et, comme dit le pro-  
 phète Isaïe (3) : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de de-  
 « vant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez de  
 « faire le mal. Apprenez à faire le bien ; recherchez ce  
 « qui est juste, assistez l'opprimé, faites justice à l'or-  
 « phelin, défendez la veuve ; et après cela, venez, et  
 « soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand  
 « vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendront  
 « blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges  
 « comme le vermillon, ils seront blancs comme la neige  
 « la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous jouirez  
 « des biens de la terre. » Vous l'entendez, mon cher frère,  
 de quelle manière le prophète prédit la vertu purifiante  
 du baptême. En effet, celui qui se plonge avec foi dans  
 cette piscine salutaire, renonce au mal et se dévoue au  
 Christ. Il abjure l'enfer, et ne confesse que Jésus-Christ  
 pour seul Dieu. Il se dépouille de la robe de l'esclavage pour  
 revêtir celle de l'adoption. Il devient par le baptême pur  
 et brillant comme le soleil de justice, et par-dessus tout,  
 il redevient fils de Dieu et cohéritier du Christ, à qui  
 appartient toute gloire avec l'Esprit, source de toute  
 sainteté et de toute grâce, maintenant et dans tous les  
 siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Math. xvi, 18. — (2) Jean. xiv, 26. — (3) Is. i, 16 et suiv.



## NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'ORIGÈNE.

---

EN étudiant l'histoire de l'esprit humain, ses traditions et ses monuments depuis la naissance du christianisme, on ne sait ce qui doit étonner davantage : ou la foi, la science, la sagacité et la soumission qui ont, dès l'aurore même de l'Église, tout découvert, tout éclairci, tout reconnu, et maintenu, toujours visible, le flambeau de la lumière catholique, enchaînant ainsi les derniers temps aux premiers ; ou bien la subtilité et les égarements des Chrétiens successifs qui, cherchant sans cesse à s'égarer de l'unité universelle, ont cru, et semblent croire encore, ou qu'il y avait des questions de dogmes, de rites, de doctrines et de conscience qu'ils pouvaient entendre et interpréter autrement qu'aux époques primitives ; ou bien encore que les décisions de ces époques primitives, souveraines en matière de foi, à cause de leur proximité des enseignements de Jésus-Christ, de ses Apôtres et de ses disciples, avaient été altérées et commentées dans un autre esprit que celui de la vérité et du maintien le plus fidèle de la doctrine et de la tradition de l'Évangile.

Si ces dissidents, que nous devons plaindre et éclairer, au lieu de les blâmer et de les maudire, voulaient encore justifier leurs erreurs ou leurs accusations par ces vulgaires reproches d'ambition, d'une part, et de crédulité, de l'autre, nous serions, sans doute, bien fondés à leur répondre qu'ils la méritent eux-mêmes plus encore que nous peut-être ; car si, pendant les dix-neuf siècles de développemens du christianisme, on peut remarquer, dans les quinze premiers, des

**exemples plus ou moins nombreux d'abus et de superstitions au milieu de l'exercice de la puissance catholique, il faut bien reconnaître que d'abord, pendant la même époque, ceux qui résistaient à l'autorité des Pères, des conciles et des papes, n'apportaient pas moins de préjugés, d'excès et d'ambition dans ces dissidences que leurs adversaires; et qu'ensuite, depuis plus de trois siècles, ce n'est pas du côté de l'Église catholique qu'on peut trouver les ambitieux, les superstitieux et les spoliateurs, quand on jette les yeux sur l'histoire de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, livrées à Luther, à Calvin, à Henri VIII, à Elisabeth, et à la révolution française étendue à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal.**

Mais le moment est passé sans doute de ces récriminations mutuelles. Elles ne pourraient servir qu'à envenimer et obscurcir des questions que les faits, le raisonnement et l'esprit d'universelle fraternité doivent seuls éclaircir maintenant. De part et d'autre, il faut établir, avant tout, que si, les uns et les autres, nous sommes dans l'erreur, nous y sommes de bonne foi. Aujourd'hui l'aigreur, les préventions, l'emportement et l'intérêt des discussions personnelles, sont ou doivent être éteints ou écartés; nous sommes, pour nous, parfaitement disposés à admettre que la cause de la dissidence, plus ou moins ancienne, des communions séparées de l'Église catholique, provient uniquement du désir que les dissidents éprouvent de croire et de vivre sous une règle plus conforme aux préceptes de Jésus-Christ, aux leçons de ses Apôtres, et aux doctrines des Pères et des docteurs de la foi qui ont reçu ces leçons et ces préceptes dans toute leur pureté et dans toute leur valeur, pour les transmettre, sans affaiblissement, à la suite des générations chrétiennes. C'est là, pour nous aussi, nos convictions et nos espérances. Nous avons donc, tous, un égal intérêt à remonter aux sources du christianisme, à nous baigner dans ses eaux salutaires, à nous y purifier de nos erreurs réciproques, afin d'assurer notre esprit dans les croyances qui doivent, plus sûrement, nous conduire à la vie éternelle, cette grande affaire de la vie humaine.

Déjà, et dans ce but de lumière et de conciliation, un auteur moderne, Irlandais, Catholique et orthodoxe, M. Moore (Thomas), a publié le voyage spirituel qu'il a fait à la découverte de la vérité chrétienne; il a, par des citations lucides et

exactes, montré qu'il n'y avait *rien*, dans le dogme, la doctrine et le rite de l'Église universelle, qui ne fût emprunté à la foi et aux pratiques de l'Église primitive, indiqué, recommandé ou prescrit par le fondateur, les disciples ou les martyrs du christianisme; et comme dans les développements héréditaires de notre culte, la science et la sincérité ne peuvent nier que la tradition, conservée et éclaircie par les conciles généraux, n'ait été constamment observée, il en résulte qu'aujourd'hui encore, au milieu des révolutions, ou plutôt malgré les révolutions survenues dans les langues, les mœurs et les usages depuis dix-huit siècles, nous suivons toutes les prescriptions originaires, nous nous conformons aux règles instituées par ceux qui les ont reçues de la bouche céleste, et qu'il n'y a ni une question fondamentale, ni une cérémonie importante qui n'ait été examinée et décidée aux premiers temps chrétiens, et dont la décision ne soit accomplie par l'Église catholique.

Mais, tout estimable et fructueux que soit ce travail de M. Thomas Moore, qu'est-il et que peut-il être auprès des travaux originaux, des arrêts primitifs, des décrets expliqués des Pères et des docteurs ecclésiastiques qui touchent au berceau du monde chrétien? Peu de chose, sans doute; et nous pouvons le dire ici sans craindre de blesser les naturelles et justes prétentions de notre frère d'Irlande, ceux qui voudraient douter de la fidélité de ses citations et de ses rapprochements, ceux qui pourraient contester et rejeter son autorité sur ces matières, qu'auront-ils à dire à la vue du texte même des ouvrages dans lesquels ils ont cru, jusqu'ici, égarés par de faux enseignements, trouver la justification de leurs erreurs? Il faut bien pourtant que l'esprit et la bonne foi reconnaissent une autorité quelconque pour prononcer sur leurs doutes, pour fixer la vérité de la doctrine et du culte, pour assurer l'authenticité de la tradition indépendamment des controverses et des commentaires insuffisants et intéressés. La réunion et le faisceau des discussions et des arrêts ne laissent aucune échappatoire à l'erreur ou à la résistance. L'une et l'autre mériteraient alors d'être autrement qualifiées. La collection des Pères de l'Église venant appuyer de toute son autorité souveraine, sacrée, primitive et traditionnelle, les arguments de *la Raison du Christianisme*, ne permet à personne désormais de prononcer ou d'agir en ignorance de cause. Cette



collection, aujourd'hui publiée, est comme le résultat d'un conseil œcuménique dont nul ne saurait attaquer les décrets, d'autant plus assuré, vénérable et obligatoire, que son siècle, ses vertus et ses lumières le mettent au-dessus de toutes les passions modernes. Qui donc, en effet, pourrait appeler, comme d'erreur ou d'abus, contre les raisons des Pères de l'Église? A qui donc pourrait-on en appeler contre la science, l'éloquence, le martyre et les décrets des Basile, des Cyprien, des Irénée, des Polycarpe, des Tertullien et des Grégoire? Si l'un de nos orateurs évangéliques, de nos évêques, de nos papes ou de nos conciles venait démentir ou contredire ce que leurs décrets, successivement compris par des hommes d'une semblable autorité, ont décidé sur le dogme et sur la foi, nous ne devrions pas hésiter à rejeter ces nouveaux et dangereux pasteurs. Mais, heureusement; ceux-ci n'enseignent encore aujourd'hui que ce que les Apôtres et les disciples de Jésus-Christ ont renfermé dans leur divine doctrine; et, je le répète, on ne sait qu'admirer le plus, ou la merveilleuse pénétration de ces hommes primitifs qui semblent avoir deviné, dès l'origine, toutes les questions que la suite des temps souleverait, ou cette constante conservation de la pureté de leurs doctrines qui se reproduit dans tous les actes et dans tous les catéchismes de l'Église catholique, ou bien encore cet aveuglement des communions séparées qui les empêche de remarquer l'autorité et la fidélité des traditions chrétiennes.

Or, parmi ces Pères de l'Église, parmi ces martyrs de la foi, ces docteurs de l'Évangile, ces flambeaux étincelant d'une éternelle et universelle lumière, brille encore d'un éclat particulier Origène, que vit naître le second siècle du christianisme, qui éclaira le siècle suivant par la force de sa conviction et de sa science.

Fils d'un père chrétien, et né à Alexandrie, vers l'année 185, Origène, dès sa jeunesse, ne se distingua pas moins par sa foi que par son érudition. Son père Léonide l'avoit instruit avec un soin extrême. Chacune de ses leçons était précédée de l'étude et de la récitation de quelques passages de l'Écriture sainte. L'application et la sagacité d'Origène étaient telles qu'il s'efforçait toujours de pénétrer le sens caché sous le sens littéral, malgré les défenses de son père fatigué de la vivacité de ses questions, mais justement orgueilleux et charmé des

rare facultés de cet enfant. Reportant à Dieu le don et le bonheur d'une sagacité si précoce, Léonide, pendant la nuit, s'approchait parfois du lit d'Origène endormi, et baisait avec respect le sein de ce fils qu'il considérait, dit l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, comme le temple de l'Esprit de Dieu.

C'était en quelque sorte une révélation, et le temps allait venir, en effet, où l'Esprit de Dieu se manifesterait dans Origène. En 202, l'empereur Sévère, après avoir triomphé de quelques princes de l'Asie qui s'étaient soulevés contre la domination romaine, traversa, à son retour, la Palestine et l'Égypte. Les Juifs s'étaient révoltés; Sévère les fit punir; et en même temps il fit proclamer la défense d'enseigner et de suivre le christianisme. Ce fut le signal d'une persécution à laquelle le zèle du jeune Origène voulait s'offrir lui-même. Sa mère, à force de tendresse et de prières, parvint à le retenir; mais Léonide ne put y échapper. On le jeta en prison, et Origène serait allé le rejoindre, si sa mère, pour l'en empêcher, ne lui eût soustrait tous ses vêtements. Il écrivit alors à son père une lettre pleine de force; il l'encourageait au martyre: « Tenez ferme, lui disait-il, et ne vous mettez point en peine de nous. » Léonide périt; ses biens furent confisqués; Origène resta le seul appui de sa mère et de ses six jeunes frères.

Le martyre de Léonide les avait laissés dans une extrême pauvreté. Origène fut attiré par une femme fort riche qui, quoique chrétienne, entretenait aussi auprès d'elle un rhéteur hérétique, Paul d'Antioche, qu'elle avait adopté pour son fils, et dont l'éloquence égarée pervertissait les fidèles. Origène ne voulut avoir aucune communication avec lui. Il quitta la maison de cette femme et se mit à enseigner la grammaire. Mais alors le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie fut obligé de fuir pour éviter la persécution: à peine âgé dix-huit ans, Origène fut chargé de l'instruction des catéchumènes à la place de Clément. Tout entier à ce nouvel enseignement, il abandonna les leçons qui le faisaient vivre, vendit sa bibliothèque profane moyennant quatre oboles, environ six sols par jour, ce qui lui suffit pendant long-temps. Ses jeûnes étaient fréquents; il ne buvait point de vin, et mangeait si peu que son estomac en resta délabré. Il marchait pieds nus, même l'hiver. Il se contentait d'un seul habit, dormait sur la terre ou veillait, et employait la plus grande partie des nuits à

méditer l'Écriture sainte, qu'il apprit entièrement par cœur. Repoussant les secours de ses amis, il n'en conservait pas moins une inaltérable douceur. Sa foi, ses lumières et ses vertus lui attirèrent des disciples de toute sorte, peuple, philosophes, savants et païens.

En 204 la persécution fut cruelle, sous l'édit de l'empereur Sévère et les ordres du préfet Aquila. Sept disciples d'Origène souffrirent le martyre, les deux Serenus, Héraclide, Héron, une jeune fille, Héraïs, qui fut brûlée, Basilide, qui avait conduit Potamiène au supplice et qui était revenu Chrétien, et enfin le jeune Plutarque, qu'Origène assista au moment de son martyre.

Il avait bien sa part dans chacune de ces persécutions. Allant sans cesse encourager et exhorter ses disciples et ses frères, il était poursuivi et obligé chaque jour de chercher un nouvel asile. Il fut pris plusieurs fois et appliqué à la question. Une fois entre autres il fut rasé comme les sacrificateurs idolâtres, et placé à la porte du temple de Sérapis, pour distribuer des branches de palmier à ceux qui s'y rendaient. Origène, en les remettant à chacun d'eux, ajoutait à haute voix : « Tenez, « recevez ces palmes, non comme celles de votre idole, mais « comme celles de Jésus-Christ. »

Jeune et forcé par ses fonctions de catéchiste à des relations continuelles qui pouvaient mettre en péril la pureté de ses mœurs, Origène voulut se placer au-dessus des tentations et même des rapports de la calomnie. Plus savant que sage, il prit à lettre le paragraphe 12 du chapitre xix de l'Évangile de saint Mathieu, et se porta sur lui-même à une coupable mutilation. Il se cacha de ses amis, mais non, à ce qu'il paraît, de son évêque Démétrius, qui l'en reprit avec fermeté, et l'autorisa à continuer ses fonctions, en lui ordonnant toutefois de tenir secrète cette action qu'Origène lui-même condamna depuis, en réfutant l'interprétation grossière qu'il avait donnée à ce passage de l'Évangile.

Il fit un voyage à Rome sous le pontificat de Zéphyrin, et revint presque aussitôt à Alexandrie. Le nombre de ses disciples était extrême, car il ne se bornait pas à l'enseignement de la doctrine chrétienne; il y ajoutait les lettres, les humanités, la philosophie, la géométrie, qu'il avait cultivées afin de se rendre plus digne de l'étude des saintes Écritures. Aussi

les hérétiques, les philosophes, les païens eux-mêmes accouraient à ses leçons, et il fut obligé de confier une partie de ses élèves, les moins avancés, à son ami Héraclès, homme très-savant lui-même dans les matières littéraires et théologiques.

Appelé auprès du Gouverneur de l'Arabie, qui voulait l'entretenir de lettres et de sciences, Origène revint à Alexandrie, d'où il fut encore obligé, pour sa sûreté, de sortir bientôt. Il passa en Palestine, prêcha publiquement à Césarée, et trouva à Jéricho une version de l'écriture, sans nom d'auteur, dans un vase de terre. Les évêques de cette province l'avaient retenu pour parler dans les assemblées publiques de l'Eglise, quoiqu'il ne fût pas prêtre. Démétrius s'y opposa, malgré l'exemple que lui cita l'évêque de Jérusalem, de plusieurs laïques qui, devant les évêques mêmes, avaient expliqué les Ecritures. Soumis aux ordres du pontife diocésain, Origène rentra à Alexandrie, et y reprit le cours de ses études et de ses occupations.

Ce fut alors, à ce qu'il semble, qu'il se livra aux travaux immenses dont nous parlerons plus tard, aidé par la fortune et les lumières d'Ambroise, riche citoyen d'Alexandrie qu'Origène avait converti à la foi chrétienne quelques années auparavant. Depuis la persécution de Caracalla, en 215, à laquelle Origène avait échappé en se rendant en Palestine, jusqu'à l'an 229, on ne voit pas, sous les règnes de Macrin et d'Héliogabale, qu'Origène ait eu à souffrir de nouveau. A cette dernière époque, et Alexandre étant empereur, Origène dut se rendre à Antioche, où Mamia, la mère de César, résidait avec son fils, engagé dans une guerre contre les Perses. Elle désirait l'entendre discourir et lui avait envoyé une escorte. Il resta quelque temps auprès d'elle, et lui expliqua la vérité, les bienfaits et la puissance de la doctrine chrétienne.

Quelques hérésies s'étaient répandues dans les Eglises de l'Achaïe. Origène fut envoyé à Athènes pour les dissiper. Il passa par la Palestine, et pendant son séjour à Césarée, en 230, alors âgé de 45 ans environ, l'évêque de cette ville et l'évêque de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre. Cette ordination fut combattue et condamnée par l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, qui déclara publiquement alors la mutilation d'Origène. Un acte de cette nature était sévèrement défendu par

l'Eglise. Soit zèle de la discipline ecclésiastique, soit tout autre motif, Démétrius poursuivit cette affaire avec chaleur. Il assembla un premier concile auquel il soumit quelques erreurs qui semblaient contenues dans les ouvrages d'Origène ; il lui fut défendu d'enseigner et même de résider à Alexandrie. Un second concile le déposa, et Démétrius alla même jusqu'à l'excommunication. Le servent évêque mourut peu de temps après ; Héraclius lui succéda. Origène s'était soumis et retiré à Césarée.

Il avait fait quelque séjour à Jérusalem, et continuait, tant dans cette ville que dans Césarée, aux sollicitations des évêques, à expliquer les saintes Ecritures. Attirés par sa science et ses vertus, les disciples accouraient en foule sur ses traces ; Firmilien, évêque dans la Cappadoce, vint le trouver en Palestine, pour recevoir de lui plus de lumières et plus de foi ; et enfin Origène eut la gloire et le bonheur d'amener dans le sein de l'Eglise chrétienne deux frères illustres, Athénodore et surtout saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge.

La persécution recommença sous l'empereur Maximin, qui avait succédé à Alexandre vers l'an 235 environ. Une conspiration avait été ourdie contre ce soldat cruel, élevé à l'empire par d'autres soldats. Il fit périr quatre mille prisonniers ; et comme, parmi eux, il se trouvait quelques chrétiens, amis et serviteurs d'Alexandre, son prédécesseur, il en prit occasion de poursuivre l'Eglise entière. Il paraît même que cette persécution fut dirigée surtout contre Origène ; sa réputation et son zèle le rendaient redoutable aux païens. On pense qu'il se retira, d'abord, dans la Cappadoce chez l'évêque Firmilien, et qu'ensuite tous deux se cachèrent dans la maison de la riche et pieuse Julienne, où il est certain qu'Origène passa deux ans. Elle avait reçu par héritage, de Symmaque, le traducteur de l'Ecriture, une bibliothèque nombreuse. Origène y puisa les moyens de compulser et de comparer les différents textes des Ecritures. Ce fut de cette retraite qu'il écrivit à son ami Ambroise, arrêté en Palestine, une lettre ou plutôt un traité sur l'exhortation au martyre.

Maximin, son fils et le vieux Gordien, successivement ou simultanément empereurs de Rome et tués par les soldats, ayant eu pour successeurs, en 237 et 238, le jeune Gordien, Pulpien et Balbin, l'Eglise put respirer quelque temps. Origène

vint à Nicomédie, et y reçut de Jules Africain une dissertation sur l'histoire de Suzanne, que ce chrétien savant regardait comme supposée, ce qui permit à Origène, en combattant cette supposition, de traiter l'importante question des livres apocryphes.

De là, Origène passa en Grèce et fit quelque séjour à Athènes. Il y acheva ses commentaires sur Ezéchiel, et commença ceux qu'il préparait sur le Cantique qu'il acheva à Césarée, où il revint de nouveau. Firmilien et d'autres disciples accoururent l'y trouver; et c'est alors que Théodore, depuis saint Grégoire le thaumaturge, voulant témoigner à Origène la reconnaissance qu'il lui conservait, prononça devant lui, et en présence d'une imposante assemblée, ce discours que nous possédons encore, où il raconte toute la méthode d'enseignement d'Origène, toutes ses vues évangéliques, et où il lui donne, entre autres louanges, celles de divin et d'inspiré de Dieu.

Le nombre considérable des ouvrages d'Origène, au milieu de ses voyages et de ses persécutions, s'explique par la manière dont ces ouvrages étaient composés et recueillis. Aidé par la richesse et les lumières d'Ambroise et de Julienne, il entretenait autour de lui de jeunes hommes et même de jeunes filles, scribes ou secrétaires, que les anciens appelaient notaires (*notarii*) et libraires (*librarii*). Les uns, qui possédaient l'art d'une sorte de tachygraphie, écrivaient rapidement tous les discours ou homélies prononcés par Origène, ainsi que les commentaires qu'il leur dictait. Les autres transcrivaient et conservaient toutes ces notes. Sept d'entre eux, ses disciples ou serviteurs, étaient sans cesse auprès d'Origène. Avec leur secours, après avoir quitté la Grèce et être revenu en Palestine, il continua le plus important de ses ouvrages, qu'il avait commencé à Alexandrie, poursuivi en Cappadoce, et qu'il acheva à Ty<sup>†</sup> vingt-huit ans après. « C'était, dit l'auteur de l'histoire ecclésiastique, des éditions de l'Écriture sainte à plusieurs colonnes pour conférer ensemble les différentes versions. Il en fit trois que l'on nomma en grec *hexaples*, *octaples* ou *tetraples*, selon le nombre des colonnes. » Comme il ne savait pas moins bien l'hébreu que le grec et le latin, et que lui-même avait trouvé deux versions de l'Écriture, l'une, comme je l'ai déjà dit, à Jéricho, vers la fin du règne de Caracalla, l'autre à Nicopoli, en Epire, sous Alexandre Sévère; cette collation de tous les

textes était une œuvre d'un immense intérêt, et Origène est ainsi le premier qui ait entièrement commenté la Bible. Origène, par ces travaux, ne prétendait pas diminuer l'autorité de la version des *Septante*, qu'il avait lui-même disposée en une seule édition afin qu'elle pût tenir lieu de toutes les autres ; car elle était en usage partout où l'on parlait grec, et l'Eglise s'en était toujours servie, même pour les versions latines qui avaient cours en Occident ; il prétendait seulement en éclaircir les difficultés, et il s'en explique dans ses lettres à Africain, et dans plusieurs endroits de ses commentaires et de ses homélies. On recueillit plus de mille de ces dernières, lorsqu'Origène, alors âgé de soixante ans, permit qu'on les écrivit. Son zèle suffisait à tout, et sa correspondance s'étendait de toutes parts. Eusèbe avait réuni plus de cent lettres d'Origène, célèbres alors par les matières qu'il y traitait, et entre autres celles qu'il adressa à l'empereur Philippe et à sa femme Severa, qui étaient parvenus au pouvoir en 243. Il redressait l'hérésie partout où elle se montrait, et notamment celle que Bérulle, évêque de Bosre, en Arabie, avait répandue touchant les mystères. Il le força publiquement à la reconnaître, et on voyait encore du temps d'Eusèbe, cent ans après, les décrets du concile assemblé sur ce sujet, ainsi que les conférences qu'Origène avait eues avec Bérulle en présence de l'Eglise qu'il gouvernait.

Le règne de l'empereur Dèce (249) vit naître une sanglante persécution contre les chrétiens. Origène, que l'on ne faisait pas périr, dans l'espérance que les tourments affaibliraient sa foi, et que sa renonciation au christianisme entraînerait celle de beaucoup d'autres, Origène devint l'objet de la cruauté païenne. On le jeta dans les cachots, on le chargea de chaînes, il fut mis au carcan et dans les entraves, et, au milieu d'autres tortures, on le menaçait sans cesse de le livrer aux flammes. Rien ne put ébranler sa constance, et du fond de sa prison, il écrivait encore aux compagnons de son martyre et leur adressait des exhortations ou des consolations.

Dieu veillait sur lui, sans doute, afin qu'il pût couronner la série de ses glorieux travaux, comme il le fit quelques années après par sa réponse au livre de Celse, qui, sous le règne d'Adrien, avait composé un ouvrage rempli de mensonges et d'invectives contre les chrétiens. Origène céda aux sollicitations

d'Ambroise, son ami, qui le pressait de répondre aux calomnies du philosophe épicurien. Jamais la foi jointe aux lumières n'avait autant éclaté que dans ce traité d'Origène. Il ne laisse aucune objection sans réplique, sans éclaircissement et sans triomphe. La vérité, les miracles, les mœurs, les doctrines, les pratiques de la religion chrétienne y sont établis avec une force, une lucidité, une érudition, une conviction également admirables.

Ce traité, le plus complet et le plus utile de tous les ouvrages d'Origène, en fut aussi le dernier. Il mourut en 253, sous le règne de l'empereur Gallus, et âgé de soixante-neuf ans. Sa mort répondit à sa vie, toute miraculeuse et toute chrétienne. Saint Jérôme disait de lui : « Après les Apôtres, je regarde Origène comme le grand maître de l'Eglise ; l'ignorance seule peut nier ces vérités. Je me chargerais volontiers des calomnies qui ont été dirigées contre son nom, pourvu qu'à ce prix je puisse avoir sa science profonde des Ecritures. »

Les calomnies dont parle saint Jérôme se rapportent et à la poursuite que Démétrius, évêque d'Alexandrie, exerça contre Origène, lorsque celui-ci fut ordonné prêtre, et aux accusations d'erreurs et d'hérésies même que semblaient contenir quelques-uns de ses ouvrages. Nous avons dit la cause des rigueurs originaires de Démétrius, emporté par le zèle du maintien de la discipline ecclésiastique, comme Origène avait été lui-même emporté par l'exaltation de la pureté des mœurs ; les erreurs ou les fautes reprochées contre l'orthodoxie chrétienne ne s'expliquent pas moins facilement.

Origène, tout rempli de l'étude de la philosophie de Platon, en avait pris quelques aperçus spécieux qu'il avait fait entrer dans son traité *Peri archôn*, c'est-à-dire des principes qui servent d'introduction à la théologie. « Il est vrai, ajoute l'auteur de l'Histoire ecclésiastique, qu'Origène n'avance ces principes que comme des opinions, en doutant et les soumettant au jugement du lecteur. Il expose d'abord la foi de l'Eglise catholique, et ce qu'elle enseigne universellement. Il traite le reste comme des questions problématiques, sur lesquelles il propose ses pensées avec une grande modestie. C'est ainsi qu'il peut être excusé sur les opinions qui sont constamment de lui ; car il y en avait d'autres qu'il désavouait absolument, se plaignant que les hérétiques avaient falsifié ses ouvrages. »



En effet, on voit dans l'apologie de Rufin qu'Origène, sur ce dernier point, s'expliquait ainsi dans une de ses lettres : « Un certain hérésiarque, après que nous eûmes disputé en présence de plusieurs personnes, prit la relation des mains de ceux qui l'avaient écrite, y ajouta, en ôta, y changea ce qu'il voulut, faisant paraître sous mon nom ce qu'il avait écrit lui-même et m'insultant. Nos frères de Palestine en furent indignés, et m'envoyèrent un homme à Athènes pour avoir l'original. Je ne l'avais ni lu ni revu, et je l'avais tellement négligé que j'eus peine à le trouver. Je l'envoyai toute fois, et je prends Dieu à témoin qu'ayant été trouver celui qui avait falsifié cet écrit, comme je lui demandai pourquoi il l'avait fait, il me répondit, comme pour me satisfaire, qu'il avait voulu orner et corriger notre dispute. Voyez quelle correction ! C'est ainsi que Marcion ou Appelles, son successeur, ont corrigé les Evangiles de saint Paul. » Il ajoutait : « A Ephèse, un certain hérétique m'ayant vu et n'ayant voulu, je ne sais pourquoi, ni conférer avec moi, ni même ouvrir la bouche en ma présence, écrivit ensuite une conférence telle qu'il lui plut, sous son nom et sous le mien, et l'envoya à ses disciples à Rome, comme je l'ai appris, et je ne doute pas qu'il l'ait envoyée aussi à ceux des autres lieux. Il m'insultait même à Antioche avant que j'y vinsse, en faisant courir sa prétendue conférence; mais quand j'y fus, je le convainquis en présence de plusieurs témoins, etc., etc. »

Rien donc ne peut permettre d'élever le moindre doute sur la pureté des doctrines et la véracité des faits contenus dans les ouvrages d'Origène, tels que ses disciples, ses contemporains et les Pères de l'Eglise, ses successeurs, nous les ont conservés et transmis. En les lisant, on s'étonnerait sans cesse de la profondeur des aperçus, de l'élévation des pensées et de la sagesse des décisions sur toutes les questions qui agitaient alors l'Eglise naissante, si l'on ne se rappelait qu'Origène était animé de l'esprit de Dieu, qui lui avait été pleinement accordé pour contribuer à la fondation et à la perpétuité de cette Eglise. La beauté des discours égale la solidité des raisonnements, et la foi, aussi vive que sincère, répandue dans tous ses ouvrages, leur donne une force à laquelle le sophisme et l'incrédulité ne sauraient résister.

A la vue de tous ces sublimes et primitifs ouvrages, com-

posés presque aux sources du Christianisme, il faut remarquer d'abord que leurs auteurs, ces confesseurs de la vérité, semblent avoir été au-devant de toutes les difficultés, de toutes les objections, de toutes les dissidences que l'esprit d'orgueil et de controverse des siècles postérieurs a voulu élever contre la Religion chrétienne et dans le sein de l'Eglise catholique. Il n'y a pas un mystère dans les Actes, pas une obscurité dans les textes, pas une cérémonie dans le culte, qu'Origène et les autres Pères de l'Eglise n'aient expliqué et justifié. La création, la révélation, la Trinité, l'Incarnation du Verbe, la présence du Saint-Esprit, les Sacraments, le Baptême, la Communion, le célibat ecclésiastique, les signes et les symboles chrétiens, l'interprétation téméraire des Livres sacrés, la hiérarchie et l'autorité de l'Eglise, enfin tout ce qui, depuis cette époque de lumière et de foi, a été l'objet des discussions les plus subtiles et des dissensions les plus affligeantes, avait été pénétré, éclairci et décidé par le génie, la science, l'esprit de vérité et de piété des disciples, des compagnons et des premiers successeurs des apôtres.

Et lorsque, de ce point de vue, on suit le déroulement du Christianisme jusqu'aux temps les plus modernes, et qu'on voit, encore aujourd'hui, l'Eglise catholique conserver et observer avec la même exactitude tous les dogmes et tous les rites si merveilleusement établis par ceux dont la mission et le droit ne peuvent être contestés ; lorsqu'on voit, malgré les sophismes et les persécutions, cette Eglise toujours unie dans le maintien de la doctrine et de la discipline, ne s'écarter, sur aucun point, des préceptes et des décisions proclamés au temps du Verbe vivant et conservés jusqu'à nos jours, par des docteurs admirables, des martyrs, des saints et des conciles, on ne peut douter que l'Eglise catholique possède, par les livres et la tradition, toutes les vérités de la religion chrétienne. L'ignorance, l'aveuglement, l'obstination, la mauvaise foi, ou le sentiment plus déplorable encore de l'intérêt humain, peuvent seuls le contester ou le méconnaître. Pour s'en convaincre, il suffit, en effet, de lire les Pères de l'Eglise, puis de consulter les livres que les évêques catholiques ont admis sous l'autorité des conciles et des papes ; puis d'examiner si les doctrines et les rites ne sont pas, selon les mouvements séculaires, le culte et les dogmes prescrits, recom-

mandés, indiqués par l'Esprit saint, dont les apôtres, les martyrs, les pontifes et les assemblées, ont toujours été remplis. Celle des communions chrétiennes qui peut le mieux justifier de l'héritage et de l'obéissance apostoliques, celle-là, sans doute, est la communion hors de laquelle tout est erreur et danger.

Tel est surtout le fruit que l'on peut tirer de la lecture et de l'étude des Pères de l'Eglise. Nous nous sommes placés dans cette situation de croire que, comme nous, chacun cherchait la vérité. C'est à ses sources qu'il faut puiser, et ses sources sont visibles à tous dans la Bible, les Evangiles et les docteurs de la foi qui en sont inséparables. Ce que l'Eglise croyait, enseignait et pratiquait il y a quinze siècles et dans les trois siècles antérieurs, l'Eglise catholique le croit, l'enseigne et le pratique encore aujourd'hui. Lisez et jugez.

---

# ORIGÈNE.

## RÉFUTATION DE CELSE.

---

### PRÉFACE DE L'OUVRAGE.

1. Notre Sauveur, notre Maître, Jésus-Christ, faussement accusé, se taisait. Il ne répondait jamais au mensonge que par la sainteté de sa vie et les œuvres qu'il opérait devant les Juifs, persuadé qu'elles seraient contre l'imposture, plus éloqu岸tes que toutes les apologies. Et vous, pieux Ambroise, vous voulez, je ne sais pourquoi, que je repousse les calomnies qu'un Celse a publiées dans ses écrits contre les Chrétiens et leur croyance, comme si l'imposture ne se trahissait pas elle-même, comme si notre doctrine, supérieure à toute apologie, ne suffisait pas pour enlever à l'accusation toute vraisemblance et la rendre impuissante.

Oui, Jésus-Christ se taisait lorsqu'on portait contre lui de faux témoignages. Nous l'apprenons de saint Mathieu. Saint Marc s'exprime à peu près dans ces termes :

« Le prince des prêtres et tout le conseil cherchaient de faux témoignages contre Jésus pour le faire mourir ;  
« mais ils n'en trouvaient point, bien que plusieurs faux  
« témoins se fussent présentés. Enfin il en vint deux, qui  
« déposèrent en ces termes : Cet homme a dit : « Je puis

« détruire le temple de Dieu, et après trois jours le rebâ-  
 « tir. Le prince des prêtres se leva, et s'adressant à Jésus :  
 « Vous ne répondez rien à ce que ces gens témoignent  
 « contre vous ? Mais Jésus se taisait. »

On voit clairement par ce qui suit qu'il ne voulait pas répondre à la calomnie.

« Il est conduit devant le gouverneur qui lui demande :  
 « Êtes-vous le roi des Juifs ? Vous l'avez dit, lui répond  
 « Jésus. Accusé par les princes des prêtres et par les an-  
 « ciens, il se tait de nouveau. Alors Pilate lui adresse ces  
 « paroles : Est-ce que vous n'entendez pas les dépositions  
 « faites contre vous ? Et Jésus ne répondait pas un mot. Ce  
 « qui jeta le gouverneur dans un grand étonnement. »

2. Quoi de plus capable en effet d'étonner ceux mêmes qui réfléchissaient le moins ? Pour confondre la calomnie, mettre son innocence au grand jour et se rendre son juge favorable, il lui suffit de présenter sa vie et ses œuvres. Non-seulement il ne le fait pas, mais il dédaigne et regarde les calomnieateurs avec un noble mépris. Son juge l'aurait absous à l'instant, s'il eût voulu se justifier. Nous le savons à n'en pas douter, et d'après ces paroles de Pilate à la multitude : « Lequel voulez-vous que je vous délivre, de  
 « Barabas ou de Jésus qu'on appelle le Christ ? » et d'après cette réflexion qui suit : « Pilate savait bien que c'était par  
 « envie qu'on l'avait livré. » De faux témoignages poursuivent encore Jésus-Christ. La malice humaine est toujours là avec ses calomnies. De la part de Jésus-Christ, toujours même silence. Il n'élève point la voix ; il se contente, pour se défendre, de faire parler la vie de ses vrais disciples. Plus forte que la perfidie des faux témoins, elle dévoile, elle confond la malice et l'imposture.

3. Je ne crains pas de vous dire, cher Ambroise, que la défense que vous me demandez affaiblit et l'apologie qui se compose de la doctrine et des œuvres, et cette puissance de Jésus-Christ qui frappe si vivement quand on n'est pas tout-à-fait aveugle.

Mais, pour ne point paraître me refuser à vos désirs, j'essaie selon mes forces de faire à chacune des objections de Celse la réponse qui me semble les renverser. Ce n'est pas que je croie qu'un seul fidèle puisse être ébranlé par son ouvrage. A Dieu ne plaise qu'il se trouve des Chrétiens d'un amour de Dieu en Jésus-Christ assez faible pour chanceler devant les discours d'un Celse ou de ses pareils ! Paul, dans l'énumération des épreuves qui pourraient séparer de l'amour de Jésus-Christ et de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, épreuves si généreusement surmontées par l'ardeur dont il brûlait, ne parle pas des discours ; remarquez ce qu'il dit d'abord : « Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou les persécutions, ou les glaives ; selon qu'il est écrit : On nous livre tous les jours à la mort à cause de vous : on nous regarde comme des brebis destinées au sacrifice ; mais dans tous ces maux nous triomphons par notre amour pour celui qui nous a aimés. » Vient ensuite une seconde énumération des épreuves qui séparent ordinairement ceux dont la piété n'est pas solide. « Je suis certain, dit l'Apôtre, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. »

4. Nous autres, nous pourrions peut-être nous glorifier, si la tribulation ou les autres épreuves dont parle ensuite l'Apôtre nous trouvaient inébranlables. Mais Paul, mais les Apôtres, et ceux qui leur ressemblent, n'y songent pas même. Ils s'écrient : « Dans tous ces maux, nous avons bien plus fait que triompher pour celui qui nous a aimés. » Vaincre n'était pas assez pour eux. Si les Apôtres pouvaient s'applaudir de n'avoir jamais été séparés de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, ils se glorifieraient du moins de ce qu'en eux l'amour se serait trouvé à l'épreuve de la mort, de

la vie, des anges, des puissances, de toute autre force semblable. Je n'aime donc pas celui dont la foi pourrait être renversée par les écrits d'un Celse, qui n'existe plus, et même depuis long-temps, ou par d'autres discours qui ne seraient que spécieux. Je ne sais quelle place assigner à ce chrétien dont la foi a besoin d'être protégée par une apologie contre les calomnieuses attaques d'un Celse, et qui viendrait à défaillir si ce point d'appui manquait à sa faiblesse. Toutefois, comme il peut se faire que parmi les fidèles quelques-uns trouvent leur perte dans les écrits d'un sophiste, et leur salut dans une réplique qui ruinerait de fond en comble la calomnie et affermirait la vérité, je me suis rendu à vos désirs, et je réponds à l'ouvrage que vous m'avez envoyé. Celse l'intitule la vérité : d'abord, je ne crois pas qu'un homme tant soit peu philosophe lui passe ce titre.

5. Paul, qui savait bien que tout n'est pas à mépriser dans la philosophie des Grecs, que l'erreur s'y cache sous un air de vérité qui peut faire illusion, nous en parle en ces termes : « Prenez garde de ne pas vous laisser surprendre par la philosophie et par de vaines subtilités, selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine et non selon Jésus-Christ. » C'est parce qu'il s'apercevait bien que ces ouvrages pouvaient imposer par un certain air de grandeur, qu'il les appelle des discours selon les éléments de la science mondaine. Quel homme de bon sens pourrait même accorder ce privilège aux ouvrages de Celse ? Mais comme les écrits des anciens philosophes se présentaient sous des dehors spécieux et séduisants, l'Apôtre les appelle une vaine tromperie, sans doute pour distinguer celle-ci d'une autre qui n'est pas vaine, et que Jérémie avait en vue, lorsqu'il ose dire à Dieu : « Seigneur, vous m'avez trompé, et je me suis laissé prendre. Vous avez été plus fort, et vous avez prévalu. » Mais je ne pense pas qu'il y ait la moindre tromperie, même la plus vaine, dans les écrits de Celse, tant ils sont inférieurs

aux livres de ces anciens philosophes qui furent des chefs d'écoles, et qui, dans leurs recherches, firent preuve d'un esprit peu ordinaire. En géométrie, toute proposition fautive, à moins d'un certain air de vraisemblance, ne peut être appelée captieuse et présentée à ceux qui cultivent cette science : de même, pour que des ouvrages philosophiques comme ceux de ces différents chefs d'écoles soient appelés subtilité vaine et tradition des hommes selon les éléments de la science mondaine, il faut de même qu'ils aient été composés avec le même art et la même finesse.

6. J'étais arrivé dans ma réfutation à l'endroit où Celse introduit un Juif disputant avec Jésus-Christ, lorsqu'il me vint dans l'esprit de placer cette préface en tête de mon livre, afin que dès le début le lecteur comprît qu'il n'avait point été composé pour les vrais fidèles, mais pour ceux ou qui ne goûtent pas encore la religion de Jésus-Christ, ou qui sont du nombre des hommes que l'Apôtre appelle faibles dans la foi, et qu'il nous ordonne de soutenir.

Cette préface sera donc l'excuse du désaccord qui se trouve entre le commencement et la suite de cette réfutation. Je voulais d'abord ne faire que de simples notes qui indiqueraient en peu de mots l'objection et la réponse, me proposant de leur donner après la forme d'un discours. Mais la nature même du sujet m'a fait comprendre que je m'épargnerais du temps, si je me contentais d'une légère ébauche à l'égard des premiers livres, pour combattre l'adversaire à mon aise dans les suivants.

Veillez donc faire grâce à ce qui vient après cette préface. Je vous demande la même indulgence pour le reste. Et si l'ouvrage ne vous satisfait pas, je vous renvoie aux personnes plus éclairées et plus capables de réfuter par leurs paroles et par leurs écrits les calomnies de Celse contre nous. Toutefois, le plus sage à mes yeux est encore celui qui lit son livre sans avoir besoin d'apologie, et qui sait le mépriser tout entier. Un cœur simple ne manque pas de le faire par la vertu de l'esprit qui réside en lui.



pour l'un de ces anciens philosophes qui font des chefs  
d'école et qui, dans leurs recherches, feroient preuve d'un  
esprit peu ordinaire. En conséquence, toute proposition fautive,  
à moins d'un certain air de vraisemblance, ne peut être  
approuvée que par ceux qui cultivent cette  
science; de même, pour que des ouvrages philosophiques  
soient ceux de ces différents chefs d'école soient appelés  
sublime vaine et tradition des hommes selon les éléments  
de la science mondaine, il faut de même qu'ils aient été  
composés avec le même art et la même finesse.

Il est arrivé dans ma relation à l'endroit où César  
introduit un trait disputant avec Jésus-Christ, lorsqu'il me  
vint dans l'esprit de placer cette phrase en tête de mon  
livre; afin que dès le début le lecteur comprît qu'il n'y avait  
point été composé pour les vrais fidèles, mais pour ceux qui  
qui ne goûtent pas encore la religion de Jésus-Christ, ou  
qui sont du nombre des hommes que l'Apôtre appelle fai-  
bles dans la foi, et qu'il nous ordonne de soutenir.

Cette phrase sera donc l'exuse du désaccord qui se  
trouve entre le commencement et la suite de cette réla-  
tion. Je voulais d'abord ne faire que de simples notes qui  
indiqueraient en peu de mots l'objection et la réponse, me  
proposant de leur donner après la forme d'un discours. Mais  
la nature même du sujet m'a fait comprendre que je ne pou-  
vais en faire qu'un discours, si je ne contenais d'une légère ébauche  
de l'épître des premiers livres, pour comparer l'adver-  
sité à mon avis dans les suivants.

Vous allez donc faire grâce à ce qui vient après cette pré-  
face. Je vous demande la même indulgence pour le reste.  
Et si l'ouvrage ne vous satisfait pas, je vous prie aux per-  
sonnes plus éclairées et plus capables de réfléchir par leurs  
paroles et par leurs écrits les colonies de César contre nous.  
Tandis, le plus sage à mes yeux est encore celui qui lit  
sans être sans avoir besoin d'apologie, et qui sait le mépri-  
ser tout entier. Un cœur simple ne s'aggrave pas de le faire  
par la force de l'esprit qui résiste en lui.

# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

---

## LIVRE PREMIER.

I. Celse veut exciter la haine contre les Chrétiens, parce qu'ils forment, dit-il, des réunions occultes et défendues ; et alors il distingue deux sortes d'assemblées, les unes publiques et permises, les autres secrètes et défendues par les lois. On voit que son intention est de jeter de l'odieux sur les réunions appelées agapes, comme si elles étaient convoquées pour se défendre contre les dangers communs et que l'engagement de s'y rendre fût plus fort que tous les serments.

Puisqu'il fait valoir la loi de l'État et qu'il la prétend violée par nos réunions, il faut lui répondre. Supposez un étranger retenu chez les Scythes, dont les lois commandent le crime. Il est dans l'impuissance d'échapper et forcé de vivre parmi ces peuples. Direz-vous qu'il est coupable s'il désobéit à des lois qui outragent la nature, s'il cherche à se réunir à des hommes qui pensent comme lui, malgré la défense de ces lois barbares ? J'en appelle ici au tribunal de la raison : des lois qui commandent le culte des idoles et qui détruisent Dieu par la multitude des dieux qu'elles introduisent, diffèrent-elles beaucoup des lois de la Scythie ? au fond, ne sont-elles pas encore plus impies ? L'intérêt de la vérité autorise donc des assemblées

que défendrait la loi de l'État. Un tyran vient opprimer un peuple libre : trouverez-vous criminelles les réunions secrètes qui se formeront contre lui ? Voilà la position des Chrétiens. Le démon, l'esprit de mensonge exerce sur eux un pouvoir tyrannique. C'est donc avec raison qu'ils conspirent contre lui au mépris de ses lois, pour s'occuper du salut des hommes qui savent comprendre la nécessité de secouer un joug non moins insupportable que celui d'un Scythe ou d'un tyran.

II. Celse dit ensuite que la religion chrétienne vient d'une source barbare. Évidemment il veut parler du judaïsme, d'où elle découle. Au moins il est assez juste pour ne pas lui faire un crime de son origine ; car il trouve aux barbares assez de sagacité pour se créer des dogmes. Mais il ajoute qu'il n'appartient qu'aux Grecs de savoir faire un sage discernement de ces croyances inventées par le génie barbare, de les appuyer sur des preuves et de les appliquer à la pratique de la vertu. Que conclure de cet aveu ? c'est qu'un sage de la Grèce qui viendrait parmi nous trouverait que nous sommes en possession de la vérité, et le prouverait même par ses argumens : seulement il croirait devoir ajouter ce qui lui semblerait nous manquer, je veux dire un appareil de démonstration semblable à celle des thèses soutenues dans les écoles de la Grèce. Mais la vérité du christianisme se démontre par un genre de preuves bien supérieures et qui lui est propre ; car il est tout divin, et la dialectique grecque ne saurait en approcher. L'Apôtre le place dans la manifestation de l'Esprit et de la puissance : de l'Esprit, par des prophéties qui sont si claires et si évidentes qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître partout Jésus-Christ ; de la puissance, par des miracles dont le pouvoir se trouve chez les Chrétiens, comme l'attestent tant de faits, et entre autres les vestiges qui restent de ce pouvoir parmi ceux dont la vie et les mœurs sont en parfait accord avec les préceptes de l'Évangile.

III. Après avoir dit que les Chrétiens ont bien soin de couvrir des ombres du mystère tout ce qu'il leur plaît de faire et d'enseigner, et cela pour une bonne raison, c'est qu'ils cherchent à éviter la peine capitale qui les poursuit, Celse compare leurs dangers avec ceux auxquels la philosophie avait exposé Socrate. Mais à Socrate il pouvait adjoindre Pythagore et bien d'autres encore. Nous lui répondrons que les Athéniens ne tardèrent pas à se repentir de leur conduite envers Socrate, et que leur haine expira sur son tombeau. Le même changement s'opéra dans les esprits à l'égard de Pythagore. Témoins les nombreuses écoles qui portèrent si long-temps son nom dans cette partie de l'Italie appelée la grande Grèce, Mais pour les Chrétiens quelle différence ! Le sénat, les empereurs à différentes époques, l'armée, le peuple, leurs parents eux-mêmes, tant d'ennemis dont les embûches les enveloppaient de toutes parts, ne les auraient-ils pas entièrement détruits si la puissance divine qui les soutenait, non-seulement ne les avait fait sortir de toutes ces épreuves victorieux et triomphants, mais encore n'avait mis à leurs pieds l'univers conjuré contre eux ?

IV. Celse cherche à déprécier notre morale sous prétexte qu'elle n'a rien de neuf ni d'imposant, mais qu'elle est toute semblable à celle des autres philosophes. Nous lui répondrons que si tous les hommes ne portaient pas gravés dans leur cœur les principes de la morale, ceux dont les crimes appellent sur leur tête les châtimens de la justice divine ne manqueraient pas d'excuses pour les décliner. Il ne faut donc pas s'étonner que le même Dieu qui a bien voulu nous instruire par la voix des prophètes et de Jésus-Christ ait imprimé les principes de la même morale dans le cœur des hommes. De sorte que devant son tribunal le coupable se trouvera sans excuse, puisqu'il n'est personne qui ne porte gravé dans son cœur le sentiment de la loi. L'Écriture nous laisse entrevoir cette vérité, traitée de fable par les Grecs, lorsqu'elle nous dit

que Dieu avait écrit de son doigt ses Commandements, et les avait donnés à Moïse, mais qu'ils furent brisés par la malice de ceux qui s'étaient fait un veau d'or; ce qui signifie que le débordement des crimes les avait effacés du cœur de l'homme; mais que Dieu les ayant écrits de nouveau, les donna à Moïse gravés sur deux tables de pierre préparées par ce dernier, pour nous faire comprendre qu'après le premier péché la prédication des prophètes préparait les hommes à une nouvelle publication de la loi.

V. Celse expose notre sentiment sur l'idolâtrie et semble le confirmer, lorsqu'il dit qu'il nous est impossible de croire des dieux faits de mains d'homme, parce que rien ne blesse autant la raison que des divinités sorties du ciseau d'un ouvrier peut-être sans mœurs, sans probité, et souvent chargé de crimes; mais pour prouver que ce sentiment n'est pas nouveau, qu'il n'appartient pas aux Chrétiens, il cite le passage suivant d'Héraclite: « S'adresser à des objets inanimés comme s'ils étaient des dieux, c'est parler à des murailles. » C'est ici comme en morale une des premières notions du bon sens. Héraclite est allé puiser à cette source comme les autres philosophes grecs ou barbares qui ont pensé de même. Nous lui fournirons nous-mêmes l'autorité de Zénon Cittien, qui parle ainsi dans sa République: « Il n'est pas besoin de bâtir des temples, car il ne faut tenir pour saint ou sacré ou de quelque prix rien de ce qui est fait par les hommes. » Il est évident que c'est ici une de ces vérités que Dieu a imprimées dans nos ames pour servir de règle à notre conduite.

VI. Je ne sais pourquoi Celse veut faire venir de la magie ou de l'invocation du démon le pouvoir qu'il reconnaît aux Chrétiens. Je crois qu'il veut parler de celui que nous avons de chasser l'esprit malin. La calomnie est flagrante. Le pouvoir qu'exercent les Chrétiens ne leur vient pas de ces sortes d'invocations, mais du nom de Jésus qu'ils prononcent, mais des paroles de l'Évangile qu'ils récitent. Ces paroles et ce nom répétés par un cœur pur et avec une

foi vive ont souvent délivré les hommes de l'obsession du malin esprit. Que dis-je ? telle est la force du nom de Jésus que même dans la bouche des méchants il produit de semblables effets. Et Jésus-Christ lui-même nous l'avait annoncé en ces termes : « Plusieurs s'écrieront en ce jour : « N'avons-nous pas chassé les démons et fait des miracles « en votre nom ? » Celse a-t-il ignoré ces paroles ou les a-t-il négligées à dessein, je l'ignore. Mais il va plus loin : il accuse le Sauveur d'abord d'avoir employé la magie pour opérer ses prodiges, et d'avoir éloigné de lui ceux qui pourraient faire un jour les mêmes prodiges avec autant d'habileté, et se prévaloir aussi d'une force toute divine. Et voici son raisonnement : ou c'est à bon droit qu'il les rejette, et dès-lors il est très-injuste, puisqu'il fait les mêmes œuvres ; ou bien il ne voit point de mal à les faire, et dès-lors pourquoi en trouver dans la conduite de ceux qui l'imitent. Mais on sait par quelle vertu Jésus faisait ses miracles, et quand on ne le saurait pas aussi clairement que nous le savons, il n'en resterait pas moins prouvé que les Chrétiens n'ont pas d'autre magie que l'invocation du nom de Jésus et certaines pratiques auxquelles l'Écriture veut qu'on ajoute foi.

VII. Comme Celse dans la suite affecte de répéter que nous professons une doctrine qui se cache, une doctrine secrète, bien qu'elle soit mieux connue de tout l'univers que les systèmes des philosophes, il importe aussi de le réfuter sur ce point. Qui ne sait maintenant que Jésus-Christ est né d'une Vierge, qu'il a été mis sur une croix ? n'est-ce pas la foi du plus grand nombre qu'il est ressuscité d'entre les morts, qu'il y aura un jugement dernier où le méchant sera puni de ses crimes et le juste récompensé de ses vertus ? Le dogme de la résurrection des morts n'est-il pas dans la bouche même des infidèles qui le tournent en ridicule parce qu'ils ne le comprennent pas ? Il est donc absurde de dire que notre doctrine est mystérieuse et secrète. Que nous tenions plus cachés certains dogmes ; que

nous ne les révélions pas indistinctement à tous, cette réserve nous est commune avec la philosophie, qui livre publiquement une partie de sa doctrine, et cache l'autre mystérieusement. Cette parole : Le maître l'a dit, est tout pour plusieurs disciples de Pythagore, tandis que d'autres étaient mis dans la confiance de certains dogmes qu'on ne croyait pas prudent de confier à des oreilles profanes et non encore purifiées. On n'a jamais fait un crime aux Grecs ou aux Barbares de tenir leurs mystères secrets. Celse ne connaît pas les nôtres, il y a donc de sa part autant d'ignorance que d'injustice à nous les reprocher.

VIII. On croirait qu'il prend hautement le parti de nos martyrs qui vont jusqu'à souffrir la mort par leur persévérance à professer le christianisme. C'est ainsi qu'il en parle : « Je suis loin de dire qu'un homme qui tient une doctrine pour véritable doive la dissimuler ou la rejeter par la seule raison qu'elle l'expose à des dangers de la part des hommes. » Ces paroles condamnent la conduite de ceux qui tenant par le cœur à la religion chrétienne la dissimulent ou l'abandonnent ouvertement, puisqu'il ne veut pas que les sectateurs d'une doctrine la dissimulent ou l'abjurent. Il faut donc le convaincre d'être en désaccord avec lui-même. Dans ses autres écrits il se montre épicurien, mais dans celui-ci, pour donner plus de poids à ses accusations contre les Chrétiens, il déguise les principes de son maître, et il feint de reconnaître dans l'homme quelque chose de plus noble que son corps et qui le rapproche de la Divinité. « Ceux en qui, dit-il, cette substance supérieure, je veux dire ceux en qui l'âme est bien réglée, brûlent sans cesse du désir de cet Être avec lequel elle a tant d'affinité, c'est-à-dire Dieu, et n'ont jamais plus de bonheur que d'y penser et d'en entendre parler. » Il vient cependant de nous dire qu'on ne doit pas, quand une fois on a embrassé une doctrine qu'on croit véritable, ni l'abandonner ni feindre de l'abandonner quel que soit le péril qui nous menace. Peut-on davantage se contredire ! Il savait bien

qu'il ne pourrait se montrer épicurien sans affaiblir tout ce qu'il dirait contre ceux qui admettent une Providence et un Dieu qui s'occupe du monde. J'apprends du reste qu'il a existé deux épicuriens du nom de Celse : l'un qui vécut sous Néron, l'autre pendant et après le règne d'Adrien.

IX. Il nous exhorte ensuite à prendre pour guide la raison pure en ce qui regarde les dogmes, sans quoi nous ne pourrions échapper à l'esprit de secte et à l'erreur, pareils à ceux qui croient inconsidérément aux impostures des prêtres métragyres, aux initiations de Mithra et de Bacchus, aux fantasmagories d'Hécate et des autres démons. Comme ces charlatans imbéciles se font croire et poussent la multitude où bon leur semble ; de même en est-il pour les chrétiens. *Quelques-uns de ces derniers, dit-il, ne veulent ni donner, ni accepter de cautions et de garanties dans leurs affaires. Leur maxime est : N'examinez pas, mais ayez foi ; et la foi vous sauvera. La sagesse de ce monde est mauvaise, sa folie seule est bonne.* Je réponds à notre adversaire que si l'homme pouvait, négligeant tous les autres intérêts de la vie, s'appliquer uniquement à la philosophie, il n'en trouverait certainement pas de meilleure que celle du christianisme. Aucune, disons-le sans orgueil, ne donne de plus sages explications des croyances humaines, des prophéties, des paraboles évangéliques, et de mille autres faits et emblèmes. Toutefois, comme les nécessités temporelles et l'infirmité de l'esprit interdisent la philosophie au plus grand nombre des hommes, il faut trouver un moyen d'aider sous ce rapport leur faiblesse, et de ces moyens, aucun n'est comparable à celui que Jésus lui-même est venu apporter aux nations. Qu'on demande à la multitude des croyants, que leur foi a purifiés de la fange des vices, où ils se roulaient auparavant, lequel des deux systèmes est préférable, ou de corriger ses mœurs en croyant sans examen à la récompense qui attend la vertu et au supplice qui menace



les coupables, ou bien de dédaigner la foi simple et d'ajourner l'amendement de ses mœurs jusqu'au temps où, à force d'investigations, on se sera enfin convaincu de la vérité. Évidemment presque tous ceux qui méprisent la foi simple restent dans la vie corrompue, et sont bien inférieurs aux simples qu'ils dédaignent. Ceci n'est pas une des moindres preuves de la divinité d'une doctrine aussi indispensable aux hommes que l'est celle de notre Sauveur. Un simple médecin des corps qui guérit beaucoup de malades est déjà regardé par les peuples comme un don de la Providence, sans laquelle rien d'heureux n'arrive aux hommes. Or, ce qui peut se dire avec vérité du docteur guérissant les corps, à bien plus forte raison s'applique aussi au régénérateur moral, qui a amené des multitudes d'ames à soumettre leur conduite aux règles divines, à ne suivre que la volonté du ciel, à éviter même les paroles et les pensées qui ne seraient pas agréables à Dieu.

X. Nous avouerons donc qu'après avoir éprouvé l'utilité, sur la plupart des hommes, de cette foi populaire et sans examen, nous la recommandons à tous ceux qui ne peuvent se séparer des affaires temporelles pour se livrer tout entiers à l'examen de la doctrine. D'ailleurs, quoiqu'ils rougissent de l'avouer, cette conduite est également celle des disciples des philosophes : car quel est celui d'entre eux qui, en se faisant aggréger à une secte quelconque, n'y vienne attiré par la foi dans sa supériorité. Il n'est pas de platonicien, de péripatéticien, de stoïcien, d'épicurien, il n'est aucun sectaire qui, pour entrer dans sa secte, ait attendu jusqu'aux dernières explications de ses maîtres, ait voulu sonder jusque dans le plus grand détail les objections et les réponses. Mais tous, bien qu'ils le nient, ont obéi à un certain instinct qui poussait les uns au stoïcisme, à l'exclusion des sectes rivales, les autres au platonisme, comme étant moins orgueilleux, ou au système péripatéticien, comme favorisant davantage les affections humaines et les jouissances de la vie. Et un grand nombre, effrayés des

résultats du dogme de la Providence rémunératrice des bons et juge des méchants, se sont groupés autour d'Épicure et de Celse, qui rayaient la Providence de la liste de leurs divinités.

XI. Si chaque sectaire grec ou barbare est obligé par sa raison de s'en fier au fondateur de sa secte, combien doit-on se fier davantage à la parole de celui qui nous a révélé le culte du Dieu unique, du Créateur de toute chose, et nous a permis de négliger ce qui, étant digne d'honneur, ne mérite cependant pas notre adoration; ce qui peut être dans l'occasion étudié et démontré, mais seulement par les esprits contemplateurs auxquels ne suffit pas la simple foi. Comment serait-il déraisonnable d'avoir foi en Dieu, lorsque sans foi rien ne se fait, même dans les choses humaines? Qui navigue, qui se marie, qui soigne ses enfants, qui sème son blé, s'il n'a la confiance d'un heureux succès, bien que le succès soit souvent tout autre que l'espérance? Cet espoir de l'amélioration et de la réussite fait entreprendre hardiment les choses les plus hasardeuses. Si donc la confiance d'un meilleur avenir soutient l'homme dans les entreprises les plus douteuses, pourquoi ne le dirigerait-elle pas, quand il s'agit de choses bien plus raisonnables que la navigation, l'agriculture, le mariage, de choses purement intellectuelles et divines? Pourquoi ne se fierait-il pas à celui qui, pour donner à tout le genre humain la vraie religion du Créateur de l'univers, s'est exposé à toutes les souffrances avec une générosité incomparable, et a subi la mort la plus ignominieuse suivant le monde, en apprenant par là à ceux qu'il s'était dès l'origine choisis pour disciples à parcourir le monde en prédicateurs du salut, sans crainte des périls et des mille morts dont ils étaient menacés.

XII. *Si les chrétiens veulent me répondre, dit Celse, ils feront bien, non pas pour m'apprendre ce qu'ils pensent, car je sais tout, mais pour reconnaître la sympathie qui me lie à tous les hommes également. S'ils gardent le silence*

en donnant leur réponse habituelle : *Nous ne discutons pas, alors il faudra bien que nous leur montrions à eux-mêmes la source de leurs erreurs.* J'observerai d'abord qu'il y a une extrême arrogance dans ces mots : *Je sais tout.* Certes si notre ennemi avait lu les prophètes qui, au jugement de tous, abondent en maximes profondes, incompréhensibles pour la plupart des esprits, s'il avait lu la loi et l'histoire juive, les paraboles évangéliques, les discours des Apôtres, et si, les étudiant en toute simplicité, il eût voulu en pénétrer le sens, il ne s'écrierait pas avec tant d'orgueil : *Je sais tout.* Nous-mêmes qui avons consacré notre vie à l'étude de ces choses, nous n'oserions dire que nous les savons toutes. La vérité doit être indulgente. Qui de nous aurait la témérité de dire qu'il a approfondi tout ce qui vient d'Épicure et de Platon, quand les maîtres même de ces écoles sont dans le doute, et se contredisent sans cesse ? Et qui prétendrait avoir le vrai sens, la connaissance du stoïcisme ou des doctrines péripatéticiennes ? Celse a peut-être entendu dire ces mots : *Je sais tout* à quelques prétendus initiés du christianisme, assez stupides pour ne pas sentir leur ignorance, et sur la foi de pareils maîtres il a cru tout savoir. Il me semble qu'il lui est arrivé ce qui arriverait à un voyageur en Égypte qui, oubliant que dans ce pays les savants nationaux discutent entre eux sur les plus profonds mystères, sans en rien communiquer aux profanes, recueillerait les fables populaires, sans en comprendre le sens caché, et se glorifierait d'avoir approfondi toutes les sciences de l'Égypte, n'ayant écouté que les ignorants, et les prêtres l'ayant tenu loin de leurs sanctuaires. Ce qui a lieu en Égypte se répète chez les Perses, qui ont aussi des mystères connus des seuls initiés, auxquels le sens intérieur du culte est expliqué, tandis que le bas peuple ne juge que par les apparences. Les Syriens, les Indiens et tous les Gentils ont également des fables qui enveloppent pour eux la vérité, cachée au vulgaire.

XIII. Quant à ce que Celse nous reproche au sujet de la

sagesse de ce monde que nous appelons mauvaise, lui préférant la folie, je réponds qu'il a altéré dans cette circonstance le texte suivant de saint Paul : *Si quelqu'un d'entre vous paraît sage selon ce monde, qu'il se fasse fou, pour devenir vraiment sage. Car la sagesse de ce monde est folie auprès de Dieu.* L'apôtre ne dit pas que la sagesse véritable est folie devant Dieu ; il ne dit pas non plus : que celui d'entre vous qui est sage devienne fou ; mais il dit qu'il devienne fou suivant le monde pour devenir sage en réalité. La sagesse de ce monde est cette philosophie toute pleine de fausses opinions, qui est, suivant les Écritures, inutile et vaine. La folie que nous appelons bonne est ce que le siècle regarde à tort comme folie. C'est dans ce sens qu'un platonicien, admettant l'immortalité de l'âme et sa migration d'un corps dans un autre corps, serait appelé fou par les péripatéticiens, les épicuriens, les stoïciens, parce que le stoïcisme se rit de ces dogmes, parce qu'Aristote appelle le platonisme une argutie, et que l'école d'Épicure traite de superstition la foi à une Providence, et à un Dieu directeur de toutes choses. J'ajouterai d'ailleurs que notre religion attache un bien plus grand prix à la conviction logique qu'à la simple foi. Si le Verbe a parfois préféré ce dernier moyen, c'est afin de ne laisser aucune classe de l'espèce humaine sans secours, comme le déclare saint Paul, ce disciple si intime de Jésus, en disant : *Comme la sagesse n'a point mené le monde à Dieu, Dieu a voulu se servir de la folie pour convertir le monde au salut.* De tout cela, il suit qu'il faut connaître Dieu au moyen de sa sagesse ; et les hommes ne l'ayant pas cherché de cette manière, Dieu a jugé bon de sauver les croyants en leur faisant prêcher une doctrine qui devait être appelée folie. Car la prédication d'un Dieu attaché en croix, n'est-ce pas de la folie selon le siècle ? Paul le sentait si bien, qu'il s'écriait : Nous prêchons Jésus, et Jésus crucifié, scandale pour les Juifs, folie » pour les Grecs, mais qui, pour les élus d'entre les Juifs et » les Grecs, sera le Christ, la vertu et la sagesse de Dieu.

XIV. Celse, admettant que beaucoup de nations sont liées entre elles par des croyances communes, énumère toutes celles qui ont donné naissance à un dogme quelconque : pourquoi fait-il aux Juifs l'injure de ne pas les citer une seule fois, en parallèle avec les autres peuples, soit pour leurs travaux, soit pour leurs opinions ou leurs dogmes ? Je lui demanderai pourquoi il ajoute si pleinement foi aux récits des Grecs et des Barbares, et rejette comme fabuleuses les histoires bibliques. Si chacun de ces peuples a écrit avec bonne foi ce qui le concerne, pourquoi les Juifs seuls ne méritent-ils pas d'être crus ? Et, si l'on prétend que Moïse et les prophètes, en écrivant les annales juives, se sont entachés de partialité, est-il raisonnable de ne pas supposer le même défaut aux écrivains des autres nations ? On en croit les Égyptiens accablant les Juifs d'outrages dans leurs histoires, et quand les Juifs écrivent que les Égyptiens les accablaient de vexations, et que Dieu les en a punis, on les accuse de mensonge. La même accusation se répète quant aux rapports d'Israël avec l'Assyrie, dont les historiens racontent les combats de leur peuple contre les Juifs, et ces guerres sont également constatées aussi bien par les prophètes que par les écrivains profanes de Jérusalem. Il est évident que c'est accorder au préjugé que de regarder certaines nations comme les seules sages et dignes d'être crues, et de mépriser les autres comme manquant du sens commun. *Il y a, dit Celse, des maximes transmises depuis les premiers temps, et reconnues par les nations les plus sages et par les philosophes.* Mais il refuse d'admettre parmi ces nations les Juifs ; il ne daigne pas les comparer aux Égyptiens, aux Assyriens, aux Indiens, aux Perses, aux Odryses, aux Samothraces, aux Éléens.

XV. Combien a été plus juste ce Numénus, pythagoricien, dont les écrits prouvent une science profonde d'une foule de doctrines et de systèmes. Ce philosophe, dans son premier livre intitulé : *Du Bien*, citant les peuples qui se sont représenté Dieu comme incorporel, met dans ce

nombre les Juifs, et va jusqu'à citer des textes des prophètes et à en montrer le sens figuré. On dit qu'Hermippus, dans son traité *Des Législateurs*, prétendit que Pythagore avait apporté du pays des Hébreux chez les Grecs sa philosophie. On cite également un petit livre d'Hécateus sur les Juifs, dans lequel il démontre la sagesse de ce peuple à un tel point qu'Herennius Philo, dans son ouvrage sur le même sujet, doute que l'historien Hécateus en soit vraiment l'auteur, ajoutant que, si toutefois c'est son ouvrage, ce livre montre qu'il avait ouvert les yeux à la lumière de la Bible, et était probablement devenu un disciple de Moïse.

XVI. On ne peut comprendre comment Celse ose compter les Odryses, les Samothraces, les Éléens, les Hyperboréens, parmi les plus anciennes et les plus sages nations, sans y adjoindre les Hébreux, tandis que beaucoup d'Égyptiens, de Phéniciens et de Grecs attestent l'antiquité de la race juive. Il est inutile de rapporter leurs témoignages, que chacun peut voir réunis dans les deux livres d'antiquités de Josèphe, où cet auteur discute tout ce qui a rapport aux origines de sa nation. Le livre de Tatien contre les Gentils, lequel est dans les mains de tout le monde, rapporte aussi avec beaucoup d'érudition les passages des historiens sur la haute antiquité du peuple de Moïse. Il reste donc constant que Celse a été guidé par la haine et non par l'amour de la vérité : il s'est proposé uniquement d'incriminer la religion chrétienne jusque dans son origine qu'elle tire des Juifs. Après avoir appelé très-antiques et très-sages les druides de Gaule, les Galactophages d'Homère et les Gètes, dont j'ignore s'il existe même des écrits, quoiqu'ils professent plusieurs dogmes très-ressemblants à ceux des Juifs, Celse ne daigne pas reconnaître aux enfants d'Israël une haute origine, ni la sagesse. De même lorsqu'il donne la liste des anciens sages, qui ont édifié leur époque par leurs belles actions et la postérité par leurs écrits, il exclut Moïse de cette liste, quoique Linus, le premier des sages, selon lui, n'ait laissé

ni lois pour organiser la société, ni maximes pour corriger les mœurs, pendant qu'une nation tout entière s'en va propageant dans le monde les institutions de Moïse. Comment notre adversaire aurait-il pu sans malveillance taire le nom du législateur hébreu, et dire que les dogmes que Linus, Musée, Phérécyde, Orphée, le Perse Zoroastre et Pythagore discutèrent dans leurs livres sont encore observés ? Il est vrai qu'en cachant Moïse à ses lecteurs, il a bien soin de cacher aussi les fables grossières où Orphée attribue à ses dieux toutes les passions humaines.

XVII. Celse attaque ensuite l'histoire de Moïse, et accuse les interprètes qui allégorisent sur ces livres. Mais à cet illustre sage, qui ne craint pas d'intituler son ouvrage : *Paroles de vérité*, on pourrait à bon droit répondre : Pourquoi donc, ô honorable, glorifies-tu des dieux coupables de fautes aussi énormes que celles décrites par les poètes et les philosophes, des dieux impudiques, en guerre avec leurs propres parents dont ils coupent les organes virils, pourquoi adorer des êtres qui ont osé, commis, supporté de tels orimes ? Et pourquoi prétendre que Moïse a trompé son peuple par des lois fausses, lui qui n'attribue aucun de ces forfaits ni à Dieu ni aux saints anges, lui qui porte contre les hommes même des accusations moins graves ? En effet on ne trouve point dans ses annales de criminel qui ait osé autant que Saturne osa contre le ciel, ou Jupiter contre l'auteur de ses jours. On ne voit point dans Moïse le père des dieux et des hommes déshonorer sa propre fille. Notre adversaire me paraît répéter le rôle du platonicien Thrasymaque qui ne voulait pas que Socrate parlât sur la justice d'après ses convictions : *Prends-garde*, lui disait-il, *de rien avancer qui soit exact, vrai, nécessaire*. De même après avoir incriminé les récits de Moïse, et fait le procès à ceux qui les expliquent allégoriquement, leur accordant néanmoins qu'ils sont les plus habiles, Celse nous interdit toute réponse justificative, que la plus simple justice devrait écouter.

**XVIII.** Invitons-le donc à comparer les livres aux livres. Voyons, Celse, mets les poèmes de Linus, de Musée, d'Orphée, et l'écriture de Phérécyde en parallèle avec l'écriture de Moïse, leurs annales avec nos annales, leurs règles de morale avec nos lois et nos préceptes. Considère lesquels peuvent le mieux éloigner les lecteurs du vice, lesquels peuvent au contraire les endurcir dans le crime. Persuade-toi que tes auteurs favoris n'ont nullement songé au vulgaire, qu'ils ont écrit ce que tu appelles leur philosophie pour ceux-là seuls qui sauraient l'interpréter par des tropes et des allégories. Mais pourquoi Moïse n'aurait-il pas dans ses cinq livres observé la même règle? Pourquoi ne saurait-il pas, comme les grands rhéteurs, mesurer toutes ses paroles de manière que chacune puisse comporter deux applications différentes, en amenant à la fois la multitude juive à de bonnes mœurs, et les esprits sages, l'élite des hommes, à de hautes méditations sur la pensée intime du législateur? Ajoutons que les sages poètes et leurs livres vantés ont disparu de la mémoire des Grecs, ce qui n'aurait pas eu lieu, si leurs anciens lecteurs en avaient tiré de bons fruits. Les écrits de Moïse, au contraire, se sont répandus même parmi les Gentils, et leur ont persuadé que celui qui avait révélé au législateur hébreu de telles lois devait réellement être le Dieu fondateur du monde, comme l'Écriture l'atteste. Car ce suprême ouvrier, qui a formé et ordonné toutes choses, pouvait seul donner à sa révélation une force capable de subjuguier tous les esprits. Je n'ai point ici en vue le Christ. Je soutiens seulement que Moïse, quoique bien inférieur à Jésus, l'emporte néanmoins sur tous les poètes et les philosophes de Celse.

**XIX.** Notre antagoniste, lançant contre Moïse des calomnies indirectes au sujet de la création du monde, auquel la Bible n'assigne pas même dix mille ans d'existence, cache avec soin sa pensée sur cette question, et laisse croire qu'il regarde le monde comme incréé. Cette opinion de Celse perce dans ce qu'il dit sur les incendies périodiques



de l'univers, et sur les nombreux déluges, dont le dernier fut celui de Deucalion. Par quels arguments notre accusateur prouve-t-il qu'il y a eu plusieurs conflagrations de la terre jusqu'à celle causée par Phaëton, et plusieurs déluges antérieurs à celui dont fut préservé Deucalion ? S'il nous objecte les dialogues de Platon, nous répondrons que dans l'âme pure de Moïse, élevée au-dessus des choses créées et toute livrée à Dieu, habitait un génie bien plus divin que celui de Platon et d'aucun autre sage grec ou barbare. Que si notre adversaire nous demande de lui démontrer ce fait, c'est à lui d'abord à prouver toutes ses vagues propositions. Nous prouverons ensuite les nôtres.

XX. Du reste il avoue lui-même, malgré lui, que le monde n'a pas encore dix mille ans d'antiquité, puisqu'il dit que les premiers événements, constatés par les monuments écrits, sont récents, et ne paraissent anciens aux yeux des Grecs, que parce que les déluges et les conflagrations ont fait oublier les faits antérieurs. Pour tous ces cataclysmes, Celse ajoute aveuglément foi aux docteurs d'Égypte, maîtres de tous les autres, dont l'éclatante sagesse adora jadis les animaux sans raison, et s'efforça, par ses enseignements mystérieux, ses rêveries abstraites, d'établir comme logique une telle manière d'honorer Dieu. Lorsque les Égyptiens exaltent leur doctrine sur le culte des animaux, on les proclame sages ; si quelqu'un confesse la loi qui rapporte tout au Dieu unique et universel, il est regardé par Celse et ses pareils comme un homme vulgaire ; ils le disent inférieur à celui qui adore non-seulement les génies, mais même les animaux, même les créatures sans raison, par une impiété qui surpasse même l'absurde métempsycose qui fait émigrer les âmes célestes dans des corps d'animaux, tant privés que sauvages. En racontant de telles fables, les prêtres du Nil sont censés révéler les mystères de la nature ; quant aux histoires et aux lois, laissées par Moïse à sa nation, on les appelle de vains rêves, on ne croit pas qu'elles puissent avoir un sens surnaturel.

XXI. Cependant Celse et les épicuriens prétendent que *Moïse avait reçu sa doctrine des philosophes des Gentils, et qu'il leur doit son nom divin*. Je répondrai : Supposons que Moïse ait transmis aux Hébreux des lois antérieures et qu'il avait apprises, il ne serait coupable que dans le cas où ces lois manqueraient de sagesse et de moralité; si, au contraire, elles contiennent, comme vous dites, les vrais dogmes, qu'il a ainsi communiqués à son peuple, pourquoi le blâmez-vous? Plût au ciel qu'Épicure, Aristote, moins incrédule que lui, et les stoïciens, qui donnent à Dieu un corps, eussent étudié cette doctrine! Le monde ne serait pas plein de gens qui nient la Providence, ou restreignent son action, ou ne lui donnent pour principe qu'un être corruptible et matériel, le dieu des stoïciens, dieu changeant et plein d'inconstance, comme ils n'ont pas honte de l'avouer; mais ils ne peuvent communiquer leur corruption à la divinité, car la corruption n'atteint pas ce qui est; et c'est à cause de leurs sentiments impies sur la nature divine qu'ils ont horreur des Juifs et des chrétiens, dont les livres rejettent toute variation en Dieu, duquel ils disent, en l'invoquant : *Tu demeures toujours le même*, et auquel ils donnent pour maxime : *Je ne change pas* (1).

XXII. Celse ne blâme pas la circoncision des Juifs, car *ils l'ont*, dit-il, *empruntée aux Égyptiens*. Il aime mieux en croire ces derniers que Moïse, appelant Abraham le premier homme circoncis. Cependant Abraham n'est pas seulement cité par Moïse comme l'objet des faveurs divines; plusieurs de ceux qui invoquent les démons parlent aussi du Dieu d'Abraham, avouant la puissance de ce patriarche et les grâces qu'il recevait d'en haut. Quoiqu'ils ignorent quel avait été cet Abraham, ils invoquent néanmoins son Dieu, aussi bien que celui d'Isaac, de Jacob et d'Israël. Ces noms, que chacun sait être hébreux, sont prononcés dans les rites égyptiens pour indiquer des puissances mer-

(1) Malachie, III, 6.

veilleuses. Il serait inutile d'exposer les motifs de la circoncision, dont Abraham usa le premier, et dont Jésus exempta ses disciples : il s'agit ici de combattre Celse. Or, comme ce sophiste a cru pouvoir plus facilement convaincre de fausseté le christianisme, en renversant le judaïsme à qui il doit son origine, il faut le réfuter dans toutes les calomnies lancées par lui contre l'ancien Testament.

XXIII. *Ces chevriers et gardiens de moutons, trompés, dit-il, par Moïse leur chef, et par ses ruses grossières, crurent qu'il n'y avait qu'un Dieu.* Puisque ces pères se laissèrent convaincre de la fausseté des idoles, c'est à Celse à nous démontrer la rectitude de ces mystères pratiqués par les Grecs et les barbares, à nous dire de quelle nature est cette Mnémosyne que Jupiter rendit enceinte des neuf Muses, quelle est Thémis, quelles sont ces Heures et ces Grâces toujours nues. Mais ces fictions, que l'imagination grecque revêt de corps réels, demeurent des rêves ; Celse n'en peut faire des dieux ; les autres pays ne les connaissent même pas ; l'Égypte, par exemple, n'admet ni Mnémosyne, mère des Muses, ni Thémis, mère des Heures, ni Eurynomé, ni les Grâces, ni toutes les autres déités helléniques. Combien supérieure à ces systèmes est la claire doctrine de l'unité de Dieu ; auteur de toutes les choses visibles, et harmonie de l'univers ! Les corrélations intimes qui lient entre elles les diverses parties de ce monde prouvent qu'il n'a pu être régi par plusieurs dieux, et que différents génie (également puissants) ne font point mouvoir les astres, dont l'admirable concert indique une seule volonté active, de l'orient à l'occident, et contenant à leur place tous les éléments qui, quoique imparfaits, sont cependant chacun nécessaire au monde. Tout ce qui se voit fait partie de ce monde, Dieu seul n'y est pas renfermé, car toute limite est étrangère à Dieu. Et en s'élevant plus haut, il est possible de montrer que Dieu (dans l'univers) n'est ni le tout ni la partie ; puisque le tout se compose de parties,

et que Dieu ne peut être divisé en parties, dont chacune serait impuissante à faire ce que font toutes les autres.

XXIV. Celse ajoute : *Ces chevriers et ces pâtres crurent donc à un seul Dieu, très-haut ou céleste, Adonai ou Sabaoth, et quelque fût le nom par lequel ils désignassent le monde, ils n'en reconnurent qu'un seul.* Et plus loin : *Il importe peu quel nom porte Dieu ; Jupiter chez les Grecs, il s'appelle tout autrement chez les Égyptiens et les Indiens.* Nous dirons que la question de la nature et de l'origine du langage est un grand mystère, soit qu'on la tire avec Aristote d'une convention, pour exprimer chaque chose par un nom propre ; soit qu'avec les stoïciens on fasse dériver les premières paroles des sons naturels, devenus ainsi peu à peu des sons articulés, et les principes des langues ; soit qu'enfin avec Épicure, s'écartant des stoïciens, on admette à la fois des sons naturels et des sons artificiellement combinés par les premiers hommes pour rendre la différence des objets. Si donc on peut prouver qu'il y a une force naturelle dans certains noms dont se servent les sages d'Égypte, les mages de Perse, les Brahmanes de l'Inde, ou les Samanéens et autres philosophes des Gentils, si l'on peut faire voir que la magie n'est pas, comme l'ont pensé Épicure et les disciples d'Aristote, une chose futile, mais qu'elle a, au contraire, des règles constantes et des raisons cachées, qu'un petit nombre d'initiés connaissent seuls, alors nous en concluons que les noms de Sabaoth, d'Adonai, et de tant d'autres que le Juif tient en vénération n'appartiennent point au cercle des mots vulgaires et mortels, mais qu'ils dérivent d'une théologie secrète qui sait s'emparer des sons pour élever l'âme au suprême Créateur. C'est pourquoi, prononcés suivant l'ordre où ils doivent l'être, ces noms renferment une grande force. De là vient que certains mots égyptiens sont adressés exclusivement à certains démons, maîtres de telle ou de telle chose ; que des mots persans servent à invoquer d'autres démons, et que des mots pareils existent chez tous les peuples et s'a-

daptent aux invocations des démons des diverses contrées. Tout homme sage, qui a réfléchi à ces mystères, se gardera donc d'appliquer aux choses de faux noms, autrement il pécherait comme ceux qui transfèrent imprudemment le nom de Dieu à des noms inanimés, ou enlèvent à la cause première et à la vertu les attributs du bien pour en revêtir les richesses aveugles, la chair, le sang, les os, qui ne constituent que la bonté du corps, devenue par cette confusion la bonté essentielle et native.

XXV. Il n'est peut-être pas moins dangereux de détourner de leur signification les noms de Dieu et du bien, que de changer dans les mystères les paroles usitées, pour leur en substituer soit de meilleures, soit de pires. La seule prononciation du nom de Jupiter ne présente-t-elle pas aussitôt à l'esprit le fils de Saturne et de Rhée, époux de Junon, frère de Neptune, père de Minerve et de Diane, et qui deshonorait sa propre fille Proserpine ? Peut-on nommer Apollon sans faire naître dans l'esprit l'image de ce fils de Latone et de Jupiter, du frère de Diane, issu du même père que Mercure ? Il en est de même pour tous les mythes des anciens théologiens grecs, et des philosophes, à qui Celse accorde la gloire de les avoir inventés. Comme Jupiter ne peut pas être imaginé sans son père Saturne et sa mère Rhée, ainsi les autres dieux ont chacun leur auteur. Ce cas n'existe plus pour le Dieu véritable, qu'on l'appelle Sabaoth, Adonai, ou de tout autre nom mystérieux. Quant aux noms des anges, Michel, Gabriel, Raphaël et autres, quiconque est versé dans l'étude du sens secret des noms, trouvera que les leurs correspondent au rôle que Dieu leur a confié dans l'administration de l'univers. La même interprétation s'applique au nom de Jésus, nom qui seul a mis en fuite, à la vue de tout le peuple, une multitude de démons, en déployant sa puissance sur les corps et les âmes que ces démons avaient auparavant tourmentés. J'ajoute, sur la foi des hommes exercés dans l'art des incantations, qu'une incantation prononcée dans la langue qui lui est

propre atteint son but, mais qu'elle est sans résultat et vaine prononcée dans une autre langue. Donc, la force et l'efficacité de l'incantation ne consiste pas dans le sens de la chose, mais dans les propriétés du nom. C'est un des motifs qui justifient les chrétiens qui aiment mieux mourir que d'invoquer Dieu en l'appelant du nom de Jupiter, c'est-à-dire d'un nom étranger. Car son seul vrai nom est Dieu ou le Créateur du ciel et de la terre; et les noms de ceux qu'il a envoyés ici-bas, ajoutés au nom divin, exercent sur l'esprit des hommes une sainte influence. On pourrait disserter plus longuement contre ceux qui soutiennent que les mots sont indifférents en eux-mêmes. Car, si l'on admire Platon, rapportant le dialogue de Philèbe et de Socrate, où le premier appelle Dieu la volupté, et où le second lui répond qu'il a un grand culte pour les vrais noms des dieux, à combien plus forte raison les chrétiens sont-ils dignes d'éloge quand ils refusent d'appliquer au créateur de toutes choses un nom profané par toute espèce de fables. Assez sur cette question.

XXVI. Voyons comment Celse, qui prétend tout savoir, calomnie les Juifs : *Ils accordent, dit-il, un culte aux anges, et pratiquent la magie que leur a enseignée Moïse.* Mais il ne cite point les passages des livres mosaïques, dont il s'appuie pour prétendre que les Juifs adorent les anges. Ce savant, qui se dit si instruit de tout ce qui concerne le judaïsme et le christianisme et qui croit les disciples de Moïse adonnés à la magie, n'avait donc pas lu dans les commandements bibliques : *Vous ne vous livrez point aux enchanteurs, de peur qu'ils ne vous souillent.* Il promet ensuite de montrer comment les Juifs, trompés par l'ignorance, s'égarèrent. Or, au lieu de chercher la seule cause de cette aberration dans l'interprétation fautive des prophéties sur le Christ, il ne fait pas même attention à ce fait capital, et il prend pour des erreurs des choses qui ne le sont nullement. Ensuite, promettant de revenir plus tard sur cette question, il passe à notre Sauveur, comme

à l'auteur de la société chrétienne, disant qu'ayant établi une doctrine nouvelle, avait été appelé pour cette raison le Fils de Dieu, et cru tel par les chrétiens. Je réponds que si cette doctrine, qu'il prétend être nouvelle et née il y a peu de temps, s'est déjà répandue sur tant de régions, parmi tant de Grecs et de Barbares, de sages et d'ignorants, et que si ses disciples préfèrent la mort à l'abjuration, ce qui n'a lieu pour les fidèles d'aucune autre religion, il s'ensuit que Dieu la propage. En effet, si l'on juge avec impartialité, on avouera que ceux qui guérissent les malades n'atteignent ce résultat que par la volonté de Dieu; que de même un homme qui aurait éloigné, par exemple, cent âmes de la boue des vices et des passions impies et qui les aurait ramenées à une meilleure vie, n'aurait point fait cette belle action sans la participation de la volonté divine. Si donc l'on accorde que Dieu est la cause de tout ce qu'il arrive de bien aux hommes, peut-on nier que le Christ n'ait été envoyé de Dieu, quand on compare aux mœurs anciennes les mœurs de ses croyants, et qu'on voit combien ils ont vaincu en eux de passions impures, de cupidités, d'injustices, qui sont la ruine de la vie humaine, et qui ont égaré les anciens Juifs, disent les partisans de Celse? Les chrétiens ont atteint dans leur vie une telle supériorité morale, que plusieurs d'entre eux, par amour pour la chasteté et pour honorer Dieu avec un cœur plus pur, s'abstiennent des plaisirs même permis.

XXVII. Il suffit d'un simple examen pour se convaincre que Jésus a osé des choses au-dessus de la force humaine, et les a menées à leur fin. A son origine, sa doctrine a eu à soutenir les persécutions de tout ce qui était puissant sur la terre, des rois, des généraux d'armées, des préfets, des soldats, du peuple. Elle a triomphé de tous les obstacles, parce qu'elle venait de Dieu, et était de nature à vaincre toute résistance humaine. Elle a soumis la Grèce entière, et la plus grande partie des nations barbares; elle a amené au vrai Dieu des âmes sans nombre. Mais, comme il

y a toujours plus d'ignorants que de philosophes, il a fallu laisser la plupart des néophytes dans un état incomplet de science, par l'impossibilité de leur faire comprendre la doctrine dans toute son étendue. C'est ce que Celse ne veut pas voir, et pour mieux dénaturer une religion qui s'adapte à tous les degrés de l'intelligence, il l'accuse d'être grossière et impuissante sur les esprits cultivés, et de n'agir que sur les ignorants. Et puis il avoue cependant qu'elle a converti des sages, qui comprennent l'allégorie, qui sont modérés et prudents.

XXVIII. Puis, comme un rhéteur enseignant des enfants, il suppose des personnages, et fait dire par un Juif à Jésus des puérités indignes de tout philosophe : montrons-en l'incohérence, ainsi que les contradictions qui se trouvent dans le caractère du Juif de Celse. Un Juif s'entretient donc avec Jésus, et lui fait, comme bien on pense, de nombreux reproches ; d'abord, *de ce qu'il se dit né d'une vierge, puis de ce qu'il n'est qu'un villageois, de ce que sa mère était indigente, et vivait occupée à filer ; ensuite de ce que, surprise en adultère, elle fut chassée par son époux, qui était artisan ; que lui, Jésus, naquit honteusement de cette femme ainsi renvoyée et vagabonde ; que la pauvreté le força à se mettre au service en Égypte, où il apprit les arts magiques, dont les Égyptiens font un si grand cas, et qui lui donnèrent, quand il revint dans sa patrie, occasion de s'élever au point de passer enfin pour un Dieu.* Moi, qui ne puis entendre discuter les infidèles sans scruter à fond leurs discours, j'avoue que toutes ces accusations me prouvent que Jésus est vraiment digne de la prophétie qui l'appelle Fils de Dieu.

XXIX. En effet, l'illustration de la naissance, le rang de la famille, la faculté des parents de donner à leur fils une éducation brillante et complète, la célébrité du pays natal, toutes ces choses contribuent beaucoup à la gloire et à la réputation d'un homme. Mais celui qui, privé de tous ces avantages, malgré les plus grandes difficultés par-



vient à s'entourer de renommée, à subjuguier ses auditeurs, et à remplir tout l'univers du bruit de ses miracles, un tel être, dans son élan spontané et grandiose, ne mérite-t-il pas toute notre admiration ? Mais, en scrutant plus avant, est-il possible d'expliquer comment cet homme, élevé dans la misère, ignorant, étranger à tous les arts libéraux qui polissent et développent l'esprit, et donnent les moyens de persuader les autres, comment, dans un tel dénument, cet homme a osé promulguer de nouveaux dogmes, prêcher une doctrine qui renversait les rites des Juifs, ne respectant que leurs prophéties, et qui surtout anéantissait la religion des Gentils ? Par quelle mystérieuse force un homme sans éducation, sans aucun genre de grandeur, comme disent ses ennemis, a-t-il révélé sur Dieu les châtimens du crime, les récompenses de la vertu, une doctrine si belle qu'elle attira non-seulement les simples, mais encore une foule d'esprits clairvoyants, accoutumés aux méditations profondes et à l'étude du sens caché sous l'enveloppe extérieure et grossière. Comme Sériphius dans Platon reprochait au fameux guerrier Thémistocle de devoir sa renommée non à son propre mérite, mais au rang suprême que sa patrie occupait parmi les villes grecques, Thémistocle, reconnaissant combien sa patrie avait contribué à rendre son nom illustre, répondit : « Vraiment, si « j'étais Sériphius, je ne serais point aussi renommé ; mais « aussi Sériphius, fût-il né athénien, ne serait point de- « venu Thémistocle. » Or, Jésus, à qui l'on reproche d'être né dans un hameau obscur, dans un lieu que n'avaient célébré ni les Grecs ni les autres nations, d'être fils d'une pauvre fileuse, d'avoir dû à force de misère quitter sa patrie, pour aller travailler comme mercenaire en Égypte ; ce Jésus, qui n'était pas seulement un Sériphius, né dans une île dédaignée, mais encore, pour ainsi dire, le plus obscur des Sériphius ; ce Jésus a néanmoins remué le monde plus que l'athénien Thémistocle, plus que Platon, plus que Pythagore, plus que tous les sages, empereurs et rois qui ont existé.

**XXX.** N'est-il pas prodigieux que sa gloire réduisant au néant tant de causes naturelles d'obscurité ait éclipsé toutes les gloires du monde ? Parmi les illustres, il s'en trouve bien peu qui aient excellé dans plusieurs genres. Chacun a développé une puissance spéciale : l'un la philosophie, l'autre l'art de la guerre ; ce barbare a brillé par la force de ses incantations, ce sage a régné par quelques vertus et connaissances, mais sans pouvoir jamais en réunir un grand nombre. Jésus, au contraire, fut admirable en tout point. Il n'usa point de la science et de la puissance des miracles pour s'ériger en tyran, et violer avec ses partisans les lois de sa patrie ; il ne s'environna point d'hommes armés pour exercer le brigandage ; il ne s'attira point, comme font les hommes riches, des clients à force de largesses ; il n'imita aucun de ceux dont la conduite est blâmable, mais il se montra le vrai révélateur de la doctrine du Dieu suprême, le fondateur du culte et de la morale, qui rattachent intimement au ciel ceux qui les observent. Arrivés à la puissance, Thémistocle et les autres illustres ne voyaient plus rien qui leur résistât ; tandis que Jésus, après avoir écarté les ténèbres qui pouvaient obscurcir la plus généreuse nature, fut élevé en croix et y subit une mort qui parut ignominieuse au point d'effacer toute sa gloire acquise, et d'éloigner de sa doctrine, comme le pensent les incrédules, tous ceux qui avaient d'abord été séduits, et qui sans cela n'auraient jamais pu se déterminer à réprover l'imposteur.

**XXXI.** Il serait en effet merveilleux que des disciples qui, comme le disent nos ennemis, n'avaient vu ni Jésus ressuscité, ni les œuvres qui témoignaient de sa divinité, n'eussent pas reculé devant l'idée de subir les mêmes supplices que le maître avait endurés, et de s'exiler volontairement pour aller prêcher par le monde la doctrine qu'ils avaient reçue. Je pense que personne n'admettra que des hommes aient choisi un genre de vie plein d'angoisses, sans avoir été fortement convaincus de la doctrine de Jésus, et

sans avoir pratiqué eux-mêmes les maximes qu'ils propageaient, surtout lorsqu'on réfléchit aux dangers extrêmes où, conformément à l'ordre des choses humaines, se jette quiconque ose promulguer une croyance nouvelle en dépit des défenseurs de l'ancien dogme. Les Apôtres n'ignoraient pas ce qui les attendait lorsqu'ils démontrèrent aux Juifs, par les textes de leurs prophètes, que Jésus était le Messie; lorsqu'ils annoncèrent à toutes les nations que ce crucifié avait subi la mort volontairement pour l'espèce humaine, semblable en ceci aux héros qui se sacrifiaient pour délivrer leur pays de la peste, de la famine, des ouragans et autres calamités, apaisant par leur mort spontanée les démons qui président à ces fléaux, et que, par des raisons naturelles, mais mystérieuses, le sang du juste doit désarmer. Ceux qui croient aux nombreuses histoires grecques et barbares sur ces citoyens qui, pour sauver leur pays, ont accepté la mort, devraient-ils refuser de croire à Jésus mourant en croix pour les hommes? Si ces dévouements ont eu réellement lieu, pourquoi n'en serait-il pas de même relativement à la mort de l'Homme-Dieu, envoyé pour vaincre le grand démon, prince des démons, qui avait réduit sous son empire toutes les âmes humaines? Instruits de ces choses et de beaucoup d'autres, sans doute par leurs entretiens secrets avec le maître, et remplis en même temps d'une vertu invincible et d'une audace, que leur inspirait non pas quelque sibylle de l'invention des poètes, mais la véritable prudence ou la sagesse de Dieu, les disciples commencèrent à devenir illustres et à propager leur renommée bien au-delà des villes grecques, jusque chez les Barbares.

XXXII. Mais revenons à la prosopopée du Juif, racontant l'expulsion de la mère de Jésus de la maison de l'artisan son fiancé, après qu'elle eut été déshonorée par un soldat nommé Panthère, et fut devenue enceinte de lui. Voyons si cette histoire de l'adultère et de l'expulsion de la Vierge n'a pas été fabriquée par la haine aveugle contre

l'enfant extraordinaire conçu du Saint-Esprit. D'abord, ses ennemis ne pouvaient pas autrement contester la naissance miraculeuse de Jésus, hors de l'acte du mariage ; et ceux qui s'obstinaient à ne pas croire en lui devaient être naturellement portés à forger des mensonges. Mais l'invraisemblance de ce mensonge, qui admettait néanmoins que Jésus était né avant le mariage, et non de Joseph, devait frapper tout esprit habitué à raisonner et à distinguer le faux du vrai. Car comment supposer raisonnablement, au lieu d'une origine miraculeuse, une naissance honteuse et souillée à celui qui a tant fait pour la race humaine, et a travaillé, autant qu'il le pouvait, à retirer de leurs vices et à ramener vers l'amour du Créateur, par la crainte de ses jugements, aussi bien les Grecs que les Barbares ? Je le demande aux Grecs et à Celse le platonicien : celui qui envoie les âmes dans les corps aurait-il pu faire naître de la plus honteuse manière, sans même lui donner des parents légitimes, l'homme qui devait accomplir de si grandes choses, instruire tant de peuples, tirer tant d'êtres de la fange des passions ? Ne serait-il pas plus vraisemblable, en parlant avec Pythagore, Platon, Empédocle que Celse nomme souvent, d'admettre une union mystérieuse, inexplicable, de cette âme à son corps, par suite de ses mérites antérieurs ? Et par conséquent l'être qui devait rendre de si grands services à l'espèce humaine, aurait eu besoin d'un corps non-seulement plus parfait que la plupart des corps humains, mais encore d'une nature tout-à-fait supérieure.

XXXIII. D'après les philosophes une âme qui pour des causes cachées, sans être coupable au point de devoir être enfermée dans la brute, ne mérite cependant pas d'occuper le corps d'un animal raisonnable, entre dans un corps monstrueux, où la tête est mal adaptée aux autres membres, et empêche la raison de fonctionner. Une autre âme plus méritante reçoit un corps plus harmonique, une troisième obtient des organes encore mieux ouverts au souffle de l'intelligence. Pourquoi ne pas accorder à Jésus un

corps tout-à-fait extraordinaire et nouveau, n'ayant de commun avec les autres corps humains que ce qu'il faut pour demeurer avec eux en relation intime, et l'emportant sur tous les autres au point que l'ame en y demeurant a pu rester pure de toute tache. Si Zopyre, Loxe, Polémon, et tous ceux qui ont étudié l'art physionomique et se vantent d'en avoir tiré de grands secrets, affirment que chaque corps est adapté aux mœurs de son ame, n'en faut-il pas conclure que l'ame extraordinaire venue dans ce monde pour y accomplir tant de merveilles, a eu un tout autre corps que celui qui serait issu, d'après Celse, du crime de la Vierge avec Panthère? D'une si impudique union serait né quelque insensé, quelque monstre d'intempérance et d'injustice, quelque maître en fait de vices, et non pas le maître de la sainteté, de la tempérance et de toutes les vertus.

XXXIV. Maintenant si nous prenons les prophètes, nous trouvons qu'ils avaient prédit, et donné comme signe distinctif du Messie, qu'il naîtrait d'une Vierge, annonçant qu'il aurait un nom en rapport avec ses actes, et que par son entremise Dieu habiterait avec les hommes. A la prosopopée du Juif opposons la vision d'Isaïe sur Emmanuel, le fruit de la Vierge, vision que Celse passe sous silence, soit qu'il l'ait ignorée, lui qui prétend tout savoir, soit qu'il l'ait omise à dessein pour ne pas affaiblir ses prétendues démonstrations. Isaïe dit donc : *Et le Seigneur dit à Achaz : demande à ton Dieu un signe dans les cieux ou sur la terre. Achaz répondit : je ne tenterai point mon Seigneur, et il ajouta : écoutez donc, maison de David : n'êtes vous pas lassée d'être à charge aux hommes, depuis que vous êtes à charge à mon Dieu? Pour vous racheter, le Seigneur vous enverra un signe : une Vierge concevra et enfantera un fils, qui sera nommé Emmanuel ou Dieu avec nous.* Ce qui me fait croire que Celse a dissimulé à dessein cette prophétie, c'est qu'il a mentionné d'autres passages qui y ont rapport, qu'il a cité

l'étoile apparue à la naissance de Jésus, et plusieurs miracles, rapportés par l'évangile de saint Matthieu. Si le Juif veut quereller sur les mots, et prétend qu'il n'est pas écrit *une vierge* mais *une jeune fille*, nous avouerons que le mot *Alma*, traduit par vierge dans les Septante, est rendu chez d'autres interprètes par jeune fille, comme dans le Deutéronome, où on lit : « Si une jeune fille est fiancée, et qu'un autre homme, la rencontrant dans la ville, dorme avec elle, conduisez l'un et l'autre aux portes de la cité, et qu'ils périssent lapidés, la jeune fille pour n'avoir pas crié au secours quand elle était dans la ville, l'homme pour avoir déshonoré la femme d'autrui. Mais si le coupable a surpris la jeune fiancée dans un champ, et en a joui, il mourra seul, et sa victime ne subira ni la mort ni aucun châtement. »

XXXV. Pour ne pas avoir l'air de forcer le texte hébreu; et pour mieux persuader ceux qui doutent que les prophètes ont annoncé sous le nom de *Dieu avec nous* celui qui devait venir, reprenons les paroles du Seigneur à Achaz : *Demande à ton Dieu un signe dans le ciel ou sur la terre.* Puis le signe est mentionné : *une vierge concevra et enfantera un fils.* Or quel signe (c'est-à-dire quel prodige) y aurait-il à ce qu'une jeune fille non vierge enfantât un fils? et serait-il plus convenable pour Emmanuel, Dieu avec nous, d'être né d'une femme à la manière ordinaire, que d'être sorti d'une Vierge immaculée? assurément cette dernière naissance est plus digne pour Emmanuel. Si l'on veut disputer sur la portée du mot : *demande à ton Dieu un signe*, et qu'on cherche au temps d'Achaz un enfant qui ait porté le nom d'Emmanuel, on n'en trouve aucun, et il reste évident que la promesse faite à Achaz concernait la maison de David, du sang de laquelle devait sortir le Sauveur. Un signe est promis dans le ciel ou sur la terre; parce que *celui qui est descendu habitait lui-même par dessus tous les cieux, et remplissait l'univers.* Je parle ici à ceux qui, comme le Juif, ont foi

dans les prophéties. Quant à Celse et aux siens je les prierai de m'expliquer comment des hommes ont pu prédire et deviner toutes ces choses : si c'est par un pouvoir supérieur, ils avaient donc en eux l'esprit divin ; s'ils ne possédaient aucun don de préscience, quel moyen d'assigner une cause à cette audace d'esprit jetant sur les événements futurs des oracles qui ravissent d'admiration tout le peuple.

XXXVI. Puisqu'il est question des prophéties, ajoutons quelques paroles qui seront utiles non-seulement aux Juifs convaincus de l'inspiration divine de leur sainte écriture, mais encore aux esprits justes d'entre les Grecs. Disons aux uns et aux autres que la véracité des prophètes doit être nécessairement admise, sans quoi les Juifs n'auraient pu être maîtrisés par leurs lois, ni les conserver intacts comme ils les avaient reçues de leur fondateur, et ils seraient passés aux nombreuses divinités des Gentils. Je crois que ceci est évident. La Bible a dit : *Les nations écouteront les devins et leurs oracles. Mais le Seigneur ton Dieu t'a défendu à toi (peuple d'Israël), de les consulter*, et la loi ajoute : *Le Seigneur Dieu suscitera du milieu de tes enfants un prophète*. Ainsi pendant que les nations interrogeaient sur l'avenir les oracles, les augures, les auspices et aruspices, les ventriloques et les genethliques de Chaldée, les Hébreux, à qui tous ces moyens étaient interdits, auraient méprisé leur religion, si elle ne leur avait pas fourni une autre voie pour pénétrer dans l'avenir des choses ; s'il n'était venu aucun prophète après Moïse, ils l'auraient renié lui-même, égarés par la curiosité naturelle aux hommes ; et ils auraient adopté les arts divinatoires des Gentils, ou du moins institué chez eux quelque chose de semblable. On ne doit donc pas s'étonner de trouver dans les écrits des voyants Juifs des prophéties même sur les choses vulgaires, pour la consolation des esprits grossiers qui en avaient besoin. Tel fut l'oracle de Samuel sur les ânes perdus, et celui d'Ahia sur la maladie du fils du roi, mentionné au troisième livre des rois. Ceci

explique les réprimandes des prédicateurs de la loi, et notamment celles qu'Elie adressait à Ochosias : Est-ce qu'il n'y a pas de Dieu en Israël, pour que vous alliez consulter Baal et l'idole d'Accaron ?

XXXVII. D'après tout ce qui précède, il me paraît suffisamment prouvé que notre Sauveur devait naître d'une Vierge, et que chez les Hébreux il y avait des hommes qui prophétisaient non-seulement sur les intérêts généraux de l'humanité, sur le Christ, les empires terrestres, les grands événements d'Israël, et les nations appelées à recevoir la doctrine du Christ, mais qui prédisaient encore des choses particulières : comme dans quel lieu se retrouverait l'ânesse perdue de Kis, ou quelle serait l'issue de la maladie qui tourmentait le fils du roi, et autres détails de ce genre épars dans l'Écriture. Quant aux Grecs, qui ne veulent pas croire à Jésus fils d'une Vierge, nous leur dirons que le Créateur a montré que, pour la génération des divers animaux, il avait la puissance de rendre à son gré une femelle féconde sans l'intervention d'un mâle, comme les naturalistes l'ont constaté au sujet des vautours (1). Si une espèce d'animaux est douée de cette faculté, pourquoi la Providence n'aurait-elle pas pu en faire jouir dans un seul cas l'espèce humaine ? Et ce cas n'est-il pas bien choisi, en s'appliquant au docteur divin envoyé à l'espèce humaine ? n'était-il pas raisonnable que le Christ naquît autrement que les autres hommes, tous issus du sang, et de l'union entre mâle et femelle. Si le monde a été fait, ce qu'admettent même plusieurs philosophes grecs, il faut bien que les premiers hommes n'aient pas été faits de cette manière, mais qu'ils soient sortis de la terre, dans le sein de laquelle étaient déposés leurs germes : fait beaucoup plus inexplicable que la naissance de Jésus d'une femme restée vierge. Pour montrer que d'ailleurs nous ne sommes pas seuls à

(1) Opinion des anciens Grecs.



admettre comme possible un tel miracle, ouvrons les histoires grecques; nous y trouvons que Platon naquit d'Amphictione qui l'avait conçu d'Apollon, et qu'Ariston ne put approcher d'elle, avant qu'elle eût enfanté. Cette fable avait pour but d'exalter l'homme élevé par sa sagesse et sa vertu au-dessus de tous les autres Grecs, et de le montrer comme ayant tiré son être d'un principe supérieur et divin, comme il convient aux individus plus grands que ne le sont ordinairement les hommes. Ce que Celse met dans la bouche du Juif disputant avec Jésus, et sa naissance d'une vierge assimilée aux fables de Danaë, de Mélanippe, d'Augé, d'Antiope, tout cela n'est pas d'un écrivain honnête et sérieux.

XXXVIII. Il emprunte à l'évangile de saint Matthieu l'histoire de la migration de Jésus en Égypte; mais rejetant les miracles et l'admonition faite par l'ange, et ne comprenant point le mystère figuré par cette émigration et cet exil en Égypte, il a recours à des fictions, et explique d'une manière nouvelle les miracles faits par le Christ, et par lesquels il s'attachait la multitude. Car il prétend calomnieusement que ces prodiges étaient le fruit de sa science magique, nullement de la vertu divine. *Elevé secrètement, dit-il, il alla travailler en Égypte, où il apprit l'art de faire des miracles, et de retour dans son pays il se fit à l'aide de cette science passer pour un Dieu.* Je ne puis nullement comprendre comment un devin aurait pu enseigner aux hommes à avoir dans tous leurs actes la pensée de Dieu présente, et aurait rendu si purs ses disciples et les propagateurs de sa croyance. En outre ses apôtres convertissaient leurs auditeurs par des miracles ou sans miracles; il serait absurde de dire qu'ils ne faisaient pas de miracles, mais que forts de leur seule foi, et par le secours d'une dialectique habile, ils promulgaient partout leur nouvelle doctrine, puisque sans miracles cette doctrine qui innovait en toutes choses n'aurait inspiré aucune confiance. Et s'ils faisaient des miracles, comment les croire

des magiciens ; eux qui bravaient tous les périls pour établir une religion qui proscriit les arts magiques ?

XXXIX. Ce que Celse écrit pour exciter des rires impies ne mérite nulle réfutation. Qu'importe qu'il dise : *Dieu, que sa nature rend incapable de s'éprendre d'amour pour la forme humaine, embrassa cependant la mère de Jésus parce qu'elle était belle. Il aurait au moins dû choisir une femme dans l'opulence, une princesse, dont personne ne se fût encore approché.* Le facétieux sophiste continue en ces termes : *Mais ni la puissance du Dieu, ni les excuses pour couvrir sa faute, ne la déroberent au courroux de l'artisan qui la chassa de sa maison. Rien de tout cela donc n'appartient au royaume de Dieu. Ne semble-t-il pas entendre ces insulteurs de carrefour, qui accablent les passants d'outrages non motivés.*

XL. Il tire ensuite de saint Matthieu, et peut-être aussi des autres évangélistes, ce qui est dit de la colombe descendue sur le Sauveur, lors de son baptême par Jean, et il voit dans ce fait une fable. Enfin, après avoir combattu victorieusement, comme il le croit, la naissance miraculeuse de Jésus, il passe aux événements de sa vie, mais sans suivre aucun ordre, s'abandonnant aux élans de la haine, qui l'égare. Car on sait que les hommes entraînés par cette passion disent sans examen tout ce qui leur vient à la bouche, et ne peuvent formuler avec sagesse et avec ordre leurs accusations. S'il avait pu conserver l'ordre logique, Celse aurait suivi l'Évangile, en réfutant toutes ses histoires depuis la première jusqu'à la dernière. Au contraire notre ennemi, qui sait tout, passe subitement de la naissance de Jésus à la colombe, figure du Saint-Esprit, qui descend sur lui lors de son baptême. Puis il attaque les prédictions sur la venue du Messie ; ensuite il revient à l'étoile qui annonça la naissance du Sauveur et aux mages qui arrivèrent d'Orient pour l'adorer. C'est ainsi qu'en parcourant son livre on trouve tous les faits confondus, preuve palpable de la témérité vaine qui lui a

fait intituler ce livre *Paroles de vérité*, contrairement à l'usage de tous les philosophes, qui n'ont jamais osé usurper un titre aussi exclusif. Platon nie qu'il soit d'un homme sage de garder pour lui quelques points des doctrines les plus secrètes; Chrysippe, après avoir exposé à ses auditeurs les choses qui lui étaient connues, les renvoie souvent pour une plus complète initiation à d'autres philosophes. Quant à Celse plus sage que tous les Grecs et sachant toute chose, il ne prononce que des axiomes infaillibles.

XLI. De peur qu'on ne nous accuse d'user de ruse, et de passer sous silence les chapitres que nous ne pouvons réfuter, nous suivrons pas à pas notre adversaire, sans conserver l'ordre logique des faits, mais en nous conformant à la disposition qu'il lui a plu d'adopter dans son livre. D'abord, que dit-il sur le Saint-Esprit qui apparut au Sauveur en forme de colombe? Le Juif de Celse apostrophe ainsi Nôtre-Seigneur : *Tu prétends qu'à ton baptême par Jean un oiseau est descendu du ciel sur toi : quels sont les témoins dignes de foi qui l'attestent? Il n'y a que toi et un de ceux qui sont morts avec toi. Vous deux avez seuls entendu la voix céleste qui t'appelait Fils de Dieu.*

XLII. Avant de répondre, observons d'abord qu'il est très-difficile, quelquefois impossible, de donner une démonstration complète des histoires même les plus authentiques. Supposons que quelqu'un vienne contester l'existence de la guerre de Troie, parce que cet événement est mêlé à des fables, comme celle d'Achille, né d'un mortel, Pelée, et d'une déesse de la mer, Thétis; ou celles de Sarpédon, issu de Jupiter; d'Ascalaphe et d'Ialmène, fils de Mars; et d'Énée, fils de Vénus. Comment, en nous embarrassant de ces fables, prouverions-nous à un sceptique qu'il y a eu réellement un siège de Troie, et des combats entre les Grecs et les Troyens? Pour celui qui rejeterait, l'histoire d'Oedipe et de Jocaste, d'Étœocle et de Polynice, parce qu'il y est question d'une femme sphinx, com-

ment lui en prouverions-nous la vérité ou l'authenticité? La même chose a lieu pour Épigone, pour le retour des Héraclides, et mille autres événemens, même pour ceux auxquels ne s'est mêlée aucune circonstance merveilleuse. Mais en lisant l'histoire avec une ame impartiale, et sans céder à des préjugés, on parvient à distinguer le vrai d'avec la fiction, à comprendre le sens même que ceux qui les ont imaginées attachaient aux allégories, et l'on devine au caractère qu'ils portent les faits mensongers, créés par l'adulation. Ces réflexions doivent être appliquées par nos auteurs à l'ensemble de l'histoire de Jésus-Christ, non pour s'encourager à une foi aveugle et sans logique, mais pour lire cette histoire en toute simplicité de cœur, avec une attention profonde et dans l'esprit où elle a été composée, afin d'en pénétrer le vrai sens.

XLIII. Disons donc d'abord qu'un péripatéticien, un élève d'Épicure ou de Démocrite parleraient avec conséquence, en niant que le Saint-Esprit soit apparu sous forme de colombe; mais malgré toute sa profondeur, Celse n'a pas remarqué qu'il fait parler un Juif, et qu'un Juif trouve dans ses prophètes, et croit des choses bien plus incroyables, que ce qu'on raconte de l'apparition de la colombe. Car à cet incrédule on peut répondre: et qui a donc attesté les paroles que, suivant la Bible, le Seigneur Dieu dit à Adam, à Ève, à Caïn, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob? Pour opposer un texte à un autre, je citerai à ce Juif les paroles d'Ézéchiël: *Les cieux s'ouvrirent et j'eus une vision de Dieu, vision semblable à la gloire du Seigneur, qui me dit.* Là dessus j'observerai qu'il faut croire qu'Ézéchiël était un imposteur, lorsqu'il raconte les merveilles des cieux ouverts devant lui, si l'on refuse de croire à ce qui est écrit de Jésus, sans autre preuve que son propre témoignage et celui d'un des compagnons de son supplice. Ces paroles d'Isaïe: *J'ai vu le Seigneur Sabaoth assis sur un trône sublime, et des Séraphins debout à l'en-*

tour, chacun avec six ailes, ces visions et bien d'autres, qui nous en atteste la réalité? O Juif, tu ne soupçonnes dans ces choses aucun mensonge, tu les crois révélées par le Saint-Esprit au prophète qui a non-seulement parlé, mais écrit sous l'inspiration d'en haut. Qui cependant est le plus digne de foi, ou de Jésus, ou de l'homme qui prétend avoir vu les cieux ouverts, et entendu la voix du Seigneur Sabaoth, assis sur un trône élevé? Isaïe et Ézéchiel n'ont rien fait de comparable à ce qu'a fait Jésus, dont les vertus ont brillé non-seulement durant sa vie terrestre et humaine, mais brillent encore aujourd'hui, au point de ramener du vice à la vie morale tous ceux qui croient à Dieu par lui. La preuve que cette conversion des mœurs est le résultat de ses mérites, c'est que, comme l'expérience nous le montre, autant que les paroles du maître, il y a une grande insuffisance d'ouvriers pour la moisson, et néanmoins les Églises qui sont les aires de Dieu, se remplissent de gerbes innombrables.

XLIV. Je ne parle point ainsi au Juif pour infirmer les témoignages d'Ézéchiel et d'Isaïe, car j'ai la foi du Christ; mais j'emploie des points de doctrine qui nous sont communs, pour montrer que Jésus mérite plus que les prophètes d'être cru, quand il dit et raconte à ses disciples ce qu'il a vu et entendu. On dira peut-être que ceux qui ont écrit cette histoire de la voix céleste et de l'apparition de la colombe n'étaient pas présents au récit de Jésus. Quand même il en eût été ainsi, l'esprit qui révéla à Moïse des événemens bien antérieurs à cet historien, et qui d'Abraham, père de la race juive, remontent jusqu'à la création du monde, cet esprit a bien pu aussi inspirer les Évangélistes, et leur montrer le prodige accompli au baptême de Jésus-Christ. Pourquoi les cieux s'ouvrirent-ils, pourquoi la colombe fut-elle vue, et pourquoi le Saint-Esprit préféra-t-il pour son apparition cette forme à celle de tout autre animal? C'est ce que peuvent nous dévoiler ceux-là seuls à qui Dieu a fait don de la sagesse; et l'éclair-

cissement de ces questions n'entre point dans notre but, qui est de montrer à Celse combien il a été trompé par son Juif, dont les arguments sceptiques sont en pleine contradiction avec sa foi en des choses bien plus difficiles à croire que celles qu'il nie.

XLV. Je me souviens d'avoir autrefois parlé de la sorte à des Juifs renommés comme sages, et devant des juges de leur nation : dites-moi, hommes honorables, puisque deux êtres extraordinaires ont apparu, faisant des choses qui surpassent la force humaine, je veux dire votre législateur Moïse, qui a écrit sa propre vie, et notre maître Jésus, qui n'a laissé aucun écrit, mais auquel ses disciples rendent témoignage dans les Évangiles, d'où vient la confiance entière accordée à la véracité du premier, quoique les Égyptiens l'aient calomnié comme un imposteur qui accomplissait ses prodiges par des moyens magiques, d'où vient votre foi dans Moïse, pendant que vous refusez de croire en Jésus, et le chargez d'accusations. On conçoit que chaque peuple vante ses propres héros ; comme les chrétiens admettent toutes les merveilles racontées sur Jésus par ses disciples, ainsi les Juifs admettent les grandes actions de Moïse. Mais les chrétiens, en croyant au Christ, ne répudient pas pour cela les prophéties mosaïques ; au contraire, ils les prennent comme appui de leur foi. Si vous voulez des démonstrations sur notre Messie, dites-nous d'abord pourquoi vous croyez à Moïse qui l'a précédé, nous expliquerons ensuite les motifs de notre croyance ; mais si vous tergiversez et refusez de nous donner vos raisons, nous imiterons votre silence, et nous garderons nos preuves. Si vous voulez avouer l'insuffisance de Moïse, écoutez ce que nous fournissent sur Jésus votre loi et vos prophètes, car ce sont les mêmes arguments qui défendent et montrent Moïse et les prophètes comme des envoyés de Dieu.

XLVI. Or la Bible et les prophètes sont remplis de récits merveilleux et du même genre que celui de la colombe

et de la voix venant du ciel au baptême de Jésus ; et le seul fait que le Saint-Esprit apparut sous cette forme d'oiseau, me paraît une preuve convaincante des calomnies de Celse contre les miracles du Sauveur qu'il opérât, dit-il, au moyen des arts magiques dont les Égyptiens l'avaient instruit. Quant aux prodiges et aux miracles accomplis par les Apôtres de Jésus, ils étaient nécessaires pour confirmer la doctrine et les lois nouvelles, et déterminer les néophytes à quitter les mœurs paternelles et à braver les périls d'une mort cruelle. Encore aujourd'hui les chrétiens ont conservé plus d'une trace de l'intervention parmi eux de cet esprit divin, apparu sous forme de colombe : ils chassent les démons, guérissent les maladies, et prédisent l'avenir par l'invocation du Verbe. En dépit des sarcasmes de Celse et du Juif, je dirai cependant que beaucoup sont devenus chrétiens presque malgré eux, et par l'action d'un esprit inconnu qui frappait leur vue ou leur sommeil, et changeait leurs ames au point d'éteindre leur haine et de leur inspirer pour le christianisme un amour plus fort que la mort. Nous savons des traits de ce genre dont nous avons été témoins oculaires, et qui, si nous les écrivions, fourniraient ample matière aux rires des incrédules ; accoutumés à entendre leurs charlatans raconter des histoires pareilles, ils nous traiteraient aussi d'imposteurs. Dieu qui voit le fond de notre conscience, nous est cependant témoin que loin de chercher à tisser de fables le divin enseignement du Christ, nous avons pour unique but de l'entourer de preuves aussi évidentes que variées. Puisque c'est un Juif qui doute que le Saint-Esprit ait plané en forme de colombe sur Jésus, je lui demanderai quel est dans Isaïe celui qui dit de lui-même : *Le Seigneur et son Esprit m'ont envoyé*. Je demanderai si le Père et le Saint-Esprit ont envoyé Jésus ; ou si c'est à la fois le Christ et l'Esprit qui sont envoyés du Père. Comme cette dernière proposition est la seule orthodoxe, et qu'après la venue du Sauveur le Saint-Esprit devait aussi descendre sur

la terre pour accomplir le texte des prophéties, il était naturel que les Évangélistes mentionnassent comment cet oracle avait été accompli, et qu'ils en transmissent par l'Écriture la connaissance à la postérité.

**XLVII.** Je ferai observer encore à Celse et à son Juif qui admet le baptême de Jésus par Jean-Baptiste, que ce prophète baptisant pour la rémission des péchés, est d'ailleurs mentionné par un historien très-rapproché de l'époque de Jean et de Jésus. Joseph, dans son huitième livre des Antiquités, cite Jean-Baptiste, et l'assurance donnée par lui à ceux qui recevaient son baptême, que leurs péchés étaient effacés. Ensuite cherchant pourquoi Jérusalem fut détruite et son temple rasé, il n'en assigne pas, il est vrai, la cause réelle, c'est-à-dire les embûches tendues au Sauveur, annoncé par les prophètes, et sa mort violente; néanmoins il parle, comme à son insu, du maître en qui il refuse de voir le Christ, et s'exprime sur son compte d'une manière qui se rapproche de la vérité. Car, selon lui, les malheurs des Juifs viennent de ce qu'ils firent mourir Jacques-le-Juste, frère de Jésus, qui était appelé Christ. Jacques est ce vrai disciple de Jésus que Paul dit avoir vu, et qu'il appelle le frère du Seigneur, moins à cause des liens du sang et de leur éducation commune, qu'à cause de la doctrine et des mœurs. Si Josèphe a pu attribuer à la mort d'un simple juste la ruine de Jérusalem, n'est-il pas encore plus raisonnable de lui assigner pour cause la condamnation du Christ, que tant de sociétés humaines tirées de la fange des vices proclament comme Dieu et adorent comme leur fondateur.

**XLVIII.** Ainsi le Juif ne peut défendre Ézéchiël et Isaïe, ni aucun autre prophète, puisqu'on trouve dans chacun d'eux des récits semblables à celui de Jésus sur les cieus ouverts et la voix entendue. Pour nous, nous défendrons notre cause auprès de tous ceux qui reconnaissent la Providence, en leur rappelant ce qu'ils savent sur les songes et les visions, plus ou moins claires, soit des chose



divines, soit des choses futures terrestres. Il n'y a rien d'absurde en soi à admettre ces révélations faites à l'ame dans la veille comme dans le sommeil, révélations utiles à celui qui les reçoit ou à celui à qui elles sont communiquées. Ainsi que durant le sommeil nous croyons entendre de nos oreilles et voir de nos yeux, quoique notre esprit seul reçoive ces impressions, de même on peut admettre que les prophètes avaient des visions, toutes les fois qu'ils racontaient les merveilles par eux contemplées dans les cieus, ou les paroles que leur avait dites le Seigneur. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que le ciel sensible se soit réellement ouvert aux yeux corporels d'Ézéchiël, pour qu'il ait pu écrire ses révélations. Et il y a moyen d'expliquer aussi de cette manière ce que l'Évangile raconte du Sauveur, en usant toutefois de prudence pour ne pas scandaliser les faibles, qui par leur simplicité même agitent le monde et pénètrent le ciel. Mais pour pénétrer plus avant dans le sens général et divin de l'Écriture, il faut être un élu, un bienheureux; à celui-là seulement Salomon a dit: *Tu trouveras le sens divin*. Or ce sens peut être perçu par des yeux accoutumés, comme ceux des Chérubins et des Séraphins, à contempler des choses surnaturelles; par une ouïe destinée à saisir d'autres bruits que ceux qui se font dans l'air; par un goût apte seulement à jouir du pain de vie, descendu du ciel pour ranimer le monde; par un odorat qui ne perçoit que la bonne odeur du Christ, expliquée dans saint Paul; enfin par un toucher semblable à celui qui fit dire à saint Jean qu'il avait touché de ses mains le Verbe de Dieu. Les prophètes bienheureux avaient obtenu ces sens supérieurs qui leur faisaient voir, entendre, goûter, sentir en quelque sorte, toute chose d'une manière divine; par leur foi, ils touchaient le Verbe, dont les émanations, en leur communiquant la santé incorruptible, les rendaient aptes à voir réellement ce qu'ils décrivent, à écouter ce qu'ils racontent, et à devenir témoins et acteurs des scènes dont leurs livres sont la peinture. Ainsi Isaac sentait l'o-

deur des vêtements divins du Fils, et donnait sa bénédiction spirituelle en disant : *C'est l'odeur de mon Fils, semblable à celle d'une moisson abondante et bénie.* Ainsi Jésus toucha le lépreux, plutôt dans le sens spirituel que corporellement, pour le purifier, à mon avis, de deux manières, de la lèpre physique par son contact, comme le pensent beaucoup d'interprètes, et de la lèpre morale par son contact divin. Dans le même sens Jean a dit : *J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous forme de colombe, et s'arrêter sur lui. Et j'ignorais qui il était; mais celui qui m'a envoyé baptiser par l'eau m'a dit : celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et planer, celui-là est destiné à baptiser par l'Esprit saint. Et j'ai vu et rendu témoignage que celui-là est le Fils de Dieu.* Pour Jésus les cieux avaient été ouverts, mais aucun autre que Jean n'avait pu y plonger les regards; le Sauveur néanmoins prédit à ses Apôtres qu'ils les verraient aussi : *En vérité je vous le dis, vous verrez les cieux ouverts, et les Anges de Dieu monter et descendre vers le Fils de l'homme.* C'est ainsi que Paul fut ravi au troisième ciel, ouvert devant les regards de ce fidèle disciple : *Si ce ravissement eut lieu corporellement, ou seulement par une extase de l'ame, je ne sais, dit-il lui-même, Dieu le sait.* Mon but ne me permet point de dissertar sur ces paroles, je remarque seulement que Celse se trompe en disant que Jésus raconta à ses disciples l'ouverture des cieux et la descente du Saint-Esprit sous forme de colombe vers le Jourdain. Dans aucun endroit de l'Évangile on ne voit Jésus faire un pareil récit. L'honorable Celse oublie que ce récit est peu vraisemblable de la part de celui qui, après le miracle du Thabor, recommande à ceux qui en avaient été témoins, de n'en rien dire avant sa résurrection du milieu des morts. Toute l'histoire de Jésus montre combien il évite soigneusement de parler de lui-même : *Si je rends, dit-il, témoignage de moi, mon témoignage n'est plus la vérité.* Sachant bien qu'il aimait mieux se montrer comme Christ par ses œuvres plutôt que par ses pa-

roles, et qu'il évitait de parler de lui, les Juifs le tenaient en disant : *Si tu es le Christ, avoue-le ouvertement.* Cependant comme Celse fait dire par un Juif à Jésus : *Personne n'a vu l'Esprit saint sous forme de colombe, si ce n'est toi, et le compagnon de ton supplice que tu appelles en témoignage*; montrons l'ineptie d'un tel langage dans une bouche juive. Jean n'est nullement regardé par les Juifs comme le compagnon de Jésus, et ils ne joignent point le supplice de l'un à la passion de l'autre. Ceci prouve que celui qui se glorifie de tout savoir, n'a pas su quel rôle assigner au Juif vis-à-vis du Sauveur.

XLIX. En outre comment se fait-il que Celse passe sous silence l'argument le plus fort en faveur du Christ, à savoir que Moïse, et les prophètes avant et après Moïse, l'avaient annoncé. Sans doute il aura craint de ne pas pouvoir réfuter une telle masse de prophéties, que ni les Juifs ni aucune secte chrétienne n'ont jamais niées. Peut-être aussi n'a-t-il pas connu ces témoignages, et ce qui le ferait croire, c'est qu'il prête au Juif des propos qui conviendraient beaucoup mieux à un Samaritain ou à un Sadducéen qu'au fidèle de Moïse. Ce dernier n'aurait point dit ce qu'on lit dans Celse : *Mon prophète a jadis déclaré que le Fils de Dieu viendrait dans Jérusalem, pour juger les hommes vertueux et punir les coupables.* Il n'y a pas en effet qu'un seul prophète qui ait prédit le Messie, et quand même ce langage serait prêté aux Samaritains et aux Sadducéens, qui n'admettent que les livres de Moïse, ils ne se seraient pas servis du nom de Jérusalem, ville encore non existante au temps de Moïse. Plût à Dieu que tous les calomniateurs de notre foi fussent aussi ignorants que Celse de nos usages et de nos Écritures; leurs attaques perdraient ainsi toute leur force de séduction, même sur ceux dont la foi chancelante n'a point encore subi les épreuves du temps. Un Juif n'avouera jamais qu'un de ses prophètes a prédit la venue du Fils de Dieu; car c'est le Christ de Dieu qu'ils attendent, et de là vient qu'ils

nous demandent souvent ce que nous entendons par Fils de Dieu, et prétendent que c'est un être fictif, dont les prophètes n'ont jamais parlé. Nous observons ceci, non pour nier que le Fils de Dieu n'ait été réellement prédit, mais pour montrer que le Juif, entendant tout autrement les prophéties, on lui attribue à tort ces mots : *Jadis mon prophète a déclaré dans Jérusalem que le Fils de Dieu viendrait.*

L. Ensuite, comme si les prophètes n'avaient dit sur le Christ rien autre chose, et se bornant à l'annoncer comme rémunérateur des justes et vengeur du crime, n'avaient parlé ni de sa naissance, ni de sa mort par la main des Juifs, ni de sa résurrection et de ses miracles, le Juif de Celse ajoute : « Pourquoi, ô Jésus, cet oracle te concerne-t-il plutôt que six cents autres prophètes, venus depuis qu'il a été prononcé ? » Enfin, pour indiquer que l'oracle convient mieux aux autres, il traite, je ne sais pourquoi, *de fanatiques et d'imposteurs ceux qui se donnent comme le Fils de Dieu descendu du ciel.* Je ne sache pas qu'il y en ait en Judée qui se soient donnés pour tels. Les oracles des prophètes sur le Christ sont de plusieurs espèces; les uns énigmatiques, les autres enveloppés d'allégories, quelques-uns exprimés en paroles claires et éloqu岸tes. Comme le faux Juif de Celse prétend méchamment, et dit, au sujet des oracles prononcés en Judée sur le Christ, que ces oracles peuvent également s'appliquer à d'autres personnages, nous allons exposer en peu de mots des preuves contre lesquelles l'incrédulité essaiera en vain toute sa puissance de destruction, appelant à son secours ses plus forts raisonnements, sans pouvoir dépouiller de leur foi ceux qui ont su l'unir à la plus pure raison.

LI. Sur Bethléem, indiqué comme le lieu où devait naître le prince futur, le prophète dit : *Et toi Bethléem, maison d'Éphratha, tu n'es pas la moindre des mille cités de Juda. Car de toi sortira le dominateur d'Israël, et sa sortie est du commencement et des jours de l'éternité.*

Vous n'appliquerez cet oracle à aucun fanatique, à aucun imposteur, à aucun de ceux qui se disent envoyés du ciel, selon le Juif de Celse, à moins de prouver qu'il est né à Bethléem, ou du moins qu'il est sorti de cette ville pour gouverner le peuple. Si, non content de ce témoignage de Michée, et de l'histoire évangélique écrite par les disciples de Jésus, mon lecteur veut de plus amples preuves que le Christ est né à Bethléem, qu'il sache que l'on montre dans cette ville la grotte de la Nativité, et dans cette grotte la crèche où l'enfant a été enveloppé de langes, conformément au récit des évangélistes. Ces faits sont populaires non-seulement en Judée, mais même chez les ennemis de notre foi, qui avouent que le Dieu des chrétiens est né dans cette grotte. Même avant la venue du Christ, les princes des prêtres et les scribes, mus par la clarté évidente des prophéties, enseignaient que le Messie naîtrait à Bethléem : cette croyance s'était répandue jusque parmi le peuple. C'est pourquoi Hérode, ayant questionné à ce sujet les princes des prêtres et les scribes de la nation, reçut pour réponse que l'Écriture désignait Bethléem, patrie de David, en Judée, comme le lieu où naîtrait le Sauveur. Les Juifs, dans l'évangile de saint Jean, tiennent le même langage. Ce n'est qu'après la nativité de Jésus que les docteurs d'Israël, pour empêcher qu'on ne crût que le Messie était né, cessèrent d'indiquer Bethléem comme le lieu où il devait apparaître. Et en cela, ils ressemblent à ceux qui dirent aux soldats, gardiens du sépulcre et témoins oculaires de la résurrection : *Répandez le bruit que ses disciples sont venus durant la nuit, et ont profité de notre sommeil pour enlever son corps. Si votre chef en est instruit, nous intercéderons pour vous, et nous vous déroberons au châtement.*

LII. Telle est la force du préjugé et de l'esprit de dispute, que ceux qui s'y livrent résistent à l'évidence plutôt que d'abdiquer les opinions dont ils se sont une fois imbus ; et de toutes les coutumes, il n'y en a point dont on se dégage

plus difficilement que de celles qui tiennent au dogme. On s'y attache plus qu'à toutes les autres choses, auxquelles cependant le cœur tient tellement, qu'on ne sépare pas sans de grandes peines l'homme de sa maison, de sa ville, de ses concitoyens. De là vient que tant de Juifs demeurent dans l'endurcissement, malgré les prédictions et les miracles de Jésus, et malgré les circonstances les plus frappantes de sa Passion. Cette faiblesse des affections humaines éclate surtout par la ténacité avec laquelle on conserve les mœurs de sa famille et de sa patrie, quelque honteuses et déraisonnables qu'elles soient. On ne parvient qu'après les plus grands efforts à désabuser l'Égyptien des superstitions paternelles, et de son culte pour des animaux sans raison, qu'il prend pour des dieux, et respecte à tel point qu'il aimerait mieux mourir que manger leur chair. Si nous avons insisté longuement sur la prophétie relative à Bethléem, nous l'avons fait pour répondre à ceux qui diront peut-être : Pourquoi donc le peuple ne s'est-il pas converti, et n'a-t-il pas accepté aussitôt la doctrine et les améliorations que Jésus apportait, puisque les prophéties juives sur sa venue étaient si claires. Ce reproche ne peut tomber sur nous qui croyons en Jésus, et qui avons appris à appuyer notre foi par des raisons solides.

LIII. Si l'on demande d'autres prophéties ayant manifestement rapport à Jésus, nous citerons celle de Jacob ; ce patriarche, d'après le récit de Moïse, sentant sa fin approcher, rassembla ses enfants, et prédit entre autres choses à Juda que *le sceptre ne sortirait pas de sa race, et que le chef ne cesserait pas de sortir de son sang, jusqu'à ce que se fussent accomplis les destins qui lui étaient réservés.* Quand même l'infidèle soupçonnerait l'authenticité de cette prophétie, parce qu'elle a été publiée par Moïse, long-temps après l'époque de Jacob, il n'en est pas moins inexplicable comment Moïse a pu prédire que les douze tribus seraient gouvernées par des chefs issus de celle de Juda, qui donnerait son nom à toute la nation des Juifs.

En lisant avec candeur cette prophétie on admirera également la prescience qui, en faisant voir au législateur que les princes sortiraient de Juda, lui montrait en même temps la fin de leur règne, et lui faisait dire que les chefs cesseraient de *sortir du sang de Juda, quand seraient arrivés ses destins et celui qui était l'attente des nations*. Le Christ de Dieu est donc celui en qui étaient déposés les destins de Juda ; il est le prince des promesses divines ; il est, je le dirai hardiment, *l'attente des nations*, tant de celles qui ont existé avant lui que de celles qui sont venues depuis son apparition. Car chez tous les peuples, il y a des hommes qui croient par lui à Dieu, et qui placent leurs espérances dans son nom, dans ce nom qu'Isaïe appelle *l'espoir des nations*. C'est lui qui a dit aux capifs (esclaves de leurs péchés) : *Sortez de prison*, et aux ames obscurcies par l'ignorance : *Venez à la lumière*, conformément au texte suivant des prophéties : *Je t'ai confié les nations pour que tu les ressuscites, que tu prennes possession des héritages dissipés, et dises aux prisonniers : Sortez de vos cachots ; et aux esclaves de l'ignorance : Soyez illuminés*. La conséquence de la venue du Sauveur pour tous ceux qui, sur la terre, croient avec simplicité a été d'ouvrir à tous indistinctement les pâturages spirituels.

LIV. Celse, qui prétend connaître à fond notre doctrine, reproche au Sauveur de n'avoir pas été et de n'avoir pu être, durant sa Passion, aidé par son Père. Il ignore que cette Passion avait été prédite et dans ses circonstances et dans ses causes, qu'il fallait qu'elle arrivât pour sauver la race humaine, qu'en outre les nations privées de prophètes devaient le reconnaître, et qu'il n'apparaîtrait que sous une forme extérieurement méprisable, conformément aux paroles du prophète : *Voici que mon fils se fera comprendre, qu'il sera exalté et glorifié. Beaucoup seront dans la stupeur devant toi, ta face sera honorée et ta gloire se répandra parmi les fils des hommes. Les peuples t'admireront et les rois garderont le silence, parce que ceux qui*

*n'avaient point entendu parler de lui le connaîtront, et ceux à qui il n'avait pas été annoncé le verront. Seigneur, qui a cru dans tes paroles ? à qui ton bras s'est-il révélé ? Il est apparu comme un petit enfant en présence du Seigneur, comme une racine dans la terre desséchée. Il est sans éclat et sans gloire ; nous l'avons vu : il n'avait aucune beauté, son visage était sans fierté et défaillant, pour des yeux humains. C'était un homme dans la souffrance, et sentant ses infirmités ; son front courbé portait la trace de ses humiliations. Il souffrait pour nous, et portait le poids de nos crimes, et nous l'avons vu pour cela dans l'accablement et l'affliction. Mais il était accablé par nos péchés, il était devenu infirme à cause de toutes nos infirmités. La loi de réconciliation émane de lui, son supplice nous a réhabilités, nous tous, brebis errantes, hommes égarés dans nos voies. Dieu l'a condamné à cause de nos fautes, et, succombant sous la douleur, cette victime n'ouvre plus la bouche. Un jugement dégradant a été prononcé sur lui. Qui racontera sa génération ? Il est dépouillé violemment de la vie terrestre, et conduit à la mort à cause des iniquités de mon peuple.*

LV. Je me souviens qu'un des philosophes juifs avec lesquels je disputais un jour expliqua ces prophéties, en les appliquant à tout le peuple juif dispersé et persécuté, afin de répandre par sa dispersion même la vérité chez toutes les nations ; Israël serait ainsi *l'homme placé dans la souffrance, dont la face est sans gloire aux yeux du monde, mais que verront ceux même à qui il n'a pas été annoncé.* Je m'efforçai de réfuter une telle interprétation, qui appliquait à un peuple entier ce qui concerne un seul individu. Je demandai de qui étaient ces paroles : *Il porte nos péchés et souffre pour nous ; il a été blessé par nos crimes, et il est infirme de nos infirmités ; son supplice nous a rendu la vie.* Il est clair que le prophète, inspiré de l'esprit divin, prête ces paroles à des hommes et juifs et gentils, qui ont été guéris par la Passion du Sauveur de la lépre du péché. Ce qui accabla sur-



tout les docteurs juifs fut ce passage : *Il a été conduit à la mort à cause des iniquités de mon peuple.* En effet, si cet être eût été le peuple de Dieu, comment aurait-il pu être conduit à la mort comme une victime pour les péchés du peuple ? Il faut bien que ce soit un homme ; et l'on n'en peut supposer un autre que Jésus, dont la mort nous a rachetés, nous tous qui croyons en lui, et a livré à la croix les principautés et les puissances du monde. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ces prophéties dans toutes leurs parties ; si l'on a insisté sur elles, c'était uniquement pour mieux réfuter le Juif de Celse.

LVI. Notre adversaire, aussi bien que son Juif, et tous ceux qui ne croient pas en Jésus, ignorent que les prophètes ont annoncé deux avènements du Christ, le premier obscur et soumis aux infirmités humaines, pendant lequel vivant au milieu des hommes il devait leur montrer la voie de Dieu, pour ne laisser à personne l'excuse de l'ignorance, au jour du jugement ; le second glorieux et divin, et où le Dieu homme apparaîtra, sans plus porter aucune trace des faiblesses humaines. Il serait trop long de citer les prophéties, qu'il suffise de mentionner du psaume 44<sup>e</sup> intitulé cantique au bien-aimé, ces paroles, où il est évidemment reconnu comme Dieu : *Sur tes lèvres est répandue la grâce, car le Seigneur t'a béni dès l'éternité ; ceins-toi de l'épée de la puissance, révèle ta face, et développe ta beauté, avance toi et règne dans la prospérité. Ta droiture opérera des prodiges pour la vérité, la clémence, la justice. Tes flèches sont aiguës, ô Tout-Puissant, elles frappent les peuples et le cœur des ennemis du roi.* Ce qui suit exprime encore plus clairement la divinité du Christ : *Tu sièges, ô Dieu, dans le siècle des siècles. Le sceptre de ton empire est la verge directrice. Parce que tu as aimé la justice et haï l'iniquité, Dieu t'a élu parmi tous tes compagnons, et t'a oint de l'huile de la joie.* On voit ici le prophète parler au Dieu qui siège dans les siècles des siècles, dont le sceptre est la verge directrice de toutes choses, au

Dieu oint par son Dieu, de préférence à tous ses compagnons, parce qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité. Je me souviens d'avoir embarrassé beaucoup par ce texte un sage d'entre les Juifs, qui après bien des efforts conclut enfin en vrai Juif que les mots : *Tu sièges, ô Dieu, dans les siècles des siècles, et ton sceptre est la verge directrice,* s'appliquaient au Dieu universel, et que le Christ était désigné seulement par les mots : *Parce que tu as chéri la justice et haï l'iniquité, ton Dieu t'a oint de l'huile de la joie.*

LVII. Le Juif de Celse dit encore au Sauveur : *Puisque tu appelles fils de Dieu quiconque est né selon la Providence divine, en quoi diffères-tu donc des autres hommes ?* Je réponds qu'en effet quiconque ne se laisse pas conduire par la crainte, mais suit la vertu pour elle-même est, comme l'enseigne saint Paul, enfant de Dieu. Mais celui qui est leur source et leur principe diffère énormément de ces hommes vertueux dont saint Paul a écrit : *Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude et de crainte, vous avez reçu l'esprit des enfants d'adoption, qui nous fait invoquer le père des jours.* Le Juif de Celse continue ses blasphèmes : *Une foule d'hommes, dit-il, accusent Jésus prétendant s'appliquer à eux-mêmes les prophéties sur le Christ.* Nous ignorons si Celse a connu des hommes qui pendant leur vie ont voulu se faire appeler les fils et la puissance de Dieu, et essayé d'opérer les mêmes œuvres que Jésus; mais, comme l'amour de la vérité nous porte à éclairer chaque question le plus complètement possible, nous dirons qu'avant Jésus un certain Theuda se prétendit grand chez les Juifs; or à peine avait-il rendu l'âme, que tous ceux qu'il avait séduits se dispersèrent. Après lui et vers le temps où naquit Jésus, un Galiléen nommé Judas apostasiant sa religion et son pays, s'acquit beaucoup de partisans, à cause de son apparente sagesse et de ses œuvres extraordinaires. Or, quand la loi eut puni son crime, il fut oublié et sa doctrine s'éteignit presque entièrement. Après l'époque de Jésus, le samaritain Dosithée voulut aussi

persuader aux siens qu'il était le Christ annoncé par Moïse, et il fit un assez grand nombre d'adeptes. Mais c'est ici le lieu de rappeler la sage maxime de Gamaliel, citée dans les actes des apôtres, et qui prouve admirablement que tous ces prétendus Fils de Dieu étaient étrangers aux promesses et aux vertus de Dieu, déposées seulement dans Jésus-Christ. Cette maxime est ainsi conçue : *Si cette croyance ou cette œuvre vient des hommes elle se dissoudra* (comme on l'a vu en effet après la mort des imposteurs); *si au contraire elle émane de Dieu, vous ne pouvez la dissoudre sans vous exposer à combattre contre Dieu.* Simon le magicien de Samarie voulut aussi tromper le peuple par sa science magique, et il y réussit, mais aujourd'hui si l'on disait qu'il n'y a plus sur la terre que trente Simoniens on exagérerait peut-être leur nombre. Quelques hommes en Palestine se souviennent de son nom oublié partout ailleurs : à cela se réduit la renommée dont il avait voulu remplir le monde. Il n'est connu que par les actes des apôtres; la mention qui se fait de lui est due aux chrétiens, et l'expérience a démontré que rien de divin ne résidait dans Simon.

LVIII. Passant aux mages de l'Évangile, Celse dit par l'organe de son Juif : *Jésus prétend qu'à sa naissance il fut déjà adoré comme Dieu par des sages venus de la Chaldée, et qu'ils le firent connaître au tétarque Hérode; que ce prince envoya tuer tous les enfants nés en même temps que lui, afin de l'envelopper dans le massacre général, et d'empêcher qu'arrivé à l'âge mûr il ne s'emparât du trône.* Notons d'abord l'ignorance d'un homme qui confond les Mages avec les Chaldéens, et ne voit pas combien la profession des uns diffère de celle des autres, ce qui lui fait fausser entièrement le sens de l'Évangile. En outre, pourquoi passe-t-il sous silence la cause qui poussait les Mages, c'est-à-dire l'étoile qui, selon l'Écriture, leur apparut en Orient? Mais répondons directement : cette étoile vue par eux en Orient, nous la croyons nouvelle et différente de

celles qui occupent soit le firmament suprême, soit les cieux inférieurs; nous croyons qu'elle est de l'espèce de celles appelées chez les Grecs de différents noms, à cause de leur longue queue, ou de leur forme en tonneau allongé, ou enfin des traînées de lumière qu'elles répandent. Développons à ce sujet notre opinion.

LIX. L'expérience prouve que les plus grands événements de ce monde, que les principales révolutions terrestres s'annoncent par des astres de ce genre, avant-coureurs des guerres entre les peuples, et des bouleversements des empires. On lit dans le *Livre des Comètes*, du stoïcien Chœrémon, comment ces étoiles pronostiquent quelquefois aussi des choses heureuses, et il le prouve par des exemples. Or, si le renouvellement des royaumes et d'autres événements importants sont annoncés par des comètes, quoi d'étonnant qu'il en soit apparu une à la naissance de celui qui devait renouveler l'espèce humaine, et répandre sa religion tant chez les Juifs que parmi les Grecs et une foule de nations barbares. Aucune prophétie n'atteste qu'une comète se lèvera pour annoncer la formation de tel ou tel empire; quant à l'astre avant-coureur de la Nativité de Jésus, Balaam l'avait prédit, en disant dans la Bible : *Une étoile sortira de Jacob, et un homme se lèvera dans Israël*. Pour expliquer la venue de l'étoile et des Mages à la naissance du Sauveur, il faut s'exprimer devant les Grecs autrement que devant les Juifs.

LX. Je dirai aux Grecs que les Mages ayant commerce avec les génies, les font coopérer à leurs actes d'après les principes des arts secrets qu'ils possèdent; ceci a lieu tant que n'apparaît pas une force plus divine, tant que ne se fait pas entendre une incantation supérieure à celle des génies. Mais dès qu'une puissance plus favorisée de Dieu vient convaincre d'insuffisance les vertus des génies, leur splendeur s'évanouit. Il est donc vraisemblable qu'à la naissance de Jésus, quand les légions célestes, comme le raconte saint Luc, et comme j'en suis convaincu,

se répandirent dans les airs, en chantant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre, et bonne volonté parmi les hommes*; alors les génies ou démons perdirent leur puissance, leurs vertus devinrent vaines, et leurs prestiges furent mis à nu. Ce fait s'accomplit non-seulement par la descente des Anges sur les nuages de l'air terrestre, mais encore et surtout par la force de la divinité qui était en Jésus. C'est pourquoi ne pouvant plus opérer, par leurs invocations magiques, ce qu'ils opéraient auparavant, les Mages, saisis d'étonnement, tinrent conseil; et, ayant vu dans le ciel un signe, ils voulurent en connaître le sens. Je pense qu'ils pouvaient avoir lu les prophéties de Balaam, déposées dans les livres de Moïse; ils y lurent donc ce que dit de l'étoile cet homme si habile dans l'astrologie, et quand ils eurent remarqué les mots : *C'est lui que je désigne pour l'avenir; je rends heureux, mais il n'approchera pas*; conjecturant que cette énigme désignait l'être annoncé et éclairé par l'étoile, et voyant qu'il était supérieur en forces à leurs démons et génies protecteurs, ils résolurent d'aller l'adorer. En conséquence, ils partirent pour la Judée, convaincus qu'un grand Roi était né, quoiqu'ils ne sussent quelle espèce de royauté il posséderait, ni quel était le lieu de sa naissance; ils emportaient avec eux des présents pour celui qu'ils regardaient comme étant à la fois Dieu et homme mortel, ainsi que l'indique la signification même de ces dons; et ayant enfin appris où il était né, ils allèrent lui offrir de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un être qui devait mourir. Ensuite, quittant ce Dieu qui est le conservateur de tout le genre humain, et qui commande tous les Anges patrons de l'univers, ils furent, en récompense de leur piété, avertis par un de ces Anges *de ne point retourner vers Hérode, mais de regagner leur patrie par un autre chemin.*

LX. Quoique le Juif de Celse n'y veuille pas croire, il

est cependant assez simple qu'Hérode ait tendu des embûches au roi nouveau-né. Car la méchanceté est aveugle, et elle voudrait vaincre et anéantir même les destinées célestes. Travaillé par ce vice, et, s'imaginant qu'il aurait un compétiteur pour le trône de Judée, Hérode prit une résolution déraisonnable. Il ne pensa pas que, s'il était vraiment roi, il régnerait, et que sinon, il était superflu de le mettre à mort. Aveuglé par sa malice et par les démons pervers qui dès l'origine tendirent des pièges au Sauveur, il ordonna sa mort, pensant qu'il serait et qu'il était déjà puissant. Ainsi, n'en déplaise à l'incrédule Celse, l'Ange qui voyait d'avance le cours des événemens, avertit Joseph de fuir avec l'Enfant et la Mère en Égypte. Pendant ce temps Hérode faisait massacrer à Bethléem et dans les environs tous les nouveau-nés, espérant que le nouveau roi des Juifs y serait compris. Il oubliait qu'il y a une puissance toujours occupée à veiller sur les jours des êtres qui doivent aider au salut de leurs semblables; et parmi eux, qui peut soutenir le parallèle avec Jésus? Lui seul était destiné à devenir roi, non de la manière dont le pensait Hérode, mais comme il convient à un monarque qui a reçu de Dieu même sa couronne, et comme un prince qui ne rend pas à ses sujets de simples services temporels plus ou moins indifférens, mais qui les instruit et les gouverne d'après des lois toutes divines. C'est dans ce sens que Jésus niait être un roi, comme on l'entend dans le monde, et montrait la supériorité de son empire comparativement à ceux de la terre. *Si mon royaume était d'ici-bas, disait-il, mes ministres agiraient de toutes parts, afin d'empêcher que je ne sois livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas de ce monde.* Si Celse eût compris ces paroles, il n'eût pas apostrophé le Christ, en disant: *Eh bien! si arrivé à l'âge viril tu devais régner sur Israël, pourquoi devenu homme n'as-tu pas occupé le trône? Loin de là, prétendu Fils de Dieu, tu es en vagabond, opprimé par la misère et les viles terreurs.* Est-il donc vil de fuir prudemment le dan-

..

ger, non par crainte de la mort, mais afin de servir utilement les autres par la prolongation de sa propre vie, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de désirer la mort, à cause de l'utilité qui en résultera pour le monde? Celui qui sait comprendre verra clairement, comme on l'a montré plus haut, que Jésus a subi la mort uniquement par amour pour les hommes.

LXII. Celse, qui ignore jusqu'au nombre des Apôtres, dit que le Sauveur, *suivi par dix ou onze hommes décriés, publicains et nautonniers adonnés au vice, errait çà et là comme un vagabond, ne se procurant qu'avec peine des aliments.* Avant de répondre à cette injure, j'observerai d'abord que si notre adversaire eût seulement ouvert les Évangiles, il y aurait lu que les Apôtres étaient au nombre de douze. Parmi eux se trouvait, il est vrai, un publicain, Matthieu; et parmi ceux qu'il nomme indistinctement des nautonniers, étaient Jacques et Jean, qui abandonnèrent pour Jésus et leur barque et leur père Zébédée. Quant à Pierre et à son frère André, qui gagnaient leur vie avec leurs filets, c'étaient simplement des pêcheurs. Le publicain Lévi, qui suivait Jésus, ne faisait point partie des Apôtres; quelques exemplaires de l'Évangile de saint Marc le rangent seul parmi eux. On ignore de quelle profession étaient les autres, avant de devenir disciples du Christ. Pour ceux qui lisent avec candeur et sagesse les actes de ces premiers Missionnaires, il est clair qu'ils agissaient au moyen de la force divine pour soumettre les hommes à la Religion et au Verbe de Dieu; car ils ne développaient dans leurs discours aucun des arts dialectiques et rhétoriques de la Grèce pour séduire leurs auditeurs. J'avouerai même que si Jésus eût choisi pour ministres de sa doctrine des hommes renommés comme sages et capables de capter par leurs raisonnements subtils et par leur éloquence les applaudissements de la multitude, on le soupçonnerait à bon droit d'avoir usé des mêmes moyens que certains philosophes fondateurs de sectes; et ce qui avait été promis

relativement à la divinité de sa doctrine ne paraîtrait pas accompli ; on pourrait dire en effet que la conversion des hommes a été opérée par l'attrait des beaux discours et le charme de la composition , et que notre doctrine , comme celle des philosophes humains , est issue *de la sagesse de ce monde*, et nullement *de la vertu de Dieu*. Au contraire, quand on voit des pécheurs et des publicains ignorant les premiers éléments des lettres, comme l'atteste Celse, d'après l'Écriture ; quand on les entend exposer avec tant de simplicité ce qu'ils ont appris, montrer la nécessité des dogmes chrétiens, non-seulement chez les Juifs, mais encore chez les autres nations, on ne peut s'empêcher d'admirer leur puissance de persuasion : puissance si extraordinaire, qu'évidemment Jésus leur dicta intérieurement leurs paroles, réalisant ainsi ce qu'il leur avait promis, en disant : *Venez avec moi, et je vous ferai pécheurs d'hommes*. De la même manière Paul s'écria : *La force de ma prédication ne consiste pas dans les phrases persuasives de la sagesse humaine, mais dans la manifestation de l'Esprit divin, afin que notre foi, rejetant l'appui de la philosophie mondaine, ne repose que sur la vertu de Dieu*. Déjà en annonçant la Mission évangélique, les prophètes avaient dit : *Ceux qui évangélisent ont reçu la parole du Seigneur, la force du roi tout-puissant et bien-aimé ; pour accomplir l'oracle qui dit : Sa parole se répand avec rapidité*. Ne voyons-nous pas en effet la prédication des Apôtres, remplir l'univers, et atteindre jusqu'aux limites du monde ? C'est pourquoi ceux qui écoutent la parole prêchée avec vertu sont remplis de cette même vertu, qui, animant leurs affections et leurs actes, les pousse à défendre la vérité jusque dans les supplices et la mort. Il en est d'autres qui, tout en croyant à Dieu par Jésus, demeurent privés des vertus divines, parce qu'ils n'ont adhéré qu'en apparence à la parole. Il est utile de répéter encore ce que j'ai déjà dit sur les paroles du Sauveur dans l'Évangile : *La moisson est grande, et les ouvriers sont en petit nombre ; dites donc au maître*



*d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.* Quiconque examinera de quelle manière, prévue par le Sauveur lui-même, s'est opérée la prédication évangélique, reconnaîtra la supériorité d'une parole, qui, sans avoir été étudiée, soumet les hommes, et les inonde d'une vertu divine. *iq zob allao*

LXIII. En appelant les Apôtres des hommes infâmes, des publicains et des nautonniers remplis de vices, Celse nous paraît avoir pris dans l'Évangile uniquement ce qui lui plaisait, décidé d'avance à nous combattre, et à refuser toute créance à nos livres, de peur d'être réduit par un examen sérieux à avouer leur inspiration divine. Il ne se laisse point émouvoir, comme il conviendrait à un philosophe, par la sincérité, si digne de foi, avec laquelle nos historiens racontent les choses jusque dans les détails les plus vulgaires. L'épître de Barnabé, où Celse a peut-être puisé ses accusations contre les Apôtres, dit à la vérité que Jésus les choisit parmi ceux qui vivaient sans loi; et dans l'évangile de saint Luc, Pierre dit à Jésus: «Éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur.» Mais Paul, devenu Apôtre de Jésus, écrit dans son épître à Timothée: *Jésus-Christ est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, parmi lesquels je suis un des premiers.* Pourquoi donc Celse ne fait-il aucune mention de Paul qui, après Jésus, contribua le plus à constituer l'Église? Sans doute il n'ose parler de cet homme, de peur de ne pouvoir expliquer pourquoi, après avoir si violemment persécuté les néophytes de l'Église naissante, et les avoir voués à la mort, il fut tout d'un coup si complètement converti que l'Évangile fut répandu par lui de Jérusalem jusqu'aux rivages illyriques; et que, dans son zèle ardent, ne voulant pas s'arrêter là où se trouvaient déjà des commencements d'Église, il cherchait les régions où n'avait point encore retenti la parole du Christ. Il n'y a rien d'absurde à ce que Jésus, afin de montrer au genre humain l'efficacité des remèdes qu'il apportait à ses plaies, ait choisi des hommes infâmes et adonnés au vice, et en ait fait des modèles de

la vie la plus pure, pour servir d'exemples à ceux que leurs paroles amenaient à la vérité.

LXIV. Il est sans doute permis de reprocher leurs crimes antérieurs à ceux qui ont changé de vie ; on peut les appeler en justice, comme le fut Phœdon par Socrate, même après qu'il fut entré dans les écoles philosophiques. La vie voluptueuse de Polémon, avant qu'il eût succédé à Xénocrate, ne peut être un opprobre pour la philosophie, qui doit au contraire être louée pour sa faculté d'arracher les hommes aux vices où ils croupissaient auparavant. Or chez les Grecs on ne cite que Phœdon et Polémon que la philosophie ait retirés des mauvaises mœurs ; et dans l'école de Jésus, outre les douze principaux disciples, il y en a des milliers d'autres qui, admis au rang des sages, ont renoncé à leur première vie, en disant : Nous avons été aussi nous des insensés, des incrédules, des pécheurs adonnés à nos désirs et à toutes les voluptés, agissant par jalousie, nous haïssant les uns les autres. Mais depuis que la bonté et la douceur de notre Sauveur divin nous sont apparues, et que le baptême régénérateur nous a remplis de l'esprit saint, nous sommes changés. Car, comme dit le Psalmiste, Dieu a envoyé son Verbe et nous a guéris, nous délivrant de nos corruptions. J'observerai ici que Chrysippe, dans son livre : *Du remède aux passions*, cherchant à débarrasser les hommes des maladies de l'ame sans s'inquiéter de la vérité en elle-même, ne fait que répéter les conseils déjà donnés par les différentes sectes de philosophes. *Si la jouissance est le bien suprême*, dit-il, *il faut par conséquent se garder des passions ; et s'il y a trois espèces de biens, on doit faire tous ses efforts pour y ramener ceux que les perturbations de l'ame en écartent*. Dans combien d'ames ces perturbations n'ont-elles pas été éteintes par notre religion si calomniée, combien de vices n'a-t-elle pas réprimés, combien de caractères féroces n'a-t-elle pas adoucis ! Il eût été juste que ceux qui vantent leur zèle pour l'humanité mentionnassent une nouvelle méthode de guérir les ames, en

avouant que si elle n'était pas vraie, du moins elle était très-utile à l'espèce humaine.

LXV. Jésus recommandant la prudence à ses disciples, leur dit : *Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ; et si l'on vous y atteint, réfugiez-vous dans une troisième.* En même temps il leur donnait par sa conduite l'exemple d'une constance tranquille, en évitant tout élan téméraire, qui l'eût exposé intempestivement au péril. Dénaturant ce fait, notre adversaire fait dire par son Juif à Jésus : *Tu erres en vagabond avec tes disciples.* Néanmoins ce qu'il reproche comme un crime au Sauveur et à ses Apôtres, Aristote l'avait fait avant eux : cité en jugement par les Athéniens pour des dogmes censés impies qu'il enseignait dans sa philosophie, il s'échappa d'Athènes, et alla fonder une école à Chalcis, en disant à ses amis : *Il faut fuir d'Athènes, pour ne pas donner à ce peuple l'occasion de renouveler le crime commis contre Socrate, et ne pas lui faire apostasier de nouveau la philosophie.* Celse accuse encore Jésus et les siens d'avoir mendié ça et là leur nourriture : d'où a-t-il pu tirer ce fait ignoble ? L'Évangile raconte que certaines femmes, et entre autres Suzanne, qui avaient été guéries de leurs infirmités, fournissaient, selon leurs moyens, des secours aux Apôtres : mais quel philosophe n'a pas accepté de ceux qu'il instruit ce qu'ils lui offrent pour subvenir à ses besoins ? On trouve cela honnête dans les autres, et on en accuse les disciples de Jésus comme d'une chose honteuse, telle que la mendicité.

LXVI. *Pourquoi, continue le Juif de Celse en s'adressant à Jésus, te transporter encore enfant en Égypte ? pour te dérober à la mort ? Mais un Dieu ne craint pas la mort. Au lieu d'envoyer du ciel un ange pour dire aux tiens de fuir avec toi, pour ne pas périr, ce puissant Dieu qui avait déjà député à cause de toi deux génies, ne pouvait-il pas te protéger dans ta maison, toi, son propre Fils.* Celse défend son opinion qu'il n'y avait rien de divin, ni dans le

corps, ni dans l'ame de Jésus ; et remarquant la différence entre son corps et celui des héros homériques, il dit avec ironie que le *sang répandu par le Christ sur la croix diffère complètement de celui qui émane du corps des vrais dieux*. Quant à nous, nous croyons aux paroles : *Je suis la voie, la vérité, la vie* ; et à d'autres semblables, par lesquelles Jésus-Christ exprime la divinité qui était en lui, en même temps qu'il reconnaît la nature humaine de son corps par les mots : *Vous venez me chercher pour me faire périr, moi homme qui vous ai dit la vérité*. D'où il suit que le Sauveur possédait une double nature. Or, devant vivre à la manière humaine parmi les hommes, il ne pouvait s'exposer intempestivement à la mort ; il fallait qu'il se laissât emmener par son père nourricier, à qui l'ange de Dieu avait dit : *Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse, car ce qui est né en elle est issu de l'Esprit saint*. C'est pourquoi le même ange dit ensuite : *Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte, où tu resteras jusqu'à ce que je t'avertisse de partir. Car Hérode cherchera l'enfant pour le perdre*. Ces deux textes ne renferment rien qui ne me paraisse naturel. L'ange est censé avoir parlé à Joseph durant son sommeil ; et combien d'autres hommes sont avertis en songe de ce qu'ils doivent faire, ou par un ange ou par un signe qui réveille en eux certains pressentiments de l'avenir ? Par conséquent il n'y a point d'absurdité à ce que le Sauveur, ayant une fois revêtu la nature humaine, adopte les moyens humains pour échapper au péril, non parce qu'il n'aurait pu faire autrement, mais parce qu'il devait suivre l'ordre naturel. Certes la fuite de l'enfant en Égypte avec ses nourriciers, pour éviter les embûches d'Hérode, jusqu'à la mort de ce tyran, était un moyen plus simple que de faire intervenir directement la Providence pour empêcher d'une manière absolue le roi des Juifs de tuer l'enfant, en couvrant en quelque sorte Jésus du casque mythologique de Pluton, ou de tout autre talisman, ou en frappant d'aveu-

gument, comme les enfants de Sodome, ceux des gardes qu'Hérode aurait envoyés pour le massacrer. Il ne fallait pas l'environner d'une assistance surnaturelle, ni trop extraordinaire, puisqu'il devait comme homme rendre témoignage de la vérité, et prouver par sa doctrine même que dans sa personne terrestre et visible résidait un souffle divin qui le rendait vraiment Fils de Dieu, c'est-à-dire Verbe, puissance et sagesse éternelle. Mais ce n'est pas ici le lieu de disserter sur les éléments dont était composé le Christ; ces points de doctrine ne concernent que les fidèles: ce sont, pour ainsi dire, des questions domestiques.

LXVII. Le Juif de Celse, devenant tout à coup un savant helléniste, s'écrie : *Nous n'ajoutons pas foi aux anti-ques fables qui font naître des Dieux les héros Persée, Amphion, Æacus, Minos; cependant il est très-probable que ces hommes ont accompli de grandes choses, qui surpassaient la force humaine. Mais toi, Jésus, qu'as-tu donc fait ou dit qui soit admirable? Rien jusqu'à ce moment, quoique les Juifs dans leur temple t'aient pressé de te montrer Fils de Dieu par un prodige.* Avant de réfuter ces blasphèmes, je demanderai aux Grecs ce que ces hommes ont fait de si brillant, de si utile à l'espèce humaine, pour que les fables sur leur origine divine méritent d'être crues. On ne peut rien citer d'eux qui rivalise, même au moindre degré, avec ce que Jésus a opéré dans le monde, à moins de nous renvoyer aux histoires fabuleuses, et de vouloir que nous ajoutions foi à des choses privées de toute preuve, en rejetant des croyances aussi évidemment démontrées que le sont les nôtres. Ce que Jésus a fait est maintenant connu dans tout l'univers; partout en son nom s'élèvent des Églises, où des multitudes d'ames se convertissent à une vie meilleure. L'invocation de Jésus apaise les esprits troublés, chasse les démons, guérit les malades, donne aux mœurs une continence et une mansuétude admirables, une politesse et une suavité qui distinguent les chrétiens entre tous, j'entends les chrétiens véritables, dévoués à la doc-

trine du Christ et du jugement futur, et non aux commodités de cette vie terrestre.

LXVIII. Celse promet enfin de signaler les hautes œuvres de Jésus, œuvres sur lesquelles nous avons donné ailleurs des détails. Il feint de reconnaître comme vrai tout ce qui a été écrit des guérisons miraculeuses, de la résurrection des morts, de la multiplication des pains, dont il resta encore des fragments après que toute la multitude eut été rassasiée. Il concède tout ce qu'il appelle les amplifications des Apôtres, et ajoute : *Supposons que tu aies fait tout cela ; n'en est-il pas de même des charlatans ? Eux aussi vont de prodige en prodige. Les magiciens d'Égypte, dit-il, qui vendent pour quelques oboles leurs secrets vénérés au milieu des carrefours, chassent aussi les démons du corps des hommes, conjurent les maladies, évoquent les âmes des héros, ; ils font apparaître des tables de festins, des appareils magnifiques, des richesses qui n'ont jamais été, ils font mouvoir des animaux fantastiques. Et parce qu'ils font ces choses, dit Celse, en concluant, devons-nous les regarder comme Fils de Dieu ? ou n'est-il pas plus sage de les appeler des vauriens ? Dans cette circonstance notre adversaire n'est point éloigné d'admettre la magie, quoiqu'il soit généralement regardé comme l'auteur de plusieurs livres contre cet art ; mais il trouve commode de comparer ici les miracles de Jésus avec les prodiges de la magie qu'ailleurs il niera. Il y aurait lieu à comparaison, si le Sauveur n'avait, comme les magiciens, offert aux spectateurs que des apparences. En outre les magiciens ne poussent point par leurs œuvres les hommes à devenir meilleurs ; ils n'inspirent point la crainte de Dieu, et n'excitent point à vivre dans la pensée du jugement futur. Ils ne font rien de tout cela, parce qu'ils ne le peuvent, ni ne le veulent, étant eux-mêmes livrés aux vices les plus honteux. Celui-là au contraire qui, par ses prodiges, excitait les spectateurs à mieux faire, ne doit-il pas être regardé comme ayant donné à tous les hommes, aussi bien qu'à ses disci-*

bles, un excellent exemple ? Car il excitait par là ses disciples à enseigner partout la loi de Dieu, et les autres hommes à faire moins d'attention à ses miracles, qu'à sa conduite et à ses conseils sur la manière dont il faut vivre pour plaire à Dieu en toute chose. Or, telle ayant été la vie de Jésus, de quel droit le comparer avec des magiciens, au lieu de croire qu'étant Dieu, suivant les promesses, il est apparu sous un corps humain pour réhabiliter l'espèce humaine ?

LXIX. Confondant ensuite les opinions de certaines sectes avec la doctrine universelle des Chrétiens, notre ennemi dit à Jésus : *Le corps de Dieu ne ressemble point au tien.* Nous répondons que Jésus ayant reçu de la femme un corps humain tel qu'elle pouvait le lui donner, exposé à la mort, il peut être regardé comme le grand athlète du genre humain, attaqué de toutes parts ainsi que les autres hommes, mais sans la souillure originelle dont ils sont entachés. Car, *il n'a point péché*, dit le prophète Isaïe ; *aucune ruse n'est entrée dans sa bouche.* Et comme il n'avait point connu le péché, Dieu l'a livré comme victime pour tous les péchés de l'univers. Celse dit encore au Sauveur : *Ton corps n'a point été formé du même souffle que celui de Dieu.* Cependant si Jésus est né, comme le disent les Écritures, un philosophe pourrait bien admettre que son corps a quelque chose de plus divin que les autres, et qu'il est, dans un certain sens, le corps de Dieu. C'est pourquoi Celse rejette les prophètes et les témoignages qui le déclarent conçu du Saint-Esprit, et il le fait naître d'une fille séduite par Panthère, afin de pouvoir s'écrier : *Ton corps n'est point animé du même souffle que celui de Dieu.*

LXX. *Et le corps de Dieu, ajoute-t-il, ne se nourrit pas des mêmes aliments que le tien.* Comme si l'Évangile indiquait que Jésus prenait des aliments, et lesquels il prenait. Mais en admettant qu'il ait réellement mangé l'Agneau pascal avec ses disciples, et ne se soit pas borné à dire : J'ai souhaité vivement de faire avec vous le repas pascal ; en admettant que, pressé par la soif, il a bu au puits de

Jacob, que s'ensuit-il contre ce que nous disons de son corps? Il est constant qu'après sa résurrection il mangea du poisson, et nous croyons que son corps fut en tout un corps né de la femme. Celse nous objecte que *le corps de Dieu a une autre voix, et d'autres moyens de se faire écouter*. Méprisable objection! Parce que l'Apollon didyme ou pythien s'exprimait par l'organe de la pythie ou de la sibylle de Milet, l'a-t-on exclu du rang des génies que la Grèce adorait comme des Dieux? Avec une bien plus grande raison et une plus haute puissance la voix de Jésus agissait d'une manière ineffable sur ses auditeurs.

LXXI. Enfin cet impie, ennemi de Dieu, ose reprocher à Notre-Seigneur *d'agir comme un enchanteur coupable et haï de la Divinité*; quoique, si l'on prend l'expression dans son sens littéral, il soit absurde de supposer à Dieu de la haine pour un homme quelconque. Dieu ne peut haïr aucune des choses qu'il a faites, et qu'il n'aurait pas créées, s'il avait prévu qu'il les haïrait. Les passages de l'Écriture qui semblent lui prêter ce sentiment, doivent s'entendre conformément à la règle d'interprétation qui attribue par figure les affections humaines à la divinité. Quant à l'homme qui, ayant promis des arguments convaincants, se tire d'affaire par des insultes et des malédictions prodiguées au Christ, que doit-on lui répondre? Ce n'est plus un philosophe initiateur, c'est un homme de la lie du peuple, qui se laisse emporter par la colère, au lieu d'exposer avec convenance et candeur l'objet de la discussion, et d'exprimer avec force les arguments en faveur de sa cause. Nous terminons ce premier livre contre Celse, à l'endroit où s'arrête, dans le livre de notre adversaire, le dialogue du Juif contre Jésus. Aidés par cet esprit divin qui dissipe les faux discours, et que l'Écriture invoque en disant : *Confonds-les par ta vérité*, nous examinerons dans les livres suivants une autre prosopée où le Juif, mis en scène par notre ennemi, s'adresse aux néophytes chrétiens.





# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

## LIVRE II.

A notre premier livre où nous répondons au *discours véritable* de Celse, et qui, en se terminant là où son Juif imaginaire cesse de s'attaquer à Jésus, avait pris une juste mesure, nous avons résolu d'en ajouter un second, destiné à combattre les reproches qu'adresse le même Juif à ceux de sa nation qui ont embrassé la foi chrétienne. D'abord, une chose nous étonne. Pourquoi Celse, s'il avait besoin de personnages inventés à plaisir, n'introduit-il pas un Juif disputant avec des Gentils, éclairés par la foi, plutôt qu'avec des Juifs même? Par là, il aurait donné à son discours un air de vraisemblance en le dirigeant contre nous. Mais peut-être cet homme qui se vante de tout savoir, a-t-il ignoré dans cette circonstance les règles de la prosopopée. Quoi qu'il en soit, examinons comment il parle des Juifs qui ont cru.

« Attirés par Jésus, dit-il, et ridiculement trompés par » ses artifices, ils ont abandonné la loi de leurs pères pour » changer de nom et de manière de vivre. » Mais il ne s'aperçoit pas que les Juifs qui croient en Jésus n'ont point abandonné la loi de leurs pères. Ils continuent d'en suivre les prescriptions, et ils empruntent leur nom à la pauvreté de leur loi, interprétée dans son sens littéral. Ebion, dans la langue hébraïque, signifie pauvre, et on appelle *Ebio-*

nites ceux d'entre les Juifs qui reconnaissent Jésus pour le Christ.

Il y a mieux ; il paraît que Pierre observa long-temps les rites judaïques, prescrits par la loi de Moïse ; il n'avait pas encore appris de la bouche de Jésus à s'élever du sens littéral de la loi jusqu'à son sens spirituel. Nous lisons dans les Actes des Apôtres que, le lendemain du jour où l'ange était apparu à Corneille, et lui avait ordonné d'envoyer à Joppé pour faire venir Simon, surnommé Pierre, « Pierre » monta sur le haut de la maison vers la sixième heure » pour prier ; et qu'ayant faim, il voulut manger. Pendant » qu'on préparait sa nourriture, un ravissement d'esprit » lui survint ; et il vit le ciel ouvert, et comme une grande » nappe suspendue par les quatre coins qui descendait du » ciel jusqu'à terre. Là étaient toutes sortes de quadru- » pèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel ; et une voix vint » à lui : Lève-toi, Pierre, tue et mange. Or, Pierre dit : » Non, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'impur » ou de souillé. La voix dit une seconde fois : N'appelle » point impur ce que Dieu a purifié. » Remarquez ici comment Pierre nous est représenté toujours fidèle à la distinction judaïque qu'il observait entre les viandes pures et impures. La suite nous atteste qu'il ne lui a fallu rien moins qu'une vision pour le déterminer à expliquer les matières de la foi devant Corneille qui n'était pas de sang israélite, et devant ceux qui étaient avec lui. Pierre, en effet, juif d'origine et fidèle encore aux traditions des Juifs, méprisait tous ceux qui vivaient en dehors du Judaïsme. Paul nous apprend aussi dans son épître aux Galates que Pierre, pour ne pas offenser les Juifs, cessa de manger avec les Gentils, et « se sépara d'avec eux après » l'arrivée de Jacques, craignant les circoncis. » Les autres Juifs et Barnabé en firent autant. Il était naturel que des hommes, alors envoyés aux Juifs, gardassent les coutumes des Juifs, « au moment où ceux qui étaient re- » gardés comme les colonnes de l'Église, donnèrent la

» main à Paul et à Barnabé en signe d'union, et s'en allèrent vers les circoncis, » tandis que les autres partirent pour annoncer l'Évangile aux nations. Mais que dis-je quand j'avance que ceux qui prêchaient l'Évangile aux Juifs se retiraient des nations? je me trompe. Paul lui-même « se faisait juif avec les Juifs pour gagner les Juifs. » Voilà pourquoi, ainsi que cela nous est raconté dans les Actes des Apôtres, il présenta son offrande devant l'autel, afin de persuader aux Juifs qu'il n'était pas un transfuge de la loi. Si Celse avait connu tous ces détails, son prétendu Juif n'aurait pas dit aux Juifs qui ont embrassé la foi : « Quelle extravagance vous poussait, ô mes compatriotes, « à désertier la loi de vos pères? D'où vient que, trompés « par les séductions de celui à qui nous adressions tout à « l'heure la parole, vous nous avez quittés pour adopter « un autre nom et une autre manière de vivre? »

II. Mais, puisque nous en sommes sur le compte de Pierre et de ceux qui enseignèrent la religion chrétienne aux enfants de la circoncision, il ne sera pas étranger à notre sujet de rapporter et d'expliquer ici quelques paroles de Jésus empruntées à l'évangile selon Jean. Nous y lisons ces mots : « J'ai encore beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent. « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera « toute vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il « dira tout ce qu'il aura entendu. » Ici l'on demande quelles étaient toutes ces choses que Jésus avait à révéler à ses disciples, mais que ceux-ci ne pouvaient porter pour le moment. A cela je réponds que les Apôtres étant Juifs d'origine et d'ailleurs nourris dans l'interprétation littérale de la loi mosaïque, Jésus avait à leur enseigner quelle était la loi véritable, à quelles vérités célestes correspondaient les ombres et les figures des cérémonies judaïques, et de quels biens à venir la distinction des aliments et des breuvages, l'observation des fêtes, des néoménies et des sabbats, étaient la symbolique image. Voilà sans doute les

choses nombreuses qu'il devait leur apprendre. Mais voyant combien il est difficile d'arracher d'une ame des opinions qui, nées avec elle, pour ainsi dire, s'y sont enracinées de plus en plus avec l'âge, surtout quand on se persuade qu'elles sont divinement révélées, et qu'on ne peut y porter la main sans impiété; comprenant d'ailleurs qu'ils ne sentiraient pas qu'au prix de la haute connaissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire de la vérité, elles sont « tout ce qu'il y a de plus vil, » il attendit une circonstance plus favorable, et différa jusqu'après sa mort et sa résurrection. Que serait-il arrivé en effet? Une vérité de cette nature, enseignée hors de saison, et avant que leur esprit fût préparé à la recevoir, eût été capable de renverser leur opinion sur Jésus qu'ils regardaient déjà comme le Christ et le fils du Dieu vivant. Vois donc si l'explication n'est pas juste quand on interprète ainsi ces paroles : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez pas les porter à présent. »

Il est constant que la loi renferme un grand nombre de choses qui doivent recevoir un sens spirituel, et que les Apôtres, nés et nourris parmi les Juifs, étaient alors incapables de porter. Si je ne me trompe, c'est parce que les cérémonies judaïques n'étaient que les ombres et les figures de la vérité qu'ils devaient apprendre de l'Esprit saint, qu'il est ajouté : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, » comme s'il avait dit, il vous introduira dans toute la vérité des choses, dont vous ne possédiez que l'ombre jusqu'alors, tout en vous persuadant que vous rendiez à Dieu le culte véritable qui lui était dû. L'Esprit de vérité descendit, en effet, sur Pierre, ainsi que l'avait promis Jésus, et il lui dit en lui montrant des quadrupèdes, des reptiles et des oiseaux du ciel : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » Mais Pierre chancelait encore tellement sous le poids de la superstition, qu'il répondit à la voix divine : « Non, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'impur ou de souillé. » Puis l'Esprit saint lui

apprit à juger des aliments selon la vérité et l'esprit : « N'appelle point impur, lui dit-il, ce que Dieu a purifié. »

A la suite de cette vision, l'Esprit de vérité introduisant Pierre dans le sanctuaire de toute vérité, lui enseigna beaucoup de choses qu'il ne pouvait porter lorsque Jésus conversait avec lui selon la chair. Mais l'occasion se représentera ailleurs de discuter cette matière, lorsqu'il s'agira du sens littéral de la loi mosaïque.

III. Il faut maintenant convaincre Celse d'ignorance, quand son Juif, s'adressant à ceux de sa nation qui croient en Jésus, leur fait ces reproches : « Quelle extravagance « vous poussait à abandonner la loi de vos pères, etc. ? » Je le demandé, ont-ils abandonné la loi de leurs pères les hommes qui censurent par ces mots tous ceux qui négligent de l'étudier ? « Dites-moi, vous qui lisez la loi, « n'entendez-vous pas ce que dit la loi : il est écrit « qu'Abraham eut deux fils. » Et tout ce qui suit jusqu'à ces mots, « Tout ceci est une allégorie. » Ont-ils abandonné la loi de leurs pères ceux qui l'ont constamment sur les lèvres, et qui raisonnent ainsi ? « La loi même ne le dit-elle » pas ? Car il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule les grains. » Est-ce que Dieu se soucie des bœufs ? et n'est-ce pas » plutôt pour nous-mêmes qu'il a fait cette ordonnance ? » Oui sans doute, c'est pour nous que tout est écrit, etc. » Mais le Juif de Celse aime mieux tout confondre, tandis qu'il aurait donné plus de vraisemblance à son accusation s'il avait dit : « Quelques-uns d'entre vous ont renoncé à » nos antiques coutumes sous prétexte d'allégories et de » sens figuré. D'autres, en recevant le sens spirituel dont » vous faites tant de bruit, ne laissent pas d'observer les » cérémonies de la loi. Il en est enfin qui, se bornant au » sens littéral, et y renfermant toute l'interprétation spirituelle, veulent tout à la fois et reconnaître Jésus pour » celui qu'ont annoncé les prophètes, et rester fidèles, » comme leurs pères, aux prescriptions de Moïse. »

Mais où Celse aurait-il appris à distinguer les choses avec autant de sagacité, lui qui, mentionnant plus bas des hérésies pleines d'impiété, complètement étrangères à Jésus, et dont quelques-unes vont jusqu'à rejeter le Créateur du monde, ne connaît point d'ailleurs d'Israélites qui croient en Jésus sans avoir abandonné la loi de leurs pères ? Il ne s'est pas proposé pour but de chercher sincèrement la vérité, et de l'embrasser aussitôt qu'il la trouverait. Il a écrit avec la haine dans le cœur, ne voulant qu'une chose, détruire sur je ne sais quel ouï-dire.

IV. En second lieu, son Juif dit à ceux de sa nation qui ont suivi Jésus : « Vous avez abandonné la loi de vos « pères deux ou trois jours après avoir châtié l'imposteur « qui vous abusait. » Il n'y a rien que d'inexact dans cette assertion, ainsi qu'il a été prouvé tout à l'heure. Ce qu'il ajoute semble avoir quelque autorité. « Votre doctrine, « dit-il, et vous l'avouez, n'est fondée que sur nos lois : « d'où vient qu'avec le progrès du temps, vous décriez « maintenant des cérémonies par lesquelles vous avez « commencé ? » Il est certain que les prescriptions de la loi mosaïque et les écrits des prophètes sont comme les premiers rudiments de la religion chrétienne, et qu'une fois entré dans ce sanctuaire, on y pénètre de plus en plus en les approfondissant, et en les étudiant mieux, « dans les « clartés du mystère qui, après être demeuré caché dans « tous les siècles passés, a été découvert aujourd'hui par « les oracles des prophètes, » et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais qu'avec le progrès des temps les Chrétiens, comme vous le dites, méprisent la loi mosaïque, cela n'est pas vrai. Loin de là, ils l'élèvent à un plus haut degré d'honneur, en dégageant la profondeur de la sagesse et la sublimité du sens que renferment ces saintes Lettres où les Juifs n'ont jamais su pénétrer, parce qu'en les lisant, ils s'arrêtent à la surface et à des fables. Mais que notre doctrine ou, ce qui est la même chose, que l'Évangile ait pour fondement la loi ancienne, faut-il s'en

étonner, puisque Jésus-Christ notre Seigneur disait lui-même à ceux qui n'avaient pas foi en lui : « Si vous croyiez « à Moïse, vous croiriez aussi à moi, car c'est de moi qu'il « a écrit : Mais si vous ne croyez point à ses paroles, « comment croirez-vous à ce que je vous dis ? » De plus, je lis dans Marc, l'un des Évangélistes : « Commence-  
« ment de l'Évangile de Jésus-Christ, comme il est écrit « dans le prophète Isaïe : Voilà que j'envoie devant votre « face mon Ange qui préparera le chemin devant vous. C'était nous montrer que l'Évangile a pour origine les Écritures des Juifs. Que signifie donc l'objection suivante du Juif de Celse : « Si quelqu'un vous a prédit que le Fils de « Dieu descendrait parmi les hommes, ce prophète nous « appartient et il a été inspiré par notre Dieu ? » De ce que Jean qui baptisa Jésus-Christ était Juif, que peut-il inférer contre le Christianisme ? Il ne s'ensuit pas que tous ceux croient, qu'ils aient été Gentils ou Juifs avant d'embrasser l'Évangile, doivent observer la loi mosaïque interprétée dans son sens littéral.

V. Il ajoute ensuite que « Jésus fut châtié par les Juifs « comme ses crimes l'avaient mérité. » Nous ne reviendrons pas sur cette calomnie, à laquelle nous avons déjà suffisamment répondu. Mais, puisque le Juif traite de contes ridicules et surannés les dogmes des chrétiens sur la résurrection des morts, le jugement de Dieu, la récompense destinée aux justes, et le feu qui est préparé pour les méchants ; puisqu'à l'entendre, le Christianisme est renversé du moment que les chrétiens n'enseignent là-dessus rien de nouveau, il faut répondre à cela que notre Jésus s'apercevant que les actions des Juifs n'étaient nullement conformes aux enseignements des prophètes, les avertit en parabole que le royaume de Dieu leur serait enlevé pour être donné aux Gentils. Aussi voyons-nous, suivant cette prédiction, les Juifs d'aujourd'hui, dépourvus de la lumière nécessaire pour l'intelligence des Écritures, se repaître de fables et de rêveries, pendant que



les chrétiens, en possession de la vérité, qui seule ennoblit l'âme et éclaire l'entendement, vivent comme s'ils formaient, non pas une république terrestre, à la manière des Juifs charnels, mais une république céleste. C'est ce qui se manifeste dans la personne de ceux qui, sondant les mystères de la loi et des prophètes, peuvent en découvrir aux autres toute la sagesse.

VI. Que Jésus ait observé toutes les prescriptions juïques, même celles qui concernent les sacrifices, je le veux bien : où est la raison pour qu'on ne le croie pas Fils de Dieu ? Jésus est le Fils de ce même Dieu qui a donné la loi et les prophètes. Et nous qui sommes dans son Église, au lieu de violer la loi, nous répudions les fables des Juifs, et nous travaillons à nous instruire ou à nous perfectionner, en cherchant le sens caché de la loi et des prophètes. Les prophètes eux-mêmes, pour nous avertir qu'ils ne circonscrivent pas dans la simple histoire des événements, ou dans la lettre même de la loi, le sens de ce qu'ils disent, s'expriment souvent en ces termes avant de raconter un fait : « J'ouvrirai ma bouche, je te montrerai en figures les choses cachées depuis le commencement. » Parlent-ils des préceptes de la loi ? Comme il s'agit d'une chose obscure qu'ils n'étaient pas capables de comprendre sans l'assistance de Dieu, ils lui demandent l'intelligence en ces termes : « Ouvre mes yeux, et je contemplerai les merveilles de ta loi. »

VII. Qu'on nous montre d'ailleurs la moindre trace de présomption dans aucune des paroles de Jésus. Comment accuser d'orgueil celui qui dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ? » Comment accuser d'orgueil celui qui, après le souper, quittant ses vêtements en présence de ses disciples, prend un linge, le met autour de lui, verse de l'eau dans un bassin, lave les pieds de chacun, et adresse ces mots à celui qui ne voulait pas permettre qu'il descendît jusque-là : « Si je ne te lave, tu ne seras

« point avec moi ? » Comment accuser d'orgueil celui qui dit : « Je suis au milieu de vous, non pas pour m'asseoir « à la table, mais pour servir ? » Que l'on essaie ensuite de convaincre Jésus de fausseté, et pour nous prouver qu'il a débité de grands mensonges, que l'on nous explique ce qu'il faut entendre par de grands ou de petits mensonges.

Mais il y a une autre réponse à ce reproche. Une fausseté n'est ni plus grande ni plus petite qu'une autre fausseté ; de même qu'une vérité n'est ni plus grande ni plus petite qu'une autre vérité. Que l'on nous montre enfin quelles sont les impiétés de Jésus. Je somme le Juif de Celse de nous les révéler. Est-ce une impiété que d'avoir aboli la circoncision corporelle, la distinction des viandes, et l'observation des fêtes, des sabbats, des néoménies, pour élever l'intelligence jusqu'à une loi véritable, spirituelle et digne de la majesté de Dieu, sans empêcher toutefois l'ambassadeur de Jésus-Christ « de vivre avec les Juifs comme s'il était « Juif, pour gagner les Juifs, et avec ceux qui sont sous la « loi comme s'il était lui-même sous la loi, pour gagner « ceux qui sont sous la loi ? »

VIII. Le Juif de Celse ajoute, « qu'aux yeux de ceux « qui auraient voulu se laisser abuser, beaucoup d'autres « imposteurs auraient pu paraître tels que Jésus. » Qu'il nous en montre donc, je ne dirai pas un grand nombre, je ne dirai pas plusieurs, mais un seul qui, investi de la puissance de Jésus, ait légué une doctrine aussi utile au genre humain et aussi capable de l'arracher au torrent du péché. « Ceux qui croient en Jésus-Christ, poursuit-il, re- « prochent aux Juifs de n'avoir pas voulu recevoir Jésus « comme un Dieu. » Cette objection a eu déjà sa réponse, lorsque j'ai déclaré dans quel sens nous le reconnaissons pour Dieu, dans quel sens nous en parlons comme d'un homme. « Mais, dit-il encore, comment admettre qu'a- « près avoir enseigné les premiers à tous les hommes, « qu'un juge viendrait au nom de Dieu pour châtier les « méchants, nous l'eussions traité avec tant d'ignominie

« après sa venue ? » Répondre à une question si déraisonnable, paraît chose peu raisonnable. C'est nous dire en d'autres termes : « Comment aurions-nous péché contre « la tempérance, nous qui avons enseigné cette vertu ? « Nous défendons la justice, comment serions-nous tombés « dans l'injustice ? » Si les hommes nous offrent tous les jours des contradictions semblables, les Juifs, qui faisaient profession de croire aux prophéties où était consigné l'avènement de Jésus-Christ, pouvaient refuser de croire à Jésus-Christ, lorsqu'il vint conformément à ces mêmes prophéties. Ainsi le veut la faiblesse humaine. S'il fallait chercher quelque autre cause de cet aveuglement, nous dirions que les prophètes eux-mêmes l'avaient annoncé d'avance. Isaïe n'avait-il pas dit formellement : « Votre « oreille entendra, mais sans comprendre. Votre œil re-  
« gardera, mais sans voir, le cœur de ce peuple s'est  
« appesanti, etc. » Je le demande, quel est ce quelque chose dont les prophètes disent aux Juifs : Vous le verrez sans le voir; vous l'entendrez sans le comprendre, comme il doit être vu et compris, quoique vous deviez le voir et l'entendre ? Il est clair qu'il s'agit de Jésus. Ils l'ont vu sans savoir qui il était; ils l'ont entendu, mais sans comprendre que ses paroles étaient l'attestation de la divinité qui résidait en lui, et qui s'appêtait à leur retirer la grâce céleste, pour la transporter à ceux d'entre les nations qui croiraient à lui. Aussi, contemplez les Juifs depuis l'avènement de Jésus. Ils sont entièrement abandonnés de Dieu. De tout ce qu'ils avaient autrefois d'auguste et de vénérable, plus rien qui leur demeure : vous cherchiez vainement un signe qui annonce qu'ils ont eu une Divinité. Plus de prophètes ! plus de miracles ! Regardez les chrétiens, au contraire. Les miracles, loin d'avoir cessé parmi eux, sont plus éclatants qu'à leur origine; et si, dans cette matière, notre témoignage a quelque autorité, nous les avons vus de nos propres yeux.

« Pour quel motif, dit encore le Juif de Celse, aurions-

« nous traité avec ignominie celui dont nous annonçons l'avènement? Est-ce afin que nous fussions châtiés plus sévèrement que les autres? » Oui, je le déclare, les Juifs seront punis plus sévèrement que les autres, autant pour n'avoir pas cru à Jésus-Christ, qu'à cause des mille outrages dont ils l'ont abreuvé. Qu'on ne s'y trompe pas! Leur supplice ne sera pas différé jusqu'au jour du jugement que nous attendons. Ils l'ont déjà subi. Connaissez vous, hormis les Juifs, quelque autre nation qui soit bannie de sa capitale et du siège de son empire où était établi particulièrement le culte de ses pères? Voilà cependant le traitement qui leur a été infligé comme aux plus vils d'entre les hommes, juste salaire, qu'ont mérité bien moins leurs nombreuses prévarications que leur attentat contre Jésus-Christ.

IX. Le Juif poursuit : « A quel titre aurions-nous pris pour Dieu un homme, qui, comme le lui reprochait la multitude, n'accomplit aucune de ses promesses; qui convaincu, condamné et jugé par nous digne du dernier supplice, cherche les ténèbres, prend honteusement la fuite, et se laisse prendre, trahi par ceux là même qu'il appelait ses disciples? Convenait-il à un Dieu de s'enfuir? Lui convenait-il d'être conduit chargé de chaînes? Mais le comble de l'ignominie c'est que celui qui était réputé ange, Sauveur, et Fils du Dieu suprême, fût abandonné et trahi par ceux avec qui il avait vécu, pour lesquels il n'avait rien eu de caché dans toutes ses affaires privées, et qui le regardaient comme leur maître? » A cela je réponds que nous ne tenons pas pour Dieu ce corps de Jésus qu'apercevaient les yeux, et qui tombait sous les sens. Mais que parlé-je de son corps? nous ne le croyons pas même de cette ame dont il a été dit : « Mon ame est triste jusqu'à la mort. » Mais quand, on entend ces mots : « Je suis le Seigneur Dieu de toute chair, » ou bien : « Il n'y a point eu de Dieu avant moi, et après moi il n'y en aura pas, » les Juifs croient bien que c'est Dieu

qui tient ce langage par l'ame et le corps d'un prophète, son instrument. Les Grecs croient également que c'est un Dieu qui parle ainsi par la bouche de leur pythie : « Je mesure l'étendue de la mer; je compte le sable de ses rivages; je pénètre dans la pensée du muet, et j'entends la voix de celui qui ne parle pas. » Nous aussi, nous croyons que c'est Dieu le Verbe, le Fils du grand Dieu qui a dit dans la personne de Jésus : « Je suis la voie, la vérité et la vie. — Je suis la porte du ciel. — Je suis le pain vivant qui est descendu des cieux, » et toutes les autres paroles semblables à celles-là. Voilà donc le Jésus que nous reprochons aux Juifs de n'avoir pas regardé comme un Dieu, malgré les témoignages des prophètes qui proclament sa divinité, le nomment la vertu suréminente et le placent au second degré après le Dieu et le père de toutes les créatures. C'est à lui que dans la création racontée par Moïse, le Père adresse ce commandement. « Que la lumière soit; que le firmament soit, » et ainsi de toutes les choses que Dieu appelle à l'existence. C'est à lui que le Père dit encore : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Puis le Verbe pour obéir à ces commandements, exécute tout ce que lui a ordonné le Père. Nous ne nous appuyons pas ici sur de vaines conjectures, nous avons pour nous le témoignage des prophéties reçues parmi les Juifs, où nous lisons ces paroles formelles, au sujet de Dieu et des œuvres qu'il a créées : « Il a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été produit. » S'il est vrai que Dieu ait ordonné et que ses ouvrages aient été créés, quel autre, dans l'intention de l'esprit prophétique, a pu exécuter les ordres du Père sinon, celui qui est, pour ainsi dire, une parole animée en même temps que la vérité?

D'ailleurs que celui qui s'est nommé lui-même la voie, la vérité, la vie, ne soit pas au témoignage des évangiles eux-mêmes, un être circonscrit, incapable d'exister autrement que renfermé dans l'ame et le corps de Jésus,

plusieurs passages le prouvent ; je me bornerai seulement à quelques-uns. Quand Jean-Baptiste annoncé que le Fils de Dieu ne tardera point à paraître, non pas dans les limites d'un corps et d'une ame, mais présent partout, en quels termes s'explique-t-il ? « Il y en a un au milieu de vous « que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir « après moi. » Si le précurseur avait cru que le Fils de Dieu n'était que là où était le corps visible de Jésus, comment aurait-il dit : « Il y en a un au milieu de vous que « vous ne connaissez pas ? » Que fait Jésus lui-même, lorsqu'il veut donner à ses disciples une plus haute idée du fils de Dieu ? Ne dit-il pas : « Là où sont deux ou trois rassem- « blés en mon nom, je suis au milieu d'eux ? » C'est encore dans ce sens qu'il faisait à ses disciples cette promesse : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la con- « sommation des siècles. » Par là toutefois, nous ne prétendons pas séparer le Fils de Dieu d'avec Jésus. Car depuis l'accomplissement de l'économie divine, le corps et l'ame de Jésus, n'ont fait qu'un avec le Verbe de Dieu. Si, comme l'enseigne Paul, l'homme qui comprend ce que signifie s'attacher au Seigneur et qui s'attache réellement à lui, « devient un même esprit avec le Seigneur, » à plus forte raison, ce qui fut alors uni avec le Verbe doit-il être un avec lui, mais d'une manière plus sublime et plus divine ! Aussi manifesta-t-il par les miracles qu'il opéra sous les yeux des Juifs, qu'il était véritablement la vertu de Dieu, bien que Celse attribue ces prodiges à la magie, ou que les Juifs d'alors les attribuassent à Beelzébuhl. D'où le connaissaient-ils ? je l'ignore : « C'est au nom de Beelzé- « buhl, prince des démons qu'il chasse les démons. » Mais notre Sauveur réfuta l'absurdité de cette pensée, en déclarant que le règne de l'iniquité n'était pas encore terminé. Cette vérité sera démontrée pour quiconque voudra lire avec maturité ce passage de l'Évangile dont l'explication ne doit pas trouver sa place ici.

X. Quelle est donc la promesse que Jésus ait faite

sans l'accomplir ? A Celse de nous prouver ce qu'il avance. Mais il ne le pourra jamais. Tout ce qu'il allègue contre Jésus ou contre nous provient soit de quelques faits mal compris, soit de quelques passages de l'Évangile mal appliqués, soit de quelque histoire fabuleuse inventée par les Juifs. Le Juif ajoute encore : « Après l'avoir con-  
« vaincu et condamné, nous l'avons jugé digne du der-  
« nier supplice. » Qu'on nous montre donc comment il fut convaincu de quelque crime par des hommes qui apostaient de faux témoins contre lui, à moins que l'on ne prenne pour une conviction irrécusable les paroles que rapportèrent ses accusateurs : « Je puis détruire le temple  
« de Dieu et le réédifier en trois jours. » Il est vrai qu'il avait désigné en ces termes « le temple de son corps. » Mais eux, inhabiles à pénétrer son intention, avaient appliqué ces mots au temple de pierre pour lequel ils avaient plus de vénération que pour le temple véritable de Dieu le Verbe, la sagesse, la vérité, quel que fût le respect qu'ils lui devaient. Que l'on nous dise encore, « comment  
« Jésus fut réduit à se cacher honteusement. » Qu'a-t-il fait dont il ait à rougir ? « Il s'est laissé prendre, » me dit-on. Non jamais il *n'a été pris*, si par ce mot il faut entendre un acte contraire à sa volonté. Lorsque les temps furent accomplis, il permit aux hommes de se saisir de sa personne, puisqu'il était l'agneau de Dieu « descendu  
« pour effacer les péchés du monde. C'est pourquoi Jésus  
« qui savait tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur  
« dit : Qui cherchez-vous ? Et ils lui répondirent : Jésus de  
« Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas qui le tra-  
« hissait était avec eux. Dès que Jésus leur eut dit : C'est  
« moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. Il leur de-  
« manda donc de nouveau : Qui Cherchez-vous ? Et ils  
« lui dirent Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je  
« vous ai dit que c'est moi. Si c'est moi que vous cherchez,  
« laissez aller ceux-ci. » Il y a mieux. A l'un de ses disciples qui, pour le secourir, avait frappé le serviteur du

grand Pontife et lui avait coupé l'oreille, il dit : « Remettez votre épée dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l'épée, périront par l'épée. Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne m'enverrait pas tout à l'heure plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures qui disent que les choses doivent arriver ainsi ? » Pures fictions, inventées par les Évangélistes, s'écriera-t-on peut-être ! Et moi je dis : Pourquoi la fiction ne serait-elle pas plutôt dans ce que la passion et la haine ont imaginé contre Jésus et les chrétiens, et la vérité dans ce qu'ont écrit des hommes qui en affrontant tous les supplices pour la doctrine de leur maître, ont prouvé qu'ils avaient été véridiques et sincères ? Serait-il possible que les disciples de Jésus eussent déployé jusqu'à la mort tant de confiance et de fermeté d'âme, s'ils avaient inventé ce qu'ils en racontent ? Il devient donc évident pour tout homme de bonne foi qu'ils étaient bien persuadés de ce qu'ils avançaient, puisqu'ils bravaient la persécution pour celui qu'ils proclamaient le Fils de Dieu.

XI. « Jésus fut trahi par ceux qu'il appelait ses disciples, » poursuit le Juif de Celse. Les Évangiles le lui ont appris. Mais ce que les Évangiles ne disent que de Judas, il le dit lui de tous les disciples, afin de donner plus de poids à son accusation. Au reste il n'a pas même suffisamment examiné tout ce qui est rapporté sur Judas, c'est-à-dire que son esprit était agité par des pensées contraires, et qu'il ne se détermina complètement ni à persécuter son maître, ni à garder pour lui le respect qu'il lui devait à titre de disciple. Que fit-il en effet ? Sur le point de le trahir, il avait donné ce signe à la foule qui venait pour se saisir de sa personne : « Celui que je baiserais, c'est lui ; arrêtez-le ! » Par là il conservait encore quelque respect pour lui ; s'il l'eût perdu entièrement, il eût livré Jésus, la tête haute et sans l'hypocrite douceur de son baiser. Tout le monde reconnaîtra donc que dans l'âme



du perfide, aux mouvements de la cupidité et aux desseins criminels de vendre son maître, se mêlaient encore quelques impressions excitées par les discours de Jésus, et un dernier vestige de bonté, s'il m'est permis de parler ainsi. En effet, il est écrit : « Alors Judas qui l'avait trahi, « voyant qu'il était condamné, poussé par le remords, rap- « porta les trente pièces d'argent aux Princes des prêtres « et aux Anciens du peuple, disant : J'ai péché en livrant « le sang innocent. Mais eux répondirent que nous im- « porte ? Cela te regarde. Et lui, après avoir jeté l'argent « dans le temple, s'en alla et se pendit. » Que si cet avare Judas, accoutumé à dérober l'argent déposé dans la bourse des pauvres, éprouve des remords assez violents pour reporter aux Princes des prêtres et aux Anciens du peuple leurs trentes pièces d'argent, il faut en conclure que les enseignements de Jésus avaient encore la force de toucher le cœur du traître, qui n'avait pu les chasser entièrement ni les fouler aux pieds. Il y a plus. Ces paroles : « J'ai pé- « ché en livrant le sang du Juste, » sont d'un homme qui avoue son crime. Et combien l'aiguillon de ses remords dut être pénétrant et cruel, puisque impuissant à supporter la vie, après avoir jeté l'argent dans le temple, il se tira et se pendit, se faisant ainsi son procès à lui-même, et montrant assez par là que ni ses larcins, ni sa trahison ni les péchés dont il était couvert, n'avaient pu étouffer dans son cœur le souvenir des enseignements de son maître !

Celse dira-t-il que si l'apostasie de Judas, quelque odieuse qu'elle ait pu être, n'a pas été cependant jusqu'aux dernières extrémités contre Jésus, il faut l'attribuer aux inventions des Évangélistes ? Ne recevant pour vrai que ce qui est rapporté sur la trahison de l'un des disciples, ajoutera-t-il à ce témoignage des Écritures que Judas l'a trahi de toute son ame ? Il est déraisonnable de ne consulter que la passion pour admettre ou pour repousser la déposition des mêmes témoins. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, nous ajouterons, s'il le faut, un argument qui con-

fondra nos adversaires. Le psaume cviii°, qui commence ainsi : « O Dieu ne taisez pas ma louange, la bouche de « l'homme de péché est ouverte contre moi ; » n'est qu'une longue prophétie qui concerne Judas. Il y est dit que s'étant retranché lui-même du nombre des Apôtres par son crime, un autre avait pris sa place. Le fait est énoncé en ces termes : « Qu'un autre reçoive sa mission. »

Toutefois, que Jésus ait été trahi par l'un de ses disciples, plus pervers encore que Judas, et assez endurci pour fouler indignement aux pieds tous les enseignements de son maître, je le veux bien. Quelle accusation, dis-moi, peut-il en sortir contre Jésus ou le Christianisme ? Quel droit as-tu d'en conclure que la doctrine du Sauveur est fautive ? Quant à ce qui vient après, nous l'avons déjà réfuté. Nous avons prouvé, en effet, que Jésus n'avait pas été pris en fuyant, mais qu'il s'était livré volontairement pour le genre humain. Que s'en suit-il donc ? Que s'il fut chargé de liens, il le fut par un acte de sa volonté, afin de nous enseigner à souffrir pour la cause de la religion.

XII. Rien de plus puéril à mon jugement que ce qu'il ajoute. « Un bon général, dit-il, qui commande une nombreuse armée, n'est jamais trahi par ses soldats. Un chef de brigands lui-même, quelque méchant qu'il soit, lui et ceux qui lui obéissent, n'a rien à craindre de leur part, tant que son autorité leur paraît utile. Jésus, au contraire est trahi par ceux qu'il avait sous ses ordres. Il n'a été pour eux, ni le général expérimenté qui impose le respect, ni le chef de brigands qui par la ruse et l'artifice s'attache la bienveillance de ses complices. » Il ne serait pas difficile de trouver dans l'histoire beaucoup de généraux d'armée trahis par leurs propres soldats, ou de chefs de brigands vendus par des associés infidèles à leurs serments. Mais, je l'accorde, jamais général d'armée, jamais chef de brigands n'a été trahi par les siens. Si Jésus l'a été par un de ses disciples, quel grief en sortirait-il contre lui ? Puisque Celse fait profession de philosophie,

je lui demanderai volontiers, si l'on peut faire un crime à Platon de ce qu'Aristote, l'abandonnant après avoir été vingt-ans son disciple, combattit sa doctrine sur l'immortalité de l'ame, et traita ses idées de pures rêveries. Vous reste-t-il encore le moindre doute? Je fais cette question : Après la désertion d'Aristote, Platon cessa-t-il d'être un puissant dialecticien? devint-il incapable de défendre son système? toute sa doctrine enfin fut-elle convaincue de fausseté? Ou bien est-il possible qu'Aristote, sans porter la moindre atteinte à la vérité de la philosophie de Platon, comme le répètent ses partisans, soit convaincu de méchanceté et d'ingratitude envers son maître? Il arrive également à Chrysippe, dans plusieurs passages de ses écrits, de contredire Cléanthe, et d'établir des opinions différentes des siennes, quoique dans sa jeunesse il eût reçu de lui les premiers principes de la philosophie. Et cependant Aristote, avait, dit-on, fréquenté pendant vingt ans l'école de Platon; Chrysippe aussi avait long-temps étudié sous Cléanthe. Judas, au contraire n'avait pas même passé trois ans avec Jésus. Il est donc facile de trouver dans la vie des philosophes beaucoup de traits semblables à ceux dont Celse fait un sujet d'accusation contre Jésus, à l'occasion de Judas. Les Pythagoriciens dressaient des cénotaphes à ceux qui, après avoir accordé quelque temps à la philosophie, retournaient ensuite à la vie commune. Pythagore et les siens en étaient-ils moins solides dans leur raisonnements et leurs démonstrations?

XIII. Le Juif de Celse continue. « Ayant à dire sur le compte de Jésus beaucoup de choses qui, toutes véritables qu'elles sont, diffèrent du récit de ses disciples, je les passe à dessein sous silence. » Quelles sont donc ces vérités qu'il veut bien passer sous silence, et qui s'éloignent si fort des Evangélistes? Ne serait-ce point là un artifice de rhétorique, pour nous persuader qu'il a entre les mains des preuves accablantes quoique, en dehors de l'Evangile, il n'ait rien à citer qui soit capable d'ébranler un

auditeur par les dépositions de la vérité, ou de porter atteinte à la personne ainsi qu'à la doctrine de Jésus ?

Il accuse ensuite ses disciples « d'avoir avancé faussement que leur maître avait prévu et prédit toutes les choses qui lui arrivèrent ; » mais que cela soit véritable, nous le démontrerons, malgré Celse, par une foule d'événements que le Sauveur a signalés d'avance, comme par exemple les prophéties qu'il fait aux chrétiens, bien des siècles avant leur accomplissement. Qui donc n'admirerait les avertissements qu'il leur donne ? « Vous serez conduits devant les magistrats et devant les rois, pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations, » et d'autres prédictions semblables où il annonce à ses disciples les tribulations qui les attendent ? S'est-il jamais élevé dans le monde quelque autre doctrine dont on ait châtié les sectateurs ? Les accusateurs de Jésus diront-ils que, prévoyant combien les dogmes faux et impies étaient mal reçus, il s'est fait honneur de ce calcul, en prédisant aux siens ce qui devait certainement leur arriver ? Assurément s'il fallait, à cause de leurs opinions, traduire quelques hommes devant les magistrats et les rois, qui le méritait mieux que les épicuriens qui nient absolument la Providence, ou que les péripatéticiens eux-mêmes qui regardent comme inutiles les prières et les victimes offertes à la Divinité ?

On me répondra peut-être que les Samaritains sont aussi persécutés pour leur religion. Je réponds que les lois ne permettant la circoncision qu'aux Juifs, les sicaires, qui se mutilent contre la défense des lois, sont condamnés à mort pour cette infraction. Il n'est pas de juge qui, après avoir interrogé un de ces sicaires, scrupuleux observateur de sa religion, ne lui laisse le choix ou de son pardon, s'il veut renoncer à ces pratiques, ou du supplice, s'il veut y persévérer. Mais il suffit de la circoncision, surprise sur leur chair, pour les conduire à la mort. Les chrétiens sont les seuls que les juges, suivant cette prédiction de leur maître, « Vous serez conduits à cause de moi devant les

« magistrats et les rois, » contraignent jusqu'au dernier soupir de renoncer au christianisme, et d'acheter leur repos ou leur liberté en offrant des sacrifices, comme les autres, ou en faisant les serments accoutumés.

Voyez encore avec quelle imposante autorité Jésus disait : « Quiconque m'avouera devant les hommes, moi aussi je l'avouerais devant mon Père qui est dans les cieux ; et celui qui me renoncera devant les hommes, etc. » Transportez-vous par la pensée à l'époque où Jésus parlait ainsi, et considérez que sa prédiction n'était pas encore accomplie, à moins peut-être que lui refusant toute créance, vous n'accusiez ses discours d'être de vaines futilités que démentira l'avenir. Mais, pour peu que vous suspendiez votre jugement, sans savoir encore ce qu'il faut croire, vous vous direz à vous-mêmes : Si ces paroles s'accomplissent, si la doctrine de Jésus s'accrédite, si les magistrats et les rois s'en inquiètent jusqu'à vouloir anéantir ceux qui reconnaissent Jésus, alors nous croirons qu'il avait reçu de Dieu une puissance extraordinaire pour semer parmi les hommes une telle doctrine, et qu'il avait le secret de ses futurs triomphes, quand il parlait ainsi. Qui pourrait se rappeler sans le même étonnement cette prédiction : « Cet Évangile sera prêché dans tout le monde, pour servir de témoignage aux rois et aux nations, » s'il réfléchit que, conformément à cette promesse, l'Évangile de Jésus-Christ a été prêché effectivement par toute la terre, aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants ? Cette parole puissante a subjugué la nature humaine tout entière, et il n'y a pas d'hommes ni de conditions qui aient pu échapper à la doctrine de Jésus-Christ. De plus, que le Juif de Celse, qui refuse à Jésus la connaissance et la prévision de ce qui lui arriverait, considère comment il se fait qu'au moment où Jérusalem était debout encore et servait de centre à toute la religion judaïque, Jésus prédit les malheurs qu'elle éprouverait de la part des Romains. On ne dira pas que ceux avec lesquels il avait vécu,

et qui avaient été ses auditeurs, aient enseigné de vive voix la doctrine exposée dans les Évangiles sans laisser par écrit à leurs disciples ce qu'ils devaient savoir sur Jésus. Or, on y lit ces paroles : « Quand vous verrez Jérusalem « environnée par une armée, sachez que sa désolation est « proche. » Au moment où Jésus parlait, point d'armée autour de Jérusalem pour la cerner, l'enfermer dans des lignes de circonvallation, et mettre le siège devant elle. La guerre, commencée sous Néron, se prolonge jusqu'à Vespasien. Le fils de ce dernier ruina Jérusalem de fond en comble, à cause de Jacques-le-Juste, frère de Jésus qui était appelé le Christ, nous dit l'historien Josèphe ; mais plutôt, comme la vérité elle-même le proclame, à cause de ce même Jésus-Christ qui est le Fils de Dieu.

XIV. Celse, d'ailleurs, tout en confessant ou en nous accordant que le Christ avait prévu ce qui lui arriverait, pouvait affecter le mépris pour ses prédictions comme il en avait usé pour ses miracles qui, à l'entendre, n'étaient que de vaines illusions. Il n'avait qu'à dire que plusieurs, en consultant les auspices, en interrogeant les entrailles des victimes ou bien le jour de leur naissance, connurent ce qui devait leur arriver. Mais il n'a pas voulu faire cet aveu, plus important que l'autre ; par là, il reconnaît que Jésus a opéré des miracles, quoiqu'il essaie de les rabaisser en les attribuant à des prestiges. Phlégon cependant, dans le treizième livre de ses Chroniques, si je ne me trompe, ou bien dans le quatorzième, attribue à Jésus-Christ la connaissance de quelques événements à venir. Il est vrai que confondant les noms, il met sur le compte de Pierre ce qu'il faut rapporter à Jésus. Mais il ne laisse pas d'attester que la chose prédite a eu son accomplissement. C'était nous prouver, comme malgré lui, que la parole qui nous a été transmise par les premiers auteurs de notre doctrine était remplie d'une vertu divine.

XV. Celse ajoute que « les disciples de Jésus, ne pouvant « rien déguiser dans une chose trop publique, se sont con-

« certés entre eux pour dire que leur maître avait tout « prévu. » Mais il n'a pas remarqué, ou il n'a pas voulu remarquer, la sincérité des historiens qui rapportent cette prédiction sortie de la bouche de Jésus : « Vous serez tous « scandalisés cette nuit à cause de moi, » ce qui arriva effectivement, et cette seconde prédiction qui, s'adressant à Pierre, ne fut pas moins véritable : « Avant que le coq » ait chanté, vous me renierez trois fois. » Si, au lieu d'être sincères, ils avaient été capables d'écrire des mensonges, ainsi que Celse l'imagine, ils eussent gardé le plus profond silence sur l'apostasie de Pierre, ou le scandale des autres disciples. Quoique ces choses soient réellement arrivées, qui aurait pu le prouver ? Il y a mieux. La prudence semblait les obliger à dissimuler ces aveux, puisqu'ils voulaient, par leurs écrits, apprendre à ceux qui liraient l'Évangile qu'il faut mépriser la mort quand il s'agit de confesser le nom chrétien. Mais, comme ils savaient que la vertu divine de cette parole subjugueraît les hommes, ils n'hésitèrent point à raconter des faits qui, je ne sais comment, ne nuiraient pas aux lecteurs et ne fourniraient aucun prétexte à l'apostasie.

XVI. Mais quoi de plus ridicule que ce qu'il ajoute ! « Les disciples de Jésus, dit-il, n'ont écrit tout cela que » pour excuser les faits qui s'élevaient contre lui. Ils ont » imité, poursuit-il, celui qui, pour attester la justice d'un » homme, raconterait ses injustices ; pour attester sa piété, » raconterait ses homicides ; pour attester son immortalité, » raconterait sa mort, en ayant soin de répéter en tête de » chaque déclaration : Toutes ces choses, il les avait pré- » dites. » La disparité de ces exemples saute d'abord à tous les yeux. Il est assez naturel que Jésus, ayant voulu se proposer lui-même aux hommes comme un modèle qui leur apprît à vivre, voulût aussi leur montrer comment il fallait mourir quand la religion l'ordonne. Ajoutez à cela que la mort, qu'il a soufferte pour tous les hommes, a été une chose utile à tout l'univers, ainsi que nous l'avons prouvé

dans notre premier livre. Celse affirme ensuite qu'avouer la Passion de Jésus, c'est fortifier l'accusation au lieu de la détruire. Mais il ignorait apparemment la profondeur des mystères que Paul nous y découvre, et tout ce que les prophètes ont dit sur ce sujet. Il ignorait aussi sans doute qu'un hérétique a soutenu que Jésus, au lieu de souffrir en réalité, n'avait souffert qu'en apparence. S'il l'avait su, il n'aurait pas dit : « Vous ne prétendez pas qu'aux yeux des hommes impies il a paru souffrir sans souffrir réellement ; mais vous affirmez sans détour qu'il a effectivement souffert. » Nous nous gardons bien de dire que Jésus-Christ n'a souffert qu'en apparence, de peur que sa résurrection ne soit également une chimère. En effet, qui est mort véritablement doit, s'il est ressuscité, être ressuscité véritablement aussi ; mais pour qui n'est mort qu'en apparence, il n'y a point de résurrection véritable.

Les incrédules, je le sais, insultent à la résurrection de Jésus-Christ ; il faut donc leur citer Platon. Ce philosophe rapporte que Her, fils d'Arminius, se releva de son bûcher au bout de douze jours, et raconta ce qu'il avait vu dans le séjour des enfers. Peut-être aussi ne sera-t-il pas hors de propos de rappeler ici à des incrédules ce qu'Héraclide nous apprend sur une femme qui ne respirait plus. Je pourrais y joindre tous ceux qui sont sortis de leur tombeau, non pas seulement le jour où ils y étaient entrés, mais le lendemain. Quand il s'agit de celui qui avait opéré tant de prodiges, supérieurs aux forces de l'homme et si éclatants que Celse, impuissant à les nier, est réduit à les traiter de prestiges, faut-il s'étonner que sa mort ait quelque chose d'extraordinaire et que son ame, qui avait quitté volontairement son corps, y soit rentrée ensuite quand elle le trouva bon, après avoir achevé loin de lui ce qu'elle voulait exécuter. Voilà ce que Jésus exprimait quand il disait, suivant le témoignage de Jean : « Nul ne m'ôte la vie, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » Peut-être



même son ame ne se hâta-t-elle de quitter son corps que pour veiller à sa conservation en empêchant qu'on ne lui rompît les jambes, ainsi qu'il arriva aux voleurs crucifiés avec Jésus-Christ. « Des soldats rompirent les jambes de « ceux qu'on avait crucifiés avec Jésus ; et approchant de « Jésus, quand ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui « rompirent point les jambes. »

Nous avons donc répondu à cette objection : « Comment « nous persuaderez-vous qu'il l'ait prédit ? » A l'égard de cette autre : « Comment nous prouverez-vous qu'un mort « soit immortel ? » nous dirons à qui voudra l'entendre que ce n'est pas le mort qui est immortel, mais celui qui est ressuscité. Celui qui est mort est si peu immortel, que ce Jésus lui-même, composé de deux natures, n'était pas immortel avant de mourir, puisqu'il devait subir la mort. Un homme qui doit mourir n'est pas immortel : pour être immortel, il faut n'être plus sujet à la mort. « Jésus-Christ, « ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, et la mort « n'aura plus d'empire sur lui ; » quoi qu'en puissent dire ceux qui sont incapables de comprendre le sens de ces paroles.

XVII. Ce qui suit est dépourvu de toute raison : « Quel « dieu, quel démon, quel homme sensé, dit-il, connaissant « les malheurs qui doivent lui arriver, au lieu de faire tous « ses efforts pour s'en garantir, se jettera tête baissée dans « les calamités qu'il a prévues ? » Socrate n'ignorait pas qu'en buvant la ciguë, il mourrait. S'il avait voulu en croire Criton, il pouvait se dérober à la mort en s'échappant de sa prison. Mais il aima mieux, comme cela lui paraissait plus convenable, mourir en philosophe, que de vivre par des voies indignes d'un philosophe. Léonidas, général des Lacédémoniens, savait bien aussi qu'il allait mourir aux Thermopyles avec ses compagnons. Préféra-t-il à la mort une vie honteuse ? Non ; il adresse ces paroles à ses soldats : « Dinons comme des hommes qui vont aller « souper aux enfers. » Quiconque prendrait la peine de

recueillir des faits semblables, en trouverait un grand nombre. Qui donc s'étonnera que Jésus, au lieu d'éviter les maux qu'il prévoyait, ait affronté les malheurs que lui révélait sa prescience, quand nous voyons Paul, son disciple, courir au-devant des périls qui l'attendaient à Jérusalem, ainsi qu'on le lui annonçait, et blâmer les larmes de ceux qui essayaient d'ébranler sa résolution ? Combien des nôtres qui, fermement convaincus qu'ils seraient livrés au supplice en confessant le Christianisme, et rendus à la liberté ainsi qu'à la jouissance de leurs biens, s'ils apostasiaient, dédaignèrent la vie et aimèrent mieux mourir pour la cause de la religion ?

XVIII. Autre extravagance. « Si Jésus avait prédit, « poursuit le Juif de Celse, la trahison de celui-ci et l'a-  
« postasie de celui-là, pourquoi ne l'ont-ils pas respecté  
« comme un Dieu, celui-ci pour ne point le renier, celui-  
« là pour ne point le vendre ? » Celse, cet homme éclairé, n'a point vu que ces propositions se contredisent. Si Jésus avait prévu ces événements en tant que Dieu, il était impossible que sa prescience fût trompée : il fallait donc que celui dont il avait prévu la trahison le trahît, et que celui dont il avait prévu le renoncement le renonçât. S'il eût pu se faire qu'après avoir été avertis, l'un ne trahît pas son maître, et l'autre ne le renonçât point, Jésus n'aurait pas dit la vérité, lorsqu'il déclara que l'un le trahirait, et que l'autre le renoncerait. S'il prévit que Judas le trahirait, il prévit aussi la méchanceté en vertu de laquelle il le trahirait, et dont sa prévision ne pouvait changer la nature. De même, s'il connut que Pierre le renierait, c'est qu'il connut la faiblesse qui amènerait ce renoncement ; il prophétisa donc cette apostasie, sans que sa prescience toutefois pût en détourner le cours si promptement. Mais où Celse a-t-il pris ce qu'il ajoute : « Ils le  
« trahirent et le renièrent sans se soucier de lui. » Que cette assertion contredise la vérité par rapport à Judas, nous l'avons déjà montré. Il n'est pas moins facile d'en

prouver la fausseté à l'égard de Pierre, qui, après avoir renié son maître, « sortit et pleura amèrement. »

XIX. Même futilité dans ce qui suit. « Quand un homme sait qu'on lui dresse des embûches, s'il les fait connaître à ceux qui conspirent contre lui, il ne manque pas de les détourner de leur dessein, et il arrête leurs pensées criminelles. » On en a vu beaucoup dresser des embûches à ceux qui avaient pénétré leurs complots. Enfin il raisonne ainsi pour achever : « Ce n'est pas parce qu'il les a prédites que ces choses sont arrivées. Il y a là impossibilité. De ce qu'elles sont arrivées, au contraire, il faut conclure qu'il ne les a point annoncées d'avance. Car il est impossible que des hommes avertis fussent encore capables de trahir et de renier leur maître. » Nous avons renversé précédemment le principe; la conséquence où il dit « que ces choses ne sont pas arrivées parce que Jésus les avait prédites, » tombe du même coup. Nous soutenons qu'elles sont arrivées parce qu'elles sont possibles, et, puisqu'elles sont arrivées, il faut que la prédiction soit véritable. C'est par l'événement que l'on juge de la vérité d'une prophétie. Ainsi, lorsque Celse soutient qu'il est faux que ces circonstances aient été prédites par Jésus, c'est lui-même qui est convaincu de fausseté, tout aussi bien que quand il ajoute : « Il est impossible que des hommes avertis fussent encore capables de le trahir ou de le renier. »

Écoutons-le encore. « Puisque c'était un Dieu, poursuit-il, qui annonçait toutes ces choses, il fallait nécessairement que la prédiction eût son accomplissement. Un Dieu donc qui devait faire du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui mangeaient avec lui, a converti en impies et en scélérats ses disciples et ses prophètes avec lesquels il vivait dans la plus étroite familiarité. A-t-on jamais ouï dire qu'un homme qui s'est assis à la table d'un bienfaiteur lui ait dressé des embûches? Mais voici un Dieu que les droits de l'hospitalité ne protègent pas

« contre cet attentat ; et ce qui est plus absurde encore ,  
 « voici un Dieu qui tend des pièges à ses convives , ou pour  
 « mieux dire qui en fait autant de perfides et d'impies. »  
 Puisque vous m'ordonnez de réfuter tous les arguments de  
 Celse , quelque frivoles qu'ils puissent être , je répondrai  
 de cette manière. Celse s'imagine qu'une chose divinement  
 prédite , n'arrive qu'en vertu de cette prédiction. Mais  
 nous sommes loin de lui accorder ce point. Nous ne croyons  
 pas que celui qui a prédit l'événement , soit cause que l'é-  
 vénement arrive , parce qu'il l'a prédit ; nous croyons au  
 contraire , que l'événement devant arriver , même quand  
 il n'aurait pas été prédit , donne à celui qui connaît l'avé-  
 nir l'occasion de le prédire. Il faut que l'auteur d'une  
 prédiction ait ceci dans sa pensée : Telle chose pouvant  
 arriver , telle autre chose ne pouvant arriver , ce sera celle-  
 ci qui arrivera. Nous ne prétendons nullement que les  
 prophètes enlèvent à ce qu'ils prédisent la possibilité d'ar-  
 river ou de n'arriver pas , comme s'ils disaient : telle chose  
 arrivera fatalement , et il est impossible qu'elle arrive  
 d'une autre manière. C'est ainsi qu'il faut comprendre  
 toutes les prédictions diverses que l'Écriture Sainte et  
 l'histoire des Grecs nous rapportent sur des choses qui dé-  
 pendent de la volonté de l'homme. Ce raisonnement que  
 les logiciens appellent vaine subtilité ne serait pas un so-  
 phisme d'après les principes de Celse , quoique ce soit un  
 sophisme véritable d'après les règles de la saine raison.  
 Pour me faire mieux comprendre , je vais emprunter à  
 l'Écriture les prophéties qui concernent Judas , ou plutôt  
 la prédiction de Notre Sauveur sur sa trahison , et aux his-  
 toires de la Grèce l'oracle rendu à Laïus ; car je veux bien  
 supposer pour un moment que cet oracle , qui d'ailleurs  
 ne fait aucun tort à mon sujet , est véritable.

J'ouvre le psaume cviii où il est parlé de Judas au nom  
 de Notre Sauveur et qui commence ainsi : « O Dieu , ne  
 « taisez pas ma louange ; la bouche de l'homme du péché  
 « et de la trahison s'est ouverte contre moi. » En considérant

toute la suite du psaume, vous reconnaîtrez que si la perfidie de Judas y est annoncée, il y est marqué aussi qu'elle aurait sa cause en lui-même et qu'il serait digne de toutes les malédictions dont le prophète accable sa malice. « Qu'il subisse ce châtement, » dit-il, « parce qu'il ne s'est point souvenu de faire miséricorde, et qu'il a pour-  
« suivi jusqu'à la mort un homme pauvre et mendiant. » Judas a donc pu se souvenir de faire miséricorde ; il a donc pu ne pas persécuter celui qu'il a persécuté. Au lieu de s'abstenir, comme il en avait la faculté, il a livré son maître : il a mérité par là toutes les imprécations du psalmiste. Quant à ce qui concerne les Grecs, je citerai l'oracle de Laïus, soit que le tragique l'ait reproduit textuellement, soit qu'il l'ait donné dans des termes équivalents. Celui qui connaissait l'avenir lui parle ainsi : « Ne défriche point  
« le sillon de la paternité malgré les Dieux. Car si tu en-  
« gendres un fils, il te donnera la mort et ta maison sera  
« rougie de ton sang. » Que résulte-t-il de là ? Qu'il ne tenait qu'à Laïus de ne point jeter la semence dans le sillon de la paternité. L'oracle assurément ne lui aurait pas ordonné une chose qui n'eût pas été en son pouvoir. Libre à lui d'être père ou de ne l'être pas : aucune de ces deux choses n'était nécessitée. Mais en ne s'interdisant point le mariage, il devait s'attendre naturellement à ces tragiques aventures d'OEdipe, de Jocaste et de leurs enfants communs.

J'en viens à l'argument que l'on nomme *vaine subtilité*. C'est le sophisme que l'on emploierait vis-à-vis d'un malade auquel on parlerait ainsi, pour le détourner d'appeler le médecin : « Si vous êtes destiné à relever de cette maladie, que vous appelliez le médecin, ou que vous ne l'appelliez pas, vous guérirez. Si, au contraire, vous n'êtes pas destiné à en relever, que vous appelliez le médecin, ou que vous ne l'appelliez pas, vous êtes perdu. Ainsi destiné à guérir, ou destiné à ne pas guérir, qu'importe ? vous n'avez pas besoin d'appeler le médecin. » A cette manière de raisonner

on en oppose assez plaisamment une autre du même genre. Si vous êtes destiné à engendrer des enfants, il vous en naîtra, soit que vous preniez une femme, soit que vous n'en preniez pas. Ainsi donc, ou destiné à avoir des enfants, ou destiné à n'en point avoir, qu'importe? vous n'avez pas besoin de prendre une femme. Comme il est absurde de prétendre qu'inutilement on prend une femme, puisqu'à moins d'en prendre il est impossible d'avoir des enfants, de même si la médecine conduit le malade à la guérison, il faut nécessairement qu'il appelle le médecin. Il n'est pas vrai par conséquent que sa présence soit inutile. J'ai dit tout cela pour répondre à l'objection de cet homme si éclairé : « C'était un Dieu qui faisait la « prédiction ; par conséquent il fallait absolument que la « prédiction eût son accomplissement. » Si par *absolument* il entend *nécessairement*, nous le nions, car il était possible que la chose n'arrivât point. Mais si par ce mot il entend, cela arrivera, certitude qui n'ôte point à la chose la possibilité de ne pas arriver, son raisonnement ne prouve rien contre nous. Que Jésus ait prédit la trahison de l'un de ses disciples et le renoncement de l'autre, il ne s'ensuit nullement qu'il soit la cause personnelle de cette action odieuse et impie. Car Jésus qui, selon nous, lisait dans le cœur du traître, voyant d'après la maladie qui le travaillait, à quelle audace le porterait sa passion pour l'argent, et comprenant que son respect pour son maître était mal affermi dans son ame, dit entre autres choses : « Celui « qui porte la main dans le plat avec moi me trahira. »

**XXI.** Ensuite voyez s'il y a quelque chose de plus vain et de plus manifestement faux que cette assertion de Celse : « A-t-on jamais ouï dire qu'un homme qui s'est assis à la « table d'un autre lui ait dressé des embûches? Si cela « n'est pas vrai pour un homme, à combien plus forte rai- « son ne dresse-t-on pas d'embûches à un Dieu dans la fa- « miliarité duquel on vit? » Qui ne sait que beaucoup d'hommes n'ont pas laissé de tendre des pièges à ceux-là

même avec lesquels ils avaient mangé le pain et le sel de l'hospitalité? L'histoire des Grecs et des Barbares offre une multitude de traits semblables. N'est-ce pas là le crime que le poète de Paros, si connu par ses iambes mordants, reproche à Lycambe, quand il lui dit : « Tu as violé les « droits sacrés de la table et du sel? » Ceux qui s'appliquent à la science de l'histoire, et qui tout entiers à cette étude négligent des connaissances plus nécessaires, où ils apprendraient à bien vivre, pourraient citer un plus grand nombre d'exemples, pour nous convaincre que les liens de l'hospitalité n'ont pas toujours été respectés.

XXII. Ensuite, comme s'il n'avait rien avancé que de solide et sans réplique, il ajoute : « Et ce qui est plus absurde encore, voici un Dieu qui tend des pièges à ses « disciples pour en faire autant de traîtres et d'impies. » Demandez-lui comment Jésus a tendu des pièges à ses disciples pour en faire autant de traîtres et d'impies : il n'aura rien à vous répondre, sinon que sa prétendue conséquence l'atteste. Mais le premier venu est capable de la réfuter.

XXIII. Il dit après cela : « S'il n'a souffert que par ce « qu'il l'a trouvé bon et pour obéir à son père, il est manifeste qu'étant Dieu et voulant souffrir, les tortures qui « étaient volontaires chez lui ne durent lui causer ni peine « ni douleur. » Celse n'a pas vu qu'il se met en contradiction avec lui-même. S'il accorde que Jésus a enduré le supplice parce qu'il l'avait ainsi résolu et pour obéir à son Père, qu'en résulte-t-il, sinon que Jésus a réellement enduré le supplice, et qu'il est impossible que les tortures de ses bourreaux ne lui aient pas causé de douleur, la douleur étant quelque chose d'involontaire? Si le supplice qui lui a été infligé par sa propre volonté ne lui a causé ni peine ni douleur, comment Celse avoue-t-il qu'il a souffert? Il n'a pas compris que Jésus s'étant incarné par la naissance a revêtu un corps exposé aux mêmes peines et aux mêmes douleurs que les nôtres, si par douleur nous enten-

dons des choses involontaires. De même qu'il a voulu prendre une chair d'une nature semblable à celle des hommes, de même aussi l'a-t-il voulu prendre avec toutes ses faiblesses et ses vicissitudes, de sorte que n'étant plus le maître de ne pas souffrir, ses ennemis pouvaient lui causer de la peine et de la douleur. Nous avons prouvé précédemment qu'il ne serait pas tombé entre leurs mains s'il n'y avait pas consenti. Il s'est livré parce qu'il l'a voulu. Il savait qu'en mourant pour tous les hommes il serait utile à chacun d'eux, ainsi qu'il a été démontré.

XXIV. Il s'efforce ensuite de prouver que ce qui arriva à Jésus lui causait de la peine et de la douleur, et qu'il n'était pas en son pouvoir d'étouffer l'aiguillon de la souffrance. Citons ses paroles. « Pourquoi donc ces plaintes et ces gémissements, poursuit-il? Pourquoi demande-t-il d'être délivré de la crainte de la mort, en disant : Mon Père, si ce calice pouvait s'éloigner de moi! » Remarquez encore ici la malice de Celse! Au lieu de reconnaître la sincérité des Evangélistes qui, pouvant passer sous silence tout ce qui sert de matière à ses reproches, ne l'ont pas voulu pour une infinité de raisons que l'on pourrait donner s'il était question d'expliquer les Evangiles, il fait le procès à ce qu'ils ont écrit, et pour avoir droit de s'emporter en vaines déclamations, il suppose ce qu'ils n'ont pas écrit. Où a-t-il trouvé les plaintes et les gémissements de Jésus? Il est bien vrai qu'il rapporte ses paroles, quoiqu'en des termes un peu différents. « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est possible; » mais il supprime ce qui suit immédiatement, et qui témoigne si hautement de la fermeté de Jésus ainsi que de son respect pour son père : « Cependant, qu'il en soit non comme je veux, mais comme vous le voulez. »

On dirait aussi qu'il n'a pas lu cet autre passage qui prouve avec quelle docilité Jésus endura les maux auxquels son Père avait résolu de le livrer : « Mon Père, si ce calice ne peut passer à moins que je ne le boive, que



« votre volonté soit faite. » Celse ressemble ici aux impies qui donnent aux saintes Écritures une interprétation perverse pour avoir droit de s'écrier que l'iniquité est dans les cieus. Écoutez-les ! Ils ont bien entendu ces paroles ; « C'est moi qui tuerais, » et ils nous les reprochent souvent ; mais ils n'ont garde d'ajouter : « C'est moi qui ferai vivre, » pour montrer par l'ensemble de ces deux propositions que si Dieu arrache la vie à ceux qui vivent dans l'iniquité et sont un fléau public, c'est pour leur rendre une vie meilleure et telle qu'il la donne à ceux qui meurent au péché. De même ils ont encore remarqué : « C'est moi qui frappe ; » mais ils passent sous silence : « C'est moi qui guéris, » paroles où Dieu se représente sous la forme d'un médecin qui, en pratiquant sur le corps des incisions douloureuses, ne veut qu'en arracher ce qui retarde la guérison du malade, et, sans se borner aux blessures, rend le corps à la santé, ce qui est la fin qu'il se propose. Ils ne lisent pas non plus cette phrase dans son intégrité : « C'est lui qui blesse et lui qui guérit. » Ils s'arrêtent après ces mots : « C'est lui qui blesse. » Il en est de même du Juif de Celse ; il rapporte bien ces paroles : « O mon Père, puisse ce calice s'éloigner de moi ! » Mais il supprime tout ce qui suit et qui atteste la constance et la fermeté de Jésus-Christ dans sa Passion. Si je voulais sonder ici la sagesse de Dieu, je pourrais dire beaucoup de choses appropriées à ceux que Paul nomme parfaits, lorsqu'il écrit : « Nous prêchons la sagesse aux parfaits ; » mais il faut remettre ces détails à une autre occasion, et nous contenter d'achever en quelques mots ce qui va au but que nous nous proposons.

XXV. Nous avons déjà remarqué plus haut que des paroles de Jésus, les unes s'appliquaient à ce premier né d'entre toutes les créatures, comme par exemple : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » ou toute autre chose semblable, et que les autres devaient se rapporter au Verbe fait homme, telles que celles-ci : « Or, maintenant vous

« cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui  
 « vous ai dit la vérité que j'ai entendue de mon père. » Ici  
 donc Jésus désigne tout à la fois et la faiblesse de la chair  
 humaine et la promptitude de l'esprit : la faiblesse de la  
 chair quand il dit : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de  
 « moi, s'il est possible, » la promptitude de l'esprit quand  
 il ajoute : « Cependant qu'il en soit non pas comme je veux,  
 « mais comme vous voulez. » Il y a mieux. Considérons  
 ici l'ordre de ses paroles. Il commence par ce qui était,  
 pour ainsi parler, un effet de la chair ; il ne s'y arrête  
 qu'une fois, il finit par les mouvemens de l'esprit, et il y  
 revient souvent. Il s'est contenté de dire une seule fois :  
 « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possi-  
 « ble. » Il ne se borne pas à dire : « Cependant qu'il en  
 « soit non pas comme je veux, mais comme vous voulez ; »  
 il ajoute encore : « Mon père, si ce calice ne peut s'éloigner  
 « à moins que je ne le boive, que votre volonté s'accom-  
 « plisse. » Remarquons-le en outre. Il ne dit pas absolu-  
 ment ! « Que ce calice s'éloigne de moi, » il dit avec une  
 pieuse réserve : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de  
 « moi, s'il est possible. »

Je sais que l'on donne à ce passage une autre inter-  
 prétation que voici : Notre Sauveur prévoyant tous les  
 malheurs qui allaient fondre sur Jérusalem et sur toute la  
 nation juive, pour châtier son déicide, s'émut de com-  
 passion pour ce peuple infortuné, et voulut détourner les  
 maux qui le menaçaient. « Mon Père, s'écria-t-il, que ce  
 « calice s'éloigne de moi, s'il est possible ; » comme s'il  
 avait dit : Puisqu'il m'est impossible de boire jusqu'à la  
 lie ce calice de tortures, sans que vous abandonniez votre  
 nation tout entière, je vous en conjure, que ce calice s'é-  
 loigne de moi s'il est possible. En supposant d'ailleurs,  
 ainsi que Celse le prétend, que le supplice infligé alors à  
 Jésus ne lui causa ni peine ni douleur, à quel titre ceux  
 qui sont venus après lui l'auraient-ils proposé comme  
 modèle dans les maux qu'il faut endurer pour la cause de

la religion, si au lieu de souffrir, homme véritable, il n'avait souffert qu'en apparence ?

XXVI. Le Juif de Celse, accusant toujours d'imposture les disciples de Jésus, « Vous nous débitez des fables » leur dit-il, « mais sans même savoir leur donner quelque vraie semblance. » A cela je réponds qu'ils avaient un moyen bien simple de cacher ces événements ; il s'agissait de n'en pas faire la moindre mention. Qui en effet, si les Évangiles ne nous les avaient conservés, aurait pu blâmer les paroles qu'il prononça dans le temps de son incarnation ? Celse n'a pas compris que, d'une part, se laisser abuser sur le compte de Jésus, en le prenant pour un Dieu et pour celui qu'annonçaient les prophètes, et de l'autre débiter sur lui des fables sachant bien que c'étaient là de pures inventions, ce sont deux choses que l'on ne peut attribuer aux mêmes personnes. Ou les disciples, loin d'imaginer à plaisir ce qu'ils ont écrit, ont dit sincèrement ce qu'ils croyaient véritable ; ou bien, écrivant des fables auxquelles ils n'ajoutaient aucune foi, ils ne se sont pas laissé abuser sur son compte en le prenant pour un Dieu.

XXVII. Il poursuit : « Parmi les fidèles, dit-il, il s'en rencontre qui semblables à des gens ivres, et tournant contre eux-mêmes leurs propres violences, changent trois ou quatre fois, et même davantage, le premier texte de l'Évangile, afin de pouvoir nier les choses qu'on leur objecte. » Quant à moi, je ne connais d'autres faussaires altérant le texte de l'Évangile que les disciples de Marcion, de Valentin et sans doute aussi de Lucain. Mais ce crime ne doit pas être imputé à notre doctrine. Il faut le renvoyer à ceux qui ont l'audace de mutiler les textes sacrés. Et de même qu'il serait injuste de reprocher à la philosophie les opinions erronées des Sophistes, des Épicuriens, des Péripatéticiens, ou de toute autre secte semblable, de même le christianisme véritable ne peut répondre des attentats de ceux qui corrompent l'Évangile, et suscitent des hérésies contraires à la doctrine de Jésus-Christ.

**XXVIII.** Mais puisque le Juif de Celse reproche encore « aux chrétiens l'usage qu'ils font des prophéties qui cernent Jésus, » je dois ajouter ici quelques mots à la discussion précédente. Pourquoi celui qui se vante d'épargner les hommes, n'a-t-il pas rapporté les prophéties elles-mêmes ? Pourquoi, après avoir fait grâce à celles qui lui paraissent vraisemblables, n'a-t-il pas cité celles qui infirment, selon lui, l'usage de la prophétie ? Par là du moins il n'eût pas semblé décider à son profit et en quelques mots, une question si capitale, d'autant plus qu'à l'entendre, « il y a une infinité de personnes auxquelles ces prophéties s'appliquent avec plus de vraisemblance qu'à Jésus-Christ. » La nécessité demandait donc qu'il s'arrêtât sur un argument qui est un des plus puissants du Christianisme, et que prenant une à une ces différentes prophéties, il prouvât comment elles peuvent s'appliquer à mille autres avec beaucoup plus de vraisemblance qu'à Jésus-Christ. Mais Celse ne s'est pas même aperçu que son objection aurait quelque force dans la bouche d'un homme qui n'admettrait pas les écrits des prophètes; un Juif au contraire ne conviendra jamais que ces prédictions peuvent s'appliquer à mille autres avec plus de vraisemblance qu'à Jésus. Il expliquera chacun de ces passages à sa manière en s'efforçant de rejeter l'explication des Chrétiens : il ne dira rien de solide, mais du moins il l'essaiera.

**XXIX.** Nous avons déjà exposé ailleurs que les prophètes nous annoncent deux avénements de Jésus-Christ. Il est donc inutile de réfuter ici ce qu'ajoute le Juif imaginaire; « que les prophètes parlent de celui qui devait venir comme d'un grand prince et d'un redoutable conquérant, destiné à subjuguier toute la terre et à donner des lois à toutes les nations. » Il poursuit : « Mais les prophètes n'ont point annoncé un pareil fléau. » Je reconnais ici l'amertume de la bile judaïque, insultant à Jésus sans le moindre prétexte. Je défie Celse, les Juifs

et le monde tout entier de justifier le nom de *fléau* donné à celui qui arrache tant d'hommes au gouffre du vice pour les faire vivre conformément à la nature, dans la pratique de la tempérance et de toutes les autres vertus.

XXX. Même emportement dans les paroles suivantes de Celse : « A ces marques si dignes de mépris, et sur la foi « de ces interprétations forcées, personne ne l'eût jamais « reconnu pour Dieu, ni pour Fils de Dieu. » Que ne rapportait-il ces interprétations forcées pour les réfuter? Que ne produisait-il ces marques si dignes de mépris afin que le chrétien se mît en devoir de lui répondre et de le réfuter, s'il avait avancé quelque chose de sérieux? Au reste l'obligation qu'il impose à Jésus de manifester sa grandeur, a eu son accomplissement, mais Celse n'a pas voulu le voir, quelle que soit l'évidence du fait. « Le soleil, dit-il, en « éclairant toutes choses, est le premier à s'attester lui-même. Il fallait que le Fils de Dieu imitât le soleil. » Aussi pouvons-nous l'affirmer, Jésus l'a fait. « La justice « s'est levée dans ses jours, et l'abondance de la paix a « fleuri aussitôt qu'il parut. » Dieu, en effet, voulant préparer les nations à la doctrine de son fils, les assujétit toutes à l'autorité romaine, de peur que des peuples, divisés sous des princes différents et sans liaison entre eux, ne fussent un obstacle à l'accomplissement de la mission que les apôtres avaient reçue de leur maître, quand il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Tout le monde sait que Jésus naquit sous le règne d'Auguste, qui avait réuni comme en un seul faisceau la plus grande partie des hommes qui couvrent la terre. La multiplicité des royaumes eût arrêté la dissémination de la sainte doctrine par tout l'univers. Pourquoi cela? C'est que sans parler des raisons que nous donnions tout à l'heure, les peuples auraient été forcés de combattre les uns contre les autres pour défendre mutuellement leur patrie. Ainsi était-il arrivé quelque temps avant Auguste et beaucoup plus antérieurement encore; les démêlés qui s'élevèrent

nécessairement entre les Athéniens et les peuples du Péloponèse sont la preuve de ce qui se passait ailleurs. Comment donc cette doctrine pacifique, qui ne permet pas même aux hommes de repousser l'outrage par l'outrage, aurait-elle pu triompher, si l'avènement de Jésus-Christ n'avait substitué par toute la terre le calme à la tempête ?

XXXI. Celse accuse ensuite les chrétiens d'user de sophisme, « lorsqu'en parlant du Fils de Dieu, ils le nomment son propre Verbe. » Puis il croit son accusation sans réplique, « parce qu'au lieu de ce Verbe pur et saint que nous annonçons, ajoute-t-il, nous ne présentons qu'un homme déshonoré, battu de verges et suspendu à un gibet. » Déjà nous avons répondu précédemment à toutes ces objections de Celse, lorsque nous avons prouvé que « le premier-né d'entre toutes les créatures, » avait pris un corps et une ame semblables aux nôtres ; que, pour créer le monde, Dieu commanda, et le monde naquit ; qu'enfin c'était à Dieu le Verbe que s'adressait ce commandement. Mais, puisque c'est un Juif que Celse fait parler, il ne sera pas inutile de lui rapporter le passage que nous avons déjà cité plus haut : « Dieu leur a envoyé son Verbe ; il les a guéris et les a délivrés de leurs corruptions. » Quant aux paroles que Celse met dans la bouche du Juif : « Si vous regardez le Verbe comme le Fils de Dieu, nous pensons comme vous », j'ai souvent disputé avec des Juifs, et avec les plus sages d'entre eux, jamais je ne leur ai entendu dire rien de semblable.

XXXII. Que Jésus n'ait pas été un fourbe dont l'autorité se soutenait par des prestiges, nous l'avons prouvé dans ce qui précède : par conséquent, il n'est pas besoin de revenir là-dessus, afin de ne pas imiter les fastidieuses répétitions de Celse. De là il passe à la généalogie de notre Sauveur. Il ne l'attaque point par les différences qui se rencontrent dans ces généalogies, ni par les discussions

qu'elles ont suscitées parmi les Chrétiens. Car cet accusateur orgueilleux et plein de lui-même, qui se vante de connaître à fond les dogmes chrétiens, ne sait pas même former ses doutes avec jugement sur l'Écriture. « Ceux qui ont dressé la généalogie de Jésus, dit-il, pour montrer qu'il descend du premier homme et des rois juifs, ont fait preuve d'audace » ; et il s'imagine avoir trouvé un argument victorieux, quand il ajoute : « Si l'épouse du charpentier avait été d'un sang si illustre, elle n'eût pas manqué de le savoir. » Mais en quoi cela intéresse-t-il la question ? Qu'elle ne l'ait pas ignoré, que peut-on en conclure contre nous ? Qu'elle l'ait ignoré, s'ensuit-il qu'elle ne descende pas du premier homme, ou qu'elle n'appartienne point à la famille des anciens rois de Judée ? Est-il nécessaire, au jugement de Celse, que les pauvres ne naissent que des pauvres, et les rois que des rois ? Il me paraît superflu de m'arrêter plus long-temps à réfuter ces prétentions, puisque, dans notre siècle même, il s'en trouve qui, nés de pères opulents et illustres, sont plus indigents que Marie, et que d'autres gouvernent les nations ou s'asseient sur le trône, malgré l'abjection de leur naissance.

XXXIII. « Qu'est-ce donc que Jésus a fait de si grand, ajoute-il, pour attester sa divinité ? A-t-il foulé aux pieds ses ennemis ? S'est-il fait un jeu de tout ce qui lui arrivait ? » Quelles que soient les merveilles que nous pouvons citer, comment répondre à cette demande autrement que par les Évangiles, qui nous racontent que la terre trembla, que les rochers se fendirent, que les sépulcres s'ouvrirent, que le voile du temple se déchira de haut en bas, que le soleil s'obscurcit, et que les ténèbres se répandirent sur la terre au milieu du jour. Si Celse n'admet l'autorité des Écritures que là où il s'imagine qu'elles lui fournissent une occasion d'attaquer les chrétiens ; si, au contraire, il la récuse, toutes les fois qu'elles établissent la divinité de Jésus-Christ, nous lui

dirons : Ou bien, rejette les Écritures dans leur intégrité, et cesse de les citer contre nous, ou admetts tout ce qu'elles contiennent, et admire avec nous le Verbe de Dieu qui s'incarne pour le salut du genre humain. Au reste, que le nom de Jésus ait encore aujourd'hui la vertu de guérir ceux qu'il plaît à Dieu, ce n'est pas une chose peu merveilleuse. Quant à l'éclipse de soleil, quant aux tremblements de terre qui eurent lieu sous Tibère-César, pendant le règne de qui Jésus fut crucifié, comme chacun le sait, Phlégon, si je ne me trompe, en fait mention dans le quatorzième livre de ses Chroniques.

XXXIV. Le Juif de Celse se mettant après cela en belle humeur, applique à Jésus-Christ le mot de Bacchus dans Euripide : « Dieu lui-même me délivrera aussitôt que je « voudrai. » Les Juifs qui lisent les poètes grecs ne sont pas nombreux ; mais je veux bien que l'un d'entre eux se soit livré à cette étude. De ce que Jésus ne brisa point ses chaînes, s'ensuit-il qu'il n'a pu les briser ? Il devrait croire plutôt, d'après nos Écritures, que Pierre fut arraché à sa prison par un Ange qui fit tomber ses chaînes. Il devrait croire que Paul et Silas, ayant été mis aux ceps à Philippes, ville de Macédoine, leurs liens furent brisés par une vertu divine qui ouvrit les portes de leur prison. Mais il est probable que Celse rit de ces histoires, ou même qu'il les ignore absolument. S'il les avait lues, il n'aurait pas manqué de dire, pour attribuer aux effets de la magie les événements racontés parmi nous, qu'il y a des magiciens qui, par la vertu de leurs enchantements, brisent les chaînes et ouvrent les portes.

« D'ailleurs, poursuit-il, celui qui le condamna n'en « fut point puni comme Penthée, qui devint furieux et fut « mis en pièces. » Il ignore que la condamnation de Jésus est moins l'œuvre de Pilate, « qui voyait bien que les « Juifs le lui avaient livré par jalousie, » que l'œuvre de la nation juive, qui, condamnée par Dieu et dispersée sur toute la terre, à cause de ce forfait, fut mise en pièces



d'une manière plus terrible que Penthée. Mais pourquoi passe-t-il volontairement sous silence l'action de la femme de Pilate, qui, troublée par la vision qu'elle avait eue, envoie dire à son époux : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui ? » Même silence encore sur les témoignages qui prouvent la divinité de Jésus-Christ. Mais il a soin d'emprunter au récit de l'Évangile les outrages, le manteau d'écarlate, la couronne d'épines, et le roseau placé dans la main du Sauveur. Encore un coup, Celse, où as-tu appris tout cela, sinon dans les Évangiles ? Est-il croyable, alors que tu y trouves des sujets de blâme, que les historiens de ces événements n'aient pas su prévoir que toi et tes pareils vous les tourneriez en dérision, mais que d'autres y apprendraient à mépriser ceux qui insultent à la religion et à celui qui est mort généreusement pour les intérêts de la religion ? Admire plutôt la sincérité de ces écrivains et la fermeté d'âme de celui qui souffrit volontairement toutes ces indignités pour les hommes, qui les souffrit avec constance, sans se plaindre de sa condamnation, sans rien faire ni rien dire qui démentît la noblesse de son caractère. Car il n'est rien rapporté de semblable.

XXXV. Celse ajoute : « S'il ne l'a pas fait autrefois, pourquoi, à présent du moins, ne laisse-t-il pas échapper quelques rayons de sa divinité, afin de se laver de son infamie, et de venger les outrages dont on l'a accusé lui et son père ? » On peut répondre qu'il est permis d'adresser la même question aux Grecs, qui, admettant la Providence, la regardent comme la cause des prodiges. Pourquoi Dieu ne punit-il pas ceux qui l'insultent et qui nient sa providence ? Ce que les Grecs répondent pour réfuter cette accusation, nous le répondrons nous-mêmes et avec plus d'autorité à l'objection de Celse. Tu demandes des prodiges ! L'éclipse de soleil, et les autres circonstances extraordinaires qui accompagnèrent la mort du

crucifié, proclament assez haut qu'il y avait en lui quelque chose de divin et de supérieur à l'humanité.

XXXVI. « Le sang qui s'échappa de ce corps suspendu à la croix, poursuit-il, ressemblait-il à cette liqueur qui coule dans les veines des bienheureux immortels ? » Celse prend ici un ton railleur. Les évangiles sont plus sérieux. Qu'il le veuille ou ne le veuille pas, nous lui apprendrons, d'après leur autorité, que ce n'est point une liqueur fabuleuse et pareille à celle dont il est question dans Homère, qui coula du corps de Jésus-Christ ; mais, qu'après sa mort, « il en sortit du sang et de l'eau, sous la lance du soldat qui lui perça le côté ; celui qui l'a vu en a rendu témoignage ; son témoignage est véridique, et il sait qu'il dit la vérité. »

D'ordinaire, le sang des autres morts s'arrête et se fige ; il n'en sort point une eau limpide. Jésus meurt, ô prodige ! l'eau et le sang coulent de son côté entr'ouvert. Si, au lieu de chercher dans quelques passages de l'Évangile, mal interprétés, un sujet de reproche contre Jésus-Christ et les chrétiens, tandis que l'on supprime tout ce qui prouve la divinité du Sauveur, on veut des prodiges, qu'on lise l'Évangile : on y verra que le centenier et ceux qui gardaient avec lui Jésus, à l'aspect du tremblement de terre et de tous les prodiges dont ils étaient les témoins, s'écrièrent : « Cet homme était véritablement le Fils de Dieu. »

XXXVII. Ensuite cet accusateur passionné, qui ne cite de l'Évangile que ce qu'il croit capable de fournir matière à ses imputations, reproche encore à Jésus « le fiel et le vinaigre qu'on lui présenta. Impuissant à supporter la soif que sait combattre néanmoins le premier homme venu, il but le breuvage d'une bouche avide et béante. » Ainsi parle Celse. Cette circonstance pourrait s'expliquer dans un sens figuré. Mais il suffira de donner ici une réponse plus commune : c'est que la chose avait été prédite par les prophètes. Car il est dit dans le psaume LXXVIII,

au nom de Jésus-Christ : « Ils m'ont donné du fiel pour « nourriture ; ils m'ont donné du vinaigre pour étancher « ma soif. » Aux Juifs de nous apprendre quel est celui qui tient ce langage dans le prophète ; à eux de nous montrer dans l'histoire un homme qui a reçu le fiel pour nourriture, et le vinaigre pour breuvage. Ou bien, s'ils osent nous répondre qu'il faut appliquer ces circonstances au Christ dont ils attendent encore l'avènement, nous leur dirons de notre côté : Qui empêche que la chose prédite par les prophètes ne se soit déjà accomplie ? A qui examine tous ces événements dans la sincérité du cœur, cette prédiction et toutes les autres qui ont précédé de beaucoup l'avènement de Jésus-Christ, suffiront pour le convaincre que le Sauveur est le Fils de Dieu annoncé par les prophètes.

XXXVIII. Le Juif s'adresse encore à nous dans ces termes : « Vous nous faites un crime, ô gens crédules, de « ne pas reconnaître la divinité de Jésus, et de nier qu'il « ait souffert pour les hommes, afin que son exemple nous « apprit à ne pas redouter les supplices. » Voici notre réponse. Nous disons aux Juifs : Votre crime, c'est que tout nourris que vous êtes de la loi et des prophètes qui annoncent l'avènement de Jésus-Christ, vous n'opposez rien aux arguments par lesquels nous vous démontrons qu'il est le Messie annoncé, couvrant votre incrédulité du prétexte que vous nous avez répondu. Votre crime, c'est que ne pouvant détruire nos preuves, vous persistez à rejeter celui qu'ont prédit les prophètes, et cela, quoique du moment où il eut revêtu notre nature, il ait prouvé par ses disciples que tout ce qu'il a souffert, il l'a enduré pour le salut du monde. Que se proposait-il, en effet, dans son premier avènement ? Il voulait non pas juger les hommes avant de leur avoir enseigné ce qu'ils avaient à faire ; non pas châtier aussitôt les méchants ni sauver les bons, mais répandre sur toute la terre sa doctrine d'une manière merveilleuse, et par une vertu divine,

ainsi que l'avaient annoncé les prophètes. Votre crime, c'est qu'au lieu de croire à sa toute-puissance, qu'il manifestait par des signes extraordinaires, vous vous êtes imaginé que c'était au nom de Béalzébub, prince des démons, qu'il chassait les démons de l'ame des hommes. Votre crime, c'est que, pour reconnaître la bonté de ce Jésus, qui ne dédaignait ni les villes, ni même les bourgades de la Judée, pour annoncer partout le royaume de Dieu, vous le calomniez en le traitant de vagabond, et d'homme qui traînait une vie misérable dans un corps ignoble. Qu'y avait-il d'ignoble à supporter toutes ces fatigues pour donner d'utiles préceptes à ceux qui étaient capables de les entendre ?

XXXIX. Mais quelle fausseté plus manifeste que l'assertion suivante du Juif de Celse ! « Jésus, n'ayant pas « réussi pendant tout le cours de sa vie, à persuader qui « que ce soit, pas même ses disciples, fut puni du dernier « supplice. » D'où venait l'ardente jalousie qui soulevait contre lui les Pontifes, les vieillards et les scribes des Juifs, sinon parce que la puissance de ses paroles entraînait jusque dans le désert la multitude des auditeurs qui s'attachaient à ses pas, les uns captivés par les discours qu'il accommodait à la portée et aux besoins de ceux qui l'écoutaient, les autres frappés d'admiration à l'aspect de ses prodiges, lorsqu'ils refusaient de se rendre à sa doctrine ? « Il ne put même réussir à persuader ses disciples, » Mensonge des plus insignes ! J'avoue qu'ils connurent la frayeur humaine ; avant que leur cœur se fût exercé à une mâle constance, mais jamais ils ne cessèrent de croire qu'il était le Christ. Regardez Pierre ! Il ne l'a pas plus tôt renié, « que sentant dans quel malheur il s'est précipité, il sort et pleure amèrement. » Quant aux autres, le découragement les avait saisis, en présence de ce qui lui était arrivé, car ils étaient encore pleins de vénération pour lui. Mais qu'il se montre à leurs regards après sa résurrection ; voilà qu'ils reprennent courage et ils

croient plus fermement que par le passé qu'il est le Fils de Dieu.

XL. Il est indigne d'un philosophe de s'imaginer avec Celse que l'excellence de la doctrine et la pureté de la vie ne suffisaient point à Jésus pour lui assurer la supériorité sur tous les autres hommes, mais qu'il aurait dû, contrairement au caractère qu'il avait pris, ou ne jamais mourir, quoiqu'il eût revêtu un corps mortel, ou du moins, s'il voulait mourir, ne pas choisir un genre de mort qui pût apprendre à mourir pour la religion, et à la confesser publiquement devant ceux qui ne sachant pas distinguer la piété d'avec l'impiété, regardent comme des impies les hommes pieux, et réciproquement comme les plus pieux des hommes, ceux qui, imbus d'opinions mensongères sur la Divinité, rapportent plutôt à la créature qu'à Dieu la notion qu'ils portent gravée au fond de leur ame. Et dans quel moment encore? Au moment où ils cherchent à immoler ceux qui saisis par l'évidence qu'il n'y a qu'un seul Dieu, maître de l'univers, se sont voués à son culte de toute leur ame et jusqu'à la mort.

XLI. Celse, sous le masque de son Juif, reproche encore à Jésus, « de ne s'être pas conservé pur de tout mal. » Qu'il nous dise de quel mal Jésus ne s'est pas montré pur. S'il entend par là ce qui mérite proprement ce nom, à lui de nous signaler dans le Christ quelque action blâmable! Mais si par le mal il entend la pauvreté, le supplice de la croix, et les pièges que lui tendirent des perfides, il est manifeste que Socrate également n'a pu se conserver pur de tout mal puisqu'il n'a pu s'exempter des maux de cette nature. Chez les Grecs, que de philosophes réduits à la pauvreté, ou l'embrassant par choix! Interrogez la plupart d'entre eux. Ils vous montreront dans leurs histoires, Démocrite laissant ses terres en pâturage aux brebis, et Cratès, pour conquérir sa liberté, en même temps que pour faire une largesse aux Thébains, distribuant l'argent que lui avait procuré la vente de ses biens. Que fait Diogène

lui-même ? Il habite dans un tonneau. Il pousse à l'excès le détachement des choses de la terre ; mais jamais homme de bon sens n'a dit que Diogène ait vécu pour cela le moins du monde dans le mal.

XLII. Puisque Celse nie encore une fois, « que Jésus soit « irrépréhensible, » qu'il nous cite donc dans les écrits d'un de ses disciples quelque trait qui mérite véritablement d'être flétri. Ou bien, si aucun d'eux ne lui a transmis rien de semblable, qu'il nous apprenne à quelle source il a puisé ce reproche. Du moins est-il constant que Jésus a rempli ses promesses, en faisant du bien à ceux qui se sont attachés à lui. Et nous qui voyons s'accomplir exactement sous nos yeux tout ce qu'il avait prédit, son Évangile prêché par tout le monde, ses disciples allant répandre sa doctrine au milieu de toutes les nations, et ceux qui l'ont embrassée conduits devant les rois et les magistrats uniquement parce qu'ils l'ont embrassée, alors nous sommes remplis d'admiration, et notre foi en lui se fortifie tous les jours. Quelles preuves plus solides et plus éclatantes fallait-il à Celse pour que Jésus confirmât la vérité de ce qu'il avait annoncé ? Je l'ignore. Il voulait apparemment que celui qu'il ne reconnaît point pour le Verbe fait chair, s'affranchît de toutes les vicissitudes de l'humanité, et que son exemple n'apprit point aux hommes à supporter courageusement les traverses de cette vie. Celse, en effet, les regarde comme ce qu'il y a de plus terrible et de plus ignominieux : il ne connaît point de plus grand mal que la douleur, ni de plus grand bien que la volupté. Mais aucun de ces philosophes qui admettent la Providence et placent au nombre des vertus le courage, la patience et la fermeté de l'âme, ne partagera son sentiment. Les souffrances que Jésus a endurées n'ont donc point affaibli la foi de ses disciples ; que dis-je ? elles l'ont fortifiée dans le cœur de ceux qui sont capables de quelque constance et qui, ayant appris de sa bouche que le bonheur véritable, le bonheur digne de ce nom, n'appartient point à la vie présente, mais au

siècle à venir, comme il le dit lui-même, savent que la vie du temps n'est qu'une suite d'afflictions, un premier combat de l'ame et le plus formidable de tous.

XLIII. Après cela il s'adresse à nous. « Au moins, dit-il, vous ne pourrez soutenir que n'ayant pu se faire des sectateurs ici bas, il est descendu dans les enfers pour y chercher des partisans de sa doctrine. » Que Celse le veuille ou non, nous soutiendrons que Jésus s'est fait ici bas non pas quelques sectateurs, mais un si grand nombre de disciples que telle fut la cause des pièges qui lui furent tendus. Nous ajouterons, que son ame, dépouillée de son corps, alla s'entretenir avec des ames également séparées de leur corps, et convertit à sa doctrine celles qui le voulurent ou celles qu'il trouva, pour des raisons à lui connues, mieux disposées à recevoir ses enseignements.

XLIV. Rien de plus insensé que ce qui vient ensuite. « Si vous croyez, dit-il, vous être merveilleusement dé fendus quand vous nous avez payés de mauvaises raisons par lesquelles vous vous êtes laissé ridiculement séduire, qui empêche que tous les misérables, dont la vie s'est terminée dans les supplices, ne se donnent aussi pour des envoyés de Dieu, plus remarquables et plus divins que votre Jésus? » Il est manifeste pour tout le monde que le Christ dont les Écritures nous racontent les souffrances n'a rien de commun avec ces misérables qui ont subi le dernier supplice pour leurs impostures ou pour tout autre crime. Jamais personne ne me montrera ce que l'un d'eux a fait pour détourner les ames des crimes qui se commettent parmi les hommes, ou les arracher au torrent de l'iniquité qui les entraîne.

Le Juif de Celse continue de comparer Jésus aux voleurs. « Quelque impudent ne pourra-t-il pas dire également d'un voleur et d'un homicide, puni du dernier supplice : Ce n'était point un meurtrier, mais un Dieu, car il avait prédit aux compagnons de ses brigandages qu'il mourrait comme il est mort. » A cette objection

j'opposerai deux réponses. En premier lieu, si nous croyons, si nous proclamons hardiment que le Messie est l'envoyé de Dieu sur la terre, ce n'est pas seulement sur la foi de la prédiction où il a annoncé ses souffrances. Ensuite, les Évangiles nous ont prémunis d'avance contre la comparaison de Celse. Nous y lisons que, « Dieu fut mis « au rang des scélérats » par des méchants qui demandèrent qu'on délivrât un voleur, emprisonné pour crime de sédition et d'homicide, tandis qu'ils voulurent que l'on crucifiât Jésus; et ils le crucifièrent, en effet, entre deux voleurs. N'est-ce pas le traitement qu'on lui inflige encore tous les jours parmi les hommes lorsqu'il est condamné et crucifié avec les voleurs dans la personne de ses disciples, et des témoins de sa vérité? Si, pour conserver intacts et purs les sentiments de piété que la doctrine de Jésus leur a inculqués envers le Créateur, quelques-uns d'entre eux, en bravant les supplices et la mort, méritent par là d'être comparés aux voleurs, il est assez naturel que Celse compare à un chef de voleurs le fondateur de cette doctrine. Mais Jésus qui est mort pour le salut de tous, et ses disciples qui donnent leur vie pour la cause de la religion, les seuls d'entre les hommes qui soient traités en criminels pour le culte qu'ils rendent au Dieu véritable, n'en sont pas moins immolés injustement, et ce fut une grande impiété que d'attenter à la vie de Jésus.

XLV. Maintenant quoi de plus frivole que ce qu'il dit des premiers disciples du Christ? « Ceux qui vivaient avec « lui pendant qu'il était sur la terre, qui écoutaient sa « voix, qui le reconnaissaient pour maître, ne l'eurent « pas plus tôt vu châtié et mourant, qu'ils refusèrent de « mourir avec lui, de mourir pour lui. Il ne put leur per- « suader de mépriser les supplices. Que dis-je? ils se dé- « savouèrent pour ses disciples. Et c'est vous qui mourez « pour lui! » Ici encore Celse admet le témoignage des Évangiles et le croit véritable pour nous reprocher la faute que commirent les Apôtres, encore faibles et après



quelques jours seulement d'initiation. Mais il passe sous silence et la manière dont ils ont réparé leur chute, et la liberté généreuse avec laquelle ils parlent aux Juifs, et les supplices que ceux-ci leur infligent, et la constance avec laquelle ils scellent de leur sang la doctrine de leur maître. Il n'a pas voulu entendre Jésus disant d'avance à Pierre : « Lorsque tu seras vieux, tu étendras tes « mains, etc. » paroles, ajoute aussitôt l'Écriture, « qui « marquaient par quelle mort Pierre devait glorifier « Dieu. » Il compte aussi pour rien Jacques, frère de Jean, apôtre et frère d'apôtre, mourant sous le glaive d'Hérode pour la doctrine de Jésus-Christ. Il ne fait pas plus de cas des tortures qu'endurèrent pour elle Pierre et les autres Apôtres, qui, battus de verges par les Juifs, « s'en allèrent pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils « avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le « nom de Jésus, » et donnèrent des exemples de constance et de fermeté d'âme, bien supérieurs à ceux des philosophes grecs les plus vantés. Aussi le précepte qu'il faut mépriser cette vie pour laquelle la plupart ont tant d'amour et aspirer à la vie qui ressemble à celle de Dieu est-il en vigueur dès l'origine parmi les disciples de Jésus.

XLVI. Mais comment l'assertion suivante du Juif de Celse ne serait-elle point une fausseté? « Lorsque Jésus « était ici bas, il n'a pu attirer à lui que dix nautoniers « ou publicains des plus scélérats. Encore ne put-il les « gagner tous. » Les Juifs avouèrent eux-mêmes, cela est manifeste, que le Seigneur attirait à lui non pas dix, non pas cent, non pas mille, mais tantôt cinq, tantôt quatre mille personnes. Tel était l'entraînement de la multitude, qu'elle le suivait jusque dans le désert, seul capable de contenir la foule de ceux qui croyaient à Dieu par Jésus, et où il les enseignait par ses discours non moins que par ses actions. Celse en revenant toujours sur les mêmes points, nous force d'en faire autant : nous ne voulons pas que l'on nous accuse d'avoir passé sous silence

quelqu'une de ses objections. Voici celle qui vient ensuite : « Qu'il n'ait pu persuader qui que ce soit, pendant sa vie; « mais qu'après sa mort tous ceux qui l'entreprennent, « persuadent tant de personnes, n'est-ce pas la chose du « monde la plus absurde? » Pour raisonner juste, Celse aurait dû dire : si après sa mort ses disciples, non pas seulement ceux qui l'entreprennent, mais ceux qui unissent la volonté à la puissance, attirent à eux tant de milliers d'hommes, combien plus encore, Jésus devait-il en attirer à lui pendant sa vie mortelle, soit par la vertu de ses discours, soit par l'éclat de ses prodiges?

XLVII. Il nous demande ensuite : « sur la foi de quelle « preuve nous nous imaginons qu'il est le Fils de Dieu, » et il nous fait répondre aussitôt « que cette croyance repose chez nous sur la persuasion qu'il a souffert pour la « destruction du père de l'iniquité. » Nous avons pour le croire une infinité d'autres raisons. Nous n'en avons cité jusqu'à ce moment que la moindre partie. J'y en ajouterai de nouvelles, avec la grâce de Dieu, ~~soit~~ en continuant de réfuter ce que Celse appelle son *Discours véritable*, soit dans beaucoup d'autres occasions. Puis, comme si nous lui avions répondu effectivement que nous le tenons pour le Fils de Dieu, parce qu'il a souffert, il ajoute : « Quoi donc? « beaucoup d'autres n'ont-ils pas souffert, et avec non « moins de honte que lui? » Celse imite dans ce moment les adversaires les plus décriés de notre doctrine qui raisonnent ainsi : « L'histoire témoigne que Jésus-Christ a « été crucifié; donc vous adorez tous les crucifiés. »

XLVIII. Celse ne pouvant nier les miracles bien attestés de Jésus, les met sur le compte des opérations magiques. Nous nous sommes élevés plus d'une fois, et de toutes nos forces, contre cette calomnie. Maintenant que fait-il? Après nous avoir demandé sur quel motif nous le considérons comme le Fils de Dieu, il nous suppose cette réponse : « Nous le jugeons ainsi, parce qu'il a guéri les boiteux et « les aveugles, et parce que, poursuit Celse, il a ressus-

« cité les morts, comme nous le prétendons. » Que nous devions le reconnaître pour le Christ et pour le Fils de Dieu, parce qu'il a guéri des boiteux et des aveugles, la chose est évidente pour nous, puisqu'il est écrit dans les prophéties : « Alors s'ouvriront les yeux de l'aveugle, l'oreille du sourd » entendra, et le boiteux bondira comme le cerf. » Quant aux morts ressuscités par Jésus, il est constant que ce n'est pas une fiction inventée par ceux qui ont écrit les Évangiles. Si c'était une fiction, ils lui auraient attribué plus de résurrections, et de résurrections de morts qui seraient demeurés plus long-temps dans leurs sépulcres. Admirez au contraire leur véracité. Ils n'en citent qu'un nombre fort restreint : d'abord la fille du chef de la synagogue, dont Jésus a dit, je ne sais pourquoi, « Elle n'est pas morte, elle n'est qu'endormie ; » signalant chez elle une particularité qui ne se trouvait point chez les autres morts ; puis le fils unique de la veuve, qu'il rend aux larmes de sa mère, lorsque, ému de compassion pour elle, il fait arrêter ceux qui portaient le cercueil, enfin Lazare, qui était enfermé dans son tombeau depuis trois jours. Là dessus je dirai à ceux qui sont le plus capables de réfléchir, et particulièrement à notre Juif : parmi tous les lépreux qui se trouvaient au temps du prophète Élisée, il n'y eut de guéri que Naaman le Syrien. Parmi toutes les veuves qui se trouvaient au temps du prophète Élie, l'homme de Dieu ne fut envoyé qu'à celle de Sarepta, dans le pays des Sidoniens, parce que le jugement divin l'avait trouvée digne du miracle des pains que le prophète devait accomplir. De même, pendant que Jésus était sur la terre, il y avait un grand nombre de morts. Mais le Verbe ne ressuscita que ceux qu'il trouva utile de ressusciter, soit pour que ces miracles devinssent les symboles de certaines choses, soit pour qu'ils attirassent la multitude à la merveilleuse doctrine de l'Évangile.

Je dirai encore que les disciples de Jésus opèrent, conformément à ses promesses, des prodiges supérieurs à ceux

par lesquels leur maître frappait les sens. Que font-ils, en effet ? Tous les jours les yeux des aveugles spirituels s'ouvrent; tous les jours les oreilles de ceux qui étaient sourds à la voix de la vertu, écoutent avec avidité tout ce qu'on leur dit de Dieu et de la vie bienheureuse qu'il nous prépare auprès de lui; tous les jours beaucoup d'autres en qui l'homme intérieur était boiteux, selon le langage de l'Évangile, guéris maintenant par la doctrine de l'Évangile, ne se contentent pas de marcher, mais bondissent comme le cerf, animal ennemi des serpents, et plus fort que le poison des vipères. Aussitôt que la guérison est achevée, ils reçoivent de Jésus la vertu de fouler aux pieds les serpents, les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi avec ces mêmes pieds qu'ils ne pouvaient mouvoir tout à l'heure. Ils les foulent aux pieds sans péril; la malice et le venin des démons ne peut rien contre eux.

XLIX. Lorsque Jésus avertissait ses disciples de se prémunir, non pas simplement contre les imposteurs et ceux qui leur promettaient des miracles, n'importe lesquels (cette recommandation n'était pas nécessaire); mais surtout contre ceux qui, se donnant pour le Christ, s'efforceraient d'attirer à eux les disciples de Jésus par des prestiges, il leur répétait parfois : « Alors si quelqu'un vous dit : voilà  
« que le Christ est ici ou là, n'en croyez rien; car de faux  
« Christs et de faux prophètes s'élèveront, et ils feront de  
« grands prodiges et des choses étonnantes, de manière à  
« séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Je vous le  
« prédis d'avance. Si donc ils vous disent : voilà qu'il est  
« dans le désert, n'y allez point. Le voici dans le lieu le plus  
« retiré de la maison, n'en croyez rien. Comme l'éclair,  
« qui part de l'orient et apparaît en occident, ainsi sera  
« l'avènement du Fils de l'homme. » D'autres fois il leur  
disait : « Plusieurs me diront en ce jour-là, n'avons-nous pas  
« mangé et bu en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les  
« démons en votre nom et opéré de grands prodiges ? Et  
« alors je leur répondrai : Retirez-vous de moi, parce que

« vous avez été les artisans de l'iniquité. » Arrive maintenant Celse, qui prétend que les miracles de Jésus ne diffèrent en rien des prestiges familiers à ces imposteurs. « O lumière! ô vérité! s'écrie-t-il. Il vous a déclaré ouvertement lui-même, comme l'attestent vos propres livres, qu'un jour d'autres hommes viendront à vous opérant les mêmes prodiges, malgré leur perversité et leur imposture. Il y a plus, il parle d'un certain Satan, habile à contrefaire les miracles : il avoue par là que ces œuvres n'ont aucun caractère de divinité, et qu'elles sont l'apanage des méchants. La force de la vérité l'accable : en découvrant les ruses des autres, il a porté la lumière sur les siennes. Que les mêmes choses servent d'une part à caractériser le Dieu, et de l'autre à signaler l'imposteur, n'est-ce pas là un argument qui fait pitié? Pourquoi, lorsqu'ils invoquent la même preuve, prendrai-je les uns pour des scélérats, et l'autre pour un Dieu, surtout quand il a rendu témoignage contre lui-même? Ne déclare-t-il pas sans détour que tous ces prodiges, au lieu d'être le témoignage de la nature divine, sont les indices de la scélérateuse et de l'imposture? »

Voyez encore si Celse n'est pas pris en flagrant délit de mauvaise foi. En effet, ce que Jésus dit des imposteurs qui un jour opéreraient des signes et des prodiges, diffère entièrement de ce qu'avance le Juif de Celse. Si Jésus s'était contenté d'avertir ses disciples de se tenir en garde contre ceux qui leur promettaient des miracles, sans ajouter de quel titre ils se couvriraient, l'objection de son Juif paraîtrait avoir quelque prétexte. Mais ceux contre lesquels nous prémunit Jésus doivent se donner pour le Christ, ce que ne font pas les enchanteurs. Il y a plus. Il ajoute que des hommes d'une vie déréglée opéreront des miracles en son nom, et chasseront les démons du corps des hommes. Que fait-il par là? D'une part, il baunit, pour ainsi parler, toutes les opérations magiques, et jusqu'à l'ombre de ces opérations; de l'autre, il établit la di-

vinité de Jésus et de ses disciples, puisqu'il peut arriver qu'un imposteur, en usurpant son nom, et poussé par je ne sais quelle puissance à se donner pour le Christ, fasse des miracles semblables à ceux du Sauveur, et que d'autres scélérats opèrent en son nom des prodiges comparables à ceux des disciples véritables.

L. Paul lui-même, dans sa seconde épître aux Thessaloniens, déclare à quels signes se révélera « cet homme de péché, ce fils de la perdition qui, s'opposant à Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré, jusqu'à établir son trône dans le temple de Dieu, comme s'il était Dieu. » Puis il continue de parler aux mêmes Thessaloniens : « Vous savez bien ce qui le retient jusqu'à ce qu'il soit révélé en son temps, car le mystère de l'iniquité se forme dès à présent, attendant seulement pour se manifester que ce qui le retient maintenant ne soit plus. Et alors paraîtra cet impie que le Seigneur Jésus tuera par le souffle de sa bouche, et détruira par l'éclat de sa présence; cet homme qui viendra selon l'opération de Satan, environné de puissance, avec des signes et des prodiges menteurs, et avec toutes les illusions d'iniquité sur ceux qui périront. » L'Apôtre explique ensuite pourquoi cet impie aura la permission de paraître. « Ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. Voilà pourquoi Dieu leur enverra une opération d'erreur, de manière qu'ils croiront au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont point cru à la vérité et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés. »

Eh bien ! que l'on me cite, dans les témoignages de l'Évangile et de l'Apôtre, un seul mot qui puisse motiver le soupçon qu'il s'agisse des imposteurs ordinaires ! Daniel a prédit aussi l'apparition de l'Antechrist. Quiconque le désire peut lire le passage. Mais Celse falsifie les paroles de Jésus. Il n'a jamais affirmé, comme il le prétend, que des hommes viendraient faisant les mêmes miracles

que lui, malgré leur perversité et leur imposture. De même que les enchanteurs de l'Égypte n'avaient point une puissance comparable à la grâce merveilleuse qui résidait dans Moïse ; de même que leurs œuvres n'étaient que de vaines illusions, tandis que celles de Moïse émanaient de la vertu divine, de même aussi les miracles opérés par les Antechrists et par ceux qui veulent se donner pour les disciples de Jésus, sont appelés « des signes « et des prodiges menteurs, qui, par toutes les illusions « de l'iniquité, exercent leur influence sur ceux qui pé-  
« rissent. » Il n'en est pas de même des miracles de Jésus-Christ et de ses disciples. Leur fruit est de sauver les ames au lieu de les tromper. Je le demande, qui oserait dire que la réforme des mœurs, et le vice circonscrit tous les jours dans de plus étroites limites, soient l'œuvre de la séduction ?

LI. Celse a entrevu quelque chose dans l'Écriture, quand il a dit que Jésus avait annoncé « qu'un certain « Satan opérerait des prodiges. » Mais ici il se hâte un peu trop de conclure « que c'était déclarer par là que ces « prodiges, au lieu d'être le sceau de la divinité, n'é-  
« taient que l'apanage des méchants. » Il renferme sous un même genre des choses d'un genre fort différent. Le loup et le chien, la colombe et le ramier ne sont pas de la même espèce, quoique leur corps et leur voix paraissent offrir quelque ressemblance. De même les œuvres de la puissance divine sont de telle nature qu'elles repoussent toute comparaison avec les artifices de l'imposture. Nous pourrions encore combattre la malice de Celse par cet argument : Quoi donc ? Les mauvais démons feraient par leurs prestiges des choses extraordinaires, et la nature divine ainsi que bienheureuse, ne pourrait opérer aucun miracle ! La vie des hommes serait assiégée par tous les maux, et elle ne pourrait recevoir aucun bien ! Il me semble que l'on peut établir cette maxime générale : Partout où se rencontre le mal déguisé

sous l'apparence du bien, il faut nécessairement que le bien s'y trouve en opposition avec le mal. Ainsi, puisque certains événements sont le produit de la magie, la nécessité veut que d'autres dans la vie soient l'effet de la vertu divine. L'un est une conséquence de l'autre. Il faut donc supprimer les deux propositions et nier tout à la fois l'existence du bien et du mal, ou alors, en admettant l'un des deux, et principalement le mal, il faut admettre également le bien. Admettre les opérations de la magie et nier les actes de la vertu divine, ce serait, à mon avis, reconnaître qu'il y a des sophismes et des arguments qui ont quelque apparence de vérité sans être véritables en effet, et prétendre qu'il ne règne parmi les hommes ni vérité, ni dialectique, ennemie du sophisme.

Si de l'existence même de la magie et de l'enchantement, exercés par les mauvais anges qui, charmés de ces invocations curieuses, prêtent leurs illusions aux magiciens et aux enchanteurs, il résulte nécessairement que la vertu divine opère aussi dans le monde ses miracles, que nous reste-t-il à faire, sinon à examiner attentivement la vie et les mœurs de ceux qui nous promettent des choses extraordinaires ? Quelles sont les conséquences de leurs prodiges ? Sont-ils pernicieux pour les hommes ? Ont-ils pour but de réformer les mœurs ? Quel est celui qui, ministre des démons, éblouit les yeux par des sortilèges et des prestiges ? Quel est celui, au contraire, qui placé dans un lieu saint et pur ; qui, recevant l'Esprit saint dans son ame, dans son esprit, et j'imagine aussi dans son corps, opère des prodiges pour l'utilité des hommes, et afin de les porter à croire au Dieu véritable ? Voilà ce qu'il faut considérer. Maintenant, si laissant de côté toute opinion formée d'avance sur la question des miracles, il est nécessaire de s'enquérir s'ils partent d'une intention bonne ou mauvaise. pour ne pas les répudier tous avec mépris comme des sortilèges, ou pour ne pas les accepter tous avec admiration comme des opérations divines, n'est-il



pas évident que les miracles de Moïse et de Jésus, qui ont servi de fondement à deux grandes sociétés, attestent la vertu divine et ont été opérés par ceux auxquels l'Écriture les attribue ? Comment les prestiges et les sortilèges de la magie seraient-ils parvenus à fonder une nation qui, peu contente de fouler aux pieds les simulacres des faux dieux qu'adoraient les autres peuples, et dédaignant tout ce qui est créé, s'élève généreusement jusqu'à Dieu, principe éternel de toutes choses ?

LII. Puisque c'est à un Juif que nous avons affaire dans la personne de Celse, je lui dirais volontiers : Toi qui regardes comme divins les miracles que Moïse accomplit par le bras de Dieu, et que rapportent les Écritures ; toi qui les défends contre ceux qui les mettent au même rang que les prestiges des enchanteurs égyptiens, d'où vient aujourd'hui que donnant la main aux Égyptiens tes ennemis, tu prétends qu'il n'y a eu rien de divin dans les miracles de Jésus-Christ, dont, après tout, tu ne contestes pas la vérité ? S'il en faut juger par le succès ; si une nation tout entière constituée par les miracles de Moïse, prouve manifestement que Dieu agissait par son ministère, à plus forte raison devras-tu en convenir par rapport à Jésus, qui opéra des merveilles plus imposantes que celles de Moïse. Le législateur hébreu trouva dans les descendants d'Abraham, religieux observateurs de la circoncision et des autres cérémonies qui se pratiquaient parmi eux de père en fils, des hommes disposés à le suivre lorsqu'il les arracha de l'Égypte. Puis il leur imposa des lois que tu tiens pour divines. Jésus-Christ, au contraire, osa quelque chose de plus grand. Aux institutions consacrées par le temps, aux mœurs paternelles dans lesquelles avaient vieilli les nations, il substitua le gouvernement de l'Évangile. Si donc Moïse, pour accréditer sa mission auprès du peuple et des anciens du peuple, a eu besoin des miracles que rapportent les livres sacrés, pourquoi Jésus n'aurait-il pas eu besoin de miracles pour conquérir

la foi d'un peuple accoutumé à demander des signes et des prodiges ? Il y a plus. Il a été obligé d'en faire de plus grands et de plus divins que ceux de Moïse, afin d'ôter tout crédit aux vaines fables et aux traditions humaines qui régnaient alors parmi les Juifs, et de prouver que l'auteur de ces miracles ou le maître de cette doctrine était supérieur à tous les prophètes. Et comment n'eût-il pas été supérieur à tous les prophètes, celui que les prophètes annonçaient d'avance comme le Christ et le Sauveur du genre humain ?

LIII. Ainsi, à tout prendre, le Juif de Celse n'affirme rien contre les disciples de Jésus-Christ qu'on ne puisse retourner contre Moïse. En admettant la vérité de ce qu'avance le Juif de Celse, les accusations portées contre le second retombent sur le premier. Si Jésus n'a été qu'un imposteur, il faut en dire autant de Moïse. Lorsque, par exemple, le Juif s'écrie, à l'occasion de Jésus : « O lumière ! ô vérité ! il vous déclare ouvertement lui-même, comme l'attestent vos propres livres, qu'un jour d'autres hommes viendront à vous, opérant les mêmes prodiges, malgré leur perversité et leur imposture, » un Grec, un Égyptien, quiconque enfin ne croira pas sur la foi du Juif, ne peut-il pas lui répondre au sujet de Moïse : « O lumière ! ô vérité ! il vous déclare ouvertement lui-même, comme l'attestent vos propres livres, qu'un jour d'autres hommes viendront à vous, opérant les mêmes prodiges, malgré leur perversité et leur imposture. Car il est écrit dans votre loi : « S'il s'élève au milieu de vous un prophète ou quelqu'un qui dise : J'ai eu une vision, ou qui annonce un prodige et une merveille, et que ce qu'il ait prédit arrive, et qu'il vous dise : Allons et suivons des dieux étrangers et que vous ignorez, et servons-les, vous n'écoutez point les paroles de ce prophète ou de ce songeur, etc. » Il a dit pour accuser Jésus : « Il parle d'un certain Satan habile à contrefaire ses miracles ; » mais ne peut-on pas rétor-

quer les paroles suivantes contre Moïse ? « Il parle d'un « prophète et d'un songeur qui imitera ses prodiges. » Le Juif de Celse dit à l'occasion de Jésus : « Il avoue lui-même par-là qu'il n'y a dans ces œuvres aucun caractère de divinité, et qu'elles sont l'apanage des méchants. » De même, quiconque regardera comme suspect ce qui est écrit sur Moïse, se servira contre lui des mêmes paroles : « Il avoue lui-même par-là qu'il n'y a dans ces œuvres aucun caractère de divinité, et qu'elles sont l'apanage des méchants. » Il en va de même de cette calomnie : « La force de la vérité l'a accablé : en découvrant les ruses des autres, il a porté la lumière sur les siennes. » Mais quand le Juif ajoute : « Que les mêmes choses servent, d'une part, à caractériser le Dieu, et, de l'autre, à signaler l'imposteur, n'est-ce pas là un argument qui fait pitié ? » le premier venu pourra répondre aux paroles de Moïse, rapportées tout à l'heure : « N'est-ce pas un argument qui fait pitié que les mêmes œuvres caractérisent ici le prophète et le serviteur de Dieu, et là le fourbe et l'imposteur ? » Et puisque, poursuivant ce raisonnement, aux accusations qui retombent sur tous les deux, comme nous l'avons dit, Celse ajoute encore : « Pourquoi, lorsqu'ils invoquent la même preuve, prendrai-je les uns pour des scélérats, et l'autre pour un Dieu, surtout quand il a rendu témoignage contre lui-même ? » J'ajouterai, moi aussi de mon côté : Pourquoi les mêmes œuvres trahiront-elles l'imposture dans ceux dont Moïse condamne les signes et les prodiges, plutôt que dans Moïse lui-même qui décrédite leurs merveilles ? Enfin, pour mettre le comble à ses reproches, il finit par ces mots : « Il a déclaré lui-même que ces prodiges, au lieu d'être le témoignage de la nature divine, sont l'indice de la scélératesse et de l'imposture. » Qui faut-il entendre par ce *lui-même* ? Toi, ô Juif, tu me réponds qu'il s'agit de Jésus ; mais quiconque s'aperçoit que tu as les mêmes attaques à repousser, appliquera ce mot à Moïse.

LIV. Ensuite, pour achever ici l'œuvre de diffamation que le Juif s'est proposée dès le commencement, il s'adresse ainsi à nous, dans le discours qu'il tient à ceux de sa nation qui ont cru à Jésus : « Par quel argument vous a-t-il « convaincus ? Est-ce en prédisant qu'il ressusciterait « après sa mort ? » Mais ces paroles vont se retourner encore contre Moïse. Ne pouvons-nous pas dire, nous aussi, aux Juifs : Par quel argument vous a-t-il convaincus ? Est-ce parce qu'il a raconté sa mort en ces termes : « Et « Moïse, serviteur du Seigneur, mourut dans la terre de « Moab par l'ordre du Seigneur, et il l'ensevelit dans la « vallée de Moab, en face de Phogor, et aucun homme « n'a connu le lieu de sa sépulture jusqu'à ce jour ? » Puisque le Juif a profité de la prédiction où Jésus annonce qu'il ressuscitera après sa mort, pour se répandre en invectives contre nous, on lui réplique pareillement que, si Moïse a écrit dans le Deutéronome, dont il est l'auteur : « Et aucun homme n'a connu le lieu de sa sépulture, » ce n'est que pour donner plus d'éclat et de vénération à sa tombe, en la représentant comme ignorée du genre humain tout entier.

LV. Il continue en parlant ainsi aux Juifs convertis : « Eh bien ! je veux croire avec vous que Jésus a fait ces « prédictions. Mais combien d'autres imposteurs, pour « attirer à eux les esprits crédules et spéculer sur leur « simplicité, n'ont-ils pas employé les mêmes artifices ? « N'est-ce pas là ce qu'ont fait, parmi les Scythes, Za- « molxis, esclave de Pythagore ; Pythagore lui-même en « Italie ; Rampsinite en Égypte, qui, après avoir joué « aux dés avec Cérés dans les enfers, en rapporta, dit-on, « un voile d'or qu'il reçut en présent des mains de la « déesse ; Orphée parmi les Odrysiens ; Protésilas en Thes- « salie ; Hercule et Thésée à Ténare ? Y a-t-il un seul « mort véritable qui soit déjà ressuscité avec son même « corps ? voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Vous qui traitez « de fables ridicules tout ce que disent les autres, vous

« imaginez-vous que le dénouement de votre drame soit  
 « beaucoup plus vraisemblable et plus digne de foi, quand  
 « vous venez nous étourdir du cri que poussa votre cru-  
 « cifié à son dernier soupir, de votre tremblement de terre  
 « et de vos ténèbres ? Vous ajoutez qu'il ressuscita après  
 « sa mort, quand il ne put se secourir lui-même pendant  
 « sa vie ; qu'il montra sur son corps les marques de son  
 « supplice, et dans ses mains les traces de ses clous. Fort  
 « bien ! Mais qui les a vues ? une femme fanatique, comme  
 « vous le dites vous-mêmes, et je ne sais quel autre im-  
 « posteur enchaîné à la même cabale, soit qu'ayant l'i-  
 « magination frappée il ait rêvé ces inepties, soit qu'abusé  
 « par de vaines opinions, il les ait formées d'après ses  
 « désirs, ce qui n'est que trop ordinaire, soit enfin, ce  
 « qui me paraît plus probable, qu'il ait voulu surprendre  
 « l'admiration des hommes par ce prétendu miracle, et,  
 « à l'aide de ce mensonge, frayer aux autres la voie de  
 « l'imposture. »

Puisque c'est un Juif qui parle, nous lui répondrons comme à un Juif, et nous défendrons notre Jésus, en appliquant le raisonnement à Moïse. Et d'abord, combien d'autres imposteurs, pour attirer à eux les esprits crédules et spéculer sur leur simplicité, n'ont-ils pas employé les mêmes artifices que le législateur hébreu ! Quant aux prestiges de Zamolxis et de Pythagore, cette citation serait mieux placée dans la bouche de celui qui ne croit point à Moïse que sur les lèvres d'un Juif, qui montre peu de penchant pour l'étude de l'histoire grecque. Quant à l'Égyptien qui n'accorde aucune foi aux miracles de Moïse, il est probable qu'il défendra Ramsinite. Tout ce qu'on lui raconte de son monarque descendant aux enfers, jouant aux dés avec Cérès, puis retournant sur la terre où il montre, comme un témoignage de sa descente aux enfers, un voile d'or conquis sur la déesse, lui paraîtra plus croyable que Moïse, historien de lui-même, et rapportant qu'il entra dans la nuée où Dieu résidait, que tous les au-

tres en furent exclus et que lui seul y fut admis ; car ces paroles sont formelles : « Moïse seul s'avancera vers le « Seigneur, aucun autre n'approchera. » Nous donc, disciples de Jésus, nous repousserons ainsi les invectives du Juif : Toi qui insultes à notre foi envers Jésus, défends la tienne, et réponds à l'Égyptien ainsi qu'aux Grecs, qui commencent par adresser à Moïse les mêmes reproches que tu adresses maintenant à Jésus. Quand tu auras longtemps et péniblement travaillé à défendre ton prophète, et il peut être défendu par des raisonnements aussi savants que solides, ton apologie de Moïse aura prouvé, malgré toi et sans que tu le saches, qu'il y a en Jésus quelque chose de plus divin qu'en Moïse.

LVI. Cependant, puisque le Juif de Celse, en nous opposant l'histoire des anciens héros qui, descendus aux enfers, retournèrent ensuite parmi les hommes, prétend que, d'après le sentiment des Odrysiens sur Orphée, de la Thessalie sur Protésilas, de Ténare sur Hercule et Thésée, tout cela n'a été qu'une imposture, et qu'il a suffi à ces fourbes de se dérober quelque temps aux regards des hommes et de se remontrer ensuite, pour accrédi-ter le bruit qu'ils revenaient des enfers, eh bien ! prouvons-lui que la résurrection de Jésus-Christ n'a rien de commun avec ces inventions mensongères. Il a été facile à chacun de ces héros de disparaître des lieux où ils l'ont voulu, et de retourner ensuite, quand ils l'ont trouvé bon, auprès de ceux qu'ils avaient abandonnés. Mais il n'en est pas de même de Jésus. Il avait été attaché à la croix sous les yeux de tous les Juifs ; son corps avait été enlevé du bois sacré en présence du peuple : comment aurait-il pu ressembler à ces héros, qui passent pour être remontés des enfers après y être descendus ? Il se pourrait même, si je ne me trompe, que ces fables, accréditées dans l'esprit de la multitude sur la descente des héros aux enfers, fussent entrées pour quelque chose dans le crucifiement public de Jésus. Supposons qu'il fût ressuscité après une mort

obscur, lorsque toute la nation juive n'aurait pas été convaincue, il aurait fourni l'occasion de le soupçonner lui-même comme l'on soupçonne ces héros. Aux autres causes qui ont déterminé le crucifiement de Jésus-Christ, on peut donc ajouter celle-ci : Il est mort sur la croix, à la vue de tout le monde, pour enlever tout prétexte de dire qu'il s'était dérobé volontairement aux regards des hommes ; qu'au lieu de mourir en réalité il avait fait semblant de mourir, et que, reparaissant ensuite, quand il l'avait jugé convenable, il avait accrédité le bruit qu'il était ressuscité par un prodige. Au reste, ses disciples, professant généreusement sa doctrine et au péril de leur vie, au milieu des préventions les plus hostiles, me paraissent la preuve la plus convaincante de sa résurrection. Supposez qu'ils eussent inventé cette fable, l'auraient-ils enseignée avec une constance qui, peu contente de communiquer aux autres le mépris de la mort, commençait elle-même par subir le trépas ?

LVII. Ce n'est pas tout : quelle étrange irréflexion dans le Juif de Celse que de dire, comme si la résurrection de quelqu'un avec son même corps était chose impossible : « Il s'agit uniquement d'examiner si quelqu'un, après « être mort véritablement, est déjà ressuscité avec son « même corps. » Ce langage, assurément, n'est pas d'un Juif véritable. Un Israélite ne révoque pas en doute ce que le troisième et le quatrième livre des Rois racontent des deux jeunes enfants ressuscités l'un par Élie, l'autre par Élysée. Je dirai plus. C'est parce que les Juifs étaient plus accoutumés aux prodiges que toute autre nation, que Jésus naquit et habita parmi eux. Il voulait que, comparant ce qu'ils croyaient avec les merveilles qu'il accomplissait et tout ce que l'on publiait sur sa personne, ils fussent à même de reconnaître que celui par qui et à cause de qui s'opéraient tous les jours des prodiges plus grands et plus extraordinaires, était supérieur à tous les miracles du passé.

LVIII. Le Juif, après avoir emprunté à l'histoire grecque

ses prestiges et ses résurrections mensongères, s'adresse ainsi à ceux de sa nation qui croient à Jésus : « Vous qui « traitez de fables ridicules tout ce que disent les autres, « vous imaginez-vous que le dénouement de votre drame « soit beaucoup plus vraisemblable et plus digne de foi, « quand vous venez nous étourdir du cri que poussa votre « crucifié en expirant ? » Sans doute, lui répondrons-nous, nous regardons comme des fables les faits que tu as cités. Mais que les événements rapportés par les Écritures qui nous sont communes avec vous, et pour lesquelles nous avons les uns et les autres le même respect, soient des inventions mensongères, nous le nions. Nous croyons donc qu'il n'y a rien que de véritable dans les résurrections merveilleuses qu'elles nous racontent. Nous croyons conséquemment que Jésus est ressuscité véritablement d'entre les morts, ainsi que lui-même et les prophètes l'avaient prédit. Mais sa résurrection d'entre les morts l'emporte sur toutes les autres par un caractère particulier. Tous ceux qui avaient été ressuscités jusque-là, l'avaient été par des prophètes tels qu'Élie ou Élisée. Lui, ce n'est pas un prophète, c'est son Père qui est dans les cieux qui le ressuscite. Aussi sa résurrection a-t-elle engendré des fruits plus abondants que celles de tous les autres. Qu'est-ce que la résurrection des deux jeunes enfants rappelés à la vie par Élie et par Élisée a produit de si utile au monde, et qui puisse entrer en comparaison avec les immenses avantages qui découlèrent de la résurrection de Jésus, une fois qu'elle eut été annoncée aux hommes, et que la vertu divine l'eut gravée dans leurs cœurs ?

LIX. Il traite aussi d'invention fabuleuse notre tremblement de terre et nos ténèbres. Mais nous avons déjà répondu à cette accusation, autant qu'il nous a été possible, lorsque nous avons cité le témoignage de Phlégon, rapportant ces circonstances au temps de la passion du Sauveur. Celse ajoute : « Vous soutenez qu'il ressuscita après sa mort, « quand il ne put se secourir lui-même pendant sa vie ;



« qu'il montra sur son corps les marques de son supplice, « et dans ses mains les traces de ses clous » ; que signifient ces paroles : « Il ne put se secourir lui-même ? » lui demanderai-je. Retombent-elles sur sa vertu ? Mais le Seigneur ne se manqua point à lui-même : il ne dit, il ne fit jamais rien qui fût contraire à la vertu. Il se laissa conduire à la mort comme une brebis, et il demeura muet comme l'agneau sous la main qui le tond. Ainsi parle l'Évangile, qui atteste qu'il n'ouvrit pas la bouche. Que si ces mots : « Il ne put se secourir lui-même, » s'appliquent aux souffrances du corps, indifférentes de leur nature, nous avons déjà montré, l'Évangile à la main, que ce fut volontairement qu'il alla au-devant de ces maux. Le Juif, après avoir dit avec nos Écritures, que Jésus ressuscité montra les marques de son supplice et ses mains percées par les clous, nous adresse cette question : « Qui les a vues ? » Puis, faisant allusion à Marie-Madeleine, de qui il est écrit qu'elle vit Jésus après sa résurrection, il répond à sa propre interrogation : « Une femme fanatique, « comme vous le déclarez vous-mêmes. » Et comme elle n'est pas la seule qui ait vu Jésus ressuscité et que l'Évangile en cite plusieurs en même temps qu'elle, il ajoute avec la même amertume : « Et je ne sais quel autre imposteur attaché à la même cabale. »

LX. Après quoi, que fait-il ? Pour tâcher de nous persuader que l'image d'un mort se présente à l'esprit comme s'il était vivant, il ajoute en véritable disciple d'Épicure : « Soit qu'ayant l'imagination frappée, il ait rêvé ces inepties, soit qu'abusé par de vaines opinions, il les ait formées suivant ses désirs et les ait eusuite racontées aux autres. Ce qui n'arrive que trop souvent, ajoute-t-il. » Celse a cru dire quelque chose de bien solide. Il confirme toutefois le dogme indispensable que l'âme survit après la mort, de sorte que tous ceux qui embrassent son opinion doivent soutenir, par une conséquence nécessaire, que l'âme est immortelle, ou du moins qu'elle ne

meurt point avec le corps. Platon, en effet, ne dit-il pas, dans son dialogue de l'Ame, que les images et les ombres des morts apparaissent à quelques-uns autour de leurs tombeaux ? Il faut que ces ombres et ces images soient produites par une cause ou par une autre. La cause qui les produit n'est rien moins que l'ame qui, dans l'état où elle subsiste alors, disent les Grecs, est revêtue d'un corps subtil, semblable à la lumière. Celse n'est pas de cette opinion. Il veut qu'il arrive à quelques-uns de rêver alors qu'ils veillent, et de se représenter ce qu'ils désirent, en se laissant abuser par de vaines opinions. Que cela ait lieu pendant le sommeil, on peut le croire raisonnablement. Mais que la même chose se rencontre dans ceux qui sont éveillés, quoi de plus invraisemblable, à moins qu'ils ne soient tombés dans la démence, dans la frénésie ou la mélancolie ! Celse l'a compris lui-même, puisqu'il traite de fanatique la femme dont il parle, quoique l'Écriture à laquelle il a emprunté cette circonstance pour l'attaquer, n'ait rien écrit de pareil.

LXI. Ainsi donc Jésus, si nous voulons en croire Celse, n'a pas souffert réellement ; il n'a fait que semer après sa mort les images des blessures qu'il avait reçues sur la croix. Mais, d'après le témoignage de l'Évangile, dont notre destructeur admet une partie, tout en rejetant l'autre, suivant ses fantaisies et le besoin de ses accusations, Jésus appela l'un de ses disciples qui était incrédule et regardait la chose comme impossible. Il ajoutait foi au récit de la femme qui lui affirmait avoir vu le Seigneur ; car il ne doutait pas qu'on pût voir l'ame d'un mort ; mais il ne pouvait se persuader que Jésus était ressuscité avec le corps qu'il avait auparavant. Voilà pourquoi il ne dit pas simplement : « Si je ne le vois, je ne le croirai point ; » il ajoute : « Si je ne mets mon doigt dans la plaie de ses clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. » Pourquoi Thomas parlait-il ainsi ? Parce qu'il était possible, selon lui, que le corps subtil d'une ame se montrât aux regards des

hommes, non-seulement « avec les mêmes yeux, avec la « même voix, avec les mêmes proportions et la même « forme, » mais souvent aussi « avec les mêmes vêtements. » Jésus donc appelle Thomas et lui dit : « Porte ici ton « doigt et regarde mes mains. Approche ta main et mets-la « dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

LXII. La raison voulait que, conformément aux prophéties, et de ce nombre se trouvait la résurrection de Jésus, conformément à tout ce qu'il avait fait et à tout ce qui lui était arrivé, cette dernière circonstance fût la plus extraordinaire de toutes. Le prophète n'avait-il pas dit autrefois, en parlant au nom de Jésus ? « Ma chair a reposé dans l'espérance, car vous n'abandonnerez pas mon « ame dans le tombeau, et vous ne permettrez pas que « votre Saint voie la corruption. » Au reste, son corps, après sa résurrection, tenait comme le milieu entre ce corps grossier qu'il avait avant de souffrir, et ce corps subtil sous lequel l'ame se fait voir après qu'elle a dépouillé la substance terrestre. De là vient qu'un jour « où ses « disciples étaient encore dans le même lieu et Thomas « avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et que, « debout au milieu d'eux, il leur dit : etc. » Même témoignage dans l'évangile selon Luc : « Pendant que Simon « et Cléophas s'entretenaient de tout ce qui leur était arrivé, Jésus lui-même s'approchant, marchait avec eux ; « mais leurs yeux étaient fermés et ils ne le reconnaissaient point. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant ? » Enfin quand leurs yeux se furent ouverts et qu'ils l'eurent reconnu, l'Écriture ajoute en propres termes : « Il disparut à leurs yeux. » Celse a beau comparer les apparitions de Jésus avec les visions ordinaires, et ceux qui l'ont vu après sa résurrection avec ceux qui se laissent abuser par des fantômes, il n'y a pas d'homme raisonnable et sincère qui ne reconnaisse là quelque chose de beaucoup plus merveilleux.

LXIII. Après quoi Celse, blâmant ce qui est écrit,

nous fait une objection qui n'est point à négliger. « Si « Jésus avait cherché réellement à manifester sa vertu « divine, c'est à ses ennemis, à son juge et aux yeux de « la multitude, qu'il aurait dû surtout se montrer. » L'Évangile, en effet, nous apprend qu'après sa résurrection, il ne se montra pas en public ni indifféremment à tous, comme auparavant. Il est bien vrai qu'il est dit dans le livre des Actes : « Il apparut à ses disciples pendant « quarante jours, et il leur parlait du royaume de Dieu »; mais nous voyons par l'Évangile qu'il n'était pas continuellement avec eux; qu'il leur apparaissait après huit jours d'intervalle, quelquefois les portes fermées ou de toute autre manière. Paul lui-même, vers la fin de sa première épître aux Corinthiens, témoigne assez que Jésus ne se montrait plus à la multitude ainsi qu'avant sa Passion. « Je vous ai d'abord enseigné, dit-il, ce que j'avais « moi-même reçu, savoir, que Jésus-Christ est mort pour « nos péchés, selon les Écritures; qu'il a apparu à Céphas, « et après cela aux douze Apôtres; qu'ensuite il s'est fait « voir à plus de cinq cents frères assemblés, dont plu- « sieurs sont encore vivants et dont quelques-uns sont « morts; qu'ensuite il s'est fait voir à Jacques, puis à tous « ses Apôtres; qu'enfin, après tous les autres, il s'est fait « voir à moi qui ne suis qu'un avorton. » Pourquoi Jésus ressuscité ne se fait-il plus voir de même qu'avant sa Passion? Cette circonstance renferme, si je ne me trompe, quelque mystère profond et merveilleux, non-seulement pour le commun des fidèles, mais aussi pour les plus avancés. Dans un ouvrage tel que celui-ci, et destiné à réfuter un discours injurieux à la foi des chrétiens, il est impossible de tout embrasser. Voyons cependant si le peu que nous dirons n'est pas assez solide pour convaincre les lecteurs de cette apologie.

LXIV. Quoique Jésus fût un en lui-même, il était cependant multiple suivant la manière de l'envisager, et il ne paraissait pas le même à tous ceux qui l'examinaient.

Qu'il fût multiple selon la manière dont on l'envisageait, les paroles suivantes l'attestent : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; » — « Je suis le pain ; » — « Je suis la porte ; » et mille autres passages semblables. Il n'est pas moins clair qu'il ne paraissait pas le même à tous ceux qui l'examinaient, mais que chacun le jugeait selon la portée de son intelligence, si l'on se souvient que de tous ses Apôtres il ne choisit que Pierre, Jacques et Jean, pour les conduire sur le sommet de la montagne où il se transfigura. Pourquoi cette préférence ? Parce que seuls ils étaient capables de le contempler dans sa gloire, de considérer l'éclat dont brillaient Moïse et Élie ; d'assister à leur entretien et d'entendre la voix qui devait partir de la nuée. De même, avant de gravir la montagne où ses disciples seuls le suivirent, et où il leur fit le discours sur les Béatitudes, lorsque le soir, au pied de cette même montagne, il guérissait de leurs maladies et de leurs infirmités tous ceux qu'on lui avait amenés, je ne crois pas qu'à tous ces malades, qui avaient besoin de son secours, il ait paru le même qu'à tous ceux auxquels leurs forces permettaient de l'accompagner sur la montagne. Lorsqu'il expliquait, en particulier, à ses disciples le sens caché des paraboles adressées par lui à la multitude, il faut croire que ceux auxquels il donnait l'interprétation de ces paraboles, ayant l'ouïe plus pénétrante que ceux qui les recueillaient sans aucune interprétation, avaient l'œil de l'âme et probablement aussi du corps beaucoup plus clairvoyant. Lorsque Judas, prêt à trahir son maître, et parlant à ceux qui l'accompagnaient, leur dit comme s'ils n'avaient pas connu celui qu'ils cherchaient : « Celui que je baiserais, c'est lui ; » il prouve par là que Jésus ne paraissait pas le même en tout temps. Le Sauveur lui-même semble l'attester également par ces mots : « J'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant publiquement dans le temple, et vous ne m'avez pas pris. » Puisque telle est notre opinion sur Jésus, non-seulement quant à la divinité qui était cachée en lui et ne

se manifestait qu'à peu de personnes, mais même quant à son corps, dont il changeait la forme lorsqu'il lui plaisait, et pour qui il lui plaisait, nous disons qu'avant d'avoir désarmé les principautés et les puissances, et d'être mort au péché, il pouvait être vu par tout le monde. Mais il n'eut pas plus tôt désarmé les principautés et les puissances, il n'eut pas plus tôt cessé d'avoir ce qui pouvait être aperçu par l'œil de la foule, que ceux qui l'avaient contemplé jusque-là en furent désormais hors d'état. Que faut-il en conclure? Que s'il ne se montra point à tous après sa résurrection, c'était seulement pour épargner leur faiblesse.

LXV. Mais que parlé-je de tous? Il n'était pas même toujours au milieu de ses Apôtres et de ses disciples; il ne se montra point à eux sans interruption, parce qu'ils n'auraient pu supporter l'éclat continuel de sa présence; car sa divinité, une fois que sa mission fut consommée, brillait de plus vives splendeurs. Pierre, en sa qualité de prince des Apôtres, put le voir dans cet état. Les douze le virent après lui, lorsque Matthias eut été substitué à Judas. Il se montra ensuite aux cinq cents frères assemblés, puis à Jacques, puis encore à tous ceux qui étaient en dehors des douze, probablement aux soixante-dix disciples, et enfin au dernier de tous, à Paul, qui se proclame un avorton, et qui savait bien pourquoi il disait: « J'ai reçu cette grâce, « moi le plus petit d'entre les saints. » J'imagine que par cet avorton et par *le plus petit*, il faut entendre la même chose. De même qu'il y aurait de l'injustice à trouver mauvais que Jésus, prêt à se transfigurer, et à montrer la splendeur de ses vêtements ainsi que la gloire de Moïse et d'Elie, s'entretenant avec lui, n'ait choisi, pour assister à sa transfiguration, que les trois témoins nommés plus haut, au lieu de prendre tous les Apôtres, il serait tout aussi injuste de reprocher aux écrits des Apôtres ce qu'ils racontent, savoir que Jésus, après sa résurrection, ne se montra point à tout le monde, mais seulement à ceux dont il savait

que les yeux étaient capables de supporter l'éclat de sa résurrection.

La vérité que j'établis se confirme encore, si je ne me trompe, par le témoignage suivant : « Jésus-Christ est mort » et il est ressuscité, afin de régner sur les morts et sur les vivants. » Jésus est mort, vous le voyez, afin de régner sur les morts, et il est ressuscité, afin de régner non-seulement sur les morts, mais sur les vivants. Quels sont ces morts sur lesquels doit régner Jésus-Christ ? L'Apôtre entend par là ceux qu'il désigne dans sa première épître aux Corinthiens : « La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles désormais. » Quant aux vivants, et à ceux qui subiront une transformation, ils diffèrent de ceux qui ressusciteront après leur mort. Il en parle dans ces termes : « Mais nous, nous serons changés, » paroles qui viennent immédiatement après celles-ci : « Ceux qui sont morts ressusciteront les premiers. » Dans sa première épître aux Corinthiens, signalant sous d'autres expressions la même différence, il dit des uns qu'ils dorment, des autres qu'ils vivent.

Voici ses paroles : « Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui dorment, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. En effet, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis en lui. Aussi nous vous déclarons, selon la parole du Seigneur, que supposé que nous vivions et que nous soyons réservés jusqu'à son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont dans le sommeil de la mort. » Dans nos commentaires sur la première épître aux Thessaloniens, nous avons donné à ces passages l'interprétation qui nous a paru la plus convenable.

LXVI. Que toutes les multitudes qui croyaient en Jésus ne l'aient pas vu après sa résurrection, ne vous en étonnez pas, puisque Paul écrit aux Corinthiens : « Pour moi, je

« n'ai pas prétendu parmi vous savoir autre chose que « Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, » en leur faisant entendre qu'ils ne pouvaient en comprendre davantage. Même langage ailleurs : « A présent même vous ne pouvez encore le supporter, parce que vous êtes toujours charnels. » L'Écriture donc, qui dispose toutes choses d'après la sagesse divine, nous apprend que Jésus, avant sa Passion, se montrait indifféremment à la foule, quoique ce ne fût pas toujours, mais qu'après sa Passion, il en usa autrement et ne se montra qu'avec réserve, selon les forces de chacun. Il est écrit : « Le Seigneur apparut à Abraham, » ou à quelque autre des saints patriarches ; on comprend que ces apparitions n'eurent lieu que par intervalles et pour des hommes privilégiés. De même il faut comprendre que le Fils de Dieu ne se montra que sous certaines conditions, et à peu près comme Dieu le Père à ceux de l'ancienne loi.

LXVII. Nous avons répondu, autant que le permettaient nos forces et le but de cet ouvrage, à cette objection de Celse : « Si Jésus voulait manifester véritablement sa puissance divine, il fallait nécessairement qu'il se montrât à ses ennemis, à son juge, et généralement à tout le monde. » Nous disons, nous, qu'il n'a dû se montrer ni à celui qui l'avait condamné, ni à ses ennemis. Il les épargna les uns et les autres, de peur qu'ils ne fussent frappés d'un aveuglement semblable à celui des habitants de Sodome lorsque ces impies dressèrent des embûches à la beauté des anges auxquels Loth avait donné l'hospitalité. Voici le fait tel qu'il est raconté : « Les étrangers avancèrent leurs mains, et, faisant rentrer Loth en la maison, ils fermèrent la porte. Et ils frappèrent d'aveuglement ceux qui étaient dehors depuis le plus petit jusqu'au plus grand, en sorte qu'ils ne pouvaient retrouver la porte. » Jésus ne voulut donc manifester sa vertu divine qu'à ceux qui pouvaient en supporter l'éclat et dans la mesure de leurs forces. S'il s'est abstenu de se montrer, il ne faut l'attribuer à d'autre cause qu'à la faiblesse humaine, impuis-



sante à soutenir son aspect. Ainsi rien de plus frivole que ce raisonnement de Celse : « Il n'avait plus rien à craindre de la part des hommes : il avait subi la mort, et il était Dieu, comme vous le prétendez. D'ailleurs quand il fut envoyé au monde, dès l'origine, ce ne fut pas pour s'y cacher. » Jésus a paru dans le monde et pour y être connu et pour y demeurer caché ; car ceux-là même qui le connaissaient ne connaissaient pas tout ce qu'il était. Il y avait toujours en lui quelque chose de caché pour eux ; quant aux autres, tout était mystère dans sa personne. Mais à ceux qui, nés dans la nuit et les ténèbres, s'appliquèrent à devenir les enfants du jour et de la lumière, il ouvrit les portes de la lumière. Médecin compatissant, Notre-Seigneur est venu pour nous sauver, nous qui sommes couverts de péchés, plutôt que pour sauver les justes.

LXVIII. Examinons maintenant ce qu'ajoute le Juif de Celse : « S'il lui importait, dit-il, de manifester sa divinité, il aurait dû disparaître subitement de la croix à laquelle il était suspendu. » Je crois entendre déraisonner les ennemis de la Providence, qui, se bâtissant un monde différent du nôtre, s'écrient : Oh ! que les choses iraient beaucoup mieux, si le monde ressemblait à celui que nous venons de décrire ! Mais qu'arrive-t-il toujours ? Si la description qu'ils nous donnent est possible, ils ont augmenté, autant qu'il est en eux, les désordres qu'ils aspirent à corriger. Si, au contraire, ils semblent n'avoir pas introduit de désordres plus grands que ceux qui existaient, ils sont convaincus d'avoir voulu des choses qui répugnent à la nature. De part et d'autre, ils tombent dans le ridicule. Sans doute Jésus, qui était Dieu par essence, pouvait disparaître comme bon lui semblait : quoi de plus clair par soi-même ? Il y a mieux. C'est ce qui résulte évidemment des Écritures, excepté pour tous ceux qui n'en admettant pour véritable qu'une partie, afin de calomnier notre doctrine, rejettent tout le reste comme une invention fabuleuse. En effet, il est écrit dans l'Évan-

gile selon Luc, qu'après sa résurrection, Jésus prit le pain, le bénit, et que, l'ayant rompu, il le donna à Simon et à Cléophas. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent; mais il disparut à leurs regards.

LXIX. Il s'agit maintenant de prouver que Jésus, en disparaissant subitement de la croix, n'aurait pas servi plus utilement le plan général de son Incarnation. Dans les choses qui sont rapportées sur Jésus, il ne faut pas s'arrêter à la lettre du récit, comme si la vérité tout entière y était renfermée. Ceux qui lisent les Écritures avec une intelligence éclairée, remarquent aisément qu'il existe peu de circonstances qui ne soient le symbole de quelque autre chose. Ainsi le crucifiement de Jésus a sa vérité dans ces mots : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ, » et dans ceux qui suivent : « Pour moi, à Dieu ne plaise  
« que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre  
« Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié  
« pour moi, et par qui je suis crucifié pour le monde. » Il a été nécessaire qu'il mourût afin que l'on pût dire : « Mort pour le péché, il est mort seulement une fois ; —  
« Je suis devenu conforme à sa mort ; » — et enfin « Si  
« nous mourons avec lui, nous ressusciterons avec lui. »

De même sa sépulture peut s'appliquer à ceux qui, s'étant conformés à sa mort, ont été attachés à la croix avec lui et sont morts avec lui. N'est-ce pas là ce que nous enseigne Paul dans les paroles suivantes : « Nous avons  
« été ensevelis avec lui par le baptême, et nous sommes  
« ressuscités avec lui. » Mais ce qui concerne sa sépulture, son sépulcre, et celui qui l'a enseveli, sera expliqué ailleurs avec plus de détail et d'opportunité, lorsque nous examinerons spécialement chacune de ces circonstances. Il suffira dans ce moment de nous demander ce que signifient et ce linceul blanc dans lequel il fallait que fût enseveli un corps aussi pur que celui de Jésus, et ce sépulcre neuf taillé par Joseph dans la pierre vive, et dans lequel

personne n'avait encore reposé, ou, selon le langage de Jean, « dans lequel personne n'avait encore été mis. » Considérez, je vous prie, si l'accord unanime des trois évangélistes, nous marquant avec soin, en parlant de ce sépulcre, qu'il était taillé ou creusé dans la pierre vive, n'appelle pas notre attention, et si tous ceux qui s'appliquent à pénétrer le sens caché des Écritures, ne doivent pas chercher dans ces particularités quelque chose de mystérieux. J'en dis autant de la réflexion qu'ajoutent Mathieu et Jean : « C'était un sépulcre neuf, » et de la remarque de Luc et de Jean : « Dans lequel personne n'avait encore été mis. » Pourquoi tout cela ? Il fallait sans doute qu'un mort qui non-seulement n'avait rien de semblable aux autres, mais qui dans sa mort même avait donné des signes de vie, par le sang et l'eau jaillissant de son côté ; il fallait qu'un mort qui, pour ainsi dire, était d'une nouvelle espèce, fût déposé dans un sépulcre neuf et pur, afin que sa sépulture correspondît à sa naissance. Sa naissance avait été plus pure que toute autre, puisqu'au lieu de la devoir à l'union des deux sexes, il l'avait reçue d'une Vierge. Sa sépulture réclamait donc la même pureté. Cette pureté fut représentée symboliquement par ce sépulcre neuf dans lequel fut déposé son corps, monument qui, loin d'être dressé avec des pierres recueillies çà et là, et sans liaison entre elles, était formé d'une seule et même pierre taillée ou creusée pour cet usage. Ce passage nous fournirait de nombreuses considérations ; le récit pourrait nous élever du symbole à la chose elle-même ; mais cette matière sublime et divine ne veut pas être discutée en passant ; elle demande une occasion plus favorable et un traité spécial. Tout ce que l'on peut dire maintenant sur la lettre de cette histoire, c'est que Jésus ayant consenti à subir le supplice de la croix, a dû vouloir jusqu'à la fin les conséquences de sa détermination. Il avait été immolé comme un homme véritable, il était mort comme un homme véritable, il fallait qu'il fût enseveli comme tel.

Mais supposons, je le veux, qu'on lise dans l'Évangile : « Il a disparu tout à coup de la croix ; » Celse et tous les incrédules qui lui ressemblent, prenant à mal ces paroles, n'auraient pas manqué de nous accuser et de dire : « Pourquoi n'a-t-il disparu qu'après son supplice ? Pourquoi pas avant de souffrir ? » Si donc ils croient pouvoir incriminer les évangiles où ils ont appris que Jésus n'avait pas disparu tout à coup de la croix, quoique les Écritures rapportent fidèlement ce qui s'est passé, au lieu de feindre qu'il a disparu subitement, comme nos détracteurs l'eussent trouvé plus convenable, comment ne serait-il pas juste de croire également, sur la foi de l'Évangile, qu'il est ressuscité, qu'après sa résurrection il se montra tantôt à tous ses disciples, quoique les portes fussent fermées, tantôt à deux seulement de ses Apôtres, leur rompant le pain et disparaissant après s'être entretenu quelque temps avec eux ?

LXX. Mais sur quoi le Juif de Celse se fonde-t-il pour avancer que Jésus se cacha ? En effet, il dit : « Quel ambassadeur s'est jamais caché au lieu d'exposer le but de sa mission ? » Celui qui a pu dire à ceux qui le cherchaient : « J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant publiquement dans le temple, et vous ne m'avez pas pris, » témoigne bien qu'il ne se cacha point. Quant à ce qui suit, comme ce n'est qu'une répétition inutile, nous y avons déjà répondu. Nous nous contenterons donc de ce qui a été dit plus haut : car nous avons réfuté précédemment l'imputation suivante où il s'écrie : « Quoi ! celui-là même qui, pendant sa vie, étourdissait tout le monde de ses discours, ne se montrera secrètement qu'à une misérable femme et à quelques affidés, pour les persuader qu'il est ressuscité d'entre les morts. » Il n'est pas vrai que Jésus-Christ ne se soit montré qu'à une misérable femme ; car il est écrit dans l'évangile selon Matthieu : « La nuit du sabbat, lorsque le premier jour de la semaine commençait, Marie-Madeleine et l'autre

« Marie vinrent voir le sépulcre. Et voilà qu'un grand « tremblement de terre se fit sentir. Un ange du Seigneur « descendit du ciel, et s'approchant, il renversa la pierre. » Quelques lignes plus bas, le même Apôtre ajoute : « Et « voilà que Jésus se présenta à elles, » c'est-à-dire aux Mariés nommées plus haut, « et il leur dit : Je vous salue. « Or elles s'approchèrent, embrassèrent ses pieds et l'a- « dorèrent. »

Quant à cette allégation : « Tous ont été les témoins de « son supplice ; un seul l'a été de sa résurrection, » nous l'avons encore réfutée là où nous avons expliqué pourquoi il ne se montra point à tous indistinctement. Nous ajouterons ici que ce qu'il y avait en lui d'humain était visible à tous, mais que ce qu'il y avait de divin n'était accessible qu'à peu de personnes. Et par ces deux mots *divin* et *humain*, je prends les choses, non dans leurs rapports mutuels, mais dans leur opposition. Remarquez, je vous prie, dans quelle flagrante contradiction Celse tombe avec lui-même. Après avoir avancé que Jésus-Christ ne s'était montré secrètement qu'à une misérable femme et à deux affidés, il ajoute aussitôt : « Tous ont été les témoins de son supplice ; « un seul l'a été de sa résurrection. Il fallait, poursuit-il, « que ce fût tout le contraire. » Que fallait-il donc, au jugement de Celse ? Qu'au lieu d'avoir le peuple pour témoin de son supplice et un seul témoin de sa résurrection, il arrivât tout le contraire. Mais, autant que le comportent les paroles, notre détracteur veut l'impossible et l'absurde, c'est-à-dire que le supplice du Christ n'eût qu'un seul témoin, et sa résurrection une infinité. Car cette phrase : « Il fallait que ce fût tout le contraire, » admet-elle un autre sens ?

LXXI. Au reste, Jésus nous apprend par qui il a été envoyé, lorsqu'il dit : « Personne ne connaît le Père, si « ce n'est le Fils ; » et encore : « Nul ne vit jamais Dieu : « le Fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a ma- « nifesté lui-même. » C'est lui, en effet, qui, discourant

avec ses véritables disciples sur Dieu, leur révéla ce qu'ils devaient croire à ce sujet, et ses discours, consignés dans les Écritures, nous ont frayé le chemin de cette sublime théologie. C'est là que nous lisons d'une part : « Dieu est lumière et il n'y a point de ténèbres en lui ; » et de l'autre : « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Mais il existe mille autres causes pour lesquelles le Père l'a envoyé. Qui voudra les connaître pourra s'adresser aux prophètes qui ont prédit son avènement, ou bien aux Évangélistes. Les Apôtres, et Paul surtout, fourniront aussi là-dessus de grandes lumières. On y verra que c'est Jésus-Christ qui éclaire les amis de la piété et châtie les pécheurs. Voilà ce qu'ignorait Celse, quand il a dit : « Puisqu'il venait pour éclairer ceux qui s'appliquent à l'étude de la piété, mais pour pardonner aux hommes, soit qu'ils se repentent de leurs désordres, soit qu'ils y persévèrent. »

LXXII. Il ajoute : « S'il voulait se cacher, pourquoi une voix partie du ciel déclara-t-elle qu'il était le Fils de Dieu ? Si, au contraire, il ne voulait pas se cacher, pourquoi s'est-il laissé conduire au supplice ? pourquoi est-il mort ? » Il espère par là mettre les Évangélistes en contradiction avec eux-mêmes dans ce qu'ils disent de Jésus. Il n'a pas vu que Jésus n'a voulu ni se faire connaître à tout le monde sans distinction, ni demeurer absolument caché. Voilà pourquoi lorsque cette voix du ciel le proclame Fils de Dieu et s'écrie : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances ; » il n'est pas dit qu'elle ait été entendue de la foule, comme le pense le Juif de Celse. Quant à l'autre voix, qui partit de la nuée sur le sommet de la montagne, elle ne put être entendue que de ceux qui étaient montés avec Jésus. Une voix divine de cette nature ne se fait entendre qu'aux oreilles auxquelles veut se faire entendre celui qui parle. Joignez à cela que cette voix de Dieu n'est ni un air agité, ni un ébranlement de l'air, ni rien

qui ressemble à ce que l'on dit communément de la nature de la voix. De là vient que le sens frappé par elle doit être plus exquis et plus divin que les organes du corps. De là vient encore que Dieu ne voulant pas faire entendre sa voix à tous, elle n'est entendue que de celui qui possède ce sens plus relevé, tandis que l'homme chez qui l'oreille de l'âme est sourde n'entend pas la parole de Dieu. Voilà qui suffit pour répondre à cette demande : « A quoi bon une voix partie du ciel pour le proclamer « Fils de Dieu ? » Quant à ce qui suit : « S'il ne voulait « pas rester caché, pourquoi se laissa-t-il conduire au « supplice ? pourquoi est-il mort ? » nous y avons répondu suffisamment, lorsque nous avons traité plus haut avec détail de ce qui concerne sa passion.

LXXIII. A ces attaques, le Juif de Celse rattache une conséquence qui est loin d'en être une. De ce que Jésus a voulu nous enseigner par ses souffrances à mépriser la perte de la vie, il ne s'ensuit pas qu'après sa résurrection d'entre les morts, « il ait dû appeler tous les hommes à la lumière et leur apprendre dans quel dessein il était venu. D'abord il avait précédemment appelé tous les hommes à lumière, quand il leur avait dit : « Venez « à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous « soulagerai. » Ensuite, quant au but de son avènement, l'Écriture le fait connaître, lorsqu'elle rapporte soit son discours fort étendu sur les Béatitudes, soit ce qu'il ajouta à ce discours, soit ses paraboles, soit ses entretiens avec les scribes et les pharisiens. L'évangile de Jean nous atteste que les discours du Seigneur étaient toujours remplis d'une grandeur merveilleuse, mais d'une grandeur qui résidait bien plus dans les choses que dans les paroles. Je vais plus loin : tous les évangélistes déclarent qu'il parlait avec autorité, et que la foule était dans l'admiration.

LXXIV. Le Juif de Celse termine ainsi en concluant : « Nous en avons appelé devant vous à vos Écritures elles-mêmes ; nous ne voulons pas d'autre témoignage. Vous

« vous percez de vos propres mains. » Mais nous avons prouvé que le Juif a inventé contre Jésus et contre nous une foule d'extravagances que démentent nos évangiles. Qu'il nous ait obligés de nous percer de nos propres mains, comme il le dit, je ne le crois pas. C'est là un rêve de son imagination. Un peu plus bas, il s'écrie : « O Très-Haut ! ô habitant du ciel ! quel Dieu, en descendant « parmi les hommes, fut jamais accueilli par leur incrédulité ? » Voici ma réponse : Dieu lui-même, suivant la loi mosaïque, s'était rendu présent parmi les Hébreux, non-seulement lorsqu'il opérait des signes et des prodiges en Égypte, lorsqu'il leur ouvrait un passage à travers la mer Rouge, lorsqu'il marchait devant eux dans la colonne de feu et la nuée lumineuse, mais encore lorsqu'il publia le Décalogue en présence de tout le peuple. Les Juifs le voyaient : ont-ils cru en lui ? S'ils avaient cru en ce Dieu qu'ils voyaient et qu'ils entendaient, ils ne se seraient pas forgé un veau d'or ; « ils n'auraient pas changé leur gloire « en la stupide ressemblance d'un animal qui broute « l'herbe ; » ils ne se seraient point dit l'un à l'autre, à l'occasion de ce simulacre : « Voici tes dieux, ô Israël ! « les dieux qui t'ont tiré de la terre d'Égypte. » Remarquez-le, je vous prie. Les Juifs ne sont-ils pas toujours les mêmes ? Vainement Dieu les environne de prodiges ; vainement il se révèle manifestement à leurs regards ; tout le temps qu'ils voyagent dans le désert, ils refusent de croire, ainsi qu'il est écrit dans la loi des Juifs. Aujourd'hui, ni le merveilleux avènement de Jésus-Christ, ni ses paroles pleines d'autorité, ni les miracles qu'il opère devant tout le peuple, rien ne peut vaincre leur incrédulité. »

LXXV. Il n'en faut pas davantage, ce me semble, à qui voudra établir que l'incrédulité des Juifs à l'égard de Jésus n'a rien que de parfaitement d'accord avec ce que nous lisons sur leur opiniâtreté primitive. En effet, lorsque le Juif nous demande : « Quel est le Dieu qui, descendant parmi les hommes, les trouva jamais incrédules



« à sa parole, surtout quand il vient au milieu de ceux qui attendaient son avènement ? Par quelle fatalité celui après lequel on soupire depuis tant d'années, est-il méconnu ? » je répliquerais volontiers aux Juifs : Comment voulez-vous que nous répondions à votre interrogation ? Quels sont les miracles les plus étonnants, ou de ceux qui s'accomplirent dans l'Égypte et dans le désert, ou de ceux que Jésus a opérés parmi vous, comme nous l'assurons ? Décidez ; nous vous prenons vous-mêmes pour juges. Si, à votre sens même, les merveilles de l'Égypte et du désert sont plus éclatantes que celles du Christ, n'est-il pas clair par là qu'accoutumés à refuser votre foi aux plus grandes, vous avez pu mépriser les plus petites ? Car vous regardez les miracles du Sauveur comme d'une nature inférieure. Si, au contraire, vous soutenez que les miracles de Jésus sont égaux à ceux que le témoignage de l'Écriture attribue à Moïse, faut-il nous étonner que le même peuple ait montré la même incrédulité dès le principe et dans les mêmes circonstances ? Si c'est Moïse, en effet, qui vous donna pour la première fois la loi dans laquelle sont consignées vos infidélités et vos transgressions ; de même ici, nous confessons que Jésus est le fondateur de la seconde loi de la nouvelle alliance. Que faites-vous donc en rejetant le Messie ? Vous attestez contre vous-mêmes que vous êtes les enfants de ces Juifs qui, dans le désert, refusèrent de croire à des manifestations divines, et cette parole de notre Sauveur s'applique avec beaucoup de convenance à votre incrédulité : « Vous montrez par là que vous approuvez les œuvres de vos pères. » Que dirai-je encore ? Cette prophétie trouve en vous son accomplissement : « Votre vie sera comme en suspens devant vous, et vous ne croirez pas à votre vie, » parce que vous n'avez pas cru à la Vie qui était venue habiter parmi les hommes.

LXXVI. Celse, en introduisant dans cette dispute la prosopopée d'un Juif, n'a pu lui mettre sur les lèvres au-

cun reproche contre nous qui ne retombe sur la loi et les prophètes. Par exemple, il accuse Jésus en ces termes : « Il n'a que la menace et l'emportement à la bouche ; « témoin ses cris répétés : « Malheur à vous ! je vous l'annonce d'avance. » Il avoue sans détour par là qu'il était « impuissant à persuader ; ce qui est indigne d'un Dieu « et même d'un homme sage. » Mais, qu'on le remarque bien, il est facile de rétorquer cet argument contre le Juif. Dieu menace et menace souvent, dans la loi et les prophètes ; ses imprécations ne sont pas moins terribles que celles de Jésus dans l'Évangile. Écoutez Isaïe : « Malheur à vous qui joignez toujours à vos maisons une maison nouvelle, et qui étendez vos champs sans mesure ! — « Malheur à vous qui vous levez dès le jour pour vous « abandonner à l'ivresse ! — Malheur à vous qui traînez « l'iniquité comme de longues chaînes ! — Malheur à vous « qui appelez mal le bien, et bien le mal ! — Malheur à « vous qui mettez votre gloire à supporter le vin ! » et beaucoup d'autres passages semblables. N'y a-t-il pas une imprécation réelle dans ces paroles : « Malheur à la nation « perverse, au peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, à ces enfants corrupteurs ! » ainsi que dans les autres menaces ajoutées par le prophète, et non moins terribles que celles de Jésus, qui nous sont rapportées ? N'y a-t-il pas imprécation, et imprécation formidable, dans ces mots : « Votre terre est déserte, vos villages sont « la proie des flammes, des étrangers sous vos yeux dévorent votre patrie ; elle est désolée comme le champ « que l'ennemi a dévasté ? » N'y a-t-il pas un reproche amer dans les paroles que Dieu adresse à son peuple par l'organe d'Ézéchiël : « Tu habites avec les scorpions ? » Est-ce donc sérieusement, ô Celse, que tu fais dire à ton Juif, à l'occasion de Jésus ? « Il n'a que la menace et l'emportement à la bouche ; témoin ses cris répétés : « Malheur à vous ! je vous l'annonce d'avance. » Ne vois-tu pas que toutes ses accusations contre Jésus peuvent lui être

renvoyées et se retourner contre Dieu ? Car le Dieu des prophètes, tel que le Juif les reconnaît, mérite aussi le reproche d'être impuissant à persuader.

Jé pourrais dire encore au Juif de Celse, qui croit pouvoir s'élever ici contre le Sauveur : Tu défends au nom de l'Écriture les imprécations qui se trouvent dans le Lévitique et le Deutéronome, quelque nombreuses qu'elles soient. Eh bien ! nous avons les mêmes raisons, ou plutôt, nous avons des raisons beaucoup plus graves encore pour défendre les blâmes et les menaces dont tu fais un crime au Messie. J'irai plus loin. Nous sommes plus habiles que le Juif à défendre la loi de Moïse, nous qui avons appris de Jésus à expliquer avec plus de sagesse le sens de la loi. Cependant, pour peu qu'un Juif étudiait l'esprit des prophètes, il lui serait facile de montrer que Dieu ne s'emporte point légèrement en menaces et en imprécations, quand il dit : « Malheur à vous ! » et : « Je vous l'annonce d'avance. » Il pourrait expliquer comment Dieu, qui a pour but la conversion des pécheurs, prononce des mots « qu'un homme de sens ne voudrait pas prononcer », au jugement de Celse. De même, les Chrétiens qui reconnaissent qu'un seul et même Dieu parla autrefois par les prophètes et aujourd'hui par Notre-Seigneur, sauront bien prouver qu'il n'y a rien que de conforme à la raison dans ce que Celse appelle des imprécations et des menaces. Celse veut passer pour un philosophe ; il se donne pour familiarisé avec nos sciences, eh bien ! je lui adresse cette question : Lorsque Mercure dit à Ulysse, dans Homère :

« Malheureux, que fais-tu errant dans cette solitude ? »  
d'où vient que tu te paies de la raison que dans le poète Mercure parle rudement à Ulysse, pour le rappeler à son devoir, parce que c'est aux Sirènes,

« Environnées d'un monceau d'ossements, »  
qu'il appartient de flatter et de tromper par des paroles caressantes :

« Viens ici, sage et vaillant Ulysse, honneur des Grecs. »

Au contraire, que chez moi les prophètes, ou Jésus lui-même, pour convertir leurs auditeurs, s'écrient, malheur ! qu'ils emploient quelques-unes de ces paroles auxquelles tu donnes le nom d'imprécation, dès-lors cette forme de langage n'a plus pour but l'avantage de ceux qui l'entendent et elle cesse d'être un remède souverain pour les maladies de l'ame. Voudrais-tu donc que Dieu, ou celui qui participe à la nature de Dieu, en instruisant les hommes, considère ce que demandent sa nature et sa dignité, sans envisager le moins du monde ce qui convient à ceux avec lesquels il s'entretient, ni par quelle promesse il est utile de les appeler ou de les conduire, et enfin quel est le langage le plus approprié à leurs dispositions ?

Mais quelle démençe que de reprocher à Jésus « de « n'avoir pas eu la force de persuader ! » Cette inculpation n'atteint pas seulement le Juif, chez qui les écrits prophétiques fournissent un grand nombre d'exemples semblables ; elle atteint aussi chez les Grecs les sages, même les plus célèbres, qui n'ont pu persuader à leurs envieux, à leurs accusateurs et à leurs juges, de renoncer à leur malice et de marcher à la vertu par la route de la philosophie.

LXXVII. Ensuite le Juif dit à Jésus, sans doute pour se conformer aux dogmes du judaïsme : « Nous avons la « ferme espérance que nous ressusciterons un jour avec « nos corps et que nous possèderons la vie éternelle. Le « Messie qui doit nous être envoyé, modèle et premier « exemple de cette résurrection, prouvera que rien n'est « impossible à Dieu. » Je ne sais pas cependant si un Juif voudrait avancer que le Messie attendu par eux, donnera dans sa personne l'exemple et le modèle de la résurrection. Mais d'accord, je lui permets ce sentiment et ce langage. Je réponds à celui qui affirme qu'il dispute avec nous d'après le témoignage de nos Écritures : Mon ami, lui dirai-je, as-tu pu y trouver tout ce dont tu prétends

tirer avantage contre nous, sans y lire également que Jésus-Christ est ressuscité, et qu'il est le premier-né d'entre les morts ? ou bien, de ce que tu voudrais retrancher ces paroles, s'ensuit-il qu'elles ne soient pas écrites ?

Puisque le Juif de Celse, dans ce qu'il ajoute, admet la résurrection des corps, je ne crois pas qu'il soit à propos de nous arrêter pour établir la vérité d'un dogme qu'il avoue, soit qu'il y adhère du fond de son ame et qu'il puisse le défendre par le raisonnement, soit qu'il n'en soit pas ainsi, et qu'il feigne simplement d'y croire. Que cette réponse aille donc au Juif de Celse !

Mais puisqu'il ajoute : « Où est-il maintenant, afin que nous le voyions et que nous croyions en lui ; » nous lui dirons, nous aussi : Où est maintenant celui qui parlait autrefois dans la personne des prophètes et accomplissait des prodiges, afin que nous puissions le voir, et croire que vous êtes l'héritage de Dieu ? Vous sera-t-il permis de nous expliquer pourquoi le Dieu des Hébreux ne se montre pas continuellement aux regards de leurs descendants, et à nous, nous sera-t-il défendu de justifier par les mêmes raisons le Messie qui, une fois ressuscité, convainquit ses disciples de la vérité de sa résurrection ? Et quelle n'a point été la puissance de cette conviction ! Ils attestent publiquement par leurs souffrances qu'ils se font un jeu de toutes les vicissitudes et de toutes les épreuves de la vie, parce qu'ils ont les yeux fixés sur la vie éternelle et sur la résurrection, dont la vérité leur a été démontrée par les œuvres comme par la parole.

LXXVIII. Le Juif continue : « N'a-t-il paru que pour nous rendre incrédules ? » Je lui réponds : Jésus n'est pas venu pour produire l'incrédulité dans l'ame des Juifs ; mais, prévoyant leur incrédulité, il l'a prédite, et il l'a fait tourner au profit de la vocation des Gentils. Car la chute des uns est devenue le salut des autres. Ce sont les Gentils que le Christ a désignés ainsi dans les prophètes : « Le peuple que je ne connaissais pas s'est soumis à mon

« empire, et il m'a reconnu avec docilité aussitôt qu'il eut  
 « entendu ma parole. — Des peuples qui ne me cher-  
 « chaient pas m'ont trouvé : je me suis montré à ceux  
 « qui naguère ne m'interrogeaient pas. » D'ailleurs il est  
 clair que les châtimens endurés par les Juifs, même dès ce  
 monde, leur ont été infligés comme punition de leur déi-  
 cide. Si donc nous adressions ce reproche aux Juifs : La  
 providence et la bonté de Dieu ont été merveilleuses à  
 votre égard, lorsque vous livrant aux supplices et vous  
 dépouillant de votre Jérusalem, il vous enleva son sanc-  
 tuaire auguste, comme vous l'appellez, et votre culte sacré ;  
 que répondraient-ils ? Essaieraient-ils de justifier la Pro-  
 vidence de Dieu ? Nous la justifions bien mieux et avec  
 plus d'autorité, quand nous disons : Oui, elle a été admi-  
 rable la Providence divine qui se servit de la prévarica-  
 tion de ce peuple pour appeler les nations au royaume  
 de Dieu par la médiation de Jésus, quoique les nations  
 fussent étrangères à son alliance, et n'eussent aucune part  
 aux promesses. Aussi les prophètes ont-ils prédit qu'à  
 cause des péchés du peuple juif, Dieu se choisirait, non  
 pas une nation particulière, mais un peuple formé de  
 toutes les nations, et que prenant dans le monde ce qu'il  
 y avait de plus insensé, il formerait aux enseignemens  
 divins un peuple dépourvu jusque-là d'intelligence, enle-  
 vant ainsi aux uns le royaume de Dieu, pour le trans-  
 mettre à d'autres. Entre tous les témoignages de ce genre,  
 il suffira de rapporter ici, pour le moment, le passage  
 où, dans le cantique du Deutéronome, le prophète, par-  
 lant au nom du Seigneur, prédit en ces termes la voca-  
 tion des Gentils. « Ils m'ont provoqué par des Dieux qui  
 « n'en sont pas, et ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles ;  
 « et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas  
 « le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé. »

LXXIX. Le Juif termine enfin son discours par ces  
 paroles : « On voit que Jésus ne fut qu'un homme, un  
 « homme tel que la vérité le manifeste et que la raison le

« montre. » Je doute que celui qui osa répandre sa religion et sa doctrine sur toute la surface de la terre, ait pu accomplir sans le secours de Dieu tout ce qu'il voulait, et triompher de tous ceux qui combattaient ses dogmes, rois, empereurs, sénat romain, chefs et peuple de toutes les nations. Je le demande : comment la nature d'un homme qui n'aurait en elle-même rien de suréminent, parviendrait-elle à changer les volontés d'une si grande multitude ? Qu'il convertisse à lui les sages, il ne faudrait pas s'en étonner. Mais que dirons-nous de ceux qui, ne se laissant conduire par aucune raison, et s'abandonnant à la pente du vice, sont ramenés d'autant plus difficilement à la tempérance qu'ils sont plus étrangers à la raison ? Jésus-Christ était la vertu de Dieu et la sagesse du Père. Voilà pourquoi il a accompli ces merveilles ; voilà pourquoi il continue tous les jours de les accomplir, malgré l'incrédulité des Juifs et des Grecs, qui résistent à sa parole.

Pour nous, éclairés par les enseignements de Jésus-Christ, nous ne cesserons jamais de croire en Dieu, ni de faire tous nos efforts pour ramener à des sentiments meilleurs tous ces aveugles qui ferment les yeux au culte divin. Ils nous appellent des aveugles, quoique les aveugles véritables ce soient eux ; ils nous accusent de tromper les hommes, quand ce sont eux qui se trompent eux-mêmes, Grecs ou Juifs. Mais qu'importe ? O admirable séduction, qui remplace l'intempérance par la tempérance, ou du moins par l'amour de la tempérance ; l'injustice par la justice, ou du moins par l'amour de la justice ; la déraison par la sagesse, ou du moins par ce qui les met sur le chemin de la sagesse ; la faiblesse et la pusillanimité, par la fermeté d'ame et la constance que montrent les serviteurs de Dieu quand ils combattent vaillamment pour défendre leur foi au Créateur de l'univers ! Jésus-Christ a donc paru dans le monde, mais annoncé par tous les prophètes et non par un seul. Celse a fait preuve d'ignorance quand

il a introduit un Juif qui déclare que le Christ n'avait été prédit que par un seul prophète.

Le Juif de Celse parlant, dit-il, au nom de sa loi, achève ici ses invectives, après quelques mots qui ne méritent pas de réfutation. Nous nous arrêterons donc avec lui, pour terminer là notre second livre. Avec l'assistance de Dieu, et si la vertu de Jésus-Christ descend au fond de notre ame, nous tâcherons de répondre, dans le troisième, aux accusations que Celse nous fait ensuite en son propre nom.

---





# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

## LIVRE III.

I. Dans le premier livre que nous avons écrit pour répondre à l'ouvrage que Celse avait dirigé contre nous, et auquel il avait donné le titre orgueilleux de *Discours véritable*, nous avons réfuté, selon nos forces et comme vous nous l'aviez demandé, ô fidèle Ambroise, tout ce qu'il avance dans sa préface, ainsi que dans ce qui suit, ne laissant aucune de ses allégations sans réponse, jusqu'à l'endroit où son Juif imaginaire cesse de déclamer contre Jésus. Dans le second, nous avons repoussé, autant que nous en avons été capable, les reproches que son Juif nous adresse à nous qui croyons à Dieu par le Christ. Dans le troisième, nous nous proposons de combattre les imputations qu'il avance de son propre chef. Il commence par dire « que la dispute des Juifs et des Chrétiens sur la « personne du Christ est une puérilité; que c'est-là se « quereller, comme parle le proverbe, pour l'ombre d'un « âne; que toutes ces contestations de Juifs et de Chré- « tiens manquent absolument de sens, puisque les deux « partis, d'accord sur le fait que l'Esprit divin a promis « au genre humain un Sauveur, ne s'entendent plus dès « qu'il s'agit de savoir si ce Sauveur prédit est venu ou « non. » Pour nous, en effet, qui sommes Chrétiens, nous croyons que Jésus est descendu, conformément aux

oracles des prophètes. Quant aux Juifs, la plupart d'entre eux sont si loin de croire à Jésus, que ceux qui vivaient de son temps lui dressèrent des embûches, et que ceux d'aujourd'hui, approuvant les attentats de leurs ancêtres contre lui, en parlent comme d'un imposteur qui, à l'aide de la magie, se fit passer pour celui que les Juifs appellent le Christ et dont les prophètes avaient prédit l'avènement.

II. Mais je voudrais bien que Celse et tous ceux qui adoptent ses calomnies contre nous, nous disent si c'est une futilité semblable à l'ombre d'un âne, que de prédire avec les prophètes le lieu où devait naître le chef de ceux qui, par la pureté de leur vie, sont nommés l'héritage du Seigneur; d'annoncer qu'une vierge enfanterait Emmanuel; que ce Dieu avec nous opèrerait des signes et des prodiges; que sa parole aurait des ailes rapides et retentirait sur toute la terre par la voix des Apôtres; qu'il serait condamné et mis à mort par les Juifs, et qu'ensuite il ressusciterait. Les prophètes avaient-ils parlé ainsi au hasard, sans qu'aucune cause raisonnable les déterminât non-seulement à prédire ces merveilles, mais même à les juger dignes d'être écrites? Une nation telle que la nation juive, qui depuis long-temps avait reçu la propriété d'un pays où elle s'était établie, a-t-elle pu admettre les uns comme des prophètes véritables, et rejeter les autres comme des imposteurs, sans aucune raison plausible? Est-ce sans motif qu'aux livres de Moïse, qu'ils regardaient comme sacrés, ils ont ajouté les discours de ceux qu'ils regardaient comme des prophètes? Comment des hommes qui reprochent aux Juifs et aux chrétiens leur démençe, parviendront-ils à nous persuader que la nation juive aurait pu subsister, quand même il ne lui aurait été fait aucune promesse de connaître l'avenir? Quoi! les peuples dont elle était environnée auraient cru qu'en vertu de leurs institutions et de leurs coutumes religieuses, les dieux qu'ils adoraient leur envoyaient des oracles et des

divinations ; et les Juifs seuls, accoutumés à mépriser tous ceux que les nations mettaient au rang des divinités, et à y voir non pas des dieux, mais des démons, parce qu'ils avaient lu dans leurs prophètes que « tous les dieux des nations ne sont que des démons, » les Juifs seuls n'auraient eu personne parmi eux qui fit profession de prédire l'avenir, et qui par là pût empêcher les siens d'aller consulter les démons des nations étrangères, pour satisfaire leur désir de connaître l'avenir ! Examine plutôt s'il n'était pas nécessaire qu'un peuple qui avait appris à compter pour rien les dieux des autres peuples, possédât un grand nombre de prophètes chargés de lui annoncer quelque merveille plus éclatante, et bien supérieure à tous les oracles étrangers.

III. D'ailleurs des miracles s'opéraient, sinon partout, du moins en beaucoup de lieux. Celse lui-même rapporte plus bas l'exemple d'Esculape, guérissant les malades et révélant l'avenir dans les villes qui lui étaient consacrées, telles que Trique, Épidaure, Cos et Pergame. A Esculape il joint un Aristée de Proconnèse, un habitant de Clazomène, et Clémède, de l'île d'Astypalée. Et les Juifs seuls, tout en se disant consacrés au Dieu de l'univers, n'auraient eu ni signes ni prodiges pour aider et affermir leur foi envers ce Dieu créateur de toutes choses, ainsi que leur espérance d'une autre vie meilleure ! Comment peut-on se l'imaginer ? Que serait-il arrivé en effet ? Embrassant le culte des démons qui prédisaient l'avenir et guérissaient les malades, ils auraient abandonné bientôt un Dieu qui se vantait de leur faire du bien en paroles, mais qui ne leur avait jamais donné aucun signe véritable de sa présence ! S'il n'en a pas été ainsi, je ne dis point assez, s'ils supportèrent mille tribulations, tantôt en Assyrie, tantôt en Perse, tantôt sous Antiochus, plutôt que d'abjurer le judaïsme et d'en violer les lois, comment ceux qui n'ajoutent pas foi à ces histoires et à ces prédictions surprenantes, ne se laissent-ils pas au moins persuader par

la vraisemblance qu'il n'y a rien là d'inventé, je me trompe, que les ames pures des prophètes qui ne reculaient devant aucun travail pour acquérir la vertu, animées par l'Esprit divin qui habitait en elles, prophétisèrent tantôt pour les contemporains, tantôt pour la postérité, mais surtout afin d'annoncer aux hommes l'avènement d'un Sauveur ?

IV. Si tout cela est vrai, comment soutenir que les Juifs et les Chrétiens se querellent pour l'ombre d'un âne, lorsque, tenant à la main les prophéties auxquelles ils accordent les uns et les autres une égale confiance, ils examinent si ce Sauveur qu'elles annoncent est venu ou non, ou bien s'il faut encore l'attendre ? Mais accordons à Celse, je le veux bien, que Jésus n'est pas celui que désignèrent les prophètes. Ce ne serait pas encore dissenter sur l'ombre d'un âne, que d'interroger le sens des Écritures prophétiques avec la pensée de reconnaître bien clairement quel est celui qu'ont signalé d'avance les prophètes, ce qu'il doit faire, et, s'il est possible, à quelle époque il doit venir. Or, que Jésus soit véritablement le Messie promis par les prophètes, je l'ai déjà prouvé plus haut par quelques prédictions entre mille. Ainsi donc ni les Juifs ni les Chrétiens ne se trompent, en croyant que les prophètes ont parlé sous l'inspiration de Dieu ; mais ceux-là se trompent qui se figurent un Messie tout différent de celui que les prophètes ont ordonné d'attendre, quoique leur discours, qui, à vraiment parler, est le *Discours véritable*, ait désigné ses caractères et le lieu où il devait naître.

V. Celse, de plus, s'imaginant que les Juifs sont Égyptiens d'origine, et qu'ils ne quittèrent leur patrie qu'à cause des troubles suscités par eux dans l'État et de leur mépris pour ses observances religieuses, ajoute « qu'ils furent traités par ceux qui s'attachèrent à Jésus et le reconnurent pour le Christ, ainsi qu'eux-mêmes avaient traité les Égyptiens. De part et d'autre, fatales nouveautés, toujours amenées par un esprit de sédition. »

Il faut examiner ici les allégations de Celse. Chassés par une famine qui désolait la Judée, les Hébreux avaient été contraints de chercher un asile en Égypte. Les Égyptiens les ayant accablés d'outrages et de mauvais traitements, durent recevoir de la divine Providence le châtiement qu'avait mérité la nation tout entière pour s'être liguée contre des hôtes et des suppliants qui ne leur avaient fait aucun mal. Les fléaux dont Dieu les frappa les décidèrent, quoique malgré eux, à laisser partir ceux qu'ils avaient réduits à une injuste servitude, et à leur permettre de se retirer là où ils voudraient. Mais, pleins d'amour pour eux-mêmes, et plus respectueux pour ceux de leur nation qu'envers des hôtes, même les plus justes, ils n'épargnèrent aucune calomnie ni à Moïse, ni aux Hébreux. Que firent-ils donc ? Ils n'osèrent pas nier absolument les miracles éclatants de Moïse ; au lieu de les attribuer à la puissance divine, ils les mirent sur le compte de la magie. Toutefois ce ne fut pas à titre de magicien, mais d'homme pieux, dévoué au Dieu de toutes choses, et participant de l'esprit divin, que Moïse donna aux Juifs les lois qui furent dictées par Dieu, et raconta les événements avec vérité, ainsi qu'ils s'étaient accomplis.

VI. Celse donc, au lieu d'examiner avec justice les faits rapportés d'une manière par les Égyptiens, et d'une autre par les Juifs, préoccupé par son aveugle amour pour les Égyptiens, comme s'il obéissait à quelque charme, admet pour véritables les récits des oppresseurs. Quant aux hôtes qu'ils ont maltraités, il les déclare des séditeux qui abandonnent leur patrie après s'être soulevés contre elle. Il n'a pas compris qu'il était impossible qu'une multitude si considérable d'Égyptiens séditeux, redevable de son origine à une révolte, ait pu former un corps de nation changeant tout à coup de langage au milieu de ces déchirements politiques, de manière que ceux qui parlaient égyptien jusqu'à ce jour, se trouvèrent parler hébreu le

moment d'après. Mais, en supposant même qu'après avoir abandonné l'Égypte, ils aient pris en aversion l'idiome dans lequel ils avaient été nourris, pourquoi n'ont-ils pas adopté la langue de la Syrie ou de la Phénicie, plutôt que la langue hébraïque, qui diffère de l'une et de l'autre ? De toutes ces preuves il résulte qu'il est faux qu'un certain nombre d'Égyptiens se soulevant contre les Égyptiens, aient abandonné leur patrie pour se rendre en Palestine, et habiter le pays qui porte aujourd'hui le nom de Judée. Les Hébreux, en effet, avaient leur langue particulière avant de descendre en Égypte; et les caractères hébraïques employés par Moïse pour écrire les cinq livres que les Juifs regardent comme sacrés, n'ont rien de commun avec ceux de l'Égypte.

VII. Mais s'il est faux que les Hébreux, « Égyptiens « d'origine, n'aient formé un corps de nation que par suite « de leur révolte, » il n'est pas plus vrai que « ce soit un « esprit de sédition qui, du temps de Jésus, ait porté d'au- « tres Juifs à se soulever contre l'État pour embrasser le « parti de ce même Jésus. » Nous défions Celse et ses partisans d'articuler contre les Chrétiens un seul fait séditionnel. D'abord si c'était la sédition qui eût donné naissance à une société de Chrétiens qui tirassent leur origine des Juifs auxquels il était permis de se défendre par les armes et d'immoler leurs adversaires, il est certain que le législateur de ces Chrétiens ne leur eût pas interdit d'ôter la vie à personne. Jamais il n'eût enseigné à ses disciples que la violence contre un homme, malgré sa malice, était illégitime; car il ne convenait pas, selon lui, à des lois divines comme les siennes, de permettre le meurtre, de quelque nature qu'il fût. D'ailleurs des Chrétiens, dont l'origine remontait à une sédition, n'auraient jamais consenti à recevoir des lois si pacifiques qui les obligent à se laisser égorger comme des agneaux, sans leur permettre de se venger de leurs persécuteurs. Au reste, quiconque voudrait approfondir les choses, trouve-

rait que ce ne fut pas sans un miracle que tout un peuple sortant de l'Égypte reprit soudain et comme si Dieu la lui avait inspirée, la langue appelée hébraïque. Voilà la merveille que désignait en ces termes un de leurs prophètes : « Lorsqu'ils sortirent de la terre d'Égypte, ils entendirent « une langue qu'ils ne connaissaient pas. »

VIII. On peut encore prouver par cet argument que ceux qui sortirent de l'Égypte avec Moïse n'étaient pas Égyptiens. S'ils l'avaient été, leurs noms l'auraient été aussi, nécessairement, puisque chaque langue a ses noms qui lui sont propres. Ils n'étaient donc pas Égyptiens, si leurs noms étaient hébraïques. Or l'Écriture est pleine de ces noms d'origine hébraïque et de tous ceux qui donnèrent à leurs enfants de pareils noms. Donc il est faux, comme le soutiennent les Égyptiens, que ces hommes, originaires d'Égypte, en furent chassés avec Moïse. Au contraire, il devient évident, ainsi que l'atteste l'histoire écrite par Moïse, qu'ils descendaient d'ancêtres hébreux, puisqu'ils en conservaient la langue jusque dans les noms qu'ils donnaient à leurs enfants. Quant à ce qui concerne les Chrétiens, comme ils ont été fidèles à cette loi de douceur et de patience qui leur interdit de se venger de leurs ennemis, Dieu a fait pour eux ce qu'ils n'auraient jamais pu faire, quand même, en leur laissant la permission de se défendre, il leur eût donné tous les secours nécessaires pour cela. Il a toujours combattu pour eux, et lorsque les temps l'ont demandé, il a étouffé les complots de ceux qui se soulevaient contre les Chrétiens avec la résolution de les anéantir. Il a permis, il est vrai, que de temps en temps quelques-uns d'entre eux, et le nombre peut facilement en être compté, mourussent pour la religion chrétienne, afin que le souvenir de leur courage affermît dans la foi et dans le mépris de la mort ceux qui leur survivaient. Mais jamais il n'a laissé leur nation périr tout entière. Que dis-je ? Il a voulu qu'elle subsistât afin de répandre par toute la terre sa sainte et salutaire doc-



trine. On peut dire encore que Dieu, pour permettre aux faibles de respirer plus librement sous la crainte de la mort, veilla au salut des siens, et d'un clin d'œil dissipa ces vains complots tramés contre les fidèles, afin que ni les rois, ni les princes, ni les peuples ne pussent s'armer contre eux à l'avenir. Voilà ce que j'avais à répondre à cette incrimination de Celse : « Les Juifs d'autrefois et les Chrétiens d'aujourd'hui doivent leur origine à la révolte. »

IX. L'assertion qui suit est une fausseté non moins manifeste. Produisons ses propres paroles : « Si tous les hommes voulaient embrasser le christianisme, dit-il, vous n'y consentiriez pas. » Mensonge évident ! car les Chrétiens ne négligent rien pour répandre, autant qu'il est en eux, leur doctrine sur toute la terre. Aussi quelques-uns ont-ils pris la mission d'aller de ville en ville, de bourgade en bourgade et de maison en maison, afin d'enseigner aux autres le culte de Dieu. Qu'ils agissent ainsi par un motif de gain, personne ne pourra le supposer, puisque le plus souvent ils n'acceptent pas même les choses indispensables au soutien de la vie. Que si parfois l'indigence les contraint de recevoir, ils se contentent du plus strict nécessaire, quoique l'on soit disposé autour d'eux à leur accorder bien au-delà. Aujourd'hui que, dans la multitude de ceux qui embrassent cette doctrine, il se trouve des hommes opulents et élevés en dignité, des femmes distinguées par leur naissance et nourries dans les délices, qui accueillent les partisans de cette doctrine, on pourrait dire peut-être que quelques-uns ne prêchent l'Évangile que par un motif de vaine gloire. Mais au commencement, quand les prédicateurs du christianisme couraient les plus grands dangers, ce soupçon était impossible. Aujourd'hui ils recueillent encore plus d'ignominie de la part des étrangers que de gloire de la part des leurs, puisque celle-ci n'est pas même accordée à tous. Cette assertion que « si tous les hommes voulaient embrasser le Christianisme, nous n'y con-

« sentirions pas, » est donc d'une fausseté évidente.

X. Mais voyons quelle preuve il en apporte. « Dans l'origine, dit-il, lorsqu'ils n'étaient encore que peu nombreux, ils n'avaient qu'un même sentiment. Aussi-tôt qu'ils se sont multipliés, ils se divisent en mille sectes différentes, et chacune forme un parti; c'est le but qu'ils se proposaient dès le commencement. » Que les premiers Chrétiens fussent peu nombreux, si on les compare avec la multitude de ceux qui vinrent après, on ne peut le nier, quoiqu'à dire vrai, leur nombre n'ait jamais été si petit. En effet, ce qui souleva la haine contre Jésus et détermina les Juifs à lui dresser des embûches, c'est la multitude qui le suivait dans le désert, tantôt cinq mille hommes, tantôt quatre mille attachés à ses pas, sans compter les femmes et les enfants. Tel était le charme de ses discours que, non-seulement il attirait les hommes avec lui dans la solitude, mais que les femmes elles-mêmes, oubliant la faiblesse et la réserve de leur sexe, le suivaient comme leur maître jusque dans le désert. Les enfants aussi, tout indifférents qu'ils sont, marchaient sur ses traces, entraînés soit par leurs parents, soit par la puissance de sa divinité dont leur ame désirait se remplir. Mais je veux bien que les Chrétiens aient été d'abord en petit nombre, qu'importe? Cette circonstance prouve-t-elle qu'ils verraient avec chagrin tous les hommes embrasser le christianisme?

XI. « Ils n'avaient tous qu'un même sentiment, » ajoute-t-il. Mais il ne sait donc pas que, dès le commencement, les fidèles étaient partagés d'opinion sur le sens des Livres sacrés. Pendant que les Apôtres prêchaient encore, et lors même que ceux qui avaient vu le Christ de leurs propres yeux enseignaient ce qu'ils avaient appris de sa bouche, il s'éleva parmi les Juifs convertis au Christianisme une discussion importante, pour savoir si ceux d'entre les Gentils qui embrassaient la foi devaient être assujétis aux prescriptions judaïques, ou délivrés de la

distinction des viandes pures et impures, comme d'un fardeau peu nécessaire à ceux qui abandonnaient les croyances de leurs pères pour celles de Jésus. Il y a plus. Les épîtres de Paul, contemporain de ceux qui avaient vu Jésus, font mention de quelques-uns qui disputaient sur la résurrection, se demandant si déjà elle était accomplie, et sur la proximité ou l'éloignement du jour du Seigneur. Cet autre passage : « Évitant les nouveautés « profanes de paroles et tout ce qu'oppose une science « mensongère dont la profession a été cause que plusieurs « ont fait naufrage dans la foi, » prouve manifestement que, même alors, dès l'origine des Chrétiens et lorsqu'ils étaient encore peu nombreux suivant Celse, quelques-uns comprenaient mal les mystères.

XII. Accusateur de notre doctrine, il nous reproche ensuite les sectes qui se sont élevées dans le christianisme. « Une fois qu'ils se furent multipliés, dit-il, ils se divisèrent en sectes différentes, chacun voulant avoir son « parti. » Puis, il ajoute : « Ils se séparent de la multitude et se condamnent les uns les autres, sans garder « aujourd'hui rien de commun que le nom, si toutefois « ils l'ont gardé. Voilà du moins la seule chose qu'ils aient « rougi d'abandonner. Sur tout le reste, ils ont chacun « leurs maximes différentes. » A cela nous répondrons que l'on ne se partage en sectes diverses que là où l'institution est louable et avantageuse à la société. Ainsi, la médecine est utile ou plutôt nécessaire au genre humain ; mais cependant l'art de guérir ayant soulevé mille systèmes, il s'est formé des sectes nombreuses de médecins. On sait combien les Grecs en comptent. Il en est de même, j'imagine, chez tous les Barbares qui se sont appliqués à la médecine. Ainsi, la philosophie nous promet la vérité et la connaissance de ce qui est, en nous donnant des règles pour bien vivre et en s'efforçant de nous enseigner ce qui nous est utile. Mais, comme il s'est élevé sur ce sujet de grandes contestations, les philosophes se sont par-

tagés en sectes nombreuses, les unes plus célèbres, les autres plus obscures. De même dans le judaïsme la diversité des explications données aux livres de Moïse et des prophètes a suscité un grand nombre de sectes. Pareille chose est arrivée au christianisme. Comme il a paru je ne sais quoi de merveilleux, je ne dirai pas seulement à des esclaves, ainsi que Celse se le persuade, mais aux plus beaux génies de la Grèce, il a fallu nécessairement qu'il en sortît des sectes, bien moins par esprit de querelle et de contention, que par le désir, naturel à ces savants, d'approfondir les mystères du christianisme. Qu'arriva-t-il de là ? Comme chacun interprétait diversement les paroles qu'ils reconnaissaient unanimement pour divines, il s'éleva des sectes qui prirent des noms différents. Toutes admiraient généralement la doctrine en elle-même ; mais des considérations plus ou moins plausibles établissaient une dissidence sur quelques points. Où est néanmoins l'homme sensé qui condamnerait la médecine parce que les médecins se divisent en plusieurs sectes ? Aurait-on raison de haïr la philosophie, sous le prétexte que tous les philosophes ne sont pas d'accord ? Faut-il rejeter les livres sacrés de Moïse et des prophètes, à cause de certains dissentiments qu'ils ont occasionnés parmi les Juifs ?

XIII. Si tout cela est conséquent, pourquoi ne pourrions-nous pas excuser de la même manière les sectes nées parmi les Chrétiens ? Paul, ce me semble, a prononcé là-dessus une parole admirable : « Il faut qu'il y ait des « hérésies, afin que l'on reconnaisse ceux d'entre vous qui « sont d'une vertu éprouvée. » De même que pour avoir une science éprouvée dans la médecine, il faut avoir étudié attentivement toutes les sectes avant d'en choisir une ; de même que dans la philosophie on a fait des progrès véritables, non pas pour avoir embrassé l'opinion la plus sage, mais quand on l'a embrassée après avoir pesé toutes les autres : de même, à mon avis, le Chrétien le plus éclairé est celui qui connaît à fond les sectes des Juifs et

des Chrétiens. Après tout, on ne saurait reprocher à notre doctrine la diversité de ses sectes, sans faire également le procès à la doctrine de Socrate, dont l'école a formé tant de branches si peu d'accord entre elles. On n'épargne pas davantage les dogmes de Platon, puisque Aristote les abandonna pour en établir de nouveaux, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Celse, au reste, semble avoir eu connaissance de quelques hérésies avec lesquelles nous n'avons rien de commun, pas même le nom de Jésus. Il a probablement entendu parler des Ophites, des Caïnites ou de toute autre secte semblable qui a renoncé à Jésus-Christ. Mais qu'y a-t-il là contre la doctrine des Chrétiens?

XIV. Il ajoute un peu plus bas : « Leur société est « d'autant plus surprenante, qu'il est bien prouvé qu'elle « ne repose sur aucune raison solide. Ils n'en ont eu d'autre « que l'esprit de sédition, l'avantage qu'ils en attendent « et la crainte des étrangers. Voilà le lien de leur confé- « dération. » Je réponds à cela que notre société est tellement établie sur la raison, je me trompe, sur la vertu divine, que c'est Dieu lui-même qui en a jeté les fondements, lorsqu'il apprit aux hommes par la bouche de ses prophètes, à espérer l'avènement d'un Christ qui viendrait leur apporter le salut; car plus les infidèles ont cherché à donner un démenti à cette vérité, sans jamais y réussir, quoi qu'ils en disent, plus ils confirment la divinité de cette doctrine, comme étant la parole de Dieu; plus ils démontrent que Jésus est le Fils de Dieu, avant ainsi qu'après son incarnation. Je ne crains pas de l'affirmer. Ceux qui ont les regards de l'ame clairvoyants, reconnaîtront que cette parole est vraiment digne de Dieu; qu'elle descend du ciel; qu'elle ne doit ni son origine ni ses progrès à la science humaine, mais à Dieu seul, qui en se manifestant par la multiplicité de sa sagesse et l'éclat de ses miracles, a établi d'abord le judaïsme, puis le christianisme. Que l'amour du désordre et l'avantage

qu'on y trouve aient, comme Celse le prétend, donné naissance à une doctrine qui a converti tant d'hommes et les a rendus meilleurs, c'est une assertion que nous avons déjà réfutée.

XV. Il est évident que ce n'est pas la crainte des étrangers qui fait la force de notre société, puisque la grâce de Dieu a permis que cette crainte ait cessé depuis longtemps, quoique, ce me semble, la tranquillité des Chrétiens, dans ce qui concerne leur vie matérielle, ne doit pas être de longue durée. Car les calomnieux acharnés de notre doctrine s'imaginent que les grandes calamités qui pèsent maintenant sur l'empire ne proviennent que de l'accroissement des fidèles et de l'insouciance des magistrats qui ont négligé de les persécuter comme par le passé. Mais la religion qui nous enseigne à ne point nous abandonner dans la paix au relâchement et à la mollesse, nous apprend aussi à ne point perdre courage quand le monde nous déclare la guerre, et à rester fidèles à l'amour que nous devons à Dieu en Jésus-Christ. Celse s' imagine que nous cachons les principes sacrés de notre doctrine. Il se trompe; loin de là, nous les manifestons au grand jour. Que faisons-nous, en effet, à ceux qui viennent à nous pour la première fois? Nous commençons par leur inspirer le mépris de leurs idoles et de leurs vains simulacres; puis, quand nous les avons détournés de rendre à la créature l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu, nous élevons leur pensée jusqu'au créateur de toutes choses; enfin, pour leur démontrer que le Christ est venu, tel qu'il avait été prédit, nous leur citons les nombreux témoignages des prophètes, et nous leur expliquons les Évangiles, ainsi que les écrits apostoliques, lorsqu'ils sont assez éclairés pour les comprendre.

XVI. Mais « où sont donc les fables de toute nature que nous avons inventées pour inspirer l'épouvante? » Puisque Celse nous les reproche sans aucun argument, les prouve qui voudra! A moins peut-être que le dogme d'un

**Dieu vengeur et demandant à tous les hommes un compte** rigoureux de leurs actions, doctrine qui repose sur l'autorité de l'Écriture et les lumières de la raison, ne soit ce que Celse appelle des fables inventées pour inspirer l'épouvante. Cependant, et nous devons cet hommage à la vérité, Celse a dit, en finissant son discours : « Que les dieux « nous préservent eux et moi ou tout autre, d'anéantir le « dogme que les méchants seront punis et les justes ré- « compensés ! » Quelles sont donc ces frayeurs par lesquelles nous attirons à nous les autres hommes, si tu entends par-là tout autre chose que le dogme des châtimens ? Il ajoute « qu'ayant emprunté à une doctrine ancienne « toutes ces fables que nous avons altérées en mille ma- « nières, nous commençons par en infecter l'esprit de nos « disciples, à peu près comme les Corybantes qui étour- « dissent du bruit de leurs tambours ceux qu'ils initient « à leurs mystères. » Nous lui demanderons à quelle doctrine ancienne nous avons emprunté ces fables. Est-ce à la doctrine des Grecs, qui enseignent eux-mêmes qu'il existe sous terre des tribunaux ? Est-ce à la doctrine des Juifs, qui déclarent entre autres choses que par-delà la vie présente il y a une vie future ? Quelque parti qu'il prenne, il ne réussira jamais à prouver que des Chrétiens, qui cherchent toujours à se rendre raison de leur foi, se placent en dehors de la vérité en réglant leur conduite sur ces dogmes.

XVII. Il compare ensuite les mystères de notre foi avec la religion des Égyptiens. « Approchez de leurs temples, « dit-il, vous n'y trouverez rien que de merveilleux. « Des édifices splendides, des bois sacrés, de superbes « portiques ; tout autour des ombrages admirables ; des « cérémonies pleines de mystères et qui impriment le « respect. Entrez dans l'intérieur et pénétrez jusqu'au « sanctuaire. Qu'y adore-t-on ? Un chat, un singe, un cro- « codile, un bouc ou un chien. » Où sont, dans notre culte, les objets qui répondent à la pompe extérieure dont

les regards sont frappés quand on s'approche de l'Égypte? Qu'il nous montre ces vils animaux que nous adorons, dans le secret au-delà des superbes portiques? Dira-t-il que les prophéties, le Dieu suprême et le mépris des vains simulacres sont ce que nous avons d'éblouissant au premier aspect; mais que Jésus crucifié mérite d'être comparé avec les animaux qu'honore l'Égypte? S'il le dit, car je ne pense pas qu'il puisse alléguer autre chose, nous lui répondrons que précédemment, à l'occasion de Jésus, nous avons prouvé que ce qui a semblé lui arriver de plus honteux dans sa nature humaine, a été utile à l'humanité et salutaire à l'univers tout entier.

XVIII. Comme les Égyptiens parlent de ces animaux en termes magnifiques, en voulant que ce soient là des symboles de la Divinité, ou tout ce qu'il a semblé bon à leurs prophètes de les appeler, Celse affirme « que ceux « qui ont la clef de ces mystères reconnaissent que leur « initiation n'a pas été un jeu puéril; » mais quant aux grâces que Paul appelle « dons de sagesse et dons de « science; » quant aux merveilles que l'Esprit saint dans notre doctrine découvre à ceux qui sont instruits du christianisme, il ne semble pas même les avoir soupçonnées. La preuve en est non-seulement dans ce qu'il a dit tout à l'heure, mais encore dans les accusations suivantes, où il reproche à la société chrétienne « d'interdire à « tous les sages la doctrine de la foi, pour n'y admettre que « des insensés et des esclaves. » Nous répondrons à ces griefs en leur temps, lorsque nous traiterons cette matière.

XIX. « Les Égyptiens que vous tournez en ridicule, « ajoute-t-il, ne laissent pas néanmoins de nous proposer « beaucoup de symboles qui ne sont pas à dédaigner, « puisque ce qu'ils nous enseignent à honorer, ce sont les « idées éternelles, et non pas, comme le pense le vulgaire, « des animaux qui ne vivent qu'un jour. Pour nous, nous « sommes des extravagants, puisque dans tout ce que nous



« racontons sur la personne de Jésus, il n'y a rien de plus « relevé que les boucs et les chiens de l'Égypte. » Voici notre réponse : Que tu aies raison, ô homme illustre, d'exalter les vénérables symboles cachés par les Égyptiens sous l'adoration de leurs animaux, je te l'accorde ; mais fais-tu bien d'affirmer, pour nous livrer à la dérision, que nous ne débitons que des riens et des extravagances, quand nous expliquons à ceux qui sont plus avancés dans le christianisme, tout ce qu'impose à notre foi la sagesse de notre doctrine sur la personne de Jésus ? C'est de ces hommes propres à comprendre la sagesse du christianisme que Paul a dit : « Nous prêchons néanmoins la sagesse « aux parfaits, non la sagesse de ce monde, ni des « princes de ce monde qui passent, mais nous prêchons la « sagesse de Dieu dans son mystère, cette sagesse cachée « que Dieu, avant tous les siècles, avait prédestinée pour « notre gloire, et qu'aucun des princes de ce monde n'a « connue. »

XX. Ici je demande à l'un des partisans de Celse : Si Paul n'avait pas eu la connaissance d'une sagesse suréminente, se serait-il vanté de prêcher la sagesse aux parfaits ? Comme il ne manquera point de me répondre, grâce à sa hardiesse, que l'Apôtre s'en vanta sans posséder la moindre sagesse, je lui répliquerai par ces mots : Commence d'abord par étudier les épîtres de celui qui parle ainsi ; pèse attentivement chacune de ses expressions ; prends, par exemple, l'épître aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Thessaloniens, aux Philippiens ou aux Romains. Puis, prouve-nous d'abord ces deux choses : la première, que tu as compris les discours de Paul ; la seconde, que tu y as trouvé des choses indignes d'un homme sensé. S'il les médite avec attention, il ne manquera point d'admirer, j'en suis sûr, le génie d'un homme qui exprime de si grandes choses sous des paroles communes ; ou s'il ne les admire pas, il passera lui-même pour ridicule, soit qu'après avoir pénétré le sens du grand homme il se contente de l'exposer, soit qu'il

entreprenne de combattre et de détruire ce qu'il s'imagine avoir réellement compris.

**XXI.** Je ne parle point encore de tout ce que les Évangiles renferment de digne d'attention. Chacun de ces passages, difficile à pénétrer, a de quoi exercer l'intelligence non pas seulement du vulgaire, mais aussi des esprits les plus éclairés. Je n'en veux pour exemple que l'explication si profonde des paraboles que Jésus exposait à ceux du dehors, mais dont il réservait l'interprétation à ceux qui avaient plus de pénétration que les étrangers et l'abordaient en particulier dans le secret de la maison. Il ne pourra retenir son admiration, quand il saura pourquoi les uns sont appelés *ceux du dehors* et les autres *ceux de la maison*. Mais qui pourra saisir sans étonnement, si toutefois il y parvient, le sens des excursions de Jésus-Christ, tantôt montant sur une montagne pour certains discours et certaines actions, comme lorsqu'il se transfigura, tantôt guérissant au bas de la montagne les malades qui ne pouvaient le suivre là où le suivaient ses disciples? Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur tout ce qu'il y a d'auguste et de divin dans les Évangiles, ainsi que dans Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la Sagesse et le Verbe parlant par la bouche de Paul. J'en ai dit assez pour repousser les railleries indignes d'un philosophe, par lesquelles Celse a osé comparer aux chats, aux singes, aux crocodiles, aux chiens et aux boucs des Égyptiens les mystères les plus profonds de l'Église de Dieu.

**XXII.** Toutefois, pour ne laisser de côté aucune espèce d'injures et de moqueries, ce bouffon nous allègue ensuite dans le livre qu'il a écrit contre nous, les Dioscures, Hercule, Esculape, Bacchus, et tous ces hommes dont les Grecs avaient fait autant de dieux. Il dit à ce sujet, « que tout en  
« ne pouvant nous résoudre à regarder ceux-ci comme des  
« divinités, quoiqu'ils aient accompli des choses considé-  
« rables et utiles aux hommes, parce que ce n'étaient  
« d'abord que des hommes, nous ne laissons pas d'affirmer

« néanmoins que Jésus après sa mort se fit voir à ses  
 « affidés. » Puis il ajoute à ce reproche, que quand nous  
 disons : « Il se fit voir ; cela doit s'entendre d'une ombre. »  
 A cela nous répondons que Celse n'a voulu ici ni déclarer  
 positivement qu'il n'adore point les dieux dont il parle,  
 car il craignait de passer pour athée dans l'esprit de ceux  
 qui liraient son livre, s'il manifestait son sentiment avec  
 liberté ; ni feindre non plus qu'il les reconnaissait pour  
 des dieux véritables. Quel que fût le parti auquel il se  
 serait arrêté, notre réponse était prête. A ceux donc qui ne  
 les considèrent pas comme des dieux, nous dirons : « Il  
 « s'ensuit qu'ils n'existent plus ; leur ame a péri entiè-  
 « rement, suivant l'opinion de ceux qui soutiennent que  
 « l'ame s'éteint avec le corps. Ou bien, conformément à  
 « l'avis de ceux qui veulent qu'elle survive et demeure  
 « immortelle, ils survivent et jouissent de l'immortalité.  
 « Alors ce ne sont pas des dieux, mais des héros, ou pour  
 « mieux dire, ce ne sont pas même des héros, mais tout  
 « simplement des ames. Ils ne subsistent plus, dites-vous ?  
 « Nous aurons par conséquent à vous prouver l'immortalité  
 « de l'ame qui est notre dogme fondamental. Déclarez-  
 « vous qu'ils subsistent toujours ? Il ne nous en faudra pas  
 « moins démontrer l'immortalité, non-seulement par les  
 « témoignages les plus illustres que lui ont rendus les  
 « Grecs, mais encore par les révélations que Dieu nous en  
 « a données. Nous ferons donc voir, l'histoire de ces héros  
 « à la main, qu'il est impossible que des hommes, après  
 « avoir adoré ici-bas plusieurs dieux, aient passé par-delà  
 « le tombeau dans des demeures et une condition plus  
 « heureuses. En effet, que ne raconte-t-on pas de la  
 « débauche d'Hercule qui se déguise en femme pour  
 « ramper en esclave aux pieds d'Omphale ? que penser  
 « d'Esculape, foudroyé par leur Jupiter ? qu'est-ce que  
 « les Dioscures « qui, perdant et recouvrant la vie alter-  
 « nativement, n'en sont pas moins honorés comme des  
 « dieux, quoiqu'ils meurent si souvent ? » Sur quel motif

raisonnable peut-on prendre l'un d'entre eux comme un dieu ou simplement comme un héros?

XXIII. Il n'en est pas ainsi de notre Jésus. Ce que nous croyons de lui, nous le prouvons par les écrits des prophètes; puis, après avoir comparé son histoire avec l'histoire de ces héros fabuleux, nous démontrons que sa vie a été irrépréhensible. Ceux-là même qui lui tendaient des pièges et cherchaient contre lui de faux témoignages, ne purent rien trouver qui leur donnât le moindre prétexte de l'accuser de quelque dérèglement. Sa mort, qui n'arriva que par la trahison des hommes, n'a rien de commun avec la foudre lancée sur Esculape. Qu'a donc de si remarquable pour lui mériter les honneurs divins, ce Bacchus furieux ou revêtant des habits de femme? Que si pour défendre la cause de ces divinités, on a recours aux allégories, il faudra examiner d'une part, si ces allégories ont un sens raisonnable, et de l'autre, si des dieux, précipités de leur trône céleste et mis en pièces par les Titans, ont une existence réelle et sont dignes de nos respectueuses adorations. Mais lorsque notre Jésus *se fit voir à ses affidés*, pour parler ici le langage de Celse, il leur apparut réellement. Qu'ils n'aient vu qu'une ombre, c'est-là une calomnie de notre adversaire. Maintenant, pour en venir à l'histoire de ces dieux mise en parallèle avec celle de Jésus, Celse prétendra-t-il que celle de ses héros est véritable, tandis que celle du Christ est inventée à plaisir, quoique ceux qui l'ont écrite aient été les témoins oculaires des choses qu'ils ont racontées; quoiqu'ils aient prouvé qu'ils connaissaient bien ce qu'ils avaient vu; quoiqu'enfin ils aient justifié par la constance de leur ame et la générosité de leur mort la sincérité de leurs témoignages? Quel est l'homme déterminé à se conduire en toutes choses conformément à la raison, qui voudra se rendre téméairement à l'autorité des uns, et rejeter sans examen la déposition des autres?

XXIV. Poursuivons! On dit d'Esculape qu'un grand nombre de Grecs et de Barbares assurent l'avoir vu, et le

voient encore tous les jours, non pas sous une forme fantastique, mais dans sa personne elle-même, guérissant les malades, secourant les hommes et prédisant l'avenir. Celse demande que nous ajoutions foi à ces merveilles; et les disciples de Jésus qui croient à ces récits, il ne les blâme pas. S'agit-il au contraire de croire sur la parole des disciples qui ont vu les miracles de Jésus et ont si magnifiquement attesté leur véracité, Celse nous traite d'extravagants, quoique leur probité et leur candeur soient aussi visibles qu'il est permis à l'ame de se manifester dans un écrit. Mais d'ailleurs où est cette multitude innombrable de Grecs et de Barbares qui, selon le langage de Celse, reconnaissent la puissance d'Esculape? Pour nous, s'il attache de l'importance à ce fait, nous lui montrons clairement une multitude innombrable de Grecs et de Barbares qui reconnaissent Jésus. Et même quelques-uns d'entr'eux attestent en guérissant les malades, qu'ils ont reçu par cette foi quelque don extraordinaire, puisque pour rendre la santé aux infirmes, ils n'emploient d'autres moyens que l'invocation du Dieu suprême et le nom de Jésus, avec le récit de l'Évangile. Nous en avons vu nous-mêmes un grand nombre délivrés de maladies graves, telles que la démence, la fureur et mille autres dont ni les hommes ni les démons n'avaient jamais pu les délivrer.

XXV. Mais quand même j'accorderais à Celse qu'un démon, appelé Esculape, a eu le pouvoir de guérir les corps, à ceux qui admireraient soit les prodiges de ce médecin, soit les prédictions d'Apollon, je dirais : Si l'art de guérir les corps n'est en soi-même ni quelque chose de bon, ni quelque chose de mauvais, puisqu'il appartient également aux bons et aux méchants; si la faculté de prédire l'avenir est indifférente par elle-même, car il ne s'ensuit pas que celui qui connaît d'avance l'avenir soit un homme de bien; prouve-moi que ceux qui sont investis de cette double faculté ne sont pas des méchants, il y a mieux, que plusieurs sont nécessairement vertueux, et tout près de

mériter les honneurs divins. Mais c'est ce qu'on ne prouvera jamais par rapport à ceux qui guérissent ou font des prédictions. En effet, on nous donne pour guéris un grand nombre d'hommes qui étaient indignes de vivre et auxquels un sage médecin aurait refusé les secours de son art, tant leurs mœurs étaient corrompues ! Examine aussi les oracles d'Apollon Pythien : tu en trouveras quelques-uns qui ne sont pas fort raisonnables. Je me bornerai à deux exemples pour le moment. Il ordonna de rendre les honneurs divins au lutteur Cléomède, si je ne me trompe, trouvant ainsi je ne sais quel mérite dans l'exercice du pugilat, et faisant moins pour un Pythagore et un Socrate que pour un lutteur. Le second oracle concerne le poète Archiloque. C'était un homme de mœurs impures et souillées ; il n'employa la poésie qu'à des obscénités honteuses. Apollon ne laisse pas de le nommer *le Pieux adorateur des Muses*, seulement parce qu'il servait les muses qui passaient pour des déesses. Je ne sache pas, en effet, que le premier venu honorât du titre de pieux celui qui ne posséderait ni modestie ni pudeur, et je doute qu'une bouche vertueuse consentît à prononcer les turpitudes dont Archiloque a semé ses iambes. Si donc, ni l'art médical d'Esculape, ni les prédictions d'Apollon, n'attestent par eux-mêmes rien de divin, à quel titre raisonnable, en leur accordant même cette puissance, pourrait-on les adorer comme des dieux d'une pureté parfaite ; surtout quand l'esprit divin d'Apollon, cet esprit qui n'a rien de grossier ni de terrestre, se glisse à travers le corps de la prophétesse pendant qu'elle est assise au-dessus de la grotte pythienne ? Pour nous, nous ne disons rien de semblable sur la personne de Jésus et sur sa puissance. Le corps qu'il prit dans le sein d'une Vierge était un corps formé d'une substance humaine, sujet aux blessures et à la mort comme tous les corps humains.

XXVI. Voyons maintenant les aventures merveilleuses que Celse, a recueillies dans l'histoire, et auxquelles il

ajoute foi néanmoins, s'il faut s'en rapporter à ses paroles, tout incroyables que sont par elles-mêmes ces aventures. Les voici. Il commence par celle d'Aristée qu'il raconte en ces termes : « Ensuite, Aristée de Proconnèse, après avoir « miraculeusement disparu aux regards des hommes, se « remontra de nouveau, et depuis, visita plusieurs lieux « de l'univers où il annonça des choses surprenantes. « Apollon avait ordonné aux habitants de Métaponte de le « placer au rang des dieux. Cependant il n'y a plus per- « sonne qui le regarde comme tel. » Il est probable qu'il a emprunté cette histoire à Pindare et à Hérodote. Il suffira pour le moment de rapporter ce que dit ce dernier dans le quatrième livre de son histoire, où nous lisons ces paroles au sujet d'Aristée : « De quel pays était celui qui raconta « ces choses, je l'ai déjà indiqué. Maintenant je vais rap- « porter ce que j'ai entendu dire de lui à Cysique et dans « Proconnèse. Aristée, qui en fait de noblesse ne le cédait « à aucun de ses concitoyens, entra un jour dans la bou- « tique d'un foulon et y mourut. Le foulon, après avoir « bien fermé sa porte, courut sur-le-champ porter cette « nouvelle aux parents du défunt. Tandis que le bruit de « la mort d'Aristée se répand dans la ville et que l'on en « parle, les uns dans un sens les uns dans un autre, arrive « de la ville d'Arsace un habitant de Cyzique qui affirme « qu'en se rendant à cette dernière ville il a rencontré « Aristée et s'est entretenu avec lui. Il soutient énergique- « ment sa déposition. Là-dessus les parents de se présenter « chez le foulon avec tout ce qui était nécessaire pour en- « lever le corps. Ils entrent dans la maison, mais ils n'y « trouvent Aristée ni mort ni vivant. Sept ans après, celui-ci « se montra Proconnèse où il fit ces vers que les Grecs, « encore aujourd'hui, appellent Arismapées ; puis il dispa- « rut pour la seconde fois. Voilà ce que l'on répète sur lui « dans ces villes. Mais il faut y ajouter ce qui est arrivé « aux habitants de Métaponte en Italie, trois cent qua- « rante ans après la dernière de ces disparitions, ainsi que

« je l'ai déjà recueilli en comparant ce qu'on dit dans  
 « Proconnèse avec ce qu'on dit dans Métaponte. Suivant  
 « les Métapontins, Aristée leur ayant donc apparu, leur  
 « ordonna de bâtir un temple en l'honneur d'Apollon, et  
 « d'ériger près de ce temple une statue qui portât le nom  
 « d'Aristée de Proconnèse. Ils étaient, ajoutait-il, les seuls  
 « entre les peuples d'Italie qu'Apollon eût honorés de sa  
 « présence; celui qui leur parlait était Aristée qui avait  
 « accompagné Apollon sous la forme d'un corbeau; après  
 « ces mots il avait disparu. Ce n'est pas tout. Les Métapon-  
 « tins envoyèrent consulter le dieu de Delphes pour lui  
 « demander quelle était cette vision. La Pythie leur or-  
 « donna d'obéir au spectre, en leur assurant qu'ils se trou-  
 « veraient bien de leur soumission. Ils obéirent donc et  
 « accomplirent sa volonté. Aujourd'hui encore l'on voit la  
 « statue qu'ils dressèrent en l'honneur d'Aristée. Elle est  
 « au milieu de la place publique, contiguë à l'autel d'A-  
 « pollon et environnée de quelques lauriers. En voici assez  
 « sur le compte d'Aristée. »

XXVII. Si Celse, se bornant à ce récit, n'eût pas ajouté qu'il y ajoutait foi et qu'il le tenait pour véritable, nous répondrions autrement à ses allégations. Mais puisqu'à l'entendre, Aristée a disparu miraculeusement, se montra ensuite de nouveau et parcourut plusieurs lieux où il annonça des choses surprenantes; puisque Celse rappelle même de son chef, et comme le tenant pour vrai, l'oracle d'Apollon qui ordonne aux Métapontins de placer Aristée parmi les dieux, je puis lui dire : Toi qui traites de pures fables les merveilles que les disciples de Jésus nous racontent sur sa personne, et qui déclames si fort contre ceux qui les croient, d'où vient que tu ne regardes pas ces récits comme des inventions imaginées à plaisir? Comment se fait-il qu'après avoir reproché aux autres d'admettre sans raison les miracles de Jésus, tu paraisses accueillir sans la moindre preuve des fables aussi ridicules? Eh quoi! Hérodote et Dindare te sembleront incapables de mensonge,



et quand il s'agit d'hommes qui n'hésitent point à mourir pour les enseignements de Jésus, et ont laissé par écrit des faits dont ils avaient été les témoins afin d'en léguer la mémoire à la postérité, tu viendras nous dire qu'ils ont combattu pour des fictions, pour des chimères et pour des prodiges controuvés, jusqu'à consentir à vivre dans la douleur et à mourir dans les tourments ! Arbitre toi-même du différend que tu soulèves entre l'histoire d'Aristée et celle de Jésus, considère si les conséquences des événements et ce que l'un et l'autre ont fait pour réformer les mœurs ainsi que pour révéler les devoirs envers le Dieu suprême, ne doivent pas te convaincre que les prodiges qui concernent Jésus n'ont pu s'accomplir sans la vertu divine, tandis qu'il n'en est pas de même pour les aventures d'un Aristée de Proconnèse ?

XXVIII. Et en vérité, dans quel but la Providence aurait-elle permis les prodiges d'Aristée ? Quelle utilité pouvaient apporter au genre humain les merveilles que tu lui attribues ? Tu ne saurais me répondre. Nous, au contraire, lorsque nous racontons l'histoire de Jésus, nous en justifions les merveilles par une raison très-solide : c'est que Dieu a voulu établir, par la médiation du Christ, une doctrine salutaire aux hommes, doctrine dont les apôtres ont été comme les fondements, car c'est sur eux que repose l'édifice du christianisme ; doctrine enfin qui devait se développer dans les siècles suivants, où il s'opère de nombreuses guérisons au nom de Jésus, et d'autres miracles surprenants. D'ailleurs qu'est-ce que cet Apollon pour ordonner aux Métopontins de décerner les honneurs divins à Aristée ? Quelle est la fin qu'il se propose ? quel avantage prépare-t-il aux Métopontins en leur recommandant le culte d'un dieu qui tout à l'heure n'était pour eux qu'un homme ? Apollon n'est à nos yeux qu'un démon qui obtient l'offrande de quelque parfum ou de quelque libation. Qu'importe ? Le témoignage qu'il rend à Aristée te semble une autorité suffisante. Au contraire, que le Dieu suprême et ses anges parlent au

monde, non pas après la naissance de Jésus-Christ, mais avant qu'il descendit vers le genre humain, ces témoignages que nous t'apportons sont impuissants pour te faire admirer et les prophètes qui étaient remplis de l'esprit divin, et celui qu'ils annoncèrent. Toutefois, que son avènement ait été prédit beaucoup d'années auparavant par de nombreux prophètes, le fait se trouve tellement attesté, que la nation juive tout entière, qui était dans l'attente du Messie promis, se divisa en deux partis aussitôt que Jésus fut né. Un grand nombre crut à Jésus-Christ en le reconnaissant pour celui qu'avaient prédit les prophètes. Les autres qui refusèrent de croire, dédaignant la douceur de ceux qui pour soutenir la doctrine de Jésus-Christ ne voulaient pas exciter la moindre sédition, tramèrent contre le Messie ces attentats que ses disciples ont racontés avec tant de candeur et de bonne foi, sans même retrancher de cette histoire pleine de merveilles les circonstances qui pourraient sembler tourner à la honte du christianisme. Aussi Jésus et ses disciples ont-ils voulu que ceux qui venaient à eux ne s'arrêtassent point uniquement à sa divinité et à ses miracles, comme s'il ne s'était pas identifié à la nature humaine et qu'il n'eût pas revêtu cette chair qui dans les hommes a des désirs opposés à ceux de l'esprit. Ils savaient qu'il importe au salut des fidèles, non-seulement d'accepter le côté divin de cette histoire, mais de croire aussi que la vertu d'en haut s'est abaissée jusqu'à la nature et aux misères de l'humanité; jusqu'à prendre une âme et un corps semblables aux nôtres. Nous apprenons en effet par là que c'est en lui que commença l'union de la nature divine avec la nature humaine, afin que par cette association auguste la nature humaine fût ainsi divinisée elle-même, non pas seulement dans la personne de Jésus, mais en tous ceux qui embrassent avec la foi la vie qui, enseignée par Jésus, conduit à l'amitié de Dieu ainsi qu'à l'union avec lui qui-conque veut conformer sa vie aux préceptes de Jésus.

XXIX. L'Apollon de Celse ordonne aux Métapontins d'a-

dorer Aristée comme un dieu. Mais les Métopontins trouvant les arguments qui leur prouvaient qu'Aristée n'était qu'un homme, et peut-être des moins vertueux, plus infailibles que l'oracle qui le proclamait dieu, ou qui du moins le jugeait digne des honneurs divins, ils refusèrent d'obéir à Apollon, et personne conséquemment ne mit Aristée au rang des dieux. Quant à ce qui concerne Jésus, comme d'une part il était utile au genre humain tout entier de le reconnaître pour le Fils de Dieu, Dieu lui-même descendu sur la terre avec un corps et une ame humaine, et que de l'autre, l'avidité de ces démons, affectionnés à la matière, ne trouvait pas son compte au mystère de l'incarnation pas plus que ceux qui les regardent comme des dieux, ces mêmes démons répandus sur la terre et se faisant adorer par les ignorants qui ne connaissent pas leur nature, se liguèrent avec leurs serviteurs pour empêcher la doctrine de Jésus de se répandre. Ils comprenaient bien que si les enseignements du Christ prévalaient, il fallait renoncer aux libations et aux vapeurs dont ils avaient coutume de se gorger. Mais le Dieu qui envoya Jésus, dissipant les complots des démons, fit triompher sur tous les points de la terre l'Évangile de son Fils pour la conversion et l'amendement des hommes, et forma partout des Églises de fidèles gouvernées par d'autres lois que celles des assemblées de superstitieux, d'intempérants et d'injustes. N'est-ce pas en effet de pareils hommes que se composent les assemblées politiques des villes? Mais si l'on compare les Églises de Dieu telles que le Christ les a formées par ses enseignements avec les assemblées politiques qui subsistent à côté d'elles, elles brillent dans le monde comme des flambeaux. Et qui donc n'avouerait que les membres les moins bons de notre Église et les plus mauvais par rapport aux plus parfaits, valent beaucoup mieux que la plupart des membres des assemblées civiles?

XXX. Pour en venir aux exemples, l'Église de Dieu, dans la ville d'Athènes, est pleine de douceur et de confiance, parce qu'elle s'étudie à plaire au Dieu suprême,

tandis que l'assemblée politique des Athéniens est livrée aux dissensions et ne peut se comparer avec l'Église de Dieu. J'en dis autant des églises de Dieu établies à Corinthe et à Alexandrie, mises en parallèle avec les assemblées politiques de ces mêmes villes.

Que fera donc celui qui voudra réfléchir sincèrement et de bonne foi sur ces différences ? Il ne pourra s'empêcher d'admirer la puissance de celui qui a conçu et exécuté le dessein de former à Dieu des églises à côté des assemblées politiques de chaque ville. Comparez encore le sénat de l'Église de Dieu avec le sénat de la plupart des États : vous reconnaîtrez que certains sénateurs de l'Église mériteraient de gouverner la cité de Dieu, si pareille cité se rencontrait sur la terre. Considérez au contraire les sénateurs des sociétés civiles : rien dans leurs mœurs qui réponde à la haute dignité par laquelle ils dominent sur les autres hommes. Si même vous prenez dans chaque ville le préposé de l'Église et le magistrat du peuple, vous vous convaincrez facilement qu'entre les magistrats civils et les sénateurs de Dieu, ceux-là même qui, par rapport au zèle et à l'activité des autres, pourraient passer pour inactifs, l'emportent par leurs progrès dans toutes les vertus sur les sénateurs et les magistrats politiques des cités.

XXXI. Puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas juste de reconnaître que ce Jésus, qui a réussi à établir de si grandes choses, était revêtu d'une puissance toute divine qui manquait complètement à un Aristée de Proconnèse, quoique Apollon ait ordonné de mettre ce dernier au rang des dieux, et à tous les autres dont nous parle Celse quand il dit : « Personne ne prend pour Dieu Abaris l'hyperboréen, « quoiqu'il fût assez fort pour atteindre la flèche à la « course. » Quel aurait été le but de la Divinité, en accordant à l'hyperboréen Abaris le privilège d'égaliser la vitesse de la flèche ? Quelle utilité devait revenir au genre humain tout entier de cet immense bienfait ? Quel avantage trouvait-il lui-même dans cette grande rapidité, en ac-

cordant même à notre adversaire qu'au lieu de fable il ne faut voir là qu'une faveur divine? Mais quand je dis de mon Jésus : « Il a été élevé dans la gloire, » j'en aperçois la cause. Dieu, par qui s'est accomplie cette merveille, le désigna pour maître à ceux qui étaient les témoins du prodige, afin que combattant, autant qu'il était en eux, non pas pour des traditions humaines, mais pour la cause de la vérité divine, ils se consacraient au Dieu suprême, sans autre but que de lui plaire, destinés aux récompenses ou aux châtimens, d'après leurs mérites devant le tribunal de Dieu, selon qu'ils auront fait le bien ou le mal ici-bas.

XXXII. Maintenant que Celse a raconté l'histoire de son Clazoménien, il continue ainsi : « Ne dit-on pas que « son ame abandonnait souvent son corps pour errer çà et « là loin de lui? Ce n'a pas été une raison cependant pour « le mettre au rang des dieux. » Je lui répons que ce sont peut-être quelques mauvais démons qui ont fait publier ces prétendues merveilles, car je ne pense pas qu'ils les aient opérées effectivement, afin que les prédictions qui annonçaient Jésus et ses propres oracles fussent rejetées avec mépris comme des chimères qui ne valaient pas mieux que celles-là, ou n'excitassent pas plus d'admiration, n'ayant rien de plus extraordinaire. Mon Jésus dit de son ame, pour montrer qu'elle ne devait pas être séparée de son corps par une nécessité humaine, mais en vertu de sa puissance surnaturelle : « Nul ne m'ôte la vie; mais je la donne de « moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir « de la reprendre. » Comme il avait le pouvoir de la donner, il la donna quand il s'écria : « Mon Père, pourquoi « m'avez-vous abandonné? » Et poussant un grand cri, il rendit son ame, prévenant ainsi les bourreaux, qui brisaient les jambes des crucifiés, et ne les brisaient que pour abrégér leurs supplices. Il reprit ensuite sa vie, quand il apparut à ses disciples, comme il l'avait prédit devant eux à ceux d'entre les Juifs qui refusaient de croire : « Détrui-  
« sez ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours : ce qu'il

« disait du temple de son corps. » Les prophètes avaient fait la même prédiction dans différents passages, et particulièrement dans celui-ci : « Ma chair reposera dans l'espérance, car vous n'abandonnerez pas mon ame dans le tombeau : vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption. »

XXXIII. Arrive maintenant Cléomède d'Astypalée, comme pour nous prouver que Celse a lu un grand nombre d'histoires grecques. « Ce Cléomède, dit-il, étant entré dans un coffre qu'il tenait fermé en dedans sur lui, s'évada miraculeusement, de sorte que ceux qui brisèrent sa prison pour s'emparer de sa personne ne l'y trouvèrent plus. » Supposé même que ceci ne fût pas un conte imaginé à plaisir, tel qu'il le semble en effet, il ne mériterait pas d'être comparé à l'histoire de Jésus. Point de marque de divinité dans la vie de ces hommes. Mais que Jésus soit véritablement Dieu, des signes éclatants le prouvent, témoins et les Églises formées d'hommes qu'il a convertis, et les prédictions qui l'annonçaient, et les guérisons opérées en son nom, et la connaissance de la sagesse qui caractérise sa doctrine, et la profondeur de ses mystères que découvrent ceux qui, ne se bornant pas à la simplicité de la foi, s'appliquent à pénétrer le sens des Écritures. N'est-ce pas là ce que nous ordonne Jésus lui-même ? « Interrogez les Écritures, » dit-il. Paul nous fait la même recommandation, en nous apprenant que nous devons savoir répondre à chacun. Un autre apôtre veut également « que nous soyons toujours prêts à rendre compte de notre foi à quiconque nous interroge. » Si Celse exige que nous prenions son récit pour tout autre chose qu'une fable, à lui de nous expliquer dans quelle intention la puissance qui est au-dessus des hommes aurait permis à Cléomède de s'échapper miraculeusement ? S'il nous allègue quelque raison, qui ait un peu de poids et soit digne de Dieu, dans la faveur accordée à Cléomède, nous verrons alors ce que nous aurons à répondre. Mais s'il n'a aucun motif plausible à nous citer en

cette circonstance, l'impuissance même où il se trouve dé-cré-dite cette histoire aux yeux de ceux qui refusent de l'accueillir, ou bien nous dirons qu'un démon trompa par quelque illusion, semblable aux opérations magiques, ceux qui poursuivaient alors l'habitant d'Astypalée. Mais qu'im-porte? Celse n'en prononce pas moins, assis sur son tré-pied, que « Cléomède s'échappa miraculeusement de son « coffre. »

XXXIV. Que Celse ait eu d'autres faits semblables à produire, je ne l'imagine pas, et il n'a dit : « J'en pourrais « citer un grand nombre de ce genre, » que pour sembler avoir négligé à dessein une multitude d'exemples pareils. Mais accordons-lui qu'il ait existé plusieurs aventuriers extraordinaires qui n'ont jamais fait aux hommes le moindre bien. Qu'y a-t-il là contre l'histoire de Jésus et contre ses miracles dont nous avons longuement parlé? Celse prétend ensuite « qu'en adorant un captif et un supplicié, nous « faisons la même chose que les Gètes pour Xamolxis, les « Ciliciens pour Mopsus, les Acarnaniens pour Amphilo- « que, les Thébains pour Amphiaraüs, les Lébadiens pour « Trophonius. » Assimilation absurde s'il en fut jamais; voici comme je le démontre. Les peuples nommés plus haut ont bâti des temples et dressé des statues à ceux qu'ils adorent. Pour nous, nous rejetons du culte divin ces hon-neurs que nous regardons comme mieux appropriés aux démons, devenus sacrés je ne sais comment dans certains lieux, soit qu'ils les aient préférés à d'autres, soit qu'ils y aient établi leur demeure, attirés par des cérémonies superstitieuses ou par des enchantements magiques. Ce que nous admirons dans Jésus, c'est que, détachant notre esprit de toutes les choses sensibles, parce qu'elles sont non-seulement sujettes à la corruption, mais nécessairement corruptibles, il élève notre pensée jusqu'au Dieu qui demande qu'on l'honore par la prière et la pureté des mœurs. Ces prières, nous les lui adressons par celui qui, médiateur entre la nature incréée et la nature créée, nous

apporte d'en haut les grâces de son Père, et, à la manière d'un pontife, reporte au Dieu suprême l'hommage de nos prières.

XXXV. Mais à celui qui a tenu ce langage, je ne sais trop pourquoi, j'adresserais volontiers cette petite question, qui ne sera pas déplacée. Les hommes dont tu parles sont-ils de véritables chimères? Trophonius n'a-t-il fait rien de remarquable dans Lébadie, Amphiaraüs dans son temple de Thèbes, Amphiloque dans l'Acarnanie, Mopsus dans la Cilicie? Ou bien y a-t-il dans ces lieux quelque démon, quelque héros, quelque Dieu même qui y opère des prodiges surhumains? S'il répond qu'il ne reconnaît ni démon ni divinité, eh bien! qu'il manifeste donc ses sentiments, et qu'il se déclare épicurien, étranger aux doctrines de la Grèce, et n'adorant pas plus ses dieux qu'il ne croit à ses démons. Qu'il avoue donc hautement que ce qu'il a dit jusqu'à ce moment, et ce qu'il dira ensuite en paraissant y ajouter foi, n'est qu'un tissu de fables. Soutient-il, au contraire, que ceux dont il s'agit sont des démons, des héros ou des dieux, qu'il prenne garde à lui, il va prouver, contre ses intentions, que Jésus a bien pu être quelque chose de semblable, c'est-à-dire qu'il a pu persuader à un grand nombre d'hommes qu'il était envoyé par Dieu pour sauver le genre humain. Ce principe une fois admis, nous le contraindrons d'avouer en même temps que la puissance de Jésus est supérieure à celle des héros auxquels il l'associe. Comment cela? Aucun d'eux ne défend d'honorer les autres; mais notre Jésus, plein de confiance en lui-même, parce qu'il les regarde tous comme inférieurs à lui, nous interdit de les placer au nombre des dieux, parce qu'ils ne sont en réalité que des démons mauvais qui se sont choisis des domiciles sur la terre, en voyant qu'ils ne pouvaient s'élever jusqu'aux pures et divines demeures, où n'entrent aucune des mille souillures de la terre.

XXXVI. Il arrive ensuite aux favoris d'Adrien, je veux parler du jeune Antinoüs et du culte qui lui est



rendu dans la ville d'Antinoopolis en Égypte. A entendre Celse, notre culte envers Jésus serait de la même nature; il faut le convaincre encore que cette calomnie n'est qu'une suite de sa haine contre nous. Je le demande, qu'est-ce que la vie de ces efféminés qui se précipitèrent dans des voluptés contraires à la nature, peut avoir de commun avec la vie de Jésus que nous adorons et auquel ses ennemis, quoiqu'ils l'aient chargé de mille autres accusations calomnieuses, n'osèrent jamais reprocher un seul acte d'intempérance? Tout ami de la vérité, qui examinera sans passion la vie d'Antinoüs, reconnaîtra que ce sont les prestiges et les enchantements des Égyptiens qui ont accredité les prétendues merveilles qu'Antinoüs opère, après sa mort, dans la ville qui porte son nom. C'est ce que l'on voit par les secrets de même nature que les magiciens de l'Égypte pratiquent dans les autres temples. En effet, ces enchanteurs attachent à certains lieux des démons qui prédissent l'avenir, qui guérissent des maladies, qui souvent même, pour épouvanter un crédule vulgaire, tourmentent violemment ceux qui ont mangé des viandes défendues ou qui ont touché quelque cadavre. A cet ordre appartient le dieu que les Égyptiens honorent à Antinoopolis. Des hommes auxquels profite cette fourberie, servent de faux témoins à sa puissance, pendant que les uns sont trompés par le démon qui habite en ces lieux, et que les autres, torturés par les remords d'une conscience malade, s'imaginent que la vengeance du divin Antinoüs les poursuit. Voilà donc quels sont leurs vains mystères et leurs prétendus oracles! Mais quelle différence avec les merveilles de Jésus! Ce n'est pas une troupe d'imposteurs qui, par déférence pour les ordres de César, ou par complaisance pour quelque prince, a décerné au Christ les honneurs divins. C'est le créateur de l'univers qui, par l'irrésistible autorité de ses oracles, l'a déclaré lui-même digne des hommages, non - seulement des hommes qui voulaient réformer leurs mœurs, mais en-

core des démons et des autres puissances invisibles. De là vient que celles-ci tremblent encore au nom de Jésus, en le reconnaissant plus puissant qu'elles, ou lui obéissent respectueusement comme à leur légitime souverain. Croyez-vous, en effet, que sans une déclaration de Dieu, les démons voulussent sortir des corps qu'ils assiègent, aussitôt que le nom de Jésus est prononcé devant eux ?

XXXVII. Les Égyptiens d'ailleurs, auxquels on enseigna le culte d'Antinoüs, le verraient sans chagrin comparé, soit à Jupiter, soit à Apollon, puisqu'ils ne l'adorèrent que parce qu'ils le placent au même rang que ces deux divinités ; car Celse est évidemment convaincu de mensonge quand il nous dit « que les Égyptiens ne souffriraient pas qu'on en fit l'égal de Jupiter et d'Apollon. » Il n'en est pas de même des Chrétiens. Comme ils ont appris que « la vie éternelle consiste à connaître le seul Dieu, maître de toutes choses, et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; » comme ils savent que tous les dieux des nations sont des démons avides de victimes, rôdant çà et là autour du sang et des autres parties des sacrifices, afin de pouvoir tromper ceux qui ne se réfugient pas aux pieds du Dieu suprême ; comme ils n'ignorent pas enfin que les saints anges de Dieu ont une nature et des inclinations bien différentes de celles de tous ces démons qui habitent sur la terre, et qu'ils ne sont connus que d'un très-petit nombre, c'est-à-dire de ceux qui sont éclairés et qui cherchent à les connaître, les Chrétiens s'indigneront que l'on compare à Jésus un Apollon, un Jupiter, ou tout autre de ceux qu'il faut apaiser par la graisse et le sang des victimes. Quelques-uns, il est vrai, ne pourront, dans la simplicité de leur foi, justifier leur croyance, parce qu'ils se bornent à conserver fidèlement le dépôt qu'ils ont reçu. Mais d'autres la défendront par des raisons solides, profondes, intérieures, et, selon le langage de la Grèce, familières aux initiés. Ils s'étendront à parler de Dieu et de ceux à qui Dieu a fait l'honneur de les associer à sa divinité, et consé-

quemment à son nom, par son Fils unique, Dieu le Verbe. Ils parleront amplement encore, tant des anges divins, que de ceux qui sont ennemis de la vérité, et qui, trompés à l'origine, cherchent aujourd'hui, par suite de cette erreur, à se faire passer pour des dieux, des anges de Dieu, de bons génies ou des héros, c'est-à-dire des âmes vertueuses transformées en une nature plus excellente. Ce n'est pas tout : ces Chrétiens prouveront encore que de même que dans la philosophie beaucoup s'imaginent posséder la vérité, tandis qu'ils n'ont fait que s'éblouir eux-mêmes par des raisonnements spécieux, ou qu'ils ont cédé trop légèrement à des arguments étrangers, de même, parmi les âmes sorties des corps, parmi les anges et les démons, il en est qui se sont laissés entraîner par quelques probabilités à se proclamer des dieux. Mais ces raisons ne pouvant être fidèlement appréciées par les hommes, le plus sûr pour l'homme, c'est de ne reconnaître d'autre Dieu que Jésus-Christ seul, qui, arbitre et modérateur de toutes choses, lit au fond de ces mystères et ne les révèle qu'au petit nombre.

XXXVIII. Ainsi donc la foi à Antinoüs, ou à tout autre, qu'il ait été mis au nombre des dieux, soit par les Égyptiens, soit par les Grecs, est une foi malheureuse, pour ainsi parler. La foi en Jésus, au contraire, est heureuse ou bien fondée. Elle est heureuse pour le plus grand nombre ; elle est bien fondée pour quelques-uns qui l'ont soigneusement étudiée. Quand je dis qu'il y a une foi que l'on peut appeler heureuse, cela n'empêche pas qu'il ne faille en rapporter le bienfait à Dieu, puisqu'il connaît la cause des faveurs distribuées par lui à chacun, au moment de son entrée dans la vie. Les Grecs eux-mêmes ne nieront pas que ceux qui passent pour les plus sages doivent, la plupart du temps, à la bonne fortune d'avoir rencontré les meilleurs maîtres et une éducation vertueuse, à travers la foule de ceux qui enseignent des opinions contraires. Quelques-uns, en effet, ont été élevés de telle

sorte qu'ils n'ont pas même pu se former la notion du bien. Livrés, dès leur première enfance, à la brutalité de quelques débauchés ou de quelques maîtres, ou bien réduits à la condition d'esclaves, il n'a jamais été permis à leur ame de se développer. La Providence, il n'en faut point douter, a ses raisons quand elle permet ces événements; mais il n'est pas facile aux hommes de pénétrer ses motifs. Cette courte digression m'a semblé utile pour répondre à l'objection suivante : « Que ne peut une foi qui « embrasse le premier objet venu ? » Il fallait bien montrer que la foi des hommes, heureuse ou malheureuse, diffère, selon la diversité de l'éducation, pour en conclure que ce qu'on appelle la bonne ou la mauvaise fortune entre pour quelque chose dans l'habileté des sages et dans l'acquiescement qu'ils ont donné aux maximes de la sagesse. Mais en voilà suffisamment sur cette matière.

XXXIX. Examinons maintenant ce qu'ajoute Celse. « La foi qui s'est emparée d'avance de notre ame, dit-il, « a été cause que nous nous sommes attachés à Jésus. » Que ce soit en vertu de la foi que nous nous soyons attachés à Jésus, d'accord. Mais voyez s'il n'est pas louable et légitime de croire au Dieu maître de toutes choses, en rendant grâces à celui qui nous a conduits à cette foi, et en confessant qu'il n'a pu ni entreprendre ni accomplir une œuvre si merveilleuse sans l'assistance divine. Nous croyons de plus à la sincérité et à la véracité de ceux qui ont écrit les Évangiles parce que ces qualités brillent dans leurs récits, où il est impossible de rien soupçonner qui sente le déguisement, l'artifice, la ruse et l'imposture. Nous tenons pour certain que des ames non moins étrangères aux subtilités de la philosophie grecque, armée de tant de sophismes et de tours insinuants, qu'à toutes les finesses de la rhétorique du barreau, n'auraient pas été capables d'inventer tant de choses, propres par elles-mêmes à faire germer la foi dans nos cœurs et à nous donner des mœurs conformes à cette foi. Quelle a été l'intention de Jésus,

quand il employa de tels hérauts pour la propagation de sa doctrine ? D'une part, il voulait que l'on ne pût jamais dire que sa doctrine reposait sur les arguments spécieux de la philosophie ; de l'autre, il voulait prouver aux plus fortes intelligences que la bonne foi de ces historiens, accompagnée d'une grande simplicité, pour ainsi dire, avait reçu une vertu divine qui avait opéré mille fois plus de merveilles que ne sauraient jamais faire la pompe des paroles, l'arrangement du discours, et tout ce luxe de divisions et de figures familières à la Grèce.

XL. Voyez encore si les principes de notre foi, si bien d'accord avec les lumières naturelles que nous avons reçues originellement, ne réforment pas ceux qui prêtent à nos paroles une oreille docile. Quoique la corruption, fortifiée par les préceptes, ait pu persuader au plus grand nombre que de vains simulacres sont des dieux, et que des ouvrages d'or, d'argent, d'ivoire ou de pierre, sont dignes d'hommages et d'adorations, les lumières naturelles cependant ne nous permettent pas de croire qu'un dieu soit une matière corruptible, ou qu'il puisse être honoré dans des figures inanimées par lesquelles les hommes le représentent, soit en images, soit en symboles. Elles concluent donc bientôt que ces simulacres ne peuvent être des dieux ; que les œuvres de l'homme ne doivent pas être comparées avec le Créateur ; qu'elles ne sont que néant vis-à-vis du Dieu suprême, qui créa, conserve et gouverne l'univers. Ainsi donc l'âme raisonnable, élevant ses regards vers une nature avec laquelle elle a quelque affinité, rejette loin d'elle ceux qu'elle avait reconnus jusque-là pour des dieux, se porte naturellement à aimer le Créateur, et par suite de cet amour naturel, s'attache à celui qui, le premier, apprit à tous les peuples ce qu'ils devaient croire, en donnant à ses disciples, qu'il revêtit de sa force et de sa puissance, la mission d'annoncer à la terre la doctrine de Dieu et de son royaume.

XLI. Celse nous reproche encore, et pour la millième

fois, « de regarder Jésus comme un Dieu, quoiqu'il ait eu « un corps mortel ; et en cela, ajoute-il, nous croyons faire « acte de piété. » Comme nous avons déjà longuement répondu à cette accusation, il serait inutile d'en dire davantage. Que nos calomnieurs le sachent bien cependant ! celui que nous croyons fermement Dieu et Fils de Dieu de toute éternité, n'est pas autre que le Verbe, la sagesse et la vérité elle-même. Mais son corps mortel et l'âme humaine qui réside en lui, ont été élevés à une si haute dignité, non-seulement en s'associant, mais en s'unissant et en se mêlant à sa personne, que, devenus l'un et l'autre participants de sa divinité, ils ont été convertis en Dieu. Quiconque s'offenserait de notre langage au sujet du corps de Jésus, je le renverrais à ce que les Grecs enseignent sur la matière primitive, qui, selon eux, dépourvue par elle-même de toute qualité, revêt chacune de celles que veut lui imprimer le souverain Créateur, et en abandonne souvent de moins nobles pour en prendre de contraires et de supérieures. Si les Grecs disent vrai, pourquoi s'étonner que les qualités mortelles du corps de Jésus aient été transformées par la providence de Dieu, qui le voulait ainsi, en des qualités célestes et divines ?

XLII. Celse n'a donc pas raisonné en logicien lorsque, comparant la chair mortelle de Jésus-Christ à l'or, à l'argent et à la pierre, il soutient qu'elle est plus corruptible que ces matières. A parler exactement, comme de deux choses incorruptibles l'une n'est pas plus incorruptible que l'autre, de même de deux choses corruptibles celle-ci n'est pas plus corruptible que celle-là. Mais qu'une chose se précipite vers la corruption plus rapidement qu'une autre, je le veux bien ; nous ne laisserons pas de lui demander : Si cette matière, sans forme déterminée, peut changer de qualités, pourquoi la chair de Jésus, en changeant de qualités, n'aurait-elle pas pu devenir ce qu'elle a dû être, afin de pouvoir demeurer dans les régions supérieures

après avoir perdu tout ce qui appartient à la faiblesse de la chair, et que Celse appelle du nom d'*impureté*? Ici encore il a manqué à l'exactitude philosophique. Il n'y a véritablement d'impur que ce qui vient du vice. La nature des corps par conséquent n'est point impure, puisque ce n'est pas en tant que nature corporelle qu'elle a quelque chose de vicieux qui puisse engendrer l'impureté. Mais comme il prévoyait notre réponse, il parle en ces termes du changement que nous énoncions tout à l'heure : « Dira-t-on « qu'en laissant ces qualités il est devenu Dieu? Pourquoi « pas plutôt Esculape, Bacchus ou Hercule? » Mais qu'a donc fait de si admirable un Esculape, un Hercule, un Bacchus, lui répliquerai-je? à qui ont-ils inspiré des sentiments de sagesse et de vertu par leurs discours et par leurs exemples, pour devenir dieux? J'ouvre leurs histoires. Ont-ils vécu purs et affranchis d'injustice, d'intempérance, d'emportement et de lâcheté? Si l'on ne peut trouver dans leur vie aucune trace de ces vices, à la bonne heure, que Celse les compare à Jésus; mais s'il est manifeste que pour une ou deux actions louables on leur en reproche un grand nombre qui offensèrent la droite raison, sur quel fondement voudrait-on soutenir encore qu'ils avaient plus de droits que Jésus à devenir dieux, en se dépouillant de leur corps mortel?

XLIII. Celse ajoute ensuite : « Vous vous moquez de ceux « qui adorent Jupiter, parce que l'on montre son tombeau « dans la Crète. Vous ne laissez pas néanmoins d'adorer « vous-mêmes un homme déposé dans un tombeau, sans « savoir ni pourquoi ni comment les Crétois en agissent « ainsi. » On voit qu'ici notre adversaire prend en main la défense des Crétois, de Jupiter et de son tombeau, en insinuant que c'est pour quelque raison allégorique que l'on a imaginé cette fable sur le compte de Jupiter; tandis qu'il nous condamne nous qui, tout en confessant que Jésus a été déposé dans le tombeau, affirmons qu'il en est sorti ressuscité. Les Crétois n'en ont jamais dit autant de leur

Jupiter. Il avoue cependant, remarquons-le, que son Jupiter est enseveli dans la Crète. Mais comme il ajoute que « nous ne savons ni comment, ni pourquoi les Crétois en agissent ainsi, » je lui répondrai que Callimaque le Cyréniens, qui possédait à fond la plupart des poètes et avait parcouru toute l'histoire grecque, n'a connu aucune explication allégorique de Jupiter et de son tombeau. De là vient que dans un hymne adressé à Jupiter, il s'emporte ainsi contre ces insulaires : « Les Crétois sont toujours menteurs. O roi suprême, ils t'ont dressé un tombeau quoi- que tu ne sois jamais mort, puisque tu subsistes éternel- lement. » Mais ce poète, tout en déclarant que Jupiter n'est pas mort, puisqu'il subsiste éternellement, alors même qu'il nie que l'on voie son tombeau en Crète, nous apprend toutefois qu'il a commencé à mourir. Naître, en effet, n'est-ce pas commencer à mourir ? Callimaque dit donc : « Rhée te donna le jour chez les Parrhasiens. » S'il nia que Jupiter fût né en Crète, parce que ce dieu y avait son tombeau, il devait comprendre que, par une conséquence naturelle, s'il est né en Arcadie, celui qui est né a dû mourir. Le poète parle ainsi de ce différend : « O Jupiter, les uns disent que tu naquis sur le mont Ida ; d'autres placent ta naissance dans l'Arcadie. Lesquels des uns ou des autres ont menti ? Les Crétois sont toujours menteurs, etc. » L'injustice de Celse envers Jésus nous a conduit à ces recherches ; car il veut bien croire, sur le témoignage de nos Évangiles, que Jésus est mort et qu'il a été déposé dans un tombeau ; mais qu'il soit ressuscité d'entre les morts, il le nie, quoique tant de prophètes aient prédit sa résurrection, et que ses apparitions après sa mort soient attestées par des signes nombreux.

XLV. Ensuite Celse, empruntant à quelques Chrétiens, et encore non pas aux plus éclairés, comme il se l'imagine, mais aux plus ignorants, quelques misérables préjugés contre la doctrine de Jésus, vient nous dire : « Voilà quelles sont leurs maximes. Loin de nous tout homme qui pos-



« sède quelque sagesse, quelque science ou quelque lu-  
 « mière ; nous regardons tout cela comme des maux véri-  
 « tables. Mais s'il y a des insensés, des ignorants et des  
 « illettrés, qu'ils viennent à nous avec confiance ; de telles  
 « gens, en reconnaissant qu'ils sont dignes de leur dieu,  
 « ajoute-t-il, déclarent par là même qu'ils ne veulent et ne  
 « peuvent attirer à leur parti que des personnes sans lu-  
 « mières, dépourvues de jugement, plongées dans la stu-  
 « pidité, des femmes, des enfants et des esclaves. » Je ré-  
 ponds à ce grief. Jésus a dit, pour recommander la conti-  
 nence : « Quiconque regarde une femme avec un œil de  
 « convoitise, a commis l'adultère au fond de son cœur. »  
 Mais si, parmi les Chrétiens, l'on en voyait quelques-uns  
 vivre dans la débauche, on aurait certainement raison de  
 condamner leur vie comme opposée aux préceptes de Jésus,  
 mais on aurait tort de faire retomber leur honte sur la doc-  
 trine. De même, si la doctrine des Chrétiens nous appelle  
 à la sagesse, il faut se borner à blâmer ceux qui, pour se  
 complaire dans leur ignorance, disent, non pas ce que  
 Celse leur fait dire, car malgré leur simplicité et leur  
 grossièreté ils ne sont pas descendus jusqu'à ce point d'im-  
 pudence, mais des choses qui, pour n'être pas aussi con-  
 damnables, n'en détournent pas moins de l'étude de la  
 sagesse.

XLVI. Que l'esprit de notre doctrine ait pour but de  
 nous inspirer la sagesse, il est facile de le prouver, soit par  
 les anciennes Écritures des Juifs, que nous admettons  
 comme eux, soit par celles qui ont été écrites depuis l'avé-  
 nement de Jésus, et que les Églises reconnaissent pour  
 divines. D'abord le roi prophète dit à Dieu dans la prière  
 qu'il lui adresse au psaume L° : « Vous m'avez mani-  
 « festé les secrets de votre sagesse. » Quiconque lira ce  
 livre des Psaumes, trouvera qu'il est rempli des plus hauts  
 enseignements. Salomon aussi demanda et obtint la sa-  
 gesse. Ses écrits, qui en portent encore des traces et renfer-  
 ment des sentences sublimes exprimées en quelques mots,

célèbrement dans plus d'un passage le mérite de cette vertu en nous exhortant à l'acquérir. Telle fut la sagesse de ce monarque, que « la reine de Saba ayant connu la renommée « qu'il s'était faite au nom du Seigneur, vint pour l'éprou- « ver par des énigmes. Elle lui découvrit tout ce qu'elle « avait dans le cœur, et Salomon l'instruisit sur toutes les « choses qu'elle lui avait proposées, et il n'y en eut aucune « qui pût être cachée au roi et sur laquelle il ne lui ré- « pondît. Or, la reine de Saba, voyant toute la sagesse de « Salomon et la pompe qui l'entourait, fut ravie hors « d'elle-même et elle dit au roi : Ce que j'avais ouï dans mon « royaume de vous et de votre sagesse est véritable; et je « n'ai pas cru ceux qui me parlaient, jusqu'à ce que je fusse « venue moi-même et que j'eusse vu de mes yeux. J'ai re- « connu que l'on ne m'avait annoncé que la moitié de ce qui « est. Votre sagesse et vos œuvres sont au-dessus de tout ce « que j'ai appris par la renommée. » Nous lisons ailleurs sur la personne du même roi : « Dieu donna à Salomon une « grande sagesse et une grande prudence, et un esprit aussi « étendu que le sable qui est sur le rivage de la mer. Et la « sagesse de Salomon l'emportait sur la sagesse de tous les « anciens et de tous les Égyptiens; il était plus sage que tous « les hommes, plus sage que Géthan l'ézraïte, qu'Hémad, « Calcald et Aradab, fils de Made, et sa réputation était ré- « pandue chez toutes les nations voisines. Salomon composa « trois mille paraboles, et il fit mille et cinq cantiques. Et « il parla de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le « Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; et des ani- « maux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. « Des habitants de toutes les contrées accouraient pour en- « tendre la sagesse de Salomon, et des envoyés de tous les « rois de la terre, sur le bruit de sa renommée. »

Notre doctrine est si éloignée de ne pas vouloir de sages parmi les fidèles, que, pour exercer l'intelligence de ceux qui l'embrassent, elle se voile tantôt sous des figures, tantôt sous des comparaisons et des symboles. De là vient qu'Osée,

l'un des prophètes, parle ainsi à la fin de son livre : « Où « est le sage ? et il comprendra ce que je dis ; l'homme prudent ? et il pénétrera mes paroles. » Daniel, et ceux qui avaient été réduits en servitude avec lui, avaient fait de si grands progrès dans les sciences que les sages cultivaient à la cour du roi de Babylone, qu'ils devinrent dix fois plus savants qu'eux. De là vient que dans Ézéchiël le prince de Tyr, qui se vantait de sa sagesse, est foudroyé par ce reproche : « Es-tu plus éclairé que Daniel ? Tout ce qui est caché « ne t'a point été révélé. »

XLVII. Maintenant si vous prenez les livres écrits après l'avènement de Jésus-Christ, vous verrez que Jésus propose à la foule des auditeurs des paraboles, comme s'il ne les jugeait dignes que de ces instructions extérieures, tandis que dans le secret et en particulier il expliquait à ses disciples ces mêmes paraboles et les choses cachées, préférant à la multitude ceux qui s'affectionnaient à sa sagesse. Il fait plus, il promet à ceux qui croiront en lui de leur envoyer des sages et des docteurs : « Voilà que je vous envoie, « dit-il, des docteurs et des sages ; mais ils égorgeront les « uns et crucifieront les autres. » Dans l'énumération des grâces qui nous sont données de Dieu, Paul place au premier rang le don de la sagesse, et nomme ensuite le don de la science comme inférieur au premier ; au troisième degré vient la foi, qui est au-dessous des deux autres : le don des miracles et le pouvoir de guérir les maladies n'arrivent qu'en dernier lieu, parce qu'il les regarde comme bien inférieurs aux dons spirituels. Étienne, dans les Actes des Apôtres, rend témoignage aux connaissances multipliées de Moïse, empruntant sans doute ce fait à des livres anciens, et qui n'étaient pas connus de tout le monde : « Moïse, dit-il, fut « instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. » Voilà pourquoi on soupçonna ses miracles de ne pas venir de Dieu, comme il le répétait, mais des sciences égyptiennes, dans lesquelles il était très-versé. Ébranlé par ces soupçons, le monarque fit venir ses enchanteurs, ses sages et ses magi-

ciens ; mais il fut bientôt manifeste qu'ils n'étaient rien en comparaison de Moïse, dont la sagesse surpassait toute la sagesse des Égyptiens.

XLVII. Ce qui a fait croire à quelques-uns que notre religion rejette les sages, c'est vraisemblablement ce que Paul, dans sa première Épître, a écrit aux Corinthiens, c'est à-dire à des Grecs qui s'enorgueillissaient de la sagesse grecque. Que celui qui a pu ainsi se laisser prévenir, sache bien dans quel sens parlait l'Apôtre. Il appelait sages du monde, ces hommes pervers qui négligeaient les choses spirituelles, invisibles, éternelles, pour ne s'occuper que des choses sensibles qui étaient tout pour eux. De même, parmi cette foule de doctrines opposées, il appelait sagesse du monde, sagesse vaine, périssable et insensée, sagesse du siècle enfin, ces dogmes qui rapportent tout à la matière, et qui, posant en principe que tous les êtres subsistants sont des corps, rejettent les substances nommées invisibles et immatérielles. D'autres dogmes au contraire détachent notre ame des choses de la terre pour l'élever à la béatitude et au royaume de Dieu : ils nous apprennent d'une part à mépriser comme fugitif et périssable tout ce qui frappe nos sens ; de l'autre, à porter nos désirs et nos espérances vers les choses immatérielles, et à contempler ce qui est invisible. Voilà ce que Paul nomme la sagesse de Dieu. Et comme l'Apôtre est ami de la vérité, il a dit de quelques sages de la Grèce qui avaient découvert la vérité : « Mais après avoir  
« connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ils  
« ne lui ont pas rendu grâces. » Il témoigne par là qu'ils connaissaient Dieu. Il déclare même expressément que cette connaissance leur venait de Dieu : « Dieu, dit-il, le leur  
« manifesta, » désignant par là, si je ne me trompe, ceux qui élèvent la pensée des choses corporelles aux spirituelles, lorsqu'il écrit : « En effet, les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son éternelle puissance et  
« sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du  
« monde par tout ce qui a été fait. Ils sont donc inexcu-

« sables, parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces. »

XLVIII. Peut-être aussi l'opinion que notre société n'admet ni le savoir, ni les lumières, ni la sagesse, vient-elle de cet autre passage de Paul : « Considérez votre vocation, mes frères, vous trouverez parmi vous peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu d'illustres. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les forts. Il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde et ce qui n'était rien, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. » Remarquez-le bien. L'Apôtre n'a pas dit : « Il n'y a parmi vous aucun sage selon la chair ; » mais bien : « Vous en trouverez peu. » Il y a un fait certain, c'est que Paul, décrivant les qualités nécessaires à celui qu'il appelle Evêque, exige celle de *docteur*, quand il dit : « Il faut que l'Evêque soit capable de convaincre ceux qui contredisent la doctrine, et de fermer par sa sagesse la bouche aux hommes vains dans leurs paroles, et séducteurs des âmes. » De même qu'il préfère pour les fonctions de l'épiscopat celui qui n'a été marié qu'une fois, à celui qui a contracté deux mariages ; celui qui est irrépréhensible, à celui qui est digne de blâme ; celui qui est sobre, à celui qui est intempérant ; celui qui est grave et honnête, à celui qui viole les bienséances ; de même aussi il veut que celui sur lequel doit tomber ce choix soit capable d'instruire les fidèles et de confondre les contradicteurs. C'est donc injustement que Celse déclame contre nous, comme si nous disions : Loin de nous la science, les lumières et la sagesse ! Au contraire, nous disons : Que l'ignorant, que le simple, que l'enfant approchent s'ils le veulent ; car notre doctrine promet de guérir toutes ces infirmités si elles viennent à elle, puisque c'est elle qui nous rend tous dignes de Dieu.

XLIX. C'est encore une fausseté que de soutenir que

les prédicateurs de cette doctrine « ne veulent attirer à elle que des ignorants, des stupides, des hommes grossiers, des esclaves, des femmes du peuple et des enfants. » Notre doctrine les appelle, il est vrai, pour les rendre meilleurs, mais elle en appelle d'autres d'une condition bien différente. Car Jésus-Christ est le Sauveur de tous les hommes, « sans égard pour la sagesse ou pour la simplicité. » « Il est auprès du Père la victime de propitiation non-seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux du genre humain tout entier. » Il serait donc superflu après cela de répondre à ces interrogations de Celse : « Quel mal y a-t-il à être instruit, à cultiver son intelligence par les méditations les plus excellentes, et à passer pour prudent ? Quel obstacle les lumières mettent-elles à la connaissance de Dieu ? Ne nous servent-elles pas plutôt d'auxiliaires et de guides pour nous conduire à la vérité ? » Non assurément, il n'y a point de mal à savoir, ou plutôt le savoir est le chemin de la vertu. Mais les plus sages d'entre les Grecs ne voudraient pas mettre au nombre des savants ceux qui embrassent des dogmes pervers. Qui pourrait nier également que ce ne soit un bien de cultiver son intelligence par les méditations les plus excellentes ? Mais quelles sont les méditations les plus excellentes, sinon celles qui, ayant la vérité pour objet, nous portent à la vertu ? C'est encore un bien d'être prudent : mais passer pour tel est chose fort indifférente, malgré l'affirmation de Celse. Bien loin de nuire à la connaissance de Dieu, la science, les méditations les plus excellentes et la prudence nous y conduisent. Ce langage est mieux placé dans notre bouche que dans celle de Celse, surtout s'il est convaincu d'appartenir à la secte d'Épicure.

L. Mais passons à ce qu'il ajoute : « Voit-on jamais, dit-il, les charlatans qui débitent leurs inepties sur les places publiques, s'adresser à une assemblée d'hommes éclairés pour y montrer leur savoir-faire ? Mais qu'ils

« rencontrent quelque troupe d'enfants, d'esclaves ou de gens simples, voilà les suffrages qu'ils ambitionnent. »

Voyez avec quelle injustice Celse nous calomnie, quand il nous compare à ces baladins qui rassemblent la populace sur les places publiques pour lui montrer leurs tours d'adresse ! Quelles sont donc nos extravagances ? ou en quoi ressemblons-nous à ces misérables, nous, qui par la lecture des livres sacrés et par l'explication de ces lectures, allumons dans les cœurs l'esprit de piété envers le Dieu maître de toutes choses ; nous qui, excitant les hommes aux vertus, compagnes inséparables de cette piété, les détournons du mépris de la Divinité et de tout ce qui est contraire à la droite raison ? Les philosophes, assurément, ne demanderaient pas mieux que de réunir un pareil auditoire pour écouter leurs discours sur la morale. On en a vu quelques-uns, surtout parmi les cyniques, s'entretenir publiquement avec les premiers venus. Sous prétexte qu'au lieu de réunir autour d'eux des savants, ils choisissent leurs auditeurs dans les carrefours, osera-t-on les comparer à ces misérables qui débitent leurs extravagances sur les places publiques ? Loin de là ! Ni Celse, ni aucun de ses partisans ne les blâmera d'avoir regardé comme un devoir d'humanité d'instruire une multitude grossière.

LI. Mais s'ils ne sont point blâmables sur ce point, voyons si les Chrétiens ne portent pas la multitude à la vertu plus puissamment que ces philosophes ? Ces derniers, quand ils parlent en public, ne choisissent pas leurs auditeurs : s'arrête et les entend qui veut. Les Chrétiens, au contraire, examinent, autant qu'il est en eux, les dispositions de ceux qui désirent les écouter, et ils les instruisent en particulier. Lorsque ces auditeurs, avant d'être admis dans l'assemblée, leur paraissent avoir fait des progrès dans la volonté de bien vivre, ils les reçoivent enfin pour en former un ordre à part, car ils en ont deux. Le premier se compose des initiés qui ne le sont que depuis peu

et n'ont pas encore reçu le symbole de la purification; l'autre comprend ceux qui ont prouvé, selon la mesure de leurs forces, qu'ils étaient fermement résolus à ne vouloir que ce qui est conforme au christianisme. Parmi ces derniers, il en est plusieurs qui, choisis pour surveiller les mœurs des néophytes, interdisent l'entrée de l'assemblée commune à ceux qui sont souillés de quelques crimes, mais qui, accueillant avec amour ceux qui sont vertueux, travaillent à les rendre meilleurs de jour en jour. Quant à ceux qui pèchent et surtout qui s'abandonnent à la débauche, ils les retranchent de leur communion. Les voilà cependant ceux que Celse compare à des baladins qui font métier de divertir le peuple sur les places publiques ! L'école si vénérée de Pythagore dressait des cénotaphes à ceux qui abandonnaient sa doctrine, les regardant ainsi comme des morts. Les Chrétiens, eux aussi, pleurent comme perdus et morts à Dieu leurs frères qui se laissent abattre par la luxure ou par toute autre passion. S'il leur arrive de changer de mœurs, ils les proclament ressuscités d'entre les morts; toutefois on les reçoit plus difficilement que ceux qui se présentent pour la première fois. Comme ils sont tombés après avoir fait profession de christianisme, on leur interdit à tout jamais les dignités et le gouvernement de l'Église.

LII. Maintenant, je le demande, n'est-ce pas une calomnie évidente de nous comparer, ainsi que le fait Celse, avec ces misérables qui assemblent le peuple sur les places publiques pour lui débiter des extravagances ? Ces baladins qui déploient leur savoir-faire devant la multitude et avec lesquels il nous met en regard, « ne s'avisent ja-  
« mais, dit-il, de s'adresser à une assemblée d'hommes  
« éclairés pour y déployer leur adresse. Mais qu'ils ren-  
« contrent des enfants, des esclaves, des ignorants, voilà  
« les suffrages qu'ils ambitionnent. » Que fait ici notre adversaire sinon de nous injurier, à peu près comme ces femmes du peuple qui s'invectivent mutuellement dans



les carrefours ? Nous ne négligeons rien de ce qui dépend de nous, pour que notre assemblée se compose d'hommes éclairés. Nous avons le courage d'exposer publiquement ce qu'il y a de plus sublime et de plus divin dans notre doctrine, lorsque nous avons des auditeurs intelligents ; mais nous cachons à dessein nos mystères à ceux qui, trop simples encore pour nous comprendre, n'ont besoin que de ces premiers enseignements appelés par métaphore la doctrine du lait.

LIII. C'est ce que nous avons appris de Paul, qui écrivant aux Corinthiens, c'est-à-dire à des Grecs dont les mœurs n'étaient pas encore purifiées, leur dit : « Je ne vous ai nourris que de lait et non de viandes solides, parce que vous ne pouviez les supporter ; à présent même, vous ne le pouvez pas encore, parce que vous êtes toujours charnels. En effet, puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous conduisez selon l'homme ? » Le même Apôtre, qui savait qu'il y a pour les âmes une nourriture plus parfaite, et que pour les âmes récemment initiées il y en a une autre, semblable au lait de l'enfance, dit ailleurs : « Vous êtes devenus tels qu'il ne faut vous donner que du lait et non une nourriture plus solide. Or, quiconque n'est nourri que de lait est incapable d'entendre la doctrine de la justice, parce qu'il est encore enfant. Mais la nourriture solide est pour les parfaits, pour ceux dont l'esprit par un long exercice s'est accoutumé à discerner le bien et le mal. » Ceux qui applaudissent à la sagesse de ces paroles pourront-ils s'imaginer que les Chrétiens n'oseraient pas révéler dans une assemblée d'hommes éclairés ce qu'il y a de plus remarquable dans notre doctrine ; mais que, s'ils rencontraient quelque troupe d'enfants, d'esclaves ou d'insensés, ils exposeraient devant eux ce que le christianisme a de plus sublime et de plus divin, ambitieux de pareils suffrages ? Je n'en doute point, quiconque étudiera soigneusement

le but et le dessein de nos Écritures, reconnaîtra clairement que Celse n'aurait jamais avancé des assertions aussi fausses qu'inconsidérées, si, pareil à un homme de la lie du peuple, il ne nourrissait contre nous une haine aveugle.

LIV. Que nous travaillions à inculquer à tous la doctrine de Dieu, quoi qu'en dise Celse, de sorte que nous proposons à l'enfance des exhortations appropriées à la faiblesse de son âge, et que les esclaves apprennent à devenir libres par la religion en prenant la noblesse de ses sentiments, certes nous ne le nions pas. Les prédicateurs du christianisme déclarent hautement qu'ils se doivent aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux ignorants. Ils avouent qu'il faut travailler à guérir les âmes les plus grossières elles-mêmes, afin que déposant leurs ténèbres selon le degré de leurs forces, elles s'appliquent à l'étude de la sagesse, suivant cette exhortation de Salomon : « Cœurs pesants, apprenez la sagesse ; insensés, cherchez l'intelligence. » La sagesse elle-même s'adresse ainsi aux insensés : « Venez, mangez votre pain et buvez le vin que j'ai préparé pour vous : abandonnez votre ignorance afin que vous ayez la vie, et réformez votre intelligence par la science. » A ce propos je demanderais volontiers encore à Celse : Les philosophes n'exhortent-ils pas les jeunes gens à fréquenter leurs écoles ? S'ils en voient de déréglés, ne les rappellent-ils pas à une vie plus pure ? Trouvent-ils mauvais que des esclaves s'appliquent à l'étude de la philosophie ? Nous-mêmes devons-nous faire un crime aux philosophes d'avoir conduit à la vertu des hommes d'une condition servile ? Condamnerons-nous Pythagore pour avoir enseigné la philosophie à Xamolxis, Zénon à Persée, et les modernes à Epictète ? Ou bien, vous sera-t-il permis, ô Grecs, d'appeler à la philosophie des enfants, des esclaves, des insensés, tandis que nous, si nous tentons la même chose, on s'écrie que nous allons contre les devoirs de l'humanité ? Que faisons-nous

cependant? Nous travaillons à guérir par le remède de la doctrine les natures raisonnables, afin de leur concilier l'amitié du Dieu créateur de toutes choses. En voilà assez pour répondre aux accusations ou plutôt aux invectives de Celse.

LV. Mais puisqu'il se complait dans les invectives, eh bien! examinons celles qu'il ajoute et voyons qui elles dés-honorent le plus, des Chrétiens ou de lui-même? « Nous  
 « voyons, dit-il, dans les maisons particulières les cardeurs,  
 « les cordonniers, les foulons, et en général les plus gros-  
 « siers et les plus ignorants des hommes ne jamais oser ou-  
 « vrir la bouche devant les vieillards et les pères de famille  
 « éclairés. Au contraire, se trouvent-ils avec des femme-  
 « lettes, aussi ignorantes qu'eux-mêmes, ou avec des en-  
 « fants, les voilà qui leur font mille contes ridicules. Pour-  
 « quoi écouter leurs pères et leurs précepteurs? c'est à eux  
 « qu'il faut obéir avant tout; quant aux pères et aux pré-  
 « cepteurs, ce sont des extravagants et des radoteurs qui,  
 « ayant l'esprit préoccupé de mille rêveries, ne sauraient  
 « rien faire ni rien dire de raisonnable; eux seuls qui leur  
 « parlent savent comment il faut se conduire; s'ils veulent  
 « se rendre à leurs conseils, ils ne manqueront pas d'être  
 « heureux ainsi que toute leur maison. Pendant qu'ils leur  
 « tiennent ces discours, voient-ils s'avancer quelque pré-  
 « cepteur, quelque homme éclairé ou le père de famille  
 « lui-même, les plus timides tremblent aussitôt et se tai-  
 « sent; mais les plus éportés conseillent aux enfants de  
 « secouer le joug, et leur murmurent à l'oreille qu'en la  
 « présence de leur père ou de leur précepteur, ils ne  
 « peuvent ni ne veulent leur rien apprendre de bon,  
 « parce qu'ils ont en horreur la démence et la brutalité  
 « de ces hommes, perdus, abandonnés à tous les vices, et  
 « toujours prêts à les maltraiter. Si donc ils désirent être  
 « instruits, il faut qu'ils s'en aillent loin des yeux du père et  
 « du précepteur, avec leurs compagnons et les femmes,  
 « dans le gynécée, dans la boutique du cordonnier ou dans

« celle du foulon, pour s'y perfectionner. Voilà comment  
« ils les persuadent. »

LVI. Ici encore, voyez à quel point il nous calomnie. Les docteurs du christianisme travaillent par tous les moyens possibles à élever l'ame vers le créateur de toutes choses. Ils nous prêchent le mépris des choses sensibles, périssables et visibles ; ils nous apprennent à tout sacrifier pour obtenir cette union avec Dieu, union dans laquelle notre ame contempera des merveilles que n'aperçoivent pas les sens, et jouira d'une vie bienheureuse avec Dieu et ses élus. Voilà cependant les hommes que Celse met sur la même ligne que des cardeurs de laine, des cordonniers, des foulons, et les plus grossières intelligences qui, poussant au mal des enfants et des femmes, leur conseillent d'abandonner leur père et leur précepteur pour venir à leur école. Eh bien ! qu'il nous montre où est le père éclairé, où sont les précepteurs vertueux aux leçons desquels nous ayons soustrait les enfants et les femmes ? Après avoir comparé ce que nous apprenons à ces enfants et à ces femmes qui ont embrassé notre doctrine avec les enseignements qu'ils recevaient auparavant, qu'il nous prouve que nous les avons fait passer d'une doctrine sage et honnête à une doctrine inférieure. Mais non, Celse ne pourra jamais produire contre nous rien de semblable. Il y a mieux ; nous détournons les femmes de l'impureté ; nous les réconcilions avec leurs époux ; nous les arrachons à la fureur des théâtres, aux danses criminelles de la scène, aux terreurs de la superstition ; nous donnons un frein à la jeunesse qui frissonne sous la fièvre des voluptés, non-seulement en lui rappelant combien la débauche est infâme, mais en lui mettant sous les yeux les périls qui menacent l'ame dépravée, les peines qu'elle endurera, et les supplices qui l'attendent.

LVII. Et quels sont après tout ces précepteurs dont Celse prend en main la défense, comme si leurs enseignemens étaient meilleurs, mais que nous traitons, nous, d'extravagants et d'insensés ? Ceux qui poussent les femmes

à la superstition et à la licence des théâtres, seront-ils à ses yeux des précepteurs éclairés et raisonnables? accordera-t-il un esprit de sagesse à ceux qui entraînent follement la jeunesse dans tous les excès où nous voyons qu'elle se précipite? Nous allons même plus loin; nous travaillons, autant qu'il est en nous, à conquérir aux dogmes de notre religion ceux qui s'appliquent à la philosophie, en leur montrant l'excellence et la pureté du christianisme. Celse prétend qu'au lieu de cela nous n'appelons à nous que les gens simples et grossiers. Si tu nous accusais, lui dirai-je, de détourner de la philosophie ceux qui se livrent à cette étude, le reproche, quoique en portant à faux, aurait du moins quelque prétexte; mais puisque tu soutiens qu'en appelant les enfants à notre religion nous les enlevons à des maîtres vertueux, dis-nous, je te prie, s'il y a d'autres maîtres que les philosophes ou quels sont ceux qui enseignent quelque chose d'utile. Mais tu ne pourras jamais répondre. Ensuite, à ceux qui veulent ajouter foi à nos paroles, à ceux qui vivent d'après les lois de Dieu, qui rapportent toutes choses à lui, et se conduisent comme s'ils l'avaient pour témoin et pour spectateur, nous promettons la félicité, et nous la promettons ouvertement et sans hésitation. Encore un coup, est-ce là ce qu'enseignent des cardeurs, des cordonniers, des foulons, des hommes grossiers et sans culture? Je te défie encore de le prouver.

LVIII. Des hommes qui, au jugement de Celse, ne sont rien moins que des cardeurs, des cordonniers, des foulons, des ignorants dépourvus de toutes lumières, ne veulent ni ne peuvent, dit-il, rien apprendre de bon aux enfants, en présence de leur père et de leur précepteur. Mais de quel père, de quel précepteur, mon ami, entends-tu parler? S'agit-il de celui qui aime la vertu, qui hait le mal, qui cherche toujours ce qui est le meilleur? sache-le bien! nous ne craignons jamais de révéler notre doctrine en présence d'un pareil juge; nous sommes sûrs qu'il nous approuvera. Mais devant qui gardons-nous le silence?

Devant le père qui est l'ennemi de la vertu et de l'honnêteté; devant le précepteur qui enseigne des maximes en opposition avec la saine doctrine? Mais tu ne peux nous en faire un reproche sans une injustice véritable. Toi-même, voudrais-tu exposer à des enfants les secrets de la philosophie devant des pères mal disposés et qui regarderaient cette science comme une frivole inutilité? Non, sans doute. Tu commencerais par soustraire aux influences de pères dépravés les enfants que tu voudrais conduire à la philosophie, et tu prendrais ton temps pour que tes graves entretiens tombassent à propos sur ces tendres et faibles intelligences. Ce que je dis des pères, je le dis des précepteurs. Si nous éloignons les enfants de précepteurs qui enseignent à leurs élèves toutes les impuretés de la comédie, des vers licencieux et mille autres choses qui ne réforment pas plus les mœurs du maître qu'elles ne sont utiles aux disciples, parce que les disciples ne peuvent apporter à la lecture des poètes un esprit philosophique, ni le maître adresser à la jeunesse des réflexions qui lui soient profitables, nous ne rougissons pas de l'avouer. S'il est question au contraire de précepteurs qui enseignent la philosophie et exercent les intelligences à ses méditations, je ne détournerai pas les jeunes gens de leurs leçons; mais, après qu'ils auront parcouru le cercle des études profanes, ainsi préparés par les spéculations philosophiques, je tâcherai de les élever à la grande et sublime éloquence, qu'ignore la multitude des fidèles, il est vrai, mais qui dans la bouche des Chrétiens éclairés explique les dogmes les plus relevés et les plus indispensables, en démontrant que cette philosophie n'est rien moins que la philosophie de Dieu, des prophètes, de Jésus et de ses apôtres.

LIX. Celse après cela, comprenant bien qu'il a été trop amer dans ses invectives, poursuit en ces termes comme pour s'excuser : « Que dans ces reproches je n'aie pas été « plus loin que la vérité ne m'y contraignait, la preuve est « facile à donner. Quiconque invite les autres à la célé-

« bration de mystères étrangers, proclame ces mots à haute  
 « voix : Vous tous qui avez les mains pures et qui êtes  
 « sages dans vos paroles ; ou bien : Vous tous qui êtes  
 « purs de tout crime, dont l'ame n'est déchirée par aucun  
 « remords, et qui avez toujours vécu dans la vertu ainsi  
 « que dans la justice. Voilà le langage de ceux qui pro-  
 « mettent la purification des péchés. Maintenant écoutons  
 « les Chrétiens appelant les hommes à leurs mystères :  
 « Pécheurs, ignorants, enfants, ames simples, en un mot,  
 « infortunés qui que vous soyez, approchez : vous recevrez  
 « le royaume de Dieu. Qu'est-ce donc qu'un pécheur, je  
 « vous prie, sinon un injuste, un voleur, un brigand  
 « armé, un empoisonneur, un sacrilège, un spoliateur qui  
 « brise les tombeaux ? Quelle autre espèce de gens assem-  
 « blerait-en pour composer un ramas de brigands ? » A cela  
 nous répondons qu'autre chose est présenter à des ames  
 malades le remède dont elles ont besoin, et autre chose  
 appeler celles qui sont saines à la connaissance et à la  
 méditation des choses divines. Comme nous savons établir  
 cette distinction, nous exhortons d'abord tous les hommes  
 à venir chercher leur guérison parmi nous ; nous exhor-  
 tons les pécheurs à obéir aux prédicateurs qui les détournent  
 du péché ; les ignorants à prêter une oreille docile à ceux  
 qui aiguillonnent leur intelligence et leur viennent  
 en aide ; les enfants à prendre des sentiments et un cœur  
 d'homme ; que dire enfin ? nous convions tous les malheu-  
 reux quels qu'ils soient à une vie bienheureuse, ou pour  
 mieux dire, à la béatitude elle-même. Aussitôt que ceux  
 auxquels nous adressons ces exhortations ont fait assez de  
 progrès dans la vertu pour qu'il soit évident que notre  
 doctrine les a changés, alors nous les initiions à nos mys-  
 tères. « Car nous prêchons la sagesse parmi les parfaits. »

LX. Mais comme nous enseignons « que la sagesse n'en-  
 « trera point dans l'ame corrompue et n'habitera point dans  
 « un corps soumis au péché, » nous disons : Vous tous qui  
 avez les mains pures, et par conséquent qui levez vers Dieu

des mains innocentes, parce qu'elles touchent aux choses célestes et divines, de manière à pouvoir vous écrier : « L'oblation de mes mains est comme le sacrifice du soir, » venez à nous. Nous disons : Vous tous qui avez la sagesse des paroles, parce que, vous appliquant à méditer nuit et jour la loi du Seigneur, votre esprit s'est accoutumé, par une longue habitude, à discerner le bien d'avec le mal, n'hésitez point à vous approcher des viandes solides, c'est-à-dire des aliments spirituels qui conviennent aux athlètes de la piété et des autres vertus. Ce n'est pas tout : la grâce de Dieu habitant avec tous ceux qui aiment d'un amour incorruptible celui qui leur enseigne l'immortalité, nous disons encore : Vous tous qui êtes purs, non-seulement de tout crime, mais même de ces fautes qui passent pour légères, présentez-vous sans crainte pour être initiés aux mystères de la religion de Jésus, qui ne furent établis que pour les âmes pures et saintes. L'hiérophante de Celse dit : « Que ceux-là s'approchent dont l'âme n'est travaillée par aucun remords; » mais celui qui préside aux mystères dans la doctrine du Christ, fait entendre ces mots à ceux dont l'âme est déjà purifiée : Que ceux qui n'ont rien à se reprocher depuis long-temps, et surtout depuis qu'ils ont été guéris par les salutaires prescriptions de notre doctrine, viennent apprendre ce que Jésus enseignait particulièrement à ses disciples. Que faut-il conclure de là ? que Celse, lorsqu'il a opposé les prêtres de la Grèce aux docteurs de la religion chrétienne, n'a pas su comprendre quelle différence il y avait entre appeler les méchants pour leur offrir la guérison, et les hommes purs pour leur communiquer tout ce que la doctrine a de plus secret.

LXI. Ce n'est donc pas pour les initier à nos mystères ni pour les faire participer immédiatement à cette sagesse « cachée, créée par Dieu avant les siècles pour la gloire des justes, » mais simplement pour les guérir, que nous appelons à nous l'injuste, le voleur, le brigand armé, l'empoisonneur, le sacrilège, le spoliateur des morts et tous ceux



que pourraient y joindre les exagérations de Celse. Dans notre divine religion il y a des grâces diverses, les unes appropriées à ceux dont il a été dit : « Le médecin n'est pas pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont malades; » les autres, destinées aux personnes qui, pures d'esprit et de corps, y trouvent « la révélation du mystère qui demeura caché dans les siècles éternels, mais qui se manifeste aujourd'hui par les Écritures des prophètes, et par l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. » C'est là que l'intelligence des parfaits puise sur la juste connaissance des choses des lumières qui ne les trompent pas. Quant à ce qu'il dit pour enfler l'accusation, « quels autres hommes un brigand réunirait-il autour de lui? » nous lui répondrons que le brigand appelle les brigands pour employer leurs violences contre ceux qu'il veut dépouiller ou assassiner; mais que le Créateur, tout en appelant à lui les mêmes hommes que le brigand, le fait dans un tout autre dessein. Il les convoque pour bander leurs plaies avec les ligaments de la doctrine, pour appliquer sur les inflammations que les passions ont allumées dans leur ame, les remèdes divins qui correspondent au vin, à l'huile et à toutes les fomentations que la médecine emploie pour le soulagement du corps.

LXII. Puis, pour décrier les discours et les écrits par lesquels nous invitons ceux qui vivent dans le désordre à faire pénitence et à réformer leurs mœurs, il nous reproche de dire « que Dieu a été envoyé pour les pécheurs. » C'est à peu près comme s'il faisait un crime à quelques-uns d'annoncer qu'un roi plein de compassion a envoyé un médecin à une ville pour en guérir les habitants. Oui, le Verbe a été envoyé aux pécheurs à titre de médecin; mais pour ceux qui, déjà purifiés de leurs fautes précédentes, ne pèchent plus, il est venu comme révélateur des divins mystères. Celse, qui ne sait pas comprendre cette distinction, parce qu'il ne veut pas s'instruire, nous

demande : « Pourquoi n'a-t-il pas été envoyé à ceux qui « sont exempts de péchés ? quel mal y a-t-il à n'avoir « point péché ? » Voici notre réponse. Si par ceux qui sont exempts de péchés il entend ceux qui ne pèchent plus, notre Sauveur a été envoyé pour eux également, mais non à titre de médecin. Si, au contraire, il entend ceux qui n'ont jamais péché, car ses paroles ne sont pas claires, il est impossible en ce sens qu'il y ait eu un homme qui n'ait jamais péché, excepté celui qui parut dans la personne de Jésus et ne commit jamais le péché.

C'est encore pour nous calomnier qu'il nous attribue cette maxime : « Que l'injuste s'humilie par le sentiment « de ses fautes, Dieu ne manquera point de l'accueillir ; « mais il rejettera le juste qui, avec la confiance d'une « vertu qu'il possède dès l'origine, lèvera en haut les « yeux vers lui. » Nous regardons comme impossible que le juste avec la confiance d'une vertu qui n'a jamais failli, lève ses regards vers son maître. D'abord le péché se rencontre nécessairement dans l'homme, suivant ce témoignage de Paul : « Le commandement étant survenu, le « péché a commencé à revivre et moi je suis mort. » Ensuite nous ne disons pas que, pour être reçu de Dieu, il suffise à l'homme injuste de s'humilier par le sentiment de sa malice ; nous déclarons que pour être accueilli de Dieu, il doit non-seulement condamner ses fautes passées, mais marcher dans l'humilité au souvenir de sa vie ancienne, et dans la modestie au souvenir de sa vie présente.

**LXIII.** Après cela, sans comprendre ce que signifient ces paroles : « Quiconque s'élève sera humilié » ; oubliant cette maxime de Platon : « L'homme honnête et vertueux « doit marcher dans l'humilité et la modestie, » et enfin ignorant dans quel sens nous disons : « Humiliez-vous donc « sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève « quand le moment en sera venu, » Celse vient nous dire : « Les juges qui veulent faire leur devoir défendent

« aux criminels de s'abandonner en leur présence aux  
 « gémissements et aux sanglots, de peur que dans leurs  
 « sentences ils n'accordent plus à la compassion qu'à la  
 « vérité. Selon vous, au contraire, Dieu est un juge qui  
 « est moins sensible à la vérité qu'à l'adulation. » Mais où  
 est l'adulation dans les Écritures, où sont les gémisse-  
 ments, lorsque le pécheur dit à Dieu dans ses prières :  
 « Je vous ai déclaré mon crime et je n'ai point caché mon  
 « iniquité. J'ai dit : Je confesserai contre moi mes pré-  
 « varications au Seigneur, etc. » Celse pourra-t-il prouver  
 que la confession de ces pécheurs s'humilient ainsi devant  
 Dieu, ne contribue pas à leur amendement ?

Mais le plaisir qu'il trouve à nous calomnier le jette  
 dans des contradictions manifestes. Tantôt, en effet, il  
 semble avoir rencontré l'homme juste et sans péché qui  
 peut lever ses regards vers Dieu dans la confiance d'une  
 vertu indéfectible ; tantôt, au contraire, il approuve ce  
 que nous disons : « Où est l'homme parfaitement juste et  
 « sans péché ? » car il avance de lui-même que le genre  
 humain tout entier est naturellement enclin au péché.  
 Puis, comme si un seul était exclus de notre doctrine, il  
 ajoute : « Il fallait donc appeler indifféremment tous les  
 « hommes, puisque tous les hommes sont pécheurs. » Aussi  
 avons-nous rapporté plus haut ces paroles de Jésus :  
 « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et  
 « je vous soulagerai. » Preuve manifeste que tous les  
 hommes fatigués par cette pente naturelle vers le péché  
 et ployant sous le fardeau de leurs fautes, sont conviés au  
 repos de Dieu que leur promet notre doctrine. « Dieu a  
 « envoyé son Verbe qui les a guéris en les arrachant à  
 « toutes leurs corruptions. »

LXIV. Celse poursuit. « Pourquoi donc les pécheurs  
 « sont-ils préférés ? » nous demande-t-il. Et il ajoute beau-  
 coup d'autres choses semblables. Nous lui répondons qu'à  
 parler absolument, celui qui pèche n'est pas préféré à  
 celui qui ne pèche pas. Mais il arrive quelquefois que le

pécheur, touché par le sentiment de ses fautes et conduit par elles à l'humilité ainsi qu'à la pénitence, est préféré à celui qui ne semble pas aussi grand pécheur que lui, mais qui ne se reconnaissant nullement comme pécheur, s'enorgueillit de quelques avantages dont il se croit orné. Voilà ce qu'enseigne la parabole du pharisien et du publicain à ceux qui lisent les Évangiles avec la candeur de la bonne foi. L'un de ces deux hommes disait : « Ayez pitié de moi « qui ne suis qu'un pécheur. » L'autre, au contraire, enflé de son mérite et plein de lui-même, s'écriait : « Je te « rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des « hommes, voleur, injuste, adultère, ni même comme ce « publicain. » Mais voilà que Jésus prononce sur la prière de chacun. Le publicain revint en sa maison justifié, et non pas l'autre ; car « quiconque s'élève sera abaissé, et « quiconque s'abaisse sera élevé. » Nous ne faisons ni outrage à Dieu ni injure à la vérité, quand nous soutenons que tous les hommes ont la conscience de la faiblesse humaine en comparaison de la grandeur divine, et qu'il faut demander continuellement à Dieu ce qui manque à notre nature, car il est le seul qui puisse subvenir à nos infirmités.

LXV. Celse d'ailleurs s'imagine que nous n'appelons à nous les pécheurs que dans l'impuissance où nous sommes de gagner à notre cause ceux qui sont véritablement justes et vertueux. De là vient, selon lui, que nous ouvrons nos portes aux hommes les plus pervers et les plus décriés. Toutefois, si l'on veut examiner nos assemblées avec des yeux sans prévention, on y trouvera plus de fidèles dont la vie n'était pas dérégulée avant leur conversion, qu'on n'en trouvera qui vécussent dans l'infamie. La nature, en effet, veut que ceux dont la vie est la plus pure, souhaitant que nos enseignements sur les récompenses que Dieu destine aux bons soient véritables, acquiescent plus promptement à ces dogmes que ceux qui sont plongés dans le désordre. Comme leur conscience les accuse, ils refusent de croire

que le souverain juge les livrera à des supplices proportionnés à leurs crimes et tels qu'on doit les attendre du souverain juge, ainsi que le proclame la droite raison. Il arrive même quelquefois que ces grands pécheurs, quoique près d'acquiescer au dogme des peines par l'espérance du pardon promis à la pénitence, retenus néanmoins par l'habitude du péché dont ils sont comme entièrement pénétrés, ne peuvent arriver que par les plus laborieux efforts à une vie sage et conforme à la vertu. Celse lui-même a entrevu cette vérité. Comment les mots suivants lui sont-ils échappés dans la suite de son ouvrage? je l'ignore. « Tout le monde sait, dit-il, que ceux qui à la pente  
« naturelle vers le péché ont ajouté l'habitude, ne sau-  
« raient se réformer complètement par la crainte des châti-  
« ments, encore moins par la miséricorde : car c'est la chose  
« la plus difficile du monde que de changer de nature. La  
« vie bienheureuse est pour ceux qui ne pèchent point. »

LXVI. Mais Celse me semble avoir failli en disant que les hommes qui à la pente naturelle vers le péché ont ajouté l'habitude, ne pouvaient changer entièrement de caractère, ni se guérir même par la crainte des châtimens. Quelque vrai qu'il soit que tous les hommes sont naturellement enclins au péché, et que beaucoup non-seulement s'y portent d'eux-mêmes, mais aussi par l'entraînement de l'habitude, on ne peut dire cependant que tous les hommes soient incapables de se corriger complètement. Dans toutes les sectes philosophiques, ainsi que parmi nous, on en cite plusieurs qui sont parvenus tellement à dompter leur nature, qu'ils méritèrent d'être cités comme les modèles de la vie la plus parfaite. Tels furent, dit-on, Hercule et Ulysse parmi les héros; Socrate dans les âges suivants, et parmi les modernes Musonius. Nous ne sommes donc pas les seuls à soutenir que notre adversaire s'est trompé quand il a dit : « Tout le monde sait que ceux qui  
« à la pente naturelle vers le péché ont ajouté l'habitude,  
« ne sauraient se réformer complètement, même par la

« crainte des châtimens. » Tous les philosophes sensés affirment avec nous que le retour à la vertu est possible à tous les hommes. Quand même nous lui accorderions qu'il a manqué seulement de précision pour exprimer sa pensée, cependant, avec quelque indulgence que nous interprétions ces paroles, il n'en demeure pas moins faux que « ceux qui à la pente naturelle vers le péché ajoutent « l'habitude, ne sauraient se réformer complètement, « même par la crainte des châtimens. » Nous avons réfuté, selon la mesure de nos forces, le sens que les paroles de Celse présentent à l'esprit.

LXVII. Mais peut-être a-t-il voulu dire simplement que les hommes, naturellement enclins à ces grands crimes auxquels s'abandonnent les plus pervers, et fortifiant encore la nature par l'habitude, ne sauraient entièrement s'en corriger, pas même par la crainte des châtimens. Eh bien ! prouvons-lui encore par l'histoire de quelques philosophes que cela n'est pas plus vrai. Qui ne mettrait au nombre des plus dépravés celui qui, docile aux ordres de son maître, se prostitua publiquement et se livra aux brutalités du premier venu ? Voilà cependant ce que l'on raconte de Phédon. Qui ne regarderait comme un des hommes les plus perdus de mœurs celui qui, pour insulter Xénocrate, entra violemment avec une joueuse de flûte et une troupe de jeunes débauchés dans la maison de ce grave philosophe, que ses disciples écoutaient avec admiration ? La raison cependant parvint à changer complètement ces deux hommes qui firent de grands progrès dans la philosophie. Platon jugea le premier digne de rapporter les beaux discours que Socrate prononça dans sa prison sur l'immortalité de l'ame, lorsque ce philosophe, avec une fermeté de cœur inébranlable et une tranquillité d'esprit que ne troublait point la présence de la ciguë, s'éleva sur ce point à ces magnifiques considérations que peuvent à peine suivre ou atteindre ceux qui ne sont distraits par aucune inquiétude. Quant à Polémon, il remplaça si bien l'intem-

..

pérance par la tempérance, qu'il devint le chef de l'école de Xénocrate, si renommé pour la gravité de ses mœurs. Celse est donc loin de la vérité quand il dit que : « ceux qui à la pente naturelle vers le péché ont ajouté l'habitude, ne sauraient se réformer complètement, même par la crainte des châtimens. »

LXVIII. Faut-il s'étonner d'ailleurs que des discours philosophiques composés avec tant d'art et d'adresse, aient eu assez d'autorité pour réformer les deux hommes dont nous parlions tout à l'heure et ceux qui comme eux menaient la vie la plus déréglée ? Mais quand nous voyons des discours que Celse appelle bas et grossiers, emprunter je ne sais quel charme irrésistible et rappeler partout la multitude de la débauche à la tempérance, de l'iniquité à la justice, de la pusillanimité à la constance et au mépris de la mort qu'elle endure pour les intérêts de la religion, comment pourrions-nous ne point admirer une puissance si merveilleuse ? En effet, la prédication de ceux qui eurent dans l'origine la mission de propager notre doctrine et travaillèrent à fonder les églises, persuada, il est vrai, mais non par la même raison que les maîtres de la sagesse platonicienne ou que tous les autres philosophes qui ne pouvaient rien au-delà des forces de la nature humaine. C'était Dieu lui-même qui avait inspiré aux Apôtres les arguments dont ils se servaient, et le don de persuader ils l'avaient reçu de l'Esprit et de la vertu divine. Voilà pourquoi leur parole, ou plutôt la parole de Dieu, se répandit avec tant de vitesse sur toute la terre, changeant par leur ministère ceux que la nature et l'habitude entraînaient au péché. La crainte du châtimement humain n'aurait pas été capable de les corriger : cette parole les corrigea, les régla, et les transforma suivant sa volonté.

LXIX. Celse ajoute, conformément à ses principes : « La chose du monde la plus difficile, c'est de changer complètement de nature. » Pour nous, qui savons que toutes les âmes raisonnables n'ont qu'une seule et même nature,

et qu'aucune d'elles n'est sortie vicieuse des mains du Créateur, mais que la plupart se corrompent par l'éducation, les exemples et les mauvais conseils, de sorte que dans quelques-unes la malice est devenue comme une seconde nature, nous tenons pour certain que cette corruption, même celle qui semble naturelle, non-seulement peut être changée par la parole divine, mais peut l'être facilement. Il ne faut pour cela qu'une condition : s'abandonner sans réserve à Dieu, et ne se proposer d'autre but dans ses actions que de plaire à celui devant qui « le vice et la vertu ne reçoivent pas les mêmes honneurs ; » de même que « le lâche et le vaillant meurent « d'une mort différente. »

Certes ce changement est des plus difficiles dans quelques-uns : mais à qui la faute ? A leur volonté, qui refuse d'acquiescer au dogme d'un Dieu juste, rendant à chacun selon ses œuvres ici-bas. Car la volonté soutenue par l'habitude est toute-puissante pour exécuter ce qui nous paraît le plus difficile, et même, en poussant les choses à leur dernière limite, ce qui nous semble presque impossible. Eh quoi ! un homme, s'il le veut, parviendra par une longue étude et à force d'exercice, à marcher avec de lourds fardeaux sur une corde tendue de l'un à l'autre bout du théâtre ; et lorsque pour embrasser une vie vertueuse il entreprendra de vaincre sa corruption, si grande qu'elle ait été jusqu'ici, il ne le pourrait malgré ses efforts ? Prenez-y garde ! Cette impuissance serait encore moins injurieuse à la créature qu'au Créateur, qui en appelant à la vie un être raisonnable, l'eût formé d'une part capable de choses si difficiles, mais si frivoles et si vaines, et de l'autre impuissant à travailler pour son bonheur véritable.

En voilà suffisamment sur cette proposition de Celse : « Le changement complet de nature est la chose la plus difficile du monde. » « Ceux qui sont sans péché, ajoute-t-il, « seront récompensés par la vie bienheureuse. » Mais qu'entend-il par ceux qui sont sans péché ? S'agit-il de ceux



qui n'ont jamais péché, même dès l'origine? Est-il question de ceux qui ne pèchent plus depuis leur conversion? Celse ne le dit pas. Quant à des hommes qui n'aient jamais péché dès l'origine, il est impossible qu'il s'en trouve; les seconds, c'est-à-dire ceux qui ne pèchent plus depuis leur conversion, et en qui la salutaire doctrine qu'ils ont embrassée a produit ces heureux effets, sont des plus rares. Car ce n'est pas dans cet état que les surprend notre doctrine : nul ne peut être sans péché, à moins de la connaître et de la connaître parfaitement.

LXX. Celse nous reproche ensuite de nous appuyer sur cette maxime : « Tout est possible à Dieu. » Il ne comprend ni dans quel sens nous parlons ainsi, ni quelles sont les choses renfermées dans ce mot, ni comment elles sont possibles à Dieu. Mais il n'est pas nécessaire de l'expliquer pour le moment. Lui-même, quoiqu'il pût combattre cette maxime par quelques raisons apparentes, n'a pas insisté là-dessus, soit qu'il ait ignoré par quels arguments spécieux on pouvait l'attaquer, soit qu'il les ait connus, mais qu'il ait prévu d'avance la réponse. Oui, assurément, Dieu peut tout, mais tout ce qu'il peut sans porter la moindre atteinte à sa divinité, à sa bonté, à sa sagesse. Celse, au contraire, en homme qui ignorait dans quel sens nous déclarons que tout est possible à Dieu, dit « que Dieu ne voudra jamais rien d'injuste ; » comme si Dieu, suivant lui, pouvait ce qui est injuste, mais ne le voulait pas. Nous, au contraire, nous disons : De même que des choses naturellement douces, adoucissent celles avec lesquelles on les mélange sans pouvoir jamais produire l'amertume, parce qu'elles iraient contre leur nature ; de même que ce qui est né pour donner la lumière ne saurait engendrer les ténèbres, de même aussi Dieu ne peut rien faire d'injuste, parce que ce pouvoir serait contraire à sa divinité et à la toute-puissance qu'il possède à titre de Dieu. Si, parmi les créatures, il en est qui ont naturellement le pouvoir de faire ce qui est injuste, cette fa-

culté leur vient de ce que leur nature ne répugne pas à l'injustice.

LXXI. Celse, après cela, s'empare d'une proposition que lui accorderont peut-être les plus simples d'entre les Chrétiens, mais jamais les plus éclairés. La voici : « Dieu, « se laissant toucher de compassion à peu près comme les « hommes qui sont vaincus par la pitié, fait grâce aux mé- « chants qui savent l'émouvoir ; mais il rejette les bons qui « ne recourent point à de pareils moyens. Voilà le comble « de l'injustice. » Jamais Dieu ne pardonne à l'un de nous sans qu'il se soit amendé ; jamais il ne rejette un homme déjà vertueux ; jamais enfin il ne se laisse vaincre par la compassion pour faire grâce et miséricorde à ceux qui savent l'émouvoir ; je me sers ici de l'expression du vulgaire. Mais que les pécheurs se condamnent sévèrement eux-mêmes ; qu'ils pleurent par le sentiment de leurs fautes et gémissent sur leur propre perte, qu'ils prouvent un repentir sérieux par la réforme de leur vie, Dieu alors les accueille à cause de leur pénitence, quelle qu'ait été leur dépravation précédente ; car la vertu qui vient s'établir dans leur ame pour en bannir le vice, leur obtient l'oubli du passé. En supposant même que ce ne soit pas encore la vertu consommée, pourvu que cette ame ait fait dans la sainteté un progrès sensible, ce progrès suffit à lui seul pour en chasser le poison de la malice, à mesure qu'il se fortifie, et il affaiblit la corruption qui bientôt y aura disparu complètement.

LXXII. Celse maintenant va parler au nom de l'un de nos docteurs : « Les sages, dit-il, repoussent notre doctrine, séduits et arrêtés par leur propre sagesse. » A cela je réponds que si la sagesse est la connaissance des choses divines et humaines, ainsi que des causes dans lesquelles elles sont renfermées, ou bien, pour emprunter ici la définition de l'Écriture, si c'est « le souffle de la vertu divine, la limpide effusion de la gloire du Tout-Puissant, « la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache.

« de la majesté de Dieu et la vivante image de sa bonté, » jamais le sage ne prendra en aversion ce qu'enseigne sur sa religion un Chrétien éclairé, pas plus qu'il ne sera séduit ni arrêté par sa propre sagesse. Ce n'est point, en effet, la véritable sagesse, mais l'ignorance qui entraîne dans l'erreur : il n'y a rien de solide au monde que la science et la vérité, qui naissent l'une et l'autre de la sagesse. Que si, contrairement à la définition de la sagesse, tu donnes le nom de sage à quiconque défend ses opinions avec un enchaînement de raisonnements captieux, oh ! alors, je l'avoue, ton sage n'aura garde d'écouter la doctrine divine, séduit et arrêté qu'il sera par ses sophismes et ses probabilités. Mais la sagesse, suivant nous, ne consiste pas à connaître le mal. Je me trompe, la science du mal, pour ainsi parler, est la science de ceux qui enseignent le mal et se laissent aveugler par le sophisme. Aussi appellerai-je plutôt une pareille sagesse du nom d'ignorance.

LXXIII. Après quoi Celse insulte au défenseur du christianisme, et l'accuse d'enseigner « des choses ridicules. » Mais quelles sont ces choses ridicules ? il oublie de le dire et de le prouver. Puis, poursuivant ses invectives : « Pas un homme de sens, dit-il, qui veuille embrasser cette doctrine. La multitude de ceux qui la suivent suffit à elle seule pour l'en éloigner. » Que fait ici notre adversaire ? Il ressemble à celui qui dirait qu'aucun homme de sens ne veut se soumettre aux lois de Solon, de Lycurgue, de Zaleucus ou de tout autre législateur, parce qu'il y a une multitude d'hommes peu éclairés qui obéissent à ces mêmes lois. Absurdité manifeste, surtout si, par homme de sens, il entend un homme vertueux. De même, en effet, que ces législateurs ont donné à la multitude les lois qui leur ont paru les plus propres à la gouverner, de même Dieu, qui a été le législateur du monde dans la personne de Jésus, a voulu que ses lois gouvernassent également ceux qui sont le moins éclairés, en les portant au bien autant que le permet leur intelligence. Voilà ce que Dieu

savait bien, quand il prononçait par la bouche de Moïse ces paroles que nous avons rapportées précédemment : « Ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et « ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles; et moi je les « provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je « les irriterai avec un peuple insensé. » Voilà ce que savait encore Paul quand il a dit : « Dieu a choisi ce qu'il y « avait dans le monde de plus insensé pour confondre les « sages; » où nous voyons que l'Apôtre appelle du nom de *sages* ceux que la multitude regarde comme versés dans les sciences philosophiques, mais tombés dans un polythéisme qui n'a plus de dieux à force d'en avoir. « Ces « hommes qui se disaient sages sont devenus fous; et ils « ont changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image « de l'homme corruptible, en l'image d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents. »

LXXIV. Notre docteur, ajoute Celse, « ne cherche que « les insensés, » Qu'entends-tu par ce nom d'insensés? lui demanderai-je enfin. A parler exactement, il n'y a point d'homme vicieux qui ne soit insensé. Si donc les insensés sont pour toi des hommes vicieux, à quelle sorte de gens t'adresses-tu toi-même, quand tu les appelles à la philosophie? Est-ce aux méchants? est-ce aux hommes de bien? Ce ne peut être aux hommes de bien, assurément: il y a long-temps qu'ils sont philosophes. Est-ce aux méchants? S'ils sont méchants, ils sont par là même insensés. Donc, en cherchant à initier les méchants aux secrets de la philosophie, tu t'adresses à autant d'insensés. Pour moi, au contraire, quand je m'adresse à des insensés de cette nature, je ne suis qu'un médecin compatissant qui cherche des malades pour leur offrir la guérison et les rendre à la santé. Entends-tu par *insensés* ceux dont l'esprit est lourd et grossier? Eh bien! je travaillerai, je l'avoue, à les rendre meilleurs, autant qu'il est en mon pouvoir; mais je ne prétends pas en composer toute la société chrétienne. Ce que je demanderai plutôt, ce sont des intelligences

assez vives et assez pénétrantes pour percer les voiles et les symboles sous lesquels la loi, les prophètes et les évangiles cachent souvent la sublimité de leurs enseignements. Tu méprises, il est vrai, ces écrits, comme s'ils ne renfermaient rien de solide ; mais pourquoi affectes-tu ce dédain ? parce que tu n'as jamais cherché à les comprendre ni à pénétrer dans l'esprit des écrivains.

LXXV. « Le prédicateur du christianisme, ajoute-t-il, « fait comme un homme qui, promettant aux malades de les guérir, les empêcherait d'appeler des médecins habiles, de peur que son ignorance ne fût découverte. » Où sont donc, lui demanderai-je de nouveau, les médecins habiles dont nous défendons l'approche aux ignorants ? A coup sûr tu ne diras pas que les médecins, de qui nous détournons ceux que nous exhortons à embrasser notre divine religion, ce sont les philosophes, puisque, d'après toi, nous interdisons notre doctrine à ceux qui cultivent la philosophie. Il faudra donc que tu gardes le silence, faute de savoir où prendre tes médecins ; ou bien tu seras réduit à les aller chercher parmi les hommes grossiers, qui enseignent honteusement la pluralité des dieux et tout ce qu'il faut attendre de l'ignorance. Ainsi de part et d'autre il est convaincu d'erreur, lorsqu'il nous compare à des hommes qui éloignent les médecins habiles. Mais quand même nous défendrions à nos malades d'appeler à leur aide la médecine et la philosophie d'Épicure qui les a séduits, n'aurions-nous pas grandement raison de le faire ? Par là, en effet, nous les délivrons de la maladie mortelle dans laquelle les ont précipités les médecins de Celse, en leur dérobant la Providence, et en faisant consister le souverain bien dans la volupté. Je veux même que nous empêchions ceux que nous attirons à nos doctrines de recourir aux remèdes des autres philosophes, quels qu'ils soient, des péripatéticiens, par exemple, qui nient absolument la Providence et les relations de l'homme avec Dieu, ne serait-ce pas un devoir d'humanité que de leur inspirer des senti-

ments contraires et de les guérir, en leur persuadant de se consacrer tout entiers au Dieu maître de toutes choses, puisque c'est-là porter remède aux profondes blessures que leur avait faites la doctrine des philosophes? Je veux encore que nous les empêchions d'aller trouver les stoïciens qui, pensant et enseignant publiquement que Dieu est sujet à la corruption, que son essence est corporelle, variable, et susceptible de toutes les formes, croient de plus que tout périra, excepté Dieu. Aurions-nous tort de préserver les nôtres de pareils égarements, pour les former aux leçons de la piété, et leur apprendre qu'ils doivent se consacrer sans réserve au Créateur, et le reconnaître avec admiration comme l'auteur de la doctrine chrétienne, qui prit soin de répandre sur toute la terre ses salutaires enseignements pour la conversion des âmes? Quand même enfin nous guéririons les âmes corrompues par ces médecins qui leur enseignent les folies de la métempsychose, et dégradent une nature raisonnable jusqu'à la faire passer dans la brute ou dans quelque substance insensible, ne serait-ce pas les rendre meilleurs que de leur persuader que Dieu ne punit pas le méchant par la perte du sentiment et de la raison, mais que les tribulations et les châtimens infligés par Dieu aux pervers, sont autant de remèdes par lesquels il les invite à s'amender et à revenir à lui? Ainsi pensent les Chrétiens éclairés; et ils ne donnent pas d'autres leçons aux moins avancés qu'ils instruisent comme un père ses enfants. Il n'est donc pas vrai que nous disions à l'enfance, à la grossièreté, à l'ignorance, « Fuyez les mé-  
« decins; » et encore : « Gardez-vous bien d'acquérir quel-  
« que science. » Nous ne disons pas non plus : « La science  
« est un mal, » et nous ne sommes point assez insensés pour nous imaginer que les connaissances puissent nuire à la santé de l'âme, ou que la sagesse ait jamais égaré qui que ce soit. Lorsque nous enseignons, jamais aucun de nous n'a dit : « Attachez-vous à moi, » mais plutôt, « Atta-  
« chez-vous au Dieu de l'univers et à Jésus qui enseigne sa

« doctrine. » Nul d'entre nous n'est assez arrogant pour tenir à ses compagnons le langage que Celse prête à l'un de nos docteurs : « C'est moi seul qui vous sauverai. » Voyez donc combien il avance de faussetés contre nous. Il est encore controuvé que nous ayons dit : « Les véritables « médecins tuent les hommes auxquels ils promettent la « santé. »

LXXVI. Mais voici une autre comparaison dont Celse nous honore. « Leur docteur, dit-il, ressemble à l'homme « ivre, qui voudrait persuader aux compagnons de son « ivresse que des personnes sobres sont ivres. » Qu'il nous prouve donc, par les écrits de Paul, que cet apôtre était hors de sens, et que ses discours ne témoignent pas de sa sobriété ; ou par ceux de Jean, que ses pensées ne respirent ni la tempérance, ni l'éloignement pour l'ivresse de tous les vices. Ainsi donc les docteurs de la religion chrétienne sont des hommes sobres ; on ne peut en accuser un seul d'ivresse, et les invectives que Celse se permet contre nous sont indignes d'un philosophe. Qu'il nous dise encore où sont les hommes sobres que nos docteurs veulent faire passer pour des gens ivres ? Ils sont ivres, selon nous, ceux qui adressent des prières à une matière insensible comme si elle était Dieu ; mais que dis-je ? ils sont ivres ! N'est-ce pas le comble de l'extravagance que de courir aux temples afin d'y adorer des simulacres ou des animaux qu'ils prennent pour des dieux ? Ceux-là ne sont pas plus sages qui s'imaginent qu'on puisse honorer le Dieu véritable par des simulacres qu'a fabriqués un vil artisan, et souvent même le plus pervers des hommes.

LXXVII. Il compare ensuite le docteur du christianisme avec un homme dont la vue est débile, et les disciples avec des personnes qui sont atteintes de la même affection. « Sachant, dit-il, qu'il a affaire à des malades comme lui, « il accuse de cécité les yeux les plus clairvoyants. » Mais quels sont donc, ô Grecs, ceux que nous appelons des aveugles ? Ce sont les hommes qui, environnés des grandeurs

et des magnificences de ce monde, ne peuvent élever leurs regards vers le Créateur de ces merveilles, et reconnaître que lui seul mérite nos hommages, nos prières et notre admiration ; tandis que rien de ce qui se fait par la main de l'homme, ou est employé par lui au culte des dieux, ne peut être légitimement adoré, ni sans le Dieu créateur, ni avec lui. Comparer avec celui qui surpasse infiniment toutes les natures créées, des choses qui n'ont pas avec lui la moindre proportion, n'est le propre que des aveugles. Ce ne sont donc pas les hommes clairvoyants que nous accusons de vue courte ou de cécité. Ceux qui, faute de connaître Dieu, s'affectionnent à leurs temples, à leurs simulacres et à leurs jours de fête périodiques ; voilà nos aveugles, surtout quand ils joignent à l'impiété une vie perdue de débauches, et livrée aux dissolutions les plus honteuses, sans jamais tenir compte de ce qui est honnête.

LXXVIII. Après toutes ces accusations odieuses, il insinue qu'il lui en reste encore un grand nombre, mais qu'il les passe sous silence. « Voilà, dit-il, les reproches « que j'ai cru devoir leur adresser. Je pourrais en alléguer « beaucoup d'autres semblables ; mais, pour ne pas descendre dans tous les détails, j'affirme qu'ils sont injustes et « qu'ils font injure à Dieu, lorsque, pour attirer à eux « les pervers, ils les nourrissent de vaines espérances, et « leur persuadent de mépriser leurs biens, parce qu'ils « en retrouveront par-là de préférables à ceux qu'ils « ont sacrifiés. » On peut lui répondre à cela que la vertu, qui attire les hommes à la religion chrétienne, agit bien moins sur les méchants que sur les âmes simples et grossières. Celles-ci, en effet, épouvantées par les supplices que promet notre doctrine, et s'interdisant, en vertu de cette crainte, les prévarications auxquelles sont destinés ces supplices, se hâtent d'embrasser la religion chrétienne. Tel est sur elles l'ascendant de notre doctrine ; telle est la terreur que leur inspirent les peines éternelles,



qu'elles n'hésitent point à braver les tortures les plus cruelles que les hommes puissent inventer, ainsi que les tribulations de la vie et la mort elle-même. Quel homme sensé dira jamais que c'est-là le fait d'une volonté perverse? Une volonté perverse s'applique-t-elle à la tempérance, à la sobriété, à la libéralité et à la bienfaisance? Elle n'est pas même capable de cette crainte de Dieu à laquelle notre doctrine exhorte tous les hommes, parce qu'elle est utile à ceux qui ne peuvent encore ni apercevoir ni choisir comme le souverain bien, comme le bien supérieur à toutes les promesses, la vertu qu'il faut aimer pour elle-même; chose qui ne peut arriver à aucun de ceux qui ont pris le parti de vivre dans le mal.

LXXIX. On dira peut-être que si la plupart des nôtres ne sont pas méchants, ils sont au moins superstitieux, et l'on accusera notre doctrine d'engendrer la superstition. Nous répondrons comme ce législateur ancien auquel on demandait s'il avait donné à ses concitoyens les lois les plus parfaites. Non pas les plus parfaites, dit-il, mais les plus parfaites que j'ai pu. Il en est de même du fondateur de la religion chrétienne. J'ai donné au peuple chrétien, peut-il dire, les lois que j'ai crues les meilleures et celles dont il avait besoin pour son amendement; j'ai établi un corps de doctrine; j'ai prononcé des châtimens et des supplices contre les infracteurs, châtimens et supplices non pas imaginaires, mais réels, et dont la menace doit nécessairement retentir à l'oreille des rebelles, quoique le plus souvent ils ne comprennent ni l'intention de celui qui les châtie, ni le fruit qu'il faut en retirer. Cette doctrine des peines n'est pas moins utile que conforme à la vérité, et ce n'est que pour le bien des hommes qu'elle est proposée avec quelque obscurité. Mais d'ailleurs, s'il est faux que, pour l'ordinaire, les docteurs chrétiens n'attirent à eux que des pervers, il n'est pas plus vrai que nous fassions injure à Dieu. Nous n'enseignons, sur sa nature, que des choses véritables, et qui paraissent

claires, même aux âmes les plus simples, quoiqu'elles ne comprennent pas aussi distinctement que celles qui sont exercées dans l'étude de nos mystères.

LXXX. Puisque Celse, arrivant à nos dogmes sur la vie bienheureuse et notre union future avec Dieu, nous accuse « de bercer les Chrétiens de vaines espérances, » eh bien ! lui demanderai-je, les disciples de Pythagore et de Platon se nourrissent-ils de vaines espérances, lorsque, sur la foi de leurs maîtres, ils se persuadent que l'âme en vertu de sa nature monte au plus haut des cieux, et que là, dans les régions supérieures, elle jouit des mêmes contemplations que les bienheureux ? Ainsi donc, ceux qui croient, ô Celse, que l'âme subsiste toujours après qu'elle s'est affranchie du corps et qui vivent de manière à devenir des héros, ou dans le dessein d'habiter avec les dieux, se nourrissent d'après toi de vaines espérances ! Que sais-je ? peut-être même que Celse va en dire autant de ceux qui tiennent pour certain que l'âme vient d'ailleurs que le corps et lui survit après le trépas ? Qu'il se présente donc au combat sans dissimuler à quelle secte il appartient. Qu'il dise nettement : Je suis épicurien, et qu'il combatte au grand jour les raisonnements solides par lesquels les Grecs et les Barbares démontrent l'immortalité de l'âme ; qu'il prouve que ces maximes bercent de vaines espérances quiconque les admet, tandis que sa philosophie à lui, au lieu de vaines espérances, n'en donne que de certaines et de positives, ou plutôt n'en donne pas du tout, conformément à ses principes, puisqu'elle a pour principe que l'âme disparaît et s'anéantit avec le corps. A moins peut-être aussi que Celse et les disciples d'Epicure, ne traitent d'espérances chimériques le parfait équilibre de la chair et la volupté que la doctrine de ce philosophe regarde comme le souverain bien.

LXXXI. Que j'aie ici contre la méthode de la doctrine chrétienne, quand j'invoque le témoignage des philosophes qui affirment que l'âme est immortelle et qu'elle survit à

la dissolution du corps, ne le croyez pas. En gardant avec eux quelques principes communs, il nous sera plus facile de prouver que la félicité de la vie future n'est que pour ceux qui ont embrassé la religion de Jésus, et ont servi le Créateur de toutes choses avec une piété sincère et pure de toute superstitieuse adoration de la créature. Démontre qui voudra quels sont ces biens meilleurs dont nous conseillons à tort le mépris. A qui l'entreprendra, je dirai : Notre doctrine enseigne qu'à ceux dont la vie a été irrépréhensible, et qui ont aimé le Dieu suprême d'un amour constant et invariable, ce même Dieu prépare une félicité éternelle en Jésus-Christ, qui est son Verbe, sa sagesse et sa vertu infinie. Eh bien ! compare cette fin avec celle que proposent les diverses sectes de philosophes, soit parmi les Barbares, soit parmi les Grecs, ou bien je ne sais quels ténébreux mystères. Puis, prouve-nous que les promesses des autres sont aussi véritables que conformes à la volonté de Dieu et appropriées aux vertus de l'homme de bien, tandis qu'il n'en est pas ainsi de notre félicité ! Prouve-nous que cette doctrine ne nous a point été transmise par l'Esprit divin qui remplissait alors les âmes si pures des prophètes. Prouve-nous, si tu le veux bien, que des enseignements reconnus par tous comme émanés de l'homme, méritent d'être préférés à une doctrine qui est divine, et fut inspirée par Dieu, ainsi que nous le démontrons pour la nôtre. Quels sont enfin ces biens en échange desquels nous promettons des biens supérieurs ? En effet, sans parler avec trop d'orgueil, n'est-il pas clair par soi-même que l'on ne peut rien imaginer de plus beau que de s'abandonner au Dieu suprême, et d'embrasser une doctrine qui, en nous détachant de toutes les choses créées, nous conduit à ce Dieu suprême par sa parole vivante et animée, qui est aussi sa vivante sagesse et son propre Fils ?

Mais notre troisième livre contre Celse a pris une étendue suffisante. Je m'arrête donc ici, pour combattre encore dans les suivants les nouvelles attaques de notre adversaire.

# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

## LIVRE IV.

I. Nous avons combattu Celse dans les trois Livres précédents, sage Ambroise ; nous le combattons encore dans celui-ci ; mais auparavant nous invoquons Dieu au nom de son Christ, le suppliant de nous inspirer des paroles semblables à celles qu'il promettait au saint prophète Jérémie, lorsqu'il lui disait : *Voilà que j'ai mis ma parole sur tes lèvres comme un feu. Voilà qu'en ce jour je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter.* De quoi ai-je besoin en effet ? J'ai besoin de paroles qui aillent chercher au fond des âmes blessées les mensonges de Celse, et les en arrachent ; j'ai besoin de pensées dont la lumière fasse évanouir les ténèbres de tant de fausses opinions, et dont la seule atteinte renverse sur ses fondements cet édifice d'erreur élevé par Celse à l'imitation de cet édifice plus ancien dont les architectes se disaient orgueilleusement les uns aux autres : *Venez, bâtissons-nous une ville et une tour dont le faite touche au ciel ; j'ai besoin de cette sagesse qui détruit tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu, j'en ai besoin pour abattre et confondre l'orgueil de Celse. Mais sera-ce assez d'avoir abattu et détruit ? Non sans doute : là où l'erreur croissait en germes mauvais, il faut répandre la*

bonne semence et fertiliser le champ du Seigneur ; là où elle s'élevait en édifice fastueux, il faut sur ses débris construire un temple glorieux à la vérité. Invoquons donc le Seigneur, demandons-lui ce style brûlant qu'il accordait à Jérémie et que lui seul peut donner, afin que nous aussi, bâtissant pour le Christ, et plantant dans les cœurs la loi spirituelle, nous en puissions montrer la source dans les oracles des prophètes. C'est en effet la vérité de ces oracles où le Christ est si clairement annoncé, qu'il nous importe le plus de prouver afin de repousser les objections de Celse ; car, attaquant à la fois et les Juifs qui nient que le Christ soit venu, et qui l'attendent encore ; et les Chrétiens qui avouent que Jésus est le Christ annoncé par les prophètes, il s'exprime ainsi :

II. « Une dispute existe entre quelques Chrétiens d'un côté et les Juifs de l'autre. Ceux-ci prétendent qu'un certain Dieu ou Fils de Dieu doit descendre sur la terre pour en justifier les habitants ; ceux-là assurent qu'il y est déjà descendu. Honteuse opinion que l'incertitude de ses partisans suffit seule pour réfuter. » Ce que Celse dit ici des Juifs est exact : tous attendent la venue du Christ. Ce qu'il dit des Chrétiens ne l'est pas moins : parmi eux en effet il y a des sectes qui nient que Jésus soit le Christ annoncé par les prophètes, mais c'est-là une erreur que nous avons pleinement réfutée, et, de peur de tomber dans d'ennuyeuses redites, nous ne rentrerons point dans la discussion qu'elle soulève. Une observation seulement : Si Celse eût voulu se donner les apparences d'un combat sérieux contre la foi, soit des Juifs, soit des Chrétiens, pourquoi ne pas introduire dans la discussion ces prophètes qui sont les armes communes des deux partis, et les discuter de bonne foi avec ou contre eux ? Par là il eût pu guérir l'esprit aveuglé de ces hommes qui, s'il faut l'en croire, s'imaginent sur de vaines probabilités que Jésus est le Christ. Du moins, s'il ne l'eût pas fait, il eût paru vouloir le faire. Mais, soit que la clarté de ces oracles saints

**l'effrayât, soit qu'il ne les connût même pas, de toutes ces prophéties innombrables relatives au Christ, il ne cite pas un seul passage ; que dis-je ? un seul mot ; et il lui semble les avoir réfutés, quoiqu'il n'ait pas même examiné les probabilités qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnaître. Il y a plus : il ne sait pas que tous les Juifs ne demeurent pas d'accord, comme nous l'avons dit ailleurs, que le Messie qu'ils attendent doit être Dieu ou Fils de Dieu. Ce lui est assez d'avoir rapporté que selon nous le justificateur est venu, et que selon les Juifs il ne l'est pas encore : d'après lui en effet cette différence de sentiment rend la croyance si absurde qu'elle ne vaut pas la peine qu'on pourrait prendre à la réfuter.**

III. Plus tard cependant il se ravise et il demande : Pourquoi Dieu serait-il descendu sur la terre ? Les causes de sa venue ne nous sont point inconnues, et nous les mettons volontiers sous ses yeux. La principale est celle-ci : c'était d'abord pour convertir ces âmes que l'Évangile appelle les brebis de la maison d'Israël ; ensuite afin de transporter ailleurs le royaume de Dieu à cause de leur incrédulité ; et, les anciens Juifs en étant exclus, de le donner aux Chrétiens, nouveaux ouvriers qui lui en rendraient les fruits en son temps. Cette demande de Celse : Pourquoi Dieu serait-il descendu ? n'aura pas de nous d'autre réponse. Il fait encore d'autres objections, mais il se les fait à lui-même, car elles ne touchent ni les Juifs ni nous. « Serait-ce, dit-il, qu'il fût descendu pour connaître ce qui se passe parmi les hommes ? » Personne de nous n'a jamais dit une telle chose ; jamais on n'a dit que le Christ soit descendu pour s'instruire de l'état des choses humaines. Cependant, comme si quelqu'un le disait, Celse s'objecte à lui-même : « Pour les connaître ? Mais quoi ! ne les connaissait-il pas ? » « Sans doute, reprend-il, car il fait à la fois la demande et la réponse. « Eh quoi ! » poursuit-il, il les connaissait, et son pouvoir divin ne corrigeait ni n'en pouvait corriger les désordres ! » Tout

cela est absurde au plus haut point. Dans tous les temps, en effet, Dieu faisant descendre son Verbe dans les saintes ames, a par le secours de ses prophètes et de ses amis corrigé quiconque s'est montré docile, et, depuis la venue du Messie, il emploie la doctrine chrétienne à la correction, non pas sans doute de ceux qui ne veulent pas être corrigés, mais de ceux qui adoptent le genre de vie le plus saint et le plus reconnaissant envers lui. Mais Celse, parlant de je ne sais quel genre de correction qu'il aurait voulu être faite. « N'était-il pas en son pouvoir, demande-t-il, de corriger par lui-même, et avait-il absolument besoin pour cela d'un envoyé? » Est-ce donc que Celse voudrait, que Dieu détruisant tout à coup le vice et le remplaçant par la vertu, les hommes sentissent autrement qu'ils ne sentent, pensassent autrement qu'ils ne pensent, et fussent ainsi subitement et miraculeusement corrigés? Un autre demanderait d'abord si ce changement ne répugne pas à leur nature, et s'il est possible; mais je passe là-dessus, et j'accorde la possibilité: que devient le libre arbitre? Comment l'amour de la vérité ou la haine du mensonge auront-ils quelque chose de méritoire? Néanmoins, allons encore plus loin. J'accorde que ce changement miraculeux aurait pu et aurait dû même avoir lieu; ne se trouvera-t-il pas aussitôt quelque imitateur de Celse qui demandera si Dieu dès le commencement n'aurait pas pu créer les hommes tellement affectionnés à la vertu, tellement parfaits, qu'ils n'eussent eu en aucun temps besoin d'être corrigés? Ces arguments peuvent bien embarrasser les simples, mais non celui qui a considéré attentivement la nature des choses. Celui-ci en effet sait assez que la nature de la vertu est tellement d'être libre, que lui ôter la liberté, c'est la détruire. Cette matière, au reste, exigerait un traité tout entier. Les Grecs, dans leurs livres sur la Providence, l'ont considérée sous une multitude d'aspects, et il s'en faut de beaucoup qu'ils aient dit comme Celse: « Dieu donc connaissait ces désordres, et cependant

« il ne les a point corrigés, et il n'a pu le faire. » Moi-même enfin, toutes les fois et aussi bien que je l'ai pu, j'ai traité cette difficulté; et il est certain que les divines Écritures bien entendues confirment le sentiment exposé plus haut.

IV. Ainsi, ce que Celse nous objecte, à nous et aux Juifs, nous le tournons contre lui-même. Réponds-moi en effet, ô Celse! Nous parlons des choses de ce bas monde, Dieu les connaît-il, oui ou non? Si tu admets un Dieu et une Providence, comme en effet, par tes raisonnements du moins, il semble que tu les admettes, te voilà forcé de lui en attribuer la connaissance. Mais s'il les connaît, pourquoi ne les réforme-t-il pas? Quoi donc! est-ce à nous d'en rendre raison, et toi, qui, dans ton ouvrage, craignant de te montrer ouvertement épicurien, fais semblant de reconnaître une Providence, tu seras excusé d'expliquer pourquoi Dieu qui connaît les choses, et les connaît mauvaises; ne les réforme point quoiqu'il en ait le pouvoir? Quant à nous, nous n'hésitons point à dire que Dieu ne se lasse pas d'envoyer des réformateurs. Il existe en effet parmi les hommes des instructions écrites, œuvres de Dieu lui-même, pour nous conduire au bien, quoique entre les ministres qu'il emploie à cet effet, il y ait de nombreuses différences. Ainsi ceux qui enseignent la pure vérité et la correction parfaite sont en très-petit nombre. Tel fut Moïse, tels furent les prophètes. Au-dessus d'eux et les surpassant de bien loin, tel fut Jésus qui, dans cette réformation de la nature humaine, ne borna point ses secours à un seul peuple, mais les étendit à tous autant qu'il fut en lui. Celui-ci, en effet, pourquoi est-il venu? Pour être le Sauveur de tous les hommes.

V. Ensuite cet ingénieux critique nous prenant encore à partie, je ne sais vraiment à quelle occasion, s'inquiète et se trouble de ce que nous aurions dit que Dieu devait descendre vers nous; car il en résulte dans sa pensée qu'il aurait dû quitter son trône et le laisser vide. Le malheureux



ignore la puissance de Dieu ; il ne sait point que l'*Esprit du Seigneur remplit l'univers, et que contenant tout en lui, il entend et connaît tout*. Il ne comprend pas ce passage du prophète : *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur ?* Il ne voit point que la doctrine chrétienne, telle que la développa saint Paul devant les Athéniens, est que nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être. Ainsi donc, quoique ce Dieu suprême, par la seule puissance qui est en lui, descende parmi les hommes dans la personne de Jésus ; quoique ce qui était en Dieu au commencement, le Verbe, Dieu lui-même, vienne à nous, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il sorte de son trône, ni qu'il l'abandonne, en sorte que, la place étant vide, il en remplisse une autre dans laquelle il n'était pas auparavant. Non, ce n'est point cela. Quand nous disons qu'il vient de là pour aller là, qu'il sort de cet homme pour entrer dans cet autre, ce n'est pas l'idée d'espace qui est dans notre esprit ; non, mais nous voulons dire, tantôt qu'il quitte l'âme du méchant incurablement dévorée de la lèpre des vices ; tantôt qu'il entre dans l'âme de celui qui a résolu de vivre vertueusement, qu'il y fait des progrès, qu'il la forme et façonne à son image, ou enfin qu'il la remplit tout entière des dons brûlants de l'Esprit saint. Donc, encore une fois, quoique le Christ descende du ciel, ou que Dieu s'approche des hommes, ce qui est la même chose, ni son trône n'est laissé vide, ni rien n'est changé dans l'ordre de l'univers, quoique notre contradicteur ait pensé et exprimé le contraire : « Changez, s'écrie-t-il, je ne dis pas une chose de cet ordre général, mais la moindre parcelle d'une seule de ces choses, et tout croule à l'instant. » Or, les changements opérés par la vertu présente de Dieu, par la venue du Verbe et son séjour parmi les hommes, sont-ils de cet ordre ? Evidemment non : le méchant devient bon, le voluptueux tempérant, le superstitieux embrasse un culte raisonnable, quiconque enfin ouvre son âme au Verbe de Dieu change et devient meilleur.

**VI.** Voulez-vous que j'aïlle à l'encontre, non pas d'objections plausibles, mais de ce qu'il y a de plus ridicule au monde, je le veux bien, écoutez Celse : « Dieu, peut-être, « se voyant inconnu des hommes et pensant à cause de cela « qu'il lui manquait quelque chose, a voulu en être connu « et reconnaître par lui-même quels étaient ceux qui « croyaient, et ceux qui ne croyaient point. En cela les « Chrétiens l'ont fait semblable à ces hommes qui, nouvellement enrichis, font parade de leurs richesses, et ils ne « pouvaient porter contre lui un témoignage plus fort que « de le montrer épris de la gloire mortelle. » J'avoue, à la vérité, que Dieu était ignoré des méchants et qu'il a voulu en être connu, non pas qu'il sentit qu'il lui manquait quelque chose; mais afin que ceux qui le connaîtraient fussent délivrés de leurs misères. En effet, lorsque par une vertu secrète et divine il entre dans quelques hommes ou leur envoie son Christ, il ne le fait point pour distinguer les croyants d'avec les incrédules; mais il le fait, d'un côté pour arracher à leur misère ceux qui croient en lui et reconnaissent sa divinité; de l'autre, pour ôter aux incrédules tout prétexte d'excuse, fondé sur ce qu'ils n'auraient point connu la vraie doctrine. Comment donc Celse prouvera-t-il que, d'après nos maximes, Dieu soit semblable aux hommes nouvellement enrichis et orgueilleux de leurs richesses? Ce n'est point par orgueil ni par ostentation que Dieu désire nous faire comprendre et embrasser par la pensée toute son excellence; seulement, comme il sait que le bonheur absolu de l'ame humaine consiste dans sa connaissance et qu'il désire nous l'y voir placer, à cet effet il nous a envoyé son Christ, son Verbe, afin qu'il demeurât perpétuellement avec nous, et nous amenât à lui par une tendre familiarité. La foi chrétienne n'attribue donc à Dieu aucun désir de gloire mortelle.

**VII.** Après cette vaine plaisanterie que nous venons de réfuter, Celse est amené, on ne sait pourquoi, à conclure en ces termes : « Vous dites que Dieu ne sent pour lui-

« même aucun besoin d'être connu, mais que, désirant nous  
 « sauver, il vient à nous afin que ceux qui le reçoivent, se  
 « montrant bons, aient le salut ; et que ceux qui le rejettent,  
 « ouvertement mauvais, soient punis. « Cela posé, il interro-  
 « ge : « Eh quoi ! dit-il, après tant de siècles Dieu pense  
 « à faire rentrer les hommes dans la voie délaissée de la jus-  
 « tice : auparavant, il n'y pensait pas. » Je réponds que  
 Dieu n'a jamais cessé de vouloir que les hommes devinssent  
 justes ; qu'il l'a toujours eu à cœur ; et qu'après leur avoir  
 donné la raison, il les a mis en différentes occasions sur la  
 voie de la connaissance et de la pratique de la vertu. Au-  
 cune génération ne s'est écoulée, sans que la sagesse de  
 Dieu descendant dans les hommes qu'elle trouvait saints  
 n'en fit ses amis et ses prophètes. Les livres sacrés sont sous  
 nos yeux et dans nos mains pour nous montrer d'âge en  
 âge ces hommes qui furent saints, qui reçurent en eux l'es-  
 prit divin, et qui s'employèrent activement, chacun selon  
 la mesure de ses forces, à la conversion de leurs frères.

VIII. Du reste, il ne faut point s'étonner de voir en cer-  
 tains temps tels prophètes qui, par l'égalité et la constance  
 de leur vertu, surpassent, dans cette propriété admirable  
 de recevoir l'esprit de Dieu, les autres prophètes non-seu-  
 lement de leur temps, mais encore des siècles passés et  
 même des âges à venir. Il ne faut pas s'étonner non plus  
 si un événement singulier et utile à la race humaine, qui  
 n'a point eu de semblable dans le passé et qui n'en aura  
 point dans l'avenir, est arrivé en un temps plutôt qu'en tel  
 autre. La raison en est trop mystérieuse et trop haute pour  
 qu'un esprit vulgaire la puisse comprendre. Car pour réso-  
 oudre l'objection qui nous est faite, touchant la venue du  
 Christ : « Pourquoi après tant de siècles Dieu pense enfin  
 « à ramener les hommes dans les voies de la justice, et  
 « qu'auparavant il n'y pensait pas ; » pour résoudre, dis-je,  
 cette objection, il faudrait rechercher les causes de la dis-  
 persion des hommes et de la division des peuples, et expo-  
 ser pourquoi, « quand le Très-Haut divisait les nations,

« quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des anges de Dieu ; « pourquoi la part du Seigneur fut son peuple, et Israël « son héritage. » Il faudrait montrer pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là naissent en tel lieu et sous telle domination ; par quelle justice le Seigneur choisit Jacob pour son peuple et Israël pour son héritage ; pourquoi enfin il a été dit au Sauveur par son Père : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire. » Toutes ces diverses causes liées et d'accord entre elles, Dieu les emploie au gouvernement mystérieux de sa providence sur les âmes humaines, et il n'est personne qui puisse les comprendre et les expliquer.

IX. Qu'importent donc les vaines réclamations de Celse ? Après les nombreux prophètes employés à la correction de cet Israël, le Christ est venu pour réformer le monde entier. Il n'a pas eu besoin, comme dans la première dispensation, de verges, de chaînes, de supplices, pour châtier les hommes : quand celui qui sème est sorti pour semer, il lui a suffi d'instruire, et au même instant l'instruction a germé partout. Que si la durée du monde est enfermée dans des limites certaines et précises, parce que, ayant eu un commencement, il doit nécessairement avoir une fin ; si cette fin doit être inévitablement suivie du juste jugement de tous, tout Chrétien instruit à qui il appartient de sonder les mystères de ces dogmes, doit s'efforcer d'en établir la vérité, soit par l'Écriture, soit par les déductions logiques de la raison humaine : quant au simple fidèle à qui demeurent inintelligibles, à cause de la faiblesse de son esprit, les innombrables causes que la sagesse divine fait mouvoir, il doit, s'en remettant tout entier à Dieu et au Sauveur des hommes, n'avoir qu'un seul argument sur lequel il s'appuie avec une confiance inébranlable ; et cet unique argument est celui-ci : *Il l'a dit lui-même.*

X. Celse continuant, et, selon son usage, n'apportant dans la discussion d'autres preuves que son dire, nous

traîne en public et nous accuse d'enseigner de Dieu des choses très-peu saintes, très-peu religieuses. « Il est évident, dit-il, que ce qu'ils enseignent de Dieu est très-peu saint, très-peu religieux ; » et d'après lui, quand nous parlons des supplices nécessaires à la punition des coupables, nous ne croyons point à leur existence réelle, mais nous voulons faire peur aux simples. Là-dessus, il nous compare à ceux qui, dans les mystères consacrés au culte de Bacchus, effraient les assistants par l'apparition frauduleuse de spectres et de fantômes. Je laisse aux Grecs à défendre la cause de leur dieu Bacchus, et je renvoie à cette défense, s'il y a lieu, et Celse et ceux qui pensent comme lui. C'est aux Grecs à montrer si les mystères bachiques ont une cause raisonnable ou non. Quant aux nôtres, je les défends et je dis : Le but de la religion chrétienne étant de corriger les hommes, elle emploie deux moyens principaux pour y parvenir : d'un côté, elle nous menace des peines futures, et nous en montrant la nécessité, nous persuade ainsi qu'elles sont réelles, afin que cette persuasion nous soit utile pour les éviter ; de l'autre, elle promet la vie bienheureuse dans le royaume éternel à ceux qui, ayant bien vécu, auront mérité d'avoir Dieu pour roi.

XI. Plus loin, voulant démontrer que nous n'avons rien de remarquable ni de nouveau à dire sur le déluge ou l'embrasement du monde, mais que nous ajoutons foi à nos Écritures, seulement pour n'avoir pas compris l'opinion soit des Grecs, soit des Barbares, à ce sujet, Celse s'exprime ainsi : « Quoiqu'ils n'aient pas compris ces dogmes, ils ont ouï dire néanmoins qu'après de longs temps écoulés, après de nombreuses marches et contre-marches des constellations célestes, des embrasements et des déluges devaient successivement avoir lieu : or, comme le dernier de ces cataclysmes a été un déluge, celui des Deucalion, il s'imaginent que le premier qui arrivera maintenant sera un embrasement. Telle est la

« cause de leur erreur; voilà pourquoi ils nous disent que « Dieu doit descendre semblable à un bourreau, le feu à la main. » Certes, répondrons-nous, il est étrange que Celse, cet homme si profondément versé dans la lecture et l'étude de toutes les histoires en général, ait passé sous silence l'antiquité de Moïse dont une foule d'écrivains grecs rapportent la naissance vers les temps d'Inachus, père de Phoronée, et que les historiens d'Égypte et de Phénicie s'accordent à reconnaître comme très-ancien. Mais qu'il ouvre, s'il lui plaît, les deux livres de Flavius Josèphe sur les *Antiquités Juives*, il y pourra apprendre combien Moïse est plus ancien que tous ceux qui ont enseigné qu'il devait y avoir, d'intervalle en intervalle, des déluges et des embrasements successifs, et d'après lesquels, s'il faut en croire Celse, les Juifs et les Chrétiens, qui les ont mal compris, ont dit que « Dieu devait descendre semblable à un bourreau, le feu à la main. »

XII. Mais en outre, s'il doit survenir des changements dans l'ordre actuel du monde, et dans ces changements des déluges et des conflagrations; enfin, si l'Écriture y fait allusion, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, comme, par exemple, dans ce passage de Salomon : « Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait? Ce qui sera fait. » Tout cela n'intéresse en rien la discussion actuelle. Il suffit d'observer, sur ce point, que ce que Moïse et quelques prophètes, ces hommes si anciens, ont dit de l'embrasement du monde, ils ne l'ont point emprunté à d'autres. Les autres, au contraire, ajouterons-nous, s'il faut insister sur les temps, ont mal compris et mal enseigné cette doctrine de nos livres saints. De là vient qu'on a feint que des événements parfaitement semblables entre eux, dans le passé et dans l'avenir, d'une cause et d'un effet absolument les mêmes, devaient reparaitre inévitablement à des époques fixes et régulières. Quant à nous, nous ne lions aux mouvements des corps célestes ni le déluge ni l'em-

brusement, mais nous en attribuons la cause à la méchanceté humaine. Quand celle-ci est montée à son comble, nous disons que ces cataclysmes arrivent pour la détruire et purifier le monde. Que si, lorsque Dieu dit de lui-même : « Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ? » les prophètes ne laissent pas de nous le représenter comme descendant du ciel, nous prenons cette descente au figuré. Dieu descend, en effet, de sa hauteur, lorsqu'il s'abaisse au soin des hommes et surtout à la réformation des méchants. Ce sens a passé dans la langue usuelle. Quand on dit que le maître s'abaisse à l'enfant, le sage ou le philosophe au disciple ; c'est une image corporelle pour un sens spirituel. Personne ne s'y méprend. Il en est de même de ces expressions : *Dieu monte*, *Dieu descend*, que nous trouvons à chaque pas dans nos divines Écritures.

XIII. Mais puisque Celse dit que nous représentons Dieu descendant comme un bourreau, le feu à la main, et nous force ainsi malgré nous d'entrer dans de plus hautes questions, répondons-lui en aussi peu de mots que possible, nécessaires seulement à la défense, et qui suffisent néanmoins pour réprimer le rire moqueur de notre antagoniste, et plaire à ceux qui nous lisent. La divine Écriture appelle notre Dieu « un feu consumant ; des fleuves de feu sortent de sa face ; lui-même s'avance comme un feu qui dévore, comme une plante qui purifie. » Or, puisque Dieu est un feu consumant, que doit-il consumer ? La malice, disons-nous, et tout ce qui naît d'elle, dont le bois, le foin et la paille sont seulement les images dans le langage figuré de nos livres saints. Le méchant, y est-il dit, pose sur un fondement d'abord raisonnable, un édifice composé de bois, de foin et de paille. Si ces termes ont été employés par l'Apôtre dans leur sens naturel et expriment vraiment du foin, de la paille et du bois, le feu qui doit les dévorer sera aussi un feu naturel : on ne saurait le concevoir autrement. Mais s'il est évident au contraire que ces

termes figurés signifient les œuvres de l'homme méchant, la nature du feu qui doit les dévorer ne se présente-t-elle pas naturellement et inévitablement à l'esprit ? « L'ouvrage de chacun, dit l'Apôtre, sera éprouvé par le feu. « Celui qui aura bâti sur un fondement qui subsiste, en « recevra la récompense. Si l'ouvrage de quelqu'un est « consumé par le feu, il en portera la peine. » Cette œuvre brûlée, que peut-elle signifier, si ce n'est l'œuvre de la méchanceté ? Donc c'est dans le sens que je l'ai expliqué que notre Dieu est un feu consumant. Il entre dans l'homme comme un feu purificateur, afin de séparer le principe raisonnable de l'âme, du plomb de la malice et des autres matières impures dont le mélange adultère souille l'or et l'argent qui le composent, si j'ose m'exprimer ainsi. Ainsi les fleuves de feu qui sortent, suivant l'Écriture, de la face du Seigneur, en sortent pour consumer tout ce qui a pu se mêler d'impur à la pureté native de l'âme. Cela suffit pour réfuter cette accusation de Celse : « Telle est la cause de leur erreur ; voilà « pourquoi ils disent que Dieu doit descendre, semblable « à un bourreau, le feu à la main. »

XIV. Voyons maintenant ce que Celse prononce avec une sorte de dédain superbe : « Mais prenons, dit-il, la chose « de plus haut, et à l'aide de nombreux arguments. Je « ne dirai rien de nouveau, rien dont la vérité ne soit « avouée depuis long-temps. Dieu est bon, beau, heureux : « tout ce qu'il y a de plus beau, tout ce qu'il y a de meilleur, il le possède en soi. S'il descend aux hommes, il ne « peut le faire sans changer. Or, ce changement sera « nécessairement de bon en méchant, de beau en laid, « d'heureux en malheureux, de très-bon en très-mauvais. « Mais qui voudrait d'un changement pareil ? En outre, si « la nature des choses mortelles est de changer et de pouvoir revêtir d'autres formes, la nature immortelle ne « le peut pas, elle est toujours la même et immuable. « Donc ce changement ne saurait convenir à Dieu. » Je



crois avoir suffisamment répondu à tout cela, lorsque j'ai expliqué dans quel sens les saintes Écritures disent que Dieu descend. Pour cela faire, en effet, il n'a besoin ni de changer, ni de devenir de bon méchant, de beau laid, d'heureux malheureux, de très-bon très-mauvais : ce n'est là qu'un raisonnement absurde forgé par Celse ; voilà tout. Ce qui est vrai, c'est que Dieu immuable par sa nature descend aux hommes par sa providence et par le soin qu'il prend des choses humaines. La divine Écriture nous le représente comme immuable ; ici, elle dit de lui : *Tu es toujours le même* ; là, elle lui fait dire à lui-même : *Je ne change pas*. Il n'en est pas ainsi des dieux d'Épicure. Composés d'atomes, ils sont par cela même en danger de périr, et obligés de lutter éternellement contre les atomes. Le dieu même des stoïciens, étant corporel, n'existe plus tout entier après un embrasement général du globe ; son esprit seul survit, et son corps ne se renouvelle qu'avec le monde même. Car ces philosophes n'ont pu concevoir Dieu tel qu'il est naturellement, simple, incomposé, incorruptible, unique.

XV. Quant à celui qui est descendu parmi les hommes, il avait la nature de Dieu, et s'il s'est anéanti lui-même, c'est uniquement par amour pour eux et pour en être compris. Ce n'est pas à dire pour cela que de bon il soit devenu méchant, car il n'a jamais péché ; que de beau il soit devenu laid, car il n'a point connu le péché ; que du bonheur il soit tombé dans l'infortune, car en s'humiliant pour sauver le genre humain, il l'a fait sans rien perdre de sa félicité. On ne peut pas dire davantage que de très-bon il soit devenu très-mauvais ; comment en effet ceux qui sont très-mauvais pourraient-ils être en même temps doux et humains ? Quoi ! parce que le médecin voit des choses tristes à voir et en touche d'autres pénibles à toucher, afin de soulager les malades, direz-vous que de bon il devient méchant, de beau laid, d'heureux infortuné ? Et cependant cette comparaison même n'est pas exacte, car

**le médecin qui voit et touche ces choses dans le corps des autres n'est pas à l'abri du danger de les éprouver dans le sien.** Au contraire, celui qui guérit les souillures de nos âmes par la vertu du Verbe de Dieu qui est en lui, n'en peut lui-même connaître ni éprouver aucune. S'il semble à Celse que ce Dieu immortel, ce Verbe, en revêtant notre âme et notre corps, doit par cela seul changer de forme et devenir autre qu'il était auparavant, qu'il sache que ce Verbe, demeurant Verbe par sa nature, ne souffre rien de ce que l'âme et le corps ont accoutumé de souffrir. Seulement, afin de s'accommoder à la faiblesse de ceux qui ne peuvent soutenir l'éclat et la gloire de sa divinité, il se présente à eux comme ayant été fait chair et se sert d'une voix corporelle, jusqu'à ce que ceux que cet abaissement ne détourne point de le recevoir, élevés bientôt par lui à de plus hautes idées, puissent enfin le voir, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans sa forme typique.

XVI. Les formes en effet sous lesquelles le Verbe se présente à chacun de ceux qui suivent sa doctrine, sont diverses et multipliées : il s'accommode à tous et à chacun en particulier, suivant qu'ils se sont plus ou moins approchés de la vertu, ou qu'ils en ont atteint les dernières limites. Notre Dieu donc ne s'est pas transformé dans le sens que l'entendent Celse et ses partisans. S'il se montre, au haut de la montagne, sous une forme différente et bien autrement belle que celle qu'il avait au bas aux yeux de ceux qui n'ont pu le suivre, quelle en est la cause ? C'est que ceux qui restaient au bas de la montagne n'avaient point des yeux capables de soutenir ce spectacle glorieux et divin de sa mystérieuse transfiguration, car à peine pouvaient-ils soutenir son aspect ordinaire tel qu'il était parmi eux. De là vient que ceux qui ne pouvaient apercevoir ce qu'il y avait de plus éclatant en lui, disaient : « Nous « l'avons vu, il n'a ni éclat, ni beauté ; méprisé et le dé-  
« nier parmi les enfants des hommes. » C'est-là tout ce que je crois devoir dire contre l'opinion de Celse, qui ne

comprend pas ce que l'histoire nous raconte des changements et des transfigurations de Jésus, et qui ne sait pas distinguer dans sa personne le mortel d'avec l'immortel, et ce qui est de l'un ou de l'autre.

XVII. Et cependant ces histoires, entendues comme elles doivent l'être, n'ont-elles pas quelque chose de plus grave, de plus profond, que cette histoire de Bacchus, trompé d'abord par les Titans, précipité ensuite du trône de Jupiter, puis déchiré par eux, puis revivant dans son propre corps qui lui est rendu, et enfin montant au ciel? Quoi donc! les Grecs seuls pourront-ils avoir de semblables allégories appliquées à notre ame et à sa nature; et nous, il nous sera défendu de donner aucune interprétation, quelque naturelle et bien suivie qu'elle soit, des récits de cette divine Écriture, inspirés aux plus saints des hommes par l'esprit de Dieu qui habitait en eux? Disons-le donc sans détour, Celse n'a rien compris à nos Écritures; ce n'est point leur sens propre et réel qu'il combat, mais celui qu'il leur attribue. S'il eût compris ce que doit être éternellement la condition de l'ame dans la vie future, et ce qu'il faut croire de son essence et des principes qui la constituent, il ne trouverait pas si absurde qu'un être immortel se soit revêtu d'un corps mortel, non pas toutefois pour passer d'un corps dans un autre, comme l'expliquerait Platon, mais par une raison différente et bien autrement sublime. Il aurait vu son principal argument tomber devant cet amour envers les hommes qui le fait descendre pour racheter *les brebis perdues de la maison d'Israël*, comme parle mystérieusement l'Écriture; ces brebis, dis-je, qui s'étaient enfuies des montagnes, et vers lesquelles le pasteur de la parabole descend lui-même, laissant sur la montagne celles qui ne s'étaient point égarées.

XVIII. Comme Celse insiste long-temps sur ce qu'il ne comprend pas, il me force à m'y arrêter moi-même plus que je ne voudrais, et, par conséquent, à me répéter. Je

l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? Je ne veux en effet laisser sans réponse aucune de ses objections. Suivons-le donc : « Ou Dieu, dit-il, est changé « réellement en un corps mortel, ce qu'ils croient, mais « ce dont nous avons démontré plus haut l'impossibilité « absolue; ou, ne changeant pas, il fait que ceux qui le « voient le croient changé, et, en ce cas, il trompe, il « ment. Or, la tromperie, ou le mensonge, il n'importe, « est toujours un mal, à moins qu'on ne l'emploie en « faveur d'amis malades soit de corps, soit d'esprit, ou « pour éviter un danger que des ennemis vous préparent. « Mais aucun ami de Dieu n'est malade ni insensé, et lui- « même ne craignant personne, n'a aucun besoin de « tromper pour éviter un péril qui n'existe pas. » Cette objection exige deux réponses : l'une prise de la nature du Verbe divin qui est Dieu; l'autre de l'ame de Jésus. De la nature du Verbe, je dis que, comme les aliments se changent en lait, dans la nourrice, pour être propres à l'enfant; comme le médecin prépare la nourriture destinée aux malades, autrement que celle des hommes qui se portent bien; de même Dieu change la vertu du Verbe, qui est la nourriture propre à l'ame des hommes, selon les dispositions particulières de chacun d'eux et leur aptitude personnelle à le recevoir. Ainsi, dit l'Écriture, il est pour les uns un lait raisonnable, sans mélange; aux autres, plus faibles, une huile fortifiante; aux parfaits enfin, un aliment solide. Et cependant le Verbe ne cache pas frauduleusement sa nature, lorsqu'il nourrit chacun de nous d'une manière différente, précisément comme il a besoin d'être nourri. Il n'y a là ni fraude, ni mensonge. Mais si quelqu'un dit que l'ame de Jésus a été changée, par cela seul qu'elle est entrée dans un corps, je lui demanderai de quelle espèce de changement il entend parler. Si c'est d'un changement de substance, je ne le nie pas seulement de l'ame de Jésus, mais encore de toute autre ame raisonnable. Si l'on veut dire que, s'étant revêtue

d'un corps, elle n'a pu éviter qu'il n'agit sur elle et ne la fit souffrir à cause de l'union qu'ils ont eue ensemble et du lieu où il a fallu qu'elle vint pour s'unir à lui, qu'y a-t-il en cela d'indigne du Verbe que son ardent amour pour les hommes a fait descendre parmi eux pour être leur sauveur, faisant ainsi ce qu'aucun de ceux qui avaient avant lui tenté notre guérison n'avait pu faire? Les saints prophètes, qui ne l'ignoraient point, lui rendent à cet égard de nombreux témoignages; mais celui de Paul nous suffira ici : « Soyez dans la même disposition où a été Jésus-Christ; lui qui ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu; et qui s'est cependant anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. »

XIX. Que d'autres donc accordent à Celse, s'ils le veulent, que Dieu n'a point changé effectivement, mais qu'il a fait que ceux qui le voyaient ont cru qu'il l'était; pour nous, convaincus et persuadés que Jésus n'est point venu vers nous sous une vaine apparence, mais réellement, l'accusation de Celse ne nous touche pas. Cependant je prendrai la peine de la réfuter, et je le ferai en ces mots : Ne dis-tu pas toi-même, ô Celse, que lorsqu'il s'agit de guérir, il est permis de tromper et de mentir? Que trouves-tu donc d'absurde à ce qu'il soit advenu quelque chose de semblable là où il s'agissait du salut commun de tous les hommes? N'arrive-t-il pas, en effet, qu'à l'aide de discours mensongers, pareils à ceux dont les médecins se servent de temps en temps vis-à-vis de leurs malades, on corrige plus aisément les mœurs que si on y employait sans aucun détour la vérité toute nue? Ce qui soit dit néanmoins pour la cause d'autrui et non pour la nôtre. Si

de tels moyens sont permis en faveur d'amis malades, comment ne le seraient-ils pas vis-à-vis du genre humain tout entier, surtout n'étant pas employés de dessein formé, mais par suite de causes accidentelles ? Certes, pour guérir les hommes et leur rendre la raison qu'ils avaient perdue, le Verbe avait bien le droit de choisir telle voie qu'il eût jugée la plus utile. Quant à cette partie de l'objection de Celse, « qu'on peut tromper pour éviter un péril ; mais « que Dieu n'ayant personne à craindre n'a personne à « tromper pour éviter un péril qui n'existe pas, » cela n'a point de sens et ne mérite aucunement d'être réfuté. Qui jamais, en effet, a rien dit de semblable de notre Sauveur ? Pour ce qui est de cette autre partie de la même objection, « aucun ami de Dieu n'est ni malade ni insensé, » j'y ai déjà répondu en répondant aux autres. J'ai dit que cette grâce n'a pas été faite par lui à des malades ou à des insensés qui fussent déjà ses amis, mais afin que ceux qui avaient cessé de l'être par suite des maladies de leur ame et de l'aliénation de leur raison, le redevinssent. Jésus, en effet, dit ouvertement qu'il a souffert pour tous ceux qui ont péché, afin de les délivrer de leurs péchés et de les rendre justes.

XX. Celse ensuite introduit les Juifs d'un côté et les Chrétiens de l'autre : les Juifs, expliquant pourquoi ils attendent encore le Christ ; les Chrétiens, sur quoi ils se fondent pour croire et affirmer qu'il est venu. Examinons rapidement l'un et l'autre. Voici d'abord comment il fait parler les Juifs : « La vie humaine étant pleine de « toute sorte de vices et d'impuretés, il est nécessaire que « Dieu envoie quelqu'un pour punir les méchants et tout « purifier comme au temps du premier déluge. » Or, puisqu'à cette considération les Chrétiens, au su de tout le monde, en ajoutent d'autres, on peut assurer que dans ce passage Celse les a en vue aussi bien que les Juifs. Mais quoi d'absurde, si le mal inondant la terre, quelqu'un vient pour la purifier et traiter tous les hommes en général, et

chacun d'eux en particulier, comme il a mérité de l'être? Est-il indigne de Dieu d'obvier à une corruption universelle par un renouvellement intégral de toutes choses? Les Grecs eux-mêmes savent que, d'intervalle en intervalle et après de certaines révolutions, la terre est purifiée par l'eau ou par le feu. A ce sujet, Platon dit quelque part : « Quand les dieux, afin de purifier la terre au moyen « des eaux, la couvrent d'un déluge, alors les habitants « des montagnes, etc. » Est-ce que ces choses dans la bouche des Grecs ont du poids et de l'autorité; et que dans la nôtre, même pour ceux qui en louent les Grecs, elles sont viles et de nul prix? Mais quoi! juge-t-on des choses, quand on le veut faire avec ordre et avec soin, par l'ancienneté de ceux qui les ont écrites, ou plutôt n'en juge-t-on pas par ce qu'elles présentent de grave, de suivi, de lié et d'uni entre elles?

XXI. Au reste, je ne sais pas pourquoi Celse veut que l'éversion de la tour de Babel soit un événement semblable dans sa cause et dans ses effets au déluge qui, selon le sentiment commun des Juifs et des Chrétiens, a purifié la terre. En effet, lors même que l'histoire de cette tour, racontée dans la Genèse, ne renfermerait rien en soi de mystérieux, lors même qu'elle serait aussi parfaitement claire que Celse s'imagine qu'elle l'est, je n'en apercevrais pas davantage quel rapport il peut y avoir dans son esprit entre l'éversion de cette tour et la purification de la terre, à moins peut-être qu'il ne fasse allusion à la confusion des langues. Mais quiconque comprendra cette histoire et la voudra traiter convenablement, en montrera d'abord le sens littéral, et s'efforcera ensuite d'en lever les voiles mystiques. Cependant, comme Celse prétend que Moïse a pris de l'histoire, altérée et corrompue, des fils d'Aloüs, celle qu'il nous fait de la tour et de la confusion des langues, il faut lui répondre d'une part que personne avant Homère n'avait parlé de ces fils d'Aloüs; de l'autre, que l'histoire de la tour a été écrite par Moïse, auteur plus

ancien non-seulement qu'Homère, mais même que l'inventeur des lettres grecques. Lequel donc des deux a altéré les écrits de l'autre ? Est-ce l'écrivain de la fable des Aloïdes qui a copié l'histoire de la tour ? Est-ce l'historien de la tour et de la confusion des langues qui a copié la fable des Aloïdes ? Mais il n'y a pas de juge équitable qui ne reconnaisse que Moïse est plus ancien qu'Homère. Celse veut aussi que ce que Moïse raconte dans la Genèse de Sodome et de Gomorrhe dévorées par le feu du Ciel en punition de leurs péchés, soit pris de l'histoire de Phaëton, et il compare entre eux les deux récits. Toutes ces erreurs découlent de la même source, la non observation de l'ancienneté incontestable de l'auteur de la Genèse. En effet, tous les écrivains qui ont parlé de cette fable de Phaëton paraissent moins anciens qu'Homère, qui l'est lui-même beaucoup moins que Moïse. Nous ne nions donc pas que le monde ne doive être purifié par le feu, afin que les vices soient abolis, et l'universalité des choses renouvelée ; nous l'avouons au contraire, et nous reconnaissons l'avoir appris des livres sacrés de nos prophètes. Car puisque les prophètes, comme nous l'avons fait voir plus haut, ont justifié par l'accomplissement de leurs prédictions qu'ils étaient divinement inspirés, l'expérience du passé nous engage à les croire pour l'avenir, ou pour mieux dire à croire à l'Esprit divin qui habitait en eux.

XXII. « Les Chrétiens, poursuit Celse, ajoutant d'autres « considérations à celles alléguées par les Juifs, disent que « le Fils de Dieu a déjà été envoyé à cause des péchés de « ces mêmes Juifs, et que ceux-ci, en accablant Jésus de « tourments immérités et en l'abreuvant de fiel, ont dé- « tourné sur eux toute la colère de Dieu. » Ce que disent les Chrétiens, l'accuse de fausseté qui voudra, s'il peut prouver qu'avant qu'un siècle fût écoulé depuis le supplice de Jésus, la nation tout entière des Juifs n'a pas été chassée de ses antiques demeures. Car enfin, si je ne me trompe, quarante-deux ans après que Jésus a été élevé en croix,



Jérusalem a été détruite et renversée de fond en comble : et jamais, depuis le jour où ils s'assemblèrent en corps de nation, ces Juifs n'ont été privés des cérémonies de leur culte, et soumis à de plus forts qu'eux pendant un si long espace de temps. Si, à cause de leurs péchés, ils ont paru quelquefois être abandonnés, secourus bientôt néanmoins, et ramenés dans leurs foyers, ils ont pu vaquer en paix aux prescriptions et aux sacrifices de la loi. De toutes les preuves qui démontrent qu'il y avait en Jésus quelque chose de divin, celle-ci peut-être est la plus forte, qu'on tire des calamités si nombreuses et si terribles que les Juifs, à cause de lui, ont éprouvées et éprouvent encore. Et à cela nous ajouterons de plus, avec une pleine confiance, qu'ils ne retourneront jamais à l'heureux état dans lequel ils ont vécu autrefois. C'est en effet le crime le plus atroce qu'il soit possible de concevoir, que d'avoir opprimé traîtreusement le Sauveur du genre humain dans la ville même où ils offraient à Dieu ces sacrifices, symboles des grands mystères. Il a donc fallu que cette ville où Jésus-Christ avait souffert, fût renversée de fond en comble, la race juive dissipée, et d'autres appelés à l'héritage de Dieu, l'éternelle béatitude. Or, ces nouveaux appelés sont les Chrétiens, à qui est parvenue la doctrine d'un culte pur et fraternel, et qui ont reçu des lois nouvelles accommodées aux divers besoins d'une république établie dans tout l'univers ; au lieu que les premières ayant été données à un peuple seul, gouverné par des rois de sa race et de mœurs semblables aux siennes, ne pourraient être aujourd'hui à l'usage de tous les peuples, ni observées par eux.

XXIII. Celse ensuite, confondant dans ses railleries accoutumées les Juifs et les Chrétiens, les compare « à une « troupe de chauve-souris, à des fourmis sortant de leur « trou, à des grenouilles autour d'un marais, à des vers « réunis dans un des coins de leur borbier, discutant « ensemble quels sont ceux d'entre eux qui ont le plus « péché, et se disant les uns aux autres : Nous sommes

« ceux à qui Dieu montre d'avance et prédit tout ; pour  
 « nous seuls négligeant le monde entier, le cours des as-  
 « tres, la terre et tout ce qu'elle enferme, il met à notre  
 « service et sa providence et ses soins ; vers nous seuls il  
 « envoie et ne cesse en aucun temps d'envoyer des prophè-  
 « tes, s'inquiétant par quel moyen le plus facile et le plus  
 « sûr nous pouvons lui être unis éternellement. Il est Dieu,  
 « fait-il dire encore à ces vers qui nous représentent, il  
 « est Dieu, mais après lui nous occupons le premier  
 « rang. Il nous a faits entièrement semblables à lui. Tout  
 « lui est soumis, la terre, l'eau, l'air, les astres. Tout a  
 « été fait pour nous, il est juste que tout nous obéisse. Mais  
 « (ce sont toujours les vers, ou pour mieux dire, nous qui  
 « parlons), puisqu'il en est parmi nous qui se souillent de  
 « péchés, Dieu viendra ou enverra son Fils afin de livrer  
 « aux flammes les impies, et que ceux d'entre nous qui  
 « resteront possèdent avec lui la vie éternelle. Ces absur-  
 « dités, ajoute-t-il en terminant sa fiction, seraient vrai-  
 « ment plus supportables dans la bouche des vers et des  
 « grenouilles, que dans celle des Juifs et des Chrétiens. »

XXIV. Pour réfuter ces vaines accusations, j'interroge ceux qui les approuvent, et je leur demande : Sont-ce tous les hommes en général que vous comparez, relativement à la prééminence de Dieu, aux chauve-souris, aux fourmis, aux vers, aux grenouilles ; ou exceptez-vous de la comparaison les hommes qui vivent selon la raison et se gouvernent par ses lois ? ou enfin sont-ce seulement les Chrétiens et les Juifs que vous méprisez et que vous comparez aux animaux, parce qu'ils professent des dogmes qui ne vous plaisent point ? Quelle que soit de ces deux pensées celle que vous adoptez, la réponse ne me manquera pas, et je vous prouverai, autant qu'il sera en moi, que, soit que vous le disiez de tous les hommes, ou seulement de nous seuls, ce n'en est pas moins une injure gratuite envers l'humanité tout entière. Supposons d'abord que vous dites que tous les hommes en général, si on les

compare avec Dieu, sont semblables à ces vils animaux, par la seule raison que la faiblesse humaine ne saurait soutenir aucun parallèle avec la grandeur divine. Mais de quelle bassesse voulez-vous parler? répondez, critiques. Serait-ce de celle du corps? Sachez qu'en ceci, quand on consulte la saine raison, le plus ou le moins de grandeur dans les êtres ne se mesure pas sur celle que leurs corps peuvent avoir; sans quoi les vautours et les éléphants l'emporteraient sur les hommes, comme plus forts, plus grands, ou doués d'une plus longue vie. Or, quelle personne en son bon sens a jamais dit qu'il faille estimer les êtres privés de raison, parce qu'ils sont plus grands, que ceux qui en sont doués, parce qu'ils le sont moins? La participation seule de la raison élève l'être qui en jouit bien loin au-dessus de ceux qui ne possèdent pas cet avantage. Personne donc ne fera cet outrage à l'homme, pas même ces natures choisies et heureuses que vous appelez bons génies, et auxquelles nous avons coutume de donner le nom d'anges de Dieu, ou toute autre nature supérieure à l'homme, à cause que leur raison est parfaite et embellie par toutes les vertus.

XXV. Mais si ce n'est point à cause de la petitesse de son corps que vous méprisez l'homme, si c'est à cause de son ame, la considérant comme de beaucoup inférieure aux autres natures douées de raison et très-saintes, parce que le vice la corrompt et y fait son séjour, pourquoi les méchants, parmi les Chrétiens ou parmi les Juifs, seraient-ils plutôt semblables aux chauve-souris, aux fourmis et aux vers, que les méchants de toute autre nation? Car, sur ce fondement, tout homme qui s'abandonne sans frein à ses passions, devient inévitablement, par rapport aux autres hommes, une chauve-souris ou un ver, une fourmi ou une grenouille. Ainsi donc, lors même que vous seriez un Démosthènes, si vous étiez aussi corrompu que lui, vous souillant par des actions aussi honteuses; lors même que vous posséderiez tout entière son éloquence, ou celle de cet autre orateur illustre, Antiphon, qui, dans un livre à peu

près du même titre que celui de Celse, *De la Vérité*, combat la Providence et s'efforce de l'exiler du monde, vous n'en seriez pas moins des vers se roulant dans un des coins de leur borbier, je veux dire le borbier de l'ignorance et de l'erreur. Cependant, pour en dire notre sentiment, la nature intelligente, quelle qu'elle soit, ne peut jamais être assimilée raisonnablement à la brute. Car, capable de vertu, et en ayant en elle-même non-seulement l'image, mais encore des semences qui ne peuvent en être totalement extirpées, cette puissance d'être vertueux qui lui est propre, détruit la possibilité de toute assimilation de ce genre. De toutes ces observations il résulte invinciblement que les hommes, pris en général, ne peuvent être abaissés au rang de la brute, même quand on les met en parallèle avec la divinité; car la raison tirant son origine du Verbe qui est en Dieu, il est impossible que l'être raisonnable soit absolument étranger à ce même Dieu: il en résulte aussi que les méchants d'entre les Juifs et les Chrétiens, qui, pour parler selon la vérité, ne sont réellement ni Chrétiens ni Juifs, ne méritent pas mieux d'être comparés à des vers se roulant dans leur borbier, que tout autre méchant de quelle nation que ce soit. Donc, puisque la nature de la raison empêche d'admettre toute comparaison de ce genre, gardons-nous bien de faire à la nature humaine, à cette nature propre à la vertu, l'injure de la comparer à de tels animaux, lors même qu'elle pèche par ignorance.

XXVI. Maintenant, si les Chrétiens et les Juifs, à cause de dogmes que Celse n'approuve point et qu'il ne paraît pas même avoir jamais connus, sont à ses yeux des fourmis ou des vers, et que les autres hommes ne le soient pas, voyons, comparons un instant les dogmes si connus des Juifs et des Chrétiens avec ceux des autres nations. Dans cet examen, que voyons-nous? Que ces hommes qui en regardent d'autres comme des vers doivent bien plutôt eux-mêmes passer pour des fourmis et des grenouilles,

eux qui, ayant perdu la pure connaissance de Dieu et trompés par une vaine image de piété, adorent des animaux privés de raison, de vains simulacres, ou même quelques-uns des corps admirables mais inanimés de cet univers, dont la beauté devait seulement les porter à admirer et adorer celui qui les a faits. Au contraire, ceux-là sont vraiment des hommes, ou plutôt ils sont au-dessus de l'homme, qui, prenant pour guide la raison, de l'adoration de la pierre et du bois, de l'or et de l'argent, estimés à si haut prix, enfin de toutes ces choses brillantes, quelles qu'elles soient, que ce monde peut enfermer, se sont élevés au culte de celui qui a tout créé; qui, certains que seul il peut suffire à tous, qu'il voit toutes les pensées, entend toutes les prières, lui adressent les leurs, font toutes leurs actions dans la pensée qu'il est présent à chacune d'elles, et persuadés qu'il les entend, tremblent à tout moment de dire quelque chose qui lui déplaît. Cette admirable piété que ni les fatigues, ni le péril d'une mort prochaine, ni les raisonnements captieux de la sagesse humaine ne peuvent affaiblir, ne leur servira-t-elle de rien pour être exemptés de l'ignoble comparaison employée par Celse? Quoi! ceux qui étouffent en eux la passion des voluptés obscènes qui énerve et amollit les courages, ceux qui les enchainent, dis-je, uniquement parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne peuvent arriver à la familiarité avec Dieu que par la voie pénible de la tempérance; ces hommes vous sembleront être les frères des vers, les parents des fourmis, et semblables aux grenouilles? Quoi! la justice, cette vertu splendide qui garde la foi envers le prochain, base de toute société humaine, cette vertu d'où découle la bonté, l'équité, la douceur, l'humanité, n'empêchera point que celui qui les possède ne soit parmi vous comparé aux chauve-souris? Ah! plutôt ne sont-ce pas ces hommes dont la plupart ouvrant à la fois leur ame et leur corps aux passions les plus honteuses, vont sans pudeur au-devant de toute prostituée, et

soutiennent même qu'il n'y a là aucun mal, ne sont-ce pas ceux-là qui sont des vers enfoncés et roulés dans la boue? Et pour tout dire, comparez-leur ces disciples du Christ, instruits à ne pas faire des membres de leur maître, de ce corps dans lequel habite le Verbe, les membres d'une prostituée; qui ont appris que le corps animé par une âme douée de raison, est par cela même consacré au Dieu suprême et en devient le temple, lorsque l'homme rend au Créateur tout ce qu'il lui doit; qui enfin ayant horreur de souiller par une volupté illicite, quelle qu'elle soit, ce temple de Dieu, font de la tempérance une des parties essentielles de la religion.

XXVII. Je passe sous silence tant d'autres crimes en vigueur parmi les hommes, dont peut-être ne sont pas exempts ceux qui se glorifient d'être philosophes. Car la philosophie a de faux adeptes, et en grand nombre, qui disent lui appartenir, mais qu'elle ne reconnaît pas comme siens. Je ne dis pas que tous ces crimes se trouvent chez ceux qui ne sont ni Juifs ni Chrétiens; mais ce que j'affirme, c'est qu'ils ne se trouvent pas chez les Chrétiens, si l'on considère proprement ce que c'est que d'être chrétien; ou que, s'ils s'y trouvent, ce n'est pas du moins parmi ceux qui vont à l'assemblée, qui assistent aux prières publiques et n'en sont pas exclus; à moins peut-être que quelqu'un ne s'y glisse furtivement et par fraude. Nous ne sommes donc pas une assemblée de vers, nous qui, contre les Juifs, à l'aide des Ecritures dont ils reconnaissent eux-mêmes la divinité, combattons et prouvons que celui qui a été prédit est déjà venu, et que les Juifs, à cause de la gravité et de la multitude de leurs péchés, en ont été abandonnés; nous qui, ayant reçu le Verbe, fondons en lui une espérance parfaite, espérance appuyée sur notre foi en lui, nous enfin dont le genre de vie nous éloignant de toute impureté et de tout vice, peut nous conduire à une intime familiarité avec lui. Aucun donc de ceux qui s'avouent Juifs ou Chrétiens ne dira simplement:

C'est principalement pour nous que Dieu a fait le monde et réglé l'ordre des cieux ; mais il dira avec Jésus, qui l'a ainsi enseigné : Si quelqu'un est d'un cœur pur, s'il est doux, pacifique, supportant patiemment le péril pour la cause de la religion, celui-là peut à bon droit se confier à Dieu et dire, si le sens des prophéties ne lui est point caché : C'est à nous qui croyons, que Dieu a montré d'avance et prédit toutes choses.

XXVIII. Cependant, puisque Celse attribue aux Chrétiens, qu'il regarde comme des vers, les paroles suivantes : « Dieu pour nous seuls néglige le monde, le cours des « astres, la terre et tout ce qu'elle enferme ; pour nous « seuls il prévoit, il veille ; à nous seuls il envoie des prophètes et ne cesse jamais de nous en envoyer, s'inquié- « tant du moyen par lequel nous pouvons lui être unis ; » puisque Celse nous attribue ces pensées, il faut bien lui répondre qu'elles n'ont jamais été les nôtres. Nous lisons en effet, et nous avons appris, que « Dieu aime tout ce « qui est et qu'il ne hait rien de tout ce qu'il a fait, car il « n'eût rien créé qu'il eût dû haïr. » Nous lisons aussi : « Vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à « vous, Dieu qui aimez les ames. Votre esprit est bon et « doux en toutes choses. C'est pourquoi vous châtiez peu à « peu ceux qui s'égarent ; vous les avertissez, vous les re- « prenez de leurs fautes. » Enfin est-ce nous qui dirions que « Dieu abandonne le monde entier et le cours des « astres, et qu'il néglige toute cette vaste étendue de « l'univers pour n'avoir soin et ne s'occuper que de nous « seuls ? » nous qui savons que dans nos prières, nous devons toujours penser et dire : « La terre est pleine de la « miséricorde du Seigneur ; la miséricorde du Seigneur « est sur toute chair ; Dieu est bon, lui qui fait lever son « soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les « justes et sur les injustes ; » lui enfin qui nous exhorte, si nous voulons être ses enfants, à suivre ses exemples et à embrasser tous les hommes, autant qu'il est en nous,

dans le même amour et dans les mêmes bienfaits. Lui-même, en effet, est appelé le Sauveur de tous les hommes, et principalement des fidèles; il est aussi appelé son Christ, c'est-à-dire la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. Les Juifs peut-être défendraient autrement leur cause particulière, mais cela ne convient pas aux Chrétiens, à qui il a été dit : « Dieu a fait éclater son amour envers nous, puisque, lorsque nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous au temps marqué. Et certes, à peine quelqu'un voudrait-il mourir pour un homme juste; peut-être néanmoins que quelqu'un ne refuserait pas de mourir pour un homme bon. » Or maintenant il est enseigné que Jésus, à qui nous donnons le nom de Christ de Dieu d'après l'usage constant de nos Écritures, est venu pour tous les pécheurs indistinctement, en quelque lieu qu'ils soient, afin que, quittant le péché, ils croient eux-mêmes en Dieu.

XXIX. Quant à ces paroles : « Il est Dieu, mais nous occupons le premier rang après lui, » Celse les aura peut-être entendues de la bouche de quelqu'un de ceux qu'il appelle des vers. En cela il juge exactement comme ceux qui imputent à toute une secte de philosophes la sottise vanité d'un jeune écolier, parce que celui-ci, fier de trois jours de leçons, se croit au-dessus des autres hommes et les regarde avec mépris. Pour nous, nous savons qu'il y a plusieurs êtres plus excellents que l'homme. Nous lisons en effet : « Dieu est debout dans l'assemblée des dieux, » et non point de ces dieux qu'adore le vulgaire parmi les Gentils, « car tous les dieux des nations sont des démons. » Nous lisons donc que « Dieu est debout dans l'assemblée des dieux, et qu'il juge les dieux. » Mais nous savons « que s'il est des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père, d'où procèdent



« toutes choses, et qui nous a faits pour lui; et un seul  
 « Seigneur, Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été  
 « faites, et nous sommes par lui. » Nous n'ignorons pas  
 non plus que les Anges sont tellement au-dessus des  
 hommes, que la perfection dans ceux-ci consiste à de-  
 venir égaux à ceux-là. « Car, au jour de la résurrection,  
 » les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de  
 » maris; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le  
 » ciel. » Nous savons qu'il existe entre eux un ordre ou  
 hiérarchie d'après laquelle les uns sont appelés *Trônes*,  
 les autres *Dominations*, ceux-ci *Pouvoirs*, ceux-là *Princi-  
 pautés*; et que nous, les hommes, laissés loin derrière eux  
 à un long intervalle, nous avons cependant l'espoir de leur  
 devenir semblables, si nous vivons selon la vertu et les  
 règles de la raison. Enfin, comme « ce que nous serons un  
 « jour ne paraît pas encore, nous savons que, quand il  
 « viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui,  
 « parce que nous le verrons tel qu'il est. » Du reste ces  
 paroles : « Dieu est le premier de tous les êtres, mais nous  
 « occupons le premier rang après lui, » me paraissent  
 d'une interprétation facile; car soit qu'on les ait recueillies  
 de la bouche de quelqu'un qui les comprend bien, ou de  
 celle de personnes qui, en les comprenant, les détournent  
 à un mauvais sens, il n'importe; il suffit de comprendre  
 sous cette maxime les êtres doués de raison, ou pour  
 mieux dire, qui, à l'usage de la raison, ajoutent la pratique  
 de la vertu. Selon nous, en effet, la vertu est la même  
 dans toutes les natures bienheureuses; en sorte que la  
 vertu de l'homme est la même que celle de Dieu. De là le  
 précepte qui nous est adressé : « Soyez parfaits comme  
 « votre Père céleste est parfait. » C'est donc une méchante  
 comparaison que celle de l'homme de bien avec le ver; de  
 l'homme pieux avec la fourmi; de l'homme juste avec la  
 grenouille. Jamais, sans la plus grande injustice, celui  
 dont l'ame est éclairée de la pure lumière de la vérité ne  
 peut être comparé à de si vils animaux.

XXX. Ce que Celse fait dire ensuite aux vers qu'il met en scène : « Dieu nous a faits entièrement semblables à lui, » il me semble l'avoir pris d'un passage de la Genèse dont il n'a pas compris le sens. Voici ce passage : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Mais s'il eût su la différence qu'il y a entre faire à l'image de Dieu, et à sa ressemblance; s'il eût fait attention que, dans l'Écriture, Dieu dit bien : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » mais que, quand il le crée, alors il le fait à son image et non à sa ressemblance, certes il ne nous accuserait pas de dire que nous sommes entièrement semblables à Dieu. Nous ne disons pas non plus que « les astres nous sont soumis; » car la résurrection des justes, événement dont les sages ont l'intelligence, est comparée par l'Apôtre au soleil, à la lune et aux astres. « Le soleil, dit-il, a son éclat, la lune a le sien, et les étoiles le leur; et entre les étoiles l'une est plus brillante que l'autre. Il en est de même de la résurrection des morts. » La même pensée prophétique avait été exprimée auparavant et de la même manière à peu près par Daniel. Celse ajoute que nous disons : « Toutes choses nous sont soumises. » Peut-être ne l'a-t-il jamais entendu dire par aucun de nos sages; peut-être même ignore-t-il le commandement que nous avons reçu : « Que le plus grand d'entre vous soit le serviteur de tous. » Cependant quand les Grecs disent que le soleil et la nuit sont faits pour l'usage des mortels, on les en loue et on ajoute à cette maxime de glorieux commentaires. Nous, au contraire, soit que nous ne le disions pas, soit que nous le disions en d'autres termes, il n'importe, il faut que Celse nous intente un procès. « Puisqu'il en est parmi nous, fait-il dire ensuite aux vers qui nous représentent, qui se souillent de péchés, Dieu viendra ou enverra son Fils afin de livrer les impies aux flammes, et que nous qui resterons jouissons avec lui de la vie éternelle. » Voyez, dans ce passage, comme ce vil bouffon parle de la doctrine

du jugement dernier, du supplice des méchants et de la récompense des bons, comme il la tourne en jeu, en risée, en raillerie ! Grave philosophe ! Il conclut enfin et s'écrie : « Toute cette dispute serait plus supportable entre des vers et des grenouilles, qu'entre les Juifs et les Chrétiens. » Cependant nous ne l'imiterons point, nous ne dirons rien de semblable des philosophes qui se vantent d'avoir exploré à fond la nature de toutes choses, disputant entre eux comment tout a été établi, comment ont été faits le ciel, la terre, et tout ce qu'ils enferment ; si les âmes n'ont été ni faites ni créées par Dieu, si elles sont gouvernées par lui, et si elles passent d'un corps dans un autre corps ; enfin si, naissant avec lui, elles sont immortelles ou non. Car, au lieu d'approuver et de louer l'occupation de ceux qui s'adonnent ainsi à la recherche de la vérité, on les pourrait railler, et leur dire malignement qu'ils sont de véritables vers plongés dans la boue de la vie humaine, et que néanmoins, oubliant leur bassesse, ils prononcent en maîtres dans les choses les plus sublimes, comme s'ils les entendaient, et prétendent être arrivés à une hauteur où personne ne peut atteindre, à moins d'y être porté par le souffle même de la divine vertu. « Qui d'entre les hommes, en effet, connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. » Mais nous n'en sommes pas venus à ce point de folie, de comparer l'intelligence humaine (je me sers de ce mot dans l'acception commune), cette intelligence qui dans ces hommes illustres méprise les choses vulgaires, et se livre tout entière à la recherche de la vérité, de la comparer, dis-je, aux mouvements des vers ou d'autres animaux semblables. Bien plus, nous rendons de bonne foi ce témoignage à quelques philosophes grecs, « qu'ils ont connu Dieu, Dieu s'étant lui-même fait connaître à eux, quoiqu'ils ne l'aient point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces, mais ils

« se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. Ces hommes qui se disaient sages sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible, en l'image d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents. »

XXXI. Ensuite, pour mieux prouver que les Juifs et les Chrétiens ne diffèrent en rien des animaux auxquels il les a comparés, Celse ajoute : « Les Juifs furent des esclaves fugitifs échappés de l'Égypte, qu'aucune action éclatante n'a jamais honorés, et méprisés par toutes les autres nations. » Mais nous avons déjà prouvé que les Juifs n'étaient ni des esclaves, ni des Égyptiens, mais des Hébreux venus en Égypte. Si Celse prétend qu'ils ont été méprisés toujours et partout, parce que les écrivains grecs en font très-rarement mention, il est bon de le réfuter, et cela est facile. Car, si quelqu'un étudie avec soin la forme primitive de leur république et les dispositions de leurs lois, dans ces Juifs si méprisés, il trouvera des hommes dont la vie sur la terre était l'image de la vie céleste, qui ne reconnaissaient d'autre Dieu que le Dieu suprême, et ne souffraient parmi eux aucun faiseur d'images. Point de peintre, point de sculpteur ; la loi prévoyante les avait bannis de leur société, afin de détruire la possibilité de ces simulacres dont l'effet est d'entraîner à l'erreur les hommes faibles et ignorants, de détourner l'œil de l'âme de la contemplation de Dieu, et de l'abaisser vers la terre. Telle était donc cette loi entre plusieurs autres : « Ne péchez point, en vous faisant quelque image taillée ou d'homme ou de femme, ou quelque ressemblance des animaux de la terre, ou des oiseaux qui volent dans l'air, ou des reptiles qui se traînent sur la poussière, ou des poissons qui se meuvent dans l'eau. » L'intention de la loi était qu'ils s'en tinsent à la vérité de chaque être particulier, sans la déguiser par ces fausses apparences d'homme ou de femme, de bêtes ou d'oiseaux, de reptiles ou de poissons. Mais voici ce qui est glorieux

et magnifique : « De peur que levant les yeux au ciel, et voyant le soleil, la lune et tous les astres du ciel, vous ne tombiez dans l'erreur et ne les adoriez. » Combien d'ailleurs était admirable la police d'un État où l'efféminé ne pouvait se montrer en public ; où la prostitution, cette vivante excitation des passions de la jeunesse, n'était pas soufferte ; où les plus justes de tous, désignés au choix de leurs concitoyens par l'intégrité d'une longue vie, présidaient aux arrêts de la justice, et par un usage constant et particulier à la langue hébraïque, recevaient le nom de dieux, à cause de leur probité plus qu'humaine ; où l'on voyait la nation tout entière adonnée à l'étude de la sagesse, ayant des jours fixes appelés sabbats, et d'autres jours de fêtes, destinés à l'explication publique des lois divines ! Que dirai-je des différents ordres de leurs prêtres, des rites de leurs sacrifices sous lesquels étaient cachés d'innombrables symboles dont un esprit attentif découvre aisément la sublimité ?

XXXII. Et cependant, comme la nature humaine n'a rien de stable et de ferme, il a fallu que cette république dégénérait peu à peu de sa constitution primitive. Alors la Providence l'a changée, comme toutes les autres choses qui ont besoin de changement, et à la place des Juifs elle a appelé de toutes les nations des hommes fidèles à qui elle pût confier le culte saint enseigné et prescrit par Jésus. Or ce Jésus, non-seulement doué de sagesse, mais participant de la Divinité, a détruit en entier le culte des démons terrestres à qui plaisaient la fumée de l'encens, la graisse et le sang des victimes, et qui, semblables aux Titans et géants célébrés par la fable, détournaient les hommes de la connaissance de Dieu. Il a fait plus : sans s'inquiéter des embûches que ces démons tendent surtout aux hommes de bien, il a établi des lois dont l'observation assure la félicité de ceux qui les suivent. Désormais donc ceux-ci n'ont plus besoin d'offrir aux démons des victimes qui les flattent et les apaisent. Que dis-je ? ils les mé-

prisent ouvertement, appuyés sur le secours que le Verbe de Dieu accorde à ceux qui élèvent en haut leurs yeux et leurs pensées vers lui. Et parce que telle était la volonté de Dieu que la doctrine de Jésus prévalût parmi ces hommes, tous les efforts des démons contre elle ont été vains; toutes leurs machines pour anéantir le nom chrétien ont échoué. En vain contre cette religion sainte ils ont allumé toutes les haines, et appelé à leur aide les rois, les sénats, les grands, les peuples même ignorants de l'entreprise injuste et criminelle dont on les rendait complices, le Verbe de Dieu a tout vaincu; et comme si ses forces se fussent accrues par les obstacles mêmes qu'on lui opposait, il a été toujours en progressant, et a récolté une moisson plus abondante d'ames. Dieu le voulait ainsi. Quoique ces observations m'aient entraîné hors de mon sujet, je les ai crues nécessaires. J'ai voulu par là répondre à cette objection de Celse, que les Juifs sont des esclaves sortis d'Égypte, et que ce peuple chéri de Dieu n'a jamais rien fait de grand ni de mémorable. Quant à ce qu'il ajoute, qu'ils ont été méprisés toujours et partout, la réponse s'offre d'elle-même. Le peuple juif était une race choisie, un ordre de sacrificateurs-rois : la pureté de leurs mœurs se conservait par l'isolement; à l'abri sous le bras puissant du Dieu qui les protégeait, ils ne désiraient pas conquérir, et eux-mêmes, malgré leur petit nombre, ne pouvaient l'être facilement ni surtout être jamais entièrement détruits. Tel fut leur état, tant qu'ils restèrent dignes d'être défendus par Dieu même. Lorsque de temps à autre les péchés du peuple tout entier rendaient nécessaire un châtiment national pour les rappeler à Dieu, le bras de ce Dieu leur manquait plus ou moins long-temps, jusqu'à ce qu'enfin s'étant rendus coupables, sous les Romains, du plus grand des crimes, par la mort de Jésus, le même Dieu qui les avait défendus jusqu'alors les abandonna entièrement.

XXXIII. Celse ensuite, faisant une incursion dans le pre-

mier livre de Moïse, la Genèse, s'exprime en ces termes : « Les Juifs se sont efforcés de faire remonter leur origine « jusqu'aux plus anciens des imposteurs et des vagabonds, « et pour cela ils ont recours à des mots obscurs, ambigus, « couverts de ténèbres, qu'ils n'ont pas honte d'expliquer « aux hommes grossiers et ignorants, quoiqu'une sem- « blable controverse n'ait jamais eu lieu dans tous les siè- « cles qui ont précédé. » Celse est ici bien obscur, mais je crois qu'il l'est à dessein : d'un côté, il n'a pu se dérober à l'évidence des arguments sur lesquels les Juifs établissent la certitude de leur ancienne origine ; de l'autre, il n'a pas voulu paraître ignorer ces arguments divers et cette histoire, qui, en effet, méritent d'être sus. Et certes, il est de la dernière évidence que les Juifs sont issus de ces trois pères, Abraham, Isaac et Jacob ; de ces hommes, dis-je, dont les noms, si on les joint au nom de Dieu, ont une si grande force que, non-seulement la nation juive emploie, pour implorer Dieu et pour conjurer les démons, cette formule : « Dieu d'Abraham, et Dieu d'Isaac, et « Dieu de Jacob ; » mais que cette même formule est employée dans ce même but par presque tous les hommes, n'importe leur nation, qui s'adonnent à l'art magique. Rien de plus commun que de trouver, dans les livres de magie, cette invocation et cette usurpation du nom de Dieu, comme pour témoigner de la puissance de ces hommes contre les démons. Je crois donc que Celse n'a pas ignoré les preuves sur lesquelles les Juifs et les Chrétiens se fondent pour affirmer qu'Abraham, Isaac et Jacob, hommes insignes par leur sainteté, sont les pères de la race juive ; non, il n'a pas ignoré ces preuves, mais il n'en a pas abordé franchement la discussion, parce que leur force est telle qu'il a désespéré de la vaincre.

XXXIV. Arrêtons-nous, en effet, un moment, pour interroger tous ceux qui se servent de cette invocation à Dieu. Dites-moi, je vous prie, ô hommes candides, quel est cet Abraham, quelle est la grandeur de cet Isaac,

quelle fut la vertu de ce Jacob, pour que leurs noms, joints au nom de Dieu, produisent de si grands miracles ? D'où avez-vous appris ou pu apprendre les actions de ces hommes ? Qui a écrit leur histoire de manière à les représenter ouvertement comme doués de cette puissance particulière et secrète, ou du moins de manière à faire soupçonner en eux quelque chose de grand et d'admirable ? Mais aucun de vous, soit grec, soit barbare, ne peut nous montrer une histoire écrite en sa langue, ou, à défaut d'histoire, quelque secrète relation où soient consignés les faits de ces hommes illustres ; nous, au contraire, nous vous présentons un livre, la Genèse, qui contient à la fois et le récit de leurs actions et les oracles de Dieu sur eux. Et nous vous demandons si, lorsque vous usurpez les noms de ces trois patriarches de la nation juive, assurés par expérience du grand pouvoir de cette formule d'invocation, vous ne prouvez pas évidemment vous-mêmes que ces hommes furent des hommes divins ? Cependant les livres sacrés des Juifs sont la seule source d'où nous les connaissons. Une autre formule de même genre est encore employée contre les démons et toutes les puissances nuisibles, c'est celle-ci : « Dieu d'Israël, Dieu des Hébreux, Dieu qui submergeas dans la mer Rouge le roi des Égyptiens et les Égyptiens.... » Or, ces histoires et ces interprétations de noms nous ont été transmises par les seuls Hébreux, qui les racontent ou les expliquent dans leur langue naturelle et avec les caractères alphabétiques qui leur sont propres. Comment donc les Juifs, en faisant remonter leur origine à ces premiers hommes qu'il plaît à Celse d'appeler des imposteurs et des vagabonds, peuvent-ils être taxés d'impudence ? Les noms de ces hommes sont hébreux, les livres sacrés où nous les trouvons sont écrits en langue et en caractères hébraïques ; quelle preuve plus forte veut-on que ces hommes sont les pères du peuple hébreu ? De nos jours même, les noms actuels des Juifs tiennent évidemment leur origine de la langue hébraïque ; de



ces noms, en effet, les uns se retrouvent dans leurs livres, les autres ont un sens propre et particulier à cette langue.

XXXV. N'est-ce pas, en effet, à cela que les paroles suivantes de Celse ont rapport ? Jugez-en, vous qui lisez son ouvrage. « Les Juifs, dit-il, se sont efforcés de faire remonter leur origine jusqu'aux plus anciens des immigrants et des vagabonds, et pour cela ils ont recours à des termes obscurs, ambigus, couverts de ténèbres. » Je l'accorde. Les noms en question ont un sens caché que peu de personnes peuvent connaître ; mais pour nous leur signification est évidente, et l'emploi abusif qu'en font les peuples, même étrangers à notre religion, n'en affaiblit pas la clarté. Toutefois, comment Celse peut-il les rejeter, puisqu'il ne montre pas ce qu'ils ont d'obscur et de douteux ? Je ne le comprends pas. En effet, s'il eût voulu attaquer franchement et sans arrière-pensée cette descendance selon lui fautive et impudemment fabriquée, que les Juifs s'attribuent d'Abraham et de ses enfants, qu'avait-il à faire ? Évidemment il devait apporter dans la discussion tout ce qui touche à cette matière, établir ensuite l'opinion qui lui eût paru la plus probable, et enfin démontrer par des raisons fortes, lumineuses, convaincantes, que son opinion était la vraie, et la nôtre, la fautive. Mais ni Celse, ni aucun de ceux qui emploient ces noms pour opérer des prodiges, n'en peuvent expliquer la nature ; tous leurs discours n'y feront rien ; aucun d'eux ne prouvera qu'il faille compter pour rien de tels hommes, dont les noms seuls ont une si grande force, je ne dis pas parmi leurs descendants, mais au milieu même des nations étrangères. Son devoir était de montrer comment, en donnant aux hommes grossiers et ignorants l'interprétation de ces noms, nous trompons nos auditeurs, comme il le pense ; tandis que lui, qui se vante de n'être ni l'un ni l'autre, en démontrerait à tous les yeux la seule interprétation véritable. Mais sur ces noms des patriarches, pères de la race juive, il lui a paru suffisant de dire qu'après que de longs

siècles se sont écoulés sans aucune controverse à ce sujet, maintenant les Juifs en disputent contre quelques autres. Quels sont ces autres, il ne le dit point. Du reste, montre qui voudra quels sont ceux qui disputent contre les Juifs; ceux qui, par une raison seulement probable, réfutent l'opinion des Juifs et des Chrétiens sur ces noms; ceux enfin, s'il en est, qui en ont traité avec plus de science et de vérité. Mais nous sommes certains que personne ne le peut faire : nous le sommes, parce qu'il est évident que ces noms appartiennent essentiellement à la langue hébraïque, en usage chez les seuls Juifs.

XXXVI. Ensuite Celse tire des auteurs profanes l'histoire de ces peuples qui disputaient entre eux du plus ou du moins d'antiquité de leur race, tels que les Athéniens, les Egyptiens, les Arcadiens, les Phrygiens, et dont chacun, par des raisons qui lui étaient propres, prétendait avoir eu des ancêtres issus de la terre. Et à ce sujet, il dit : « Les « Juifs rassemblés dans un coin de la Palestine, hommes « sans aucune érudition, ne connaissant ni les poèmes « d'Hésiode sur cette matière, ni les ouvrages de tant d'au- « tres auteurs inspirés d'un souffle divin, ont imaginé des « choses incroyables et marquées au coin de la plus pro- « fonde ignorance : ils ont dit que Dieu avait de ses propres « mains formé un homme, qu'il avait soufflé sur lui, que « du côté de cet homme il avait tiré une femme, qu'il leur « avait donné des ordres auxquels le serpent s'était opposé, « et que Dieu avait été vaincu par le serpent. Fable digne « d'un vieillard tombé en enfance, où l'on voit des hommes « représentant dès l'origine des choses Dieu tellement im- « bécile qu'il ne peut pas même persuader un seul homme, « et un homme qu'il avait fait. » Certes ce Celse, au juge- ment duquel les Juifs et les Chrétiens sont plongés dans la plus crasse ignorance, montre bien ici tout ce qu'il y a en lui de haute doctrine et de profonde érudition; il prouve bien avec quel soin il a recherché l'époque précise de chaque écrivain grec et barbare, lui qui fait Hésiode

et les autres auteurs innombrables qu'il appelle divinement inspirés, plus anciens que Moïse et que ses écrits, plus anciens, dis-je, que Moïse qui vivait, cela est constant, bien avant la guerre de Troie. Ce ne sont donc pas les Juifs qui ont imaginé des choses incroyables et absurdes au sujet d'un homme né de la terre ; c'est cet Hésiode, ce sont ces écrivains innombrables, divinement inspirés selon Celse, qui, n'ayant pas appris, n'ayant pas même ouï raconter ces histoires importantes et beaucoup plus anciennes répandues dans la Palestine, ont fait sur l'origine des choses d'absurdes commentaires, la généalogie des dieux, par exemple, leur naissance et mille autres absurdités de ce genre. C'est pourquoi il faut louer Platon d'avoir proscrit de sa république, comme corrupteurs de la jeunesse, Homère et les autres faiseurs de semblables poèmes. Platon en ceci montre clairement qu'il ne tient pas pour divinement inspirés ceux qui laissent de tels vers à la postérité. Mais ce Celse l'épicurien, si cependant c'est lui qui a écrit deux autres livres contre les Chrétiens, pense sur ces poètes qui sont en cause autrement et mieux que Platon ; à moins peut-être qu'il ne les appelle divinement inspirés, sans le croire le moins du monde, et uniquement pour nous contredire.

XXXVII. Enfin il nous accuse, parce que nous disons que Dieu a fait l'homme de ses mains ; toutefois ce terme, *les mains de Dieu*, ne se trouve dans le livre de la Genèse, ni là où il est raconté que l'homme fut fait, ni là où il est dit qu'il fut formé. Cette expression est de Job et de David : « Vos mains m'ont fait et m'ont formé. » Si nous voulions expliquer quelle était la pensée de ces saints hommes en s'exprimant ainsi, si nous voulions montrer la différence qu'il y a entre faire et former, et ce que signifient les mains de Dieu, il faudrait un long discours. Ces termes et d'autres semblables, répandus dans nos divines Écritures, font croire à ceux qui ne les comprennent pas que nous attribuons à Dieu une forme semblable à la

forme humaine. Mais, en ce cas, nous devrions croire aussi que le corps de Dieu a des ailes. Car nos Écritures, si on en presse le sens littéral, lui en attribuent. Mais l'interprétation de ces termes n'est point de mon sujet actuel ; autant que mes forces me l'ont permis, je les ai longuement expliqués dans mes commentaires sur la Genèse. Maintenant voyez dans ce qui suit la malignité de Celse. Nos Écritures disent, là où il s'agit de la formation de l'homme : « Dieu répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une ame vivante. » Que fait Celse pour railler ce passage, *il répandit sur son visage un souffle de vie*, passage dont il ne comprend pas le sens : qu'il fait-il ? Il écrit malignement : « Les Juifs ont imaginé que Dieu avait fait l'homme de ses mains et qu'il avait soufflé sur lui, » s'exprimant ainsi afin que le lecteur pense que Dieu avait soufflé dans l'homme de la même manière qu'on souffle dans les outres, et que sur cette pensée il prenne en pitié les termes de l'Écriture : *Dieu répandit sur son visage un souffle de vie*. Mais ces termes dits figurément ont besoin d'un commentaire, d'où résulte la preuve que Dieu a fait l'homme participant de cet esprit incorruptible, duquel il est dit : « Votre esprit incorruptible est dans tous les hommes. »

XXXVIII. Poursuivant son dessein de tout incriminer dans nos Écritures, Celse raille encore ce passage : « Dieu envoya à Adam un profond sommeil, et, pendant qu'il dormait, prit une de ses côtes et mit de la chair en sa place. Et il forma ainsi une femme de la côte qu'il avait enlevée à Adam. » Mais Celse ne rapporte pas les termes mêmes de ce récit, qu'on ne peut lire sans comprendre qu'ils renferment un sens figuré. Il ne veut point paraître savoir qu'on y puisse trouver autre chose que le sens littéral, et cependant il dit plus bas : « Ceux des Juifs et des Chrétiens qui gardent quelque pudeur, honteux de ces absurdités, s'efforcent de les expliquer en un certain sens allégorique. » Je lui réponds : Faut-il prendre

en un sens allégorique cette fable qu'Hésiode, cet homme inspiré, composa sur la femme, qu'il prétend que Jupiter donna aux hommes comme un mal et comme une punition du feu enlevé ? Et faut-il, au contraire, n'apercevoir aucun sens caché dans ce récit qui nous représente la femme tirée par la main de Dieu de la côte de l'homme pendant son sommeil ? Mais quelle bonne foi y a-t-il à admirer le récit d'Hésiode comme un mystère philosophique voilé par une fable, et à mépriser et railler celui de Moïse, comme n'offrant à l'esprit rien de plus que le sens littéral ? Si le sens que les termes présentent naturellement à l'esprit doit appeler la raillerie sur celui que l'écrivain a caché exprès, voyons si les vers suivants d'Hésiode, de cet homme, selon Celse, divinement inspiré, n'ont rien d'absurde et de nature à exciter un rire moqueur :

« Le dieu qui rassemble les nuages, Jupiter, s'irrite et  
 « l'apostrophe en ces termes : Fils de Japet, esprit le plus  
 « fertile en ruses et en détours, tu triomphes de m'avoir  
 « trompé en me dérobant le feu. Mais la peine de ce vol  
 « pèsera sur toi et sur toute la race humaine. Je créerai  
 « sur la terre un mal nouveau, et les hommes aimeront  
 « ce mal. Ainsi parla le père des dieux et des hommes,  
 « et aux derniers mots il rit d'un rire amer. En même  
 « temps il ordonne à Vulcain de détremper de la terre  
 « avec de l'eau, de donner à son ouvrage la voix humaine,  
 « et avec la force nécessaire à ses mouvements, une phy-  
 « sionomie toute pleine d'une charmante expression, qui  
 « soit l'image de l'immortelle beauté des déesses. Minerve  
 « lui enseignera les arts utiles et ingénieux ; Vénus lui  
 « donnera la grâce et le désir ardent de plaire ; Mercure  
 « y joindra la perfidie qui trompe lâchement et ne connaît  
 « point la honte. Tels sont les ordres du roi des dieux :  
 « ceux-ci se hâtent de les exécuter. Vulcain forme de  
 « terre une jeune fille semblable à une vierge pudibonde ;  
 « Minerve la pare ; les Grâces attachent autour de son

« cou un collier d'or ; les Heures la couronnent de fleurs :  
 « toutes ces déesses s'empressent autour d'elle, et Minerve  
 « met la dernière main à sa parure. Enfin Mercure cache  
 « dans les replis de son cœur le mensonge, les discours  
 « séduisants et les sentiments fallacieux et perfides. Ainsi  
 « s'accomplit la volonté de Jupiter. Aussitôt le messager  
 « des dieux lui donne son nom, et ce nom est Pandore,  
 « parce que tous les habitants de l'Olympe lui ont chacun  
 « accordé un don, don qui doit être fatal aux hommes. »

Ce qu'il ajoute du tonneau ne paraît pas moins ridicule : « Auparavant la race humaine vivait sur la terre,  
 « exempte de maux, de travail, et de ces maladies dou-  
 « loureuses qui amènent la vieillesse. Mais, lorsque la  
 « femme eut levé le couvercle de ce fatal tonneau, les  
 « soucis cuisants en sortirent et se répandirent parmi les  
 « hommes. L'espérance seule demeura au fond du vase,  
 « dont le couvercle, replacé avant qu'elle s'envolât, l'a-  
 « vait retenue. »

Veut-on expliquer ce récit par l'allégorie, j'y consens : mais soit qu'on réussisse ou non à saisir le vrai sens de l'auteur, je dirai toujours : Les Grecs seuls ont-ils le privilège de couvrir d'un voile leur philosophie ? Ou les Égyptiens et les autres barbares qui se vantent de posséder la vérité sous les voiles de leurs mystères, jouissent-ils en cela du même droit que les Grecs, en sorte que les Juifs seuls, sans en excepter leur législateur et leurs écrivains, sont les plus stupides de tous les hommes ? Mais quoi ! cette nation juive, la seule instruite à s'élever par de nobles doctrines jusqu'à la nature incréée du Dieu souverain, à l'avoir sans cesse devant les yeux, à mettre en lui toutes ses espérances, sera néanmoins la seule que ce même Dieu ait déshéritée de tous les dons de l'esprit !

XXXIX. La critique railleuse de Celse s'exerce aussi contre ce serpent « adversaire des commandements que  
 « Dieu avait faits à l'homme. » C'est-là une fable, dit-il, bonne tout au plus pour de vieilles femmes, et il faut la

leur renvoyer. Mais il passe exprès sous silence le paradis que Dieu avait planté dans Éden vers l'orient, il ne parle ni de cet arbre dont les fruits étaient agréables à la vue et doux au manger, ni de l'arbre de vie qui croissait au milieu du jardin, ni de l'arbre de la science du bien et du mal, ni enfin d'aucune des parties de ce récit où les lecteurs de bonne foi peuvent être amenés naturellement à soupçonner quelque chose d'allégorique. Mais comparons avec ce récit ce que Platon dit de l'amour, dans son dialogue intitulé le Festin, et qu'il met dans la bouche de Socrate, comme ce qu'il y a dans tout ce traité de plus digne de la sagesse de ce philosophe. Voici le passage :

« A la naissance de Vénus, les dieux célébrèrent un  
 « grand festin où se trouva Porus, fils de Métis. Après le  
 « repas, Penia s'approcha pour mendier, et s'assit au  
 « seuil de la porte. Cependant Porus, ivre de nectar (il  
 « n'y avait pas encore de vin), entra dans le jardin de  
 « Jupiter, et, accablé de débauche, s'y endormit. Il vint  
 « alors à l'esprit de Pénia que, si elle pouvait avoir un fils  
 « du fait de Porus, sa misère en serait soulagée. Dans  
 « cette pensée, elle se coucha auprès de lui et conçut  
 « Cupidon. C'est donc parce que Cupidon est né le jour  
 « anniversaire de la naissance de Vénus, qu'il marche à  
 « sa suite et lui est soumis. D'ailleurs Vénus est belle, et il  
 « aime ce qui est beau. D'un autre côté, étant fils de Porus  
 « et de Pénia, il a le caractère de l'un et de l'autre. Tou-  
 « jours indigent, il s'en faut de beaucoup qu'il soit beau  
 « et délicat, comme plusieurs se l'imaginent; mais il est,  
 « au contraire, maigre, pâle, souillé de misère et les pieds  
 « nus; il n'a ni terres ni maisons, couchant sur la dure, à  
 « ciel découvert, tantôt sur le seuil de quelque porte,  
 « tantôt dans les rues. Par là il ressemble à sa mère, qui  
 « manque de tout. Mais il a de son père l'habileté pour  
 « tendre des pièges à tout ce qui est beau et honnête, la  
 « force, l'audace, la patience et la ténacité dans le tra-  
 « vail; chasseur rusé, perpétuel artisan de trames, pru-

« dent dans l'exécution, ingénieux à préparer ses voies,  
 « philosophe infatigable, habile escamoteur, charlatan,  
 « sophiste. Il n'est proprement ni mortel, ni immortel.  
 « Aujourd'hui, ayant tout à souhait, il est plein de vie et  
 « de vigueur. Demain il meurt, mais la nature qu'il tient  
 « de son père le fait aussitôt revivre. Du reste, ce qu'il ac-  
 « quiert il le perd aussitôt, en sorte qu'il n'est jamais ni  
 « riche ni pauvre; mais il tient comme le milieu entre la  
 « sagesse et l'ignorance. »

Les lecteurs de ce passage, s'ils imitent la malice de Celse, ce qu'à Dieu ne plaise s'ils sont Chrétiens, plaisanteront sur une semblable fable, et accueilleront Platon même, ce grand homme, avec un rire moqueur. Mais si, au contraire, comme il convient à des philosophes, ils regardent sous cette enveloppe allégorique et y découvrent la pensée de Platon, ils ne pourront assez s'étonner qu'il ait su si ingénieusement, d'un côté, cacher la vérité au vulgaire sous l'écorce d'une fable, et de l'autre la rendre assez transparente pour que ceux qui ont de bons yeux l'y puissent apercevoir. J'ai choisi tout exprès cette fable dans Platon, parce que ce qu'il y dit du jardin de Jupiter semble, en quelque sorte, répondre au paradis de Dieu; Pénia répond au serpent, et Porus, que Pénia trompe, répond à l'homme trompé par le serpent. On doute cependant si cette allégorie s'est offerte par hasard à l'imagination du philosophe, ou si, comme quelques-uns croient, ayant, dans son voyage en Égypte, rencontré des personnes instruites des mystères de la religion juive, après en avoir étudié et appris quelques parties, il a montré les unes à découvert, et caché les autres sous des figures, de peur d'offenser les Grecs, s'il adoptait en entier la philosophie du peuple juif, que la singularité de ses lois et la forme particulière de son gouvernement rendaient un objet presque général d'étonnement et de mépris. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ni la fable de Platon, ni ce qui nous est raconté, soit du serpent,



soit du paradis de Dieu, soit des événements qui se passèrent dans ce paradis. Dans mes commentaires sur la Genèse, j'ai traité ces matières aussi exactement que je l'ai pu.

**XL.** La dernière partie de l'objection de Celse est celle-ci : « C'est une impiété à Moïse d'introduire dès le commencement un Dieu si faible qu'il ne peut pas même persuader un seul homme ; et un homme formé de ses mains. » Or ce raisonnement est semblable à celui d'un philosophe qui s'élèverait contre Dieu à cause de la corruption universelle, lui reprochant de n'en pouvoir garantir personne, en sorte qu'il n'existe pas sur la terre un seul homme pur et vertueux. Mais comme il est facile de défendre la Providence contre toute accusation de ce genre par des arguments nombreux et irrésistibles ; de même il l'est de défendre l'histoire d'Adam et de son péché, quand on sait surtout que ce nom d'Adam est, en langue hébraïque, synonyme du nom d'homme, et qu'ainsi ce que Moïse dit d'Adam, il paraît le dire de la nature humaine en général. En effet, l'Écriture nous enseigne « que tous meurent par Adam et sont condamnés comme ayant eu part à sa prévarication, » et par là l'Écriture veut nous faire entendre qu'elle ne parle pas d'un seul homme ; mais de tous en général. Car, par la suite même du discours, on voit très-bien que, quoique la malédiction s'adresse à un seul, elle est commune à tous, et que celle qui est prononcée contre la femme l'est aussi contre tout son sexe. Quant à l'homme et à la femme chassés du paradis et couverts de peaux de bêtes dont Dieu leur avait fait des vêtements, à cause de leur péché, cette histoire contient un sens mystique bien autrement profond que celui de Platon, dans l'histoire qu'il fait de l'âme humaine, lorsqu'il la peint perdant ses ailes et tombant en bas, jusqu'à ce qu'elle trouve quelque chose de ferme où elle s'arrête.

**XLI.** Celse continue sa critique en ces termes : « Ils nous parlent, dit-il, de je ne sais quel déluge et de

« quelle arche ridicule qui renfermait toutes choses, d'une  
« colombe et d'une corneille remplissant le rôle de mes-  
« sagers. En cela ils ne font que falsifier et corrompre  
« l'histoire de Deucalion. Sans doute ils ne pensaient pas,  
« je l'imagine du moins, que ces absurdités dussent jamais  
« voir le jour, mais ils les racontaient à des enfants. »  
Voyez ici la haine de cet homme indigne du nom de phi-  
losophe, contre les écrits de la nation juive, les plus an-  
ciens qui soient au monde. Toutefois il ne trouve rien à  
dire contre le déluge; il ne s'attache pas même, comme  
il le pouvait, à critiquer l'arche et ses mesures; il ne  
s'étonne point qu'une arche, telle que le vulgaire la  
conçoit, ayant trois cents coudées de long, cinquante de  
large et trente de haut, ait pu, comme le rapporte l'his-  
toire, contenir tous les animaux de la terre, sept couples  
de chaque espèce pour les purs, et deux couples pour les  
impurs. Il ne dit rien de cette difficulté, se contentant  
d'appeler cette arche « ridicule, parce que tout y était  
« renfermé. » Mais qu'y a-t-il d'absurde dans cette arche  
dont on raconte qu'on fut cent ans à la bâtir, et qui s'éle-  
vait à la hauteur de trente coudées en diminuant toujours,  
jusqu'à ce que les trois cents coudées de long et les cin-  
quante coudées de large de la partie inférieure fussent  
réduites à une coudée tant en longueur qu'en largeur?  
Ne faut-il pas plutôt admirer la structure de ce bâtiment  
semblable à une grande ville? Les mesures, en effet, sont  
prises ici en puissance, en sorte que la base de l'arche  
était en réalité de quatre-vingt-dix mille coudées de long,  
et de deux mille cinq cents coudées de large. Ne faut-il  
pas admirer encore que l'architecte ait su la rendre  
assez forte pour résister à la violence des tempêtes qui  
amenèrent le déluge? car il ne l'enduisit ni de poix,  
ni de bitume, ni d'aucune autre matière semblable. En-  
fin n'y a-t-il rien d'admirable dans cette providence de  
Dieu qui réunit en l'arche toutes les espèces d'animaux,  
afin qu'elles se retrouvassent toutes sur la terre renou-

velée, et qui choisit le plus juste d'entre les hommes pour être le père commun de tous ceux qui devaient naître après le déluge?

XLII. Celse critique ensuite l'histoire de la colombe, comme pour paraître avoir lu le livre de la Genèse; mais son imagination n'a pu lui rien fournir qui prouve que cette histoire soit feinte. Ensuite encore, et selon sa méthode de tourner en ridicule nos Écritures, il change le corbeau en corneille. Il part de là pour établir que l'histoire grecque de Deucalion a été défigurée par Moïse, si toutefois il pense que Moïse soit l'auteur du livre de la Genèse, car dans les deux membres de phrase suivants, il paraît l'attribuer à plusieurs auteurs : « En cela, dit-il, « ils ne font que défigurer et corrompre l'histoire de Deucalion; » et plus bas : « ils ne pensaient pas, sans doute, « que cela dût jamais voir le jour. » Mais comment pouvaient-ils penser que leurs ouvrages ne verraient jamais le jour, ces écrivains qui les donnaient à une nation tout entière, et qui prédisaient même que cette religion serait un jour prêchée à tous les peuples? Et cette parole de Jésus aux Juifs : « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et « il sera donné à un peuple qui en portera les fruits, » que signifie-t-elle, si ce n'est que les Écritures juives, qui contenaient les mystères du royaume de Dieu, seraient un jour mises en lumière par la puissance divine? Cependant quand on lit dans les auteurs grecs la généalogie fabuleuse de leurs dieux et l'histoire de leurs douze principales divinités, on les explique par l'allégorie et on les admire; nos livres sacrés, au contraire, quoi qu'ils racontent, c'est un parti pris de les tourner en ridicule, et ce sont de véritables contes, bons tout au plus pour des enfants.

XLIII. Lorsque Celse nous objecte « des enfants nés « hors des règles communes de la nature, », il veut parler sans doute d'Abraham et de Sara, quoiqu'il ne les nomme pas. Les embûches fraternelles font sans doute allusion à

l'histoire de Caïn et d'Abel, ou à celle de Jacob et d'Ésaü ; la tristesse d'un père indique peut-être celle d'Isaac au départ de Jacob, peut-être aussi celle de Jacob de la perte de Joseph ; les ruses des mères sont, je pense, celles de Rébecca qui s'efforce de faire tomber la bénédiction d'Isaac sur la tête de Jacob au lieu d'Ésaü. Cependant, quand nous disons que la main de Dieu a dirigé tous ces événements, disons-nous en effet quelque chose d'absurde, persuadés comme nous le sommes que la Divinité est toujours près de ceux qui s'attachent à elle par une vie pure et réglée ? Celse raille aussi les richesses acquises par Jacob auprès de Laban, car il ne comprend pas le sens de ces paroles : « Les brebis les moins bonnes étaient pour Laban, « et les meilleures pour Jacob. » Il ajoute que « Dieu « donne à ses fils des ânes, des brebis et des chameaux ; » mais il ne voit point « que toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et qu'elles ont été écrites pour « nous instruire, nous qui nous trouvons à la fin des « temps. » Parmi nous, en effet, des hommes aussi différents dans leurs mœurs et dans leurs coutumes que ces brebis étaient variées dans leurs couleurs, sont devenus saints, et gouvernés par le Verbe de Dieu, sont donnés en héritage à celui qui est appelé figurément Jacob. Car cette histoire de Jacob et de Laban représentait la vocation des Gentils embrassant la doctrine du Christ.

XLIV. Celse continue cependant, et, ne pénétrant jamais le vrai sens de nos Écritures, « Dieu, dit-il, donne « des puits aux hommes justes. » Oui, Celse, oui, les justes ne se font point des mares, mais ils se creusent des puits, cherchant bien avant dans la terre la source abondante des eaux vives, pour obéir à ce précepte figuré : « Puise de l'eau à ta citerne, dans le courant de ta fontaine, et tes sources jailliront au dehors, et tes eaux « couleront sur les places publiques. Elles seront à toi, « à toi seul, et les étrangers ne les partageront point « avec toi. » L'Écriture raconte ainsi souvent des faits

véritables, afin de les faire servir de base à des vérités d'une plus haute importance. Tels sont ces récits qu'elle nous fait de puits creusés par les justes, de leurs mariages, de leurs diverses épouses, toutes choses qui rentrent naturellement dans un commentaire explicatif, mais qui seraient un hors-d'œuvre dans ce traité. Du reste, que des puits aient été creusés par les justes, comme le raconte la Genèse, la preuve en est dans ces puits admirables que l'on montre près d'Ascalon, et que leur forme inaccoutumée et différente de celle des autres puits rend si dignes de mémoire. Quant aux femmes légitimes et aux servantes, ce n'est point nous qui disons qu'il faut expliquer ces faits par l'allégorie, mais les sages qui nous ont précédés. Un d'entre eux les explique ainsi à ses auditeurs : « Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, « n'entendez-vous point ce que dit la loi ? Car il est écrit « qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave et l'autre « de la femme libre. Mais celui qui naquit de l'esclave, « naquit selon la chair, et celui qui naquit de la femme « libre, naquit en vertu de la promesse. Tout ceci est une « allégorie; car ces deux femmes sont les deux alliances, « et la première, qui a été établie sur le mont Sina, et qui « n'engendre que des esclaves, est figurée par Agar; » et un peu plus loin, l'Apôtre ajoute : « Au lieu que la Jérusalem d'en-haut est libre, et c'est elle qui est notre « mère. » Si quelqu'un veut lire l'épître aux Galates, il y verra par quelle raison nous devons prendre allégoriquement ce qui est dit dans nos Écritures des femmes légitimes et des servantes; car l'Écriture ne veut pas que nous imitions ce qui peut paraître charnel dans les actions de ces hommes dont elle nous raconte l'histoire, mais seulement ce qu'il y a de spirituel, pour me servir d'une expression que les Apôtres de Jésus aiment à employer.

**XLV.** Cependant cette sincérité de nos auteurs sacrés, qui les empêche de dissimuler même les choses dés-

honnêtes, cette sincérité qui devrait porter un esprit sincère à admettre leurs récits comme vrais dans les autres parties, quelque surprenantes qu'elles soient, fait sur Celse un effet contraire. Ainsi il rapporte l'histoire de Lot et de ses filles, et, sans s'attacher au sens littéral, ni au sens mystique, il déclare que « les forfaits de Thyeste n'ont rien de plus affreux. » Il n'est pas nécessaire de rechercher ici le sens allégorique de cette histoire, ni d'expliquer l'événement de Sodome, et ce que signifie ce discours des anges à celui qu'ils avaient sauvé : « Ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête point dans cette contrée, mais sauve-toi en la montagne, de peur que tu ne périsses avec les autres. » Il n'est pas nécessaire non plus d'expliquer ce que signifie Lot, et son épouse changée en statue de sel pour avoir regardé derrière elle, ou ses filles enivrant leur père pour avoir des enfants de lui. Voyons néanmoins si nous ne pourrions pas, par quelques courtes réflexions, rendre moins choquant le sens général de cette histoire. Les Grecs ont cherché à expliquer la nature des choses en ce qu'elles ont en soi de bon, de mauvais, d'indifférent. Ceux d'entre eux dont les recherches ont eu le plus de succès dans cette matière s'accordent à enseigner que le bien et le mal gisent uniquement dans la détermination de la volonté; que ce que la volonté n'a point choisi est proprement indifférent; en d'autres mots, qu'une volonté, bonne ou mauvaise, rend une action ou digne d'éloge ou digne de blâme. Venant ensuite à l'examen des choses indifférentes, ils comptent au nombre de ces choses l'action d'un père qui couche avec sa fille, quoique dans l'ordre de société établie parmi les hommes il ne faille pas le faire. Pour montrer que cette action est proprement indifférente, ils supposent que toute l'espèce humaine étant détruite, leur sage soit resté seul avec sa fille, et ils demandent s'il ne sera pas permis au sage de coucher avec sa fille pour empêcher l'entière destruction

du genre humain. Quoi donc ! les Grecs poseront de semblables questions, et les stoïciens, une de leurs sectes les plus illustres, les résoudre par l'affirmative ; et si des jeunes filles, ayant entendu parler de l'embrasement du monde, sans en avoir néanmoins une connaissance assez distincte, après avoir vu leur ville et tout le pays d'alentour périr par le feu, s'imaginent qu'il n'est demeuré sur la terre que leur père et elles ; et si, dans cette pensée, elles croient devoir venir au secours du monde qui tombe en ruines, elles seront plus coupables que le sage des stoïciens qui, selon leur supposition, peut, dans un cas pareil, coucher légitimement avec sa fille ? Je sais bien qu'un grand nombre de personnes, ne jugeant pas si favorablement de l'intention des filles de Lot, regardent leur action comme un crime énorme ; en sorte que deux peuples maudits, les Moabites et les Ammonites, sont sortis de cette couche incestueuse. J'avoue aussi qu'on ne trouve rien dans l'Écriture qui approuve ou blâme ce fait ; mais, quel qu'il soit, on peut l'expliquer par l'allégorie, et même l'excuser en un certain sens.

XLVI. Celse parle aussi de *haine*, sans doute la haine d'Ésaü contre Jacob, de cet Ésaü que l'Écriture nous représente comme un homme méchant. Il s'élève ensuite contre Siméon et Lévi, « pour avoir vengé l'outrage fait à leur sœur par le fils du roi des Sichimites ; » mais il n'expose pas clairement ce fait. De là, il passe à une nouvelle histoire. Par « ceux qui vendent leurs frères, » il entend les fils de Jacob ; le frère vendu, c'est Joseph, et le père trompé, c'est Jacob lui-même, qui, ne soupçonnant point la bonne foi de ses enfants, lorsqu'ils lui présentèrent la tunique de diverses couleurs que portait Joseph, le pleura comme mort, bien qu'il fût esclave en Égypte. Remarquez en passant comment Celse rassemble toutes ces histoires sans aucun amour de la vérité, mais seulement dans l'intérêt de sa haine. Si quelqueune de ces histoires donne lieu à accusation,

il s'en saisit avec joie ; quant à celles qui renferment un exemple insigne de vertu, il a soin de les passer sous silence. Telle est, par exemple, cette chasteté de Joseph, que sa maîtresse ne put jamais amener, ni par prières ni par menaces, à se rendre à l'amour qu'elle avait pour lui. Cependant Joseph, qui aima mieux être jeté dans une prison que de violer les lois de la chasteté, l'emporte évidemment sur tout ce qu'on nous dit de Bellérophon ; car, bien qu'il pût se défendre et confondre même son accusatrice, il garda un silence héroïque, se remettant, lui et sa cause, entre les mains de Dieu.

XLVII. Après cela, Celse veut bien encore se rappeler, mais à la hâte et obscurément, les songes du grand échanson, du grand pannetier de Pharaon, et ceux de ce roi. Il mentionne aussi l'explication qu'en donna Joseph, et qui fut cause de sa sortie de prison pour occuper la première place en Égypte après Pharaon. Mais que trouve-t-il d'absurde dans cette histoire pour la placer au nombre de celles qu'il attaque, lui qui promet un *discours véritable*, et qui, sans exposer aucun dogme, se contente de combattre simultanément les Juifs et les Chrétiens ? Il ajoute que les frères de Joseph, qui l'avaient vendu, ayant été contraints par la faim d'aller en Égypte avec leurs ânes pour y acheter des vivres, il les traita avec douceur. Il n'omet pas non plus « la reconnaissance entre les frères ; » mais dans quel but, et qu'y voit-il d'absurde ? je l'ignore complètement. Car, en vérité, Mommus lui-même, pour ainsi parler, ne trouverait rien à critiquer dans cette histoire qui, même, sans recourir à l'allégorie, excite puissamment à la vertu. Il raconte comment Joseph, arraché à un esclavage injuste et rendu à la liberté, reporta en grande pompe le corps de son père dans le sépulcre de ses aïeux, et là, s'imaginant avoir trouvé une occasion de nous faire sentir ses mépris accoutumés : « C'est ce même Joseph, dit-il, qui, après que cette race illustre et divine des Juifs eut été intro-



« duite en Égypte et s'y fut prodigieusement accrue, lui  
 « assigna, pour y vivre en étrangère en gardant ses trou-  
 « peaux, une partie écartée du pays, et la plus méprisée  
 « de toutes. » Mais ce qu'il dit là, que l'endroit du pays  
 qu'on leur assigna pour garder leurs troupeaux était le  
 plus méprisé du pays, c'est sa haine seule qui le lui sug-  
 gère, et il n'apporte aucune preuve à l'appui de cette  
 assertion, par laquelle on puisse croire que la province  
 de Gessen, en Égypte, était en effet une province mé-  
 prisable et méprisée. Enfin, il appelle fuite la sortie  
 triomphante d'Israël de l'Égypte, et il passe sous silence  
 le récit que l'Exode fait de cet événement. J'ai fait en-  
 trer tout ceci dans la discussion, afin de montrer que  
 les chapitres de nos Écritures, choisis par ce déclamateur  
 pour être le but particulier de ses critiques, ne sont pas  
 même attaquables dans leur sens littéral. Aussi n'indique-  
 t-il pas ce qu'il y trouve à reprendre.

Ensuite, agissant comme s'il voulait rendre de plus  
 en plus évidente sa haine contre la doctrine des Juifs et  
 des Chrétiens : « Ceux des Juifs, dit-il, et des Chrétiens  
 « qui ont quelque pudeur expliquent allégoriquement  
 « toutes ces histoires, et ils les expliquent ainsi, parce  
 « qu'ils en ont honte. » Mais si les fables et les fictions  
 employées, soit pour voiler quelque vérité, soit pour  
 tout autre objet, doivent faire honte, à cause de leur sens  
 littéral, de quelles histoires devra-t-on le dire mieux  
 que de celles des Grecs ? Dans ces histoires, en effet, que  
 voyons-nous ? Des dieux qui font leurs pères eunuques,  
 des dieux qui dévorent leurs fils ; une déesse donnant  
 une pierre au lieu de son fils au père des dieux et des  
 hommes ; un père qui excite au vice sa propre fille ; une  
 femme qui met son mari dans les chaînes, aidée dans  
 cette œuvre par le frère et la fille de ce même mari.  
 Mais qu'est-il besoin de rapporter plus long-temps ces  
 honteuses histoires des dieux de la Grèce, dont aucune al-  
 légorie ne peut défendre la turpitude ? J'en prends à

témoin le Solien Chryssippe, à qui l'on attribue tant de doctes ouvrages, l'honneur et la gloire du Portique. Ce grave philosophe, interprétant un tableau qu'on voyait à Samos, et dans lequel Junon était représentée servant aux plaisirs infâmes de Jupiter, dit que la Matière reçoit en soi les idées productrices des choses, et les conserve pour l'ordre et l'ornement de l'univers : aussi prétend-il qu'en ce tableau, la Matière est représentée par Junon, et Dieu par Jupiter. Ce sont ces explications et mille autres choses semblables qui nous font refuser de donner le nom de Jupiter au grand Dieu, celui d'Apollon au Soleil, celui de Diane à la Lune. Mais, professant envers le Dieu créateur une piété aussi pure qu'éclairée, lorsque nous louons ses nobles ouvrages, nous craindrions d'en souiller la gloire par un nom profane. En cela nous suivons Platon, qui, dans son *Philèbe*, ne veut pas qu'on donne à la Volupté le nom de déesse : « Tel est, dit-il, ô Protarque, « mon respect pour les noms des dieux. » C'est donc par respect pour le nom de Dieu, par respect pour les noms de ses ouvrages, que nous refusons d'admettre, même sous la forme d'allégorie, aucune fable de nature à corrompre l'esprit de la jeunesse.

XLIX. Si Celse eût lu nos saints livres avec un esprit d'équité, il ne dirait point qu'ils ne peuvent porter l'allégorie. L'allégorie, en effet, est facile à saisir, sinon dans le corps même de l'histoire juive, du moins dans les parties qui renferment les prophéties ; et cela a été fait ainsi, afin que la multitude des fidèles trouvât à s'y édifier, aussi bien que le petit nombre de ceux dont l'esprit plus élevé pourrait entrer avec avantage dans ces mystères de la sagesse divine. Toutefois l'assertion de Celse à ce sujet aurait peut-être quelque vraisemblance, si cette explication de diverses parties de nos Écritures par l'allégorie était quelque nouveau système inventé par les Juifs et les Chrétiens de nos jours, par ceux surtout qu'il appelle les moins déraisonnables ; mais puisque les au-

teurs de nos dogmes ont suivi eux-mêmes ce mode d'explications, n'est-il pas évident qu'en écrivant ainsi, ils nous avertissent que leur sens le plus important est caché sous les voiles de l'allégorie ? Du reste, pour montrer que l'assertion de Celse est une vraie calomnie contre nos Écritures, peu d'exemples entre plusieurs suffiront. Écoutons Paul, l'Apôtre de Jésus : « Car il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule les grains. Est-ce que Dieu se soucie des bœufs ? Et n'est-ce pas plutôt pour nous-mêmes qu'il a fait cette ordonnance ? Oui, sans doute, c'est pour nous que tout est écrit. En effet, celui qui laboure doit labourer dans l'espérance de recueillir ; et celui qui bat le grain, dans l'espérance d'en avoir sa part. » Et ailleurs : « Car il est écrit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils ne feront tous deux qu'une seule chair. Ce mystère est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. » Et ailleurs encore : « Car nous n'ignorons pas que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge, et qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse, dans la nuée et dans la mer. » Ensuite, expliquant les prodiges de la manne et de l'eau qui jaillit miraculeusement du rocher, l'Apôtre ajoute : « Nous n'ignorons pas qu'ils ont tous mangé la même viande mystérieuse, et qu'ils ont bu le même breuvage mystérieux, car ils buvaient de l'eau de la pierre mystérieuse, eau qui les suivait : et cette pierre était Jésus-Christ. » Enfin Asaph, prêt à rappeler dans le livre des Psaumes les histoires racontées dans l'Exode et les Nombres, le fait précéder d'une préface qui montre que, dans ces histoires, sont contenues des instructions comme voilées par des paraboles : « Écoute, dit-il, ma loi, ô mon peuple ; incline l'oreille aux paroles de ma bouche. Je te parlerai en paraboles ; je te montrerai en figures les choses cachées depuis le commencement, ce que nous avons en-

« tendu et appris, ce que nos pères nous ont raconté. »

L. En outre, si la loi de Moïse n'avait point un sens caché et intérieur, pourquoi le prophète s'écrierait-il dans sa prière : « Otez le voile qui couvre mes yeux, afin que je contemple les merveilles de votre loi ? » Le prophète savait donc qu'il y avait comme un voile d'ignorance étendu sur l'esprit de ceux qui, en lisant les livres saints, n'en comprennent point le sens allégorique ; il savait que ce voile est levé par le secours de Dieu, lorsque se renfermant en soi-même, et s'exerçant par une longue habitude à discerner le bien du mal, on répète constamment dans ses prières : « Otez le voile qui couvre mes yeux, afin que je contemple les merveilles de votre loi. »

Peut-on lire la description du dragon vivant dans le fleuve d'Égypte et des poissons qui se cachent sous ses écailles, ou de ces montagnes d'Égypte couvertes des ordures de Pharaon, sans se demander aussitôt quel est ce Pharaon, quelles sont ces montagnes d'Égypte qu'il couvre de ses ordures, et quels sont ces fleuves d'Égypte dont le Pharaon dit avec orgueil : « Ces fleuves sont à moi et je les ai faits moi-même ? » On se demande aussi quel est ce dragon dont il faut faire concorder l'allégorie avec celle donnée aux fleuves ; enfin quels sont ces poissons qui se cachent sous ses écailles. Mais que sert d'apporter de nouveaux exemples ? Quelles autres preuves plus victorieuses que ces paroles de l'Écriture sur l'Écriture même : « Où est le sage ? et il comprendra ce que je dis ; l'homme prudent ? et il pénétrera mes paroles. » Néanmoins j'ai cru devoir m'étendre ainsi sur ce sujet, pour démontrer jusqu'à l'évidence combien Celse se trompe lorsqu'il affirme « que les moins déraisonnables des Juifs et des Chrétiens s'efforcent d'expliquer leurs livres par le secours de l'allégorie, mais que la plupart des choses qui y sont enfermées étant des fables de la dernière absurdité, toute explication allégorique devient manifestement impossible. » Or ce sont bien plutôt les fables des Grecs

qui sont absurdes et impertinentes ; je me trompe, il faut dire impies. Nos livres sont accommodés à la pénétration des esprits les plus simples ; les auteurs des fables grecques n'ont pas pris ce soin, pourtant si nécessaire ; aussi Platon les bannit-il de sa République, eux et leurs poèmes.

LI. Celse me paraît aussi avoir ouï dire qu'il existe des ouvrages où la loi est expliquée au moyen de l'allégorie ; mais il ne les a point lus. S'il les eût lus, en effet, il ne dirait point : « Ces prétendues allégories sont beaucoup  
« plus honteuses et plus absurdes que les fables mêmes,  
« car, par une folie incroyable, on y veut établir des rap-  
« ports forcés entre des choses qui n'en comportent au-  
« cun. » Je soupçonne que, dans ce passage, Celse fait allusion aux écrits de Philon, ou à d'autres plus anciens, tels que ceux d'Aristobule. Mais, autant qu'on le peut connaître par conjecture, je persiste à croire que Celse ne les a point lus. En effet, le véritable sens de nos Écritures y est si bien saisi et développé, que les philosophes grecs eux-mêmes ne pourraient s'empêcher de les admirer. Car non-seulement l'expression en est parfaitement claire, mais encore il y a une justesse admirable et dans les pensées et dans l'explication précisément de ces dogmes mêmes que Celse prend pour des fables. Il y a plus : on sait assez que le philosophe Numenius, de la secte pythagoricienne, aussi habile à expliquer la doctrine parfois obscure de Platon que profondément versé dans la philosophie de Pythagore, cite souvent dans ses écrits des passages de Moïse et de nos prophètes, et qu'il les interprète par des allégories assez vraisemblables, telles entre autres que celles insérées dans son livre intitulé *Épops*, et dans ceux qui ont pour titre, des *Nombres* et du *Lieu*. Il rapporte même dans le troisième livre de son traité du *Souverain bien*, une histoire de Jésus, mais sans le nommer, et il la prend en un sens allégorique. Si ce sens est juste ou non, ce n'est pas ce dont il est question maintenant. Il rappelle aussi l'histoire de Moïse, de Jannès et de Jam-

brès, ce que toutefois je n'allègue pas pour nous en faire honneur, mais pour observer qu'il mérite bien plus d'être loué que Celse et les autres Grecs, en ce que le désir d'apprendre l'ayant porté à étudier nos Écritures, il a reconnu qu'elles contenaient des allégories et non point des absurdités.

LII. Cependant, entre tant d'ouvrages noblement pensés et écrits, où l'on trouve ces explications allégoriques, Celse choisit le plus méprisable ; il choisit, dis-je, un ouvrage qui peut bien exciter la foi dans les âmes simples, mais qui est sans force pour persuader les intelligences cultivées. Ce choix fait, il s'écrie : « Telle est cette discussion que j'ai lue, entre un certain Papisque et un certain Jason, discussion faite, je ne dirai pas pour exciter le rire, mais bien plutôt la pitié et la haine. Mon dessein, ajoute-t-il, n'est pas de réfuter ces absurdités, elles sautent aux yeux d'elles-mêmes, surtout si on peut prendre sur soi de les aller chercher dans ces livres. Il vaut mieux enseigner ce que la nature enseigne d'elle-même, c'est-à-dire que Dieu n'a rien fait de mortel ; qu'il n'y a que les êtres immortels qui soient ses ouvrages, et que c'est par eux ensuite que les êtres mortels ont été faits ; qu'ainsi l'âme de l'homme est l'œuvre de Dieu, mais que son corps est d'un autre ordre, en sorte que le corps de l'homme ne diffère en rien du corps de la chauve-souris, du ver, de la grenouille, la même matière les ayant formés et le même principe de corruption existant en eux. » Cependant, lorsque Celse déclame arrogamment contre cette discussion entre Papisque et Jason au sujet du Christ, et la déclare moins digne de mépris que de haine, je voudrais que quelqu'un eût le courage et la patience de la lire, car j'ose assurer que n'y trouvant rien de nature à exciter la haine, la lecture de cet ouvrage suffirait pour condamner Celse. J'ose assurer aussi que, si on le lit sans préjugé, on n'y trouvera rien de ridicule. En effet, le sujet de cet ou-

vrage est un Chrétien disputant contre un Juif, et démontrant, à l'aide des Écritures juives elles-mêmes, que les prédictions faites du Christ sont applicables à Jésus. Le Chrétien prouve la bonté de sa cause, et le Juif de son côté se défend avec vigueur, et soutient bien son rôle d'adversaire.

LIII. Au reste, je ne comprends pas comment Celse peut mêler ainsi deux sentiments qui ne se trouvent jamais réunis dans le cœur humain, et comment il peut dire que le même ouvrage est digne de pitié et de haine. Il n'est personne qui n'avoue qu'on ne peut en même temps plaindre et haïr un même objet. Celse ajoute que son dessein n'est pas de réfuter des absurdités qui sautent aux yeux de tout le monde sans avoir besoin d'aucun examen préalable. Malgré cette assertion orgueilleuse, j'ose supplier ceux entre les mains de qui tombera cette défense contre les calomnies de Celse, de vouloir bien lire nos livres, et de faire, en les lisant, tous leurs efforts pour découvrir quel était le but que se proposaient leurs auteurs, quelle leur conscience, quelle l'assiette de leur esprit. Ils y verront des hommes qui défendent avec ardeur ce dont ils sont persuadés, qui racontent des événements miraculeux transmis à la postérité pour l'utilité et l'instruction de tous les hommes. Y a-t-il quelqu'un au monde qui ose nier que la foi dans le Dieu souverain ne soit la source et le principe de tout bien, lorsque, mu par cette foi, l'homme ne fait aucune action qu'il n'examine auparavant si elle est de nature à lui être agréable; qu'il ne veille avec soin sur toutes ses pensées, de peur que quelqu'une ne l'offense, persuadé que ce Dieu suprême jugera tout un jour avec sévérité, pensées, discours et actions? Quelle autre doctrine que ce jugement futur et inévitable pourrait exciter les hommes à bien vivre? Qu'on m'en montre une autre, une autre, dis-je, qui ramène à une meilleure voie, non pas une ou deux personnes seulement, mais une grande multitude à la fois; et que, par la comparaison de l'une

avec l'autre, on juge laquelle de ces doctrines est celle qui conduit à la vertu.

LIV. Mais puisque Celse nous oppose ici un passage du Timée de Platon, qu'il a paraphrasé en ces termes : « Dieu n'a rien fait de mortel ; il n'y a que les êtres immortels qui soient son ouvrage, et c'est par eux ensuite que les êtres mortels ont été faits ; ainsi l'âme de l'homme est l'œuvre de Dieu, mais son corps est d'un autre ordre, en sorte que le corps de l'homme ne diffère en rien du corps de la chauve-souris, du ver, de la grenouille, la même matière les ayant formés, et le même principe de corruption existant en eux ; » puisque Celse nous oppose ce passage, arrêtons-nous un instant pour le considérer. Observons d'abord que Celse renie ici son maître Épicure, soit, comme on peut le penser, qu'il ait embrassé de meilleures doctrines, soit que le Celse que nous combattons et le Celse épicurien, n'ayant que le même nom de commun, soient en réalité deux personnes différentes. Quoi qu'il en soit, puisqu'il voulait avancer de tels dogmes philosophiques, contraires non-seulement à notre croyance, mais à celle même de Zénon Cittien, secte qui ne tient pas le moindre rang entre les plus illustres, il devait prouver par des arguments que les corps des animaux ne sont pas l'ouvrage de Dieu, et que cet art admirable avec lequel ils ont été formés n'appartient point à la souveraine intelligence. Il devait expliquer pourquoi ont été créées ces plantes de genres divers et innombrables, si utiles à l'homme, et que gouverne un instinct intérieur incompréhensible ; pourquoi encore les animaux, qui ne nous sont pas moins utiles que les plantes ; et ces explications une fois données, il devait prouver clairement qu'un autre pouvoir que la parfaite intelligence avait forcé la matière à revêtir tant de qualités vivantes et diverses. De plus, pourquoi tous les corps sont-ils faits par les dieux inférieurs, et l'âme seule de l'homme est-elle l'ouvrage du grand Dieu ?



N'était-il pas convenable que le philosophe qui divise entre plusieurs la tâche d'un si grand ouvrage, nous fit connaître en même temps et par des raisons solides la vérité de cette différence qu'il établit entre les ouvriers divins; pourquoi ceux-ci, pour ainsi parler, construisent les corps des hommes, ceux-là les corps des animaux dont le naturel se prête et s'asservit à nos besoins, les autres le corps des bêtes farouches? En outre, à l'aspect de ces dieux, les uns occupés à créer des dragons, les autres des aspics ou des basilics, d'autres enfin des plantes et des herbes différentes, ne devait-il pas expliquer pourquoi chacun d'eux avait reçu cette tâche particulière dans le travail commun? Oui certes, il le devait, car, par une recherche attentive de cette question, ou il aurait compris que Dieu est l'unique ouvrier qui a tout fait dans un même but et une même fin; ou s'il ne l'eût pas compris, il eût du moins produit des raisons pour sa thèse, de manière à pouvoir combattre ceux qui soutiennent que la corruptibilité des êtres matériels est une chose indifférente de soi, et qu'il n'est nullement absurde d'affirmer que, quoique l'univers soit composé de parties diverses, il ne laisse pas d'être l'ouvrage d'un seul ouvrier, qui fait que toutes ces diverses parties concourent unanimement au bien général. Enfin, s'il ne pouvait pas tenir ses promesses et prouver ce qu'il se vantait de nous enseigner, il eût mieux fait de se taire sur un dogme si important, à moins toutefois que lui, qui tourne en ridicule la simplicité de notre foi, ne veuille que nous nous en tenions à sa seule affirmation. Cependant il faut bien lui dire qu'il ne nous avait pas promis seulement des paroles, mais des raisons.

LV. Pour moi, je dis : Si Celse eût pu prendre sur lui, j'emploie ses expressions, de lire les écrits de Moïse et des prophètes, il eût sans doute fait cette observation : Lorsque le ciel, la terre, le firmament, les deux grands luminaires, les étoiles, les grands poissons et les autres

animaux que les eaux produisent selon leur espèce, furent créés; lorsque furent créés tous les oiseaux qui volent dans les airs chacun selon son espèce, les animaux sauvages et domestiques, les reptiles de la terre, et l'homme enfin le dernier, tout cela, dis-je, est exprimé par un seul et même mot : *Dieu fit*. Il n'en est point de même pour les autres choses, car quant à la création de la lumière, l'Écriture se contente de dire, *et la lumière fut faite*. Quand les eaux qui sont sous le ciel sont réunies en un même lieu, l'Écriture dit simplement, *et cela fut fait ainsi*. Enfin elle emploie les mêmes termes quand germèrent de la terre ces plantes enfermant leur propre semence pour les renouveler chacune selon son espèce, et ces arbres fruitiers dont chacun possède en soi la graine qui les perpétue. Cette observation l'eût amené à se demander si c'est à un seul ou à plusieurs que furent adressés ces commandements dont Dieu se servit, selon le récit de l'Écriture, pour produire chaque partie du monde; et, sans doute, après de telles réflexions il se serait gardé d'insulter aux livres de Moïse, comme ridicules et n'enfermant aucun sens mystérieux; ces livres qui, selon nous, ne doivent pas tant être attribués à Moïse qu'à l'Esprit divin qui était en lui et l'inondait de lumières prophétiques. Car c'est bien véritablement Moïse *qui connaissait le présent, le passé et l'avenir*, plutôt que tous ces hommes prétendus inspirés dont les poètes chantent les louanges.

LVI. Celse ajoute à ceci « que l'ame est l'ouvrage de Dieu, mais que le corps est d'un autre ordre; qu'ainsi le corps de l'homme ne diffère en rien du corps de la chauve-souris, du ver ou de la grenouille, parce que, formés de la même matière, ils enferment tous le même principe de corruption. » Mais à cela la réponse est aisée. Car si c'est pour être formés de la même matière, que le corps de l'homme et le corps de la chauve-souris, du ver, de la grenouille ne diffèrent en rien, il demeure évident qu'il n'y a non plus aucune différence entre eux

et les corps du soleil, de la lune, des étoiles, du ciel, et de tous les êtres que les Grecs regardent comme des divinités sensibles. La matière, en effet, n'a par elle-même ni formes ni qualités, et je ne comprends pas de qui elle peut les recevoir, s'il est vrai, comme le dit Celse, que rien de ce qui est corruptible ne soit l'ouvrage de Dieu. La matière de tous les corps est la même; et tout ce qui est matériel est nécessairement soumis à la corruption: c'est-là sa pensée. Mais peut-être, pressé ici par la difficulté du sujet, Celse abandonnera le parti de Platon, qui fait sortir les ames de je ne sais quelle grande cuve, et se jettera dans celui d'Aristote et des péripatéticiens, dont la doctrine est que les corps célestes ne sont point matériels, mais d'une nature différente de celle des quatre autres éléments. Cependant les disciples de Platon et les stoïciens s'opposent vivement à cette doctrine. Nous aussi, que Celse, il est vrai, compte pour rien, nous les repoussons par ces paroles du prophète, dont nous sommes prêts à expliquer et à confirmer le sens, si on nous le demande: « Les cieux « périront, et vous subsisterez; comme un vêtement ils « vieilliront; vous les changerez comme un manteau, et « ils seront changés. Mais pour vous, vous êtes éternelle- « ment le même. » Cela suffit pour renverser l'argument de Celse, « que l'ame humaine est l'ouvrage de Dieu, mais « que le corps est d'un autre ordre, » et pour établir qu'il n'y a point de différence entre les corps célestes et les corps de la chauve-souris, du ver et de la grenouille.

LVII. Voyez maintenant si cet accusateur des Chrétiens qui établit de tels dogmes mérite que pour adopter ses principes on abandonne les nôtres, qui nous apprennent à rendre raison de la différence des corps par les diverses qualités qu'ils possèdent, soit au dedans, soit au dehors. Car, quant à nous, nous savons qu'il y a des corps célestes et des corps terrestres; mais autre est la beauté des corps célestes, autre est celle des corps terrestres. Entre les corps célestes eux-mêmes, il y a de l'inégalité, car le so-

teil a son éclat, la lune a le sien, et entre les étoiles, l'une est plus brillante que l'autre. C'est pourquoi dans la résurrection que nous croyons et attendons, nous disons que les corps ressusciteront avec des qualités nouvelles : ainsi le corps semé dans la corruption ressuscitera incorruptible; semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire; semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force; semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. Que la matière, au reste, reçoive les qualités qu'il plaît au Créateur de lui imprimer, pour nous qui admettons la Providence, cela ne fait aucune espèce de doute; en sorte que la matière reçoit de la volonté de Dieu, tantôt une qualité, tantôt une autre meilleure que la précédente. Or, depuis que le monde a commencé jusqu'à l'instant où il cessera d'être, certaines lois présidant constamment aux changements des corps, et ces lois devant être les mêmes jusqu'à sa destruction, ou, pour parler comme l'Écriture, jusqu'à la consommation, je ne sais point si ce n'est pas un juste sujet d'admiration que dès à présent la mort produisant la vie, de la moelle épinière d'un cadavre humain il se forme un serpent, comme on l'assure assez généralement; que d'un bœuf il se forme des abeilles; d'un cheval des guêpes; d'un âne des escarbots; et enfin des vers de la plupart des animaux. Mais cela même est pour Celse un motif de ne point croire que Dieu en soit l'auteur; et il aime mieux penser que la matière dépouille certaines qualités pour en revêtir d'autres prises on ne sait d'où, sans qu'aucune intelligence divine soit pour la moindre chose dans ces divers changements.

LVIII. Il ne me reste plus qu'un mot à dire contre cet argument de Celse, « que l'âme est l'ouvrage de Dieu, mais que le corps est d'un autre ordre. » Et d'abord non-seulement il ne l'appuie d'aucune preuve, mais il le présente même d'une manière ambiguë, n'expliquant pas si toutes les âmes sans distinction sont l'œuvre de Dieu, ou seulement les âmes douées de raison. Je lui dis donc : Si

toutes les âmes sont l'œuvre de Dieu, il faut que l'âme des bêtes et celle même des plus vils animaux le soient aussi, afin que la nature de l'âme soit entièrement différente de la nature de tous les corps. Et c'est en effet ce qu'il semble confirmer plus loin, lorsqu'il dit : « qu'il y a des animaux « sans raison plus chéris de Dieu, et qui ont de sa divinité des idées plus pures que nous-mêmes. » Par cela seul, en effet, qu'il existe, suivant son sentiment, des animaux sans raison que Dieu préfère à l'homme, il s'ensuit naturellement que l'âme des bêtes est encore plus l'œuvre de Dieu que ne l'est la nôtre. Mais est-ce l'âme raisonnable qui est seule l'ouvrage de Dieu ? D'abord Celse ne s'est pas expliqué catégoriquement sur ce point ; ensuite, en disant des âmes sans aucune distinction qu'elles ne sont pas toutes l'ouvrage de Dieu, mais seulement la raisonnable, il donne naturellement à penser que la matière dont sont composés les corps est la même dans tous. Or, si la matière de tous les corps n'est pas différente, mais que les âmes qui les animent les aient revêtus suivant les qualités propres qui sont en elles, il est évident qu'un corps où habite une âme ouvrage de Dieu, est plus parfait qu'un autre corps dont l'âme n'est point l'ouvrage de Dieu. Et ainsi il sera faux que le corps de l'homme ne diffère en rien du corps de la chauve-souris, du ver ou de la grenouille.

LIX. Préférer des pierres à des pierres, des édifices à des édifices, les regarder comme purs ou impurs, suivant qu'ils sont élevés en l'honneur de la divinité, ou destinés à être un réceptacle d'immondices, et en même temps nier que des corps où habite une âme douée de raison l'emportent sur d'autres corps dont l'âme est irraisonnable ; dire que des corps où vit une âme vertueuse ne sont pas au-dessus de corps qu'habite une âme criminelle, quoi de plus absurde ? Cette distinction est si naturellement sentie, qu'elle a porté des peuples, d'un côté, à déifier le corps des hommes héroïques, comme ayant été le séjour d'une âme vertueuse ; de l'autre, à jeter

au loin et à couvrir d'ignominie les corps de ceux qui avaient vécu dans le vice. Je ne dis point que cet usage doive être entièrement approuvé, mais je dis qu'il est né d'une pensée saine dans son principe. Aucun homme sage voudrait-il, après la mort d'Anytus et de Socrate, prendre un soin égal de leur sépulture? Un même monument sera-t-il élevé à l'un et à l'autre? C'est là ma réponse à ces paroles de Celse : « Il n'y a rien là « qui soit l'ouvrage de Dieu, » paroles par lesquelles il entend le corps de l'homme ou des serpents qui s'y forment ; le corps du bœuf ou des abeilles qui en sortent ; le corps du cheval ou des guêpes qui en naissent ; le corps de l'âne ou des escarbots qu'il produit : ce qui nous a mis dans la nécessité de réfuter ce paragraphe de son objection, « que l'ame est l'ouvrage de Dieu, mais que « le corps est d'un autre ordre. »

LX. Il ajoute « que la nature de tous ces corps est semblable, et qu'elle éprouve par des retours successifs « les mêmes changements dans sa forme. » Mais il suit de ce que j'ai dit plus haut que les corps dont nous parle Celse ne sont pas les seuls dont la nature soit semblable, et qu'il y faut joindre encore les corps célestes. Or, cela étant (et cela est, selon lui, quoique je ne sache point si cela est selon la vérité), cela étant, dis-je, la nature de tous ces corps éprouve des changements successifs, et c'est en effet la pensée de ceux qui croient que ce monde est corruptible. D'un autre côté, ceux qui pensent que le monde est éternel reconnaissent aussi une parfaite identité de matière entre tous les corps, et que cette matière va et vient perpétuellement, sans qu'il soit besoin de recourir à une cinquième nature de corps ; mais, selon eux, ce qui semble périr vit seulement sous une autre forme ; car la matière, en perdant sa qualité actuelle, demeure toujours passive et susceptible d'en recevoir une autre comme auparavant : ainsi raisonnent les philosophes qui veulent qu'elle soit incréée. Cependant,

si on peut prouver qu'elle soit créée et faite pour un usage déterminé dans le temps, il est évident que sa nature né sera point la même qu'en la supposant incréée et devant subsister toujours. Ce sont-là, au reste, des questions de physique dont il ne s'agit pas ici ; ce dont il s'agit, c'est de réfuter les calomnies de Celse.

LXI. Il dit ensuite « que rien de ce qui naît de la matière n'est immortel. » Je réponds : Si rien n'est immortel de ce qui naît de la matière, ou le monde tout entier est immortel, et par conséquent n'est point formé de matière, ou il n'est point immortel. S'il est immortel, comme il plaît à ceux qui disent que l'âme seule est l'ouvrage de Dieu, et la font sortir de je ne sais quelle grande cuve, c'est à Celse à nous montrer comment le monde n'est point composé d'une matière dépourvue de qualités qui lui soient propres, et comment cette immortalité du monde peut subsister avec sa proposition que rien n'est immortel, précisément parce qu'il est né de la matière. Si, au contraire, le monde n'est point immortel, précisément parce qu'il est né de la matière, ce monde mortel serait-il sujet à la corruption, ou non ? S'il y est sujet, ce sera donc parce qu'il n'est point l'ouvrage de Dieu ; mais dans cette corruption du monde, que deviendra l'âme qui en est l'ouvrage ? Si Celse, prenant dans un sens détourné l'idée que nous attachons au mot immortel, dit que le monde l'est, parce que, quoique vraiment corruptible, il ne se corrompt pas, et parce qu'il ne meurt point, quoique cependant il puisse mourir ; s'il s'explique ainsi, la même chose sera donc à la fois mortelle et immortelle, pouvant être indifféremment l'un ou l'autre. La chose immortelle sera celle qui ne mourra point, et, n'étant pas immortelle de sa nature, elle ne laissera point d'être appelée immortelle, par la raison qu'elle ne mourra point. Comment l'entend donc Celse, et dans quel sens, lorsqu'il dit « que rien n'est immortel de ce qui est fait de matière ? »

Vous voyez que Celse ne pèse pas ces pensées dans des balances bien justes, et qu'on n'a guère de peine à prendre pour le mettre en contradiction avec lui-même. Il termine cette objection par ces mots : « En voilà assez sur ce sujet. Celui qui désire en savoir davantage doit m'écouter et me suivre jusqu'au bout. » Suivons-le donc, nous, ces stupides Chrétiens, comme il nous appelle, et voyons ce que nous gagnerons à le suivre.

LXII. Immédiatement il traite de la nature des maux, et quelques lignes lui semblent suffire à cette question, que les plus grands et les plus illustres philosophes n'ont pu épuiser par de longs ouvrages, et dont la solution est encore à trouver. « Il n'y a jamais eu, dit-il, il n'y aura jamais plus ou moins de maux qu'il n'y en a maintenant dans le monde; car la nature de cet univers est toujours la même, et les maux s'y produisent toujours dans la même proportion. » Il semble que ceci soit encore une paraphrase de ce passage du Théétète, où Platon fait dire à Socrate : « Il est impossible que les maux soient ôtés de l'humanité et transportés aux dieux. » Mais je ne pense pas que cet homme, qui prétend fièrement avoir renfermé toute la vérité dans un seul volume, et qui a donné le titre de *Discours véritable* à l'écrit qu'il a composé contre nous, ait entendu le vrai sens de Platon. Car ces paroles du Timée, déjà citées, *Quand les dieux purifient la terre par les eaux*, emportent nécessairement qu'il y a moins de maux sur la terre ainsi purifiée qu'il n'y en avait auparavant. C'est d'après le sentiment de Platon que je dis qu'il y en a moins; car, d'après ce passage du Théétète, il ne paraît pas qu'il crût à la possibilité d'une purification complète.

LXIII. Cependant je ne vois pas comment Celse, qui, dans son livre du moins, admet la Providence, peut avancer qu'il n'y a jamais sur la terre ni plus ni moins de maux, et que la quantité en est toujours fixe et déterminée. Car c'est-là détruire ce beau dogme, que les



vies et les maux qui en découlent peuvent croître indéfiniment. De plus, cette pensée de l'égalité perpétuelle des maux semble établir que, comme la Providence, dans le système de l'incorruptibilité du monde, conserve l'équilibre entre les éléments, et ne permet point que l'un l'emporte sur l'autre, de peur que le monde ne périsse, de même aussi la Providence pourvoit à ce que la somme totale des maux n'augmente et ne diminue jamais. Il y a encore une autre manière de réfuter l'argumentation de Celse, d'après les philosophes. Ceux-ci, en effet, traitant la question de la nature des biens et des maux, établissent sur des preuves historiques que les courtisanes se prostituèrent d'abord hors des villes, et la figure couverte d'un masque; qu'ensuite elles quittèrent le masque, et se rapprochèrent des villes, où néanmoins la loi leur défendait encore d'entrer, jusqu'à ce qu'enfin, la corruption allant toujours croissant, elles osèrent s'y introduire. C'est la remarque de Chrysippe dans son *Traité des biens et des maux*. Une autre preuve encore que les maux tantôt diminuent et tantôt augmentent, c'est qu'il y avait autrefois des misérables, connus sous le nom d'*ambigus*, dont le métier était de servir indifféremment à la volupté, soit active, soit passive, de tous ceux qui se présentaient; mais ils furent enfin exterminés par les magistrats. La malice des hommes a répandu sur la terre des milliers de maux dont on peut dire qu'aucun n'existait auparavant. Ainsi, par exemple, les plus anciennes histoires, pleines d'ailleurs du récit de toutes sortes de crimes, se taisent sur ces misérables qui se font les ministres des détestables voluptés.

LXIV. Après ces exemples et tant d'autres du même genre, n'est-il pas du dernier ridicule dans Celse d'affirmer que la somme des biens et des maux est toujours la même? Parce que la nature de cet univers ne change pas, s'ensuit-il que la quantité des maux qui s'y produisent ne change pas non plus? Mais quoi! un homme a bien tou-

jours sa nature propre, cependant son esprit, ses mœurs, ses actions changent suivant les temps. Dans un temps, il n'a pas encore l'usage de la raison; dans un autre, avec la raison, il a des vices, et de ces vices, il en a tantôt plus et tantôt moins. Quelquefois il s'attache à la vertu, et il y fait plus ou moins de progrès. Quelquefois enfin il l'acquiert dans son plus haut degré, et cela avec plus ou moins d'étude. Ce que je dis de l'homme, à plus forte raison on le peut dire de la nature de cet univers, dont la constitution intérieure est permanente, mais dont les formes extérieures changent sans cesse. Car, de même que la fertilité et la stérilité, les pluies et la sécheresse se succèdent sans aucun ordre régulier; de même aussi les ames bonnes et les ames mauvaises ne se perpétuent pas sur la terre, dans un rapport égal entre elles: tantôt il y a plus de vices, et tantôt il y en a moins. Il est donc nécessaire de savoir, quand on aime à pénétrer par l'étude dans ces sortes de sujets, que les maux ne sont pas toujours en même quantité sur la terre, soit que la Providence la conserve dans son état actuel, soit qu'elle la purifie ou par l'eau ou par le feu. Peut-être même n'est-ce pas la terre seule, mais le monde entier qu'elle purifie ainsi lorsque la malice, croissant sans mesure, a rendu ce remède nécessaire.

LXV. « Il n'est pas aisé, dit ensuite Celse, quand on n'est pas philosophe, de connaître quelle est l'origine des maux. Mais il suffit d'enseigner au vulgaire que les maux ne viennent point de Dieu, qu'ils sont inhérents à la matière, et le partage des êtres mortels. Or, depuis le commencement jusqu'à la fin, les êtres mortels roulent toujours dans le même cercle, et il faut nécessairement, d'après cette perpétuité de mouvements semblables, que l'avenir amène dans son cours ce que le passé et le présent ont amené ou amènent dans le leur. » Lorsque Celse dit qu'il n'est point facile de connaître quelle est l'origine des maux quand on n'est point philosophe, c'est comme s'il disait d'une part que cela est facile au

philosophe, et de l'autre, que celui qui ne l'est point le peut connaître aussi, quoique par un travail soutenu et pénible. Or je dis, moi, que cela n'est point facile, même au philosophe; peut-être même ne le peut-il point du tout, à moins que Dieu, par une inspiration particulière, ne lui découvre et ne lui fasse comprendre quelle est la nature des maux, quelle en est l'origine, et comment ils peuvent être détruits. Ne pas connaître Dieu est un mal; ne pas connaître la manière légitime de l'adorer et les devoirs qui lui sont dus, est un plus grand mal, ou, pour mieux dire, le plus grand des maux. Or, Celse ne niera point que les philosophes n'aient ignoré l'un et l'autre, car c'est là précisément ce qui établit la diversité de leurs sectes. Mais, pour dire notre sentiment, nous ne croyons pas qu'aucun de ceux qui se persuadent que la piété peut subsister dans la plupart des sociétés actuellement établies, et qui ne voient aucun mal à penser ainsi; nous ne croyons pas, dis-je, qu'aucun de ceux-là puisse connaître la véritable origine des maux. Nous nions qu'il le puisse, s'il ne sait point ce qui regarde le diable et ses anges, quel était ce diable avant d'être devenu tel, comment il l'est devenu, par quelle cause enfin ceux qui sont appelés ses anges se sont unis à lui dans sa révolte contre Dieu. Cette connaissance même ne suffit pas; il faut savoir en outre que les démons, en tant que démons, ne sont pas l'ouvrage de Dieu, mais seulement comme créatures intelligentes; et que c'est leur volonté qui les a faits ce qu'ils sont actuellement. Si donc il y a parmi les hommes une question pénible, difficile, laborieuse, c'est certainement celle qui traite de l'origine des maux.

LXVI. Cependant Celse, comme s'il possédait quelque grand secret sur cette matière dont il ne dût point faire part au commun des hommes, qui ne le comprendraient point, s'écrie : « Il suffit de leur enseigner que les maux « ne viennent point de Dieu, mais qu'ils sont inhérents à « la matière, et le partage obligé des êtres mortels. » Il

est très-vrai que les maux ne viennent point de Dieu. Jérémie lui-même, un de nos prophètes, nous enseigne que de la bouche du Seigneur il ne sort point du bien et du mal. Mais que la matière des natures mortelles soit la propre cause des maux, c'est ce que nous nions. En effet, la volonté de chacun est à lui-même la cause de sa malice, et cette malice, avec les actions qu'elle produit, sont nos véritables maux, de manière que nous ne croyons pas qu'il y ait, à parler exactement, aucune autre chose qui mérite le nom de mal. Je n'ignore pas cependant que cette question demande à être traitée avec une attention profonde, qu'elle exige des raisonnements choisis et solides; mais je sais aussi que la grâce de Dieu y est nécessaire, afin d'éclairer l'esprit de ceux qu'il juge dignes de cette connaissance.

LXVII. Mais je ne sais point pourquoi Celse, en écrivant contre nous, trouve avantageux d'avancer un dogme qui a besoin d'une multitude de preuves au moins apparentes, pour établir, autant qu'il se peut faire, « que les « êtres mortels roulent toujours dans le même cercle de- « puis le commencement jusqu'à la fin, et qu'il faut né- « cessairement, d'après cette perpétuité de mouvements « semblables, que l'avenir amène dans son cours ce que le « passé et le présent ont amené ou amènent dans le leur. » S'il en est ainsi, il faut dire adieu à notre libre arbitre. En effet, si les choses mortelles sont condamnées à reparaître invariablement dans le même ordre, il faudra que Socrate soit toujours adonné à l'étude de la philosophie, toujours accusé d'introduire des dieux étrangers et de corrompre la jeunesse; toujours opprimé par le témoignage d'Anytus et de Mélitus; toujours condamné à boire la ciguë par les juges de l'aréopage. Ainsi encore, dans cet ordre de révolutions, il faudra que Phalaris exerce toujours sa tyrannie; que des hommes condamnés mugissent toujours dans son taureau; il faudra qu'Alexandre soit toujours tyran de Phères et l'émule de sa cruauté; et les

conséquences de ce dogme une fois admises, je ne comprends pas où notre libre arbitre se peut prendre pour subsister, ni que nous puissions en rien mériter par nos actions, soit la louange, soit le blâme. De plus, si, comme Celse l'établit, les mêmes événements se reproduisent toujours dans le monde, il faudra donc, conformément à cet ordre invariable, que Moïse sorte toujours de l'Égypte avec le peuple juif; que Jésus revienne faire ici-bas ce qu'il a déjà fait non pas une fois seulement, mais une infinité de fois dans chacune des révolutions précédentes; il faudra que les mêmes Chrétiens s'y retrouvent invariablement; il faudra enfin que Celse écrive de nouveau le même livre qu'il a déjà écrit une infinité de fois.

LXVIII. Celse applique son système de retours semblables et successifs seulement aux êtres mortels, cela est vrai; mais la plupart des Stoïciens l'appliquent aux choses immortelles, et même à leurs dieux. Car, après l'embrasement de cet univers, qui est arrivé et arrivera encore une infinité de fois, toutes choses, depuis le commencement jusqu'à la fin, existeront dans le même ordre où elles ont déjà existé. Ce système est absurde, sans doute; aussi les Stoïciens s'efforcent-ils de sauver au moins les apparences, quoique, à vrai dire, je ne comprendre pas trop comment. Ils disent donc que, dans ces retours successifs, il reviendra sur la terre, non point les mêmes hommes, mais des hommes parfaitement semblables à ceux des révolutions précédentes. Ainsi ce ne sera point Socrate lui-même qui revivra, mais seulement quelqu'un de parfaitement semblable à Socrate; ce quelqu'un épousera une femme image exacte de Xantippe; ce quelqu'un enfin sera accusé par des hommes dans lesquels se retrouveront tout entiers Anytus et Mélitus. Toutefois comment se fait-il que le monde soit le même, et que les choses qui le composent ne le soient pas? que l'un soit la réalité, et les autres seulement les images de ce qui a précédé? je ne le comprends pas. Mais ce que Celse dit ici et ce qu'ensei-

gnent les Stoïciens, une occasion plus favorable se présentera pour le discuter : ce n'est point ici le moment, et le but de cet ouvrage est autre.

LXIX. Quant à l'objection suivante de Celse, « que  
« l'empire du monde n'a point été donné à l'homme, mais  
« que toutes choses naissent et périssent pour le bien  
« commun, se changeant perpétuellement les unes aux  
« autres, » il est inutile de s'y arrêter, l'ayant déjà réfutée  
autant que je l'ai pu. J'ai aussi réfuté les deux assertions  
suivantes, savoir, qu'il n'y a jamais sur la terre, relative-  
ment aux êtres mortels, ni plus ni moins de maux, et que  
Dieu n'a pas besoin de remettre la main à son œuvre pour  
la réformer. Car, lorsque Dieu réforme le monde et le  
purifie par l'eau ou par le feu, il ne le fait point à la  
manière d'un artisan dont l'ouvrage lui paraît inachevé  
ou défectueux, et qui l'achève ou le répare; mais il le  
fait pour arrêter dans son cours la marche envahissante  
du mal. Je pense même qu'à de certaines époques précises,  
Dieu détruit entièrement le mal, pour le bien général de  
cet univers. Maintenant, après que le mal est ainsi tota-  
lement éteint, y a-t-il une raison pour qu'il revivé? c'est  
une question importante, digne d'un examen attentif et  
particulier. Quoi qu'il en soit, la volonté constante de Dieu  
est de ramener au bien ce qui est tombé dans le mal. Car  
quoiqu'en créant le monde, Dieu n'ait rien fait que de  
parfaitement beau et de parfaitement fini, il ne laisse pas  
d'avoir besoin d'employer des remèdes contre la malice  
qui s'introduit dans son ouvrage, et en corrompt peu à  
peu toute la masse. Aussi Dieu n'a jamais négligé et ne  
négligera pas d'appliquer, suivant les besoins des divers  
temps, les remèdes nécessaires au maintien de cet univers  
changeant et variable. Mais, semblable au laboureur qui,  
se conformant à l'ordre des saisons, sème et cultive diffé-  
remment en différents temps, Dieu régissant, pour ainsi  
parler, les siècles comme autant d'années, fait en chacun  
d'eux ce que les besoins de cet univers demandent. En

effet, étant le seul qui les connaisse parfaitement, il est aussi le seul qui puisse y pourvoir.

LXX. Celse parle encore des maux en un autre sens. Voici sa pensée : « Ce qui vous semble un mal ne l'est « peut-être pas effectivement, car vous ne savez point s'il « n'est pas utile à vous, à un autre, ou à l'universalité des « choses. » C'est-là sans doute le sentiment d'un homme modéré. Néanmoins il met en doute que la nature du mal soit essentiellement mauvaise, puisqu'il peut se faire que ce qui est mal pour quelques-uns soit un bien pour tous. C'est pourquoi, de peur que quelqu'un n'en prenne occasion de s'opiniâtrer dans le mal, comme si le mal était ou pouvait être utile à l'universalité des choses, je dirai que quoique Dieu, en nous laissant notre liberté tout entière, fasse servir la malice des méchants à l'ordre et à l'avantage de cette universalité, les méchants n'en sont pas moins coupables. Ils sont coupables, et comme tels employés au bien commun : mais il n'est personne qui ne doive craindre et détester d'être employé ainsi. Tel serait un homme condamné pour ses crimes à des travaux d'utilité publique, dont on dirait qu'il sert au bien général, et que cependant on regarderait comme s'acquittant d'une tâche détestable à laquelle aucune personne jouissant de sa raison ne voudrait prendre part. Aussi Paul, l'Apôtre de Jésus-Christ, nous enseigne-t-il qu'il est bien vrai que les hommes même les plus méchants sont employés au bien commun, mais qu'ils seront rejetés parmi les abominables, tandis qu'au contraire, les hommes vertueux, beaucoup plus utiles que les méchants, seront placés dans un lieu de glorieuses récompenses. « Dans une grande « maison, dit-il, il n'y a pas seulement des vases d'or et « d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns sont « pour l'ornement et les autres pour l'ignominie. Celui « donc qui se conservera pur, en s'abstenant de ce qui « est mal, sera un vase d'honneur, sanctifié et propre « au service du Seigneur, préparé pour toutes les bonnes

« œuvres. » J'ai cru nécessaire de répondre ainsi à l'assertion de Celse, « Ce qui vous semble un mal ne l'est peut-être pas effectivement, car vous ne savez point s'il n'est pas utile à vous ou à un autre ; » je l'ai cru nécessaire, dis-je, de peur que quelqu'un ne prit de là occasion de pécher, dans la persuasion d'être utile à l'univers par ses péchés mêmes.

LXXI. Celse ensuite raille à sa manière sur quelques passages de l'Écriture qu'il n'entend pas le moins du monde, sous prétexte que les affections humaines y sont attribuées à Dieu, parce qu'on l'y représente s'irritant contre les impies et menaçant les pécheurs. A cela je lui répondrai que, comme nous n'employons pas toute la force de notre esprit pour parler à de petits enfants, mais que nous nous accommodons à la faiblesse de leur intelligence, disant et faisant ce qui nous paraît le plus utile à leur instruction et à leur conduite, de même aussi le Verbe de Dieu dispense dans l'Écriture ses leçons aux hommes, de manière que leur excellence ne soit pas un obstacle à l'utilité qu'ils en doivent tirer. C'est en ce sens, et pour expliquer les passages où il est parlé de Dieu, qu'il est dit dans le Deutéronome : « Le Seigneur votre Dieu vous a supportés comme un père supporte son fils. » Ainsi donc l'Écriture parle la langue des hommes pour leur être utile. Car de quoi servirait-il au vulgaire que Dieu lui parlât, s'il lui parlait selon sa grandeur et sa majesté ? Mais si quelqu'un s'applique fermement à l'intelligence de ces divines Écritures, il y trouvera les choses spirituelles pour les spirituels, les choses simples pour les simples ; et en comparant avec attention les unes avec les autres, il verra aussi que le même passage les renferme souvent toutes deux.

LXXII. Ainsi donc encore, lorsque nous parlons de la colère de Dieu, nous ne voulons point dire que ce soit en lui une passion. C'est une conduite sévère de Dieu sur les grands coupables, par laquelle il les instruit en les châ-



tiant ; tel est, dans nos Écritures, le sens de ces termes *colère et fureur de Dieu*, témoin ce passage du sixième psaume : « Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère, « ne me châtiez pas dans votre fureur ; » et cet autre de Jérémie : « Châtiez-nous, Seigneur, mais dans votre justice, et non dans votre fureur, de peur que vous ne « nous réduisiez au néant. » Dans le second livre des Rois, il est dit que la colère de Dieu porta David à faire le dénombrement du peuple ; et dans le premier des Paralipomènes, qu'il y fut poussé par le diable. La comparaison de ces deux passages suffit pour reconnaître en quel sens on doit entendre cette colère dont saint Paul nous enseigne que nous sommes les enfants, lorsqu'il dit : « Nous étions « autrefois par notre nature les enfants de la colère, « comme le reste des hommes. » Le même saint Paul nous apprend que la colère n'est point une passion en Dieu, mais que chaque homme l'attire sur soi par ses péchés : « Est-ce que vous méprisez, dit-il, les richesses de sa « bonté, de sa patience et de sa longue tolérance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de « colère pour le jour de la colère et de la manifestation du « juste jugement de Dieu. » Or donc, comment quelqu'un peut-il s'amasser des trésors de colère pour le jour de la colère, si sous ce nom de colère il faut entendre une passion ? Comment la passion de la colère peut-elle instruire ? Comment nos Écritures qui nous défendent de nous mettre en colère, dans le trente-sixième psaume, par ces mots : « Réprimez votre colère, contenez votre indignation ; » et dans saint Paul, par ceux-ci : « Renoncez à tous ces « péchés, à la colère, à l'aigreur, à la malice, à la médisance, aux paroles deshonnêtes ; » comment, dis-je, nos Écritures attribueraient-elles à Dieu une passion qu'elles nous défendent absolument ? Une autre preuve que la colère de Dieu doit être prise dans un sens allégorique,

c'est que nos Écritures lui attribuent aussi un sommeil, en sorte que le prophète s'écrie, comme pour le réveiller : « Levez-vous ; pourquoi dormez-vous, Seigneur ? » Et dans un autre endroit : « Le Seigneur s'est réveillé d'un sommeil profond, poussant des cris comme un homme après l'ivresse. » Si le sommeil de Dieu doit être pris en un sens allégorique, pourquoi pas sa colère ? Quant aux menaces, ce sont des avertissements du sort qui attend les impies. Les paroles d'un médecin à son malade sont-elles des menaces, lorsqu'il lui dit : « J'emploierai le fer et le feu, si vous n'obéissez pas à mes ordonnances, si vous ne suivez pas ce régime. » Ainsi nous n'attribuons point à Dieu les passions humaines, nous ne nous formons point de lui des opinions impies, nous ne sommes, en un mot, dans aucune erreur, lorsque comparant entre eux ces divers passages de nos Écritures, nous leur trouvons ce sens allégorique. Parmi nous, en effet, ceux qui s'acquittent avec sagesse de la noble fonction d'enseigner les autres, n'ont d'autre but que de dissiper l'ignorance de leurs auditeurs, d'éclairer leur simplicité, et de leur ouvrir l'intelligence autant qu'il est possible d'y réussir.

LXXII. Ce qui suit dans l'ouvrage de Celse est encore d'un homme qui n'a rien compris à cette colère que nos Écritures attribuent à Dieu : « N'est-il pas ridicule, dit-il, qu'un homme irrité contre les Juifs les ait tous massacrés depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'emparant de leurs villes et les livrant aux flammes sans qu'ils pussent s'y opposer, et que la colère du grand Dieu, comme ils l'appellent, son indignation, ses menaces, aient abouti seulement à leur envoyer son Fils pour être traité de la manière la plus cruelle ? » Mais si les Juifs, après avoir eu l'audace de traiter si cruellement Jésus, ont vu leurs villes livrées aux flammes et ont péri de fond en comble, d'où leur sont venus ces châtimens terribles, si ce n'est de cette colère qu'ils s'étaient amassée comme un trésor ? Ce terme de colère, en langue

hébraïque, signifie, en effet, le jugement de Dieu prononcé et exécuté contre eux par sa providence. Quant à ce qu'a souffert le Fils du grand Dieu, il l'a souffert volontairement pour le salut du monde; je l'ai démontré plus haut selon mes moyens. Celse ajoute ensuite : « Cependant, pour ne pas parler seulement des Juifs, ce « qui n'est point mon dessein, mais de toute la nature, « comme je l'ai promis, je vais répandre un plus grand « jour sur toutes ces questions déjà soulevées. » En lisant ces paroles de Celse, quel est l'homme modeste et sachant combien est faible l'intelligence humaine, qui ne s'offense de le voir, non content du titre orgueilleux de son livre, promettre encore de rendre raison de toute la nature ? Voyons cependant comme il tiendra ces promesses, et quel est ce grand jour qu'il va répandre sur toutes choses.

LXXIV. Il élève d'abord contre nous de nombreuses accusations, parce que nous disons que Dieu a tout fait pour l'homme; et s'appuyant à cet effet de l'histoire des animaux et de plusieurs traits merveilleux de leur instinct, il prétend prouver que toutes choses n'ont pas plus été faites pour l'homme que pour les animaux privés de raison. En cela il me semble imiter ceux qui blâment dans leurs ennemis ce qu'ils approuvent dans leurs amis. Comme, en effet, la haine dont ils sont animés les empêche d'apercevoir en ce cas que leurs accusations contre les personnes qu'ils haïssent, retombent sur celles qu'ils aiment le plus; ainsi Celse, dans le désordre de son esprit, ne voit pas que ce qu'il avance ici contre nous retombe sur ses amis les stoïciens. Les stoïciens, en effet, enseignent, et non sans raison, que l'homme, et en général tout ce qui a de l'intelligence, est au-dessus de ce qui n'en a pas, et que le monde, par conséquent, a été créé pour les natures intelligentes. A leurs yeux, dans l'ordre de la providence, les animaux doués de raison sont comme l'enfant déjà formé, tandis que les animaux irraisonnables

sont seulement comme les membranes utiles qui enveloppent un fœtus dans le sein de sa mère. Pour moi, je dirai dans le même sens : Les soins des magistrats chargés de la police des marchés ont en vue les hommes seuls ; néanmoins les animaux domestiques profitent de l'abondance que ces soins entretiennent dans les diverses villes : ainsi le dessein de la Providence d'être utile aux hommes tourne à l'avantage des brutes, qui jouissent des choses préparées pour eux. Cependant, comme il serait absurde de dire que les magistrats ne songent pas moins aux chiens qu'aux hommes, sous prétexte que les chiens profitent aussi bien qu'eux de la prévoyance des magistrats, à plus forte raison Celse et ceux qui pensent comme lui sont impies envers la providence de Dieu, lorsque des soins mêmes qu'elle prend pour l'entretien des natures raisonnables, ils en déduisent que ces soins ne sont pas plus à l'homme qu'aux plantes, aux arbres, aux herbes et aux buissons.

LXXV. En premier lieu, Celse ne croit pas que le tonnerre, les éclairs, la pluie, soient l'ouvrage de Dieu. Vous le voyez, il est en cela tout-à-fait épicurien. « En second lieu, dit-il, quand il y aurait quelque raison de les attribuer à Dieu, il n'y en aurait point de croire que ces phénomènes soient destinés à préparer la nourriture de l'homme plutôt que celle des plantes, des arbres, des herbes et des buissons. » C'est-là le raisonnement d'un véritable épicurien, qui ôte tout à la Providence pour tout donner au hasard. En effet, si ces choses ne sont pas plus pour notre bien que pour celui des plantes, des arbres, des herbes et des buissons, il s'ensuit ou que la Providence ne s'en mêle pas, ou que cette Providence n'a pas plus de soin de l'homme que des arbres. L'un et l'autre de ces sentiments est manifestement impie ; aussi y aurait-il de la folie à chercher des raisons pour se défendre du reproche d'impiété contre un pareil adversaire. Les paroles seules prouvent quel est l'impie, de lui ou de nous.

Il ajoute : « Si vous dites que les arbres, les plantes, les « herbes, les buissons sont faits pour les hommes, pour-  
« quoi, dirai-je, plutôt pour les hommes que pour les ani-  
« maux sauvages privés de raison ? » Après cela, sans  
doute, il ne reste plus à Celse que d'ôter à Dieu et d'at-  
tribuer à la rencontre fortuite des atômes l'admirable  
création de tant de productions diverses, de tant d'espèces  
d'arbres, de plantes et d'herbes qui se ressemblent sans  
jamais se confondre les unes avec les autres ; il ne lui  
reste plus qu'à nier qu'il y ait aucune sorte d'art dans cette  
création, et à soutenir que l'origine n'en doit point être  
attribuée à une intelligence au-dessus de toute admira-  
tion. Qu'il le fasse donc ! Quant à nous, Chrétiens, nous  
en rendons grâce au Dieu seul souverain qui les a créés ;  
nous lui rendons grâce de ce qu'en les créant, il a voulu  
embellir notre séjour, et de plus, à cause de nous, étendre  
ses soins jusqu'aux animaux qui nous servent. « Il fait  
« germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie, les  
« moissons pour l'homme ; il fait naître de la terre le  
« vin qui charme son cœur ; il lui donne les parfums qui  
« embellissent son visage, et le pain qui le nourrit. »  
Pourquoi s'étonnerait-on que Dieu donne leur nourriture  
aux animaux même les plus féroces ? N'y a-t-il pas  
eu des philosophes qui ont dit de ces animaux, qu'ils  
étaient nés pour servir d'exercice à l'homme, et l'un de  
nos philosophes ne dit-il pas : « Il ne faut pas dire : Qu'est  
« ceci, qu'est cela ? car tout est créé pour leur usage. Ne  
« dites pas non plus : Pourquoi ceci, pourquoi cela ? car  
« tout se découvrira en son temps. »

LXXVI. Celse ensuite, voulant que la Providence n'ait  
pas fait les choses qui naissent de la terre, plus pour nous  
que pour les animaux féroces, s'exprime ainsi : « Les  
« hommes se procurent la nourriture avec peine, avec  
« travail, avec sueur ; les animaux, au contraire, n'ont  
« aucun soin à prendre, la terre leur fournit tout d'elle-  
« même. » Mais ne voit-il pas que Dieu a voulu ainsi don-

ner à l'homme l'occasion d'exercer son intelligence, afin qu'elle ne demeurât pas oisive et ignorante des arts qui lui sont nécessaires ? Ne voit-il pas que s'il l'a créé indigent, c'est afin que cette indigence même le forçât à les inventer, ceux-ci pour sa nourriture, ceux-là pour ses vêtements ? Et, certes, il a été mille fois plus avantageux que les hommes dont l'intelligence ne pouvait s'élever à l'étude des divins mystères et de la philosophie manquaient de tout, en sorte qu'ils fussent dans la nécessité d'exercer au moins leur esprit pour découvrir les arts, que si, étant dans une abondance nuisible de toutes choses, ils eussent, par-là même, entièrement négligé de le cultiver. C'est, en effet, de cette indigence des choses utiles à la vie, qu'est née la culture des champs, de la vigne et des jardins ; de là sont venus les charpentiers et les forgerons, dont l'industrie prépare les instruments nécessaires aux travaux d'où nous tirons notre nourriture. Le besoin de se couvrir a produit les tisserands, les cardeurs et l'art de filer ; de là encore les maçons, dont l'industrie croissant chaque jour par l'exercice, est devenue l'art magnifique de l'architecture. Le besoin des commodités de la vie a produit encore la science de la navigation, qui transporte d'un pays à l'autre, et échange entre elles, selon la nécessité des lieux, les diverses productions du globe. C'est donc exprès, et quoi de plus admirable ! que la Providence a créé nu et indigent le seul animal qu'elle ait doué de raison. Aux autres, elle fournit leur nourriture toute préparée, parce qu'ils ne sauraient la préparer eux-mêmes. Elle leur a donné, pour se couvrir, du poil ou des plumes, un cuir dur et épais, ou des écailles. C'est-là notre réponse à cette assertion de Celse : « L'homme « cherche sa nourriture avec peine, travail et sueur ; la « terre la fournit d'elle-même et sans aucun soin aux au- « tres animaux. »

LXXVII. Cependant Celse oubliant que son unique dessein est d'accuser les Juifs et les Chrétiens, s'objecte à

lui-même un vers d'Euripide, comme contraire à son opinion, y trouve une pensée fautive et la combat avec violence. Voici ses paroles : « Si l'on m'objecte, dit-il, ce vers d'Euripide : Le soleil et la nuit sont faits pour l'usage de l'homme; pourquoi l'homme, dirai-je, plutôt que les fourmis et les mouches ? Car les fourmis et les mouches reposent la nuit et agissent le jour aussi bien que l'homme. » Remarquons d'abord que cette pensée, que le soleil et les autres corps célestes sont faits pour l'usage de l'homme, n'appartient pas seulement aux Juifs et aux Chrétiens, puisque nous la trouvons dans ce poète appelé par plusieurs *le philosophe du théâtre*, et qui avait étudié les sciences physiques sous Anaxagore. Par l'homme, pour le service duquel il dit que ces choses ont été faites, il entend tous les êtres intelligents, comme, par le soleil et la nuit, il entend tout ce que renferme cet univers. C'est la partie prise pour le tout. Peut-être aussi, en désignant le jour par le nom de l'astre qui le produit, veut-il montrer que les choses animées et inanimées de ce monde sublunaire ne peuvent exister sans lui. Mais, quoi qu'il en soit, sa pensée et la nôtre est que la nuit et le jour sont faits tous deux pour le service des mortels, c'est-à-dire pour les êtres doués de raison. Si, créés pour l'homme, ils servent cependant aux mouches et aux fourmis, qui travaillent le jour et se reposent la nuit, il ne faut point dire pour cela que le jour et la nuit aient été faits pour ces insectes, ni que la Providence ait eu en vue dans cet ouvrage autre chose que l'homme.

LXXVIII. Il s'objecte ensuite le sentiment commun qui veut que les animaux aient été faits pour les besoins de l'homme, et il dit : « Dira-t-on que nous sommes les rois des animaux, parce que nous les prenons à la chasse et les mangeons ? Je répondrai : N'est-ce pas nous plutôt qui sommes nés pour eux, puisqu'eux aussi nous chassent et nous dévorent ? surtout si l'on considère que, pour les prendre, nous avons besoin d'armes et de filets,

« de l'aide de plusieurs hommes et du secours de chiens, « au lieu que pour eux, armés par la nature, ils n'ont « besoin que d'eux-mêmes pour vaincre l'homme et en « faire leur proie. » Vous voyez par-là que l'industrie humaine est seule au-dessus des armes naturelles de la bête fauve. Vous voyez que, quoique plusieurs animaux nous surpassent de beaucoup en force et en grandeur de taille, notre raison et notre adresse suffisent pour nous les soumettre. Tels sont les éléphants, que nous prenons malgré la vaste étendue de leur corps. Parmi tous ces animaux, ceux dont le naturel farouche peut être dompté cèdent à des moyens de douceur ; ceux qui ne peuvent être apprivoisés, ou qui l'étant ne nous seraient d'aucune utilité, nous savons les tenir captifs, de manière à n'en avoir rien à craindre ; ceux enfin dont la chair peut être employée à notre nourriture, nous les mettons à mort aussi aisément que les animaux domestiques. Le Créateur a donc soumis à l'animal doué de raison tous les animaux irraisonnables. Les uns nous servent à une chose, les autres à une autre : les chiens, par exemple, nous servent pour garder nos troupeaux et nos maisons ; les bœufs, pour labourer nos champs ; les bêtes de somme, pour porter les fardeaux. Quant aux lions, aux ours, aux léopards, aux sangliers et autres animaux farouches, ils sont nés pour éveiller et entretenir en nous la flamme naturelle du courage.

LXXIX. Celse ensuite, reprochant aux hommes de se croire supérieurs, à cause de la raison, aux animaux qui en sont privés, les apostrophe en ces termes : « Vous « dites que Dieu vous a donné le pouvoir de prendre les « bêtes farouches et de les mettre à mort ; mais il est « vraisemblable, au contraire, qu'avant qu'il y eût des « villes, des sociétés et des arts, avant l'invention des « moyens d'attaque et de défense, c'était les hommes qui « étaient pris et dévorés par les bêtes, et non point les « bêtes par les hommes. » Observons encore que, quoique les hommes et les bêtes soient la proie les uns des



autres, il y a néanmoins une grande différence entre les hommes à qui leur raison et leur adresse donnent l'avantage, et les bêtes qui l'obtiennent de leur férocité, mais seulement contre ceux qui ne font pas usage de leur raison pour s'en garantir. De plus, lorsque Celse dit : « Avant qu'il y eût des villes et des sociétés, avant l'invention des arts, » il oublie, je pense, ce qu'il avait dit auparavant, savoir, que le monde est incréé et incorruptible ; qu'il n'y a que les choses terrestres qui soient sujettes aux déluges et aux embrasements, et qu'elles n'y sont pas même sujettes toutes à la fois. Car comme les partisans de ce monde incréé ne sauraient en montrer le commencement, ils ne peuvent pas davantage assigner un temps où il n'y eût point de villes et où les arts ne fussent pas inventés. Mais admettons qu'il ait voulu seulement, en parlant ainsi, réserver son opinion et s'accommoder à la nôtre, comment en déduira-t-il que dans le commencement du monde les hommes ont été la proie des bêtes, et non pas les bêtes celle des hommes ? Si la Providence, en effet, a créé le monde, et si Dieu veille à la conservation de toutes les choses, il a fallu que les premiers hommes, les pères du genre humain fussent défendus par les natures supérieures, en sorte que, dès le commencement, une alliance intime existât entre eux et la Divinité. C'est ce que le poète d'Ascrée avait parfaitement compris : « Alors, dit-il, les dieux qui ne meurent point et les hommes soumis à la mort avaient la même nourriture et les mêmes demeures. »

LXXX. Les divins écrits de Moïse nous enseignent, à cet égard, que nos premiers parents ouïrent une voix céleste, reçurent de saints oracles, et virent souvent les anges de Dieu venir à leur rencontre. Aussi était-il bien juste que les hommes, au commencement du monde, reçussent plus de secours, jusqu'à ce que, par l'exercice de leurs facultés, ayant acquis de plus grandes forces et inventé les arts, ils fussent en état de défendre leur vie par

eux-mêmes, et n'eussent plus besoin de l'assistance et des conseils de ces ministres de Dieu, qui, par sa volonté, se montraient à eux d'une façon si imprévue et si merveilleuse. Il suit de là qu'il n'est pas vrai que les hommes, au commencement, aient été la proie des animaux sauvages, sans pouvoir eux-mêmes les prendre; et qu'il est manifestement faux, contre l'assertion de Celse, dont je rapporte les termes : « Que Dieu en cela ait bien plutôt « soumis l'homme aux bêtes farouches. » Dieu, en effet, ne leur a point soumis l'homme, mais, au contraire, il les lui a soumises, en lui donnant une intelligence capable d'inventer les arts nécessaires à cet effet. Car ce n'est point sans un secours divin qu'il a trouvé le moyen de s'en défendre et de les soumettre à son empire.

LXXXI. Cependant cet excellent raisonneur ne s'aperçoit point qu'en voulant renverser, autant qu'il est en lui, la doctrine chrétienne, il renverse en même temps celle de tant de philosophes qui affirment et enseignent que la Providence a tout créé pour les natures intelligentes, ce en quoi ils s'accordent avec nous; il ne s'aperçoit pas davantage combien est nuisible à la piété cette opinion que Dieu ne fait aucune différence entre l'homme et les fourmis ou les abeilles. Poursuivant sa thèse, en effet, il ajoute : « Si les hommes vous paraissent différents « des bêtes, parce qu'ils habitent des villes, font des lois « auxquelles ils obéissent, et mettent à leur tête des magistrats et des princes, ce motif de leur supériorité n'est « pas admissible; car ils ne font en cela rien de plus que « les fourmis et les abeilles. Celles-ci, en effet, ont leur « roi qu'elles accompagnent par honneur; elles ont entre « elles leurs guerres, leurs victoires, leurs massacres des « vaincus; elles ont des villes avec leurs faubourgs; des « travaux prévus et réglés, des peines pour les paresseux, « des supplices pour les méchants. Elles chassent et mettent à mort les frelons. » Ce qui ressort surtout de ce raisonnement de Celse, c'est qu'il ne voit point la diffé-

rence qu'il y a entre ce qui se fait par les lumières de la raison et ce qui a lieu par un mouvement aveugle de la nature que détermine une certaine disposition d'organes. A l'égard de ces actions des animaux, il n'en faut point chercher la cause dans quelque raison qui soit en eux; car ils n'en ont point: le Fils de Dieu, qui est la raison originelle et qui est aussi le roi de l'univers, a fait que ces mouvements de la nature, tout aveugles qu'ils sont, guident et dirigent les animaux à qui la raison n'a pas été accordée. Au contraire, parmi les hommes, l'industrie élève les villes; les lois et les arts les conservent. Il y a plus: les noms des diverses sociétés, républiques, empires, royaumes, ces noms renferment en eux la signification absolue, ou du moins à l'égard du peuple, une pensée affaiblie d'imitation de l'ordre et de la vertu. C'est sur ce modèle que les meilleurs législateurs ont tâché de constituer les peuples; c'est dans ce but qu'ils leur ont donné des lois, des magistrats et des princes. Rien de tout cela ne se trouve chez les animaux, quoi qu'en dise Celse, qui applique mal à propos aux fourmis et aux abeilles ces noms de villes, de lois, de magistrats et de princes, qui marquent de la raison et n'appartiennent qu'aux êtres qui en sont doués. Il ne faut donc pas louer les fourmis et les abeilles, puisqu'elles n'ont pas en elles-mêmes la conscience de ce qu'elles font; mais il faut admirer la divinité, d'avoir mis comme une image de la raison dans les animaux mêmes qui en sont privés. Et peut-être est-ce là une leçon vivante pour les hommes; peut-être Dieu a-t-il voulu qu'en considérant les fourmis, ils devinssent plus laborieux, plus économes là où il est de leur devoir de l'être, et que, par l'exemple des abeilles, ils apprissent à obéir aux puissances, et à porter leur part des travaux nécessaires au bien et à la conservation de la chose publique.

LXXXII. Peut-être encore ces images de guerre que les abeilles se livrent entre elles sont-elles devant nos yeux

pour montrer aux hommes avec quel ordre et quelle justice ils en doivent faire, quand la nécessité les y contraint. Du reste, il n'est point vrai que les abeilles aient des villes et des faubourgs, mais seulement des habitations divisées en compartiments de forme hexagone où elles se livrent tour à tour à un travail réglé. De plus, ce travail même est moins pour elles que pour les hommes, car ce miel si doux qui en est le fruit, leur est tantôt un remède utile, tantôt un aliment agréable. Enfin leur haine contre les frelons ne saurait être comparée avec les jugements rendus dans les villes contre les paresseux et les méchants, ni aux peines qu'on leur inflige. En tout cela seulement, et comme je l'ai déjà dit, il faut admirer la divinité. Toutefois, il faut aussi rendre à l'homme la louange qui lui est due, pour avoir pu embrasser la connaissance de tant de choses, et même les gouverner toutes, comme ministre de la providence; en telle sorte qu'aux œuvres de cette providence divine qu'il accomplit, il joint encore les soins de la prévoyance humaine.

LXXXIII. Après que Celse en a fini avec les abeilles, il passe à l'éloge des fourmis. Il s'est servi des premières pour rabaisser non-seulement les Chrétiens, mais même tous les hommes, en rabaisant, autant qu'il l'a pu, nos villes, nos lois, notre police, nos magistratures et nos guerres pour la patrie. Par l'exemple des secondes, il essaie de montrer que les hommes n'emploient pas, pour se procurer leur subsistance, des soins supérieurs à ceux qu'emploient les fourmis; et, d'après lui, ces animaux sans raison témoignent contre les besoins futurs de l'hiver d'une prévoyance au moins égale à la nôtre. Cependant, quel est l'homme simple, incapable de pénétrer de lui-même l'essence des choses, que Celse ne détourne ici du devoir de soulager ses semblables et de prendre sa part d'un travail pénible? car, lorsqu'il dit des fourmis qu'elles secourent leurs compagnes, succombant sous le faix, cet homme simple, grossier et sans instruction d'aucune es-

pèce, répondra sans doute : « Puisque nous ne valons pas « mieux que les fourmis, lors même que nous venons en « aide à nos semblables, qu'opprime un fardeau trop pe- « sant, pourquoi prendrions-nous une peine inutile ? » Quant aux fourmis, que les lumières de la raison n'éclairerent pas, il n'est pas à craindre que cette comparaison de leurs ouvrages avec ceux des hommes soit pour elles un sujet d'orgueil ; mais ce qui est à craindre, c'est que les hommes, à qui la raison dont ils sont doués permet de sentir ce mépris qu'on fait de leur amour les uns pour les autres, n'en reçoivent de fâcheuses atteintes ; du moins il ne tient pas à Celse et à ses raisonnements qu'il n'en soit ainsi. Dans cette préoccupation continuelle de détourner ses lecteurs du christianisme, il ne voit point qu'il détruit, dans ceux mêmes qui ne sont pas Chrétiens, le devoir de venir en aide aux personnes ployant sous le poids de leur fardeau. Et cependant, supposez-le philosophe, et, à ce titre, ayant à cœur la conservation des devoirs mutuels de toute société humaine, ne devait-il pas prendre garde de les détruire en détruisant le christianisme ; ne devait-il pas même prendre sous sa défense, autant qu'il l'aurait pu, ceux que les Chrétiens observent en commun avec les autres hommes ? Si les fourmis, parmi les grains de toute sorte qu'elles ont amassés, choisissent et mettent à part ceux dont le germe commence à naître, de peur qu'ils ne fassent germer les autres, et afin qu'ils leur servent de nourriture pendant toute l'année, il ne faut pas croire que ces animaux agissent ainsi par raison ; la cause en est dans la libéralité de la nature créatrice qui, en ornant ainsi les brutes mêmes, veut que les traces de la raison originelle soient empreintes jusque dans les moindres de ses ouvrages. Mais peut-être aussi Celse, imitateur habituel de Platon, insinue-t-il ici, quoique obscurément, que toutes les âmes sont semblables, et qu'il n'y a point de différence entre l'âme de l'homme et celle des fourmis et des abeilles. C'est en effet le sentiment de

ceux qui font descendre l'ame du plus haut des cieus dans le corps non-seulement de l'homme, mais aussi de tous les autres animaux. Or, les Chrétiens n'adopteront jamais ce sentiment; ils ont appris que l'ame a été créée à l'image de Dieu, et ils savent qu'il est impossible qu'une nature formée à l'image de Dieu perde entièrement tous ses traits, de manière à prendre dans les bêtes d'autres traits faits à je ne sais quelle autre image.

LXXXIV. Celse ajoute que « les fourmis sont déposées, « après leur mort, dans un lieu particulier, qui est pour « elles le tombeau de leurs ancêtres. » Mais plus il donne des louanges aux brutes, plus, qu'il le veuille ou non, il relève l'excellence de l'ouvrage du Verbe, par qui tout a été disposé; et plus encore il fait ressortir la supériorité de l'homme dont l'industrie intelligente trouve en elle de quoi embellir ces facultés que la nature dispense aux brutes. Mais que parlé-je d'animaux sans raison? Au jugement de Celse, il n'y en a point; il réclame contre la voix commune du genre humain, et cet homme, qui s'était vanté d'expliquer toute la nature, et dont le livre, par son titre seul, nous annonçait *la vérité*, cet homme ne croit pas que les fourmis soient privées de raison. Il en parle donc avec complaisance; il fait plus, il prétend qu'elles ont ensemble des entretiens: « Quand elles se « rencontrent les unes les autres, dit-il, elles se parlent, « et de là vient qu'elles ne se trompent jamais de che- « min. Elles ont donc la raison dans tous ses degrés; « elles ont naturellement les idées de certaines vérités « universelles; elles ont l'usage de la voix, et parlent en- « tre elles des choses fortuites et inattendues. » C'est en effet ce que font les hommes dans leurs entretiens; mais quoi de plus absurde que de l'attribuer aux fourmis?

LXXXV. Cependant, à ces absurdités il n'a point honte d'en ajouter d'autres qui rendent sa folie palpable et la feront connaître à toute la postérité: « Si quelqu'un, dit- « il, regardait du ciel sur la terre, quelle différence

« trouverait-il entre les ouvrages de l'homme et ceux de « l'abeille et de la fourmi ? » En admettant sa supposition, on se demande comment il serait possible que quelqu'un aperçût du ciel les corps de l'homme et de la fourmi et ne vît pas les causes qui les font agir : dans l'homme une intelligence conduite par la raison ; dans la fourmi, un principe aveugle et des mouvements nécessités par une certaine construction d'organes. Quelle absurde supposition cependant ! Vouloir qu'un être, quel qu'il soit, peu importe, aperçoive de si loin les corps des hommes et des fourmis, et ne voie pas plutôt la nature et la source des principes qui les font agir ! Mais s'il voit la source de toutes leurs actions, il en verra aussi la différence, et combien l'homme est supérieur, je ne dirai pas aux fourmis, mais aux éléphants. De ce ciel d'où il regardera, il ne verra dans les brutes, quelque grands que soient leurs corps, d'autre principe de raison que celui de n'en point avoir, si je puis m'exprimer ainsi ; dans les hommes, au contraire, il verra une intelligence qui leur est commune avec les natures célestes, et peut-être avec Dieu lui-même ; car c'est à cause de cette intelligence qu'on le dit créé à son image. Et sans doute l'image de ce Dieu suprême, c'est son Verbe qui est en lui.

LXXXVI. Ensuite, comme s'il s'étudiait de plus en plus à rabaisser le genre humain et à le réduire à la condition des bêtes ; comme s'il voulait ne rien omettre de ce qu'on a pu dire de plus magnifique à leur avantage, il soutient que plusieurs espèces connaissent les secrets de la magie ; en sorte que les hommes n'ont en cela aucun motif de s'enorgueillir et de se croire au-dessus d'elles. Voici ses paroles : « Si les hommes s'applaudissent de leurs » connaissances magiques, les aigles et les serpents en savent en cela autant et plus qu'eux. Car ces animaux » connaissent de nombreux remèdes contre les poisons et » les maladies ; ils connaissent la vertu de certaines pierres » qu'ils emploient à la guérison de leurs petits, pierres

« dont les hommes font si grand cas, que s'ils en trouvent « par hasard, ils pensent avoir acquis un trésor. » Et d'abord je ne sais pourquoi il appelle du nom de magie cette expérience ou cet instinct qui enseigne aux animaux l'usage de ces préservatifs naturels; car on a coutume de prendre ce mot en un autre sens. Si ce n'est peut-être qu'étant épicurien, il veuille attaquer indirectement l'art magique comme étant le propre des charlatans et des imposteurs. Mais je veux que ces hommes, imposteurs ou non, s'enorgueillissent, en effet, comme il le dit, de leur science; en quoi les serpents sont-ils plus savants? Lorsque ces animaux se servent du fenouil pour rendre leur vue plus perçante, leur corps plus souple et plus agile, ils suivent en cela non point les lumières de la raison, mais un instinct irrésistible nécessité par la construction particulière de leurs organes. Les hommes, au contraire, dans des actions de ce genre, n'y sont pas conduits par un mouvement aveugle de la nature; mais ils le font en partie par l'expérience, en partie par la raison, en partie enfin par le raisonnement et la science. La même objection se présente à l'égard des aigles, lorsqu'ayant trouvé la pierre appelée aélite, ils la transportent dans leur aire pour entretenir la santé de leurs petits. Comment, en effet, peut-on dire que les aigles soient en cela plus savants que les hommes, qui doivent à l'expérience, à la raison, à l'intelligence la connaissance et l'emploi d'un remède que les aigles ne doivent qu'à la nature?

LXXXVI. Mais je veux que les bêtes connaissent ces remèdes et d'autres encore, s'ensuit-il que ce soit la raison et non la nature qui leur ait donné cette connaissance? Si c'était la raison, cette raison n'eût pas trouvé seulement un, deux ou trois remèdes pour les serpents, un autre pour les aigles, un autre enfin pour chaque espèce, mais elle en eût trouvé tout autant qu'elle en trouve pour les hommes. Ainsi donc chaque animal ayant des



remèdes propres et particuliers à son espèce, il est évident qu'ils n'ont en cela ni raison ni science, mais une disposition naturelle, œuvre du Verbe qui les a créés, à se tourner précisément vers la chose utile à leur conservation. Et toutefois, si je voulais ici prolonger la discussion avec Celse, je pourrais employer ce passage des Proverbes de Salomon : « Quatre choses très-petites sur la terre, et sages entre les sages : les fourmis, peuple faible « qui prépare sa nourriture durant la moisson ; les charmes, troupe tremblante qui s'abrite sous les rochers ; « les sauterelles, qui n'ont point de chef et qui s'élancent « comme une armée ; la salamandre, qui s'appuie sur des « mains et se glisse dans le palais des rois. » Mais je ne me sers pas de ces paroles, comme s'il fallait les entendre à la lettre, et j'y cherche plutôt un sens énigmatique, conformément au titre de *Proverbes* que le livre porte. Les auteurs sacrés, en effet, ont coutume de présenter sous divers titres les matières écrites qui offrent au premier aspect un sens naturel dans lequel est renfermé un autre sens plus profond, et le mot de *Proverbes* est un de ces titres. De là vient que notre Sauveur s'exprime ainsi dans l'Évangile : « Jusqu'ici je vous ai parlé en proverbes ; « l'heure vient où je ne vous parlerai plus en proverbes. » Ce ne sont donc pas les fourmis qui sont plus sages que les Sages même ; mais ce sont les hommes désignés sous cet emblème par le livre des Proverbes ; et ce qui y est dit des autres animaux doit être pris dans le même sens. Celse s'imagine donc vainement que les livres des Juifs et des Chrétiens ne renferment aucune sagesse, et qu'on leur fait violence en les expliquant par l'allégorie. Toutes ces vaines calomnies tombent, en effet, devant ce seul passage, et en même temps ce qu'il avance de la prétendue science des aigles et des serpents, supérieure, selon lui, à celle des hommes.

LXXXVIII. Il s'efforce en outre de prouver, par de nombreux arguments, que les hommes n'ont point des

idées plus nobles de Dieu que le reste des créatures mortelles ; et sans tenir compte de la diversité de sentiments qui existe à ce sujet entre les sages de tous les pays, soit grecs, soit barbares, il avance que plusieurs espèces d'animaux ont cette connaissance. Voici ses paroles : « Si  
« cependant les hommes se croient au-dessus des bêtes,  
« parce qu'ils ont des notions de la Divinité, qu'ils sachent  
« que plusieurs d'entre elles peuvent réclamer le même  
« avantage : et certes, elles le peuvent justement ; car,  
« qu'y a-t-il de plus divin que de prévoir et d'annoncer  
« l'avenir ? Or les autres animaux , et les oiseaux surtout,  
« l'enseignent aux hommes, en sorte que l'art des devins  
« consiste tout entier dans l'observation exacte des signes  
« divers que ces animaux leur en donnent. Mais si les oi-  
« seaux et les autres animaux propres à la divination nous  
« montrent par certains signes ce que Dieu nous a ca-  
« ché, ils ont donc avec Dieu une société plus étroite, ils  
« lui sont donc plus chers, ils sont donc plus sages que  
« nous. Il y a plus : des hommes d'une sagesse consommée  
« disent que les bêtes ont entre elles des entretiens d'une  
« nature beaucoup plus sainte que les nôtres ; ils ajoutent  
« même qu'ils les comprennent, et ils nous le prouvent,  
« lorsqu'après nous avoir avertis que des oiseaux ont dit  
« qu'ils iraient en tel endroit ou qu'ils feraient telle chose,  
« ils nous les montrent partant ou agissant conformément  
« à leur dire. Quant aux éléphants, aucun autre animal sur  
« la terre ne paraît porter plus loin le respect pour la  
« sainteté du serment et pour toutes les choses divines ;  
« et cela, sans doute, parce qu'ils connaissent Dieu. »  
Voyez ici comme il assemble et prend pour avérés et reconnus des faits sur lesquels les philosophes, tant grecs que barbares, ne sont nullement d'accord. Cependant, d'après la tradition, ce sont ces philosophes mêmes qui ont inventé ou appris de quelques démons cet art de la divination par les animaux, et l'ont ensuite enseigné aux hommes. Mais, premièrement, on dispute encore s'il y a

ou s'il n'y a pas un tel art. Secondement, ceux même qui admettent cet art de la divination par les oiseaux ne sont pas d'accord sur la nature de la cause qui le produit. Les uns disent que ces animaux sont mis en mouvement soit par des démons, soit par des dieux qui connaissent l'avenir, et que les différences remarquées entre leur vol, leurs cris, ou leurs autres actions, sont l'ouvrage de ces puissances supérieures. D'autres, il est vrai, pensent que leurs âmes sont plus divines et plus propres à cet emploi que les nôtres; mais cela est tout-à-fait incroyable.

LXXXIX. D'après tout cela, puisque Celse voulait prouver que la brute a au-dessus de l'homme quelque chose de plus pur et de plus divin, il aurait dû d'abord établir la réalité incontestable de l'art divinatoire, prouver que cet art n'a rien de criminel en soi, combattre et réfuter les raisons tant de ceux qui ne croient pas à sa réalité, que de ceux qui attribuent les mouvements fatidiques des animaux, soit aux dieux, soit aux démons; et couronner tous ces arguments par quelque preuve décisive de cette supériorité prétendue de la bête sur l'homme dans les choses divines. S'il eût procédé de cette manière, et qu'il se fût montré philosophe, j'aurais fait tous les efforts dont je suis capable pour réfuter ses raisonnements. Avant tout, j'aurais renversé son argument principal, que l'homme le cède à la bête en sagesse; j'aurais argué de faux ce qu'il dit de la piété des animaux envers Dieu, supérieure, selon lui, à la nôtre, et ces entretiens sublimes qu'il leur attribue.

Mais quoi! l'homme qui nous fait un crime de croire au grand Dieu, cet homme même nous demande de croire que les oiseaux ont de la Divinité des notions plus pures et plus distinctes que les hommes. S'il en est ainsi, les oiseaux donc connaissent mieux Dieu que Celse ne le connaît. Et à vrai dire, qu'il en fût ainsi de Celse, je ne m'en étonnerais point, puisqu'il abaisse et méprise l'homme autant qu'il le peut. En effet, il ne tient pas à lui que les

oiseaux n'aient des connaissances plus pures et plus sublimes, je ne dis pas que les Chrétiens et les Juifs dont la science vient des mêmes Écritures, mais encore que les théologiens des Grecs; car ces théologiens étaient des hommes. Ainsi donc, au jugement de Celse, les oiseaux propres à la divination ont mieux connu la nature de la divinité que n'ont fait Phérécide, Pythagore, Socrate et Platon. Ainsi encore, il nous faut aller à l'école des oiseaux, afin que, comme, d'après Celse, ils nous enseignent l'avenir, ils nous communiquent aussi cette notion supérieure de la divinité qui leur est acquise, et que les hommes soient désormais délivrés de tout doute en cette sublime matière. Toutefois c'est à Celse surtout d'y aller, lui qui croit les oiseaux supérieurs aux hommes; c'est à lui de choisir de tels maîtres et de les préférer à tous les philosophes de la Grèce.

XC. Entre la multitude d'arguments qui s'offrent à mon esprit pour renverser cette opinion de Celse, fautive et pleine d'ingratitude envers son Créateur, j'en choisis seulement un petit nombre. Et d'abord Celse, étant *dans l'honneur, comme homme, n'a pas compris sa destinée*; il ne s'est point égalé aux oiseaux et aux autres bêtes, et il a trouvé en elles quelque chose de divin; il leur a cédé le premier rang; il s'est abaissé au-dessous d'elles, plus même que les Égyptiens, quoique ce peuple en fasse des dieux et les adore; ce n'est pas lui seulement, mais tout le genre humain, qu'il a mis au-dessous d'elles, comme ayant de la divinité des idées plus basses et plus indignes. Que faut-il donc examiner d'abord? Il faut s'assurer s'il existe réellement un art de prévoir l'avenir, au moyen des oiseaux et des autres animaux auxquels on accorde cette faculté. Les raisons apportées de part et d'autre méritent examen. D'un côté, on trouve honteux que l'homme, désertant les oracles divins, consulte les oiseaux; de l'autre, on s'appuie sur de nombreux témoins, qui attestent unanimement que de très-grands périls ont été évités par cette foi aux mou-

vements fatidiques des oiseaux. Mais mettons sous les yeux l'essence propre de cet art divinatoire au moyen des oiseaux, afin de démontrer à ceux mêmes dont les préjugés sont le plus enracinés, que la supériorité de l'homme sur la brute est incontestable, et qu'il est absurde de les évaluer l'un à l'autre. En effet, si les animaux avaient en eux quelque chose de divin qui leur donnât de l'avenir une connaissance si pleine et si entière que, pour ainsi parler, ils en eussent de reste, afin de la communiquer encore aux hommes, il est évident qu'ils connaîtraient beaucoup mieux ce qui les regarderait eux-mêmes, se donnant bien garde de voler dans les lieux où des pièges et des rets leur ont été tendus, et où des flèches les peuvent atteindre. L'aigle, prévoyant les embûches que les hommes et les serpents dressent à ses petits, ceux-ci pour les dévorer, ceux-là pour en faire leur jouet ou en tirer quelque remède, éviterait ces divers dangers, en bâtissant son nid dans des lieux où ces dangers n'existeraient pas. En un mot, aucun de ces animaux ne pourrait être pris par les hommes, puisqu'il leur serait supérieur en connaissances et en sagesse.

XCI. En outre, dans ces entretiens dont Celse gratifie les oiseaux, ceux d'entre eux qui prévoient l'avenir le communiqueraient sans doute aux autres, utilisant ainsi ces facultés sublimes et ces pures notions de la divinité qu'il leur accorde. Il en serait de même de tous les animaux qu'on suppose doués de cette puissance fatidique. Ainsi l'oiseau dont parle Homère n'eût point bâti son nid dans un lieu où le serpent devait le dévorer lui et ses petits; ainsi encore, le serpent qu'il décrit ailleurs eût bien su éviter les serres de l'aigle. Voici, en effet, les deux descriptions de cet admirable poète. La première : « Un » dragon terrible, dont le dos était marqué de taches de « sang (le dieu même de l'Olympe le fit paraître à la lumière), sort de dessous l'autel et s'élançe vers le plateau. Là, sur la dernière branche, étaient huit jeunes

« passereaux, tendres rejetons, tremblants sous le feuil-  
 « lage, avec celle qui leur donna le jour ; il brise et dé-  
 « vore cruellement la couvée, malgré leurs accents dou-  
 « loureux : la mère plaintive, désolée, volait autour de ses  
 « chers rejetons ; il la saisit par les ailes, et se replie au-  
 « tour de l'oiseau qui perçait l'air de ses cris ; mais à peine  
 « a-t-il englouti les passereaux et la mère, que le Dieu  
 « qui l'envoya, faisant de lui un signe mémorable, le  
 « transforme en pierre. Immobiles, nous admirions ce qui  
 « venait d'arriver, tant était terrible le prodige opéré par  
 « les dieux durant le sacrifice ! »

La seconde : « A ce moment, un aigle plane au haut  
 « des nues, étonne l'aile gauche de l'armée, portant entre  
 « ses serres un énorme dragon ensanglanté, qui respire  
 « encore, ne renonce pas au combat, et, se repliant en  
 « arrière, blesse le cou de son ravisseur : l'aigle, saisi  
 « d'une douleur aiguë, jette sa proie, qui tombe au mi-  
 « lieu des troupes, tandis que, perçant l'air de ses cris,  
 « il se perd dans les cieux sur les ailes des vents. Les  
 « Troyens frémissent d'épouvante à l'aspect de ce dragon  
 « couvert de taches livides, présage sinistre envoyé par  
 « Jupiter. »

Dira-t-on que l'aigle connaissait l'avenir, et que le ser-  
 pent, un des animaux cependant que les devins observent,  
 ne le connaissait pas ? Dira-t-on qu'ils le connaissaient  
 tous deux ? Mais quoi de plus facile à réfuter ? car si le  
 serpent eût connu l'avenir, il eût bien su éviter l'aigle.  
 Mille exemples du même genre prouveraient au besoin  
 que cette connaissance de l'avenir n'est point une faculté  
 propre de l'ame des animaux. Homère même et beau-  
 coup d'autres avec lui pensent qu'ils sont envoyés par  
 Jupiter, et quelquefois aussi par Apollon ; de là vient  
 qu'on donne à l'épervier, le plus rapide des oiseaux, le  
 nom de messenger d'Apollon.

XCH. Quant à nous, nous attribuons ces prodiges à de  
 certains démons pervers, semblables, pour ainsi parler,

aux Titans et aux Géants. Ces démons, jadis précipités du ciel à cause de leur impiété envers Dieu et ses anges, se roulent maintenant dans les ordures de la terre. Libres de chaînes corporelles, ils peuvent découvrir quelque chose de l'avenir, et ils se livrent tout entiers à cette étude, afin de détourner les hommes de Dieu. A cet effet, ils s'insinuent dans le corps des animaux les plus féroces et les plus rusés; ils les tournent et les conduisent à leur gré, se servant de la faculté qu'ont ces animaux de recevoir les images, pour diriger leur vol et leurs mouvements. Leur but en cela est de séduire les hommes par cet art fatidique, en sorte qu'ils ne cherchent plus ni Dieu ni son culte, ce Dieu, seule providence de l'univers, et que leur raison, tournée vers la terre, y demeure toujours occupée dans la contemplation d'animaux tels que les oiseaux, les reptiles, les renards même et les loups. Ces animaux, en effet, au dire des gens les plus instruits en ces matières, sont ceux dont on tire les présages les plus clairs. C'est que les démons, à cause d'une certaine affinité de malice, ont sur eux un plus grand pouvoir, quoique cette malice dans les animaux soit plutôt quelque chose de semblable que de réel.

XCIH. Aussi, de tout ce qu'il y a d'admirable en Moïse, rien à mon sens ne l'est davantage que ses considérations sur les diverses natures des animaux, soit que Dieu lui eût révélé, soit qu'il eût appris de sa seule méditation, les rapports qui existent entre les démons et les animaux, chacun suivant son espèce. Dans la loi où il les distingue, il place, en effet, parmi les impurs, tous ceux dont les Égyptiens et les autres peuples tirent des présages; et il place au nombre des purs la plupart des autres. Ainsi, selon Moïse, le loup, le renard, le serpent, l'aigle, l'épervier et leurs semblables sont impurs. Ce n'est pas seulement dans la loi, c'est encore dans les prophètes que les animaux de ce genre sont représentés comme l'emblème de tout ce qu'il y a de plus méchant; et jamais les noms

du renard ni du loup n'y sont pris en bonne part. Je croirais donc que chaque espèce de démon a une sorte d'affinité avec chaque espèce d'animal ; et, de même que des hommes sont plus robustes que d'autres sans qu'on en doive induire qu'ils sont meilleurs, de même aussi je croirais que tel ou tel démon est plus puissant, mais dans des choses différentes. De ces démons donc, les uns, au gré de celui que nos Écritures appellent *le prince de ce siècle*, emploieraient certains animaux à tromper les hommes ; d'autres encore choisiraient quelques espèces déterminées pour leur découvrir l'avenir. Et voyez à quel excès d'impureté et d'infamie les démons sont descendus, puisqu'ils font servir des belettes même à cet usage fatidique. Enfin réfléchissez en vous-même ce qui vaut mieux, de croire que ces mouvements significatifs des oiseaux et des autres bêtes sont l'œuvre du grand Dieu et de son Fils, plutôt que de reconnaître qu'ils leur sont imprimés par les démons, ces esprits méchants et impurs, comme parle l'Écriture, qui, en présence même des hommes, leur préfèrent à cet effet certains animaux.

XCIV. En outre, si l'âme des oiseaux est divine parce qu'ils annoncent l'avenir, combien plus le sera celle des hommes qui l'annoncent aussi ? On le doit avouer, sans doute. Ainsi cette esclave à qui Homère fait dire, des amants de Pénélope : « Puissent-ils souper ici pour la dernière fois ! » cette esclave aura eu en soi quelque chose de divin, et Ulysse n'aura rien eu de tel, malgré sa sagesse et toute l'amitié de la Minerve homérique ; car le poète se contente de dire de ce héros, qu'il a compris le présage et s'en est réjoui. « Cependant, dit-il, à ce présage Ulysse fut rempli de joie. » Remarquez encore que, si les oiseaux ont une âme divine, et s'ils sentent l'impression de Dieu ou des dieux, comme parle Celse, il faut aussi que les hommes, quand ils éternuent, le fassent par quelque chose de divin qui soit en leur âme, et qui leur donne un pressentiment de l'avenir. Car l'éternuement est mis assez



généralement au nombre des présages. Témoin ce passage du poète : « Il répond à sa prière par un éternuement ; » et cet autre, où il fait dire à Pénélope : « Ne vois-tu pas que mon fils a éternué à chacune de mes paroles ? »

XCV. Mais le vrai Dieu, pour annoncer l'avenir, loin de se servir des animaux sans raison, n'y emploie pas même des hommes du vulgaire. Au contraire, il élève à cet office les âmes les plus saintes et les plus pures, les remplit de sa divinité, et leur donne la puissance de voir et d'annoncer l'avenir. Aussi, dans la loi de Moïse, les passages suivants sont-ils surtout admirables : « Qu'il n'y ait parmi vous ni augure ni aruspice. » Et ailleurs : « Ces nations dont vous posséderez la terre écoutent les augures et les devins ; mais vous avez été instruits autrement par le Seigneur votre Dieu. » Et aussitôt il ajoute : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète d'entre vos frères. » Enfin Dieu, voulant que cette science des augures fût condamnée par ceux même qui l'exerçaient, mit dans la bouche de l'un d'entre eux : « Il n'y a point d'augures en Jacob ; il n'y a point de devins en Israël. On dira en son temps à Jacob et à Israël ce que le Seigneur prépare. » Instruits ainsi par nos divines Écritures, nous obéissons volontairement à ce précepte mystique : « Garde assidument toutes les voies de ton cœur ; » et nous les gardons, afin qu'aucun démon ne pénètre dans notre esprit, afin qu'aucun génie malfaisant ne tourne à son gré notre imagination ; et en même temps, par nos prières, nous demandons ardemment que l'éclat de la science des clartés de Dieu puisse resplendir dans nos cœurs ; que son esprit occupe seul notre imagination ; et forme en elle des tableaux qui représentent les choses divines. « Car tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. »

XCVI. Au reste, il faut savoir aussi que cette connaissance des choses futures n'est pas nécessairement une con-

naissance divine. C'est, au contraire, quelque chose d'indifférent en soi, que les bons et les méchants peuvent également posséder. Ainsi les médecins, même de mœurs mauvaises, prévoient certaines choses par les règles de leur art; ainsi les pilotes, éclairés par l'expérience et de longues observations, connaissent d'où viendra le vent et quelle sera son impétuosité. Dira-t-on cependant, si ce sont d'ailleurs des hommes méchants et corrompus, qu'ils ont en eux quelque chose de divin? Non sans doute. Cette pensée de Celse : « Qu'y a-t-il de plus divin que de » prévoir et d'annoncer l'avenir? » est donc fautive de tout point. Celle-ci l'est encore : « Plusieurs animaux ont, aussi « bien que l'homme, des notions de la divinité. « Car aucun animal n'a jamais connu Dieu. Cette autre enfin ne l'est pas moins : « Les bêtes ont avec Dieu une société plus « étroite ; » elle n'est pas moins fautive, dis-je, puisque les hommes, même les plus distingués par leur science, sont bien éloignés de cette société divine, s'ils ont des vices et y persévèrent. Cette union habituelle avec la Divinité n'appartient qu'aux hommes vraiment sages et vraiment pieux : seuls ils en sont jugés dignes, et seuls ils la possèdent. Tels nous croyons que furent les prophètes et Moïse, Moïse, dont l'admirable pureté, au rapport de l'Écriture, mérita cette récompense : « Moïse seul montera vers le « Seigneur ; les autres n'approcheront pas. »

XCVII. Cependant, quoi de plus impie que l'assertion suivante de cet homme qui nous accuse d'impiété ! « Les « animaux, dit-il, sont plus sages et plus chers à Dieu « que les hommes. » Le serpent, le renard, le loup, l'aigle, l'épervier, plus aimés de Dieu que les hommes ! Le peut-on entendre de la bouche d'un homme sans frémir d'horreur ? Si cela est, Dieu donc aime mieux les bêtes que Socrate, Platon, Pythagore, Phérécide, en un mot, que tous les théologiens dont Celse, il n'y a qu'un instant, faisait un si brillant éloge. C'est bien ici le cas de l'apostropher et de lui dire : Si Dieu préfère ces bêtes aux

hommes, puisses-tu partager cette préférence et leur devenir semblable, afin de la mériter ! Et que Celse ne prenne pas ce vœu en mauvaise part ; car qui ne voudrait pas devenir parfaitement semblable aux êtres que Dieu aime le plus, afin d'en être aussi plus aimé ? Quant aux entretiens des bêtes entre elles, Celse, qui veut que ces entretiens soient plus saints que les nôtres, s'appuie en cela du sentiment d'hommes distingués par leur sagesse, c'est-à-dire d'hommes bons, car, à parler proprement, aucun méchant n'est sage. Mais rappelons ses termes mêmes : « Les hommes les plus distingués par leur sagesse disent, « en outre, que les bêtes ont entre elles des entretiens « plus saints que les nôtres ; ces hommes sages ajoutent « encore qu'ils les comprennent, et ils nous le prouvent, « lorsqu'après nous avoir avertis que les oiseaux ont dit « qu'ils iraient en tel lieu ou qu'ils feraient telle chose, « ils nous les montrent s'envolant ou agissant conformé-  
« ment à leur explication. » Pour dire au vrai ce qui en est, aucun homme sage n'a jamais avancé de telles choses ; aucun n'a jamais dit que les bêtes eussent entre elles des entretiens plus saints que ceux des hommes. Mais voulons-nous bien saisir ce que vaut cette pensée de Celse ? examinons-en les conséquences : les entretiens des bêtes présenteront plus de sagesse, de pureté, de gravité, que n'en présentent ceux de Phérécide, de Pythagore, de Socrate, de Platon et des autres philosophes ; chose, je ne dirai pas improbable, mais absurde au plus haut point. Du reste, consentirions-nous à croire qu'il est des hommes qui comprennent le langage confus des oiseaux, et qui l'expliquent, nous n'en dirions pas moins que c'est une œuvre des démons, œuvre dont le but est de tromper les hommes, et de précipiter leur esprit des hauteurs du ciel jusqu'aux parties les plus basses de la terre.

XCVIII. Que les éléphants fassent des serments, qu'ils connaissent Dieu, qu'ils lui soient fidèles, je ne sais d'où Celse a pris tout cela. Car, quoique je n'ignore pas tant

d'actions merveilleuses qu'on raconte de l'instinct de cet animal et de sa douceur, je ne trouve nulle part qu'il soit fait mention de ses serments. Celse appellerait-il de ce nom l'attachement qu'ils ont pour leur maître lorsqu'on les a apprivoisés, comme si c'était un traité dont ils voudraient observer les conditions ? Mais cela même n'est pas vrai. En effet, quoique cela arrive rarement, il arrive cependant quelquefois que des éléphants apprivoisés reviennent à leur férocité naturelle, et commettent des meurtres qui les font mettre à mort comme inutiles. Alléguant ensuite d'autres exemples, il rappelle, pour prouver que les cigognes ont plus de piété que les hommes, tous les traits qu'on raconte de la reconnaissance de cet animal envers les auteurs de ses jours, et du soin qu'il prend de les nourrir. C'est donc toujours le même raisonnement, toujours aussi la même réponse : les cigognes n'agissent point ainsi par connaissance ou par raison ; c'est l'instinct de leur nature, c'est une certaine conformation d'organes qui les y pousse, et cela afin que les hommes trouvent dans les bêtes mêmes un exemple des soins reconnaissants qu'ils doivent rendre à leurs parents. Si Celse savait quelle immense différence il y a entre agir par raison ou par un instinct aveugle, jamais il n'eût dit que les cigognes ont plus de piété que les hommes. Cependant, comme s'il voulait se faire le défenseur général de la piété dans les animaux, il rapporte du phénix d'Arabie, qu'après de longues années, cet oiseau paraît en Égypte, portant enfermé dans un globe de myrrhe, comme dans un sépulcre, le corps de son père mort, et qu'il l'y dépose à l'endroit où est construit le temple du Soleil. On le raconte ainsi, je l'avoue. Mais, le fait fût-il vrai, il pourrait encore être naturel. La divine Providence a pu vouloir ajouter cette merveille à tant d'autres dont elle a orné le monde pour l'instruction des hommes ; et parmi cette immense variété d'animaux de tout genre, créer encore celui-ci, unique en son espèce, pour faire admirer non

pas l'oiseau lui-même, mais le Dieu dont il est l'ouvrage.

XCIX. Celse enfin conclut en ces termes : « Tout n'a  
 « donc pas été créé pour l'homme, pas plus que pour le  
 « lion, pour l'aigle, pour le dauphin ; mais tout a été fait  
 « pour que ce monde, œuvre de Dieu, fût une œuvre  
 « achevée et parfaite en toutes ses parties. C'est pour-  
 « quoi ces parties ne se rapportent l'une à l'autre que  
 « dans un ordre secondaire et relativement au tout. C'est  
 « ce tout dont Dieu a soin ; jamais sa providence ne lui  
 « fait défaut ; jamais ce tout ne se détériore ; jamais Dieu  
 « ne le rappelle à lui après un certain temps ; jamais il  
 « ne s'irrite contre les hommes, pas plus que contre les  
 « singes et les mouches ; jamais il ne leur fait de menaces,  
 « puisque chacun de ses ouvrages demeure constamment  
 « au lieu où il l'a mis. » Je répondrai en peu de mots. J'ai  
 déjà prouvé suffisamment, je pense, que tout a été fait  
 pour l'homme et pour les natures douées de raison. Cela  
 étant, laissons Celse se complaire dans sa pensée ; lais-  
 sons-le attribuer au lion et aux autres animaux qu'il prend  
 sous son patronage, les mêmes droits qu'à l'homme ; l'é-  
 vidence est de notre côté. Non, ce n'est pas pour le lion,  
 pour l'aigle, pour le dauphin, que tout a été créé, c'est  
 pour la nature intelligente, c'est pour l'homme, et cela  
 « afin que ce monde, qui est l'œuvre de Dieu, soit une  
 « œuvre achevée et parfaite en toutes ses parties ; » car  
 cette pensée de Celse est trop belle pour n'y pas donner  
 un plein assentiment. Cependant Dieu n'a pas seulement  
 soin de l'univers, comme Celse se l'imagine ; de préfé-  
 rence à cet univers, Dieu a soin des natures raisonnables  
 et intelligentes. Et toutefois il n'abandonne jamais un seul  
 moment la direction de l'universalité des choses. Car lors-  
 que, par suite du péché de la créature raisonnable, une  
 des parties de cet univers vient à tomber dans le mal, il  
 la purifie et la ramène dans son temps en grâce avec lui.  
 Dieu ne s'irrite pas contre les singes ou les mouches, cela  
 est vrai ; mais il inflige des peines aux hommes qui vio-

lent les lois de leur nature, et il leur fait adresser des menaces par ses prophètes, ou par le Sauveur qu'il envoie. Ces menaces ont un double but : l'un, de ramener au bien les hommes dociles ; l'autre, de punir les opiniâtres ; car, après qu'ils ont méprisé ces exhortations à une vie meilleure, il convient que Dieu, dont la volonté est le bien commun de tout ce qui est, les punisse d'une manière conforme à leur opiniâtreté. Mais ce quatrième livre a pris une juste étendue ; il est temps de le terminer. Fasse Dieu par son Fils, qui est Dieu le Verbe, la Sagesse, la Vérité, la Justice, et tout ce que la théologie des saintes Écritures nous enseigne de lui ; fasse Dieu que, ce Verbe Dieu éclairant mon ame, j'ouvre et je ferme le livre suivant d'une manière heureuse et utile pour mes lecteurs !

---



# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

---

## LIVRE V.

CE n'est point par une vaine ambition de parler, qui du reste est rarement exempt de péché, que j'entreprends, pieux Ambroise, ce cinquième livre contre les écrits de Celse; je veux seulement, autant que mes forces me le permettront, ne laisser aucune de ses objections sans réponse, d'autant plus qu'il met dans ses attaques contre nous et les Juifs une certaine apparence de vérité. Si nous pouvions pénétrer les consciences de tous ceux qui ont eu le malheur de lire ses ouvrages, en arracher les traits qui blessent les âmes peu munies des armes de la grâce, et administrer un antidote spirituel contre le poison de ses doctrines, nous le ferions de très-grand cœur. Mais il n'y a que Dieu qui puisse ainsi pénétrer, par son esprit et par celui de Jésus-Christ, dans les cœurs qu'il daigne visiter. Nous devons donc nous contenter, nous dont la tâche est de répandre la foi par nos écrits et nos paroles, de faire tous nos efforts pour mériter le nom de *ministres sans reproche, qui savent bien dispenser la parole de vérité*.

L'important maintenant, comme vous me le recommandez, et comme je m'efforcerai de le faire, c'est de réduire au néant les derniers sophismes de Celse. Mettons-nous donc à l'œuvre; le lecteur impartial jugera si nous avons réussi ou non.



Plaise à Dieu que nous n'apportions point dans cette controverse un esprit trop vide de l'inspiration divine, de peur que la foi de ceux à qui nous voulons être utiles, ne soit établie que *sur la sagesse humaine* ! Puissions-nous recevoir l'esprit de Jésus-Christ de son Père qui seul peut le donner, et nous fortifier de ce secours pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et pour confondre l'orgueil de Celse qui s'attaque au Christ, à Moïse et aux prophètes ! Ainsi aidés de la grâce de celui qui donne aux évangélistes des paroles de force et de persuasion, notre livre établira la foi dans l'esprit de nos lecteurs.

Commençons par ces paroles que Celse nous adresse : « O Juifs et Chrétiens, dit-il, jamais un Dieu, ni un Fils de Dieu n'est descendu sur la terre ; il est impossible qu'il y descende. Si vous voulez parler de ses anges, dites-nous alors ce qu'ils sont. Sont-ce des dieux ou des démons ? » Nous avons déjà répondu plusieurs fois à ces questions de l'incrédule, qui ne sont que de vaines répétitions : aussi ne nous y arrêterons-nous pas long-temps. Le peu que nous dirons, quoique tendant au même but que nos précédentes réponses, ne se présentera point sous la même forme. Nous montrerons à Celse, qui dit d'une manière absolue qu'un Dieu ou un Fils de Dieu ne peut être descendu sur la terre, qu'il contredit par là même la croyance vulgaire des apparitions de Dieu parmi les hommes, croyance qu'il partage lui-même, comme il l'avoue plus haut. En effet, s'il est vrai qu'il soit impossible à un Dieu ou à un Fils de Dieu de descendre sur la terre, il est évident qu'on doit traiter de fables tout ce qu'on dit des dieux descendus ici-bas pour rendre des oracles, ou indiquer aux malades des remèdes. Ainsi ni Apollon, ni Esculape, ni aucun de ceux à qui on attribue ces prodiges, n'est un dieu descendu du ciel ; ou si ce sont des dieux, et qu'ils soient condamnés à demeurer toujours sur la terre et à vivre dans une sorte d'exil, loin du commerce des autres

dieux, leur divinité n'est qu'illusoire, et leur destinée est même inférieure à celle des hommes de bien que leurs vertus élèvent jusqu'à la demeure céleste.

Voyez comme cet incrédule, en cherchant à combattre nos croyances, se réfugie maintenant dans le camp d'Épicure, malgré le soin extrême qu'il avait d'abord pris de ne point se montrer son adepte. Ainsi donc, il n'y a point de milieu pour le lecteur des ouvrages de Celse : ou il partage les idées de l'auteur, et alors il est obligé de nier qu'aucun dieu ait jamais paru aux yeux des hommes ; ou il reconnaît que cette dernière assertion est erronée, et par conséquent il doit traiter de mensonge les propositions de cet incrédule. Si vous niez toute providence ici-bas, vous êtes en contradiction avec Celse qui parle de la providence et des dieux dans tous ses écrits. Si vous reconnaissez une providence, vous êtes encore en désaccord avec lui, car il prétend que jamais ni Dieu ni son Fils ne sont descendus et ne descendront parmi les hommes. Ah ! écoutez plutôt ce que nous vous disons de Jésus, et ce qu'en ont dit les prophètes. Lequel mérite le mieux votre confiance, de celui qui vous dit que le Fils de Dieu est descendu sur la terre, et qui vous le montre répandant partout sa grâce et ses bénédictions ; ou de ceux qui parlent de vains oracles, qui détournent les autres de la connaissance d'un Dieu unique et véritable, pour les entraîner au culte impie des faux dieux dont ils se sont faits les apôtres ?

Mais voici que Celse, reprenant son argumentation, comme si les Juifs ou les Chrétiens lui avaient accordé qu'en effet ce sont des anges qui descendent ici-bas : « Vous dites que ce sont des anges, s'écrie-t-il, mais qu'est-ce que ces anges ? sont-ce des dieux ou des démons ? Assurément ce ne peut être que des démons. » Ici, nous allons nous arrêter encore et répondre à l'incrédule. Sans doute, nous le reconnaissons, il est des anges, messagers spirituels, que Dieu envoie continuellement auprès des hommes qu'il destine à l'héritage du salut. Ces

anges tantôt s'élèvent vers les régions les plus pures et les plus sublimes des cieux, pour présenter les prières des hommes; tantôt ils s'abaissent jusqu'à nous, pour nous apporter les dons célestes, selon que chacun s'en est rendu digne. Ces esprits célestes, auxquels nous donnons le titre d'anges en raison de leurs fonctions, sont quelquefois appelés dieux dans la sainte Ecriture, à cause d'une certaine divinité qui est en eux; mais nulle part elle ne nous ordonne de les adorer ou de leur rendre les honneurs divins, quoiqu'ils soient les bienveillants intermédiaires entre Dieu et nous. C'est à Dieu seul, en effet, au Maître de toutes choses, que doivent s'adresser tous nos vœux, nos prières, nos demandes, nos actions de grâces, par l'entremise du souverain Sacrificateur, qui est au-dessus de tous les anges, le Verbe vivant et Dieu. Nous adresserons aussi des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces au Verbe, pourvu que nous comprenions bien le véritable usage et l'abus de la prière. Mais d'invoquer les anges, sans savoir d'eux autre chose que ce que les hommes sont capables d'en savoir, ce serait manquer de raison.

En supposant même que l'homme eût acquis une science si admirable et si mystérieuse, cette connaissance que nous aurions de leur nature, de leurs différents emplois, suffirait seule pour nous empêcher d'adresser nos prières à d'autres qu'à ce grand Dieu, le Maître et l'arbitre absolu de toutes choses, par son Fils, notre Sauveur, qui est « le Verbe, la sagesse, la vérité, » et qui a été célébré par les Prophètes et les Apôtres. Et, certes, le meilleur moyen de nous rendre les anges favorables, de les disposer à nous aider en toutes choses, c'est de montrer envers Dieu les sentiments qu'ils ont eux-mêmes pour lui, autant que le comporte notre faible nature, nous efforçant de les imiter; comme ils s'efforcent d'imiter Dieu: c'est aussi de tâcher de nous former de son Fils, du Verbe, une idée, je ne dirai pas aussi distincte et aussi nette que celle qu'en ont les

anges, mais une idée qui s'épure et s'éclaire de jour en jour.

En vérité, il faut n'avoir pas lu nos livres saints, pour nous faire dire, comme Celse, que tous les esprits qui descendent ici-bas pour faire du bien aux hommes ne peuvent être que des démons, s'ils ne sont pas des dieux. L'incrédule ne voit pas que ce nom de *démons* n'est pas un mot indifférent, comme le nom hommes qui est donné aux bons et aux méchants, non plus que le nom de *dieux* qui ne convient point à de mauvais génies, à des statues ou à des animaux. Ceux qui sont avancés dans la science des choses saintes n'attribuent le nom de dieux qu'à des êtres véritablement divins et heureux ; et pareillement le nom de démons est toujours appliqué à ces puissances malfaisantes et dégagées des corps grossiers, qui s'occupent à séduire les hommes, à les détourner de Dieu et de ce qui est du ciel, pour les attacher aux choses de la terre.

« J'admire, » continue Celse en s'adressant aux Juifs, « j'admire comment vous, qui professez un si profond respect pour le ciel et les anges, vous négligez si fort ce qu'il y a de plus vénérable et de plus puissant dans le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, et tous les astres fixes ou errants. Comme s'il était possible quand le tout est Dieu, qu'il n'y ait rien de divin dans les parties ; comme s'il était raisonnable d'adorer des esprits qui, dit-on, se montrent, je ne sais où, dans les ténèbres et par les illusions de la magie, à de pauvres aveugles, à des rêveurs qui se repaissent de visions creuses, et de ne compter pour rien les illustres hérauts de la divinité, les vrais anges célestes, qui portent des caractères si visibles de ce qu'ils sont en nous annonçant d'avance la pluie et la chaleur, la tempête et le tonnerre, objet du culte de plusieurs, et en faisant éclore les fruits et toutes les plantes de la terre. »

Notre adversaire paraît avoir écrit ceci confusément et sans se comprendre lui-même. Il n'est personne en effet,

pour peu qu'il ait examiné la doctrine des Juifs et qu'il l'ait comparée à celle des Chrétiens, qui ignore que les Juifs ont une loi où Dieu est introduit disant : « Vous n'aurez point d'autres dieux que moi ; vous ne vous ferez point d'idole, ni de représentation d'aucune chose qui soit en haut dans le ciel, ni en bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre ; vous ne les adorerez point et vous ne les servirez point ; » et que, suivant cette loi, ils ne peuvent adorer qu'un seul Dieu, le maître de toutes choses, le Créateur du ciel et de tout ce qu'il renferme. Si donc les vrais observateurs de la loi judaïque n'adorent absolument que le Créateur du ciel, il est bien évident qu'ils ne rendent point au ciel lui-même de pareils honneurs. Je dirai plus : il n'est pas un seul fidèle qui osât adresser aux anges des hommages divins, bien loin d'adorer le soleil, la lune et les astres qui ne sont que des ornements du monde. La loi le leur défend formellement en ces termes : « Gardez-vous, en levant les yeux en haut et en voyant le soleil, la lune et les étoiles, qui font l'ornement du monde, de tomber dans l'erreur, et de les adorer et de les servir comme des dieux : le Seigneur votre Dieu les a donnés en partage à toutes les nations. »

Celse, supposant que les Juifs prennent le ciel pour Dieu, en infère contre eux qu'il est absurde d'adorer le ciel, et de ne pas adorer le soleil, la lune et les étoiles : « comme s'il était possible, ajoute-t-il, le tout étant dieu, qu'il n'y ait rien de divin dans les parties. » Ni chez les Juifs, ni chez les Chrétiens le ciel n'est considéré comme Dieu, cela est évident ; mais accordons-lui, puisqu'il le veut, que les Juifs prennent le ciel pour Dieu ; accordons-lui encore que le soleil, la lune et les étoiles soient des parties du ciel, quoiqu'on puisse le contester, car les animaux et les plantes qui sont sur la terre, ne sont pas des parties de la terre. Comment nous prouvera-t-il que si le tout est Dieu, il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans ses parties ? Les Stoïciens regardent l'univers comme

un dieu et comme le premier des dieux ; les Platoniciens le mettent au second rang, et d'autres encore au troisième. Est-ce à dire pour cela que ces philosophes attribuent une part de divinité à chaque partie de l'univers, aux hommes, par exemple, aux animaux sans raison, aux plantes, aux fleuves, aux mers et aux montagnes ? Certes, ils seraient eux-mêmes les premiers contradicteurs de cette doctrine ; car ils disent dans leur langage, qu'il n'y a de dieux que les esprits ou démons qui président à ces parties de l'univers, aux fleuves, aux mers, etc. Ainsi la proposition générale de Celse, que, si un tout est Dieu, il faut qu'il y ait aussi de la divinité dans ses parties, est repoussée par les Grecs eux-mêmes qui reconnaissent la Providence. Et voyez les conséquences de cette doctrine, si elle était admise : il faudrait regarder comme des êtres divins tous les animaux, même les plus infimes, les mouches, les vers, les serpents, les oiseaux et les poissons. Or, si cela répugne à ceux mêmes qui disent que l'univers est Dieu, à combien plus forte raison cela doit-il faire horreur aux Juifs qui se conforment aux préceptes de la loi de Moïse ?

On le voit, nous avons raison de dire que Celse est dans l'erreur et qu'il a été mal informé ; éclaircissons maintenant les choses, autant que nous le pourrons, et montrons que non-seulement la loi des Juifs ne leur permet pas d'adorer le ciel et ses anges, comme il se l'imagine, mais qu'elle leur interdit formellement le culte du soleil, de la lune, des étoiles, et de toutes les idoles. On trouve, entr'autres, dans le prophète Jérémie, que Dieu se plaint par sa voix, de ce que son peuple adorait les idoles, et de ce qu'il offrait des sacrifices à la *Reine des cieux*, et à toute leur armée (1). Les Chrétiens des premiers temps reprochent aux Juifs leur idolâtrie, et disent que c'est à cause de ces crimes que Dieu leur a retiré sa protection ; on lit en effet dans les Actes des Apôtres (2) : « Alors, Dieu se détourna

(1) Jérém., vii, 18 ; et xix, 13. — (2) Act. vii, 42 ; Amos, v, 27.

« d'eux, et les laissa servir l'armée du ciel, comme il est écrit au livre des Prophètes : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des sacrifices et des victimes dans le désert, durant quarante ans? Mais vous avez porté le tabernacle de Moloch, et l'astre de votre Dieu Rempham, et les figures que vous avez faites, pour les adorer.* »

Saint Paul, qui était parfaitement instruit des coutumes des Juifs, et qui fut converti par une vision miraculeuse, s'exprime ainsi dans son épître au Colossiens : *Que nul ne prenne d'empire sur vous, sous prétexte d'humilité et de servir les anges, cherchant à pénétrer ce qu'il n'a point vu, étant enflé par les vaines imaginations d'un esprit charnel, et ne tenant point au chef, dont tout le corps soutenu par ses liens et par ses jointures, s'entretient et s'accroît par l'augmentation de vie que Dieu lui donne.*

Assurément, si Celse avait lu tout cela, il n'aurait point avancé aussi légèrement que la loi permettait aux Juifs d'adorer le ciel et ses anges. Son ignorance n'est pas moins visible, lorsqu'il prétend que les Juifs obéissent encore aux prestiges et aux sortilèges des magiciens, car ceux qui sont dans ce cas pèchent contre la loi qui dit : *N'allez point chercher les devins, n'ayez nul commerce avec les magiciens, pour vous souiller avec eux. Je suis le Seigneur votre Dieu.*

Il ne fallait donc point attribuer aux Juifs en général cette idolâtrie, s'il entendait parler de ceux qui observent les préceptes de la loi; ou bien il aurait dû reconnaître que ceux qui agissaient ainsi, se mettaient en opposition avec la loi. N'est-ce pas une injustice criante de donner ce même nom de Juifs à ceux qui refusent d'adorer le soleil, la lune et les étoiles, et à ceux qui embrassent ce culte impie?

Maintenant, s'il le faut, nous Chrétiens qui faisons profession, comme les Juifs, de n'adorer aucun de ces êtres que les Grecs appellent des dieux visibles et sensibles, nous en dirons la raison. Il est écrit dans la loi de Moïse, que

Dieu a donné ces choses en partage à toutes les nations qui sont sous le ciel, et non à son peuple chéri qu'il a choisi parmi tous les autres (1) : « Gardez-vous, lit-on dans le « Deutéronome, que levant les yeux en haut, et voyant le « soleil, la lune, les étoiles, et toutes les beautés du ciel, « vous ne vous portiez à adorer ces choses et à les servir ; « c'est ce que le Seigneur votre Dieu a donné en par- « tage à toutes les nations qui sont sous le ciel ; mais pour « nous, le Seigneur notre Dieu nous a pris et nous a « tirés de l'Egypte, du milieu de la fournaise de fer, afin « que nous soyons son héritage, comme on le voit aujour- « d'hui. »

Dieu avait prédestiné les Juifs à être une race choisie, un ordre de sacrificateurs-rois, une nation sainte, un peuple d'élection ; il avait dit à Abraham, en parlant d'eux : « Re- « garde le ciel et compte les étoiles, si tu le peux ; ainsi sera « ta postérité. » Comment donc auraient-ils adoré les astres du ciel, puisqu'ils devaient être assimilés à eux, en observant leurs saintes lois ? C'est aux Juifs qu'il a été dit : Le Seigneur votre Dieu vous a multipliés, et vous êtes aujourd'hui aussi nombreux que les étoiles du ciel. Le prophète Daniel, parlant de l'état des hommes lors de la résurrection, s'exprime ainsi : « Alors, tous ceux de ton peuple qui seront « écrits dans le livre, seront sauvés ; et plusieurs de ceux « qui dorment dans la poussière de la terre se réveille- « ront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour le « déshonneur et pour l'opprobre éternel. Les hommes ins- « truits reluiront comme la splendeur du firmament, et les « justes d'un rang inférieur brilleront comme les étoiles, « à jamais et dans l'éternité. » Écoutons aussi saint Paul écrivant sur le même sujet : « Il est, dit-il, des corps cé- « lestes et des corps terrestres ; l'éclat des corps célestes est « autre que celui des corps terrestres : le soleil a son

(1) Deut. iv, 19, 20.



« éclat, la lune et les étoiles ont le leur, et parmi les « étoiles, il en est de plus brillantes que les autres; c'est « ce qui arrivera à la résurrection des morts. »

Non, il faut le reconnaître, des hommes instruits de la sorte à s'élever au-dessus des créatures et à n'attendre que de Dieu la félicité qui couronne une sainte vie; des hommes à qui il a été dit : « Vous êtes la lumière du « monde; que votre lumière luise devant les hommes, « afin qu'en voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre « Père qui est dans les cieux; » des hommes enfin qui s'efforcent d'acquérir, ou qui ont déjà acquis la sagesse resplendissante et inaltérable, la sagesse qui est une *réflexion de la lumière éternelle*; de tels hommes, dis-je, ne peuvent être éblouis par la lumière matérielle des astres, du soleil et de la lune, au point de se considérer comme inférieurs à ces créatures et de les adorer, eux qui possèdent dans un si haut degré la lumière spirituelle de la connaissance, *la véritable lumière, la lumière du monde, la lumière qui éclaire les hommes*. D'ailleurs, quelque admirable que nous paraisse la lumière physique de ces corps célestes, ce ne serait point celle-là qui pourrait provoquer nos adorations, mais bien plutôt leur lumière spirituelle et véritable, s'il est vrai qu'ils soient doués, comme nous, de facultés intellectuelles, et qu'ils aient été éclairés des lumières de la connaissance par cette sagesse qui est *une réflexion de la lumière éternelle*. Leur éclat physique est l'œuvre du Créateur, leur beauté spirituelle serait leur ouvrage et l'effet de leur libre arbitre. Toutefois, cette dernière elle-même ne saurait être un objet de culte divin pour ceux qui voient et qui comprennent la véritable lumière, dont celle des astres ne peut être qu'un faible rayon, ni pour ceux qui connaissent Dieu, le père de la véritable lumière, de qui il a été dit avec raison : « Dieu est la lumière même, et « il n'y a point en lui de ténèbres. » Ceux qui adorent le soleil, la lune et les étoiles, à cause de leur lumière sen-

sible, qu'ils considèrent en même temps comme une lumière céleste, se donneraient bien de garde de rendre les mêmes hommages à une étincelle ignée ou à une lampe artificielle, à cause de l'immense disproportion de ces objets; et vous voudriez que ceux qui savent que *Dieu est la lumière même, que son Fils est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, qui ont appris ce que le Christ dit de lui-même: *Je suis la lumière du monde*, fussent assez insensés pour rendre les honneurs divins à ce qu'il peut y avoir de véritable lumière dans le soleil, la lune et les étoiles! N'est-ce pas là une faible étincelle à côté de Dieu, la lumière même?

Qu'on ne s'imagine pas que nous parlions ainsi de ces merveilleux luminaires dans l'intention de les déprécier, ou que nous partagions l'idée d'Anaxagore qui les appelait des *masses embrasées*: nous n'avons d'autre mobile que le sentiment de la majesté de Dieu infiniment au-dessus d'eux, et de la divinité de son Fils unique qui voit tout au-dessous de lui.

D'après notre croyance que le soleil, la lune et les étoiles adressent aussi à Dieu leurs prières, par l'entremise de son Fils unique, il est évident que nous ne devons pas prier ceux qui prient eux-mêmes et qui renverraient nos prières et nos vœux au maître commun, bien loin de les partager avec lui. Le Nouveau-Testament nous fournit un exemple de cette vérité. Le Sauveur ayant été appelé bon maître, renvoya à son Père celui qui avait ainsi parlé, en lui disant: « *Pourquoi m'appelles-tu bon? il n'y a que Dieu seul, le Père évidemment, qui soit bon.* » Or, si le Fils de Dieu a eu raison d'agir ainsi, lui, l'image de la bonté divine, à combien plus forte raison le soleil ne dirait-il pas à ceux qui l'adorent: « *Pourquoi m'adorez-vous? Adorez le Seigneur votre Dieu, et ne servez que lui seul.* C'est lui que j'adore et que je sers moi-même, ainsi que les autres astres. Quoi que vous ne soyez point aussi élevés que nous,

« vous n'en devez pas moins adresser vos prières au Verbe  
 « qui peut vous guérir, ou bien à son Père qui a envoyé  
 « son Verbe aux anciens justes, *et les a guéris, en les*  
 « *tirant de la corruption où ils étaient.* » Le Seigneur,  
 par un effet de sa bonté et de sa condescendance, se rend  
 présent aux hommes, non d'une présence locale, mais  
 d'une présence spirituelle et directrice; et son Fils, qui  
 n'est plus sur la terre avec ses disciples, ne laisse pourtant  
 pas d'être avec eux, selon cette promesse qu'il leur a faite :  
 « *Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.* » Comme  
 le rameau de la vigne ne peut porter des fruits s'il n'est  
 attaché au cep, ainsi les rameaux mystiques de la vérita-  
 ble vigne, les disciples du Verbe, ne peuvent porter les  
 fruits de la vertu, s'ils ne restent attachés au vrai cep,  
 au Christ de Dieu, qui est avec nous, quoique nous soyons  
 sur la terre, car il est partout avec ceux qui sont unis à  
 lui, comme avec ceux qui ne le connaissent pas. « *Il y en*  
 « *a un au milieu de vous, disait saint Jean-Baptiste, que*  
 « *vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit venir après*  
 « *moi.* »

Voyez donc combien il serait insensé d'adresser nos  
 hommages au soleil ou aux astres dont la lumière n'est  
 ni égale ni universelle, tandis que nous avons avec nous  
 celui qui remplit le ciel et la terre, comme il le dit lui-  
 même : « *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre ?* »  
 celui qui est tout près de nous, selon ces paroles : « *Je*  
 « *suis un Dieu de près, et non pas un Dieu de loin, dit le*  
 « *Seigneur.* »

Admettons que le soleil, la lune et les étoiles, pour  
 parler le langage de Celse, fassent des prédictions sur la  
 pluie, sur la chaleur, sur les nuages et le tonnerre; notre  
 culte n'appartiendrait-il pas encore à Dieu dont ils sont  
 les instruments, plutôt qu'à eux-mêmes? Qu'ils prédisent  
 tant qu'on voudra sur les fruits et sur la naissance de  
 toutes choses, ce n'est point une raison pour les adorer,  
 puisqu'ils adorent eux-mêmes le Seigneur suprême. Et

qui jamais a songé à rendre les honneurs divins soit à Moïse, soit aux autres prophètes, qui nous ont fait de la part de Dieu toutes sortes de prédictions, et des prédictions d'un ordre bien plus élevé que celles de la pluie ou des nuages? Les prédictions du soleil et des astres auraient beau s'élever à une sphère plus haute, nous ne cesserions pas pour cela de rendre grâces à Dieu seul, l'auteur de leurs merveilles, et à son Verbe, qui est aussi son ministre.

Admettons encore que les astres soient des hérauts de Dieu, des anges célestes; dans cette supposition même, ne serait-il pas plus juste d'adresser à Dieu nos hommages qu'à ses hérauts ou à ses anges?

En vain Celse s'efforce-t-il de faire croire que nous ne comptons pour rien ni le soleil, ni la lune et les étoiles. Il ne peut ignorer que notre croyance à cet égard est qu'eux aussi, *attendent la manifestation des enfants de Dieu*, étant en ce moment *assujétis à la vanité des corps matériels, à cause de celui qui les y a assujétis avec espérance*. Que n'a-t-il lu, cet homme impie, parmi tout ce que nous disons des astres, ce passage des Psaumes : « Soleil et lune, louez le Seigneur; étoiles et lumière, louez-le toutes; » et cet autre : « Cieux des cieux, louez-le; » il ne nous accuserait pas de mépriser ces nobles corps qui louent hautement le Seigneur.

Nous terminerons notre réponse à Celse sur ce qu'il nous reproche de ne point adresser nos hommages au soleil, à la lune et aux étoiles, en lui citant ce passage de saint Paul qu'il aurait bien dû lire : *Les créatures attendent avec sollicitude la manifestation des enfants de Dieu, parce qu'elles sont assujéties à la vanité; et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujéties avec espérance; car les créatures mêmes seront délivrées de cette servitude de corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.*

Poursuivons maintenant notre tâche, et répondons aux

autres objections de notre adversaire. « Une autre de leurs  
 « folles croyances, ajoute Celse, c'est qu'il viendra un mo-  
 « ment où Dieu embrasera le monde entier, à l'exception  
 « d'eux seuls qui se trouveront rester intacts; ceux même  
 « qui seront morts depuis long-temps, sortiront de la terre  
 « avec la chair dont ils étaient revêtus. Espérance bien  
 « basse et bien ignoble, car où est l'ame humaine qui dé-  
 « sirât rentrer dans un corps en putréfaction? Croyance  
 « d'ailleurs fortement combattue par plusieurs d'entr'eux  
 « qui la considèrent comme également impie, abominable  
 « et impossible. Comment, en effet, un corps entièrement  
 « corrompu pourrait-il recouvrer sa première nature, la  
 « même disposition de ses parties qui ont été réduites au  
 « néant? A défaut de bonne réponse, ils ont recours aux  
 « subterfuges, et disent que tout est possible à Dieu. Mais  
 « Dieu ne peut faire des choses déshonnêtes, ni vouloir  
 « rien de contraire à la nature. De ce que vos désirs déréglés  
 « vous auront inspiré une pensée abominable, il ne faut pas  
 « croire pour cela qu'il soit possible à Dieu de la réaliser, et  
 « qu'elle doive l'être immédiatement. Dieu n'est pas le mi-  
 « nistre de nos fantaisies impies, ni l'auteur du désordre;  
 « il est le directeur de la nature où l'on ne trouve rien que  
 « de droit et de juste. Il peut bien donner à l'ame l'immor-  
 « talité, mais, comme dit Héraclite, on doit faire moins  
 « de cas d'un cadavre que du fumier. Il ne pourrait  
 « donc immortaliser une chair remplie de tant de misères  
 « qu'on ne saurait nommer, ni même le vouloir; car,  
 « comme il est la raison souveraine de tous les êtres, ce  
 « qu'il ferait contre la raison, c'est contre lui-même qu'il  
 « le ferait. »

Ici il est bon de remarquer comment Celse tourne en ridicule la doctrine de l'embrasement du monde, doctrine enseignée par les philosophes grecs eux-mêmes, et par les plus célèbres. Nous prétendons, dit-il, que Dieu embrasera l'univers comme un cuisinier allume ses fourneaux; mais il ne voit pas, l'insensé, que ce feu est un feu

purifiant, ainsi que l'ont reconnu plusieurs Grecs qui le tenaient probablement des Juifs, un des plus anciens peuples; il ne voit pas, dis-je, que ce feu doit servir à la fois de châtiment et de remède à ceux qui en auront besoin, qu'il ne consumera point ceux qui ne devront pas être détruits, mais qu'il brûlera et consumera ceux qui auront composé *de bois, de foin et de paille*, l'édifice mystique de leurs actions, de leurs paroles et de leurs pensées. Les livres saints nous apprennent que le Seigneur doit se présenter *comme un feu de fonte, et comme l'herbe aux foulons*, à ceux qui en auront besoin, afin de séparer les mauvaises matières dont ils sont comme mêlés par la contagion des vices, matières qui ne peuvent l'être que par la vertu d'un feu qui fonde pour ainsi dire ce mélange où il était entré de l'airain, de l'étain et du plomb. On peut le voir dans le prophète Ezéchiel. Isaïe aussi rendra témoignage comme quoi nous ne disons pas que Dieu allume le feu comme un cuisinier allume ses fourneaux, mais comme le bienfaiteur de ceux à qui cette correction est nécessaire. « Tu as des charbons de feu, dit ce prophète à un peuple pécheur; assieds-toi dessus, et tu y trouveras du secours. »

L'Écriture, pour s'accommoder à l'esprit du vulgaire, cache prudemment le sens qu'elle renferme sous des paroles terribles, afin d'effrayer ceux qui hésitent à sortir du borbier de leurs iniquités; mais ceux qui la lisent avec attention, discernent aisément le but de ces menaces faites aux pécheurs.

Voici un passage d'Isaïe qui prouve ce que nous avons avancé : « A cause de mon nom, je te montrerai ma colère, et je te ferai sentir les effets de ma toute-puissance, afin de te sauver. » Ces explications ne conviennent point aux simples fidèles qui s'attachent au sens littéral; mais nous avons été obligés de les donner, pour ne pas laisser sans réponse les railleries de notre adversaire. Elles auront de plus l'avantage, pour les personnes intelligentes, de

servir de réponse à cette autre plaisanterie : « Tout sera « brûlé, mais eux seuls demeureront intacts. « De telles pensées sont le propre de ceux que les saints livres désignent ainsi : « Ce qu'il y a de moins sage selon le monde, ce « qu'il y a de plus vil et de plus méprisable, ce qui n'est « rien ; » et il ne faut pas s'en étonner, car, « puisque « le monde n'a pas su se servir de la sagesse pour connaître « Dieu dans sa sagesse divine, il a plu à Dieu de sauver, par la « folie de la prédication, ceux qui croiront en lui. » Ce sont des esprits qui ne peuvent pénétrer le sens des mots, et qui ne veulent pas même se donner la peine de les examiner, quoique Jésus-Christ ait dit : « Examinez avec « soin les Ecritures. » De là vient qu'ils se forment de telles idées du feu que Dieu fera allumer, et de ce qui arrivera aux pécheurs. Au reste, comme on est obligé de dire aux enfants des choses proportionnées à leur faiblesse, afin de les porter à la vertu par des motifs qu'ils puissent comprendre, il est possible aussi que le sens, que présentent d'abord à l'esprit ces menaces de peines et de châtimens, soit propre pour ceux que l'Écriture nomme « les moins sages, les plus vils et les plus méprisables selon le monde, » auxquels il faut inspirer une salutaire frayeur pour les détourner du vice.

La parole sainte nous apprend donc que le feu n'épargnera que ceux qui seront parfaitement purifiés et dans leurs croyances et dans leurs mœurs ; mais que ceux qui ne seront pas purs, et qui auront besoin d'être châtiés par un feu dispensé selon leurs mérites, subiront la peine de leurs fautes, et expieront le tort de n'avoir pas vécu d'une manière conforme à ce qu'exigeait d'eux une nature formée à l'image de Dieu. Telle est notre réponse à cette seconde difficulté de Celse.

Quant à ce qu'il ajoute, en nous faisant parler, que lorsque le monde sera purifié par le feu, nous seuls demeurerons, et non-seulement ceux d'entre nous qui seront alors en vie, mais ceux mêmes qui seront morts

depuis long-temps, il faut qu'il ait mal interprété les saintes lettres, ou qu'il s'en soit rapporté à des personnes qui ne les comprenaient pas mieux. Il ne s'est pas aperçu qu'il y a quelque chose de mystérieux dans ces paroles de l'Apôtre : « Nous ne dormirons pas tous du sommeil de la mort, mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera; les morts ressusciteront en un état incorruptible, et nous, nous serons changés. » Il aurait dû chercher quelle a été la pensée de celui qui parle ainsi de lui-même et de ceux qui lui ressemblent, pour se distinguer des morts, et qui, après avoir dit : « Les morts ressusciteront en un état incorruptible, » ajoute : « Et nous, nous serons changés. » Pour montrer que saint Paul, dans ce passage de sa première épître aux Corinthiens, n'a fait qu'insinuer sa pensée intime, citons encore ce que le même apôtre dit dans sa première épître aux Thessaloniens, où il parle aussi comme vivant et veillant, par opposition à ceux qui dorment du sommeil de la mort : « Nous vous disons au nom du Seigneur, s'écrie-t-il, que nous qui vivons et qui serons réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort. Car au signal qui sera donné par la voix de l'archange, et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel. » Puis, sachant qu'outre lui et ceux qui seront dans le même état, il y en aura d'autres, morts en Jésus-Christ, il ajoute : « Ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers, puis nous, qui sommes vivants et qui serons demeurés vivants jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu des airs. »

Il est inutile de répéter ici les longues railleries de Celse sur la résurrection de la chair qui est enseignée dans nos églises, mais qui est entendue par les fidèles éclairés d'une manière bien plus nette que par le vulgaire. Essayons



donc, en peu de mots et en ayant égard à l'intelligence de tous les lecteurs, d'éclaircir ce point que nous voulons bien regarder ici comme offrant des obscurités, attendu que nous combattons un ennemi de la foi, et que nous écrivons pour ceux qui étant encore « enfants, et comme « des personnes flottantes, se laissent emporter à tous les « vents des opinions, par la fourberie des hommes, et par « leur adresse à engager dans l'erreur. »

Jamais, ni l'Écriture ni nous, n'avons dit que ceux qui seront morts depuis long-temps, revêtiront, en revenant à la vie, la même chair qu'ils avaient auparavant, sans qu'elle ait reçu aucun changement en mieux. Celse nous a calomniés. On trouve dans les livres saints plusieurs passages qui traitent de la résurrection d'une manière digne de Dieu; nous nous contenterons de rapporter celui de saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens : « Mais, dit-il, on me demandera : comment les « morts ressuscitent-ils, et quel sera le corps dans lequel « ils reviendront? Insensés que vous êtes, ne voyez-vous « pas que ce que vous semez dans la terre, ne reprend la « vie qu'après être mort? Et lorsque vous semez, vous ne « semez pas le corps de la plante même qui doit naître, « mais la graine seulement, du blé ou de toute autre plante; « Dieu lui donne ensuite un corps comme il lui plaît, et « il donne à chaque semence le corps qui lui est propre. »

Ainsi, d'après l'Apôtre, ce qu'on sème n'est pas le corps de la plante même qui doit naître; mais après qu'on a confié à la terre la semence, il se fait une espèce de résurrection, par la volonté de Dieu, qui donne à chaque semence le corps qui lui est propre. Les unes produisent un épi ou une tige, comme la graine de sénevé, d'autres un grand arbre, comme le noyau de l'olive. Or, telle est à peu près la conduite de Dieu à l'égard des morts, qui sont comme semés dans la terre, et qui doivent y reprendre, quand il en sera temps, le corps dont il voudra les revêtir, selon leurs mérites. La différence qui existe

entre le corps qui est comme semé dans la terre et celui qui est reproduit par la résurrection, est du reste clairement exprimée dans l'Écriture. Écoutez ce que dit saint Paul : « Lorsqu'on met notre corps en terre, il est dans un « état de corruption, mais il ressuscitera incorruptible. Il « est dans un état d'ignominie, mais il ressuscitera plein « de vigueur; il a les qualités d'un corps animal, mais il « ressuscitera avec celles d'un corps spirituel. » Nous citons encore un passage qui n'est pas à la portée de tout le monde : « De même que le premier homme a été terrestre, ses enfants sont terrestres. De même que le « second homme est céleste, ses enfants sont célestes aussi; « et comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous porterons également l'image de l'homme « céleste. » Ici saint Paul, qui voulait ménager la faiblesse des simples, n'a fait qu'insinuer sa pensée, et de peur qu'elle ne fût mal interprétée, il s'est cru obligé, après avoir dit : « Nous porterons l'image de l'homme « céleste, » d'ajouter : « Je veux dire, mes frères, que « la chair et le sang ne peuvent point posséder le royaume « de Dieu, et que la corruption ne possédera point cet « héritage incorruptible. » Puis, sachant bien qu'il parlait un langage au-dessus de l'intelligence commune, et que ses écrits devaient exercer les esprits les plus profonds dans la suite des âges, il termine ainsi : « Ce que je vous dis là est « un secret et un mystère; » donnant à entendre par là qu'il est des choses qu'on ne peut révéler à tout le monde, comme on le voit dans ce passage du livre de Tobie ; « Il « est bon de cacher le secret du roi ; mais il est glorieux et « utile de révéler sincèrement les œuvres de Dieu, pourvu « qu'on le fasse avec prudence, pour sa gloire et pour le « bien des hommes. »

Ainsi, on le voit, notre espérance n'est point une espérance vile et ignoble, comme le dit Celse ; notre âme ne désire point entrer dans un corps en putréfaction. Il est vrai qu'elle a besoin d'un corps pour se transporter d'un

lieu à un autre, mais elle sait, car elle a médité la sagesse, selon cette parole : « La bouche du juste méditera la sagesse ; » elle sait, dis-je, qu'il y a une grande différence entre cette « maison de terre, qui doit être détruite, » et la « tente » qui est dans cette maison ; tente « dans laquelle « les justes qui y sont soupirent comme sous un pesant fardeau, ne désirant point d'en être dépouillés, mais d'être « revêtus par-dessus, afin que ce qu'il y a en eux de « mortel soit absorbé par la vie. » Tous les corps sont d'une nature corruptible ; c'est pourquoi « il faut que cette « tente corruptible soit revêtue de l'incorruptibilité, et « que ce qu'il y a de mortel soit revêtu de l'immortalité. » Ce n'est que « lorsque ce qu'il y a de corruptible aura « été revêtu de l'incorruptibilité, et ce qu'il y a de mortel, « de l'immortalité, » que sera accompli l'ancien oracle des prophètes : « Que la mort qui nous avait vaincus et « assujétis, perde sa victoire et son empire ; et que l'aiguillon dont elle blesse les âmes sans défense, soit à jamais émoussé. »

Ces simples explications suffiront pour justifier notre croyance en la résurrection, d'autant plus que nous avons traité ailleurs cette matière d'une manière approfondie. Remarquons toutefois en passant l'aveuglement de Celse, qui, n'entendant pas nos auteurs, ne peut comprendre que l'on ne doit point juger leurs sentiments d'après ce qu'en disent les simples et les ignorants, dont la foi est tout-à-fait aveugle. Certes, combien de philosophes renommés pour leurs lumières et leur génie, ont soutenu des systèmes incohérents, et qu'on pourrait taxer d'absurdité bien plutôt que nos doctrines ? Les stoïciens, par exemple, prétendent que l'univers s'embrase après une certaine période d'années, qu'il se renouvelle et reprend ensuite sa première forme. D'autres, plus sages en apparence, prétendent que le monde se transforme peu à peu, de révolution en révolution, et qu'ainsi, après la période qui s'accomplit maintenant, on reverra un Athénien du nom

de Socrate, fils de Sophronisque et de Phénarète. Il est vrai qu'ils ne donnent point à ce mouvement universel le nom de résurrection, mais il est évident qu'ils expriment la même chose en d'autres termes. Ils croient donc que de l'alliance de Sophronisque et de Phénarète, il sortira un nouveau Socrate, un Socrate ressuscité, qui enseignera la philosophie à Athènes; que la philosophie ressuscitera en quelque sorte avec lui et recouvrera son premier état; qu'Anytus et Mélitus ressusciteront aussi pour accuser ce philosophe, qu'ils feront condamner à mort par l'Aréopage. Ils enseignent, ce qui est plus incroyable encore, que Socrate sera revêtu des mêmes vêtements qu'il portait, qu'il habitera la même ville et sera en proie à la même misère. Que dis-je? Phalaris, reprenant le cours de ses cruautés, renouvellera, avec son taureau d'airain, les scènes terribles qui ont signalé son règne. Alexandre lui-même, tyran de Phères, reviendra peser sur ses victimes, de la même manière qu'il les écrasait autrefois. En voilà assez sur ce point de la philosophie stoïque, dont Celse ne se raille point, et qu'il admire peut-être, car il préfère Zénon à Jésus.

En vain les disciples de Platon et de Pythagore semblent-ils faire le monde incorruptible : leur conclusion est au fond à peu près la même. « Quand les astres, disent-ils, se retrouvent, après un certain laps de temps, à leur point de départ, tout ce qui était sur la terre reprend son premier état et sa première forme. » D'où il suit que lorsque les astres, après mainte révolution, seront arrivés à la place où ils étaient du temps de Socrate, il faudra que Socrate naisse des mêmes parents, qu'il éprouve les mêmes vicissitudes, qu'il ait pour accusateurs Anytus et Mélitus, et pour juges, les juges de l'Aréopage. Les sages de l'Égypte enseignent aussi la même doctrine; et cependant on les loue, et ni Celse, ni ses partisans n'ont l'audace de les railler. Mais quand nous disons que Dieu dirige toutes choses sans contrarier notre libre arbitre, qu'il conduit

tout au bien, sans faire dévier le cours des événements; quand, dis-je, nous expliquons la conciliation de notre liberté avec l'immutabilité de Dieu, on nous traite de visionnaires, nos paroles ne supportent pas la discussion.

Ce que nous avons dit jusqu'ici aurait été bien mal compris, si l'on s'imaginait que nous faisons partie de ces faux Chrétiens qui nient le dogme de la résurrection établi dans les saints livres. Notre but alors aurait été dépassé, et il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'allégorie que nous avons donnée de la semence dans la terre. Nous croyons que « ce que l'on sème ne revient point à la vie, s'il ne meurt d'abord; que ce que l'on sème n'est pas le corps même qui doit renaître, puisque Dieu donne ce corps tel qu'il lui plaît, en sorte que ce qui est mis en terre dans un état de corruption, ressuscite incorruptible; ce qui y est mis dans un état d'ignorance, ressuscite glorieux; ce qui y est mis dans un état d'infirmité, ressuscite plein de vigueur; et ce qui y est mis avec les qualités d'un corps animal, ressuscite avec celles d'un corps spirituel. » Voilà ce que nous croyons, et c'est pour cela que nous maintenons la doctrine de Jésus-Christ, que nous conservons à la promesse de Dieu toute sa grandeur, et que nous démontrons, non par de vaines paroles, mais par de solides raisons, la possibilité de la résurrection. Nous sommes convaincus que, quand le ciel et la terre passeraient avec tout ce qu'ils renferment, il n'en sera pas de même des paroles du Verbe de Dieu, qui était au commencement avec Dieu, et qui est Dieu lui-même. » Il a bien voulu nous l'apprendre lui-même en ces termes : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

Nous n'avons jamais dit qu'après sa putréfaction, le corps devait reprendre sa première nature, pas plus que nous ne disons que le grain de blé décomposé dans la terre devient encore grain de blé. Ce que nous disons, c'est qu'il sort un épi du grain de blé, et qu'il doit y avoir dans le

corps humain un germe impérissable qui donne la vie à un corps incorruptible. Nous renvoyons ce reproche aux stoïciens qui, avec leur système de révolutions périodiques, croient qu'un corps entièrement corrompu reprend sa première nature, et recouvre la même disposition de ses parties, et qui prétendent le démontrer.

Nous repoussons aussi cet autre reproche de Celse, qui nous accuse d'avoir recours à des moyens évasifs, et de répondre aux difficultés : Tout est possible à Dieu. Aussi bien que lui nous savons que ce mot *tout* ne comprend pas ce qui implique contradiction ; nous savons, dis-je, que Dieu ne peut faire des choses mauvaises en elles-mêmes, autrement il pourrait cesser d'être Dieu ; car si Dieu faisait quelque chose de mauvais, il ne serait pas Dieu.

Nous arrivons maintenant à cette objection spécieuse de Celse, à savoir que Dieu ne veut rien de contraire à la nature. D'accord, si, par ce qui est contraire à la nature, vous entendez ce qui est vicieux, criminel. Oh ! assurément Dieu ne veut rien de contraire à la nature entendue dans ce sens, car il ne veut rien de criminel. Mais si vous prenez les mots dans leur acception naturelle, si vous définissez la nature comme on la définit ordinairement, nous répondrons qu'il est des choses au-dessus de la nature, qui sont au pouvoir de Dieu, comme, par exemple, quand il élève l'homme au-dessus de la condition humaine pour le mettre en participation d'une nature supérieure où il le maintient plus ou moins long-temps, selon ses mérites.

Si nous reconnaissons que Dieu ne veut rien qui soit contraire à la morale, nous convenons aussi qu'il ne suffit pas à l'homme pervers de concevoir dans son esprit une mauvaise pensée, pour que Dieu puisse la réaliser ; et si nous combattons les assertions de Celse, ce n'est pas pour le vain plaisir de discuter, mais dans l'intérêt de la vérité. Nous confessons donc avec lui que Dieu, qui est le principe de tout bien, ne peut être le ministre de nos mau-

..

vaises fantaisies, ni l'auteur de l'impureté et du désordre, mais qu'il est le directeur de la nature où il n'y a rien que de droit et de juste. Nous confessons pareillement, et on l'a déjà vu, que Dieu peut donner une vie immortelle à l'ame, et non-seulement qu'il le peut, mais qu'il le fait.

Que dire, après cela, du mot d'Héraclite, rapporté par notre adversaire, qu'il faut faire moins de cas d'un cadavre que du fumier? On pourrait répondre, ce nous semble, qu'on jette le fumier à la voirie, mais qu'il n'en est pas de même du cadavre d'un homme auquel on doit des égards à cause de l'ame qui a été enfermée en lui, surtout si elle a été vertueuse. C'est ce que les nations les plus civilisées ont compris, en donnant aux morts une sépulture convenable, de peur de faire injure à l'ame qui en était sortie.

Nous admettons donc volontiers qu'il soit déraisonnable d'immortaliser le grain de blé ou ce qui est mis en terre dans un état de corruption; mais nous prétendons que l'épi qui doit sortir de ce grain est ce que Dieu veut ressusciter et rendre incorruptible et immortel. Celse appelle Dieu la souveraine raison de tous les êtres, au lieu que, selon nous, c'est son Fils, duquel il est écrit: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Mais, au fond, ceci ne nous empêche pas de nous accorder avec lui pour proclamer que Dieu ne saurait rien faire contre la raison, qu'il ne le fit contre lui-même.

Passons, et voyons ce que nous objecte encore notre adversaire: « Je ne suis point étonné, dit-il, que les Juifs, ayant formé un corps de nation à part et s'étant donné des lois conformes à leur génie, aient conservé et observent encore à présent ces lois et la religion de leurs pères; c'est ce que font les autres peuples, car chacun veut suivre, à quelque prix que ce soit, les coutumes de son pays. Il semble même que cela a bien son utilité; d'abord, parce que les différentes lois des peuples étant

« contraires et opposées les unes aux autres, il y aurait une  
 « grande confusion à ne pas suivre chacun la sienne ;  
 « puis aussi , parce qu'il est à croire que les diverses par-  
 « ties de la terre furent , dès le principe , commises aux  
 « soins de plusieurs puissances et distribuées par elles en  
 « nations , et qu'ainsi elles doivent suivre la même dispo-  
 « sition dans leur manière de se gouverner. Tout va bien  
 « lorsque chaque peuple se gouverne comme il plaît à ces  
 « puissances ; et c'est faire acte d'impiété que d'enfreindre  
 « les lois qui ont été établies primitivement en chaque  
 « lieu. »

Ainsi, d'après Celse, les anciens Juifs, Egyptiens d'origine, formèrent un corps particulier de nation, et se donnèrent des lois qu'ils observent encore aujourd'hui. Il les approuve d'avoir gardé la religion de leurs pères, comme les autres peuples suivent les coutumes de leur pays, oubliant que cet éloge s'accorde mal avec tout ce qu'il a dit contre les Juifs. Il leur fait même une stricte obligation de l'observance de ces lois, disant qu'il y aurait de l'impiété à enfreindre les lois qui ont été établies primitivement en chaque lieu.

Celse pourrait-il nous dire, lui ou ses adhérents, qui est-ce qui, dès le commencement, a ainsi commis les parties de la terre aux soins de diverses puissances ; qui est-ce, en particulier, qui a mis la Judée et les Juifs sous la conduite de celle ou de celles à qui ils sont échus ? Est-ce Jupiter, pour parler le langage de Celse, qui a chargé une ou plusieurs de ces puissances du soin de ce pays et de ce peuple, et qui a voulu que celle à qui reviendrait cette partie de la terre, y établît les lois qu'observent les Juifs ? ou bien y ont-elles été établies sans l'ordre de Jupiter ? Quelque parti qu'il adopte, il se jette dans de grands embarras ; car si cette distribution des parties de la terre n'est pas le résultat d'une seule autorité, il faut qu'elle soit l'œuvre du hasard, ce qui est absurde au dernier point et directement contraire à la providence d'un Dieu qui gouverne tout.



**Explique ensuite qui voudra comment et en quels départemens les diverses parties de la terre ont été distribuées sous la conduite de ces puissances, comment tout va bien lorsque chaque division se gouverne comme il plaît à ces puissances. Qu'on nous dise, par exemple, si tout va bien chez les Scythes, dont les lois veulent que l'on fasse mourir son père, et chez les Perses, qui permettent à un homme d'épouser sa mère ou sa fille. Je ne citerai pas le recueil des lois des différentes nations, pour demander, sur chacune, si tout va bien, lorsqu'on se gouverne en chaque lieu comme il plaît aux puissances qui y président. Mais que Celse nous dise si c'est un crime de violer les lois de son pays, lorsqu'elles permettent l'inceste, lorsqu'elles glorifient le suicide; si c'est un crime, par exemple, d'enfreindre des lois telles que celles de la Chersonnèse Taurique, où l'on sacrifiait les étrangers à Diane; telles que celles de la Libye, où l'on immolait des enfants à Saturne.**

Il y a plus : d'après la doctrine de Celse, les Juifs seraient coupables d'impiété en violant les lois de leur pays qui leur ordonnent de ne servir d'autre Dieu que le Créateur du monde; et la piété ne serait pas une vertu divine de sa nature, mais par le consentement et l'opinion des hommes. En effet, les uns s'imaginent faire un acte de piété en adorant un crocodile, tandis qu'ils mangent ce que d'autres adorent; ceux-ci en adressant leurs hommages à un veau, ceux-là à un bouc. De cette manière, une même personne ferait des actes de piété selon certaines lois, et d'impiété selon d'autres : ce qui est le comble de l'absurdité.

On dira peut-être : La piété consiste à se conformer aux lois de son pays, sans se mettre en peine des lois étrangères. Un homme n'est point coupable lorsqu'il suit fidèlement la religion de son pays, et qu'il méprise ou détruit ce qui est en vénération parmi d'autres peuples. Mais il est évident que l'on confond alors toutes les notions de

justice, de sainteté et de vertu. Si la piété, la sainteté, la justice ne sont que relatives, si une même action peut être juste ou injuste, selon qu'on la compare à diverses lois et à différentes coutumes, ne s'ensuit-il pas qu'il faudra en dire autant de toutes les autres vertus, la tempérance, le courage, la générosité, la prudence, la science? Et qui est-ce qui oserait soutenir une pareille monstruosité?

Cette réponse serait suffisante pour les hommes simples qui se contentent d'une bonne démonstration; mais comme cet écrit peut tomber entre les mains de gens plus curieux et plus récalcitrants, essayons d'approfondir un peu la matière, et disons quelques mots sur ce mystérieux système de la distribution de la terre en diverses parties commises aux soins et à la direction de diverses puissances. Montrons surtout, autant du moins que nos forces le permettront, que notre doctrine est exempte des absurdités que Celse a entassées comme à plaisir. Notre adversaire paraît avoir entendu parler confusément de cette première division de la terre, division bien peu connue et bien mystérieuse, quoique les Grecs ne l'aient pas entièrement ignorée. Leurs historiens racontent que plusieurs de leurs dieux se sont disputé la possession de l'Attique, et leurs poètes représentent ces dieux comme ayant une affection particulière pour certaines contrées. L'histoire d'Égypte indique quelque chose de semblable sur la distribution des provinces de ce pays; on y trouve que la province de Saïs est échue à Minerve, ainsi que l'Attique. Les savants Égyptiens disent une infinité de choses semblables sur cette division, et je ne sais s'ils n'y comprennent même pas la Palestine. Mais contentons-nous de ces citations pour les autorités profanes.

Consultons à son tour Moïse, qui est pour nous un prophète de Dieu et un de ses véritables serviteurs, et voyons ce qu'il dit là-dessus dans le Deutéronome: « Quand le  
« Très-Haut divisoit les nations, quand il séparait les en-  
« fans d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le

« nombre des enfans d'Israël ; mais la part du Seigneur  
 « fut son peuple, Jacob fut son héritage. » Ailleurs,  
 dans la Genèse, le même auteur explique comment les  
 peuples furent divisés. « Alors, dit-il, la terre n'avait  
 « qu'une seule prononciation et une seule langue ; et  
 « lorsque les peuples partirent de l'Orient, ils trouvèrent  
 « une plaine en la terre de Sennaar, et ils y habitèrent. »  
 Puis un peu plus bas : « Or, le Seigneur descendit pour  
 « voir la ville et la tour que les fils d'Adam bâtissaient ;  
 « et il dit : Voilà un seul peuple, et ils n'ont qu'un  
 « même langage ; ils ont commencé l'œuvre, et ils n'a-  
 « bandonneront pas leur projet avant de l'avoir accompli.  
 « Venez donc, descendons et confondons leur langue, de  
 « manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. Et  
 « ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur toute la  
 « terre, et ils cessèrent de bâtir leur ville ; et c'est pourquoi  
 « elle a été nommée Babel, parce que là fut confondu le  
 « langage de tous les hommes ; et Dieu les dispersa de là  
 « sur toute la terre. »

Dans le livre intitulé la Sagesse, voici comment il est  
 parlé de cette confusion des langues qui fut suivie du par-  
 tage de la terre : « Et lorsque les nations enivrées d'or-  
 « gueil s'abandonnèrent au mal, c'est la sagesse qui dis-  
 « cerna le juste, qui le rendit irréprochable devant Dieu,  
 « et qui le conserva fort contre son amour pour un fils. »  
 Il y aurait de graves considérations à faire là-dessus, mais  
 « il est bon de cacher le secret du roi, » de peur qu'en  
 confiant à des oreilles profanes la doctrine qui nous en-  
 seigne comment les âmes viennent animer les corps,  
 doctrine bien différente de la transmigration, nous ne  
 nous exposions à « donner les choses saintes aux chiens  
 « et à jeter les pierres précieuses devant les pourceaux. »  
 Dieu nous préserve de trahir ainsi les secrets de sa sagesse  
 et d'en divulguer mal à propos les mystères, car il a  
 été dit : « La sagesse n'entre pas dans une âme malveil-  
 « lante ; elle n'habite pas dans un corps assujéti au pé-

« ché. » Nous nous contenterons d'exposer brièvement la narration qui a été cachée sous le voile des expressions ; les personnes intelligentes devineront le reste.

Représentez-vous tous les hommes de la terre parlant une même langue divine, dont l'usage leur est laissé tant qu'ils demeurent unis ensemble. Ils habitent l'Orient, tant qu'ils aiment la lumière éternelle et sa gloire ; puis abandonnant l'Orient et s'étant épris de l'amour des choses terrestres, ils vont habiter le pays de Sennaar, qui signifie brisement de dents, pour indiquer qu'il avaient perdu ce qui devait leur servir d'aliment. Là ils imaginent de faire un amas de choses matérielles, et d'élever jusqu'au ciel ce qui lui est le plus contraire, voulant ainsi opposer la matière aux choses immatérielles. « Venez, disent-ils, faisons des briques, et mettons-les dans le feu. » Ils croyaient donner à leur ciment de la solidité et changer la brique en pierre, mais ils sont cruellement punis, et chacun en proportion de la gravité de sa faute, selon qu'il s'est plus ou moins éloigné de l'Orient, et qu'il a pris plus ou moins de part à ce travail de révolte. Alors ils sont livrés à la conduite de divers anges qui les traitent selon leurs mérites, leur apprennent chacun leur langue et les conduisent dans toutes les contrées de la terre : les uns dans les climats brûlants, d'autres dans des régions glaciales, ceux-ci dans les déserts incultes et remplis de bêtes féroces, ceux-là dans les plaines les plus fertiles.

Les personnes éclairées ont déjà deviné, sous cette allégorie, en quelque sorte historique et mystique, que ceux qui n'abandonnèrent pas leur pays et qui conservèrent leur première langue, durent continuer d'habiter l'orient et parler la langue orientale ; qu'eux seuls furent « la part du Seigneur, » qui les nomme « Jacob son peuple ; » qu'Israël seul fut « son héritage ; » et qu'eux seuls eurent pour chef et souverain une puissance douce et bienfaisante, qui n'imita point les cruautés des autres puissances à l'égard des autres peuples.

Remarquez aussi, et ceci est d'une grande profondeur, que ce peuple acquis au Seigneur comme la meilleure part, se laisse entraîner au mal. Ce sont d'abord des fautes légères et qui ne provoquent pas l'entier abandon du Seigneur. Puis elles s'aggravent, elles se multiplient; Dieu y remédie toujours, et les pécheurs se convertissent de temps en temps. A mesure que le mal devient plus grand, Dieu les abandonne aux puissances à qui sont échues les autres nations. Le châtement est léger au commencement; ils en profitent, expient leurs torts et rentrent dans leur patrie. Bientôt ils sont livrés à des puissances dont la domination est plus rude, aux Assyriens et aux Babyloniens, comme les appelle l'Écriture; et le mal augmentant toujours, malgré les remèdes divins, ils sont chassés et dispersés de toutes parts par les puissances qui règnent sur les autres peuples. Le Seigneur, ou la puissance de qui ils dépendent, les laisse à dessein chasser et disperser, afin de se venger d'une manière digne d'elle, et de sauver ceux des autres peuples qu'elle pourra, selon le pouvoir qui lui a été donné. Elle donne des lois à ces nouveaux sujets, et leur apprend comment ils doivent se conduire, voulant leur faire conquérir le même bonheur et les mêmes avantages dont elle a gratifié ceux de la première nation qui ont observé ses commandements.

Ceux dont l'esprit est assez élevé pour comprendre ces explications, en concluront facilement que la puissance qui a eu sous sa conduite ces Israélites qui sont restés fidèles, est, sans contredit, supérieure aux autres puissances, puisque cette puissance a choisi encore parmi leurs sujets, leur a ravi ceux qu'elles avaient reçus pour les punir, leur a donné de nouvelles lois, et appris à vivre de manière à faire oublier leurs fautes précédentes.

Nous l'avons déjà dit, nous ne parlons de tout cela qu'avec beaucoup de discrétion, et notre dessein n'est que de montrer les sources où ont puisé les auteurs que Celse a copiés, lorsqu'ils disent, d'une manière assez confuse, que

les parties de la terre ayant été divisées dès le commencement en certaines catégories et commises aux soins de diverses puissances, elles doivent suivre la même disposition dans leur manière de se gouverner. Mais comme ceux qui quittèrent l'Orient furent livrés, à cause de leurs péchés, « à un esprit réprouvé, à des passions honteuses et aux « désirs impurs de leur cœur, » afin que le dégoût du mal leur vînt de son excès même, nous ne saurions être de l'avis de Celse, qui dit que tout va bien lorsqu'en chaque lieu on se laisse conduire par les puissances qui y président. Nous pensons, au contraire, qu'il y a de la sagesse à enfreindre les lois qui ont été établies au commencement dans chaque lieu, et à embrasser des lois plus parfaites et plus divines, les lois que Jésus, la première des puissances, a établies en leur place, « nous retirant de ce siècle qui est « corrompu, et nous délivrant des princes de ce monde « qui se détruisent. » Oui, il y a de l'impiété à ne pas se soumettre et à ne pas s'abandonner à celui qui s'est montré si évidemment supérieur à tous ces princes et à toutes ces puissances, à celui, dis-je, à qui Dieu avait dit, tant de siècles auparavant, par la voix de ses Prophètes : « De- « mande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héri- « tage, et toute l'étendue de la terre pour ta possession ; » car il est devenu notre attente, de nous Gentils qui, entre les nations, avons cru en lui et en Dieu le Père.

« Ainsi, nous avons répondu aux objections de Celse à l'égard des puissances qui président aux destinées des peuples, et aussi à ce qu'il ajoute plus bas : « Que la se- « conde troupe se présente maintenant : je leur demande- « rai d'où ils viennent, quel est leur chef, quelle est leur « loi qu'ils puissent me présenter comme la loi de leur « pays Ils n'en ont aucune à me produire, car ils tirent « leur origine des premiers, parmi lesquels ils ont pris « celui qu'ils reconnaissent pour leur maître et leur « chef, tout en se séparant des Juifs et en faisant bande « à part. » Nous venons, maintenant que notre Jésus a

paru, nous venons tous à la sainte et glorieuse montagne du Seigneur, qui est sa parole, que nulle autre parole ne peut égaler, à « la maison de Dieu, qui est l'Église du « Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité. » Nous voyons cette maison « bâtie sur le sommet des montagnes, » c'est-à-dire sur toutes les anciennes prophéties, qui en sont le fondement. Nous la voyons « s'élever au-dessus de « toutes les collines, » c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus apparent, parmi les hommes, pour l'étude de la sagesse et pour la connaissance de la vérité. Et nous y entrons, nous Gentils, nous y accourons en foule du milieu des nations, nous disant mutuellement, pour nous exhorter à embrasser la religion que Jésus-Christ a établie avec tant d'éclat : « Venez, et montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob; il « nous enseignera ses voies, et nous y marcherons. » Car la loi est sortie d'entre les habitants de Sion, et elle est venue s'établir parmi nous toute spirituelle; la parole du Seigneur est sortie de cette Jérusalem, pour se répandre de toutes parts et pour juger chacun de nous entre les nations, arrêtant son choix sur ceux qui lui témoignent une prompte obéissance, et reprenant sévèrement la foule des rebelles.

Nous disons à ceux qui nous demandent d'où nous venons et qui nous suivent : Nous venons, sous les ordres de Jésus, *briser les glaives* de nos contestations et de nos haines *pour en faire des charrues*; nous venons *changer en faucilles les lances* dont nous nous servions autrefois dans nos emportemens; « car nous ne prenons plus l'épée contre « aucun peuple, et nous ne nous exerçons plus à la « guerre, » étant devenus *les enfans de la paix* par Jésus-Christ. C'est lui que nous suivons comme notre chef, au lieu de ceux qu'ont suivis nos pères et sous lesquels nous étions *étrangers à l'égard des alliances divines*; c'est lui qui nous a donné une loi parfaite et à qui nous adressons nos actions de grâces en ces termes : « Nos pères ont

« possédé une chose vaine et trompeuse en possédant leurs  
« idoles; car aucune d'elles ne peut faire pleuvoir. » Notre  
chef et notre maître est sorti du milieu des Juifs et a ré-  
pandu par toute la terre les enseignements de sa doctrine.  
Voilà ce que nous avons cru devoir dire dès à présent, afin  
de repousser et d'anéantir d'avance les reproches que Celse  
nous adressera plus tard. Il nous a semblé que cette ma-  
tière était étroitement liée à celle que nous traitons ici. »

Voici maintenant ce que Celse ajoute comme par insi-  
nuation, et que nous ne laisserons pas sans réponse. On  
peut, dit-il, confirmer cela par le témoignage d'Hérodote  
qui parle en ces termes : « Les habitants de la ville de  
« Marée et de celle d'Apis, situées aux extrémités de  
« l'Égypte, sur les frontières de la Libye, prétendant être  
« Libyens et ne voulant pas s'accommoder d'une religion  
« qui leur défendait la chair de vache, firent déclarer à  
« l'oracle de Jupiter Hammon qu'ils n'avaient rien de  
« commun avec les Égyptiens; qu'ils habitaient au-delà  
« du Delta, et que, n'ayant pas les mêmes préjugés, ils  
« voulaient avoir la liberté de manger de tout. Mais le  
« dieu ne leur donna pas cette licence, prétendant que  
« tout ce que le Nil arrose dans son débordement faisait  
« partie de l'Égypte, et qu'il considérait comme Égyptiens  
« tous ceux qui buvaient de l'eau de ce fleuve, au-des-  
« sous de la ville d'Éléphantine. » « Voilà, continue Celse,  
« ce que rapporte Hérodote; et assurément Jupiter Hammon  
« n'a pas moins d'autorité que les anges des Juifs; d'où il  
« faut conclure, qu'on peut, sans crime, observer les  
« lois de son pays. On trouve autant de ces lois qu'il y a  
« de peuples différents, et il n'est aucun d'eux qui ne con-  
« sidère les siennes comme les plus saintes et les plus lé-  
« gitimes. Les Éthiopiens de Méroé n'adorent que Jupiter  
« et Bacchus; les Arabes, que Bacchus et Uranie; tous les  
« Égyptiens, en général, servent Osiris et Isis; les Saïtes,  
« en particulier, Minerve; les Naucratices, depuis quelque  
« temps, reconnaissent Sérapis pour leur dieu; et chacune



« des autres provinces a ses dieux à part. Les uns se font  
 « scrupule de manger des brebis, les autres des chèvres,  
 « ceux-ci des crocodiles, et ceux-là des vaches; ils ne s'ac-  
 « cordent tous que dans l'abstinence du porc, qu'ils re-  
 « gardent comme une chose abominable. Les Scythes  
 « trouvent tout naturel de se repaître de chair humaine;  
 « et parmi les Indiens, il y en a plusieurs qui se font un  
 « devoir de piété de manger leurs pères. C'est le même  
 « Hérodote qui nous l'apprend, et je le cite comme témoi-  
 « gnage : » « Si, dit-il, on laissait aux hommes le choix  
 « des meilleures lois parmi toutes celles qui existent, cha-  
 « cun s'en tiendrait à celles de son pays; car nous croyons  
 « tous que nos coutumes valent mieux que celles des au-  
 « tres. Il faut donc être insensé pour se moquer de ce qui  
 « se pratique ailleurs. Il serait aisé de montrer que tous  
 « les hommes ont une prédilection marquée pour leurs  
 « lois et leurs coutumes; je n'en veux d'autre preuve que  
 « celle-ci : Darius, roi des Perses, fit venir devant lui des  
 « Grecs, et leur demanda à quel prix ils consentiraient à  
 « manger les cadavres de leurs pères. Ceux-ci répon-  
 « dirent que rien au monde ne pourrait les engager à une  
 « telle abomination. Il fit venir alors des Indiens, nom-  
 « més Callatiès, qui ont l'habitude de manger leurs pères,  
 « et leur demanda, en présence des Grecs, à quel prix  
 « ils consentiraient à brûler le corps de leurs pères. Là-  
 « dessus, ils se récrièrent avec force et le prièrent de ne  
 « pas leur faire une telle proposition. Voilà quelles sont  
 « les dispositions de chacun à cet égard, et j'admire le  
 « bon sens de Pindare, lorsqu'il représente la loi comme  
 « une reine dont l'empire s'étend partout. »

Ne semble-t-il pas que Celse, en rapportant ces témoi-  
 gnages, ait voulu prouver que tous les hommes doivent  
 suivre les lois de leur pays, sans encourir aucun blâme;  
 mais que les Chrétiens, qui ne font point, comme les Juifs,  
 un corps de nation, ont eu tort d'abandonner les leurs  
 pour suivre la doctrine de Jésus? Qu'il veuille bien nous

dire , à son tour , s'il blâme ou s'il approuve les philosophes dégagés des scrupules de la superstition , qui abandonnent les coutumes de leur pays , et mangent indifféremment ce qu'elles défendent. Si la philosophie, qui combat les usages superstitieux , leur laisse plein pouvoir de manger ce qu'ils voudront , pourquoi voudrait-on donner moins de liberté aux Chrétiens , dont les lois proscrivent les statues et les idoles pour élever l'ame jusqu'au Créateur ?

Il est vrai , diront nos adversaires , pour éviter la contradiction , qu'un philosophe doit se tenir aux coutumes de son pays ; mais alors il y aura des philosophes qui , se trouvant en Égypte , seront obligés de s'abstenir des oignons ou de certaines parties du corps des bêtes , comme l'épaule ou la tête , de peur de violer la tradition de leurs pères. Il y a plus : quelques-uns des Égyptiens se montrent pleins de vénération pour certaines incongruités du corps , de sorte que le philosophe se trouverait là placé entre le ridicule ou la transgression de ses devoirs. On voit donc que le Chrétien initié à la doctrine d'un seul Dieu , qui se soumettrait aux idoles et aux superstitions de son pays , imiterait le philosophe dont nous parlons , qui voit l'absurdité de ces pratiques , et qui s'y soumet néanmoins avec résignation.

Voilà où nous conduit ce Jupiter Hammon , dont parle Héródote dans les passages cités par Celse. Il ne veut pas que les habitants de la ville de Marée et de celle d'Apis , situées sur la frontière de Libye , fassent usage de la chair de vache , usage parfaitement indifférent en soi et qui n'empêche pas un homme d'être vertueux. On passerait encore aisément sur cette défense , si elle était basée sur un motif plausible ; si Hammon disait , par exemple , que les vaches sont utiles à l'agriculture , et qu'elles contribuent puissamment à la multiplication de l'espèce ; mais il ne donne d'autre raison que celle de la proximité : « Tous ceux , dit-il , qui boivent de l'eau du Nil , sont « obligés d'observer les coutumes des Égyptiens , touchant

« les vaches. » Celse en prend même occasion d'insulter aux anges des Juifs, aux ministres du vrai Dieu, en disant qu'Hammon ne mérite pas moins de confiance à l'égard des choses divines, que ces anges. Il lui aurait cependant suffi d'examiner un peu le but de leurs apparitions et le sens de leurs discours, pour comprendre « que Dieu se met peu en peine de ce qui regarde les bœufs, » lors même qu'il semble faire des lois pour eux ou pour les autres animaux sans raison ; pour voir, dis-je, que cela est écrit pour les hommes auxquels on présente certaines vérités sous l'image de ces animaux.

A parler d'une manière générale, il y a deux sortes de lois : la loi naturelle, dont Dieu est l'auteur, et la loi écrite, qui s'adapte au gouvernement des sociétés. Assurément, rien n'est plus juste que de se conformer à cette dernière, et préférablement à toute autre, tant qu'elle n'est point contraire à celle que Dieu a gravée en nos cœurs. Mais lorsqu'il y a contradiction entre ces deux lois, la raison ne veut-elle pas que l'on mette de côté les lois écrites et leurs auteurs, pour ne reconnaître d'autre législateur que Dieu et pour se conformer à sa volonté, dût-on encourir toutes sortes de peines, de dangers, d'opprobres, et la mort même ? Les ordres de Dieu diffèrent souvent des lois de la société ; alors il est impossible de plaire à la fois à Dieu et aux partisans de ces lois, et il faut se décider pour Dieu ou pour les hommes. Or, s'il est raisonnable de préférer sur les autres points la loi de la nature, qui est l'ouvrage de Dieu, à la loi écrite, qui est l'ouvrage des hommes, établi contrairement à la volonté de Dieu, à combien plus forte raison ne le sera-t-il pas lorsqu'il s'agit de Dieu lui-même ?

Nous n'imiterons donc point les habitants de Méroë, à qui il a plu de n'adorer que Jupiter et Bacchus ; nous ne suivrons point les autres Ethiopiens dans le culte de leurs dieux. Nous rejetterons loin de nous les deux divinités des Arabes, Bacchus et Uranie, divinités qu'ils regar-

dent comme étant de deux sexes différents. Arrière aussi Isis et Osiris, adorés par les Egyptiens, et la déesse Minerve, qu'y joignent les Saïtes. Que les anciens Naucratis aient eu leurs dieux, et que leurs descendants en reconnaissent un autre depuis trois jours, Sérapis, qui n'avait jamais été dieu, que nous importe? ce n'est point une raison pour nous d'adorer une nouvelle divinité qui n'existait point auparavant, et qui avait été jusque là inconnue aux hommes. Le Fils de Dieu, « le premier-né de toutes les créatures, » semble, il est vrai, ne s'être fait homme que depuis peu; mais il n'est pas nouveau pour cela. Les Écritures nous le représentent comme ayant précédé tous les ouvrages de Dieu, puisque ce fut à lui que Dieu dit, lors de la création du monde: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Entrons encore plus avant dans notre argumentation, et montrons quelle est la folie de Celse, lorsqu'il prétend que chacun doit suivre la religion et les lois de son pays. Il nous a dit que les Éthiopiens de Méroë ne reconnaissent d'autres dieux que Jupiter et Bacchus, que les Arabes n'en adorent aussi que deux, Bacchus, qui leur est commun avec les Éthiopiens, et Uranie, qui leur est particulière. Il a ajouté que les Éthiopiens n'adorent point Uranie, ni les Arabes Jupiter. Supposons donc un Éthiopien, conduit par quelque circonstance au milieu des Arabes, accusé d'impiété, et prêt à être condamné à la mort, parce qu'il n'adore pas Uranie; faudra-t-il qu'il se laisse traîner au supplice, ou qu'il rende hommage à Uranie en violant les pratiques de son pays? S'il prend ce dernier parti, il sera un impie d'après la doctrine de Celse; et s'il se laisse conduire à la mort, qu'on nous montre quelle raison peut l'y obliger; car je ne sache pas que les Éthiopiens croient à l'immortalité de l'ame et aux récompenses de ceux qui servent les dieux de leur pays selon les lois qui y sont reçues. On peut en dire autant des Arabes qui se trouveraient par hasard au milieu

des Éthiopiens de Méroë; ils n'adoreraient pas Jupiter avec les Éthiopiens, parce qu'on leur a appris à n'adorer que Bacchus et Uranie. Celse voudrait-il bien nous dire ce qu'ils devraient faire alors, si là-dessus on les mettait à mort comme des impies?

Nous ne nous arrêtons point aux fables d'Osiris et d'Isis : cela n'est d'aucune utilité. Disons seulement qu'en leur donnant un sens allégorique, c'est-à-dire en prenant Osiris pour l'eau et Isis pour la terre, ce qui est, ce me semble, la croyance des Égyptiens, on arriverait à adorer l'eau, qui est une matière inanimée, et la terre, que les hommes et les animaux foulent aux pieds. Quant à Sérapis, de qui on dit tant de choses extraordinaires, il n'a paru que depuis peu, et c'est par l'adresse de Ptolémée, qui voulut en faire un dieu visible aux habitants d'Alexandrie. Le pythagoricien Numénus, nous en expliquant la nature, dit qu'il participait à l'essence de toutes les productions de la nature, les animaux et les plantes; les magiciens, les faiseurs de sortilèges et ceux qui évoquent les démons, contribuaient, avec les sculpteurs, à le faire passer pour Dieu, au moyen de leurs prestiges et de leurs abominables pratiques.

La raison seule doit déterminer l'homme, qui est un animal raisonnable, qui se gouverne par les lois et qui n'agit qu'avec connaissance, à s'abstenir ou à faire usage de tels ou tels aliments; il y aurait faiblesse et folie de sa part à suivre en quelque sorte l'effet du hasard et à considérer avec un respect religieux des brebis, des chèvres et des vaches. Nous concevons encore qu'on épargne ces animaux, à cause de leur utilité; mais quel motif plausible pourrait militer en faveur des crocodiles et de leur prétendue sainteté? N'y a-t-il pas de l'extravagance à épargner ce qui ne nous épargne point, et à respecter des animaux qui dévorent les hommes? Celse approuve ceux qui professent une pareille vénération; il n'écrit point contre eux; mais lorsqu'il s'agit des Chrétiens, il les

blâme fortement d'enseigner à fuir le vice et à faire de la vertu l'objet de notre respect et de notre amour, parce qu'elle est engendrée de Dieu, comme étant son fils. Et il ne faut pas croire que les noms de sagesse et de justice, qui sont du genre féminin, soient employés pour en marquer le sexe. Ces noms s'appliquent au Fils de Dieu, qui, comme nous l'apprend son disciple, « a été fait de Dieu, pour nous, sagesse, justice, sanctification et rédemption. » Si nous le nommons « un second Dieu, » nous n'entendons par là autre chose que la vertu qui renferme toutes les vertus, la raison qui comprend tout ce qu'il y a de raisonnable dans les choses naturelles pour le bien de l'univers. C'est d'elle que nous disons qu'elle a été particulièrement unie avec l'ame de Jésus, à l'exclusion de toute autre, car lui seul pouvait être parfaitement capable de cette union étroite avec « la raison même, la sagesse même et la justice même. »

Celse a ajouté encore, après tout ce qu'il avait dit de la diversité des lois, qu'il approuve complètement Pindare, lorsqu'il représente la loi commune comme une reine dont l'empire s'étend partout. Nous lui demanderons donc quelle est cette loi souveraine dont l'empire s'étend en tous lieux. Sont-ce les lois qui régissent les sociétés civiles? Mais cela n'est pas vrai, car les sociétés ne sont pas toutes soumises à la même loi, et il aurait au moins fallu dire que les lois sont des reines, puisque chaque nation a la sienne propre dont elle reconnaît l'empire. Entend-il parler de la loi proprement dite, de cette loi naturelle dont l'empire s'étend réellement partout, quoiqu'elle rencontre des prévaricateurs et des rebelles, comme en rencontrent les lois civiles? Oh! alors, nous, Chrétiens, qui savons que cette loi est la même que la loi de Dieu, nous sommes de son avis, et nous nous efforçons de conformer notre vie à cette sainte loi, au mépris de toutes les autres.

Les attaques qui suivent sont plutôt dirigées contre les

**Juifs que contre les Chrétiens; les voici :** « Si les Juifs, « dit Celse, veulent demeurer attachés à leurs lois, on ne « peut les en blâmer; il faut plutôt blâmer ceux qui abandonnent leurs traditions pour celles des Juifs; mais « ils ne doivent pas s'en prévaloir avec orgueil, prétendant être plus éclairés que les autres, et fuyant le commerce des autres hommes, comme de gens moins « purs, car nous leur avons déjà montré que leur croyance « sur le ciel, pour ne parler que de celle-là, ne leur était « point particulière, et qu'elle avait été dès long-temps la « croyance des Perses, comme le rapporte Hérodote, qui « assure qu'ils vont offrir leurs sacrifices à Jupiter sur les « plus hautes montagnes, donnant le nom de Jupiter à « toute cette étendue du ciel qui nous environne. Je crois « qu'il est fort indifférent, pour désigner Jupiter, de le « nommer le Très-Haut, ou Zeus, ou Adonée, ou Sabaoth, « ou Hammon, comme l'appellent les Égyptiens, ou Pa-pée, comme les Scythes. Ils ne doivent pas non plus s'imaginer être plus saints que les autres, parce qu'ils se font circoncire, car les Égyptiens et les habitants de la Colchide les ont précédés dans cet usage; ou parce qu'ils s'abstiennent du porc, car les Égyptiens s'en abstiennent aussi, et ils y ajoutent de plus la chair de chèvre, de brebis, de vache et de poisson. Pythagore lui-même et ses disciples ne mangent ni fèves ni rien qui ait été animé. Enfin, ils auraient tort de croire qu'ils sont plus agréables à Dieu que le reste des hommes, ou qu'il n'envoie ses Anges qu'à eux seuls, comme habitant une région fortunée, car nous savons quels privilèges leur ont été accordés à eux et à leur pays. Laissons donc de côté ce peuple, et qu'il porte la peine de sa vanité. Il est clair qu'ils ne connaissent point le grand Dieu, et qu'ils se sont laissé séduire par Moïse, dont ils se sont faits les disciples à leur grand détriment. »

On le voit; Celse reproche ici aux Juifs la prétention d'être la portion de Dieu, choisie parmi tous les autres

peuples ; il les accuse de vanité , lorsqu'ils se glorifient d'appartenir au véritable Dieu , tandis qu'ils ne le connaissent même pas , et qu'ils se sont abandonnés aux illusions de Moïse dont ils ont eu le malheur de se faire les disciples. Nous avons déjà parlé plus haut de l'excellence des lois des Juifs , quand la ville et le temple , avec toutes les cérémonies qui s'y faisaient , subsistaient au milieu d'eux comme autant de symboles divins ; et si l'on voulait chercher à découvrir l'intention du législateur , et comparer la république judaïque avec toutes les autres , on serait forcé de reconnaître sa supériorité. En effet , ce peuple avait banni tout ce qui est inutile à la vie , il n'avait reçu que ce qui peut lui servir. Point de jeux publics , point de spectacles , point de courses de chevaux , point de prostituées. N'était-ce pas pour eux un avantage immense d'être instruits , dès leur plus tendre enfance , à s'élever au-dessus des choses sensibles , à ne chercher Dieu dans aucune d'elles , mais plus haut et au-delà de la matière ? N'était-ce pas encore un privilège particulier de sucer avec le lait la doctrine de l'immortalité de l'âme , des supplices souterrains et des récompenses destinées à la vertu ? Il est vrai que ces dogmes n'étaient présentés aux enfants et aux esprits faibles que sous le voile de l'allégorie ; mais les personnes qui pénétraient plus avant et qui désiraient s'avancer dans la connaissance des choses saintes démêlaient aisément la vérité des fables , s'il m'est permis de parler ainsi.

Du reste , pour se rendre dignes du nom qu'ils portaient de portion et d'héritage de Dieu , ils méprisaient souverainement les devins qui flattent les hommes et sont inspirés par les démons plutôt que par une sainte intelligence ; ils ne cherchaient la connaissance de l'avenir que dans ces ames que leur pureté met en contact avec Dieu et qui reçoivent son esprit. Que dire aussi de cet ordre si admirablement et si sagement établi pour les maîtres comme pour les serviteurs , qui ne permettait pas à un Juif de



servir plus de six ans ? On voit donc que si les Juifs doivent rester attachés à leurs lois, c'est pour un tout autre motif que celui des autres peuples ; ils seraient vraiment blâmables et sans excuse s'ils les mettaient sur la même ligne. D'où nous concluons que Celse aura beau faire et beau dire, il n'empêchera pas que les Juifs soient plus éclairés, non-seulement que le commun des hommes, mais aussi que ceux qui passent pour être philosophes. Ces philosophes avancent de très-belles théories, mais dans la pratique ils s'abandonnent au culte des idoles et des démons, tandis que le moindre d'entre les Juifs s'attache uniquement au Dieu suprême. A cet égard, on ne saurait les blâmer de se montrer un peu fiers et de fuir tout commerce avec le reste des hommes, comme avec des profanes et des impies. Et plût à Dieu qu'ils n'eussent point violé leur loi, en conspirant contre la vie de leurs prophètes et contre celle de Jésus lui-même ! Nous aurions eu un modèle de cette république céleste dont Platon s'est efforcé de nous donner l'idée, mais qui ne peut se comparer à ce qu'ont fait Moïse et les autres prophètes après lui, car ils étaient dégagés de toute superstition, et ils s'adressaient à une race d'hommes choisis, à une nation sainte, vouée et consacrée au Seigneur.

Mais, puisque Celse prétend que ce que les Juifs ont de plus auguste dans leurs lois, leur est commun avec plusieurs autres peuples, suivons-le dans ses explications. Servir le ciel ou servir Dieu, c'est, selon lui, la même chose, et il ne fait pas de différence entre les Juifs qui adorent le vrai Dieu, et les Perses qui vont offrir leurs sacrifices à Jupiter sur les plus hautes montagnes. Assurément il ne tiendrait point ce langage, s'il réfléchissait que les Juifs ne reconnaissant qu'un seul Dieu, n'ont aussi qu'un seul lieu qui soit la sainte maison de prière, qu'un seul autel des holocaustes, qu'un seul autel des parfums, et qu'un seul pontife du Seigneur. Par conséquent, ils n'ont rien de commun avec les Perses qui gravissent les

plus hautes montagnes, n'importe où elles se trouvent, et qui offrent des sacrifices tout-à-fait étrangers à ceux que prescrit la loi de Moïse. Les sacrificateurs juifs rendaient à Dieu « un culte consistant dans des figures et dans l'ombre « des choses célestes ; » mais ils expliquaient en secret le but et le dessein de la loi dans ces oblations, et ce qu'elles représentaient. Les Perses peuvent, tant qu'il leur plaira, nommer Jupiter cette immense étendue des cieux qui nous environne ; nous ne donnons, nous, au ciel, ni le nom de Jupiter ni celui de Dieu, convaincus qu'il y a au-dessus des cieux des êtres inférieurs à la divinité ; et c'est ainsi que nous entendons ce passage des psaumes : « Cieux des « cieux, louez Dieu, et que les eaux qui sont au-dessus « des cieux louent le nom du Seigneur. »

« Il est indifférent, a dit encore notre adversaire, de « désigner Jupiter sous le nom de Très-Haut, ou de Zeus, « ou d'Adonée, ou de Sabaoth, ou d'Hammon comme les « Egyptiens, ou de Papée comme les Scythes. » Le lecteur doit se souvenir que nous avons déjà traité ailleurs cette question ; nous ajouterons seulement ce que nous avons déjà dit, que la nature des noms ne doit point être attribuée au caprice de qui que ce soit, comme l'a cru Aristote. L'homme n'est pour rien dans l'origine des diverses langues en usage dans le monde, ce dont il est facile de se convaincre par l'examen des formules de conjuration essentiellement propres à chacune d'elles, et par la différence de prononciation des mots dans les dialectes des divers pays. Nous en avons dit quelque chose déjà lorsque nous avons parlé des conjurations qui ont de la vertu dans une langue et qui n'en ont plus dans une autre ; les effets cessent dès que les termes naturels sont changés. On peut faire, du reste, cette remarque à l'égard des hommes. Donnez à un Grec un nom tiré de la langue égyptienne ou romaine, mais ayant la même signification que le sien propre, vous n'agirez plus sur lui de la même manière ; traduisez de même le nom d'un romain en un équivalent grec, la

conjuraton ne produira plus l'effet qu'elle aurait dû produire. Or, s'il en est ainsi à l'égard des noms d'hommes, que devons-nous penser des noms qui, de quelque cause que cela vienne, sont attribués à la divinité?

Les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, par exemple, ont leur équivalent en grec. Or, si on veut invoquer Dieu ou jurer par lui en disant le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, on produira un effet dont la nature et la vertu sont telles qu'elles suffisent pour chasser les démons et les soumettre à ceux qui prononcent ces mots. Mais si on invoque le Dieu du père élu de la mer bruyante, le Dieu du ris et le Dieu du supplantateur, ces mots n'auront absolument aucune vertu. Qu'on traduise pareillement soit en grec, soit en toute autre langue, le nom d'Israël, on n'opérera aucun effet; mais qu'on le conserve tel qu'il est et qu'on le joigne aux autres mots familiers à ceux qui connaissent cet art, la conjuration sortira son plein effet. Il en est de même encore du nom de Sabaoth, qui est très-usité dans les conjurations. Changez-le, et dites : Le Seigneur des vertus, le Seigneur de armées, ou le Tout-Puissant, car les interprètes lui attribuent plusieurs significations, il sera complètement sans vertu; mais, au contraire, conservez-lui sa prononciation technique, et vous en admirerez les effets, comme l'assurent ceux qui sont experts dans cette science. Nous en dirons tout autant du nom d'Adonāi.

Si donc les noms de Sabaoth et d'Adonāi n'ont plus ni force ni vertu quand on les traduit en termes équivalens de la langue grecque, n'en auront-ils pas moins encore par rapport à ceux qui croient qu'il est indifférent de désigner Jupiter sous le nom de Très-Haut, ou de Zeus, ou d'Adonée, ou de Sabaoth? C'est pour cela et pour d'autres raisons mystérieuses, que Moïse et les prophètes ne veulent pas que les noms des dieux étrangers soient prononcés par une bouche qui fait profession de n'adresser des prières qu'au Dieu suprême, ni que le souvenir en

reste dans un cœur qui doit se conserver pur de toute pensée et de toute parole vaines. C'est aussi ce qui fait que nous préférerions subir les traitemens les plus cruels que de confesser que Jupiter est Dieu, convaincus qu'il n'y a rien de commun entre Sabaoth et lui. Nous ne lui accordons pas même une espèce de divinité inférieure; nous croyons plutôt que celui qui prend plaisir à se faire ainsi nommer, est un démon ennemi des hommes et du vrai Dieu. Après cela, que les Egyptiens nous mettent dans l'alternative de choisir la mort ou Hammon, nous opterons mille fois pour la mort plutôt que de reconnaître pour Dieu cet Hammon qui n'est sans doute qu'un démon évoqué sous ce nom par les Egyptiens dans leurs cérémonies magiques. Que les Scythes affirment, tant qu'ils voudront, que leur Papée est le Dieu suprême, ils ne parviendront pas à nous convaincre, nous qui reconnaissons bien un Dieu suprême, mais qui ne voulons pas que son nom propre soit Papée, nom qu'affecte en cette qualité la puissance à qui il est échu de présider à la nation des Scythes, à leur langue et à leurs déserts. Quant au nom générique qui répond à celui de Dieu dans la langue des Scythes, dans celle des Egyptiens et dans toutes les autres langues, il est bien entendu qu'on peut l'appliquer sans inconvénient au Dieu suprême.

Que parlez-vous de la circoncision des Egyptiens et des habitants de la Colchide? Dès lors que le but en est différent, elle n'a rien de commun avec celle des Juifs. N'est-il pas vrai que tous ceux qui sacrifient ne s'adressent pas à la même divinité, quoiqu'ils semblent avoir les mêmes rites; et que tous ceux qui prient n'invoquent pas le même objet, quoiqu'ils demandent les mêmes choses? C'est ce qui arrive pour celui qui se fait circoncire; on ne doit point conclure du fait même de sa circoncision qu'elle est identique avec celle d'un autre, car elles dépendent du dessein de la loi et du but de celui qui circonçoit. Mais pour me faire mieux comprendre, je vais donner des exemples. Le nom de la

justice est le même pour tous les Grecs ; on sait pourtant que la justice est autre selon Epicure, autre selon les Stoïciens, qui n'admettent pas trois parties dans l'ame, autre encore selon les Platoniciens, qui la font consister dans la parfaite harmonie de toutes les parties de l'ame. De même le courage, qui n'a qu'une seule désignation parmi les Grecs, est entendu différemment par chacun d'eux. Epicure ne se résigne à souffrir quelques peines, que pour en éviter de plus grandes ; les Stoïciens veulent que nous aimions toutes les vertus pour elles-mêmes ; et les disciples de Platon, prétendant que le courage est une vertu de la partie irascible de l'ame, le placent autour du cœur.

Ainsi donc la circoncision varie et change selon les différents sentiments de ceux qui la pratiquent. En voilà bien assez là-dessus ; ceux qui voudront de plus grands éclaircissements peuvent consulter nos commentaires sur l'épître de saint Paul aux Romains. Au reste, quand les Juifs se glorifieraient de leur circoncision, ils pourraient fort bien montrer qu'elle diffère non-seulement de celle des habitants de la Colchide et des Égyptiens, mais encore de celle des Arabes Ismaélites eux-mêmes, quoiqu'Ismaël soit fils de leur patriarche Abraham, et qu'il ait été circoncis avec lui. Les Juifs ne reconnaissent de vraie et légitime circoncision que celle qui se fait le huitième jour ; toute autre n'a lieu que par accident, selon eux. Il est possible que cette dernière se pratiquât, à défaut de l'autre, dans certains cas, lorsque, par exemple, ils voulaient se prémunir contre quelqu'ange ennemi de leur nation, qui pouvait leur nuire tant qu'ils n'étaient pas circoncis, mais qui perdait tout pouvoir sur eux dès qu'ils s'étaient soumis à cette cérémonie. Je n'en veux pour preuve que ce qu'on voit dans l'Exode : Moïse exposé à la poursuite de l'ange avant la circoncision d'Éléazar, et délivré de cette persécution aussitôt après qu'il fut circoncis. Séphora, qui le savait, prit une pierre ai-

guë et en circoncit son fils, disant, selon les exemplaires vulgaires : « Le sang de la circoncision de mon fils est « arrêté, » et selon le texte hébreu : « Tu es pour moi un « époux de sang. » Cette femme avait compris que l'ange dont nous avons parlé avait du pouvoir jusqu'à l'effusion de ce sang, mais qu'il ne pouvait plus rien dès qu'il avait été répandu par la circoncision. Aussi dit-elle à Moïse : « Tu es pour moi un époux de sang. »

Cette question est trop au-dessus de l'intelligence du vulgaire pour que nous nous y arrétions davantage ; et d'ailleurs elle n'est propre qu'à alimenter la curiosité de l'esprit. Nous dirons seulement en terminant, et nous le dirons comme chrétien : à notre avis, le pouvoir de cet ange s'étendait sur les Juifs incirconcis et sur tous ceux en général qui ne reconnaissaient qu'un seul Dieu créateur de l'univers, tant que Jésus-Christ n'avait pas revêtu notre humanité ; mais depuis qu'il a pris notre chair et qu'il a été circoncis, ceux qui embrassent le culte de ce même Dieu n'ont plus à craindre ce pouvoir et n'ont plus besoin de se faire circoncire, car Jésus-Christ l'a détruit par sa vertu toute puissante. Aussi la circoncision est-elle défendue à ses disciples, et on lit dans saint Paul : « S'ils « se font circoncire, Jésus-Christ ne leur servira de rien. »

Si les Juifs se glorifient de ne pas manger de la chair de porc, ce n'est pas qu'ils considèrent cela comme un grand avantage ; mais ils se glorifient de connaître la différence qui existe entre les animaux purs et les animaux impurs, comme sont les porcs. Au reste, cette distinction était bonne avant Jésus-Christ, parce qu'elle avait une signification ; mais depuis la venue du Messie, un disciple, qui ne comprenait pas encore le mystère, ayant dit : « Je n'ai jamais rien mangé d'impur ou de souillé, » Jésus lui répondit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » Nous n'avons donc, ni les Juifs ni nous, aucun intérêt à la pratique des prêtres égyptiens, qui s'abstiennent non-seulement de la

chair de porc, mais encore de celle de chèvre, de brebis, de vache et de poisson. « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, et les viandes ne nous rendront pas agréables à Dieu ; » aussi ne tirons-nous point vanité de notre abstinence et ne mangeons-nous point par gourmandise. Qu'on nous oppose après cela les disciples de Pythagore, qui ne mangent rien qui ait été animé. La raison de leur abstinence tient à leur fausse opinion sur la transmigration des âmes. « Malheureux ! s'écrie un des leurs, c'est ton fils que tu immoles, c'est lui qui reçoit le coup mortel de ta main. » Le motif qui nous dirige est bien différent ; c'est pour dompter notre corps et pour le réduire en servitude ; c'est pour faire mourir les membres de l'homme terrestre qui est en nous, la fornication, l'impureté, l'impudicité, les abominations, les mauvais désirs ; c'est enfin pour ne rien négliger de ce qui peut mortifier les actes du corps. »

« Les Juifs, dit encore Celse, ont tort de croire qu'ils sont plus agréables à Dieu que le reste des hommes, qu'il les favorise seuls de la visite de ses anges et de ses messagers, comme s'ils habitaient quelque région fortunée ; car nous savons quels privilèges ont été accordés à eux et à leur pays. » Il nous est facile de convaincre de mensonge notre adversaire, et de montrer que le peuple Juif a toujours été particulièrement agréable à Dieu ; car on sait que ceux même qui ne pratiquent pas notre croyance donnent au Dieu des Hébreux le nom de grand Dieu. Voyez aussi combien ils étaient agréables à Dieu, puisque, leur nation ayant été morcelée, les restes ont vécu en sûreté sous la protection divine. Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine, ayant contre eux les plus grands griefs, parce qu'ils refusaient de prendre les armes contre Darius, à cause des alliances qu'ils avaient jurées, ce prince n'osa pas néanmoins les traiter avec sévérité. On dit même que le grand-prêtre, s'étant présenté devant lui, revêtu de ses habits pontificaux,

Alexandre se prosterna devant lui, disant qu'un homme vêtu de la même manière lui avait apparu en songe et lui avait promis la conquête de toute l'Asie. Nous, Chrétiens, nous reconnaissons que les Juifs ont eu plus de part que qui que ce soit aux faveurs de Dieu ; mais nous savons aussi que cette protection particulière a passé sur nous, et que Jésus a transporté sur ses fidèles d'entre les Gentils cette vertu dont les Juifs ressentaient auparavant les effets. Les Romains ont eu beau faire pour détruire le Christianisme, leurs efforts ont été impuissants. Le Seigneur faisait sentir aux Chrétiens le secours de sa main, voulant que d'un coin de la Judée sa parole se répandît par toute la terre.

Nous croyons avoir répondu, autant qu'il était en nous, aux attaques de Celse contre les Juifs et leurs doctrines ; montrons maintenant qu'il n'a pas moins tort de nous accuser de vanité lorsque nous nous attribuons la connaissance du grand Dieu. Non, nous ne nous sommes point laissé entraîner, comme il le prétend, aux illusions de Moïse, ou de Jésus notre Sauveur. C'est pour notre bonheur que nous écoutons le Dieu qui parle par la bouche de Moïse, et que, sur le témoignage de ce Dieu même, nous recevons Jésus comme Fils de Dieu et Dieu lui-même, persuadés qu'il nous comblera de biens, si nous suivons fidèlement ses préceptes. Nous passons à dessein sur ces questions impertinentes de Celse : *Doù venez-vous ? Quelle est votre loi ? Qui reconnaissez-vous pour chef ?* Nous y avons répondu d'avance.

Vous prétendez, dirons-nous à Celse, que nous ne différons pas des Égyptiens qui adorent un bouc, un bœuf, un crocodile, un bœuf, un hippopotame, un chat ; montrez-nous donc sur quoi vous vous fondez, vous et les vôtres, pour soutenir une pareille proposition. Nous avons amplement justifié déjà l'honneur que nous rendons à notre Jésus, et montré que nous avons pris le meilleur parti. Après cela, quand nous nous faisons gloire de posséder seuls



la vérité pure et sans mélange dans la doctrine de Jésus-Christ, ce n'est pas pour notre propre satisfaction que nous parlons, mais pour la gloire de notre divin maître, d'un maître appuyé sur le témoignage manifeste du Dieu suprême, sur les oracles des Juifs, et sur l'évidence même des choses; car il n'aurait pu faire tant de merveilles, si la divinité n'y avait eu part.

Voici encore d'autres objections de Celse; nous allons le laisser parler avant de lui répondre. « Nous ne nous arrê-  
 « terons point, dit-il, à tout ce qu'on peut objecter au  
 « sujet de leur maître. Je veux bien qu'on le prenne pour  
 « un ange véritable; mais est-il le premier et le seul qui  
 « soit venu, ou bien en était-il venu d'autres avant lui?  
 « S'ils disent qu'il soit le seul, nous les prenons en fla-  
 « grante contradiction, car ailleurs ils affirment qu'il en  
 « est souvent venu d'autres. Sans parler des soixante ou  
 « soixante-dix anges qui se sont pervertis, et qui, en puni-  
 « tion de leurs crimes, sont enchaînés sous terre, d'où ils  
 « exhalent leurs larmes en eaux thermales, ils racontent  
 « qu'au tombeau même de Jésus il en vint un seul, selon  
 « quelques-uns, et deux, selon d'autres, pour apprendre  
 « aux femmes qui se trouvaient là qu'il était ressuscité;  
 « car il est à croire que le Fils de Dieu n'eut pas la force  
 « d'ouvrir son tombeau, et qu'il eut besoin que quelqu'un  
 « vînt ôter la pierre qui le fermait. Il vint aussi un ange  
 « auprès du charpentier, lors de la grossesse de Marie. Il  
 « en vint un autre pour leur ordonner de fuir avec l'en-  
 « fant. Mais à quoi bon faire la recherche et l'énumération  
 « précise de tous ceux que l'on dit avoir été envoyés à  
 « Moïse et à d'autres? »

Vous dites que plusieurs autres anges ont été envoyés, donc Jésus a été envoyé aussi par le même Dieu. J'ajouterai que sa mission a été beaucoup plus importante que celle de tous les autres, puisqu'il a été envoyé soit à cause des péchés des Juifs, soit à cause des commentaires insidieux par lesquels ils altéraient la religion, soit enfin pour

la dépravation de leurs mœurs, ce qui est insinué. Nous pourrions, certes, pour toute réponse, renvoyer Celse à ce que nous avons dit plus haut, lorsque nous avons examiné ce qui regarde en particulier Jésus-Christ notre Sauveur ; mais nous craignons qu'on ne s'imagine que nous usons de subterfuges, et que nous manquons de bonnes raisons. Employons donc les redites, puisque notre adversaire nous y oblige, tout en les restreignant le plus possible. Peut-être rencontrerons-nous des choses nouvelles, des arguments plus péremptoires.

Celse dit d'abord qu'il ne s'arrête point à tout ce qu'on peut objecter aux Chrétiens au sujet de leur maître. On a pu remarquer pourtant jusqu'ici qu'il ne nous a pas fait grâce de la moindre petite chicane ; mais il faut croire qu'il a employé là une figure de rhétorique. Il a beau faire, lui et ses partisans, il a beau entasser les accusations contre nous, sa vanité est confondue, et il ne peut nous entamer sur aucun point, comme le reconnaîtront aisément ceux qui voudront examiner avec soin et de bonne foi les oracles et les prédictions renfermés dans les saints livres, touchant notre Sauveur.

Admirez ensuite avec quelle générosité il semble nous faire une concession, en disant : « Je veux bien qu'on prenne Jésus pour un ange véritable. » Cette concession, n'en est point une, c'est la vérité même ; car il est clair que Jésus s'étant présenté à tous les hommes par sa parole et sa doctrine, selon que chacun en était capable, il a agi en ange véritable. Et son œuvre n'est pas celle d'un ange ordinaire, mais bien l'œuvre de *l'ange du grand conseil*, comme le nomme le Prophète. En effet, il a dénoncé aux hommes le grand conseil de Dieu et du Père de toutes choses en ce qui les concernait ; il leur a déclaré que ceux qui embrasseraient une vie pure, sainte et sincère, s'élèveraient jusqu'à Dieu par la grandeur de leurs actions, et que ceux qui refuseraient de se soumettre à cette sage direction, s'éloigneraient de

Dieu et courraient à leur perte par leur incrédulité.

« En admettant, dit encore Celse, que Jésus soit un ange  
 « descendu auprès des hommes, est-il le premier et le seul  
 « qui soit venu, ou bien en avait-on vu d'autres avant lui ? »  
 Et il croit avoir prouvé par diverses raisons que l'un et  
 l'autre est absurde. Mais jamais un vrai Chrétien n'a dit  
 que Jésus-Christ fût le seul envoyé céleste auprès des  
 hommes, et notre adversaire l'a déjà prouvé lui-même en  
 énumérant diverses missions des anges sur la terre. Puis  
 il ajoute d'un air triomphant : « Que d'autres que lui aient  
 « apparu aux hommes, c'est une chose tellement constante  
 « parmi eux, que ceux même qui, prétextant le nom et la  
 « doctrine de Jésus, ont abandonné le Créateur, comme  
 « plus faible, et ont pris le parti du père de ce nouvel  
 « envoyé, comme celui d'un Dieu plus puissant, assurent  
 « qu'avant lui le Créateur avait envoyé aux hommes plu-  
 « sieurs anges. »

Comme nous agissons de bonne foi dans cette discussion, nous dirons qu'Apelle, disciple de Marcion, s'étant fait hérésiarque, et contestant l'autorité des livres des Juifs, prétend que Jésus est le seul qui soit venu parler aux hommes de la part de Dieu. Celse serait donc mal venu à lui prouver le contraire par les témoignages sacrés que cet hérésiarque rejette ; il n'aurait pas plus de succès en lui alléguant une partie du livre d'Énoch, qu'il cite sur un rapport peu exact. On le voit, il n'y a rien là qui puisse nous convaincre de mensonge ou de contradiction. Au reste, notre adversaire se jette dans la confusion en parlant des anges envoyés aux hommes : ce qu'il allègue du livre d'Énoch, dont il n'a entendu parler que fort obscurément, montre bien qu'il n'a jamais lu ce livre, et qu'il ignore que nos Églises ne le mettent pas au rang des écrits authentiques et divins. C'est probablement dans ce livre qu'il a puisé ce qu'il nous avance, qu'il est descendu soixante ou soixante-dix anges à la fois qui se sont pervertis. Nous ne voulons point user de rigueur à son égard, et nous allons lui fournir

ce qu'il n'a pas vu dans la Genèse. « Les enfants de Dieu, « est-il écrit dans ce livre, voyant que les filles des hommes « étaient belles, prirent pour leurs femmes celles qu'ils « avaient choisies entre toutes. »

Ce passage, si l'on veut entrer dans le sens du Prophète, et l'idée en a été déjà développée avant nous, peut s'entendre des ames qui se laissent entraîner à l'amour de la vie corporelle et animale, désignée figurativement par les filles des hommes. Mais quoi qu'il en soit, au fond, des enfants de Dieu qui aimèrent les filles des hommes, Celse n'en saurait rien inférer pour montrer que Jésus ne soit pas le seul qui ait été envoyé aux hommes, avec une mission expresse et évidente, pour être le Sauveur et le bienfaiteur de tous ceux qui voudraient sortir de l'abîme des vices.

Celse, mêlant ensuite et confondant les diverses choses qu'il peut avoir entendu raconter, sans se soucier d'où elles viennent, ni si les livres d'où elles sont tirées sont reçus ou non par les Chrétiens, ajoute que ces anges, qui sont descendus jusqu'à soixante et soixante-dix à la fois, sont enchaînés sous terre, pour punition de leur crime. Il dit même, en paraissant s'appuyer sur le témoignage d'Enoch, sans le nommer toutefois, que les larmes qu'ils répandent s'exhalent en eaux thermales. Assurément, on n'a jamais dit une pareille absurdité dans les églises chrétiennes, et il n'est personne assez insensé pour s'imaginer que des anges versent des larmes corporelles comme le font les hommes. S'il nous était permis de répondre par une raillerie à ce qu'on nous objecte sérieusement, nous dirions que les eaux thermales, pour la plupart, étant douces de leur nature, et les larmes étant salées, les premières ne peuvent avoir été produites par les autres; à moins que les larmes des anges dont parle Celse ne soient des larmes douces.

Ce n'est pas tout encore; notre adversaire se jette dans bien d'autres confusions. « On raconte, dit-il, qu'au tom-

**beau même de Jésus, il vint deux anges, selon les uns, et un seul, selon d'autres.** » Il aura sans doute remarqué que saint Matthieu et saint Marc ne parlent que d'un ange, tandis que saint Luc et saint Jean font mention de deux. Mais où est la contradiction ? Ceux qui ne parlent que d'un ange, entendent celui qui renversa la pierre dont l'entrée du sépulcre était fermée ; et ceux qui parlent de deux, désignent les anges qui se présentèrent aux saintes femmes, près du sépulcre, sous un costume brillant, ou bien ceux qui se montrèrent assis sur le sépulcre et vêtus de blanc.

Nous ne nous arrêtons point sur chacune de ces particularités pour montrer qu'elle est possible, qu'elle est vraie, et qu'elle renferme des enseignements allégoriques pour ceux qui méditent les merveilles dont la résurrection du Verbe fut accompagnée ; cela nous entraînerait hors de notre dessein, et ne pourrait convenir qu'à un commentaire sur l'Évangile. Contentons-nous de dire que les Grecs eux-mêmes nous rapportent qu'il arrive quelquefois aux hommes d'avoir des visions fort surprenantes. Je ne parle pas de ceux des Grecs dont les écrits ont peu d'autorité, mais de ceux qui, en qualité de philosophes, font une profession particulière de vérité et d'exactitude. Tels sont, par exemple, Chrysispe, Solien et Pythagore. On en trouve aussi des preuves dans quelques auteurs modernes et tout récents, dans Plutarque de Chéronée, au traité de l'Âme, et dans le Pythagoricien Numénios, au second livre de l'Immortalité de l'âme. Or, quand les Grecs, ceux surtout qui s'intitulent philosophes, nous font de pareils récits, on n'y trouve rien de ridicule, rien de suspect ou d'impossible ; et quand les Chrétiens, qui se sont consacrés au Dieu suprême jusqu'à s'exposer à toutes sortes de mauvais traitements et à la mort même plutôt que de faire le moindre mensonge à son sujet, quand, dis-je, ils racontent, comme témoins oculaires, que des anges leur sont apparus, on mettrait en doute leur véracité, on se tiendrait en réserve contre leurs assertions ! Evidemment ce

serait un bien mauvais moyen pour arriver à la connaissance de la vérité. Que fait-on, en effet, quand on craint d'être séduit et trompé par des imposteurs ? On ne se hâte pas de prononcer : ceci est vrai, ceci est faux. On examine attentivement chaque chose et chaque auteur, et l'on se décide ensuite en connaissance de cause.

Quant à ce qui est de la résurrection en particulier, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un ou deux anges se soient montrés pour en porter la nouvelle, et qu'ils aient pris soin de ceux qui ajoutaient foi à ce grand miracle. Il est même très-vraisemblable, ce me semble, que ceux qui croient que Jésus est ressuscité, et qui donnent des preuves sincères de leur foi par leur conduite et leur abnégation, sont sans cesse accompagnés de quelques anges qui se tiennent autour d'eux et qui les assistent.

Celse se raille aussi de ce qui est dit de l'ange qui roula la pierre de devant le sépulcre où était le corps de Jésus, et comme un écolier qui ferait ses premières armes littéraires, il s'écrie dédaigneusement : « Il faut croire sans doute que le Fils de Dieu n'eut pas la force d'ouvrir son tombeau, et qu'il eut besoin qu'on vint lui ôter la pierre qui le scellait. » Nous laisserons ici de côté les allégories et le sens mystique, pour qu'on ne nous accuse pas de subtilité, et nous nous attacherons au sens historique. N'était-il pas de la dignité de celui qui ressuscitait pour le salut des hommes, de ne point ouvrir son tombeau lui-même, mais de se faire rendre ce service par quelqu'un de ses ministres célestes ? D'ailleurs, comme ses bourreaux avaient grand intérêt à le faire passer pour mort et à ne pas laisser ouvrir son tombeau, il voulait, lui, l'ange de Dieu, se montrer plus fort qu'eux et donner tout l'éclat possible à sa résurrection. C'est pourquoi il aida l'autre ange à renverser la pierre tumulaire, afin que ceux qui croyaient le Verbe parmi les morts, cessassent de le chercher au milieu d'eux, et qu'ils fussent persuadés qu'il était plein de vie et qu'il allait devant eux en un lieu où il

enseignerait à ceux qui voudraient l'y suivre tout ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher au commencement à cause de la faiblesse de leur intelligence.

Nous ne savons dans quel but notre adversaire parle de l'ange qui vint auprès de Joseph lors de la grossesse de Marie, et de cet autre ange, qui, après la naissance de l'enfant, vint lui ordonner de fuir en Egypte, pour échapper aux embûches qu'on lui tendait. C'est la seconde fois qu'il parle de ces faits, et nous nous sommes déjà expliqué là-dessus.

Que veut-il dire aussi lorsqu'il ajoute : « Les Écritures « racontent qu'il a été envoyé des anges à Moïse et à « d'autres prophètes ? » Nous ne voyons pas que cela puisse rien faire à son argumentation, puisque ces anges n'avaient pas pour mission de retirer les hommes de l'abîme de leurs iniquités. Assurément nous accordons volontiers que Dieu ait envoyé aux hommes plusieurs anges ; mais il faut reconnaître aussi que Jésus a été envoyé pour nous apprendre des choses bien plus importantes que tous les autres ; il faut reconnaître qu'à la vue des Juifs corrompus et plongés dans la dépravation, il leur a enlevé le royaume de Dieu, et qu'il a appelé dans cette vigne mystique d'autres vignerons, ceux qui, dans toutes les églises, travaillent à leur propre salut et à la conversion de leurs frères ignorants, prêchant de parole et d'exemple.

« Les Juifs et les Chrétiens, dit encore Celse, ont donc « le même Dieu. C'est du moins, dit-il comme s'il crai-  
« gnait d'être désavoué, une chose hautement reconnue  
« par ceux de la grande Église, qui admettent ce que disent  
« les Juifs des six jours pendant lesquels Dieu créa le monde,  
« et du septième où il se reposa. » Voilà comment cet homme, qui n'entend pas les livres sacrés, en altère le texte : il dit que Dieu se reposa, au lieu de dire qu'il cessa de travailler à ses œuvres pour rentrer dans la contemplation de lui-même. Mais cette matière de la création du monde et du repos ordonné au peuple Hébreu, est trop vaste

et trop remplie de mystères, pour que nous l'abordions ici légèrement. Il paraît, au reste, que notre adversaire n'a soulevé cette question que pour grossir son livre et pour lui donner plus de prix. Il en est de même lorsqu'il dit : que nous reconnaissons pour premier homme le même que les Juifs, et que nous faisons la généalogie de ses descendants comme ils la comptent eux-mêmes.

Quant à ce qui est des embûches mutuelles que des frères se sont dressées, nous avouons que nous ne comprenons pas ce qu'il a voulu dire. Il est bien vrai que Caïn dressa des embûches à Abel, et Esaü à Jacob; mais Abel n'en dressa pas à Caïn, ni Jacob à Esaü : ce qu'il faudrait qu'ils eussent fait pour que Celse pût dire que nous parlons, comme les Juifs, des embûches mutuelles que des frères se sont dressées.

J'admets encore que nous racontions de la même manière que les Juifs, l'entrée des Israélites en Egypte et leur sortie de ce pays, que Celse traite sans raison de fuite : quel sujet d'accusation peut-il en tirer contre nous ou contre les Juifs? Il est facile de nous railler et de qualifier de fuite la sortie des Hébreux, mais il est plus difficile de nous répondre quand nous parlons des plaies dont Dieu frappa l'Egypte, et Celse le comprend si bien qu'il garde le silence. Disons-lui néanmoins, puisqu'il nous croit dans les mêmes sentiments que les Juifs sur ces divers articles, que nous reconnaissons en effet, les uns et les autres, les livres saints comme l'ouvrage de l'Esprit de Dieu, mais que nous différons d'eux dans l'explication que nous donnons à ces livres. Nous ne vivons pas non plus comme les Juifs, persuadés que l'intention du législateur n'est pas renfermée dans le sens littéral de la loi. Nous disons que *quand on leur lit Moïse, ils ont un voile sur le cœur*, parce que le sens de la loi de Moïse est caché pour ceux qui ne suivent pas la voie tracée par Jésus-Christ. Mais quand quelqu'un se convertit au Seigneur, qui est l'esprit, nous savons qu'alors *le voile qu'il avait sur le cœur étant enlevé, il contemple à*



*découvert la gloire du Seigneur* dans les textes obscurs de l'Écriture. Il devient lui-même comme un miroir qui reflète cette gloire divine, et alors on admire l'éclat de son visage, c'est-à-dire de son entendement, pour parler sans figure, car le visage de l'homme intérieur c'est l'entendement.

« Qu'on ne pense pas, continue Celse, que j'ignore qu'il « y a des Chrétiens qui prétendent que leur Dieu est le « même que celui des Juifs, tandis que d'autres le nient « formellement et disent que le Dieu qui a envoyé son « Fils sur la terre est un Dieu opposé au premier. » Mais s'il croit qu'il faille condamner le christianisme parce qu'il y a des hérésies, pourquoi ne pas condamner aussi la philosophie, puisque les différentes sectes de philosophes s'accordent si peu, je ne dis pas sur les choses accessoires et de peu d'importance, mais sur ce qu'il y a de plus essentiel et de plus fondamental? Pourquoi ne pas condamner la médecine, parce qu'elle a donné lieu à divers systèmes opposés? Je veux donc qu'il y ait des Chrétiens qui nient que notre Dieu soit le même que celui des Juifs, ce n'est pas une raison pour que le Dieu des Juifs soit le même que celui des gentils. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire ce que dit saint Paul, qui s'exprime là-dessus de la manière la plus claire qui soit possible. « Je rends grâces à mon Dieu, dit « cet Apôtre qui de Juif s'était fait chrétien, je rends grâces « à mon Dieu que je sers avec une conscience pure, comme « mes ancêtres l'ont servi. »

Je veux qu'il y ait des gens d'un troisième ordre qui nomment les uns charnels, et les autres spirituels; ce sont sans doute les disciples de Valentin qu'il veut désigner; mais qu'en peut-il conclure contre nous qui, attachés à la doctrine de l'Église, condamnons ceux qui soutiennent que les uns sont sauvés et les autres damnés par la nécessité naturelle de leur constitution? Je veux encore qu'il y en ait qui, pleins d'orgueil de leur savoir, s'attribuent le nom de gnostiques, à peu près comme les Epicuriens prennent

celui de philosophes ; il est impossible que ceux qui nient la Providence, soient de vrais philosophes, et que ceux qui inventent des fables absurdes, désavouées par les disciples de Jésus, soient de vrais Chrétiens. Je veux enfin qu'il y en ait d'autres qui, parce qu'ils reçoivent Jésus-Christ, se vantent d'être Chrétiens, tout en continuant d'observer la loi de Moïse comme les Juifs eux-mêmes ; tels sont les Ebionites, tant ceux qui confessent avec nous que Jésus est né d'une Vierge, que ceux qui nient qu'il soit né autrement que les autres hommes ; mais, encore une fois, qu'est-ce que cela peut faire contre ceux qui composent l'Eglise et que Celse appelle la multitude ?

Il parle aussi de certains autres nommés Sibyllites, désignant sans doute par là ceux qui croient que la Sibylle était une prophétesse. Puis, ramassant un foule d'autres noms, comme pour nous en accabler, il cite d'abord les Simoniens, nommés aussi Héléniens, parce qu'ils révèrent une Hélène ou un Hélénius qu'ils reconnaissent pour maître. Mais Celse ne sait pas que les Simoniens ne donnent pas à Jésus le titre de Fils de Dieu, et qu'ils nomment Simon la vertu de Dieu. On raconte des choses prodigieuses de ce Simon qui voulait acquérir parmi les hommes le même crédit qu'y avait conquis le Sauveur, en se servant de fantasmagories comme il croyait qu'avait fait Jésus. Mais ni Simon ni Celse n'ont pu comprendre comment Jésus, chargé de cultiver le champ du Seigneur, a pu répandre la parole de Dieu avec tant de bonheur que la terre entière, Grecs et Barbares, a été remplie d'une doctrine qui purifie l'ame de tous ses vices et la conduit au Créateur de l'univers.

Après ceux-là, Celse nous parle des Marcellianites, qui doivent leur nom à Marcelline, et des Harpocratiens, dont les uns tirent leur origine de Salomé, les autres de Marianne, et les autres de Marthe. Mais ce sont des sectes dont nous n'avons aucune connaissance, quelque soin que nous ayons mis à étudier non-seulement la doctrine chrétienne et les différentes opinions de ceux qui la suivent, mais encore à

examiner sérieusement et de bonne foi les sentiments des philosophes. Il nomme enfin les Marcionites, dont Marcion fut le chef, et pour faire croire qu'il en connaît bien d'autres encore, il ajoute, selon sa coutume : « Il en est encore d'autres qui, se forgeant malheureusement pour maître quel-  
 « qu'autre démon, se plongent dans d'épaisses ténèbres,  
 « où ils commettent plus d'excès et d'abominations que ne  
 « font en Egypte les adorateurs d'Antinoüs. » Il y a quelque chose de vrai dans ce que dit Celse de ces malheureux qui se donnent pour maître quelque démon et qui se plongent ainsi dans les épaisses ténèbres de l'ignorance; mais quant à la comparaison qu'il fait d'Antinoüs avec Jésus-Christ, nous en avons déjà parlé plus haut, et nous ne le répéterons pas ici.

Voyons ce qui suit : « Ils se disent mutuellement les  
 « injures les plus grossières et les plus atroces; ils seraient  
 « bien fâchés de céder en la moindre chose pour le bien  
 « de la paix, tant ils ont conçu de haine les uns pour les  
 « autres. » Nous avons encore répondu à cela quand nous avons dit que dans la philosophie et la médecine il y a des sectes qui se font une guerre violente. Au reste, nous qui suivons la doctrine de Jésus, et qui nous efforçons de conformer à ses préceptes nos pensées, nos paroles et nos actions, *quand on maudit, nous bénissons, quand on nous persécute, nous le souffrons, quand on nous dit des injures, nous répondons par des prières.* Loin de maltraiter ceux qui ont des sentiments contraires aux nôtres, il n'y a rien que nous ne fussions disposés à faire pour les ramener à leur devoir, s'il était possible, c'est-à-dire pour les engager à s'attacher uniquement au Créateur, et à vivre toujours comme devant être jugés un jour. S'ils s'obstinent dans leur erreur, nous observons l'ordre qui nous a été donné par l'Apôtre : « Rejetez celui qui est hérétique, après  
 « l'avoir averti une et deux fois, car celui qui est en cet  
 « état est perverti et coupable, et il est condamné par son  
 « propre jugement. » Ceux qui ont compris que *bienheureux*

*sont les pacifiques et ceux qui sont doux*, n'ont garde de s'irriter contre les hommes qui corrompent et falsifient la doctrine chrétienne, ni de les comparer à cette Circé qui empoisonnait les hommes par de doux breuvages.

On dirait que Celse a eu connaissance de ces paroles de saint Paul : « Dans les derniers temps, quelques-uns abandonneront la foi pour s'attacher à des esprits aveugles et à des doctrines perverses, enseignées par des imposteurs, des hypocrites, cautérisés en leur propre conscience, qui interdiront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a créées pour être reçues par les fidèles avec actions de grâces. » Il semble aussi qu'il ait appris qu'on se sert de ce passage contre les corrupteurs du christianisme, et que ce soit ce qu'il a en vue lorsqu'il dit : « Il y en a parmi les chrétiens qu'on nomme les cautères des oreilles; il en est d'autres qu'on nomme énigmes. » Seulement la dernière partie de la phrase est inintelligible pour nous.

Quant au mot scandale, il est certain qu'on le trouve fréquemment dans l'Écriture, et nous avons coutume de l'appliquer à ceux qui détournent de la saine doctrine les personnes simples et candides. Mais nous ne trouvons nulle part dans les saints livres, que ces corrupteurs y soient appelés des Sirènes, monstres dont les danses et les enchantements lascifs réussissent à placer la tête du pourceau sur le corps de l'homme; et si je ne me trompe, ce nom de Sirènes ne leur est pas plus appliqué dans les livres des hérétiques que dans les nôtres.

Admirez la bonne foi de Celse, qui se vante de tout savoir, lorsqu'il dit : « Quoique les Chrétiens se querellent et se déchirent les uns les autres par de si sanglants outrages, vous leur entendez dire à tous : Le monde est crucifié pour moi et je suis crucifié au monde. » Ne dirait-on pas que c'est là tout ce qu'il a retenu des écrits de saint Paul ? Pourquoi ne cite-t-il pas une infinité d'autres passages, et entr'autres celui-ci : « Quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair; les armes de notre

« milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu  
 « pour renverser les remparts qu'on leur oppose, et c'est  
 « par ces armes que nous détruisons les raisonnements hu-  
 « mains et toutes les hauteurs qui s'élèvent contre la con-  
 « naissance de Dieu? » Montrons-lui néanmoins que ce  
 qu'il avance est faux de tout point. En effet, combien  
 d'hérétiques ne reconnaissent pas les épîtres de saint Paul?  
 Tels sont, par exemple, les Ebionites des deux sectes et  
 ceux qu'on appelle encratites. Or, comment comprendre  
 que ceux qui rejettent les écrits du saint Apôtre, lui em-  
 pruntent justement ses paroles pour dire avec lui : « Le  
 « monde est crucifié en moi, et je suis crucifié au monde? »  
 Celse est donc dans l'erreur à cet égard.

En vain a-t-il insisté sur l'accusation qu'il tire de la di-  
 versité des sectes; il n'a pas même pu débrouiller le chaos  
 qu'il avait évoqué. Ce n'était pas assez de dire que les Chré-  
 tiens instruits se vantent d'en savoir plus que les Juifs,  
 il fallait expliquer que ce n'est pas en rejetant les livres des  
 Juifs, mais en les expliquant autrement qu'eux, qu'ils leur  
 sont supérieurs. C'est là en effet ce qui partage les sectes,  
 les unes prenant un parti, les autres se rangeant au parti  
 contraire.

« Voyons encore, poursuit Celse, quoique leurs dogmes  
 « n'aient par eux-mêmes aucune autorité, examinons le  
 « fond de leur doctrine. Montrons d'abord combien ils  
 « sont absurdes; leur ignorance gâte tout ce qui passe par  
 « leurs mains, et ils parlent avec une sotte fierté de choses  
 « dont ils ne savent même pas les éléments. » Là-dessus il  
 oppose aux maximes des philosophes les maximes ordinaires  
 des Chrétiens, s'efforçant de montrer que tout le mérite en  
 revient aux philosophes qui ont dit tout cela avec beaucoup  
 plus de force et de clarté. C'est ainsi qu'il veut entraîner  
 vers la philosophie ceux qui se sont rendus aux sublimes  
 beautés du christianisme où la piété paraît dès l'abord dans  
 tout son éclat. Mais terminons là le cinquième livre et  
 passons au sixième.

# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

---

## LIVRE VI.

I. Dans ce sixième livre que nous commençons, vertueux Ambroise, il faut que nous réfutions les accusations de Celse contre les Chrétiens, et non, comme on pourrait se l'imaginer, les objections qu'il emprunte à la philosophie. Il allègue, en effet, une foule de passages, tirés surtout de Platon, afin de prouver que ce qu'il y a dans nos Ecritures de plus propre à faire impression, même sur un esprit éclairé, nous est commun avec d'autres. Il va plus loin ; il affirme « que tout cela a été beaucoup « mieux exprimé par les Grecs, et sans tout cet appareil « de menaces et de promesses de la part de Dieu ou de « son Fils. » A cette assertion voici notre réponse : Si les ministres de la vérité ne se proposent d'autre but que d'être utiles, en éclairant de ses rayons le plus d'intelligences qu'il leur est possible, sans distinction de savant et d'ignorant, de grec et de barbare ; si leur humanité n'éclate jamais mieux que quand ils convertissent les âmes les plus incultes et les plus grossières, il est manifeste qu'ils doivent employer un langage populaire et proportionné à l'intelligence de tous, tandis que ceux qui, dédaignant de s'adresser aux simples et aux illettrés, comme

incapables de sentir l'ordonnance d'un discours ou d'en suivre l'enchaînement, ne se sont adressés qu'aux hommes nourris dans les lettres et les sciences, ont réduit à des bornes bien étroites l'amour du bien public.

II. J'ai insisté là-dessus pour défendre contre les accusations de Celse et de ses pareils la simplicité de nos Écritures, qui, comparée à des discours savamment étudiés, semble obscurcie par leur éclat. Nos prophètes, en effet, ainsi que Jésus et ses apôtres, ont voulu que la forme de leur prédication, non-seulement enseignât la vérité, mais captivât l'esprit de la multitude, jusqu'à ce que chacun, gagné et préparé par ces exhortations, s'élevât, selon la mesure de ses forces, à l'intelligence des mystères cachés sous une apparente simplicité. Et pour exprimer ici librement ma pensée, l'élocution si brillante et si soignée de Platon et de tous ses imitateurs n'a porté que peu de fruits, si toutefois elle en a porté, en comparaison de la manière simple et pratique de ceux qui se sont mis à la portée du vulgaire. Aussi Platon, comme on peut le voir, n'est-il qu'entre les mains des hommes lettrés, tandis qu'Épictète excite l'admiration des lecteurs les plus grossiers, qui tous les jours se sentent devenir meilleurs par l'influence de ses préceptes, pour peu qu'ils soient disposés à en tirer quelque profit. Loin de moi le dessein de chercher à rabaisser Platon ! Les nombreuses beautés qu'il a empruntées à l'art humain ont aussi leur usage. J'ai voulu seulement faire connaître quelle est la pensée de ceux qui ont dit : « Mes discours et mes prédications ne consistent  
« pas dans les paroles persuasives de la sagesse humaine,  
« mais dans les preuves sensibles de l'esprit et de la puis-  
« sance de Dieu, afin que notre foi ne soit pas établie  
« sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de  
« Dieu. »

La divine Écriture nous atteste d'ailleurs que, pour toucher le cœur des hommes, il ne suffit pas que les discours soient vrais et capables de persuader en eux-mêmes,

il faut encore que le ministre de la parole soit assisté d'une vertu divine, et qu'une grace particulière soit répandue sur tout ce qu'il enseigne, grâce qui ne peut descendre que du ciel sur ceux qui parlent avec fruit. Nous lisons dans le psaume LXVII<sup>e</sup> du Prophète : « Le Seigneur donnera la parole à ceux qui annoncent la bonne nouvelle « avec une grande autorité. » Ainsi, quand même nous accorderions que, sur quelques points, les Grecs ont les mêmes dogmes que les Chrétiens, toujours est-il que les premiers n'ont pas la même force que nous pour gagner les ames et les déterminer à régler leur vie d'après leur croyance. De là vient que les disciples de Jésus, tout étrangers qu'ils étaient à la philosophie grecque, parcoururent la plupart des contrées de la terre, disposant leurs auditeurs à se conformer, chacun selon les degrés de ses lumières, aux règles de la doctrine qu'ils prêchaient, de sorte que plus leur libre arbitre inclinait à embrasser la vertu, plus ils avançaient dans la perfection.

III. Que les hommes des anciens jours et que les sages s'adressent donc à ceux qui sont capables de les comprendre; que Platon, fils d'Ariston, s'explique ainsi dans une de ses lettres sur la nature du souverain bien : « Le souverain bien peut s'enseigner par des paroles : il s'allume tout à coup dans l'ame à la suite d'un long exercice et de la méditation, à peu près comme la flamme jaillit du feu ; » nous applaudissons à la sagesse de cette pensée ; car c'est Dieu qui l'a inspirée, elle et tout ce que les anciens ont écrit de beau. Voilà pourquoi nous disons que ceux qui, connaissant la vérité sur la nature de Dieu, ne lui rendent pas un culte conforme à cette vérité, méritent les châtimens réservés aux pécheurs. Écoutons en quels termes Paul s'élève contre eux : « Il nous est révélé que la colère de Dieu « éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de « ces hommes qui tiennent la vérité de Dieu captive dans « l'iniquité ; car ce que l'on peut connaître de Dieu leur « est connu ; Dieu même le leur a manifesté. En effet,



« les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son  
 « éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles  
 « depuis la création du monde, par tout ce qui a été fait,  
 « en sorte qu'ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu  
 « Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui  
 « ont point rendu grâces; mais ils se sont évanouis dans  
 « leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci. Ces  
 « hommes qui se disaient sages sont devenus fous. Et ils  
 « ont changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image  
 « d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents. » Il est donc  
 établi par nos Écritures, que ceux-là retiennent la vérité  
 captive dans l'injustice, qui, après avoir dit : « Le souve-  
 « rain bien ne peut s'enseigner par des paroles, » ajoutent :  
 « Il s'allume tout à coup à la suite d'un long exercice et  
 « de la méditation, à peu près comme la flamme jaillit du  
 « feu, et il devient pour l'ame un aliment qui la soutient  
 « à lui seul sans autre secours. »

IV. Mais ceux qui ont écrit avec tant d'élévation sur le  
 souverain bien, se rendent dans le Pirée pour adresser des  
 prières à Diane, comme à une divinité, et pour assister  
 aux fêtes que célèbre une multitude ignorante. On les en-  
 tend disserter admirablement sur l'ame et décrire la fé-  
 licité qui l'attend, si elle a vécu ici-bas dans la sagesse;  
 puis, oubliant bientôt ces choses sublimes que Dieu leur  
 a manifestées, ils tombent dans des sentiments bas et  
 grossiers, et ils sacrifient un coq à Esculape. Contem-  
 plant avec l'œil de l'intelligence les perfections invisibles  
 de Dieu; la création du monde et les objets sensibles leur  
 avaient servi de degrés pour s'élever jusqu'aux choses  
 purement intellectuelles, de sorte que sur la puissance  
 éternelle et sur la divinité, ils avaient des notions qui  
 n'étaient pas sans noblesse. Toutefois, ils ne laissèrent  
 pas « de s'évanouir dans leurs pensées, » et leur cœur in-  
 sensé demeure plongé dans les ténèbres et dans l'igno-  
 rance sur le culte véritable que l'on doit à Dieu. On les  
 voit ces hommes si fiers de leur sagesse et de leurs su-

blimes connoissances, adorer humblement l'image d'un homme corruptible, et quelquefois même se prosterner avec l'Égyptien devant des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. Je veux même que plusieurs d'entre eux semblent s'élever au-dessus de ces stupides simulacres, ils n'en seront pas moins convaincus « d'avoir changé la vérité de Dieu en mensonge, en adorant et en servant la » créature plutôt que le Créateur. » Aussi, en voyant les sages et les savants de la Grèce entraînés par l'erreur à des actes contraires à la majesté divine, « Dieu a-t-il » choisi les moins sages selon le monde pour confondre « les sages; les plus vils, les plus méprisables, et ce qui » n'était rien, pour détruire ce qui est. » Et pourquoi cela véritablement? « Afin qu'aucune chair ne se glorifie » en sa présence. » Aussi nos premiers sages, Moïse, le plus ancien de tous, les prophètes qui vinrent après lui, sachant « que le souverain bien ne peut s'enseigner par » des paroles, » ont-ils écrit, là où ils parlent des apparitions par lesquelles Dieu s'est manifesté à quelques hommes éminents et dignes de cette faveur, « que Dieu » se fit voir à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Mais avec quelle nature, par quelle voie, et sous quelle forme se montra-t-il? Était-ce sous une forme voisine de la nôtre? Ils l'ont laissé à l'investigation des hommes capables d'imiter ces saints personnages auxquels Dieu s'est montré, et qui l'ont vu, non avec les yeux du corps, « mais avec » un cœur pur. » « Bienheureux, en effet, suivant le témoignage de notre Jésus, bienheureux ceux qui ont le » cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! »

V. Quant à cette parole de Platon : « Le souverain bien » s'allume tout à coup dans l'ame, comme la flamme jaillit » du feu, » nos saintes Écritures nous avaient donné cet enseignement long-temps avant lui. « Allumez en » vous, s'écrie le Prophète, la lumière de la science. » Jean qui est venu ensuite, nous déclare que « ce qui a » été fait dans le Verbe, était la vie, et que la vie était la

« lumière des hommes ; » vraie lumière « qui éclaire tout « homme venant dans le monde » véritable et intelligible, et par laquelle il devient la lumière du monde. C'est cette même lumière qui a brillé dans nos cœurs, « pour « répandre l'éclat de l'Évangile de Dieu, en réfléchissant le visage de Jésus-Christ lui-même. » De là vient que l'un des plus anciens prophètes, dont les prédictions remontent à plusieurs siècles avant la fondation de l'empire de Cyrus, puisqu'il le précéda de quatorze générations, nous parle ainsi : « Le Seigneur est ma lumière et « mon Sauveur, qui craindrais-je ? » Il dit encore : « Sa « loi est la lampe qui éclaire mes pas et la lumière qui « luit dans les sentiers où je marche. » Et ailleurs : « La « lumière de votre visage, ô Seigneur ! s'est réfléchie sur « nous ; » et enfin : « Nous verrons la lumière dans votre « lumière. » C'est à cette lumière que nous convie également l'Écriture, par la bouche d'Isaïe : « Ouvre les yeux « à la lumière, ô Jérusalem. La voilà qui s'avance, et la « gloire du Seigneur s'est levée sur toi. » Le même prophète, prédisant l'avènement de Jésus-Christ, qui devait détourner les hommes du culte des idoles, des simulacres et des démons, nous affirme que « la lumière s'est levée pour « ceux qui habitaient le séjour des ombres de la mort. » « Le peuple qui était assis dans les ténèbres, dit-il ailleurs, « a vu une grande lumière. » Voyez maintenant quel intervalle il y a entre ce que Platon a dit de beau sur le souverain bien, et les enseignements de nos prophètes sur la lumière des bienheureux. Autre considération. La vérité que le philosophe a proclamée sur le souverain bien n'a été d'aucun secours ni aux lecteurs, ni à l'auteur de ces sublimes spéculations, pour les conduire à la piété véritable. Il n'en est pas de même de nos Écritures. La simplicité de leur langage enflamme d'une ardeur divine, pour ainsi dire, ceux qui les méditent dans la sincérité du cœur ; pour nourrir cette lumière au fond de leur âme, elle leur fournit cette huile mystérieuse dont les cinq

vierges sages de la parabole nourrissaient leur lampe.

VI. Mais puisque Celse nous oppose encore cet autre passage de la lettre de Platon, conçu en ces termes : « Si « j'avais cru qu'il était bon de livrer cette science au peuple « par mes écrits ou par mes paroles, qu'aurais-je pu faire « de mieux dans ma vie, que d'écrire une chose si utile « aux hommes, et de faire connaître à tous les merveilles « de la nature? » eh bien ! disons un mot là-dessus. D'abord, Platon a-t-il possédé ou non des connaissances plus élevées que celles qu'il a consignées dans ses écrits? Libre à chacun de l'examiner selon la mesure de ses forces. Quant à moi, il m'est facile de prouver que nos prophètes ont eu en dehors de ce qu'ils ont écrit, des révélations beaucoup plus augustes, qu'ils n'ont pas écrites. En effet, Ezéchiel, après avoir reçu un livre roulé, « écrit « au dedans et au dehors, et renfermant des plaintes lugubres, des malédictions et des calamités, » obéit à la voix du ciel qui lui ordonne de le *dévor*er, de peur qu'en le publiant, il n'en livrât le contenu aux indignes. Il est écrit de Jean qu'il a vu et qu'il a fait quelque chose de semblable. Paul aussi « entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. » Jésus lui-même, qui leur est supérieur à tous, nous est représenté « expliquant à ses disciples la parole « de Dieu, quand ils étaient seuls, et surtout quand il « venait de s'éloigner de la foule avec eux. » Quels étaient ces enseignemens? Ils ne sont écrits nulle part, parce que ses disciples ont pensé « que ces révélations ne pouvaient « être livrées à la multitude ni par la parole, ni par l'écriture. » En effet, je ne craindrai pas d'affirmer, sans blesser toutefois le respect qui est dû à de si grands hommes, que les disciples de Jésus-Christ, une fois éclairés par la grâce, ont jugé bien mieux que Platon ce qu'il fallait écrire, comment il fallait l'écrire, ce qu'il fallait ne pas écrire pour la multitude, et enfin, ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait taire. C'est cette différence entre

ce qui doit être écrit, et ce qui ne doit pas l'être que Jean nous signale encore, lorsqu'il nous dit « avoir en-  
« tendu sept tonnerres, » qui l'instruisaient sur certains points, mais en lui défendant de publier par l'écriture ce qu'il avait entendu.

VII. Au reste, dans Moïse et les prophètes, bien antérieurs, non-seulement à Platon et à Homère, mais à l'origine des lettres grecques elles-mêmes, on rencontre une foule de passages, aussi conformes à la grâce de Dieu qui les inspirait, qu'admirables par l'élévation de la pensée. Il n'est pas plus permis de dire, à l'exemple de Celse, qu'ils ont emprunté ces passages à Platon, dont ils ont mal compris le sens. Comment auraient-ils pu entendre un homme qui n'était pas encore né? Voudrait-on faire retomber, du moins sur les apôtres de Jésus-Christ, qui sont plus récents que Platon, les accusations de plagiat, comme Celse le pense? Quelle probabilité, demanderai-je alors, que Paul, occupé à faire des tentes, que Pierre, pêcheur de profession, que Jean, arraché depuis peu aux filets de son père, aient dérobé aux lettres de Platon, qu'ils ne comprenaient pas, leurs enseignements sur Dieu pour les transmettre à la postérité? Celse, à ce sujet, après nous avoir reproché souvent d'embrasser une foi sans examen, revient à cette imputation, comme si elle était nouvelle. Pour nous, il nous suffira de lui avoir répondu précédemment. Il cite encore un autre passage de Platon, en déclarant « que ce philosophe apporte, par la  
« voie de l'interrogation et de la réponse, de grandes lumières à ceux qui suivent sa philosophie; » mais nous pouvons démontrer aussi par le témoignage des saintes Écritures, que la parole divine nous recommande la dialectique. Tantôt, en effet, Salomon nous dit : « La science  
« sans examen est trompeuse. » Tantôt Jésus, fils de Sidrach, dans le livre de la Sagesse, dont il est l'auteur, nous avertit que « la science de l'insensé est un réseau inextricable de paroles. » C'est donc parmi nous principa-

lement que se trouvent les moyens de persuader avec douceur, nous auxquels il a été appris que l'homme consommé dans la doctrine doit être capable de convaincre les contradicteurs. Si quelques-uns parmi nous, indifférents à l'étude des Livres sacrés, négligent de les méditer, de chercher à en pénétrer le sens, comme Jésus nous l'ordonne, d'en demander à Dieu l'intelligence, et de heurter à la porte pour qu'elle s'ouvre devant eux, il ne s'ensuit pas que cette doctrine soit vide de sagesse.

VIII. Après quelques autres paroles de Platon, où le philosophe prouve que le bien est connu de peu de personnes, « parce que la plupart des hommes n'éprouvent pour lui « qu'un lâcheux mépris, ou sont remplis de la vaine et « superbe confiance qu'ils ont acquis les plus sublimes « connaissances, » Celse ajoute : « Quoique Platon ait com- « mencé par là, il ne vient pas nous débiter des prodiges; « il ne ferme pas la bouche à qui veut éclaircir davan- « tage ses promesses; il n'exige pas que l'on croie avant « tout que telle est l'essence de Dieu; qu'il a un fils de « telle nature, qui, descendu sur la terre, s'est entretenu « avec moi. » A cela je répons qu'Aristandre, si je ne me trompe, a écrit de Platon qu'il n'était pas fils d'Ariston, mais d'un spectre qui, sous la forme d'Apollon, eut commerce avec Amphictione. Plusieurs Platoniciens, en écrivant la vie de leur maître, ont rapporté le même fait. Que dirai-je de Pythagore, qui raconta de lui-même tant de choses merveilleuses, qui montra sa cuisse d'ivoire dans une assemblée solennelle de la Grèce, qui prétendit reconnaître le bouclier dont il étoit armé lorsqu'il étoit Euphorbe, et se fit voir, dit-on, dans deux villes différentes le même jour et en même temps? Qui voudra traiter de rêveries et de chimères ce que l'on raconte de Platon et de Socrate, inscrira dans ce nombre le cygne que ce dernier vit en songe, avec l'ordre d'en prendre soin, et qui lui fit dire, lorsqu'on lui amena le jeune homme pour être son disciple : « Voilà le cygne

..

« que j'ai vu. » Il n'oubliera pas non plus le troisième œil que Platon croyait avoir. Jamais les esprits malveillants qui veulent jeter le ridicule sur tout ce qui arrive aux hommes extraordinaires, ne manqueront de prétextes pour accuser et calomnier. Ils regarderont comme une fiction le démon de Socrate, et ils en feront des risées. Ce ne sont donc point de vains prodiges que nous rapportons de Jésus, et jamais ses disciples véritables n'ont rien écrit qui puisse passer pour tel. Mais Celse qui se vante de tout savoir, et qui emprunte beaucoup à Platon, laisse de côté, et avec intention, si je ne me trompe, l'endroit où ce philosophe parle du fils de Dieu. Le voici tel qu'on le lit dans sa lettre à Hermias et à Corisque :  
 « Vous prendrez à témoin Dieu, maître de toutes choses  
 « présentes et futures, et le souverain père de ce Dieu,  
 « de cette cause qu'un jour, si nous devenons de vrais  
 « philosophes, nous connaissons tous clairement, autant  
 « du moins que cela est donné aux facultés des bien-  
 « heureux. »

IX. Celse invoque encore cet autre passage de Platon :  
 « Je veux m'arrêter davantage sur ce sujet, et ce que je  
 « viens de vous dire vous paraîtra plus clair. Il y a, en ef-  
 « fet, une raison qui réprime la témérité de ceux qui veu-  
 « lent écrire sur quelque une de ces matières : cette raison,  
 « je l'ai souvent exposée, et, à ce qu'il semble, il faut la  
 « répéter encore. Il y a dans tout être trois choses qui sont  
 « les conditions de la science ; en quatrième lieu, vient la  
 « science elle-même, et en cinquième lieu il faut mettre  
 « ce qu'il s'agit de connaître, la vérité. La première chose  
 « est le nom, la seconde le verbe ou la définition, la troi-  
 « sième l'idole ou l'image ; la science est la quatrième. »

D'après cela nous dirons que « la voix de celui qui crie  
 « dans le désert, » est Jean précurseur de Jésus, et que cette  
 voix correspond au *nom* de Platon. Nous ajouterons que  
 Jésus, précédé et montré par Jean, Jésus dont il a été dit :  
 « Le Verbe s'est fait chair, » correspond au *verbe* ou à la

définition du même philosophe. Celui-ci place l'idole ou l'image au troisième rang. Mais, comme nous nous servons de ces mots pour désigner autre chose, nous dirons plus clairement que l'empreinte laissée dans notre ame, après que le Verbe divin y a gravé ses plaies par la vertu de sa parole, c'est Jésus-Christ lui-même que nous portons chacun au-dedans de nous. Enfin, Jésus-Christ qui est la sagesse des parfaits chrétiens, correspond-il à la science, que Platon a nommée en quatrième lieu? Ceux qui en sont capables le décideront.

X. Celse ajoute : « Vous le voyez ; quoique Platon ait « déclaré plus haut que le souverain bien ne peut s'enseigner par des paroles, toutefois, pour ne pas sembler se « réfugier dans un raisonnement que l'on ne puisse discuter, il entre dans l'examen de cette question ; peut-être, « en effet, que le néant lui-même peut se définir. » Mais, puisque notre adversaire met en avant ce passage pour prouver qu'au lieu de croire aveuglément, il faut rendre compte de sa foi, nous invoquerons à notre tour ces paroles par lesquelles Paul réprimande ceux qui croient à la légère : « Si toutefois vous ne croyez pas sans examen, » Celse nous contraint, autant qu'il est en lui, à revenir sur ce que nous avons déjà dit, lorsqu'après sa forfanterie habituelle il ajoute : « Platon n'est point un imposteur qui se « vante de posséder quelque secret inconnu jusqu'à ce jour ; « il ne dit pas qu'il est descendu tout exprès du ciel pour « en faire part ; il déclare d'où il l'a reçu. » Nullement, pourrait-on répondre à Celse ; Platon est magnifique et plein d'ostentation lorsqu'il fait dire à Jupiter dans son Timée : « Dieux des dieux dont je suis le créateur et le « père, etc. » Que si ce langage peut se justifier par le personnage que le philosophe grec met en action, pourquoi celui qui a pénétré l'esprit des prophètes inspirés par le Fils de Dieu ou par le Créateur, ne dira-t-il pas des choses plus excellentes que Jupiter dans le Timée? Car une marque caractéristique de la divinité, c'est de prédire.



l'avenir par une vertu qui surpasse les forces humaines, et qui prouve par l'événement que l'esprit divin est l'auteur de cette prophétie. Il n'est donc pas vrai que nous disions à quiconque vient à nous : « Commence par croire « que celui que nous te proposons est le Fils de Dieu. » Loin de là ; nous expliquons notre doctrine à chacun suivant ses dispositions et d'après ses mœurs ; car il nous a été enseigné « comment nous devons répondre à chacun. » Sans doute il en est quelques-uns que nous nous contentons d'exhorter à croire : leur intelligence ne peut aller au-delà ; mais vis-à-vis des autres, « nous employons l'interrogation et la réponse, pour les convaincre par le raisonnement. » Nous ne disons pas davantage comme nous l'attribue ce bouffon : « Crois que celui dont je te parle est « le Fils de Dieu ; il a été garrotté ignominieusement ; il « a subi un supplice infâme ; il a été pendant trois jours « l'opprobre et le jouet du peuple, qu'importe ? » Nous n'ajoutons pas : « Crois-le par cela même. » Nous tâchons sur tous les points de fournir des raisons supérieures encore à celles que nous avons exposées plus haut.

XI. Celse dit ensuite en parlant des chrétiens : « Si les « uns proposent celui-ci, et les autres celui-là, quoique tous « s'accordent à dire en commun, ce qui n'est pas difficile : « Crois, si tu veux être sauvé, ou retire-toi ; que feront ceux « qui veulent être véritablement sauvés ? Jetteront-ils les « dés pour savoir de quel côté il faudra se tourner et qui ils « doivent suivre ? » A cela nous répondrons ce que nous suggère l'évidence elle-même. Si nous voyions dans l'histoire plusieurs personnages descendre sur la terre, se proclamant, comme Jésus, les fils de Dieu et réunissant autour d'eux des disciples, de sorte que parmi tous ces compétiteurs qui prétendraient à une auguste filiation, il fût impossible de discerner auquel s'adressent les témoignages de la foi, je concevrais ces paroles : « Si les uns proposent « celui-ci et les autres celui-là, quoique tous s'accordent à « dire en commun, ce qui n'est pas difficile : Crois, si tu

« veux être sauvé, ou retire-toi. » Mais Jésus-Christ est le seul qui soit descendu ici-bas avec le titre de Fils de Dieu, et qui soit annoncé comme tel par toute la terre. Car ceux qui, à l'exemple de Celse, attribuant ses miracles à des opérations magiques, ont essayé d'opérer les mêmes prodiges, afin d'acquérir la même autorité sur les hommes, ont été convaincus d'impuissance et de néant. De ce nombre furent Simon, magicien de Samarie, et Dosithée de la même contrée. Le premier se vantait d'être la *vertu de Dieu*, qu'il appelait la grande; le second se disait Fils de Dieu. Cependant cherchez aujourd'hui des disciples de Simon, il n'en existe plus, quoique celui-ci, pour accroître le nombre de ses sectateurs, les dispensât de mourir pour leur foi, comme les chrétiens avaient appris à se sacrifier pour la leur, puisqu'il regardait l'idolâtrie comme chose indifférente en elle-même. Cette secte ne fut pas néanmoins persécutée à son origine : le démon, qui suscita tant d'obstacles contre la doctrine de Jésus-Christ, savait bien que les enseignements de Simon ne nuiraient point à sa cause. Quant aux disciples de Dosithée, ils n'ont jamais fait grand bruit dans le passé; aujourd'hui ils sont à peu près éteints : à peine s'il en reste trente. Judas le Galiléen voulut aussi, suivant le témoignage de Luc dans les Actes des Apôtres, se faire passer pour un homme extraordinaire, et avant lui Théodas. Mais leur doctrine ne venant point de Dieu, ils disparurent promptement, et tous ceux qui avaient eu foi en eux se dispersèrent. Nous n'avons donc pas besoin « de jeter les dés pour savoir de quel côté il faut nous tourner et qui nous devons suivre, » comme s'il y avait un grand nombre de compétiteurs qui pussent nous attirer à eux en se proclamant les envoyés de Dieu. Mais en voilà suffisamment sur ce sujet.

XII. Passons à une autre accusation de Celse. Quoiqu'il ne comprenne pas nos Écritures, et qu'il n'en parle qu'après les avoir dénaturées, il nous reproche toutefois de dire « que la sagesse des hommes est une folie devant

Dieu, » bien que Paul déclare « la sagesse de ce monde une folie aux yeux de Dieu. » J'en ai déjà rapporté la cause, ajoute Celse. » Or quelle est-elle suivant lui? « C'est « que nous voulons par ce langage n'attirer à nous que les « ignorants et les insensés. » Mais, comme il l'a remarqué lui-même, il nous a déjà fait ce reproche, et nous l'avons réfuté selon la mesure de nos forces. Il veut prouver néanmoins que nous avons emprunté cette idée aux sages de la Grèce, là où ils ont déclaré qu'autre était la sagesse de l'homme, et autre la sagesse de Dieu. Pour cela il nous oppose deux passages d'Héraclite, dont le premier dit : « La « conduite des hommes ne s'appuie pas sur des règles de « sagesse immuables ; il n'en est pas de même de Dieu. » Et le second : « L'insensé écoute le démon, comme l'enfant « écoute l'homme fait. » A ces deux témoignages, Celse ajoute celui de Platon dans son apologie de Socrate : « En « effet, ô Athéniens, je ne crois pas que cette célébrité me « vienne d'une autre cause que d'une certaine sagesse qui « est en moi. Et quelle est donc cette sagesse? sans doute « c'est une sagesse purement humaine, et véritablement « je cours grand risque de n'être habile que dans celle- « là. » Voilà donc les autorités de notre détracteur. J'y joindrai pour ma part ce que dit Platon dans sa lettre à Hermias, Éraсте et Corisque : « Quant à Éraсте et à Coris- « que, ils ont beau posséder la plus belle des sciences, celle « des idées, j'use du droit de mon âge pour leur rappeler « qu'il leur manque la science de se défendre contre l'in- « justice et la méchanceté. Ils sont sans expérience, parce « qu'ils ont passé une grande partie de leur vie avec nous « qui vivons dans la tempérance et loin de la méchanceté. « Je dis donc qu'il leur faut un appui pour qu'ils ne soient « pas contraints d'abandonner l'étude de la vraie sagesse et « de consacrer trop de temps à apprendre la sagesse du « monde qui est nécessaire. »

XIII. Il résulte de tout cela qu'il y a une sagesse divine et une sagesse humaine. La sagesse humaine est celle que

nous appelons sagesse du monde, et qui est une folie aux yeux de Dieu ; quant à la sagesse divine, bien différente de celle des hommes, elle est, comme l'indique sa qualité de divine, une grâce que Dieu accorde à quiconque se rend digne de la recevoir, et surtout à celui qui, sachant discerner ces deux sagesse l'une d'avec l'autre, répète dans ses prières : « Quand un homme serait consommé en « prudence parmi les enfants des hommes, si votre sagesse « n'est pas en lui, ses pensées seront stériles. » La sagesse humaine, selon nous, sert à l'âme d'exercice, mais la sagesse divine est notre fin. C'est de la sagesse divine que parle l'Apôtre quand il l'appelle l'aliment substantiel de l'âme. « Mais la nourriture solide est pour les parfaits, « dit-il, pour ceux dont l'esprit, par un long exercice, s'est « accoutumé à discerner le bien et le mal. » Cette distinction est très-ancienne, et il ne faut pas, ainsi que Celse se l'imagine, l'attribuer à Héraclite ou à Platon. Bien avant ces deux philosophes, nos prophètes avaient établi la différence qui existe entre ces deux sortes de sagesse ; il nous suffira, pour le moment, de rapporter ce que le Psalmiste dit du sage investi de la sagesse divine : « Il ne sentira pas « la mort lorsqu'il verra les sages mourir. » La sagesse divine, qui est autre que la foi, est donc le premier des dons de Dieu, comme nous les appelons. Le second après celui-ci se nomme la science, ainsi que le sait quiconque est versé dans ces matières. En troisième lieu vient la foi : car il fallait que les âmes les plus simples, en s'approchant de Dieu selon la mesure de leurs forces, pussent aussi se sauver. Voilà pourquoi Paul a dit : « L'un reçoit du Saint-« Esprit le don de parler avec sagesse, l'autre le don de « parler avec science ; un autre reçoit le don de la foi par « le même Esprit. » De là vient qu'il n'est pas commun de rencontrer des hommes en possession de cette sagesse divine. Parmi ceux qui ont embrassé le Christianisme, vous ne la trouverez que dans les plus éminents et les plus distingués par leurs lumières. Les mystères de cette sagesse

ne sont révélés « ni aux ignorants, ni aux esclaves, ni aux « stupides. »

XIV. Celse, il est vrai, par ces *ignorants*, ces *esclaves* et ces *stupides*, désigne, si je ne me trompe, tous ceux qui n'ont pas été nourris comme lui-même dans les sciences de la Grèce. Pour nous, au contraire, les ignorants et les stupides sont ceux qui ne rougissent pas d'adresser des vœux à des objets inanimés, de demander la santé à la faiblesse, la vie à la mort, du secours à l'impuissance. Plusieurs d'entre eux, je le sais bien, ne regardent pas ces simulacres comme des dieux, mais seulement comme l'image et le symbole des dieux véritables. Toutefois il faut être *ignorant*, *esclave* et *stupide* pour s'imaginer que de la main d'un artisan peut sortir la représentation ou la ressemblance de la Divinité. Les moins éclairés d'entre nous ne sont jamais descendus jusqu'à ce point d'ignorance et de stupidité. Sans doute nous disons que plus on a de lumières, plus on comprend et on saisit l'espérance des biens célestes; mais nous ne soutenons pas qu'il soit impossible d'acquiescer la sagesse divine sans avoir été nourri d'abord de la sagesse humaine, et nous avouons que toute la sagesse humaine n'est que folie, comparée à la sagesse divine.

Ensuite, Celse, qui aurait dû nous convaincre par des raisons, nous traite de *charlatans*. « Nous fuyons de toutes « nos forces, ajoute-t-il, ceux qui, par leurs lumières, sont « inaccessibles à nos artifices, mais nous attirons à nous les « hommes grossiers. » Il ignore que, dès les premiers temps, il a existé parmi nous des sages qui ont excellé même dans les sciences étrangères. Moïse avait été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. Daniel, Ananias, Azarias et Misaël étaient si versés dans toutes les sciences des Assyriens, qu'ils furent déclarés dix fois plus savants que tous ceux qui l'étaient le plus dans la contrée. Aujourd'hui nos églises comptent, en petit nombre à la vérité, par rapport à la multitude des fidèles, mais comptent du moins des sages qui sont venus à elle, riches de la sagesse, que

nous appelons la sagesse de la chair. Il en est même qui se sont élevés de cette sagesse à la sagesse divine.

XV. Après cela, Celse, ayant ouï parler confusément de l'humilité pour ainsi dire, sans savoir toutefois en quoi consiste cette vertu, essaie de décrier celle qui s'enseigne parmi nous, et s'imagine que nous l'avons empruntée à un passage de Platon mal compris. Ce philosophe dit quelque part dans ses Lois : « Dieu qui, suivant une ancienne tradition, renferme en lui-même le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, s'avance par la voie droite dans la nature. La justice l'accompagne toujours pour châtier ceux qui s'écartent de la loi divine. Quiconque est destiné à être heureux, suit constamment cette justice avec humilité et ornement. » Mais Celse ne voit pas que des sages, bien antérieurs à Platon, avaient dit dans leurs prières : « Seigneur, mon cœur ne s'est point enorgueilli, mes yeux ne se sont point élevés; je n'ai point marché sur les hauteurs, ni dans les voies admirables placées au-dessus de moi. Si mes pensées n'étaient pas humbles..... » Par là, nous apprenons de plus que pour être humble, il n'est pas nécessaire de se dégrader par des dehors malséans et ignobles, de se précipiter la face contre terre, de revêtir des habits de deuil et de souiller sa tête de poussière ou de cendre. Car cet homme humble, dont parle le prophète, tout en aimant « à marcher sur les hauteurs et dans les voies admirables qui sont au-dessus de lui, » c'est-à-dire dans l'étude de ces dogmes qui sont vraiment sublimes et merveilleux, ne s'en « humilie pas moins sous la main puissante de Dieu. » Que s'il se trouve des personnes assez simples pour s'arrêter à ces vaines pratiques, faute d'avoir bien compris la nature de l'humilité, au lieu d'en accuser la doctrine, il faut s'en prendre à leur ignorance qui, tout en se proposant une bonne fin, ne peut y parvenir. Car il est plus humble et mieux orné que le sage de Platon, le juste qui, d'une part, cherche ses ornements

*dans les hauteurs et les voies admirables où il marche; et de l'autre, demeure toujours humble, parce qu'en marchant sur ces hauteurs et dans ces voies merveilleuses, il ne laisse pas de s'humilier volontairement.* | Quand je dis qu'il s'humilie, ce n'est pas sous toutes choses indifféremment, mais « sous la main puissante de Dieu. » Oui, il s'humilie par Jésus-Christ qui nous a donné ces enseignements, « lui « qui ayant la nature de Dieu n'a point cru que ce fût pour « lui une usurpation de s'égaliser à Dieu, et qui s'est ce- « pendant anéanti lui-même, en prenant la forme d'es- « clave, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru « de lui. Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant « jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. » Ce dogme de l'humilité est d'une si haute importance, que pour nous l'enseigner il faut non pas un docteur ordinaire, mais notre Sauveur lui-même, lorsqu'il nous dit : « Ap- « prenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et « vous trouverez le repos de vos ames. »

XVI. Celse affirme ensuite que la sentence suivante, prononcée par Jésus contre les riches : « Il est plus facile « à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à « un riche d'entrer dans le royaume des cieus, » a été dérobée à Platon, et dénaturée par le Christ, puisque Platon a dit, « qu'être très-riche et très-vertueux à la fois, « c'étaient deux choses impossibles. » Mais je le demande, où est l'homme capable de quelque réflexion, je ne dirai pas seulement parmi les disciples de Jésus-Christ, mais parmi les premiers venus, qui pourrait ne pas rire de Celse, en l'entendant déclarer que Jésus, né et élevé au milieu des Juifs, Jésus, regardé comme le fils du charpentier Joseph, et absolument étranger, non-seulement aux lettres des Grecs, mais même à celles des Hébreux, ainsi que l'attestent les véridiques écrits de ses disciples, avait lu les livres de Platon ? Qui croira jamais que cette maxime : « Etre très-riche et très-vertueux à la fois, ce « sont deux choses impossibles, » il la déguisa pour la

convertir en celle-ci : « Il est plus facile à un chameau « de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche « d'entrer dans le royaume des cieus ? ». Si Celse, au lieu de lire l'Évangile avec les haines et les préventions qui l'aveuglent, avait été guidé par l'amour de la vérité, il aurait compris pourquoi un animal chargé d'une bosse et difforme, tel que le chameau, a été choisi pour servir de comparaison avec un riche, et ce qu'a voulu signifier par l'étroite ouverture d'une aiguille, celui qui a dit : « La voie qui conduit à la vie est étroite. » Il aurait vu que cet animal est réputé impur d'après la loi, pur, il est vrai, en ce qu'il rumine, mais impur en ce qu'il n'a pas la corne du pied fendue. Il auroit observé combien de fois et pour quelles raisons l'Écriture sainte parle du chameau, afin de nous faire comprendre l'anathème que le Verbe prononce contre les riches. Enfin il se serait appliqué à discerner si Jésus, en appelant les pauvres bienheureux et les riches malheureux, parle des uns et des autres dans l'ordre des choses sensibles, ou si le Verbe avait en vue une certaine pauvreté, toujours digne d'éloges, ou une certaine richesse, toujours condamnable. Car l'homme le plus simple lui-même ne voudrait pas louer tous les pauvres sans distinction, puisqu'il y en a beaucoup de très-vicieus. Mais en voilà suffisamment sur cette matière pour le moment.

XVII. Celse maintenant cherche à rabaisser ce que nos auteurs ont écrit sur le royaume des cieus. Il ne les cite point, soit qu'il ne les juge pas dignes de figurer ici, soit peut-être qu'il ne les ait pas lus. Que fait-il ? Il produit des passages empruntés aux lettres et au Phèdre de Platon, passages qu'il déclare divins et supérieurs à nos Écritures, qui, selon lui, ne renferment rien de pareil. Citons donc à notre tour quelques passages de nos Écritures, pour les comparer à ceux de Platon, qui, malgré leur mérite, n'ont jamais pu le déterminer à honorer le Créateur de l'univers d'une manière digne d'un philosophe. Car, s'il avait de la piété, pourquoi la souiller et la corrompre par



l'idolâtrie, comme nous l'appelons, ou, selon le langage de la multitude, par le culte des démons ? Dans le psaume **xvii<sup>e</sup>**, il est dit de Dieu, par une locution familière à l'hébreu : « Il s'est choisi une retraite au milieu de la nuit. » Cette parole signifie que, pour connaître dignement Dieu, il y a des mystères cachés et impénétrables, attendu qu'il s'enveloppe de ténèbres vis-à-vis de ceux qui ne peuvent ni le contempler, ni supporter l'éclat de sa connaissance, en partie à cause de l'impureté de leur esprit encore enchaîné à cette chair d'abjection, en partie parce que cet esprit lui-même est trop borné pour comprendre Dieu. Et pour faire voir jusqu'à quel point il est rare et à combien peu d'hommes il a été donné de le connaître, il est rapporté de Moïse, « qu'il s'approcha de la nuée dans laquelle était Dieu. » « Moïse seul s'approchera du Seigneur, » est-il dit encore ; « les autres ne s'en approcheront pas. » Un autre prophète, voulant nous apprendre que quiconque n'a pas cet esprit qui « interroge toutes choses, même les profondeurs de Dieu, » ne peut pénétrer dans l'abîme de la science de Dieu, s'exprime ainsi : « L'abîme des eaux l'enveloppe comme un vêtement. » Il y a plus. Le Verbe de Dieu, notre Sauveur et notre Seigneur, afin de nous révéler toute la grandeur de la connaissance de Dieu, que lui seul possède dans toute son étendue, et qu'il communique dans un degré inférieur à ceux dont le Verbe lui-même éclaire l'intelligence, nous dit : « Personne ne connaît le Fils hormis le Père, et ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils l'a révélé. » Nul, en effet, ne peut connaître dignement le Verbe incréé, le premier né d'entre toutes les créatures, comme le Père qui l'a engendré : nul ne peut connaître le Père comme le Verbe vivant, qui n'est autre chose que sa sagesse et sa vérité. C'est le Verbe lui-même qui écarte ces mystérieuses ténèbres au milieu desquelles le Père a choisi sa demeure. C'est le Verbe lui-même qui découvre l'abîme dont le Père s'enveloppe

comme d'un vêtement, et quand il l'a ainsi manifesté, c'est par lui que le Père est connu par quiconque est digne de le connaître.

XVIII. Voilà quelques témoignages qu'il m'a semblé à propos d'emprunter aux saints personnages qui nous ont montré quelles étaient leurs pensées sur Dieu. J'ai voulu prouver par là que les livres de nos prophètes, pour peu qu'ils rencontrent des lecteurs dont les yeux soient capables de contempler la majesté des Écritures, renferment quelque chose de plus auguste que les écrits de Platon, si admirés par Celse. Voici le passage de Platon rapporté par notre adversaire. « Tout est autour du roi de tout : il est la fin de tout ; il est la cause de toute beauté. Ce qui est du second ordre est autour du principe second, et ce qui est du troisième ordre, autour du troisième principe. L'ame humaine désire avec passion pénétrer ces mystères ; pour y parvenir, elle jette les yeux sur tout ce qui lui ressemble, et elle ne trouve rien qui la satisfasse absolument. Il n'y a dans ce que nous voyons aucune analogie avec ce roi et ces choses dont nous avons parlé. » Je pourrais opposer à ces paroles la description qu'Isaïe nous a faite des séraphins, comme les appelle la langue hébraïque, qui voilent la face et les pieds de Dieu. Je pourrais y joindre ce qu'Ézéchiel a écrit de ceux qu'il nomme les chérubins, sous quelles figures les dépeint le Prophète, et dans quel sens il dit qu'ils portent Dieu. Mais comme toutes ces choses ont été enveloppées d'obscurités et d'allégories, à cause des méchants et des indignes, qui ne peuvent s'élever par l'intelligence jusqu'à la sublimité et à la majesté de la science divine, je n'ai pas cru qu'il fût bon de m'étendre sur cette matière dans cet écrit.

XIX. « Il y a des Chrétiens, poursuit Celse, qui, ayant mal compris la doctrine de Platon, exaltent ce Dieu qui règne au-dessus des cieux, dépassant ainsi et de beaucoup le ciel des Juifs. » On ne voit pas clairement

par ces paroles, s'il veut dire que les Chrétiens vont bien au-delà du Dieu des Juifs, ou simplement au-delà du ciel par lequel jurent les Juifs. Notre dessein n'est pas de justifier ici ceux qui annoncent un autre Dieu que le Dieu des Juifs; nous ne voulons que nous défendre, et prouver que les prophètes des Juifs, c'est-à-dire les nôtres, étant plus anciens que Platon, ne peuvent lui avoir rien emprunté. Ainsi donc ce n'est pas au philosophe de la Grèce que nous avons dérobé cette pensée : « Tout est autour du « roi de tout : il est la fin de tout ; » elle nous a été transmise par les prophètes, qui ont exprimé la même chose d'une manière plus excellente, Jésus et ses disciples ayant fait connaître quelle était l'intention de l'esprit qui parlait par les prophètes, et qui ne différait pas de l'esprit de Jésus-Christ lui-même. Platon, d'ailleurs, n'est pas le premier qui ait parlé d'un lieu plus haut que les cieux. Il y a long-temps que David, voulant marquer la profondeur et l'immensité des connoissances que possède sur Dieu qui-conque s'élève au-dessus des objets sensibles, a dit dans le livre des Psaumes : « Cieux des cieux, louez le Seigneur, « et que les eaux qui sont au-dessus des cieux glorifient « son nom. » Toutefois, je ne nie pas, d'autres l'ont affirmé, que Platon ait appris de quelques Hébreux ce qu'il a écrit dans le Phèdre, et qu'il ait emprunté aux écrits prophétiques dont il a eu connaissance, les paroles suivantes : « Jamais aucun poète n'a encore chanté et ne « chantera dignement le lieu qui est au-dessus des cieux. » J'en dis autant de ce qu'il ajoute un peu plus bas : « Là « réside cette essence véritablement subsistante, dépour- « vue de couleur, sans forme, inaccessible aux sens, per- « ceptible seulement à l'intelligence, unique régulatrice « de l'ame, et auprès de laquelle habite toute espèce de « science. » C'est dans l'étude de ces mêmes oracles prophétiques que notre Paul avait puisé ce désir de tous les moments, par lequel il aspirait aux biens surnaturels placés au-delà des cieux, et pour la conquête desquels il

travaillait avec une activité sans relâche. Voilà pourquoi il s'écrie dans sa seconde épître aux Corinthiens : Les « afflictions si courtes et si légères de la vie présente produiront pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. Aussi nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles ; car les choses visibles sont passagères, tandis que les invisibles sont éternelles. »

XX. On comprend avec une intelligence ordinaire, que, par les *choses visibles*, l'Apôtre entend les objets sensibles, et par les *invisibles*, les objets qui ne sont accessibles qu'à l'esprit. Les *choses du temps* signifient aussi dans son langage les objets sensibles et les visibles, de même que les *choses éternelles* désignent les objets qui sont perceptibles à l'intelligence, mais que l'œil ne voit pas. Voilà donc le spectacle qu'il veut contempler. Soutenu par l'ardeur de ses désirs, il regarde comme légères, ou, pour mieux dire, il compte pour rien toutes les tribulations. Au milieu même de ses adversités et sous le poids de ses travaux, loin d'en être accablé, il trouve son soulagement dans la contemplation de ces biens invisibles, parce que nous avons un grand pontife qui, par la sublimité de sa vertu et de son intelligence, a pénétré les cieux, c'est-à-dire Jésus Fils de Dieu. C'est lui qui a promis à quiconque étudie sérieusement les choses divines et y conforme sa vie, de le conduire lui-même aux choses qui sont au-dessus de ce monde. Il dit, en effet : « Afin que vous soyez là où je vais. » Voilà pourquoi nous avons la ferme confiance qu'après les tribulations et les combats de cette vie, nous nous envolerons au plus haut des cieux, afin qu'abreuvés aux sources qui jaillissent pour la vie éternelle, et désaltérés aux fleuves des connaissances indéfectibles, nous soyons transportés dans les lieux où les eaux qui sont au-dessus des cieux glorifient le nom du Seigneur. Pendant tout le temps que nous le louerons ainsi, loin d'être emportés par le mouvement du ciel, nous serons constamment occupés à contempler les vertus

invisibles de Dieu, que nous ne connaissons plus par ses œuvres et ses créatures, mais que « nous verrons face à face, » suivant le langage d'un disciple véritable de Jésus. Le même Apôtre ajoute : « Lorsque la perfection sera venue, tout ce qui est imparfait sera aboli. »

XXI. Y a-t-il sept cieus ? Le nombre en est-il absolument déterminé ? Les Ecritures, reçues dans les Eglises, ne s'expliquent point là-dessus. Elles se contentent de parler des cieus, soit qu'elles entendent par-là les sphères que les Grecs appellent du nom de planètes, soit qu'elles veuillent signifier quelque chose de plus mystérieux. Celse, il est vrai, prétend que les ames en descendant du ciel à la terre ou en remontant de la terre aux cieus, traversent les planètes. C'est une opinion qu'il emprunte à Platon. Mais Moïse, le plus ancien de nos Prophètes, nous dit, en racontant la vision de Jacob, que, dans un songe envoyé par Dieu, le patriarche aperçut une échelle qui touchait aux cieus, sur l'extrémité de laquelle s'appuyait le Seigneur et par où montaient et descendaient des Anges, soit que sous l'emblème de cette échelle il ait voulu désigner la même chose que Platon, soit qu'il ait eu dessein d'exprimer une merveille plus relevée. Il existe là-dessus un traité de Philon qui mérite d'être lu avec soin et attention par quiconque aime la vérité.

XXII. Puis, Celse voulant faire parade d'érudition dans le discours qu'il a écrit contre nous, rappelle quelques mystères célébrés chez les Perses. « On trouve, dit-il, « quelque chose de semblable dans la doctrine des Perses, « et dans leurs mystères de Mithra. On y représente, par « une figure symbolique, le double mouvement du ciel, « celui des étoiles fixes, celui des astres errants, et le passage des ames à travers ces mêmes astres. Cette figure « symbolique consiste en une échelle très-élevée, garnie « de sept portes et terminée par une huitième. La première est de plomb ; la seconde, d'étain ; la troisième, de cuivre ; la quatrième, de fer ; la cinquième, d'un mé-

« l'ange de métaux ; la sixième, d'argent, et la septième, « d'or. La première est consacrée à Saturne, dont le plomb « figure la lenteur ; la seconde, à Vénus, que rappellent « l'éclat et la flexibilité de l'étain ; la troisième, à Jupiter, « à cause de la solidité du cuivre ; la quatrième, à Mer- « cure, à cause de la ressemblance entre lui et le fer, tous « deux endurcis aux travaux, tous deux utiles au commerce, « tous deux propres à enrichir ; la cinquième, à Mars, à « cause de la variété et du mélange de ses métaux ; la « sixième, qui est d'argent, à la lune ; et enfin la septième, « qui est d'or, au soleil, parce que ces deux derniers mé- « taux rappellent la couleur de la lune et du soleil. »

Après quoi Celse examine pour quelles raisons ces astres ont été ainsi disposés dans un ordre exprimé symboliquement par les noms de telle ou telle matière. A cette théologie des Perses qu'il commente, il joint des réflexions empruntées à la musique. Il va plus loin. Non content de celles-ci, dans le désir d'étaler sa science, il donne encore une autre explication chargée elle-même de considérations musicales. Il m'a semblé que rapporter ici toutes les divagations de notre adversaire, ce serait chose peu raisonnable et me montrer aussi peu sage que lui, lorsque, pour accuser les Juifs et les Chrétiens, il cite hors de propos, non-seulement Platon, mais encore les mystères de Mithra chez les Perses, et l'explication de ces cérémonies. En effet, que les récits des Perses ou des adorateurs de Mithra aient quelque fondement ou non, quand il s'agit de ces rites, que nous importe ? et pourquoi avoir rapporté ou expliqué ces mystères de préférence à tous les autres ? Je ne crois pas que les mystères de Mithra soient en plus grand renom parmi les Grecs que ceux d'Eleusis, ou que ceux qui se célèbrent dans Egine en l'honneur d'Hécate. S'il voulait s'attacher aux mystères des Barbares et à leur interprétation, que ne proposait-il plutôt ou ceux de l'Egypte qui ont de nombreux admirateurs, ou ceux par lesquels les habitants de Cappadoce honorent Diane Comanienne, ou

ceux des Thraces, ou enfin ceux des Romains auxquels se font initier les membres les plus illustres du sénat ? Dirait-il qu'il a jugé inutile de parler de tous ces mystères, parce qu'ils n'ont rien de commun avec les accusations qu'il soulève contre les Juifs et les Chrétiens ? Pourquoi l'exposition des cérémonies de Mithra ne lui a-t-elle pas semblé aussi déplacée ?

XXIII. Quiconque voudra se livrer à des investigations plus profondes sur l'entrée des âmes dans les voies de Dieu, et s'appuyer non point sur la plus obscure de toutes les sectes, comme l'a fait Celse, mais sur l'autorité des livres lus par les Juifs dans leurs synagogues, et admis par les Chrétiens, ou sur l'autorité des livres chrétiens seulement, devra méditer la vision qu'Ezéchiel raconte à la fin de sa prophétie. Là sont décrites les diverses portes qui indiquent les différentes manières dont les âmes divines entrent dans un séjour meilleur. Qu'il lise encore ce que Jean, dans son Apocalypse, a dit de la Cité de Dieu, de la Jérusalem céleste, de ses fondements et de ses portes. Si, enfin, il est capable de connaître ce chemin, désigné par des symboles et conduisant aux choses divines, qu'il médite encore les *Nombres* de Moïse ; qu'il appelle à son aide un guide qui puisse l'initier aux mystères représentés par les campements des enfants d'Israël, et lui expliquer quelle tribu, à cause de sa primauté, occupait la partie orientale, quelle autre regardait le couchant, quelle autre le midi, quelle autre la mer ; quelle autre, enfin, s'étendait vers le septentrion, parce qu'elle était la dernière de toutes. Il découvrira dans cet ouvrage, sur la nature des lieux, des enseignements profonds, qui ne sont nullement à dédaigner et qui ne réclament pas, ainsi que Celse se l'imagine, des auditeurs insensés ou de vils esclaves. De plus il y trouvera des choses curieuses sur la nature des nombres qui y sont rapportés, ainsi que leurs analogies avec chaque tribu. Ce n'est pas ici le moment d'entrer dans cette explication. Que Celse et tous ceux qui lisent son discours, sa-

chent seulement que nulle part dans les Ecritures reconnues pour authentiques et vraiment divines, il n'est question de sept cieux. Qu'ils oublient encore moins que nos Prophètes, que les Apôtres de Jésus, et que le Fils de Dieu lui-même n'ont jamais rien emprunté ni aux Perses ni aux Cabires.

XXIV. Cette digression une fois achevée, Celse déclare que si l'on veut examiner les mystères des Chrétiens et ceux des Perses, pour les comparer les uns avec les autres, et soulever tous les voiles du Christianisme, on verra ainsi en quoi ils diffèrent. Partout où notre adversaire a pu citer les noms des sectes qu'il lui semblait connaître, il n'a pas manqué de le faire : ici, au contraire, où il était plus nécessaire que jamais de nommer, si toutefois il la connaît, la secte qui emploie le symbole qu'il décrit sous le nom de *Diagramme*, il s'est abstenu. Autant que j'en puis juger par ses paroles, je conjecture qu'il a entendu parler vaguement des Ophites, la plus décriée de toutes les sectes, et qu'il lui a emprunté, du moins en partie, la description de cette figure. Comme j'ai toujours été avide de savoir, je suis parvenu à la découvrir, et j'y ai trouvé les misérables visions de ces hommes qui, suivant le témoignage de Paul, « s'insinuent dans les maisons, et entraînent après eux, comme captives, des femmes chargées de péchés, esclaves de mille désirs et apprenant toujours sans jamais arriver à la science de la vérité. » Au reste, ce *diagramme* est tellement dépourvu de vraisemblance, que les femmes les plus crédules et les hommes les plus ignorants, malgré leur penchant à se laisser conduire par les apparences, ne sauraient y ajouter la moindre foi. Moi-même, j'ai parcouru beaucoup de contrées, cherchant toujours ceux qui faisaient profession de savoir quelque chose : je n'ai jamais rencontré personne, cependant, qui enseignât ces prétendus mystères du *diagramme*.

XXV. Voici en quoi consistait cette figure. Elle se composait de dix cercles séparés les uns des autres, mais



réunis par un autre cercle que l'on disait être l'ame de l'univers, et dont le nom était Léviathan. Quel que soit le sens caché sous ce mot, les anciennes Ecritures des Juifs disent que Léviathan fut créé par Dieu comme un jouet. C'est ainsi que nous lisons dans les Psaumes : « Vous avez  
 « tout accompli dans votre sagesse : la terre est remplie  
 « de vos créations. Voilà la grande mer qui s'étend au  
 « loin ; elle sera traversée par les navires ; là se meuvent  
 « des animaux grands et petits, et ce dragon que vous  
 « avez formé pour se jouer dans l'abîme. » Il y avait dans l'hébreu *léviathan* au lieu de *dragon*. Quoique le prophète parle visiblement de Léviathan en mauvaise part, l'impie diagramme ne laisse pas néanmoins d'en faire l'ame universelle. J'ai trouvé dans le même symbole, ce qu'on nomme Béémoth, placé dans le cercle le plus bas. L'inventeur de cette figure sacrilège avait écrit en deux endroits le nom de Léviathan, au centre du cercle et à la circonférence. « Le *diagramme*, ajoute Celse, est partagé  
 « par une épaisse ligne noire, que l'on appelle Géhenne  
 « ou Tartare. » Comme l'Évangile désigne le lieu des supplices par le mot de *géhénne*, l'idée m'est venue de chercher s'il se trouvait, quelque part, dans les anciennes Ecritures, d'autant plus qu'il existe encore dans la langue des Juifs. J'ai découvert que, dans les Ecritures, là où il est question de « la vallée du fils d'Ennom, » le texte hébreu disait indistinctement la vallée d'Ennom ou la Géhenne. En poussant mes recherches plus loin, j'ai vu que la vallée d'Ennom ou la Géhenne, dans laquelle se trouvait Jérusalem elle-même, était tombée en partage à la tribu de Benjamin. Enfin, me demandant à moi-même quelle conclusion il fallait tirer de ce que la Jérusalem céleste et la vallée d'Ennom étaient échues à la tribu de Benjamin, j'y ai trouvé la confirmation de ce que l'on dit sur ce lieu des supplices, où certaines ames doivent se purifier de leurs fautes, suivant ce témoignage : « Voilà que le Seigneur  
 « s'avance tel qu'un feu qui dévore, tel qu'une plante

« qui purifie. Il s'assiera fondant et épurant l'or et l'argent. »

XXVI. C'est donc dans les environs de Jérusalem que subiront leur supplice, ceux qui doivent passer par l'épreuve du creuset, pour avoir ouvert leur ame aux souillures du vice que les livres sacrés désignent figurément par le plomb. Voilà pourquoi l'impiété nous est représentée par Zacharie, assise sur une masse de plomb. Mais il ne convient pas de révéler à tous ce que l'on pourrait dire sur cette matière, qui d'ailleurs n'est pas de mon sujet. Il y a plus : il ne serait pas sans danger de le livrer à l'écriture, puisqu'il suffit au plus grand nombre de savoir que les pécheurs seront châtiés. Ainsi il n'est pas utile que j'insiste davantage là-dessus : il y a tant d'ames que la crainte des supplices éternels retient à peine sur le penchant de la malice et de tous les désordres qu'elle entraîne ! Ni les inventeurs du *diagramme*, ni Celse lui-même n'ont donc su ce qu'était la géhenne. Autrement, les premiers ne vanteraient pas si fort leurs peintures et leurs symboles comme des manifestations de la vérité, et Celse, en écrivant contre les Chrétiens, n'eût pas mêlé à ses accusations des rêveries qui, loin d'appartenir aux Chrétiens, n'ont été débitées que par des sectaires, qui peut-être ont disparu tout-à-fait, ou dont il ne reste du moins qu'un très-petit nombre, bien facile à compter. Les Platoniciens n'ont pas d'intérêt à défendre Epicure et ses dogmes impies : de même, que nous importent les allégations de Celse contre le *diagramme* ? Nous passerons donc sous silence comme vaine et superflue toute son argumentation sur cette matière. Car nous nous élèverions avec bien plus de force que Celse contre ces absurdités, si nous parlions devant des hommes qui y tiennent encore.

XXVII. Après le *diagramme*, il imagine de son propre fonds et sans les avoir reçues de qui que ce soit, d'autres extravagances, qu'il produit sous la forme du dialogue, au sujet de ce que les écrivains ecclésiastiques appellent le

sceau. « Celui qui applique le sceau, suivant lui, se nomme « le Père; celui qui en reçoit l'empreinte, est le plus « jeune et le Fils. Ce dernier répond : Me voilà oint de « l'onction pure qui coule de l'arbre de vie; » blasphème que je n'ai jamais entendu sortir d'aucune bouche, même hérétique. Puis il détermine le nombre des anges dont parlent ceux qui emploient ce sceau. « Il y en a sept, « dit-il, qui se tiennent debout de chaque côté, autour « de l'ame du mourant. Les uns sont des anges de lumière; « les autres sont appelés anges archontiques; leur chef se « nomme le Dieu maudit. » Puis, insistant là-dessus, il s'élève avec raison contre ceux qui osent tenir un pareil langage. Nous aussi nous nous associons à cette légitime indignation, s'il est vrai toutefois qu'il se rencontre des hommes assez hardis pour appeler du nom de *Dieu maudit* le Dieu des Juifs, c'est-à-dire, le Dieu maître de la pluie et du tonnerre, le Dieu qui a fait le monde, le Dieu de Moïse enfin et l'auteur de la création racontée par Moïse. Car Celse, au lieu de s'abandonner ici à un mouvement vertueux, n'a cédé qu'à une pensée perfide, que lui suggère sa haine contre nous, haine absolument indigne d'un philosophe. Qu'a-t-il donc voulu ? Que tous ceux qui ne nous connaîtraient pas, se soulevassent contre nous, à la lecture de son livre, en s'imaginant que c'est nous qui appellons *Dieu maudit* le merveilleux Créateur de ce monde. Par là, ce semble, il a imité les Juifs qui semaient des calomnies contre la religion de Jésus-Christ dès son apparition. A les entendre, les Chrétiens immolaient un enfant au berceau, se distribuaient entre eux sa chair, pour s'en nourrir; puis, voulant accomplir des œuvres de ténèbres, ils éteignaient les flambeaux, et s'abandonnaient avec la première venue à de monstrueuses dissolutions. Quelque absurdes que fussent ces rumeurs, elles ont long-temps trouvé crédit auprès de la multitude qui, étrangère à notre doctrine, se persuadoit que nous étions coupables de ces abominations. Mais que

dis-je? Elles continuent de tromper encore quelques hommes qui, à cause de ces horreurs, évitent jusqu'à un simple entretien avec les Chrétiens.

XXVIII. Voilà, si je ne me trompe, quelle a été l'intention de Celse en affirmant que les Chrétiens appellent le Créateur un *Dieu maudit*. Il a voulu, autant qu'il a été en lui, exciter ses lecteurs à nous exterminer comme les plus impies des hommes. Ensuite, confondant toutes choses, pour expliquer pourquoi le Dieu de la création, racontée par Moïse est appelé maudit, il ajoute : « Ce Dieu est digne, en effet, de malédiction dans la pensée de ceux qui le regardent comme tel, puisqu'il a maudit le serpent, qui le premier apporta aux hommes la connaissance du bien et du mal. » Il a dû savoir que ceux qui, enchérissant sur les fables des Titans et des Géants, adorent le serpent comme ayant donné un bon conseil aux hommes, d'où leur est venu le nom d'Ophites, sont si loin d'être Chrétiens, qu'ils ne sont pas moins ennemis de Jésus que Celse lui-même, et que personne n'est admis dans leur assemblée, avant d'avoir vomi des imprécations contre Jésus. Voyez donc jusqu'où Celse pousse l'inconséquence. Il cite comme Chrétiens, dans ses accusations contre les Chrétiens, des misérables qui ne peuvent entendre prononcer le nom de Jésus, pas même comme d'un sage, ni comme d'un homme dont la vie était pure. Qu'y a-t-il donc de plus extravagant et de plus furieux, je ne dirai pas seulement que ces téméraires qui tirent leur nom du serpent en le proclamant l'auteur de tous les biens, mais que Celse lui-même s'imaginant que les accusations contre les Ophites retombent également sur les Chrétiens? Ce philosophe grec qui avait tant à cœur la sobriété et qui voulut prouver par son exemple, qu'on peut être heureux ici-bas sans rien posséder, prit le surnom de Cynique, je ne l'ignore pas. Mais ces impies vont plus loin. Comme s'ils étaient des serpents eux-mêmes et non des hommes qui ont une horreur naturelle pour ce reptile, ils se font gloire d'em-

prunter leur nom d'Ophites à un animal qui est l'ennemi le plus déclaré des mortels, et ils élèvent jusqu'au ciel un certain Euphrate auteur de cette sacrilège doctrine.

XXIX. Celse, poursuivant ses investives contre ceux qui affirment que le Dieu de Moïse et de la loi écrite par lui est un Dieu maudit, et mettant ces blasphèmes sur le compte des Chrétiens, afin de mieux nous insulter, s'écrie : « Que peut-il y avoir de plus insensé et de plus furieux que « cette sagesse extravagante ? Car, dis-moi, que trouves-  
« tu à reprendre dans le législateur des Juifs ? D'où  
» vient alors que tu t'appropries par des types et des sym-  
« boles, pour parler ici ton langage, et la création du  
« monde qui est son œuvre, et la loi des Juifs qui est  
« émanée de lui ? O misérable impie, ce *démourgue*, c'est-  
« à-dire ce créateur de l'univers qui avait promis aux  
« Juifs que leur race se multiplierait jusqu'aux extrémités  
« de la terre, celui qui leur avait annoncé qu'il les res-  
« susciterait d'entre les morts avec la même chair et le  
« même sang, celui enfin qui inspirait leurs prophètes,  
« tu es contraint de le glorifier malgré toi, tandis que,  
« d'autre part, tu le poursuis de tes outrages. Ce n'est pas  
« tout. Lorsque les Juifs te pressent, tu fais profession  
« d'adorer le même Dieu que les Juifs. Mais Jésus, ton  
« maître, établit-il des lois en contradiction avec celles  
« de Moïse ? aussitôt tu cherches un Dieu différent de  
« celui-ci. » Ici encore, Celse, en digne philosophe, cal-  
lomme visiblement les Chrétiens, là où il déclare « que  
« s'ils se sentent pressés par les Juifs, ils font profession  
« d'adorer le même Dieu que les Juifs, mais que si Jésus  
« établit des lois en contradiction avec celles de Moïse, ils  
« cherchent un Dieu différent du Père. » Mensonge ma-  
nifeste ! car dans nos discussions avec les Juifs, ou dans  
nos conférences entre Chrétiens, jamais nous ne recon-  
naissons qu'un seul et même Dieu, celui qu'adoraient  
autrefois les Juifs et qu'ils adorent encore ouvertement. Il  
n'est donc pas vrai que nous ayons de lui des sentiments

impies. Nous ne disons pas davantage que Dieu nous ressuscitera d'entre les morts avec la même chair et le même sang, ainsi que nous l'avons établi plus haut. Car ce corps animal, semé dans la corruption, l'ignominie et l'infirmité, ne ressuscitera pas dans l'état où il a été semé. Mais nous nous bornons là-dessus à ce que nous avons dit précédemment.

XXX. Celse après cela revient à ses principaux démons qui sont au nombre de sept, démons tout-à-fait inconnus des Chrétiens, et empruntés, j'imagine, à la secte des Ophites. En effet, dans le diagramme que j'ai acheté pour mieux connaître ces hérétiques, je trouve ces démons rangés dans le même ordre que celui de Celse. Suivant lui, le premier de ces démons a la forme d'un lion; il supprime le nom que lui ont donné ces impies. Mais j'ai appris moi-même par cet abominable *diagramme* que ce démon à forme de lion s'appelle Michel, nom que nos livres sacrés donnent à un ange fidèle du Créateur. Celui qui est le second dans Celse et qu'il appelle le taureau, le *diagramme* le nomme Suriel, également avec une forme de taureau. Le troisième est un amphibie, d'après le témoignage de Celse, et pousse d'horribles sifflements : ce même démon a la forme d'un serpent, et se nomme Raphaël dans le *diagramme*. Celse affirme que le quatrième a la forme d'un aigle : même affirmation dans le *diagramme* qui le nomme Gabriel. Le cinquième se montre sous la forme d'un ours, s'il en faut croire Celse : nous retrouvons le même ours dans le *diagramme* avec le nom de Thautabaoth. Selon Celse, le sixième a la forme d'un chien : le *diagramme* l'appelle Erathaoth. Le septième enfin, rappelle la forme d'un âne suivant Celse, et porte le nom de Taphabaoth ou d'Onoël : j'ai vu le même démon apparaître dans le *diagramme* sous la forme d'un âne, sauf qu'il s'appelle Thartaraoth ou Onoël. Nous avons cru devoir entrer minutieusement dans tous ces détails, afin que l'on ne nous soupçonnât point d'ignorer des choses que Celse se

vante de connaître. Il y a mieux. Nous prouverons par là que nous avons étudié plus à fond que lui cette doctrine, tout Chrétiens que nous sommes, non pas comme faisant partie de nos croyances, mais comme les rêveries d'hommes étrangers au salut, qui ne voient dans Jésus, ni un Sauveur, ni un Dieu, ni un docteur, ni le Fils de Dieu.

XXXI. Voulez-vous savoir maintenant quels artifices ces imposteurs ont employés, quoique sans succès, pour attirer à leur doctrine des partisans, sous prétexte qu'elle renferme de grands mystères? Ecoutez la formule qu'ils imposent à leurs adeptes, lorsqu'ils ont franchi ce qu'ils appellent « le rempart de la malice, » c'est-à-dire les portes confiées à la garde des sept anges principaux : « Salut au « roi uniforme, bandeau de l'aveuglement, oubli et im-  
« prévoyance, première puissance conservée par l'esprit  
« et par la sagesse de la Providence, qui m'envoie ici purifié  
« et faisant déjà partie de la lumière du Père et du Fils.  
« Que la grâce soit avec moi, oui, Père, qu'elle soit avec  
« moi. » Voilà quel est le fondement de leur Ogdoadé, selon eux. Ensuite, après que l'initié est parvenu auprès de celui qu'ils appellent Jaldabaoth, on lui enseigne ces paroles : « A toi, premier et septième, né pour commander  
« avec assurance, souveraine raison de la pure intelli-  
« gence, œuvre parfaite accomplie par le Père et le Fils!  
« Je t'offre le symbole de la vie, marqué de ce caractère,  
« et ouvrant la porte que tu as fermée au monde sous ton  
« règne, je traverse encore en liberté ton empire. Que la  
« grâce soit avec moi, oui, Père, qu'elle soit avec moi. » Ils affirment au reste que cet ange à forme de lion éprouve une grande sympathie pour l'astre de Saturne. Maintenant que le néophyte passe de Jaldabaoth à Jao, il priera ainsi : « O toi, qui présides aux mystères secrets du Père  
« et du Fils, et qui te montres la nuit, second Jao, pre-  
« mier maître de la mort, portion de l'essence qui ne con-  
« naît pas de souillure, après t'avoir offert ma barbe  
« en guise de symbole, je traverse promptement ton

« empire. Tu as revêtu d'une vigueur nouvelle celui qui  
 « est né de toi par la vertu de la parole vivante. Que la  
 « grâce soit avec moi ; oui, Père, que la grâce soit avec  
 « moi. » De là il faut aller à Sabaoth, à qui l'on doit dire,  
 suivant eux : « Prince de la cinquième puissance, formi-  
 « dable Sabaoth, premier héraut de la loi imposée par  
 « toi aux créatures que la grâce a délivrées par la vertu  
 « irrésistible du nombre cinq, reçois-moi sous ta loi, en  
 « voyant intact ce symbole de ton art que je conserve  
 « dans l'empreinte de ton image, c'est-à-dire ce corps  
 « délivré par le nombre cinq. Que la grâce soit avec  
 « moi ; oui, Père, qu'elle soit avec moi. » Puis, on se tourne  
 vers Astaphée. Voici comme ils veulent qu'on lui parle :  
 « Prince de la troisième porte, Astaphée, régulateur du  
 « premier principe de l'eau, reçois-moi comme l'un  
 « de tes initiés, en me voyant purifié par l'esprit de la  
 « vierge, toi dont l'œil pénètre la substance du monde.  
 « Que la grâce soit avec moi ; oui, Père, que la grâce  
 « soit avec moi. » On va ensuite vers Eloé. On doit lui  
 dire : « Prince de la seconde porte, Éloé, reçois-moi,  
 « en me voyant t'apporter le symbole de ta mère, c'est-  
 « à-dire la grâce cachée dans les vertus des Puissances.  
 « Que la grâce soit avec moi ; oui, Père, que la grâce soit  
 « avec moi. » Enfin, il faut aborder, avec cette prière,  
 le dernier de tous, qui se nomme Horée : « Toi, qui,  
 « pour avoir franchi intrépidement le rempart de feu, as  
 « reçu le gouvernement de la première porte, Horée,  
 « reçois-moi en voyant le symbole de ta puissance, em-  
 « preint dans la figure de l'arbre de vie, et dans cette  
 « image qui représente l'innocence. Que la grâce, Père,  
 « oui, que la grâce soit avec moi. »

XXXII. L'érudition de Celse, dont on vante l'immense variété, ou plutôt sa curiosité vaine et frivole m'a entraîné malgré moi dans tous ces détails. J'ai voulu montrer à ceux qui liront ses attaques et ma réponse, que je ne suis pas étranger aux sciences dont Celse tire tant de vanité, et dont il



se sert pour calomnier les Chrétiens, qui les ignorent et les méprisent. Quant à moi, j'ai été bien aise de les étudier et d'en dire un mot, afin que les imposteurs qui se glorifient de posséder des connaissances que nous n'avons pas, ne réussissent plus à séduire par leurs forfanteries ceux qui se laissent prendre aux paroles et aux apparences. J'aurais pu en ajouter davantage pour convaincre tous les esprits que la doctrine de ces fourbes ne nous est pas inconnue, mais que nous avons en horreur ces dogmes, comme choses impies, étrangères, et n'ayant rien de commun avec la foi véritable des Chrétiens, que nous confessons jusqu'à mourir pour elle. Il faut remarquer cependant que les auteurs de ces rêveries, aussi peu versés dans les secrets de la magie que dans la science des saintes Écritures, mêlèrent et confondirent toutes choses. Ils empruntèrent à la magie leur Jaldabaoth, leur Astaphée et leur Horée. Ils prirent aux Écritures hébraïques celui que les Juifs appellent Jao ou Ja, ainsi que leur Sabaoth, Adonée et Éloé, tous noms qui, dérobés aux Livres saints, désignent un seul et même Dieu. Mais ces ennemis de la divinité, ne comprenant pas cette vérité, ainsi qu'ils en conviennent eux-mêmes, se sont imaginé que Jao différait de Sabaoth, Adonée de celui que les Écritures appellent Adonāi, et Éloé de celui que les prophètes appellent en hébreu Éloïm.

XXXIII. Après quoi Celse nous débite d'autres fables. « Il est des hommes qui, se transformant en ces démons « supérieurs, s'appellent alors, les uns lions, les autres « taureaux; ceux-ci dragons, ceux-là aigles, ours ou « chiens. » J'ai trouvé aussi dans le *diagramme* ce que Celse appelle la figure carrée, et les rêveries de ces insensés sur les portes du paradis. Une épée flamboyante y était peinte comme le diamètre d'un cercle de flamme, et semblait veiller auprès de l'arbre de la science et de la vie, pour en interdire l'accès. Toutefois, Celse n'a pas voulu ou n'a pas pu nous faire connaître les prières que

les inventeurs de ces fictions sacrilèges prescrivent de réciter devant chacune de ces portes. Pour nous, nous les avons rapportées, afin de montrer à Celse et à quiconque le lirait que nous avons interrogé à fond ces rites abominables, comme une doctrine qui n'a rien de commun avec le culte que les Chrétiens rendent à Dieu.

XXXIV. Après avoir exposé ce qui précède, et nous avoir contraint d'aller plus loin que lui, Celse poursuit en ces termes : « Ils entassent encore l'une sur l'autre des « prédictions prophétiques, des cercles enfermés dans des « cercles, des ruisseaux de l'Église terrestre et de la cir- « concision, une vertu qui émane d'une certaine vierge, « qu'ils appellent Pruniqué; une ame vivante, un ciel im- « molé pour qu'il vive, une terre que l'on égorge avec l'épée, « je ne sais quels hommes auxquels on arrache la vie pour « qu'ils la retrouvent; une mort qui doit disparaître du « monde, aussitôt que le péché du monde sera détruit; « une descente étroite et nouvelle, et des portes qui s'ou- « vrent d'elles-mêmes. Partout il n'est question que du « bois de la vie et de la résurrection de la chair par la « vertu de ce bois, sans doute j'imagine, parce que leur « maître était charpentier et mourut cloué sur un gibet. « Supposez-le jeté du haut d'une roche, ou précipité dans « un gouffre, ou étranglé avec un lacet; supposez-le « exerçant le métier de corroyeur, de maçon ou de serru- « rier, ils placeraient en idée au-dessus des cieux une roche « de la vie, un gouffre de la résurrection, un lacet de « l'immortalité, une pierre de la béatitude, un fer de la « charité, ou un cuir de la sainteté. En vérité, quelle « est la vieille femme qui ne rougit d'endormir un enfant « au berceau avec de pareilles sornettes? » Celse paraît ici confondre des choses qu'il n'a pas bien comprises. Il a entendu parler confusément, j'imagine, de je ne sais quelle hérésie; puis, sans avoir démêlé quel en était le fond et le but, il s'est mis à parler au hasard, afin de passer pour profondément instruit de la doctrine des Chré-

tiens auprès de ceux qui ne connaissent ni cette hérésie, ni la foi véritable. Les paroles que je viens de rapporter le témoignent assez.

XXXV. D'abord, à nous il appartient d'invoquer l'*autorité des prophètes*, puisque nous démontrons par là, tantôt que Jésus est le Christ prédit par eux, tantôt que les choses racontées par les Évangiles se sont accomplies dans sa personne. Quant « *aux ceroles enfermés dans des cercles*, » Celse les a empruntés apparemment à cette hérésie qui réunit les cercles des sept puissances dans un autre cercle, qu'elle appelle *ame universelle* ou *Léviathan*. Peut-être aussi n'est-ce là qu'une fausse interprétation de ce passage de l'Écclésiaste où il est dit : « La marche de l'esprit est circulaire, et il revient dans les cercles qu'il a parcourus. » Ses *ruisseaux de l'Église terrestre* et de *la circoncision* proviennent, si je ne me trompe, de ce qu'affirment quelques-uns, savoir : que cette Église de la terre émane de l'Église céleste, unie à un éon supérieur, et que la circoncision légale est le symbole d'une certaine circoncision par laquelle les hommes se purifient là-haut dans un séjour particulier. *Pruniqué* est celle que les Valentiniens appellent *sagesse* ou *sophia* dans les rêveries de leur *sagesse* extravagante. Elle était figurée, ajoutent-ils, par la femme de l'Évangile, affligée d'une perte de sang pendant douze années. Celse, dénaturant ce qu'il en avait ouï dire, et confondant à la fois toutes les opinions des Grecs, des barbares et des hérétiques, en a fait la vertu qui émane de la vierge *Pruniqué*. Son *ame vivante* est probablement quelque expression mystérieuse dérobée aux Valentiniens, désignant ainsi la personne du Demiurge ou du *Créateur animal*, comme ils l'appellent. Peut-être même a-t-il emprunté ce mot à ceux qui caractérisent par là, non sans justesse, la différence de l'ame qui est morte dans le pécheur d'avec celle qui est vivante dans l'élu. Quant à son *ciel immolé*, à sa *terre égorgée par le glaive*, à ses

hommes que l'on tue pour leur donner la vie, j'ignore entièrement ce qu'il a voulu dire. Je croirais volontiers que Celse a tiré tout cela de son propre fonds.

XXXVI. A l'égard de ce qu'il ajoute que, « la mort « doit disparaître du monde aussitôt que le péché du « monde sera détruit, » nous pourrions tenir le même langage pour expliquer ce passage de l'Apôtre : « Après « qu'il aura mis sous ses pieds tous ses ennemis, la mort « sera le dernier ennemi détruit. » Voilà pourquoi il a été dit encore : « Après que ce corps de mort aura été « revêtu d'incorruptibilité, alors s'accomplira cette parole « de l'Écriture : « La mort a été absorbée dans la vic- « toire. » *Sa descente étroite et nouvelle* a été imaginée sans doute par ceux qui croient que l'ame va successivement animer des corps différents. *Les portes qui s'ouvrent d'elles-mêmes* sont dues vraisemblablement à ceux qui ont voulu expliquer ce passage : « Ouvrez-moi les portes « de la justice, pour que j'y entre et que je célèbre les « louanges du Seigneur. Voilà la porte du Seigneur ; c'est « là que les justes entreront. » Même langage dans le psaume neuvième : « Vous qui m'avez retiré des portes « de la mort, afin que j'annonce votre gloire aux portes « de la fille de Sion. » Par les portes de la mort l'Écriture entend les péchés qui conduisent à la perte, tandis que par les portes de Sion elle entend les bonnes œuvres ; de là il est visible que les portes de la justice sont les mêmes que celles de la vertu, qui s'ouvrent d'elles-mêmes pour quiconque s'applique à l'exercice de la vertu. Quant à l'*arbre de vie*, il serait plus à propos d'en parler dans une dissertation sur le paradis de la Genèse, planté par la main de Dieu. Pour ce qui concerne la *résurrection*, Celse l'a déjà poursuivie plus d'une fois de ses moqueries, faute de la bien comprendre ; mais peu satisfait de ses insultes, il ajoute que nous prêchons « une résurrection « de la chair s'opérant par le bois. » Il abuse, j'imagine, de ces expressions figurées : « C'est par le bois que la

« mort est venue, c'est aussi par le bois que vient la vie ;  
 « et comme tous meurent par Adam, tous revivront aussi  
 « par Jésus-Christ. » Puis se raillant de ce bois, il l'attaque par une double plaisanterie, en affirmant que « nous  
 « le tenons pour sacré, soit parce que notre maître a été  
 « suspendu au gibet, soit parce qu'il a été charpentier. » Mais il ne s'aperçoit pas d'abord qu'il est question du *bois de la vie* dans les livres de Moïse, et ensuite que nulle part les Évangiles admis par l'Église, ne disent que Jésus-Christ ait été charpentier.

XXXVII. Puis, s'imaginant que c'est pour expliquer par des allégories le mystère de la croix, que nous avons inventé ce *bois de la vie*, Celse en parle conformément à son opinion erronée. « Supposez-le jeté du haut d'une  
 « roche, dit-il, ou précipité dans un gouffre, ou étranglé  
 « avec un lacet, ils placeront, en idée, au-dessus des  
 « cieux, une roche de la vie, un gouffre de la résurrection, et un lacet de l'immortalité. » Et ailleurs : « S'ils  
 « ont rêvé *ce bois de vie*, uniquement parce qu'il était  
 « charpentier, il s'ensuit que si leur maître avait été  
 « corroyeur, maçon ou serrurier, ils nous étourdiraient  
 « avec le cuir de la sainteté, la pierre de la béatitude ou  
 « le fer de la charité. » Mais qui ne reconnaît ici toute la faiblesse des calomnies d'un adversaire qui prodigue l'insulte à des hommes qu'il avait promis de détromper et de convertir ? A ces invectives il ajoute des choses fort appropriées à ceux qui imaginent des anges principaux à formes de lion ou de dragon et à têtes d'âne, ou mille autres chimères pareilles, mais qui ne conviennent nullement aux enfants de l'Église. Il a raison, en effet, quand il dit qu'une vieille femme, fût-elle ivre, aurait honte d'endormir un enfant au berceau avec des sornettes semblables à celles qu'ont inventées tous ces créateurs de monstres à *têtes d'âne*, et qu'ils vont débiter à chaque porte, comme autant de harangues. Il n'en va pas de même des enseignements de l'Église ; mais Celse les ignore,

et peu de personnes parviennent à les bien comprendre. La connaissance en est réservée à ceux qui, selon le précepte de Jésus-Christ, ont consacré leur vie entière à la méditation des Écritures, et se sont appliqués à en saisir le sens avec plus d'ardeur que les philosophes de la Grèce n'ont travaillé à conquérir je ne sais quelle doctrine qu'ils appellent la science.

XXXVIII. Notre généreux adversaire ne s'est pas borné à nous opposer son diagramme. Pour grossir ses accusations contre nous, il a entremêlé à cette figure symbolique avec laquelle nous n'avons rien de commun, d'autres allégations qu'il a empruntées à ces mêmes hérétiques, mais sous un nom différent. « Voici, dit-il, qui n'est « pas la moindre de leurs merveilles. Parmi les cercles les « plus élevés qui sont au-dessus des cieus, sont tracés des « caractères mystérieux dont ils vous donnent l'explica- « tion, et surtout ces deux mots *supérieur* et *inférieur* : « le premier désigne le Père, et le second le Fils. » J'ai vu, en effet, dans le diagramme un grand et un petit cercle, sur le diamètre desquels étaient inscrits ces mots : « *le* « *Père et le Fils.* » De plus, entre le grand cercle dans lequel était tracé le plus petit, et un autre cercle formé de deux, l'un jaune et extérieur, l'autre bleu et intérieur, était peinte une espèce de barrière en forme de hache. Au-dessus on apercevait un petit cercle, contigu au plus grand des deux cercles et portant cette inscription : CHARITÉ. Au-dessous, on en voyait un autre qui touchait encore le même cercle, on y lisait : VIE. Dans le second cercle, où se croisaient plusieurs lignes et renfermant deux autres cercles ainsi qu'un rhomboïde, on voyait écrit : PROVIDENCE DE LA SAGESSE, et au point commun où tous ces cercles se coupaient : NATURE DE LA SAGESSE. Au-dessus de la ligne d'intersection était un autre cercle avec le mot SCIENCE, et au-dessous un autre cercle encore avec le mot INTELLIGENCE. Nous nous sommes étendu là-dessus en répondant aux attaques de Celse, afin de prouver à tous

..

ceux entre les mains de qui elles tomberaient, que tout en condamnant cette doctrine, nous la connaissons mieux que lui, parce que nous l'avons étudiée ailleurs que dans de vaines rumeurs. Les hommes qui se glorifient de pareilles chimères, font-ils aussi profession de quelque art magique, ou bien est-ce là le fond de leur doctrine? Je ne l'affirmerai pas, car je n'ai rien découvert à cet égard. A Celse, déjà convaincu de mensonge et de calomnies absurdes en plusieurs rencontres, de nous apprendre s'il ment encore dans cette circonstance, ou bien si, comme il l'a consigné dans son ouvrage, il a trouvé en effet quelque chose de semblable chez les sectaires étrangers à notre foi.

XXXIX. Après quoi, parlant des magiciens qui, dans leurs enchantements, évoquent les démons avec des noms barbares, il les compare à ceux qui cherchent à éblouir par le prestige des mots une multitude qui ne sait pas que les mêmes choses s'appellent d'un nom différent chez les Grecs et chez les barbares. A ce propos, il cite ce passage d'Hérodote : « Les Scythes appellent Apollon du nom « de Gongosyrus; Neptune devient Thagimasade; Vénus « est changée en Argympasa; Vesta est la même que « Tabiti. » Ceux qui sont versés dans ces matières examineront si Celse, d'accord avec Hérodote, ne s'éloigne pas encore ici de la vérité; car les Scythes ignorent si leurs prétendues divinités sont les mêmes que celles des Grecs. Quelle probabilité y a-t-il, en effet, que Gongosyrus soit le nom d'Apollon chez les Scythes? Je ne crois pas que de Gongosyrus, traduit en langue grecque, on puisse tirer l'étymologie d'Apollon, ou qu'Apollon transporté dans l'idiome de la Scythie, signifie la même chose que Gongosyrus. Je n'irai pas plus loin sur les autres divinités. Car les Grecs ont cédé à d'autres raisons et à d'autres analogies que les Scythes, dans la consécration de leurs dieux. J'en dis autant des Indiens, des Ethiopiens, des Africains, et de tous les peuples qui, s'écartant de la première et légitime notion du Créateur, ont imposé des noms à leurs

dieux, en ne consultant que leurs caprices. Mais nous avons déjà développé cette matière avec quelque étendue, quand nous avons prouvé que Jupiter n'était pas le même que Sabaoth, en ajoutant sur la diversité des langues quelques réflexions empruntées aux saintes Écritures. Je laisse donc volontiers de côté ce sujet, où d'ailleurs je ne pourrais suivre Celse sans revenir sur ce que j'ai déjà dit. Ensuite il nous ressasse encore une fois des opérations magiques, qu'il n'attribue à personne néanmoins, soit parce qu'il n'y a personne qui exerce la magie dans une religion telle que celle qu'il attaque, soit parce qu'il désigne ceux qui usent ordinairement de cet artifice devant les âmes simples, pour leur persuader qu'ils sont investis d'une vertu divine. « Qu'est-il besoin, dit-il, de nommer « ici tous ceux qui ont enseigné à détourner les fléaux et « les malheurs par des expiations, des enchantements et « des paroles consacrées; à tracer des images ou des « figures de démons; à se munir de divers préservatifs « que fournissent les vêtements, les nombres, les pierres, « les plantes, leurs racines, ou toute autre chose sem- « blable? » Le bon sens ne veut pas que nous nous défendions contre un crime dont le plus léger soupçon ne saurait même nous atteindre.

XL. Dans tout ce que Celse ajoute, je crois entendre ces ennemis acharnés du Christianisme qui affirment devant ceux qui ne nous connaissent pas, qu'ils ont surpris les Chrétiens dévorant la chair d'un enfant au berceau, et se livrant à de monstrueuses dissolutions. Comme la voix publique a démenti ces accusations, reconnues calomnieuses même par ceux qui sont le plus étrangers à notre foi, il ne serait pas plus difficile de convaincre ici notre adversaire de mensonge, quand il déclare « avoir vu « parmi les prêtres de notre religion des livres en langue « barbare, renfermant des noms de démons et des opérations magiques. Ces mêmes prêtres, ajoute-t-il immédiatement, se vantent de ne rien pouvoir que pour la perte



« des hommes. » Plût à Dieu que toutes les accusations de Celse ressemblaient à celle-ci ! Le plus grand nombre reconnaîtrait par sa propre expérience que ce sont là des mensonges sans fondement, puisque, tout en vivant au milieu des Chrétiens, ils n'ont jamais rien entendu dire de pareil.

XLI. Après quoi oubliant, pour ainsi dire, que son but est d'attaquer les Chrétiens : « J'ai ouï dire, poursuit-il, « à un certain Denys, Égyptien d'origine et musicien de « profession, que la magie exerce son pouvoir sur les « ignorants et les hommes de mœurs corrompues, mais « qu'elle est impuissante contre les philosophes qui ont « embrassé le régime de la vertu. » Si j'avais à raisonner ici sur la magie, je pourrais ajouter beaucoup de choses à ce que j'ai déjà dit plus haut ; mais il vaut mieux n'insister que sur ce qui touche de plus près à l'affirmation de Celse. Quiconque voudra savoir si la magie est impuissante ou non contre les philosophes, n'a qu'à lire les choses mémorables d'Apollonius de Tyane, magicien et philosophe lui-même. Méragène, qui publia ces aventures, quoique philosophe et entièrement étranger au Christianisme, rapporte néanmoins dans cet écrit, que plusieurs philosophes qui n'étaient pas sans réputation, se laissant éblouir par les fascinations d'Apollonius, vinrent le trouver comme un enchanteur. Il cite entre autres, si je ne me trompe, Euphrate et un disciple d'Épicure. Quant à nous, nous affirmons, et cela d'après notre expérience personnelle, que ceux-là n'ont rien à craindre ni de la magie ni des démons, qui, fidèles observateurs de la Religion chrétienne, adorent le Dieu de l'univers par Jésus-Christ, règlent leur vie sur les préceptes de son Évangile, et le prient le jour et la nuit avec persévérance et comme il convient. Car c'est une vérité reconnue que « l'ange du Seigneur campe au- « tour de ceux qui craignent le Tout-Puissant, et qu'il « les délivrera de tout mal. » Il est dit en outre, des anges qui veillent dans l'Église au salut de ses enfants, qu'ils « voient la face du Père qui est dans les cieux, » n'importe

ce qu'il faille entendre par cette *face* et par cette *vue*.

XLII. Voici maintenant des accusations que Celse puise à une autre source. « Ils embrassent, dit-il, en parlant « de nous, des erreurs pleines d'impiété, qu'il faut attri- « buer à la profonde ignorance où ils sont des énigmes « divines. A les entendre, Dieu aurait un ennemi qu'ils « nomment le diable, et en hébreu, Satan. Il n'appartient « qu'à la faiblesse des mortels, ou plutôt c'est un sacri- « lège, d'affirmer que le Dieu suprême est entravé par un « rival dans le bien qu'il veut faire aux hommes : le Fils « de Dieu est donc vaincu par le diable. Par les tribula- « tions qu'il en éprouve, il nous apprend à mépriser les « maux que celui-ci nous suscite à nous-mêmes. Voilà pour- « quoi il nous avertit que Satan doit paraître à son tour « dans le monde, qu'il y opérera de grandes et surpre- « nantes merveilles, et qu'il usurpera la gloire de Dieu ; « mais que quiconque veut repousser l'ennemi devra se « tenir en garde contre ses prodiges, et ne croire qu'à lui « seul. A ces paroles il est facile de reconnaître un impos- « teur qui prend d'avance toutes les précautions pour dis- « créditer ceux qui voudraient prêcher une autre doctrine « et attirer à eux la multitude. » Puis essayant d'indiquer ces énigmes divines auxquelles nous avons puisé, mais en les défigurant, ce que nous disons de Satan, Celse ajoute : « Les anciens ont parlé en termes obscurs et voilés d'une « guerre divine. De ce nombre est Héraclite, qui s'ex- « prime ainsi : *S'il faut soutenir qu'il existe une lutte et « une antipathie entre tous les éléments, et que de cette « discorde résulte l'harmonie universelle, etc.* Phérécide, « bien plus ancien qu'Héraclite, met en présence, dans « une fable ingénieuse, deux armées ennemies dont l'une « a pour chef Saturne, et l'autre Ophionée. Il raconte « leurs défis, leurs combats et leurs traités réciproques, « en vertu desquels celui des deux partis qui tomberait le « premier dans l'océan, s'avouerait pour vaincu, tandis « que celui qui aurait précipité son ennemi resterait maître

« des cieux comme gage de sa victoire. C'est dans le même  
 « sens, ajoute-t-il, qu'il faut prendre la guerre que les  
 « Titans et les Géants firent aux dieux, et les fables des  
 « Égyptiens sur Tiphon, Horus et Osiris. » Celse donc,  
 après avoir rapporté toutes ces choses, sans expliquer ni le  
 sens sublime qu'elles cachent, ni comment nous les avons  
 mal comprises, poursuit ses invectives contre nous : « Ce  
 « ne sont pas là, dit-il, de vaines fictions semblables à  
 « leurs rêveries sur le diable, ou bien (et ici Celse a dit  
 « plus vrai) sur l'imposteur qui enseigne une doctrine  
 « différente. » Il lui semble qu'Homère a parlé dans le  
 même sens qu'Héraclite et Phérécide, ces auteurs de la  
 fable symbolique et mystérieuse des Titans et des Géants,  
 soit lorsque le poète nous représente Vulcain disant à Ju-  
 non : « Déjà une première fois, quand je voulus vous  
 « défendre, Jupiter me saisit par le pied et me préci-  
 « pita du seuil divin, » soit lorsqu'il met ces mots dans  
 la bouche de Jupiter menaçant Junon : « Eh ! ne te  
 « souvient-il pas que jadis je t'attachai à la vouîte de  
 « l'Olympe, les pieds chargés de deux lourdes enclumes  
 « et les mains liées avec une chaîne d'or qu'aucun effort  
 « n'aurait pu rompre ? Suspendue dans les airs, les dieux  
 « en vain s'unirent en frémissant pour te délivrer. Qui-  
 « conque d'entre eux osa le tenter, précipité par moi du  
 « seuil éternel, tomba sur la terre sans haleine et sans  
 « vie. » Écoutons maintenant l'interprétation de Celse :  
 « Ces paroles de Jupiter à Junon, dit-il, sont le discours  
 « que Dieu tient à la matière. Il signifie, d'une part, que  
 « la matière, confuse et désordonnée dans l'origine, fut  
 « asservie à certaines lois et embellie par Dieu ; de l'autre,  
 « que tous les démons qui cherchaient à en troubler l'har-  
 « monie furent chassés et précipités dans les lieux infé-  
 « rieurs, en punition de leur crime. » « Phérécide, ajoute  
 « Celse, donnait aux vers d'Homère le même sens, lors-  
 « qu'il disait : Au-dessous de cette partie de la terre s'é-  
 « tend la région du Tartare. Elle est gardée par les Har-

« pies et la Tempête, filles de Borée ; c'est là que Jupiter  
 « précipite les dieux lorsque l'un d'entr'eux se révolte. »  
 Même sens allégorique « dans le voile de Minerve, que  
 « l'on exposait aux regards de la multitude dans les Pana-  
 « thénées des Grecs. Il figure un démon exempt de toute  
 « souillure et né sans mère, qui enchaîne l'audace des  
 « enfants de la terre. » Après avoir ainsi applaudi à toutes  
 les fictions de la Grèce, notre adversaire finit par accuser  
 nos mystères en ces termes : « Que le Fils de Dieu soit  
 « insulté par le diable, et nous enseigne par sa patience  
 « à supporter comme lui les maux qu'il nous suscite, qu'y  
 « a-t-il de plus ridicule ? Il valait mieux, si je ne me  
 « trompe, châtier le calomniateur, que d'adresser des me-  
 « naces aux hommes que trompent ses calomnies. »

XLIII. Examinez, je vous prie, si celui qui nous accuse  
 de tomber dans des erreurs pleines d'impiété et de nous  
 éloigner du sens des symboles divins, ne tombe pas lui-  
 même dans une erreur manifeste. En effet, il ne s'aper-  
 çoit pas que le dogme de cet esprit malfaisant qui a été  
 précipité du ciel, est consigné dans les écrits de Moïse,  
 de beaucoup antérieurs, non-seulement à Héraclite et à  
 Phérécide, mais à Homère lui-même. Le serpent de Moïse,  
 auquel Phérécide a visiblement emprunté son Ophionée,  
 nous désigne quelque chose de semblable, puisqu'après  
 avoir trompé la femme en lui promettant la divinité et  
 une condition meilleure, séduction que partagea Adam  
 lui-même, ainsi qu'il nous est raconté, il fut cause que  
 l'homme a été chassé du paradis de Dieu. Qu'est-ce encore  
 que cet *exterminateur* dont il est parlé dans l'Exode de  
 Moïse, sinon cet ennemi des hommes, acharné à la perte de  
 ceux qui aiment mieux l'écouter que de résister à sa malice  
 et de lutter contre lui ? N'est-ce pas lui encore que figure  
 le bouc émissaire du Lévitique, appelé Azazel en langue  
 hébraïque, et destiné à être chassé dans le désert, en ex-  
 piation des péchés du peuple, victime dévouée à qui le  
 sort ne réservait que ce partage ? Tous ceux, en effet, qui,

par leur perversité, appartiennent à cet esprit malfaisant, étant opposés à l'héritage de Dieu, sont relégués loin de lui. Ne sont-ils pas également ses fils, ceux que le livre des Juges nomme les enfants de Bélial, à cause de leur iniquité ? Mais il y a plus. Dans le livre de Job, antérieur à Moïse lui-même, nous lisons que le diable se présenta devant Dieu pour lui demander qu'il lui fût permis d'affliger le saint patriarche par les plus cruelles tribulations, d'abord par la perte de tous ses biens et la mort de ses enfants, et ensuite par un mal horrible appelé la lèpre, qui envahit tout son corps. Je ne dirai rien de ce que les évangiles nous racontent sur le démon qui tenta notre Sauveur, de peur que l'on ne me reproche d'invoquer contre Celse une autorité trop récente. Vers la fin du livre qui porte le nom de Job, le passage où le Seigneur parle au saint homme du fond de la nuée et du milieu d'un tourbillon, offre encore plusieurs renseignements sur le dragon. A quoi bon rappeler ici les allusions par lesquelles Ezéchiel le désigne, en paraissant s'adresser à Pharaon, à Nabuchodonosor et au prince de Tyr ? Pourquoi citer les lamentations que pousse Isaïe sur le roi de Babylone ? On peut y trouver de nombreux témoignages sur l'origine et la source du mal ; on y voit qu'il dut sa naissance à quelques anges qui, dépouillés de leurs ailes, s'associèrent à la révolte de celui qui les avait perdues le premier.

XLIV. Il n'était pas possible, en effet, que le bien par accident et par communication fût semblable au bien par essence. Toutefois, cette vertu communiquée ne fait jamais défaut à l'homme qui, pour conserver sa vie, mange le pain vivant, si j'ose ainsi parler. Si elle vient à lui manquer, qu'il s'en prenne à lui-même : il a négligé de recourir au pain vivant et à l'immortel breuvage qui alimentent et rafraîchissent la vigueur de ses ailes. C'est à ces ailes que fait allusion le sage Salomon, lorsqu'en parlant du véritable riche, il dit : « Il se fait comme des ailes d'aigle  
« pour retourner au lieu où habite son Seigneur. » Car

Dieu, qui sait convertir en bien la méchanceté elle-même de ceux qui se sont éloignés de lui, a dû reléguer dans une partie de l'univers, ces êtres ainsi déchus, afin que leur présence devint une sorte d'arène pour tous ceux qui voudraient combattre légitimement et travailler à reconquérir la vertu. Purifiés, en effet, par la malice de leurs ennemis, comme l'or qui a passé par le creuset, ayant fait tous leurs efforts pour que la partie raisonnable d'eux-mêmes n'éprouvât aucune souillure, et jugés dignes enfin, d'aller jouir là-haut des biens célestes, ils sont élevés par le Verbe à la suprême béatitude, et au sommet de toutes les félicités, s'il est permis de parler ainsi. Au reste, le mot hébreu *Satan* ou *Satanas*, comme quelques-uns le prononcent d'une manière plus rapprochée du grec, signifie dans cette dernière langue, la même chose qu'*adversaire*. Ainsi donc, tout partisan du vice, qui règle sa vie d'après l'iniquité, est un *Satan*, puisqu'il se met, par sa conduite, en contradiction avec la vertu, c'est-à-dire, qu'il est l'ennemi du Fils de Dieu, qui est justice, vérité et sagesse. Mais l'adversaire par excellence, c'est celui qui le premier de tous les êtres investis de la paix et de la béatitude, tomba du faite de cette félicité en perdant ses ailes. C'est celui qui, selon le langage d'Ezéchiel, « marcha irréprochable dans ses voies, jusqu'au jour où « l'iniquité fut trouvée en lui; » c'est celui qui, après avoir été « le sceau de la ressemblance et la couronne de la « beauté dans le paradis de Dieu, » lassé un jour de tous les biens dont il avait été rassasié, tomba dans la perdition, suivant ces paroles mystérieuses : « Tu es devenu comme « un néant; tu ne seras plus à jamais. » Voilà quelques réflexions, peut-être fort inutiles, que nous avons osé confier, à nos risques et périls, à cet ouvrage. Mais quiconque, après une étude approfondie des livres sacrés, voudrait réunir comme en un faisceau tout ce qu'ils nous révèlent sur la nature du mal, sur son origine et son expiation, reconnaîtra que la pensée de Moïse et des

Prophètes, à l'occasion de Satan, n'a été aperçue, même en songe, ni par Celse, ni par aucun de ceux qui, livrant leur ame aux séductions de cet esprit malfaisant, se sont laissé détourner de Dieu, de sa notion véritable et de son Verbe.

XLV. Mais puisque Celse a parlé de l'Antechrist, sans avoir lu ni ce que Daniel et Paul en ont écrit, ni ce que Notre-Sauveur en a prédit dans ses évangiles, il convient d'en dire ici quelques mots. Les cœurs des hommes ne se ressemblent pas plus que leurs visages. Il est visible par là que les hommes diffèrent entre eux par leurs dispositions intérieures; aussi bien ceux qui marchent dans les voies de la vertu, car ils ne sont tous ni également avancés dans la perfection, ni formés sur le même modèle, que ceux, qui négligeant le bien, se précipitent dans des voies contraires. Parmi ces derniers, en effet, quelques-uns sont comme imprégnés du poison de la malice; d'autres en sont pénétrés à moindre dose. Ce principe établi, est-il déraisonnable d'affirmer qu'il y a pour les hommes deux lignes extrêmes, l'une du bien, l'autre du mal? La ligne du bien est représentée par Jésus-Christ fait homme, qui réforma, convertit et réhabilita le genre humain; la seconde, la ligne du mal, est représentée par celui que nous appelons l'Antechrist. Mais Dieu, dont la prescience embrasse toutes choses, voyant cet antagonisme, le signala d'avance aux hommes par la voix de ses prophètes, afin que ceux qui comprendraient leurs avertissements, s'attachassent au bien, et se missent en garde contre le mal. Il fallait encore, au reste, que le représentant de la meilleure de ces deux lignes fût appelé le Fils de Dieu, à cause de son excellence, et que l'autre qui lui est diamétralement opposé, fût nommé le fils du démon, du diable et de Satan. Mais comme le dernier degré du mal et le comble de la perversité, consiste à se couvrir des apparences du bien, ce pervers, aidé par l'assistance de celui dont il est le fils, opère des signes, des prodiges et des merveilles mensongères. Car la puissance que Satan lui communique pour

tromper le genre humain , surpasse de beaucoup celle que les démons prêtent ordinairement aux imposteurs et aux magiciens pour accomplir leurs plus grands forfaits. Paul nous parle de cet Antechrist. Quoique ses enseignements soient mêlés de quelque obscurité , il ne laisse pas de nous apprendre comment , à quelle époque et dans quel but , il doit apparaître dans le monde. Voyez si ses paroles , au lieu de prêter à la raillerie , ne sont pas au contraire pleines de gravité.

XLVI. Il s'exprime en ces termes : « Or , nous vous  
 « conjurons , mes frères , par l'avènement de Notre-Sei-  
 « gneur Jésus-Christ , et par notre réunion avec lui , de  
 « ne pas vous laisser ébranler si facilement dans vos pre-  
 « miers sentiments et de ne pas vous alarmer sur des ré-  
 « vélations , ou des discours , ou des lettres qu'on suppo-  
 « serait venir de nous , comme si le jour du Seigneur était  
 « près d'arriver. Que personne ne vous séduise en aucune  
 « manière. Car ce jour ne viendra point qu'auparavant  
 « l'apostasie ne soit arrivée et que l'on n'ait vu paraître  
 « l'homme de péché , ce fils de perdition qui , s'opposant  
 « à Dieu , s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé  
 « Dieu , ou qui est adoré , jusqu'à établir son trône dans le  
 « temple de Dieu , s'y montrant comme un Dieu. Ne vous  
 « souvenez-vous pas que je vous ai dit ces choses lorsque  
 « j'étais encore avec vous ? Et vous savez bien ce qui le  
 « retient jusqu'à ce qu'il soit révélé en son temps. Car le  
 « mystère d'iniquité se forme dès à présent , attendant  
 « seulement pour se manifester , que ce qui le retient main-  
 « tenant ne soit plus. Et alors paraîtra cet impie , que le  
 « Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche , et détruira  
 « par l'éclat de sa présence ; cet homme qui viendra selon  
 « l'opération de Satan , environné de sa puissance avec des  
 « signes et des prodiges menteurs , et avec toutes les illu-  
 « sions d'iniquité sur ceux qui périront pour n'avoir pas  
 « reçu et aimé la vérité , afin d'être sauvés. C'est pourquoi  
 « Dieu leur enverra une opération d'erreur , de manière



« qu'ils croiront au mensonge, afin que tous ceux qui  
 « n'ont point cru à la vérité, et qui ont consenti à l'ini-  
 « quité, soient condamnés. » Il n'entre pas dans mon sujet  
 d'expliquer chacune de ces paroles. On trouve dans Daniel  
 et à la même occasion, une prophétie, bien capable de  
 transporter d'admiration quiconque la lit avec intelligence  
 et avec bonne foi, tant elle est marquée du caractère de  
 l'inspiration divine et prophétique ! Là est consignée l'his-  
 toire des empires qui s'établiront sur la terre, depuis  
 l'époque de Daniel jusqu'à la fin du monde. Chacun la  
 peut lire, si bon lui semble. Mais voyez si ce qui con-  
 cerne l'Antechrist n'est pas divinement inspiré. « Vers la  
 « fin de leur règne, lorsque les iniquités se seront accrues,  
 « un roi au front impudent viendra, qui comprendra les  
 « choses cachées, et sa force sera affermie. Il dévastera  
 « toutes choses au delà de ce qu'on peut croire, il pros-  
 « pérera, et il tuera les forts et le peuple des saints, selon  
 « sa volonté. Le joug de ses chaînes s'appesantira ; la  
 « fraude sera entre ses mains ; il se glorifiera en son cœur ;  
 « il perdra la multitude par ses artifices, il en fera périr  
 « un grand nombre, et il les brisera de sa main comme  
 « on brise une matière fragile. » Quant aux paroles de  
 Paul que nous citons tout à l'heure, « Il établira son  
 « trône dans le temple de Dieu, s'y montrant comme un  
 « Dieu ; » elles se retrouvent ainsi exprimées dans Daniel :  
 « Et l'abomination de la désolation sera dans le temple et  
 « persévèrera jusqu'à la consommation et à la fin. » Il m'a  
 paru à propos de rapporter ici, parmi une foule d'autres,  
 ces témoignages de nos divines Ecritures, afin que le lec-  
 teur pût juger par là de ce qu'elles nous enseignent sur  
 le diable et l'antechrist. Nous nous bornerons donc à ces  
 explications, pour aborder maintenant d'autres griefs de  
 Celse et les combattre, autant que nos forces nous le per-  
 mettront.

XLVII. « D'où leur est-il venu à la pensée de donner  
 « à leur maître le nom de Fils de Dieu ? s'écrie-t-il. Je vais

« vous le dire. C'est que les anciens ont appelé ainsi le « monde, comme étant l'ouvrage et la production de Dieu. « Avouez-le ! ces deux enfans de Dieu ont entre eux une « merveilleuse ressemblance. » Notre adversaire s'est donc imaginé que ce Fils de Dieu nous l'avons emprunté aux traditions antiques qui regardaient le monde comme la création de Dieu, le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Mais Celse, faute de considérer l'époque où vivaient Moïse et les prophètes, n'a pas vu que les prophètes des Juifs avaient parlé d'un Fils du Dieu de l'univers bien avant les Grecs et ceux qu'il appelle les anciens. Il n'a pas voulu citer non plus ce passage des lettres de Platon que nous rapportons tout à l'heure, et où le philosophe parle du Fils de Dieu comme de l'architecte de cet univers. Il a craint sans doute que l'autorité de ce même Platon, qu'il a élevé plus d'une fois jusqu'aux cieux, ne le contraignît de reconnaître que l'auteur de cet univers est le Fils de Dieu, et qu'il a pour Père le Dieu suprême, le Dieu de toutes choses. Qu'après cela nous disions que l'ame de Jésus a été unie, par une participation intime et à jamais indissoluble, à ce Fils de Dieu si grand et si admirable, il ne faut pas s'en étonner. Les livres divins nous enseignent qu'il existe dans l'ensemble de la création d'autres êtres qui, bien que doubles par leur nature, ne laissent pas d'être réputés, et sont en effet une seule et même chose. Témoin ce qui est dit de l'homme et de la femme : « Ils « ne sont plus deux, mais une seule et même chair. » Témoin encore cet oracle divin sur l'homme parfait qui s'attache au Seigneur véritable, c'est-à-dire au Verbe, à la Sagesse et à la Vérité : « Quiconque demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui. » Si donc celui qui s'attache au Seigneur, est un même esprit avec lui, quelle ame, plus que celle de Jésus, je me trompe, quelle ame pourrait, autant que celle de Jésus, s'identifier avec le Seigneur, qui est le Verbe, la sagesse, la vérité et la justice par essence. S'il en est ainsi,

il est donc vrai que l'ame de Jésus et le Verbe, premier né d'entre toutes les créatures, ne sont qu'un.

XLVIII. Il y a mieux. Que les Stoïciens déclarent que la vertu étant la même dans Dieu et dans l'homme, Dieu ne jouit pas d'une félicité supérieure à celle de leur sage, mais qu'il y a égalité parfaite entre le bonheur de l'un et de l'autre, Celse n'a ni moqueries ni insultes pour un dogme si monstrueux. Les textes sacrés, au contraire, lui disent-ils que l'homme parfait peut, par la vertu, s'attacher et s'identifier au Verbe lui-même, d'où nous concluons, à plus forte raison, que l'ame de Jésus ne peut se séparer du premier né d'entre toutes les créatures, Celse aussitôt de nous poursuivre de ses railleries, à ce nom de Fils de Dieu, parce qu'il ne comprend pas le sens mystique et caché de ce que les saintes Écritures nous en disent. Quant à nous, à quiconque cherche des dogmes parfaitement liés l'un à l'autre et désire les mettre à profit, nous dirons, pour déterminer sa foi, que d'après les enseignements des livres sacrés, l'Église de Dieu est le corps de Jésus-Christ, animé par le Fils de Dieu, et que ceux qui croient sont les membres de ce même corps, considéré comme un tout. De même que l'ame, en effet, distribue la vie et le mouvement au corps, qui, par lui-même, est incapable de vivre et de se mouvoir, de même le Verbe, agissant dans tout son corps qui est l'Église, pour lui imprimer tous les mouvements convenables, fait aussi mouvoir les différents membres dont se compose l'Église, de manière qu'ils ne font rien sans l'assistance du Verbe. Si donc il n'y a là rien qui soit à mépriser et qui ne s'enchaîne parfaitement, comme je me le persuade, qui empêche que l'ame de Jésus soit unie au Verbe par une participation excellente et merveilleuse, ou, pour mieux dire, pourquoi Jésus ne serait-il pas inséparable du Fils unique et du premier né d'entre toutes les créatures, sans que l'un soit différent de l'autre? Mais je m'arrête ici.

XLIX. Passons maintenant aux griefs suivants, où, d'un mot, et sans alléguer aucune preuve, Celse attaque la création du monde telle que l'a racontée Moïse. « Rien de plus extravagant, dit-il, que leur origine du monde. » S'il eût essayé de démontrer cette extravagance par quelque raisonnement, nous nous ferions un devoir de le réfuter; mais quand il se contente d'une simple allégation dépourvue de preuves, il me semblerait déraisonnable de venger de ses dédains nos origines. Si quelqu'un est curieux de connaître les arguments qui confirment la vérité du récit de Moïse, et nous déterminent à le croire, qu'il lise nos Commentaires sur la Genèse, jusqu'à ces mots : « Tel est le livre de la génération des hommes. » Là nous avons tâché d'expliquer, d'après le témoignage des Lettres divines elles-mêmes, ce qu'il faut entendre par le ciel créé au commencement, par la terre, par les parties invisibles et désordonnées de la terre, par l'abîme, par les ténèbres répandues sur sa surface, par l'eau, et par l'esprit de Dieu, qui était porté sur les eaux. Qu'est-ce encore que la lumière? qu'est-ce que le firmament distinct du ciel qui fut créé le premier? Nous l'avons démontré, ainsi que tout ce qui suit. Il traite encore d'extravagance le récit de la création de l'homme, mais sans rapporter ni combattre nos preuves. Il n'a trouvé, j'imagine, aucune raison qui pût détruire ce qui nous est enseigné : « L'homme a été créé à l'image de Dieu. » Il ne comprend pas davantage ce que c'est que le paradis planté par la main de Dieu, ni ce qu'a été, dans le paradis, la vie première de l'homme, ni le changement funeste qu'elle éprouva le jour où, chassé de ce jardin de délices à cause de son péché, l'homme fut contraint d'aller demeurer à l'opposite. Ce sont là autant d'extravagances, s'écrie-t-il. Eh bien ! qu'il examine donc chacune de ces particularités, et surtout la suivante : « Il plaça à l'entrée du jardin de délices un Chérubin avec un glaive flamboyant qui s'agitait sans cesse, pour garder

« la voie de l'arbre de vie, » à moins que Moïse peut-être n'ait raconté tout cela sans autre dessein que de ressembler aux poètes de l'ancienne comédie, qui écrivaient en se jouant, que Prétus immola Bellérophon, et que Pégase était originaire d'Arcadie. Ils ne voulaient par là que divertir le public. Mais est-il vraisemblable que l'homme qui laissait à toute une nation des lois et des écritures qu'il voulait faire regarder comme émanées de Dieu lui-même, ait confié à ces saintes Lettres des extravagances, et qu'il n'ait renfermé aucun sens dans les paroles suivantes : « Il plaça un Chérubin avec  
« un glaive flamboyant qui s'agitait sans cesse pour gar-  
« der la voie de l'arbre de vie? » J'en dis autant de tous les autres passages où est racontée la création de l'homme, et sur lesquels ont médité les plus sages d'entre les Juifs.

L. Après quoi, rassemblant les opinions diverses de quelques anciens sur l'origine du monde et de l'homme, opinions qu'il se contente d'exposer, Celse ajoute que « Moïse, « les prophètes, et tous ceux qui nous ont laissé nos « Livres sacrés, ont débité beaucoup d'impertinences sur « la nature de l'homme et du monde, faute de l'avoir « connue. » S'il nous avait expliqué en quoi les Lettres divines lui paraissent contenir tant d'impertinences, j'aurais essayé de réfuter cette allégation; mais, imitant sa réserve, je me borne à dire à mon tour, et en me jouant comme lui, que c'est pour avoir ignoré la nature de l'Esprit et du Verbe, qui inspirait les prophètes, qu'il a débité tant d'inepties et d'extravagances dans le livre auquel il a donné le titre ambitieux de *Discours véritable*. Mais puisqu'il croit avoir clairement compris et exprimé les reproches qu'il nous adresse au sujet des jours de la création, dont les uns ont précédé, et dont les autres ont suivi l'apparition du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles, je n'ai qu'une question à lui faire : Moïse avait-il oublié qu'il venait de dire : « Le monde fut achevé en six jours, » lorsqu'il ajouta

un peu plus loin : « Voilà le livre de l'origine de l'homme ,  
 « au jour où le Seigneur créa le ciel et la terre? » Mais  
 non, il n'y a aucune apparence qu'après avoir ainsi parlé  
 des six jours, le prophète n'ait pas caché un sens mys-  
 térieux sous ces expressions : « Au jour où Dieu créa le  
 « ciel et la terre. » On me répondra peut-être que ces  
 mots se rapportent à ce qui est placé auparavant : « Au  
 « commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Mais  
 qu'on sache que « Au commencement Dieu créa le ciel  
 « et la terre » précède « Que la lumière soit, et la  
 « lumière fut, » ainsi que ces autres paroles : « Dieu  
 « donna à la lumière le nom de jour. »

LI. De discourir maintenant sur la nature des êtres  
 intelligents et des êtres sensibles ; de montrer comment  
 chaque jour fut approprié à la création de chacune de  
 ces espèces, il n'entre pas dans notre plan de le faire  
 en détail. Il faudrait des commentaires tout entiers  
 pour expliquer la création telle que Moïse la raconte.  
 Nous l'avons entrepris, autant que nous l'ont permis  
 nos forces, long-temps avant de mettre la main à ce  
 livre contre Celse, lorsque nous avons traité, selon  
 la mesure de notre intelligence, des six jours que Moïse  
 attribue à la création du monde ; mais il ne faut pas  
 oublier que le Verbe promet aux justes, par la bouche  
 d'Isaïe, « qu'il viendra des jours où ils ne seront pas éclai-  
 « rés par la lumière du soleil, mais où le Seigneur lui-  
 « même deviendra leur lumière et leur gloire. » Quant à  
 ces paroles de Celse : « Il ne faut pas croire que Dieu ait  
 « emprunté d'en haut la lumière ; à peu près comme nous  
 « allumons notre lampe à celle de notre voisin, » il les a  
 dérobées, j'imagine, à quelque hérésie pernicieuse, qui,  
 abusant de ces mots, « Que la lumière soit, » n'y voit  
 qu'une espèce de désir exprimé par le Créateur. C'est  
 encore sur la foi de quelque autre hérésie sacrilège, et  
 dont il n'aura fait qu'entrevoir les maximes, qu'il ajoute :  
 « Si quelque dieu maudit a créé l'universalité des êtres

« contre la volonté du Dieu suprême, son rival, pourquoi « celui-ci lui prêtait-il sa lumière? » Nous sommes si loin de défendre ces impiétés, que nous sommes tout prêts à les condamner hautement, comme émanées d'une secte mensongère, et même à les réfuter, non point à la légère, à l'exemple de Celse, ni sans les bien connaître, mais après les avoir étudiées dans les livres de ceux qui les soutiennent.

LII. Celse poursuit en ces termes : « Le monde est-il « incréé et éternel? Est-il créé, mais incorruptible? ou « bien, est-ce tout le contraire? Je ne m'occuperai ici « ni de son origine ni de sa fin. » Je n'en parlerai pas plus que notre adversaire : le plan de cet ouvrage ne le réclame pas. Quant à ces paroles : « L'Esprit de Dieu, était « porté sur les eaux, » nous ne disons pas que l'Esprit de Dieu flottât sur l'abîme comme sur un domaine qui lui fût étranger, pas plus que nous ne soutenons, en faisant outrage à ce même Esprit, qu'un *démurge*, différent du Dieu suprême, ait, contre la volonté de son rival, réduit à souffrir cet attentat, créé des œuvres qui durent être détruites. Laissons donc de côté et les inventeurs de ces chimères, et Celse, qui les réfute sans intelligence. Il fallait, en effet, ou n'en point parler, ou les exposer fidèlement en vertu de l'amour qu'il témoigne à l'humanité, et combattre avec vigueur ces monstrueuses impiétés. Mais que le Dieu suprême ait donné son esprit au *démurge*, pour le lui redemander dans la suite, nous ne l'avons jamais entendu dire à qui que ce soit. C'est pourtant contre cette proposition sacrilège que Celse s'élève avec trop de bonhomie : « Quel est le Dieu, s'écrie-t-il, « qui donne quelque chose pour le redemander ensuite? « On ne redemande que quand on a besoin : or, Dieu n'a « besoin de rien. » A quoi il ajoute, comme un trait excellent contre ses adversaires : « D'où vient qu'il ignorait « quand il prêtait son esprit, qu'il le prêtait à un être méchant? » Et un peu plus loin : « Pourquoi se met-il si

« peu en peine de ce Créateur du mal qui est en lutte  
« avec lui ? »

LIII. Puis confondant, du moins autant qu'il me semble, les hérésies avec les hérésies, sans indiquer ce qu'il emprunte à l'une et ce qu'il emprunte à l'autre, il cite nos objections contre le système de Marcion. Mais comme il ne les a entendues qu'imparfaitement dans la bouche de quelques hommes simples et inhabiles, il essaie de réfuter notre réfutation elle-même, en quoi il fait preuve de peu de sens. Voici donc en quels termes il expose nos arguments contre Marcion, sans nommer toutefois celui auquel il s'attaque : « Pourquoi, dit-il, le Dieu suprême envoie-t-il  
« secrètement détruire les œuvres du dieu mauvais ? Pour-  
« quoi cette invasion clandestine, ces subornations, ces  
« artifices ? Pourquoi ces caresses prodiguées à ceux d'entre  
« vous que le démiurge a condamnés et maudits, ainsi que  
« vous vous exprimez ? Pourquoi les enlever à la manière  
« d'un plagiaire ? Pourquoi leur apprendre à s'éloigner  
« de leur maître et à fuir leur père ? Pourquoi les adopter  
« sans le consentement de celui auquel ils doivent le jour ?  
« Pourquoi enfin se proclamer leur père, quand ils ap-  
« partiennent à un étranger ? » Puis, avec une admiration simulée : « O l'excellent Dieu, s'écrie-t-il, qui borne  
« son ambition à devenir le père de criminels condamnés  
« par un autre, et de misérables qui se déclarent eux-  
« mêmes le rebut de toutes les créatures ! Dieu bien digne  
« de ce nom, qui est impuissant à saisir et à châtier l'am-  
« bassadeur révolté qu'il a envoyé ici-bas ! » Après quoi, s'adressant à nous, comme si nous reconnaissons que ce monde est l'ouvrage d'un dieu étranger et ennemi : « Si  
« ce sont là ses œuvres, poursuit-il, pourquoi un Dieu  
« a-t-il créé le mal ? D'où vient qu'il ne sait ni exhorter  
« ni persuader ? Pourquoi se repentir d'avoir créé des  
« méchants et des ingrats ? Pourquoi se plaindre de son  
« œuvre jusqu'à la prendre en horreur ? Pourquoi menacer et détruire ses propres enfants ? Où les relègue-t-il



« en les bannissant d'un monde qu'il a créé ? » Il ne me semble pas que Celse explique ici l'origine du mal, quoique les Grecs aient eu sur le bien et sur le mal des opinions différentes. Seulement, comme nous soutenons que ce monde est l'œuvre du Dieu suprême, il résulte de cette croyance, suivant lui, que nous lui attribuons également l'origine du mal. Toutefois, quelle qu'en ait été l'origine, que Dieu en soit l'auteur ou non, mais toujours par une conséquence des œuvres les plus éminentes, si, de notre affirmation que ce monde est l'œuvre de Dieu, il résulte, suivant notre adversaire, que nous lui attribuons également le principe du mal, je me trompe fort, ou bien la même conséquence découle des paroles de Celse. On peut lui demander, en effet : « Si ces œuvres appartiennent à Dieu, comment a-t-il créé le mal ? Pourquoi est-il impuissant à exhorter et à persuader ? » Il n'y a pas de vice plus capital dans une argumentation, que de reprocher à ses adversaires des dogmes peu sensés, lorsque soi-même on en professe de beaucoup plus répréhensibles encore.

LIV. Examinons donc rapidement ce que les divines Écritures nous enseignent sur le bien et sur le mal, et ce que nous devons répondre à cette question : « Comment un Dieu créa-t-il des œuvres mauvaises ? D'où vient qu'il est impuissant à exhorter et à persuader ? » Les biens, proprement dits, suivant les Livres sacrés, sont les vertus et les actions qu'elles inspirent ; de même que les maux sont tout ce qui est contraire à la vertu. Il suffira pour le moment d'invoquer à ce sujet le témoignage du psaume xxxiii<sup>e</sup> : « Rien ne manque à ceux qui cherchent le Seigneur. Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous apprendrai la crainte du Seigneur. Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de la béatitude ? Gardez votre langue du mal, et vos lèvres du mensonge. Éloignez-vous du mal et pratiquez le bien. » Cette recommandation : « Éloignez-vous du mal et pratiquez le bien, » ne doit pas s'entendre des biens et des maux corporels,

comme les appellent quelques-uns, ni des accidents extérieurs, mais des biens et des maux de l'ame, puisque l'homme qui se sera détourné de ces maux, et qui aura fait le bien dans le désir de posséder la vie véritable, soupirera après les jours de la béatitude dans cette autre vie où la parole de justice sera notre soleil. Il y parviendra par la grâce de Dieu, qui le délivrera de ce monde de corruption et de ces jours mauvais dont il est parlé dans Paul : « Ra-  
« chetez le temps, parce que les jours sont mauvais. »

LV. Quoi qu'il en soit, les Écritures désignent quelquefois, mais par une sorte d'abus, du nom de bien, les choses corporelles et les accidents extérieurs qui intéressent la conservation de la vie naturelle, de même qu'elles appellent mal ce qui lui est nuisible. C'est dans ce sens que Job dit à sa femme : « Si nous avons reçu les biens  
« de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas  
« les maux ? » On rencontre encore d'autres passages où il est dit, au nom de Dieu : « C'est moi qui fais la paix  
« et qui crée les maux ; » ou bien : « Le mal est descendu  
« des mains du Seigneur sur les portes de Jérusalem. On  
« a entendu un bruit de chars et de cavaliers.... » Ces locutions ont troublé beaucoup de lecteurs qui ne pouvaient savoir ce que nos Livres saints entendaient par le bien et le mal. De là sans doute sont venues les hésitations de Celse et l'interrogation suivante : « Comment un Dieu créait-il le  
« mal ? Peut-être même n'a-t-il parlé ainsi que pour avoir  
« entendu des explications inexactes et peu habiles sur cette  
« matière. Quant à nous, nous le déclarons, Dieu n'est point  
« l'auteur du mal, c'est-à-dire du vice et des actions qu'il  
« engendre. S'il en était l'auteur, comment cette origine  
« s'accorderait-elle avec la doctrine du jugement, où il est  
« dit que les méchants seront punis selon le degré de leurs  
« crimes, tandis que ceux qui auront embrassé la vertu et  
« produit des œuvres en harmonie avec elle, seront mis en  
« possession du bonheur et des divines récompenses ? Je le  
« sais bien, ceux qui, faute de pouvoir accorder avec elle-

même l'Écriture, qui, tout en condamnant les pécheurs et en approuvant les hommes de bien, renferme cependant des locutions embarrassantes pour les lecteurs peu exercés dans les saintes Lettres, osent soutenir que Dieu est l'auteur du mal, s'appuieront sur certains passages pour établir leur opinion. Quoi qu'il en soit, comme ces passages sont nombreux, et que leur interprétation réclame beaucoup de temps et de méditation, je n'ai pas cru devoir m'y arrêter ici. Il n'est donc pas vrai que Dieu soit l'auteur des maux proprement dits. Il en est quelques-uns, cependant, mais en petit nombre, qui, par rapport à l'ordonnance et à l'enchaînement de la création, dérivent des œuvres les plus importantes par voie de conséquence, à peu près comme les travaux d'un charpentier amènent les copeaux et la sciure de bois ; de même qu'on peut attribuer à l'architecte les débris de pierre et les décombres qui environnent les édifices en construction.

LVI. Parle-t-on, au contraire, des maux physiques et extérieurs, qui n'ont reçu que par une sorte d'abus le nom de mal, nous avouons qu'il arrive quelquefois à Dieu d'en susciter, pour ramener à lui les pécheurs. Qu'y a-t-il donc d'absurde dans cette doctrine ? En effet, quoique nous appellions improprement du nom de maux, soit les châtimens que les pères, les maîtres et les gouverneurs infligent à ceux qu'ils instruisent, soit les douleurs que les médecins font souffrir à leurs malades par la cautérisation ou l'amputation qui doit les guérir ; quoique nous disions que le père fait du mal à ses enfants, le maître et le gouverneur à ses disciples, et le médecin à son malade, nous n'accusons pas cependant ceux qui emploient la verge ou le scalpel. De même, il n'y a rien de déraisonnable à soutenir que Dieu amène quelquefois certains maux destinés à rappeler à lui et à guérir ceux qui ont besoin de ces épreuves. Il ne faut donc s'étonner « ni que les calamités descendent des mains du Seigneur sur les portes « de Jérusalem, » calamités qui ne sont autre chose que

les maux engendrés par la présence des ennemis, et ayant pour but la conversion, ni « que les iniquités de ceux « qui abandonnent le Seigneur soient visitées avec la verge « de la justice, et leurs péchés, avec les fléaux de la colère « divine, » ni enfin que cet oracle nous invite à la pénitence : « Tu as des charbons brûlants : assieds-toi dessus, « ils te sauveront. » Il faut donner le même sens à ces paroles : « C'est moi qui fais la paix et qui crée les maux. » Oui, Dieu suscite les maux corporels et extérieurs; il les suscite pour purifier et instruire ceux qui ne veulent pas se laisser instruire par la parole et la saine doctrine. Voilà pour la question : « Comment un dieu a-t-il créé le mal. »

LVII. Je passe maintenant à cette seconde question : « Comment est-il impuissant à exhorter et à persuader ? » J'ai déjà dit que s'il fallait nous mettre en cause pour ce grief, l'accusation s'étendrait par là même à tous ceux qui admettent une Providence. On pourrait d'ailleurs répondre que Dieu sait *exhorter*, puisqu'il exhorte incessamment, et par la voix de ses Écritures, et par la bouche de ceux que sa grâce a investis du don d'instruire les autres. Car je ne crois pas qu'ici l'on attribue à ce mot une signification particulière, comme si, par exemple, il voulait dire, pénétrer dans l'âme de celui qui reçoit l'exhortation et lui donner l'intelligence de ce qu'il entend. Ce sens s'éloigne de l'usage ordinaire. Quant à cette interrogation : « D'où vient qu'il est impuissant à persuader, » objection qui retombe sur quiconque admet une Providence, on pourrait dire également que le verbe *être persuadé* est du nombre de ceux qui indiquent une double action, de même qu'*être rasé* en désigne deux, l'une de celui qui rase, l'autre de celui qui se fait raser. Pour opérer la persuasion, il faut donc deux choses : d'abord l'action de celui qui persuade, puis la soumission et l'acquiescement à la vérité qui est proposée. Par conséquent, si quelques hommes ne sont pas persuadés, on doit l'attribuer, non pas à l'impuissance où Dieu serait d'opérer la persuasion, mais

à la malice de ceux qui rejettent les vérités les plus capables de persuader. Qui appliquerait le même raisonnement aux maîtres de la persuasion dans l'ordre des choses humaines, ne se tromperait pas. Il peut arriver, en effet, qu'un orateur connaissant à fond tous les préceptes de la rhétorique, et les mettant en pratique sans rien oublier de ce qui est propre à persuader, échoue cependant sans pouvoir vaincre la volonté de son auditeur. Sans doute les choses propres à persuader viennent de Dieu ; mais Dieu n'est pas l'auteur de la persuasion. Paul l'enseigne clairement, quand il dit : « La persuasion ne vient pas de celui qui vous a appelés. » Même témoignage dans ces mots : « Si vous le voulez, si vous êtes dociles à ma voix, vous jouirez des fruits de cette terre. Si vous ne le voulez pas, si vous êtes indociles à ma voix, le glaive vous dévorera. » Car, pour qu'un homme se rende aux exhortations qui lui sont adressées, et, par sa docilité, se montre digne des promesses de Dieu, il faut nécessairement que la volonté du disciple acquiesce aux paroles qu'il entend. Aussi ces déclarations du Deutéronome me paraissent-elles pleines d'énergie : « Et maintenant, ô Israël, que commande de toi le Seigneur ton Dieu, sinon que tu craignes le Seigneur ton Dieu, que tu marches dans ses voies, que tu l'aimes, et que tu gardes ses commandements. »

LVIII. Il faut répondre maintenant à cette autre objection : « Pourquoi se repent-il d'avoir créé des méchants » et des ingrats ? Pourquoi ces plaintes sur son œuvre « qu'il prend en horreur ? Pourquoi ces menaces et la destruction de ses propres enfants ? » Voilà en quels termes Celse détourne de son sens véritable le passage suivant de la Genèse, pour le calomnier : « Mais Dieu voyant que la malice des hommes se multipliait sur la terre, et que toutes les pensées de leurs cœurs se tournaient vers le mal en tout temps, il lui vint à la pensée que c'était lui qui avait mis l'homme sur la terre, et il réfléchit au-dedans de lui-même : J'exterminerai de la

« face de la terre, dit-il, l'homme que j'ai créé, depuis  
 « l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux  
 « oiseaux du ciel, puisqu'il m'est venu à la pensée que c'est  
 « moi qui les ai créés. » Celse rapporte, comme renfermées  
 dans ce qui est écrit, des choses qui ne sont pas écrites.  
 Nulle part, en effet, il n'y est question ni du repentir de  
 Dieu, ni des gémissements que lui arrache son œuvre,  
 ni de la haine qu'il conçoit pour elle. Mais il menace les  
 hommes du déluge, me dira-t-on, et par là il semble dé-  
 truire ses propres enfants. A cela je réponds que l'ame  
 des hommes étant immortelle, ces menaces n'ont d'autre  
 but que d'opérer la conversion de ceux à qui elles s'adres-  
 sent. J'ajoute que l'anéantissement des hommes par le  
 déluge est la purification de la terre, ainsi que les philo-  
 sophes les plus éclairés de la Grèce l'enseignent par ces  
 paroles : « Lorsque les dieux auront purifié la terre. »  
 Au reste, quant aux passages où les passions humaines sont  
 attribuées à Dieu, nous en avons déjà traité longuement  
 dans ce qui précède.

LIX. Après quoi Celse, soupçonnant ou voyant ce qu'on  
 peut lui répondre au sujet de ceux qui périrent par le  
 déluge, s'écrie : « S'il ne détruit pas ses propres enfants,  
 « où les transporte-t-il en les bannissant de ce monde qu'il  
 « a créé? » Je réponds que ceux qui ont péri par le déluge  
 n'ont pas été relégués hors de ce monde, qui se compose  
 du ciel et de la terre, mais seulement arrachés à cette vie  
 de la chair. Affranchis des liens du corps, ils ont été  
 enlevés à cette terre que l'Écriture appelle souvent le  
 monde. L'évangile de Jean nous fournit plus d'un passage  
 à l'appui de cette assertion : « Il était la lumière véritable  
 « qui illumine tout homme venant en ce monde, » est-il  
 dit. Et ailleurs : « Vous aurez de grandes tribulations  
 « dans ce monde ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le  
 « monde. » Si donc, par ce *monde*, on entend la région  
 terrestre, il n'est rien que de raisonnable à dire qu'ils ont  
 été transportés hors de ce monde. Si, au contraire, on

veut que cette expression désigne l'assemblage du ciel et de la terre, il n'est pas vrai que ceux qui ont été engloutis par le déluge aient été transportés hors de ce monde. Toutefois, si l'on médite cet oracle : « Nous ne « contemplons pas les choses visibles, mais les invisibles, et les paroles suivantes : « Les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son éternelle puissance et « sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du « monde, » on peut dire que celui qui applique son intelligence aux choses invisibles et immatérielles, ainsi que les Livres sacrés les nomment en termes généraux, est sorti de ce monde, transporté par le Verbe divin au-dessus des cieux, dans une demeure où il jouit de la contemplation de la beauté incréée.

LX. Après cette discussion, notre adversaire répète, en d'autres termes, à peu près les mêmes choses que nous venons d'exposer, comme s'il n'avait d'autre but que de grossir son volume. En effet, il continue ainsi : « Voici « quelque chose de beaucoup plus ridicule ; c'est de distribuer la création en plusieurs jours, alors qu'il n'y avait « pas encore de jours ; car, où étaient les jours avant que le « ciel fût créé, que la terre fût affermie, et que le soleil « accomplît sa révolution autour d'elle ? » Je le demande, en quoi ces paroles diffèrent-elles de celles-ci ? « Représentant les choses de plus haut, examinons si ce grand « et souverain Dieu n'est pas absurde, lorsqu'il dit à diverses reprises, sous forme de commandement : Que « telle chose soit ! N'est-il pas ridicule que, le premier « jour, il ne produise qu'une œuvre, puis une autre œuvre « le second jour, et ainsi de suite le troisième, le quatrième et le cinquième ? » Nous avons déjà réfuté cette objection : « Il dit, sous forme de commandement : Que « telle ou telle chose soit ! » lorsque nous avons expliqué ce passage : « Il a dit, et tout a été fait ; il a ordonné, et « tout a été créé. » Oui, nous avons montré que l'artisan immédiat du monde est le Verbe de Dieu, qui, pour ainsi

dire, a mis la main à l'œuvre de la création, mais que le Père du Verbe en est l'auteur primitif, parce qu'il a ordonné au Verbe, son Fils, de faire le monde. Pourquoi la lumière fut-elle créée le premier jour? Pourquoi le firmament fut-il affermi le second jour? Pourquoi le troisième jour vit-il toutes les eaux qui étaient sous le ciel se rassembler dans leurs réceptacles, et la terre produire ses fruits par la vertu de sa propre nature? Pourquoi le quatrième jour fut-il consacré à la création des astres et des étoiles? le cinquième, à celle des animaux qui nagent? et le sixième à celle des animaux terrestres, ainsi que de l'homme? Nous avons expliqué tout cela suivant la mesure de nos forces, dans nos Commentaires sur la Genèse. Nous avons fait plus. Pour répondre à ceux qui, interprétant l'Écriture dans son sens littéral, s'imaginent que six jours ont été employés à la création du monde, nous avons cité ce passage : « Voilà le livre de la génération du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés au jour où le Seigneur fit le ciel et la terre. »

LXI. Puis, comme il n'avait pas compris les paroles suivantes : « Dieu accomplit son œuvre le sixième jour, et il cessa de travailler le septième; et Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce que c'était dans ce jour qu'il avait cessé de travailler à l'œuvre de la création, » s'imaginant « qu'il cessa de travailler le septième jour, » équivaut à « il se reposa le septième jour, » Celse ajoute : « Ne dirait-on pas un artisan grossier et prompt à se fatiguer, qui a besoin de jours de repos pour reprendre ses forces? » Notre adversaire a ignoré quel est ce jour de sabbat, ou jour de repos, qui doit succéder à la création toujours renouvelée, dont la durée du monde est la mesure, jour de fête éternelle que célébreront avec Dieu tous ceux qui, après avoir accompli leurs œuvres en six jours, sans négliger aucun de leurs devoirs, seront élevés à la contemplation des biens célestes, dans l'assemblée des justes et des bienheureux. Après quoi, comme



si les Écritures avaient dit, ou comme si nous disions nous-mêmes que Dieu se reposa de ses fatigues : « Il n'est pas permis d'avancer, dit-il, que le Dieu souverain soit sujet à la fatigue, qu'il travaille de ses mains, ou qu'il donne des ordres. » Celse déclare donc que le Dieu suprême est inaccessible à la fatigue. Pour nous, nous en disons autant, non-seulement du Verbe, mais de tous les êtres d'un ordre supérieur et plus rapprochés de la divinité. La fatigue n'est que pour ceux qui ont un corps. Cette proposition embrasse-t-elle tous ceux qui ont un corps, de quelque nature qu'il soit, ou bien seulement ceux qui ont un corps terrestre un peu plus relevé ? Je vous le laisse à examiner. Sans doute il n'est pas permis de dire que le Dieu souverain travaille de ses mains. Il y a mieux. Si on prend ces expressions à la lettre, ni le second Dieu, ni aucun des êtres qui approchent de la divinité, ne peuvent travailler de leurs mains. Mais admettez que ces expressions doivent se prendre dans un sens figuré, ou par une sorte d'abus, afin que nous expliquions ces deux textes : « Le firmament publie les œuvres de ses mains ; — ses mains ont affermi les cieux, » et tous les autres passages du même genre où l'on donne à Dieu des mains et des membres allégoriques, qu'y a-t-il d'absurde à dire, dans ce sens, que Dieu a travaillé de ses mains ? S'il n'est pas étrange que Dieu travaille de la sorte, il ne l'est pas davantage qu'il donne des ordres. Voilà pourquoi, exécuter ces mêmes ordres, c'est faire des actions bonnes et louables, parce que c'est Dieu qui les a commandées.

LXII. Poursuivons. Celse avait encore mal compris ce passage : « Le Seigneur a prononcé de sa bouche ; » peut-être même ce texte lui avait-il été expliqué par des interprètes inhabiles et peu éclairés. Quoi qu'il en soit, comme il ignore que l'Écriture désigne par les différentes parties du corps humain les attributs de Dieu, il dit : « Dieu n'a ni bouche ni voix. » Certainement Dieu n'a pas de voix, si par ce mot on entend un ébranlement, une

agitation, ou une modification de l'air, ou telle autre chose enfin, suivant la définition qu'en donnent ceux qui sont savants dans ces matières. Mais la voix de Dieu, dans les Livres saints, est de telle nature, qu'elle est vue par tout le peuple d'Israël, ainsi que l'atteste ce passage : « Tout le « peuple voyait la voix de Dieu, » en prenant le mot *voix* dans son sens spirituel, suivant l'habitude de l'Écriture. « Il n'y a en Dieu, ajoute Celse, aucune des choses que « nous connaissons. » Mais quelles sont ces choses que nous connaissons ? Il ne l'explique pas. Veut-il parler des membres corporels ? Nous sommes d'accord avec lui, en prenant *les choses connues par nous* pour celles qui nous arrivent par l'intermédiaire des sens et par la voie la plus commune. Si, au contraire, par là il faut entendre la généralité de nos connaissances, nous connaissons beaucoup de choses qui existent en Dieu, telles que la vertu, la béatitude, la divinité. Veut-on enfin prendre dans un sens beaucoup plus relevé *les choses que nous connaissons* ? Comme toutes les notions humaines sont infiniment au-dessous de Dieu, il ne sera point déraisonnable d'admettre qu'en Dieu il n'y a aucune des choses que nous connaissons. Car toutes ses augustes perfections surpassent non-seulement l'intelligence de notre nature, mais l'intelligence elle-même de toutes les natures supérieures à la nôtre. Si notre adversaire avait lu, parmi les témoignages des prophètes, cet oracle de David : « Mais vous, « vous êtes toujours le même, » et cet autre de Malachie : « Je suis, et ne change jamais, » il aurait vu que nul d'entre nous n'attribue à Dieu aucun changement, soit dans ses actes, soit dans ses pensées. Toujours immuable, toujours semblable à lui-même, il gouverne conformément à leur nature, et ainsi que le réclame la raison, les choses sujettes au changement.

LXIII. Celse ensuite n'a pas saisi la différence qui sépare ces mots, *être fait à l'image de Dieu, et être son image elle-même*. En effet, l'image de Dieu, c'est le pre-

mier né d'entre toutes les créatures, c'est le Verbe, la Sagesse, la Vérité par excellence, et la splendeur de la bonté divine. Quant à l'homme, il n'a été fait qu'à l'image de Dieu. De plus, ignorant que quiconque a Jésus-Christ pour chef, devient par là même l'image et la gloire de Dieu; et sans s'arrêter davantage à examiner ce qui se passe dans l'homme lorsque s'imprime en lui ce caractère d'image de Dieu, qui consiste à n'avoir jamais eu ou à dépouiller entièrement le vieil homme et ses œuvres, ce qui fait qu'alors nous devenons l'image de Dieu, notre adversaire parle ainsi : « Dieu n'a pas créé l'homme pour « être son image, car il ne ressemble ni à l'homme ni à « aucun objet créé. » Mais que prétend Celse en disant que dans l'homme, composé de deux substances, c'est la moins noble, c'est-à-dire le corps, qui a été fait à l'image de Dieu? Si c'est le corps seulement qui a été fait à l'image de Dieu, voilà que l'ame, la partie la plus excellente de nous-mêmes, est privée de cette auguste ressemblance, tandis que c'est le corps, sujet au changement, qui est marqué de ce divin caractère. Or, jamais aucun de nous n'a tenu un pareil langage. Dira-t-on que, par ce qui a été fait à l'image de Dieu, il faut entendre les deux substances? Qu'arrive-t-il alors? Il faut nécessairement que Dieu soit également composé d'un corps et d'une ame, afin que la partie la plus excellente de lui-même ressemble à notre ame et la moins noble à notre corps; nouveau blasphème par lequel jamais aucun de nous n'a souillé sa bouche! Que reste-t-il donc à dire, sinon que ce qui a été fait à l'image de Dieu s'applique « à l'homme intérieur, comme nous l'appelons, » à l'homme régénéré et capable de refléter l'image de son créateur. Mais quand s'opère ce renouvellement de nature? Lorsque nous devenons parfaits, « ainsi que notre Père céleste est parfait, » lorsque nous obéissons à ce précepte : « Soyez saints, « parce que je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu; » lorsque, instruits de cet oracle : « Soyez les imitateurs de

« Dieu, » nous recevons dans une ame ornée de vertus l'empreinte des traits divins. Il y a plus. Notre corps lui-même devient le temple de Dieu, lorsque notre ame est ainsi purifiée; puis, faits à l'image de Dieu, nous portons Dieu même au fond de notre ame.

LXIV. Celse ensuite réclame, comme lui étant accordés, plusieurs points que ne lui accordera aucun chrétien raisonnable. Qui de nous, en effet, a jamais dit « que « Dieu eût comme nous une forme et une couleur? » Le mouvement ne convient pas davantage à son éternelle immutabilité, puisque, en vertu de cette perfection inaltérable, il exhorte le juste à lui ressembler en cela : « Mais « toi, dit-il, demeure ici immobile avec moi. » Que si certaines locutions paraissent lui attribuer le mouvement, telles que celle-ci, par exemple : « Ils entendirent la voix « du Seigneur Dieu qui s'avançait dans le jardin, » il faut les prendre dans ce sens, que les deux pécheurs croyaient entendre Dieu s'avancer vers eux; ou bien on doit les interpréter d'une manière purement allégorique, comme le sommeil, la colère, et les autres affections que l'on attribue à Dieu. J'en dis autant de la substance : Dieu n'y participe point; Dieu nous fait participer, plutôt qu'il ne participe lui-même à quoi que ce soit; car ceux qui reçoivent l'Esprit de Dieu deviennent participants de Dieu. Notre Sauveur ne participe pas davantage à la justice. Comme il est la justice par essence, ce sont les justes qui participent de lui. Au reste, rien de plus mystérieux, et qui demande une plus longue discussion que cette question de la substance, quand on examine si la substance permanente et immatérielle est la substance proprement dite, afin de découvrir si Dieu, placé en dehors de toute substance, par sa puissance et son office, la communique à tous les autres êtres par son Verbe, et à son Verbe lui-même, ou bien si c'est Dieu lui-même qui est la substance, quoique l'Écriture, là où il est parlé de Notre-Seigneur, le déclare d'une nature invisible. « Il est l'image du Dieu invisible. » In-

visible, dans cette rencontre, signifie incorporel. Il faudrait examiner ensuite si le Fils unique, et le premier né d'entre toutes les créatures, doit être regardé comme la substance des substances, l'idée des idées, le principe des principes, et si Dieu le Père est plus grand que tout ce qui est exprimé par ces mots.

LXV. Lorsque Celse dit au sujet de Dieu : « Tout vient « de lui, » il renverse, par je ne sais quelle contradiction, ses propres maximes. Il n'en est pas ainsi de notre Paul. Dans ce passage : « Tout est de lui, tout est par lui, tout « est pour lui, » *de lui* désigne qu'il est le principe et l'origine de toutes les créatures; *par lui*, qu'il les conserve et les soutient; *pour lui*, qu'il est leur fin dernière. Mais que Dieu ne provienne d'aucune chose, c'est une vérité constante. Quant à ce qu'il ajoute : « Dieu est inaccessible et insaisissable au Verbe lui-même, » il importe ici de distinguer. En effet, s'agit-il là du Verbe qui est en nous, que ce Verbe soit intérieur, ou que nous le produisons par la parole, nous confesserons, nous aussi, que Dieu est inaccessible et insaisissable à cette sorte de Verbe. S'agit-il, au contraire, de ce Verbe par excellence : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, « et le Verbe était Dieu, » nous affirmons qu'il peut atteindre jusqu'à Dieu, non-seulement lui, mais tous ceux auxquels le Fils révèle le Père. Voilà donc Celse convaincu de faux, quand il déclare que le Verbe lui-même ne peut atteindre jusqu'à Dieu. Même distinction à faire dans cette autre proposition : « Il est impossible de nommer Dieu. » Si Celse a voulu dire que la parole ou l'idée représentée par la parole, est incapable de rendre les attributs infinis de Dieu, rien de plus juste, puisque, dans l'ordre des choses créées elles-mêmes, il existe une foule de qualités que la parole est impuissante à rendre. Comment exprimer, par exemple, avec des mots, la différence qui existe entre la saveur de la datte et celle de la figue? Qui caractérisera et spécifiera par des paroles les propriétés

particulières à chaque chose? Il ne faut donc pas s'étonner qu'on ne puisse définir par la parole tout ce qu'est Dieu. Mais si ce mot *nommer* ne signifie pas autre chose que désigner quelques-unes de ses perfections, afin d'aider l'intelligence de l'auditeur à en connaître quelque chose, autant que la faiblesse humaine peut y atteindre, il n'y a rien d'absurde à dire que Dieu peut être exprimé par des mots. Enfin nous appliquerons encore la même distinction à ce qu'il ajoute : « Dieu n'est sujet à aucune de ces « affections qui s'expriment par des paroles. » Car c'est une vérité reconnue, que Dieu n'a rien de commun avec les vicissitudes de l'humanité. Mais j'en ai dit assez sur ce sujet.

LXVI. Voyons maintenant ce qui suit. Ici Celse, par une sorte de prosopopée, introduit un interlocuteur qui, après avoir entendu ce qui précède, s'écrie : « Par quelle « voie donc connaîtrai-je Dieu? Qui m'enseignera le « chemin pour aller à lui? ? comment me le montrerez-  
« vous? Vous répandez les ténèbres sur mes yeux, et je ne « vois rien de distinct? » Puis, comme pour répondre à cette difficulté, et expliquer à celui qui l'interrogeait tout à l'heure, pourquoi ses yeux étaient couverts de ténèbres, Celse dit : « Ceux qu'on fait passer des ténèbres à « la lumière du grand jour, ne pouvant en soutenir la « clarté, se croient blessés, et sont comme aveuglés par ses « rayons. » Notre réponse est bien simple : Tous ceux qui, attachant leurs yeux sur les œuvres coupables des peintres, des sculpteurs, et des artisans de simulacres, ne veulent pas porter leurs regards vers le ciel, ni se servir des choses sensibles comme d'un degré pour monter vers le Créateur de toutes choses, qui est la lumière, sont et demeurent, selon nous, plongés dans les ténèbres. Au contraire, ceux-là marchent dans la lumière, qui suivent les rayons du Verbe, de la bouche duquel ils ont appris que le comble de l'ignorance, de l'impiété et de la stupidité, c'est de négliger Dieu pour adorer des êtres inanimés; de ce Verbe

..

qui conduit au Dieu souverain et incréé l'intelligence de quiconque veut travailler à son salut. Car « les nations « qui étaient assises dans les ténèbres ont vu une grande « lumière, et la lumière, c'est-à-dire Jésus notre Dieu, « s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région et « l'ombre de la mort. » Ainsi donc jamais un Chrétien ne demandera, ni à Celse, ni à aucun des calomniateurs de la doctrine chrétienne : « Par quelle voie connaîtrai-je « Dieu? » puisque chaque Chrétien le connaît autant que le permet la faiblesse humaine. Jamais non plus aucun de nous ne dira : « Qui m'enseignera le chemin pour « aller à lui? » Il a entendu cet oracle : « Je suis la voie, « la vérité et la vie, » et en marchant dans cette voie, il a goûté toute les douceurs qui s'y trouvent. Enfin jamais aucun disciple de Jésus ne fera cette question à Celse : « Comment me montrerez-vous Dieu? »

LXVII. Celse avait donc bien raison tout à l'heure, lorsque son prétendu interlocuteur, après l'avoir entendu parler, et avoir reconnu que ses discours n'étaient que confusion et obscurité, lui répond : « Vous couvrez mes yeux « de ténèbres. » Celse et ses pareils travaillent à répandre des nuages autour de nous ; mais nous, nous dissipons par la lumière du Verbe les ténèbres de ces dogmes impies. Car le Chrétien répliquera à notre adversaire, qui ne lui dit rien de clair ni de fondé sur la vérité : « Je n'aperçois « rien de distinct dans vos paroles. » Il n'est donc pas vrai que Celse nous fasse passer des ténèbres à la lumière du grand jour ; loin de là, il essaie de nous entraîner de la lumière dans les ténèbres, puisqu'il convertit les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, déjà condamné par cette énergique sentence d'Isaïe : « Malheur à vous qui « changez les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres ! » Pour nous qui, ouvrant les yeux de notre âme aux clartés du Verbe, savons distinguer la lumière d'avec les ténèbres, nous travaillons de toutes nos forces à nous maintenir dans la lumière, en répudiant toute so-

ciété avec les ténèbres. Au reste, cette lumière vivante et véritable sait bien à qui elle doit se révéler dans sa splendeur, et à qui elle doit cacher une partie de ses rayons; car il en est plusieurs auxquels elle dérobe toutes ses magnificences, à cause de la faiblesse de leur vue. Celse nous parle d'*yeux affaiblis, malades et aveugles*; mais quels sont les hommes atteints de cette infirmité, sinon ceux qui languissent dans l'ignorance sur Dieu, et qui, aveuglés par leurs passions, ne peuvent contempler la vérité? Quant aux Chrétiens, assurément ils ne craignent pas d'être aveuglés par les impiétés de Celse ou de quelque autre ennemi de la religion. Vous tous qui sentez que vous marchez dans les ténèbres, en suivant le torrent d'une multitude grossière et en adorant des démons dans les solennités publiques, approchez donc enfin du Verbe dispensateur de la lumière, afin que ce même Jésus, dont la bonté a guéri autrefois les aveugles qui lui criaient, en se prosternant sur le chemin: « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi, » vous fasse aussi miséricorde et vous donne des yeux nouveaux, des yeux infatigables, tels enfin qu'il convient au Verbe de les former.

LXVIII. Voilà pourquoi, si Celse nous demande par quelle voie nous espérons connaître Dieu et obtenir de lui notre salut, nous lui répondrons que le Verbe de Dieu, qui réside en ceux qui le cherchent, ou qui le reçoivent lorsqu'il se manifeste à eux, suffit à leur faire connaître et à leur révéler le Père, qui, avant l'avènement de Jésus-Christ, n'avait été vu de personne. Et quel autre, en effet, peut sauver l'âme de l'homme et la conduire aux pieds du Dieu souverain, mieux que Dieu le Verbe, lui qui, étant en Dieu dès l'origine, se fit chair pour ceux qui s'étaient attachés à la chair, je ne dis point assez, pour ceux qui étaient devenus chair, afin que par là il pût être possédé par ceux qui jusqu'alors n'avaient pu le contempler, en tant qu'il était le Verbe, et qu'il résidait dans le sein de Dieu, Dieu lui-même. Aujourd'hui, parlant cor-



poirement, et docteur revêtu d'une chair semblable à la nôtre, il appelle à lui ceux qui sont chair, d'abord pour les rendre conformes au Verbe qui s'est incarné, puis, pour les élever à le contempler dans l'état où il était avant qu'il se fit chair, de sorte que, devenus meilleurs, et passant de cette introduction selon la chair à une autre plus parfaite, ils s'écrient : « Si nous avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus. » Le Verbe s'est donc fait chair, et après s'être incarné, il a habité parmi nous ; car il n'a pas vécu loin de nous. Mais tout en habitant ainsi au milieu de nous, il n'y est pas demeuré sous sa première forme : il nous a conduits sur une haute montagne, sur la montagne spirituelle, et là il nous a montré sa forme la plus glorieuse et la splendeur de ses vêtements. Mais que dis-je ? Il ne s'est pas borné à cette transfiguration personnelle. Il nous a manifesté aussi l'éclat de la loi spirituelle représentée par Moïse, qui parut avec Jésus environné de gloire. Enfin il nous a fait voir toute la prophétie, qui n'est point morte depuis l'incarnation du Verbe, mais qui a été transportée au ciel, et dont Élie était la figure. Après ces magnifiques spectacles, on peut s'écrier : « Oui, nous avons vu sa gloire comme la gloire que reçoit de son Père le Fils unique, plein de grâce et de vérité. » C'est donc avec beaucoup d'étourderie que Celse a imaginé notre prétendue réponse à la question qu'il nous adresse : « Comment espérez-vous connaître Dieu et recevoir de lui le salut ? » Notre réponse, il la connaît : elle est dans ce qui précède.

LXIX. Notre adversaire ne laisse pas d'affirmer, toutefois, que nous répondons par une conjecture qui lui paraît très-vraisemblable, et il trouve bon de nous faire parler en ces termes : « Dieu, à cause de sa grandeur et de notre difficulté à le connaître par la contemplation, faisant descendre son Esprit dans un corps semblable au nôtre, l'a envoyé ici-bas pour qu'il nous fût permis de

« l'entendre et de recueillir ses enseignements. » Mais, suivant notre doctrine, la grandeur n'appartient pas exclusivement au Père et au Dieu de l'univers. Il l'a communiquée à son Fils unique, au premier né d'entre toutes les créatures, afin que celui qui est l'image du Dieu invisible fût aussi par sa grandeur la représentation du Père. Il était impossible, en effet, que l'*image* fût parfaite et répondit au Dieu invisible, si elle n'avait également le caractère de sa grandeur. Nous déclarons, en outre, que Dieu est invisible, puisqu'il est immatériel : toutefois, ceux qui aiment la contemplation peuvent l'apercevoir avec les yeux du cœur, c'est-à-dire de l'esprit, non pas cependant avec les yeux de toute espèce de cœur, mais seulement d'un cœur pur ; un cœur souillé ne peut contempler Dieu, et pour être à même de contempler dignement la pureté infinie, il faut la pureté. Eh bien ! qu'il soit difficile de contempler Dieu, je l'accorde. Il n'est pas le seul cependant. Car son Fils unique, Dieu le Verbe, n'est pas moins difficile à contempler, ainsi que la sagesse par laquelle Dieu a créé toutes choses. Qui peut, je le demande, pénétrer tous les mystères de la sagesse divine, même dans la création et l'ordonnance de l'univers ? Ce n'est donc pas parce que Dieu était difficile à contempler qu'il a envoyé son Fils ici-bas, comme si le Fils était un Dieu plus facile à contempler. Voilà ce que n'a pas vu Celse, lorsqu'il nous fait dire : « C'est parce que « Dieu est difficile à contempler, qu'il a envoyé son Esprit « ici-bas, dans un corps semblable au nôtre, afin qu'il « nous fût permis de l'entendre et de recueillir ses en- « seignements. » Mais, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, quoique le Fils fût également difficile à contempler, puisqu'il est Dieu le Verbe, par qui tout a été fait, il n'a pas laissé d'habiter au milieu de nous.

LXX. De plus, si Celse avait compris ce que nous enseignons sur l'Esprit de Dieu, et sur cette dénomination d'*enfants de Dieu*, attribuée par nous à tous ceux qui se

*Laissent convaincre* par son Esprit, il ne se serait pas fait à lui-même cette réponse, qu'il suppose venir de nous : « Dieu « a envoyé ici-bas son Esprit revêtu d'un corps semblable « au nôtre. » Car Dieu communique toujours son Esprit à ceux qui peuvent participer à ses divines effusions ; mais quoiqu'il habite dans ceux qui sont dignes de cette faveur, il ne souffre ni division ni partage. Nous n'enseignons pas davantage que cet Esprit soit un corps, pas plus que ce feu dont il est dit : « Notre Dieu est un feu dévorant. » Ces manières de parler sont autant de figures destinées à nous représenter imparfaitement, par des images familières et sensibles, la nature des choses intellectuelles. Quand nous appelons, par exemple, les péchés du nom de *bois*, d'*herbe* et de *chaume*, ces locutions ne signifient pas que les péchés aient un corps. Il faut en dire autant des bonnes œuvres, quoiqu'elles soient désignées par l'*or*, l'*argent* et les *pierres précieuses*. Il en va de même de Dieu. De ce que nous le nommons un *feu dévorant*, qui consume le bois, l'herbe et le chaume, ainsi que toute la substance du péché, nous n'en concluons pas pour cela que Dieu a un corps. Ainsi, de même que Dieu n'est pas quelque chose de corporel parce qu'on le désigne par le nom de *feu*, l'expression d'*esprit* ou de *souffle* ne signifie pas qu'il soit matière. L'Écriture donne ordinairement aux objets intellectuels le nom d'*esprit*, ou de choses *spirituelles*, pour les distinguer des choses sensibles. Témoin ce passage de Paul : « C'est lui aussi qui nous a « rendus propres à devenir les ministres de la nouvelle « alliance, non dans la lettre, mais dans l'esprit ; car la « lettre tue et l'esprit vivifie. » Par la *lettre*, l'Apôtre entend l'interprétation de l'Écriture appropriée aux sens ; et par l'*esprit*, une interprétation appropriée à l'intelligence. Même jugement sur cet autre passage : « Dieu est esprit. » Car le Sauveur voyant les Samaritains et les Juifs observer à la lettre les préceptes de la loi, et s'arrêter à l'image extérieure, dit à la Samaritaine : « L'heure est venue

« où vous n'adorerez votre Père, ni sur cette montagne, « ni dans Jérusalem. Dieu est esprit, et il faut que ceux « qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Il nous a enseigné par là qu'il ne faut pas adorer Dieu charnellement et par des victimes charnelles, mais en *esprit*; car plus nous lui rendrons le culte de l'esprit et de l'intelligence, plus nous prouverons qu'il est esprit par sa nature. Il ne faut pas non plus adorer le Père en figure, mais en vérité, dans la vérité « qui a été apportée à la « terre par Jésus-Christ, de même que la loi avait été « donnée par Moïse. Car, aussitôt que nous nous convertissons au Seigneur (or, le Seigneur est esprit), le « voile que nous avons sur le cœur, lorsque nous lisons « Moïse, se déchire.

LXXI. Voilà pourquoi, sans rien comprendre à ce qui a été dit sur l'Esprit de Dieu, « car l'homme animal ne « perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu, parce « qu'elles lui paraissent une folie, et qu'il ne peut com- « prendre ce qu'on ne juge bien que par l'esprit, » Celse, de ce que nous disons que Dieu est esprit, conclut que, sur ce point, nous ne différons aucunement des stoïciens, qui enseignent chez les Grecs, que Dieu est un Esprit répandu dans l'universalité des êtres, et embrassant toutes choses en lui-même. Sans doute la Providence de Dieu est répandue partout, mais non comme les stoïciens l'entendent de leur esprit. Sans doute toutes les choses au gouvernement desquelles la Providence est attentive, elle les embrasse et les contient, non pas comme un corps renferme un corps de même nature que lui, mais comme une puissance divine embrassant tout ce qu'elle renferme. Si donc il faut en croire les stoïciens, qui affirment que les principes des choses sont corporels, et que tout, par conséquent, est sujet à la corruption, sans en excepter Dieu lui-même, si cette supposition ne leur paraissait trop absurde, il s'ensuivrait que le Verbe de Dieu, qui est descendu jusqu'à l'homme et aux dernières d'entre les créa-

tures, ne serait pas autre chose qu'un esprit corporel. Mais selon nous, qui nous efforçons de démontrer que l'ame douée de raison l'emporte sur toutes les natures corporelles, et que c'est une substance invisible et immatérielle, il s'en faut de beaucoup que Dieu le Verbe soit un corps, lui par qui tout a été créé, et qui, afin que la raison et la sagesse présidassent à toutes choses, a fait sentir sa présence non-seulement aux hommes, mais aux derniers des êtres sur lesquels s'étend le gouvernement de la nature. Libre donc aux stoïciens de condamner toutes choses à périr par le feu en vertu de leur principe ! Pour nous, nous ne croirons jamais qu'une substance incorporelle puisse être détruite par les flammes, ni que l'ame des hommes ou que la nature des Anges, des Dominations, des Principautés et des Puissances, doive disparaître dans la conflagration universelle.

LXXII. Comme Celse ignore tout ce qui concerne l'Esprit de Dieu, c'est sans fondement qu'il a dit : « Le Fils de Dieu ayant été envoyé sur la terre, revêtu d'un corps mortel, ne pourra, par là même, devenir immortel, tout Fils de Dieu qu'il est. » Puis, se mettant en contradiction avec lui-même, et supposant qu'il s'en rencontre parmi nous qui font profession de croire que ce n'est pas Dieu le Père qui est Esprit, mais son Fils, il va au-devant de cette objection en leur disant : « Il n'y a pas d'esprit de nature à durer toujours. » C'est à peu près comme si, nous entendant appeler Dieu *un feu qui dévore*, il nous répondait : « Il n'y a pas de feu de nature à durer toujours, » sans remarquer ni dans quel sens Dieu est un feu qui dévore, ni quelles sont les matières qu'il consume, c'est-à-dire les péchés et les vices. Ne fallait-il pas, en effet, qu'un Dieu d'une bonté infinie, après que chaque athlète aurait prouvé avec quelle fidélité il a combattu, consumât les vices par le feu du châtement ? Celse continue encore de nous attribuer des sentiments qui nous sont étrangers. « Jésus, en mourant, dit-il, a dû se séparer

« nécessairement de l'Esprit par lequel il était Dieu. Que  
« s'ensuit-il ? Que Jésus n'a pu ressusciter avec son corps,  
« car un Dieu n'aurait pas voulu reprendre l'esprit qu'il  
« avait rendu, si ce même esprit avait été souillé par l'u-  
« nion avec le corps. » Il y aurait folie de nous arrêter à  
réfuter comme nous appartenant, une doctrine avec la-  
quelle nous n'avons rien de commun.

LXXIII. Après quoi, répétant ce qu'il a déjà dit, il  
revient encore sur un Dieu naissant d'une Vierge, quoi-  
que précédemment il se soit longuement étendu sur ce  
sujet, avec des railleries que nous avons réfutées selon la  
mesure de nos forces. « Si Dieu voulait, dit-il, envoyer  
« son Esprit hors de lui-même, à quoi bon le souffler dans  
« le sein d'une femme. Habile comme il était à former  
« des hommes, ne pouvait-il pas adapter un corps à son  
« Esprit, sans le jeter dans un lieu qui est le réceptacle  
« de tant d'immondices ? S'il l'eût ainsi fait descendre im-  
« médiatement d'en haut, il n'aurait pas trouvé d'incrè-  
« dules. » Celse a blasphémé, parce qu'il n'a pas su com-  
bien a été pure et affranchie de toute souillure la nais-  
sance de ce corps qui sortit d'une Vierge pour contribuer  
à la rédemption du genre humain. Ce philosophe qui  
nous cite les maximes des stoïciens, tout en feignant d'i-  
gnorer la doctrine qu'ils professent sur les choses indiffé-  
rentes, s'imagine que la nature divine s'altère et se souille,  
soit en demeurant dans le sein d'une femme jusqu'à ce  
que son corps soit formé, soit en prenant ce corps lui-  
même. J'aimerais autant dire, avec quelques-uns, que les  
rayons du soleil se souillent et cessent d'être purs en tom-  
bant sur des bourbiers ou des matières fétides. Mais sup-  
posons même, comme Celse le désire, que le corps de  
Jésus eût été formé par une autre voie que celle de la nais-  
sance, il ne s'ensuivrait pas que ceux qui l'auraient vu  
se fussent imaginé qu'il n'était pas né par la voie ordi-  
naire. Car les choses qu'aperçoivent nos yeux ne révèlent  
point le caractère du principe qui les a produites. Voici,

par exemple, un miel produit par une autre cause que par les abeilles; vous aurez beau le voir ou le goûter, il vous sera impossible de juger que ce ne sont pas des abeilles qui l'ont élaboré; comme ce n'est pas non plus par les sens que le miel des abeilles nous révèle son origine : l'expérience elle seule nous apprend que le miel doit provenir des abeilles. Ce que je dis du miel, je le dis également du vin : ce n'est pas le goût, c'est l'expérience qui nous apprend qu'il provient de la vigne. Il en va de même d'un corps. Tout sensible qu'il est, il ne nous révèle point par lui-même à qui il doit ce qu'il est. Cette vérité nous est confirmée par les corps célestes. Nous ne pouvons douter de leur existence ni de leur éclat lorsque nous les contemplons. Mais ont-ils été créés ou non? La vue ne nous instruit pas sur ce point. Voilà pourquoi il s'est élevé sur cette question des sentiments opposés, et ceux-là même qui affirment que ces globes lumineux ont eu un commencement, ne sont pas d'accord sur la manière dont ils ont commencé, parce que les sens demeurent muets sur le mode de leur première origine, même lorsque la raison a laborieusement démontré qu'ils ne sont pas éternels.

LXXIV. Après quoi Celse revient sur les dogmes de Marcion, sujet qu'il a déjà traité plus d'une fois, et il y revient en les citant en partie tels qu'ils sont, en partie comme un homme qui les comprend mal. Il est inutile que nous nous arrêtions ici à condamner et à réfuter ces impiétés. Puis le voilà qui discute tantôt pour, tantôt contre Marcion, justifiant quelques-unes de ses erreurs, et flétrissant les autres. Et à cette occasion, voulant appuyer ce point de notre doctrine, que Jésus a été prédit par les prophètes, il va jusqu'à dire en propres termes, pour condamner Marcion et ses disciples : « Comment « pourrait-on prouver que celui qui a souffert une mort « si cruelle, était le Fils de Dieu, si ces supplices n'a- « vaient été annoncés d'avance? » Un moment après cette

déclaration, il retombe dans ses railleries ordinaires, et se divertit en introduisant deux fils, engendrés par deux dieux différents, l'un par le Créateur, l'autre par le dieu de Marcion. Il décrit les combats des deux pères; il les compare à ceux que les cailles se livrent entre elles, et finit par dire que les deux vieillards, affaiblis par le poids des années, et commençant à radoter, se retirent du champ de bataille, en laissant à leurs fils le soin de vider la querelle. Nous ne pouvons qu'appliquer en ce moment à Celse le mot qui lui est échappé tout à l'heure : « Où est  
« la vieille femme qui ne rougit de bercer un enfant avec  
« des sornettes, » semblables à celles qu'il nous débite dans un ouvrage qu'il a intitulé fastueusement *Discours véritable*. Là, en effet, où il convenait de discuter sérieusement, que fait-il ? Il abandonne le fond des choses pour se livrer à mille indécentes bouffonneries, comme s'il s'agissait d'une satire ou d'une comédie. Il ne s'aperçoit pas que ces manières, dignes d'un histrion, vont directement contre le but d'un homme qui s'est proposé de nous faire renoncer au christianisme pour nous attirer à ses dogmes. Il aurait donné à ses croyances plus d'autorité, s'il en avait parlé avec plus de gravité. Mais puisqu'il se borne à des plaisanteries, à des platitudes et à des bouffonneries, disons-le lui, il n'est tombé dans ces pauvretés que faute de bonnes raisons, qu'il ne pouvait ni avoir ni connaître.

LXXV. Il ajoute immédiatement : « Puisque l'Esprit de  
« Dieu voulait revêtir un corps, il devait nécessairement  
« l'emporter sur tous les autres en grandeur, en beauté,  
« en force, en majesté, en éloquence et par l'éclat de la  
« voix. Car il est impossible que l'homme, portant en lui-  
« même quelque chose qui manque aux autres, n'ait au-  
« cun avantage sur eux. Or, celui dont il est question,  
« loin d'avoir aucun avantage sur eux, était, nous dit-  
« on, de petite stature, dépourvu de beauté et d'un as-  
« pect ignoble. » Celse est ici encore fidèle à son système,



comme on le voit. S'agit-il d'accuser Jésus, il invoque le témoignage des Écritures, et il semble reconnaître leur autorité dès qu'elles paraissent fournir un prétexte à ses imputations. Ces mêmes Écritures, au contraire, renferment-elles des textes, opposés à ceux dont il abuse pour calomnier le Christ, alors il fait semblant de ne pas les connaître le moins du monde. Les Livres sacrés attestent, en effet, que Jésus était sans beauté, mais non qu'il fût d'un aspect ignoble, ainsi que Celse le prétend. Il n'est pas dit clairement non plus qu'il ait été de petite stature. Voici en quels termes Isaïe annonce que le Fils de l'homme viendra sur la terre sans beauté ni éclat : « Seigneur, qui « a cru à notre parole ? Pourquoi le bras de Dieu a-t-il « été révélé ? Nous avons annoncé qu'il s'élèvera en la « présence de Dieu comme un jeune enfant, comme un « arbrisseau qui sort d'une terre aride. Il n'a ni éclat ni « gloire ; nous l'avons vu, il était sans apparence et sans « beauté ; son extérieur était méconnaissable, et il était « méprisé comme le dernier des hommes. » Celse n'a pas manqué de retenir ce passage, parce qu'il semblait favorable à ses calomnies et à ses haines ; mais il a eu grand soin de laisser de côté cette invitation prophétique du psaume Lxiv<sup>e</sup> : « Armez-vous de votre glaive, ô le plus « puissant des rois ! Revêtez-vous de votre éclat et de votre « gloire ; accomplissez vos desseins ; régnez, triomphez ! »

LXXVI. Admettons que Celse n'ait pas connu cette prophétie, ou que, l'ayant connue, il ait été trompé par les interprètes inhabiles qui ne veulent pas qu'elle s'applique à Jésus-Christ, qu'objectera-t-il à ce passage de l'Évangile où il est raconté que « Jésus étant monté avec ses disci- « ples sur une haute montagne, s'y transfigura devant « eux, et leur apparut dans toute sa gloire, pendant que « Moïse et Élie, qui apparurent aussi dans sa gloire, s'en- « tretenaient de sa sortie du monde, qu'il devait accom- « plir en Jérusalem ? » Quoi donc ! Qu'un prophète dise : « Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat, ni beauté, » Celse

admettra-t-il que cette prédiction concerne Jésus, quoique, s'aveuglant sur le fond même de cette prophétie, il ne s'aperçoive pas qu'elle est une démonstration puissante de la divinité de ce Jésus-Christ, qui apparaissait parmi nous sans beauté, puisque, long-temps avant son incarnation, il était annoncé sous quelle forme il se montrerait? Mais qu'un autre prophète vante son éclat et sa beauté, refusera-t-il d'appliquer cette prédiction à la personne de Jésus-Christ? Si les évangiles affirmaient clairement que « Jésus n'avait ni éclat ni gloire, que son extérieur était « sans beauté, et qu'il était méprisé comme le dernier des « hommes, » on pourrait dire que Celse a emprunté ces témoignages aux Évangiles et non aux prophètes. Mais puisque ce ne sont ni les Évangiles ni les apôtres qui parlent ainsi de Jésus, Celse évidemment est contraint de reconnaître que les caractères de la prophétie se sont accomplis dans la personne du Christ. Cet aveu réduit au silence toutes ses accusations contre Jésus.

LXXVII. D'ailleurs, quand notre adversaire écrit : « Puisque l'Esprit de Dieu voulait revêtir un corps, il « devait nécessairement l'emporter sur tous les autres en « grandeur, en beauté, en force, en majesté, en éloquence « et par l'éclat de la voix, » comment n'a-t-il pas vu que ce corps avait sur tous les autres cette prérogative, qu'il paraissait aux yeux de chacun tel qu'il devait lui paraître, selon le degré de ses besoins et la mesure de son intelligence? Faut-il s'étonner que la matière, variable par sa nature, et pouvant revêtir toutes les qualités qu'il plaît au Créateur, ou affecter toutes les formes qu'il plaît à l'artisan, en reçoive tantôt une qui fasse dire : « Il n'avait ni « éclat ni beauté, » tantôt une autre si admirable, si éclatante, si glorieuse, que les trois apôtres qui étaient montés sur le Thabor avec Jésus-Christ, tombèrent la face contre terre, éblouis par les rayons de sa beauté? Mais Celse dira de ce prodige comme de tous les autres miracles de Jésus racontés dans les évangiles : « Ce sont des inventions qui ne

« différent en rien de la fable. » Nous lui avons déjà longuement répondu sur ce point. Maintenant cette doctrine a un sens mystique, d'après lequel les diverses formes que prenait le corps de Jésus figurent la nature du Verbe divin, qui ne paraît pas à une multitude grossière ce qu'elle paraît aux hommes capables de le suivre sur les hauteurs de la montagne. En effet, pour ceux qui restent au pied de la montagne, sans être encore prêts à la gravir, ce Verbe n'a ni éclat ni beauté; sa forme leur semble sans gloire, et inférieure aux paroles qui, sortant de la bouche humaine, sont, par la même figure, appelés « les enfants des hommes. » Sans doute, les discours des philosophes qui sont les enfants des hommes, sont beaucoup plus brillants que la parole de Dieu, qui, prêchée au peuple, lui présente « la folie de la prédication, » et qui, « à cause de « cette folie de la prédication, » fait dire à ceux qui se contentent de la juger sur cette apparence : « Nous l'avons vu; il n'avait ni éclat ni beauté. » Mais il n'en est pas de même de ceux qui ont reçu la force de s'élever avec ce Verbe merveilleux jusque sur les hauteurs de la montagne. Il revêt pour eux une forme divine. Ceux-là sont admis à le contempler, qui, à l'exemple de Pierre, portent en eux-mêmes l'Eglise bâtie par le Verbe; qui sont tellement fortifiés dans le bien que nulle porte de l'enfer ne peut prévaloir contre eux; qui ont été arrachés par le Verbe *aux portes de la mort*, pour annoncer les louanges de Dieu *aux portes de la fille de Sion*; ou qui encore ont été régénérés par des paroles puissantes, et auxquels il ne manque rien pour qu'ils soient appelés *les fils du tonnerre*. Quant à Celse, quant aux ennemis du Verbe divin, quant à tous ceux qui n'examinent pas avec bonne foi les dogmes du christianisme, où auraient-ils appris à connaître quel sens renferment les différentes formes de Jésus? Les différentes formes, ai-je dit? J'ajoute la diversité des âges par lesquels il a passé, et tout ce qu'il a fait, soit avant, soit après sa résurrection.

LXXVIII. Ensuite viennent ces paroles de Celse : « De plus, si votre Dieu, semblable au Jupiter de la comédie, voulait, en se réveillant d'un long sommeil, délivrer de ses maux le genre humain, pourquoi n'envoyait-il que dans un coin de la terre cet Esprit dont vous faites tant de bruit ? Il aurait dû le souffler par la même inspiration dans un grand nombre d'autres corps, et le répandre dans tout l'univers. Le poète comique ne s'est proposé que de faire rire les spectateurs, quand il a écrit que Jupiter à son réveil envoya Mercure aux Athéniens et aux Lacédémoniens. Mais vous, n'êtes-vous pas mille fois plus ridicules, en nous affirmant que le Fils de Dieu a été envoyé aux Juifs ? » Remarquez d'abord combien il est indécent et indigne d'un philosophe de nous alléguer ici un poète comique, et de comparer à un Jupiter de théâtre le souverain Créateur de l'univers. Nous l'avons déjà dit plus haut : ce n'est pas comme en *se réveillant d'un profond sommeil* que Dieu envoya son Fils sur la terre ; et si, pour de sages raisons, le même Fils accomplit le mystère de son incarnation à une époque rapprochée de nous, de tout temps il a comblé de bienfaits le genre humain. Jamais, en effet, il ne s'est opéré rien de bon parmi les hommes, qu'autant que ce Verbe divin a daigné agir intérieurement dans les âmes qu'il a jugées dignes, même pour un temps très-court, de recevoir telle ou telle de ses opérations. Ce n'est pas non plus sans de justes motifs que Jésus n'a paru que dans un petit coin de la terre. C'était, en effet, chez ceux qui connaissaient l'unité de Dieu, qui lisaient ses prophètes et y voyaient l'annonce d'un Messie promis, que devait descendre le Christ des prophètes, et de plus, dans un temps si favorable, que de ce petit coin de la terre il pût se répandre jusqu'aux extrémités du monde.

LXXIX. Ainsi, pour que la parole de Dieu éclairât tout l'univers, il n'était donc pas nécessaire qu'il y eût un grand nombre de corps et d'esprits semblables à Jésus.

Il suffisait que le Verbe seul, qui est le soleil de la justice, se levât sur la Judée, et que de là il lançât ses rayons sur toutes les ames qui voudraient s'ouvrir à sa lumière. D'ailleurs, à quiconque désirerait voir plusieurs corps remplis de l'Esprit divin, et travaillant partout au salut des ames, à l'exemple de ce Christ unique, je dirais : Contemplez tous ceux qui, à la pure doctrine de Jésus, qu'ils prêchent, joignent une vie bien réglée, et que l'Écriture désigne ainsi : « Gardez-vous de toucher à mes « christes, et ne faites aucun mal à mes prophètes. » Quoique nous ayons été avertis que l'antechrist doit venir, nous savons cependant qu'il y a maintenant de nombreux antechrists. De même le Christ, après son incarnation ici-bas, a préparé pour nous un grand nombre de christes qui, à son exemple, ont aimé la justice et haï l'iniquité. Voilà pourquoi Dieu, le Dieu du Christ, les a marqués de l'huile d'allégresse. Mais comme de tous ceux qui participent à son œuvre, Jésus est celui qui a le plus aimé la justice et haï l'iniquité, c'est lui qui a reçu les prémices ou, pour parler plus juste, l'onction tout entière de cette huile d'allégresse, tandis que ses coopérateurs n'en ont reçu qu'une part, proportionnée à ce qu'ils pouvaient recevoir. Voilà pourquoi Jésus-Christ étant le chef ou la tête de l'Église, de manière que Jésus-Christ et l'Église ne forment qu'un seul corps, l'onction descend du chef ou de la tête sur la barbe d'Aaron, et jusque sur les bords de son vêtement, expressions symboliques qui désignent l'homme parfait. Voilà ce que j'avais à dire contre ce blasphème railleur de Celse, si peu digne d'un homme grave : « Il « aurait dû souffler son Esprit dans un grand nombre de « corps et le répandre sur toute la terre. » Quant à ce poète comique qui, pour provoquer le rire de la multitude, écrit que Jupiter commença par s'endormir, puis, à peine réveillé, expédia Mercure auprès des Grecs, la droite raison qui sait que Dieu par sa nature n'est point soumis aux nécessités du sommeil, nous apprendra éga-

lement qu'il gouverne avec sagesse toutes les choses de ce monde, selon le besoin des temps et des circonstances. Mais il ne faut pas s'étonner que « les ames peu éclairées, » et Celse avec elles, se trompent si grossièrement, parce que « les jugemens de Dieu sont grands et impénétra-  
« bles. » Que le Fils de Dieu ait donc été envoyé chez les Juifs, qui avaient entendu les prédictions des prophètes, afin que partant de la région où il avait commencé corporellement sa course, il fit lever la lumière de son esprit et de sa vertu sur la terre des ames qui ne voulait pas être privée de Dieu plus long-temps, il n'y a dans cette merveille aucun sujet de risée.

LXXX. Après cela, il plaît à Celse d'appeler les Chaldéens *une nation toute divine dès les premiers temps*, quoique ce soient eux cependant qui aient introduit dans le monde la science menteuse de l'horoscope et de la divination. Il accorde la même louange aux mages, auxquels l'art de la magie emprunta son nom pour se répandre ensuite chez toutes les autres nations, et consommer la perte de ceux qui s'y appliquent. Quant aux Égyptiens, Celse leur reprochait, il n'y a qu'un moment, d'avoir des temples magnifiques à l'extérieur, mais qui, sous l'apparence de lieux sacrés, ne renfermaient que des singes, des crocodiles, des chèvres, des aspics, ou tout autre animal pareil. Maintenant voilà les Égyptiens transformés en *une nation toute divine*, et toute divine *dès les premiers temps*, sans doute parce que, *dès les premiers temps*, elle a été l'ennemie acharnée des Juifs. Les Perses, qui abusent de leurs mères et de leurs filles, sont encore *une nation divine* aux yeux de Celse : il fait le même honneur aux Indiens, dont quelques-uns, c'est lui-même qui nous l'apprend, se nourrissent de chair humaine. Mais pour les Juifs, qui ne commettent aucune de ces monstruosités, et surtout les anciens Juifs, loin de les inscrire parmi les *nations divines*, il monte sur le trépied pour annoncer leur ruine prochaine, sans tenir compte

ni de la protection toute spéciale dont Dieu honora ce peuple, ni des lois vénérables qu'il leur donna autrefois. Il n'a pas vu « que leurs prévarications ont été le salut « des nations, que leur crime a été la richesse du monde, « que leur pauvreté a été l'abondance de la terre jusqu'à « ce que la multitude des gentils fût entrée dans l'Église, « afin qu'ensuite tout Israël soit sauvé, » cet Israël dont Celse n'a pas la plus légère idée.

LXXXI. Comment Celse a-t-il pu dire : « Dieu qui « connaît toutes choses, n'a pas su qu'il envoyait son Fils « à des hommes pervers, et qui ajouteraient à leurs crimes « en le mettant à mort ? » Véritablement je l'ignore. Il semble avoir oublié à dessein ce point de notre doctrine, savoir, que les prophètes de Dieu avaient prévu et annoncé d'avance, par les lumières de l'Esprit divin, tout ce que Jésus-Christ devait souffrir. Ce témoignage, assurément, ne s'accorde pas avec les accusations de notre adversaire : « Dieu n'a pas su qu'il envoyait son Fils à des « hommes pervers, et qui ajouteraient à leurs crimes en « le mettant à mort. » Cependant il reconnaît, quelques lignes plus bas, que nous nous justifions, en disant que tous ces événements avaient été prédits long-temps avant qu'ils s'accomplissent.

Mais notre sixième livre ayant reçu une étendue suffisante, nous le terminerons ici, pour aborder dans le septième, si Dieu le permet, l'examen des propositions par lesquelles Celse croit détruire cette vérité : Tout ce qui est arrivé à Jésus, les prophètes l'avaient annoncé. Comme la matière est ample, et réclame de longs développements, nous n'avons voulu ni interrompre nos arguments, ce qu'il eût fallu faire à cause de la longueur du livre, ni donner à celui-ci une étendue qui fût en disproportion avec tout le reste, afin de ne pas interrompre la discussion.

# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

---

## LIVRE VII.

I. Dans les six livres qui précèdent, ô pieux et bien-aimé Ambroise, nous avons repoussé, suivant la mesure de nos forces, toutes les attaques de Celse contre les Chrétiens, sans rien laisser, du moins autant qu'il nous a été possible, qui n'ait été examiné, discuté, réfuté. Nous commençons maintenant notre septième livre, après avoir demandé toutefois à Dieu, par ce même Jésus-Christ, que Celse outrage, de faire briller dans notre cœur, puisqu'il est la vérité même, une lumière capable de dissiper les ténèbres du mensonge. Voilà pourquoi nous répétons, dans notre prière à Dieu, cette invocation du Prophète : « Anéantis-les dans ta vérité. » Qu'est-ce donc qui doit être anéanti ? Visiblement les discours contraires à la vérité, — car ils sont réellement anéantis par la vérité de Dieu, — afin que tous les hommes, en les voyant confondus, délivrés alors des liens de la fraude, puissent ajouter avec le Prophète : « Je t'offrirai un sacrifice volontaire, » et présenter au Dieu de l'univers une victime spirituelle et dégagée de toute fumée.

II. Celse attaque maintenant ce point de notre doctrine qui consiste à dire que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ avait été annoncé d'avance par les prophètes des Juifs.



Nous commencerons par examiner, s'il est vrai, comme il l'affirme, d'une part, que tous ceux qui admettent un autre Dieu que le Dieu des Juifs ne sauraient répondre à ses difficultés, et de l'autre, que nous qui reconnaissons le même Dieu que les Juifs, nous recourons, pour nous justifier, aux prédictions des prophètes sur la personne du Messie. Notre adversaire s'exprime ainsi : « Voyons par  
 « quel moyen ils pourront se défendre. Ceux qui admettent  
 « un autre Dieu, ne trouveront pas de réponse; quant à  
 « ceux qui reconnaissent le même, ils ne manqueront pas  
 « de recourir à leur maxime ordinaire : Il fallait qu'il en  
 « fût ainsi. Et pourquoi? Parce que ces événements  
 « avaient été prédits long-temps auparavant. » A cela je répons, que les attaques, dirigées tout à l'heure par Celse contre Jésus et les Chrétiens, sont d'une telle faiblesse, que quiconque a l'impunité d'admettre un autre Dieu pourrait facilement y répondre. Il y a plus. S'il n'était pas impie de fournir aux faibles des raisons pour les déterminer à embrasser des dogmes pernicieux, je prouverais moi-même à Celse combien il est mal fondé à soutenir que tous ceux qui reconnaissent un autre Dieu n'ont rien à répondre à ses arguments; mais je me contente, pour venger la cause des prophètes, d'ajouter quelques mots à ce que j'ai dit.

III. « Ils comptent pour rien, nous dit Celse, les oracles  
 « de la Pythie, des Sibylles de Dodone, du dieu de Claros,  
 « de Branchides, d'Ammon, et de mille autres devins,  
 « quoique ce soit leur influence qui ait peuplé la terre.  
 « S'agit-il, au contraire, des prédictions de la Judée,  
 « qu'elles aient été réellement prononcées ou non, à la  
 « manière de cette nation, et telles qu'il s'en rencontre  
 « aujourd'hui encore en Phénicie et en Palestine, ils les  
 « tiennent pour merveilleuses et irrévocables. » Quant aux prédictions dont Celse fait tant de bruit, il nous serait facile d'emprunter à Aristote et aux Péripatéticiens de nombreux témoignages pour détruire tout ce qu'il vient d'a-

vancer au sujet de la Pythie et de ses pareilles. Je pourrais encore prouver par Épicure et par ceux qui ont embrassé son opinion, que plusieurs Grecs regardent comme une chimère ces oracles, si vénérés de toute la Grèce. Toutefois, que les réponses de la Pythie et des autres n'aient pas été fabriquées par quelques fourbes qui voulaient passer pour divinement inspirés, je l'accorde : voyons s'il n'est pas facile de démontrer aux hommes qui cherchent sincèrement la vérité, que, tout en admettant l'existence de ces oracles, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'il faille les attribuer à la présence de quelques dieux, mais plutôt à celle de démons ennemis et d'esprits acharnés à la perte du genre humain, qui empêchent l'ame de s'élever vers le ciel, de marcher dans le chemin de la vertu, et de retourner à Dieu par une piété véritable. Pour ce qui concerne la Pythie dont l'oracle est le plus renommé de tous, si je ne me trompe, on rapporte que cette prêtresse d'Apollon s'assied sur le bord de l'ancre de Castalie pour recevoir l'esprit prophétique par des voies immondes, et que c'est après avoir été remplie de ce souffle qu'elle fait entendre ces réponses, regardées comme merveilleuses et divines. Voyez si cette circonstance ne trahit pas les honteuses inclinations de cet esprit, qui, pour s'introduire dans l'ame de la prophétesse, choisit, au lieu de canaux déliés, invisibles, et beaucoup plus purs, des voies que la pudeur ne peut ni regarder, ni toucher, ni nommer. S'introduire en elle, non pas une ou deux fois, ce qui semblerait peut-être plus supportable, mais autant de fois qu'elle proclame ses prétendus oracles sous le souffle du Dieu ; il y a plus, mettre la prophétesse hors d'elle-même et lui inspirer des fureurs telles qu'elle ne puisse plus se connaître ni se comprendre, ce n'est pas assurément l'œuvre de l'Esprit divin. Il faut, en effet, que celui qui est animé par l'Esprit de Dieu, jouissant de sa présence bien avant ceux qui ne viennent consulter les oracles que pour les affaires de la vie civile ou naturelle, pour des profits ou des avantages

terrestres, ne soit jamais plus clairvoyant qu'au moment de ce commerce avec la Divinité.

IV. Voilà pourquoi nous prouvons par le témoignage des saintes Écritures, que les prophètes des Juifs, éclairés par l'Esprit divin, autant que leurs besoins le réclamaient, étaient les premiers à recueillir les fruits de la présence d'une nature plus excellente, et que par le contact de l'Esprit saint, s'il m'est permis de parler ainsi, leur intelligence acquérait plus de pénétration et leur ame plus de lumière. Leur corps même ne leur était plus un obstacle pour la vie de la vertu, puisque toute la « sagesse de la chair, » selon notre langage, était morte en eux. En effet, nous croyons fermement que l'Esprit divin fait mourir en nous tous les actes du corps et les rébellions que fomentent contre Dieu la sagesse de la chair. Si donc la Pythie perd le sens, emportée hors d'elle-même pendant qu'elle rend ses oracles, quel nom faudra-t-il donner à l'esprit qui offusque son entendement et trouble sa raison? N'appartiendra-t-il pas à la classe de ces démons dont beaucoup de Chrétiens délivrent ceux qui en sont possédés, et cela sans le vain secours de la magie et des enchantements, mais par la vertu de leurs prières, et uniquement par des adjurations, que peut employer l'ame la plus simple? Car ce sont souvent des hommes peu éclairés qui opèrent ces merveilles. La grâce de Jésus-Christ, qui accompagne l'Évangile, nous montre manifestement par là qu'il faut mépriser l'impuissance des démons, puisque pour les vaincre et les contraindre à quitter le corps ou l'ame d'un homme, il n'est pas besoin de science ni d'habileté dans les matières qui concernent la foi.

V. D'ailleurs, si non-seulement les Chrétiens et les Juifs, mais encore un grand nombre de Grecs et de Barbares, croient que l'ame humaine subsiste et survit au corps, après qu'elle s'est séparée d'avec lui; si les lumières de la raison établissent que l'ame, une fois purifiée et déchargée du fardeau de sa malice qui pesait sur elle comme

une masse de plomb, prend son vol vers la région des corps plus purs et plus subtils, laissant ici-bas les corps grossiers ainsi que leurs souillures, tandis que l'âme coupable, retenue sur la terre par le poids de ses péchés, sans pouvoir même respirer, erre çà et là, et se traîne, celle-ci autour des sépulcres où des fantômes se sont montrés plus d'une fois sous la forme d'ombres ; celle-là autour des objets terrestres de quelque nature qu'ils soient, que faut-il penser de ces esprits qui, pendant des siècles entiers, pour ainsi parler, demeurent enchainés à des lieux ou à des édifices, soit par la vertu de quelque opération magique, soit pour expier leur crime ? Assurément la raison veut que nous regardions comme des esprits pervers ceux qui abusent de la divination, art indifférent par soi-même, pour tromper les hommes, en les détournant du Dieu véritable et du culte qu'ils lui doivent. Qu'il faille les considérer comme tels, en voici une nouvelle preuve : c'est qu'ils se complaisent dans la fumée et dans le sang des victimes, qu'ils en nourrissent leurs corps, et qu'ils séjournent au milieu de ces vapeurs comme pour y chercher leur subsistance, semblables à ces hommes corrompus, qui, méprisant une vie pure et détachée des sens, n'ont d'inclination que pour les voluptés de la chair et pour la vie corporelle où ils les trouvent. Si cet Apollon de Delphes était véritablement un Dieu, comme les Grecs se le persuadent, qui devait-il choisir pour rendre ses oracles sinon un sage, ou, s'il n'en trouvait pas, quelqu'un qui travaillât à le devenir ? Pourquoi d'ailleurs ne pas préférer un homme à une femme pour ce ministère ? ou s'il aimait tant ce sexe, parce que, sans doute, il ne pouvait ni s'introduire, ni se plaire que dans un corps qui favorisât sa luxure, pourquoi ne pas prendre une vierge plutôt que tout autre pour interprète de sa volonté ?

VI. Ainsi donc, cet Apollon, si célèbre parmi les Grecs sous le nom de Pythien, n'a choisi ni un sage, ni un homme quel qu'il fût, pour l'honorer, comme ils parlent,

de ses inspirations divines. Parmi les femmes, il n'a pris ni une vierge, ni une Grecque vertueuse ou éclairée par la philosophie ; il s'est adressé à une femme du commun. Pourquoi cela ? C'est que les hommes recommandables étaient trop bons peut-être pour recevoir de pareilles inspirations. De plus, il devait, s'il était Dieu, user de sa connaissance de l'avenir comme d'une sorte d'amorce qui invitât les hommes à s'occuper de leur âme, et à réformer leur vie ainsi que leurs mœurs. Mais c'est un fait sur lequel l'histoire se tait. Sans doute il a déclaré Socrate le plus sage de tous les hommes ; mais il a avili la louange qu'il lui a donnée, en ajoutant à l'occasion d'Euripide et de Sophocle : « Si le premier est sage, le second l'est plus encore. » Puisqu'il accorde la sagesse à des poètes tragiques, de ce que Socrate a été proclamé supérieur en sagesse à des hommes qui se disputent sur la scène théâtrale une vile récompense, et par leurs représentations poussent le spectateur tantôt aux larmes et aux gémissements, tantôt à des rires déshonnêtes ; car les drames satiriques ne se proposent pas d'autre but ; il ne s'ensuit pas que celui-ci ait excellé dans la philosophie et dans l'amour de la vertu, ni que ce soient ces qualités qui lui aient valu ces éloges. Peut-être même sa philosophie a-t-elle bien moins contribué à le faire proclamer le plus sage de tous les hommes, que les victimes qu'il faisait fumer en l'honneur du dieu de Delphes et de tous les autres esprits immondes. Car si les démons exaucent les vœux de leurs suppliants, ils consultent bien plus leurs offrandes que leurs actes de vertu. Voilà pourquoi Homère, le plus éminent de tous les poètes, décrivant ce qui se passe sous nos yeux, et nous montrant quelles sont les raisons les plus persuasives pour déterminer les démons à répondre aux prières de leurs adorateurs, nous représente Chryssès obtenant, au prix de quelques guirlandes et de quelques cuisses de taureaux ou de chèvres, tout ce qu'il demandait au préjudice des Grecs, c'est-à-dire que les ravages de la

peste les contraignissent à lui rendre Chryseis, sa fille. J'ai lu, je m'en souviens, dans un disciple de Pythagore qui a expliqué les sens les plus cachés d'Homère, que la prière adressée par Chrysès à Apollon, et la peste envoyée aux Grecs par ce Dieu, nous apprenait qu'Homère n'avait pas ignoré qu'il existe des démons pervers, qui aiment la fumée des sacrifices, et qui, pour récompense des victimes qu'on leur immole, accordent à leurs serviteurs la perte des autres hommes, pour peu que ces serviteurs les en supplient. « Le souverain de Dodone, que désolent les frimas « de l'hiver et où il a des prêtres qui couchent sur la « dure, sans jamais laver leurs pieds, » dédaignant aussi le sexe viril, se sert de Dodonides pour rendre ses réponses, ainsi que l'a remarqué Celse. Que d'autres prophétisent l'avenir à peu près de même, un Apollon à Claros, un autre dans le sanctuaire de Branchides, un autre dans le temple d'Ammon, ou partout ailleurs, je l'accorde : mais qui me prouvera que ce sont des dieux et non pas des démons ?

VII. Il n'en était pas de même des prophètes Juifs. Les uns étaient déjà des sages avant d'être inspirés par le Tout-Puissant; les autres le sont devenus le jour où ils furent éclairés par la prophétie. Ils ont été choisis par la Providence pour être les dépositaires de l'Esprit saint et les interprètes de ses paroles, à cause du genre de vie qu'ils avaient embrassé, genre de vie difficile à imiter, plein de constance, d'une liberté généreuse, inébranlable au milieu des périls et en face de la mort. La raison nous enseigne à elle seule que les prophètes du Dieu suprême doivent être tels que la fermeté d'âme d'un Antisthène, la gravité d'un Cratès, la constance d'un Diogène, ne soient qu'un jeu en comparaison de la leur. Aussi est-ce à cause de leur amour pour la vérité et de la liberté avec laquelle ils reprenaient les pécheurs, « qu'ils ont été lapidés, sciés, mis « aux plus rudes épreuves, et qu'ils ont péri par le tran-  
« chant du glaive. Voilà pourquoi ils allaient çà et là,

« couverts de peaux de brebis et de chèvres, indigents, « affligés, persécutés, errants dans les déserts, sur les « montagnes, dans les grottes et les cavernes, eux dont le « monde n'était pas digne ; » toujours occupés de Dieu et des choses invisibles de Dieu, qui, par là même qu'elles échappent à nos sens, sont nécessairement éternelles. La vie de chaque prophète a été écrite. Mais il suffira pour le moment de rappeler ici quelle a été celle de Moïse, dont le livre de la loi renferme les prophéties ; celle de Jérémie, telle que nous la fait connaître le livre de prophéties qui porte son nom ; et enfin celle d'Isaïe, qui, par une austérité sans exemple, marcha pendant trois ans nu et privé de chaussure. Considérez de plus l'énergique sobriété de Daniel et de ses compagnons qui, malgré leur jeunesse, s'interdisant la chair des animaux, vivaient de légumes et ne buvaient que de l'eau. Si vous pouvez remonter plus haut, parcourez l'histoire de Noé qui fut aussi un prophète, d'Isaac qui donna sa bénédiction à son fils en termes prophétiques ; de Jacob, qui dit à ses douze fils : « Venez « que je vous révèle ce qui doit arriver dans les derniers « temps. » Ces saints personnages et une infinité d'autres qui ont été inspirés par Dieu, prophétisèrent aussi tout ce qui concernait Jésus. Voilà pourquoi nous ne faisons pas le moindre cas des prédictions de la Pythie, des Sibylles de Dodone, du dieu de Claros, de Branchides, d'Ammon et de mille autres fourbes qui se sont fait passer pour inspirés. Au contraire, nous avons une haute vénération pour les prophètes de la Judée, parce que leur vie a été austère, pleine de fermeté, honnête et digne de l'Esprit divin, qui révèle l'avenir par des voies particulières et n'ayant rien de commun avec les oracles des démons.

VIII. Je ne sais pas, au reste, sur quel fondement Celse, après avoir parlé des prédictions de la Judée, a pu ajouter ces mots : « qu'elles aient été prononcées ou non. » Il parle ici le langage d'un incrédule qui admet qu'elles ont pu être supposées, et s'imagine qu'elles ont été consignées

dans nos Ecritures comme véritables, malgré leur fausseté. Notre adversaire, ignorant sans doute l'histoire des temps, n'a pas su que les mêmes prophètes dont la voix a prédit l'avènement de Jésus-Christ, ont prédit également une infinité d'autres choses long-temps avant leur accomplissement. Puis, afin de décrier les anciens prophètes, il ajoute : « Ils ont prédit l'avenir comme cela se pratique « encore aujourd'hui dans la Phénicie et la Palestine. » Mais veut-il parler de quelques hommes qui n'ont rien de commun avec la doctrine des Juifs et des Chrétiens, ou bien désigne-t-il ceux dont les prophéties sont marquées du même caractère que celles des prophètes Juifs ? Il ne s'explique point là-dessus. Dans quelque sens qu'il l'ait entendu toutefois, ce qu'il dit est convaincu de mensonge. Jamais ceux qui sont étrangers à notre foi n'ont rien fait qui ressemble aux prédictions des prophètes ; et parmi les Juifs on ne connaît pas de prophètes postérieurs à l'avènement de Jésus-Christ. Il est prouvé, en effet, que cette nation a été abandonnée par l'Esprit saint depuis qu'elle s'est montrée impie envers Dieu et envers celui que lui avaient annoncé ses prophètes. L'Esprit saint a donné des marques visibles de sa présence au commencement de la prédication de Jésus ; ces signes ont été plus nombreux encore après son assumption ; depuis, ils furent plus rares. Cependant il en demeure encore des vestiges chez quelques hommes privilégiés, dont l'ame a été purifiée par l'Evangile et par une vie conforme à l'Evangile. « Car l'Esprit « saint qui enseigne toute science fuit le déguisement ; il « s'éloigne des esprits qui sont sans intelligence. »

IX. Mais puisque Celse promet de s'expliquer sur les prophéties, familières à la Phénicie et à la Palestine, comme sur une matière qu'il a étudiée et qu'il connaît à fond, examinons ce qu'il en dit. Il commence par déclarer « qu'il existe plusieurs espèces de prophéties. » Quelles sont ces espèces ? il ne les indique pas ; cela lui était impossible : il s'est contenté d'une vaine ostentation.



Quoi qu'il en soit, arrêtons-nous à ce qui lui semble le plus parfait parmi ces peuples. « Une foule de gens des « plus obscurs, dit-il, prophétisent dans les temples ou « hors des temples, avec la plus grande facilité et à la « première occasion. D'autres parcourent les villes ou les « camps, et là, rassemblant la multitude autour d'eux, ils « s'agitent dans des mouvements frénétiques comme s'ils « étaient inspirés. Ils ne manquent jamais de s'écrier : Je « suis Dieu, je suis le Fils de Dieu ou l'Esprit divin. Je suis « venu parce que le monde va périr. Et vous, ô hommes, « vous allez périr aussi à cause de vos iniquités. Mais je « veux vous sauver, et vous me verrez revenir avec une « puissance céleste. Bienheureux quiconque me rend « hommage en ce moment ! Je précipiterai tous les autres « dans les flammes éternelles, et avec eux leurs cités et « leurs régions. Ceux qui ne savent pas quels supplices « les attendent, feront vainement pénitence et pousseront « de stériles gémissements, tandis que ceux qui croiront « à moi, je les sauverai pour toute l'éternité. A ces « magnifiques promesses, poursuit Celse, ils mêlent des « choses inconnues, fanatiques, pleines de ténèbres, qui « n'ont pas même de sens pour les plus éclairés, tant « elles sont obscures ou plutôt chimériques, mais qui » fournissent aux insensés et aux imposteurs l'occasion » d'appliquer à toutes les circonstances et au gré de leur « fantaisie, ces prétendus oracles.

X. Si Celse avait apporté quelque bonne foi dans ces accusations, il aurait dû citer les termes formels des prophéties, soit de celles où l'on fait parler le Dieu tout-puisant lui-même, soit de celles que l'on attribue au Fils de Dieu ou à l'Esprit saint. Par ce moyen il aurait travaillé à décréditer ces prédictions en démontrant qu'il n'y avait rien de divinement inspiré dans des discours qui détournaient du péché, réformaient les mœurs des hommes de cette époque, et annonçaient l'avenir. Car si les contemporains recueillirent et conservèrent les oracles de nos prophètes,

c'est afin que la postérité, en les lisant, pût les admirer comme la parole de Dieu même, profiter non-seulement de leurs censures et de leurs avertissements, mais encore de leurs prédictions dont l'accomplissement attestait l'inspiration divine, et par là obéir à la loi ainsi qu'aux prophètes. Voilà pourquoi les prophètes ont énoncé sans obscurité, conformément à la volonté de Dieu, tout ce qui s'appliquant à la réforme des mœurs, devait être compris sur-le-champ par les auditeurs. S'agit-il au contraire de choses plus mystérieuses, et de sens cachés qui échappent à l'intelligence du vulgaire? Ils les ont enveloppés sous les voiles de l'énigme, de l'allégorie, du mot couvert, de la parabole et du proverbe, ainsi qu'on les appelle, afin que ceux qui, au lieu de reculer devant le travail, cherchent laborieusement la vertu et la vérité, les découvrirent en les cherchant, et après les avoir découverts, en fissent l'usage que leur prescrirait la raison. Mais notre brave Celse, s'indignant de n'avoir pu pénétrer le sens caché des prophètes, s'emporte contre eux. « A ces « magnifiques promesses, dit-il, ils mêlent des choses « inconnues, fanatiques, pleines de ténèbres, qui n'ont « pas même de sens pour les plus éclairés, tant elles sont « obscures ou plutôt chimériques, mais qui fournissent « aux insensés et aux imposteurs l'occasion d'appliquer à « toutes les circonstances et au gré de leur fantaisie, ces « prétendus oracles. » Il n'a eu recours à cet artifice, si je ne me trompe, que pour détourner, autant qu'il est en lui, ceux qui lisent les prophéties, de méditer ces oracles divins pour en approfondir le sens. Il me rappelle ces hommes qui, en voyant un prophète entrer dans la maison de l'un d'entre eux, pour annoncer l'avenir, lui disaient : « Pourquoi cet insensé est-il venu jusqu'à toi ? »

XI. On pourrait apporter des témoignages plus imposans que les nôtres pour démontrer que Celse a calomnié nos prophéties, et qu'elles sont divinement inspirées. Je le crois facilement. Cependant nous l'avons déjà réfuté,

autant que notre faiblesse nous l'a permis, lorsque dans nos commentaires sur Isaïe, Ezéchiel et quelques-uns des douze prophètes, nous avons expliqué littéralement « ces « termes fanatiques et entièrement inconnus, » suivant le langage de Celse. Toutefois, si Dieu, dans le temps où il l'aura ordonné, m'accorde une intelligence plus approfondie de sa parole, j'ajouterai ce qui manque à ce qui a été déjà publié, ou du moins j'éclaircirai tout ce que je pourrai. Quant à ceux dont l'intelligence est cultivée, ils pourront pénétrer le sens des Ecritures, pour peu qu'ils veuillent les étudier. Car si elles sont obscures dans plusieurs passages, il n'est pas vrai, comme Celse le soutient, qu'elles soient dépourvues de sens. Il n'est pas plus vrai que les extravagants et les imposteurs puissent les appliquer à tous les événements au gré de leur fantaisie. Il n'y a que l'homme véritablement sage en Jésus-Christ qui soit capable de pénétrer le sens mystérieux de toutes les Ecritures, en comparant les choses spirituelles avec les spirituelles, et en fondant toutes ses interprétations sur le style habituel aux livres sacrés. Il faut encore refuser toute créance à Celse, quand il déclare « avoir entendu « lui-même de pareils prophètes. » A l'époque de Celse, il n'existait plus de prophètes semblables à ceux d'alors. S'il en avait existé, leurs contemporains, saisis d'admiration pour leurs prédictions, n'auraient pas manqué de les recueillir et de les conserver, comme cela s'est pratiqué pour les anciens. Il y a plus. Nous le surprenons plus bas dans un mensonge flagrant, lorsqu'il dit : « En pressant de « questions ces prophètes que j'ai entendus, ils m'ont avoué « ce qui leur manquait, en ajoutant qu'ils recouraient à « l'ambiguïté des paroles pour tromper plus sûrement. » Il aurait dû nous révéler les noms des prophètes qu'il déclare avoir entendus, afin que leurs noms, si toutefois il pouvait les citer, missent les hommes éclairés à même de reconnaître la vérité ou la fausseté de ce qu'il avance.

XII. Celse, en outre, s'est imaginé que ceux qui dé-

fendent la cause de Jésus-Christ en s'appuyant de l'autorité des prophètes, n'ont rien à répondre sur le fait des prophéties, quand elles semblent attribuer à la divinité quelque chose de mauvais, de honteux, d'abject ou d'impur. Supposant donc qu'il n'y a pas de justification possible sur ce point, il regarde comme légitimes beaucoup de conséquences que nous sommes loin de lui accorder. Il faut savoir que ceux qui travaillent à conformer leur vie aux enseignements de l'Écriture, où ils apprennent que « la science de l'insensé est une parole vide de sens, » et où ils ont lu : « Soyez toujours prêts à répondre pour « votre défense, à tous ceux qui vous demanderont raison « de l'espérance qui est en vous, » ne se bornent pas seulement à défendre la vérité de telle ou telle prophétie. Ils font plus. Ils dégagent ces prophéties de toute absurdité apparente, en prouvant que les Écritures, au lieu de renfermer rien de mauvais, de honteux, d'abject ou d'impur, sont telles que doivent les entendre ceux qui ont l'intelligence des livres sacrés. Au reste, il y avait obligation pour Celse de citer les passages qui lui avaient paru mauvais, honteux, abjects et impurs, si toutefois il avait trouvé quelque chose de semblable dans les prophètes. Par là son argumentation devenait plus solide et mieux appropriée à la fin qu'il se propose. Mais il n'en a rien fait, tant il est vrai que ses menaces de montrer dans l'Écriture de pareilles infamies, sont de pures calomnies, et des clameurs qui se perdent dans l'air. Il n'est donc pas nécessaire de répondre à un vain bruit de paroles, afin de prouver que les livres des prophètes ne contiennent rien de mauvais, de honteux, d'abject ou d'impur.

XIII. Il n'est pas plus vrai, comme l'affirme Celse, « que Dieu fasse ou supporte des choses honteuses, ni qu'il « favorise le mal. » Les prophètes n'ont rien prédit de semblable, quoique notre adversaire le soutienne. Il aurait dû produire des témoignages empruntés à leurs livres, pour attester que Dieu fait et supporte des choses hon-

teuses, ou qu'il favorise le mal, au lieu de souiller les oreilles de ses auditeurs par de frivoles accusations. Les prophètes ont prédit la passion de Jésus-Christ, en marquant pourquoi il devait souffrir. Dieu, par conséquent, connaissait les supplices que le Verbe devait endurer. Mais où Celse a-t-il vu que les tourments endurés par Jésus-Christ fussent des choses aussi abjectes et aussi impures? Peut-être va-t-il nous le révéler par les paroles suivantes : « Un Dieu qui mangeait de la chair de brebis, « qui buvait du fiel et du vinaigre, faisait-il autre chose « que se nourrir d'aliments impurs? » Que ce soit le Dieu qui ait mangé de la chair de brebis, nous ne le disons pas; et Jésus, s'il en a mangé, ne l'a fait qu'en tant qu'il avait revêtu la nature humaine. Quant au fiel et au vinaigre qui devaient lui être présentés suivant cette prédiction prophétique : « Ils m'ont donné du fiel pour me « servir de nourriture, et ils ont offert du vinaigre à ma « soif, » nous en avons déjà parlé plus haut, et la faute en est à Celse qui nous oblige de revenir constamment sur les mêmes choses. En effet, les ennemis de la vérité et de l'Évangile ne manquent jamais d'offrir à Jésus-Christ le fiel de leur malice et le vinaigre de leurs inclinations perverses; mais le Fils de Dieu, après en avoir goûté, rejette l'un et l'autre avec dégoût.

XIV. Notre adversaire essaie ensuite d'ébranler la foi de ceux qui croient en Jésus par la raison que sa passion avait été prédite : « Je vous le demande, dit-il, si les prophètes avaient annoncé d'avance que le grand Dieu, pour « ne rien dire de plus fort, dût être esclave, livré à la ma- « ladie et soumis à la mort, faudrait-il croire nécessairement « que le grand Dieu fut esclave, livré à la maladie et « soumis à la mort, parce que la prédiction l'aurait ainsi « annoncé, afin de justifier sa divinité par sa mort? Mais « non, jamais les prophètes ne l'auraient prédit : il y aurait « eu crime et impiété. Toutefois, qu'ils l'aient prédit ou « non, la question n'est donc pas là; il faut examiner si la

« chose est honnête et digne de Dieu. Car dès qu'il s'agit  
 « d'un fait mauvais et honteux en soi-même, tous les  
 « hommes auraient beau me le prédire dans un moment  
 « de fureur, ils ne mériteraient aucune confiance. Com-  
 « ment donc la piété pourrait-elle admettre ce que l'on  
 « attribue au Christ en tant que Dieu ? » Les paroles de  
 Celse prouvent qu'il a compris que les prophéties relatives  
 à la personne de Jésus sont un argument décisif pour  
 convaincre les auditeurs ; mais il essaie aussitôt d'en atté-  
 nuier l'importance par une probabilité contraire : « Que  
 « les prophètes aient prédit une chose, ajoute-t-il, ou  
 « qu'ils ne l'aient pas prédite, la question n'est pas là. »  
 Toutefois, si, au lieu de recourir à l'artifice, il avait voulu  
 attaquer franchement notre doctrine, il aurait dû dire :  
 « Il faut démontrer que ces prophéties n'ont jamais existé,  
 « ou bien que les prophéties relatives à la personne de  
 « Jésus n'ont jamais eu leur accomplissement dans la  
 « personne du Christ. » Après quoi, il eût établi sa dé-  
 monstration, comme il l'entendait. Par là on aurait vu  
 clairement le contenu des prophéties que nous appliquons  
 à la personne de Jésus, et comment Celse prouve que  
 notre interprétation est vicieuse. Par là encore, on aurait  
 pu reconnaître s'il renverse tous les arguments que les  
 prophètes nous fournissent en faveur de Jésus, ou s'il de-  
 meure convaincu d'impudence pour avoir essayé de faire  
 violence à la vérité la plus évidente, comme si elle n'était  
 pas la vérité.

XV. Mais, puisque, supposant des choses impossibles à  
 un Dieu et peu conformes à sa majesté, il nous fait cette  
 question : « Si ces indignités avaient été prédites au sujet  
 « de Dieu, faudrait-il les croire par la raison seule qu'elles  
 « ont été prédites ; » espérant prouver par là, que quand  
 même de véritables prophètes auraient prédit de pareilles  
 choses concernant le Fils de Dieu, il ne faudrait point  
 ajouter foi à des oracles qui le représenteraient comme de-  
 vant faire ou endurer ces infamies, je dois répondre à notre

détracteur que sa supposition est absurde, puisqu'elle s'appuie sur deux principes communs dont les conséquences se contredisent. Voici de quelle manière je le démontre. Si des prophètes véritables ont prédit que le Dieu de l'univers sera soumis à l'esclavage, aux maladies et à la mort, Dieu subira toutes ces épreuves, car il est impossible que les prophètes du Dieu suprême puissent se tromper. D'autre part, quoique les prophètes véritables du Dieu de l'univers aient prédit ces mêmes ignominies, des choses impossibles de leur nature ne pouvant être vraies, ce que ces mêmes prophètes ont prédit comme une vérité, n'arrivera point à Dieu. Or, toutes les fois que deux propositions aboutissent à deux conséquences contradictoires, par l'argument appelé les deux propositions connexes, l'antécédent est détruit des deux côtés. L'antécédent détruit dans cette rencontre est celui-ci : « Les prophètes ont prédit « que le Dieu de l'univers serait soumis à l'esclavage, à la « maladie et à la mort. » L'on conclut donc de là que les prophètes n'ont jamais prédit que Dieu serait soumis à l'esclavage, à la maladie et à la mort. Voici comme on procède. Si la première proposition est vraie, la seconde l'est aussi. Si la première proposition est vraie, la seconde ne l'est pas. Donc la première ne l'est pas non plus. On cite pour exemple l'argument des stoïciens en matière semblable. Si vous savez que vous êtes mort, vous êtes mort. Si vous savez que vous êtes mort, vous n'êtes pas mort. D'où l'on conclut : donc vous ne savez pas que vous êtes mort. Or, voici dans quel sens vont les deux propositions connexes. D'un côté, si vous savez que vous êtes mort, ce que vous savez est certain : donc il est certain que vous êtes mort. D'autre part, si vous savez que vous êtes mort, votre mort est un fait que vous savez. Or, comme un mort ne sait rien, on a cette conséquence : Si vous savez que vous êtes mort, il est évident que vous ne l'êtes pas. Les deux propositions connexes amènent pour conclusion, comme je l'ai déjà dit : Donc vous ne savez pas que vous

êtes mort. La supposition de Celse, que nous avons rapportée tout à l'heure, est à peu près de même nature.

XVI. Ce qu'il établit, au reste, dans cette supposition, n'a rien de commun avec les prophéties qui concernent la personne de Jésus. Car les prophéties n'annoncent pas que ce sera le Dieu qui sera attaché à la croix, puisqu'elles parlent en ces termes de celui qui a enduré la mort : « Nous « l'avons vu, il n'avait ni éclat, ni beauté ; son visage était « obscurci par l'opprobre ; il était le dernier des hommes, « homme de douleurs, couvert de plaies et familiarisé « avec l'infirmité. » Voyez avec quelle sagesse les Écritures désignent l'humanité de celui qui a enduré les vicissitudes de l'humanité. Jésus lui-même, qui savait bien que ce qui devait mourir en lui, c'était la nature humaine, dit à ceux qui lui dressaient des embûches : « Or maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi « qui suis un HOMME, qui vous ai dit la vérité que j'ai en- « tendue de Dieu. » Si dans cet *homme*, tel que Jésus se faisait connaître, il y avait quelque chose de divin, je veux dire, s'il y avait « le Fils unique de Dieu, le pre- « mier-né de toute créature, » celui qui parle ainsi de lui-même : « Je suis la vérité ; — je suis la vie ; — je suis « la porte ; — je suis la voie ; — je suis le pain vivant des- « cendu du ciel, » il faut juger de cette personne divine et de son essence tout autrement que de l'homme qui se manifestait en Jésus. Aussi ne rencontrerez-vous aucun Chrétien, même parmi les âmes les plus simples et les moins exercées dans ces hautes études, qui dise que ce qui est mort sur la croix soit la vérité, la vie, la voie, le pain vivant descendu des cieux, ou la résurrection. Car celui qui se montra sous les voiles de l'humanité qu'avait revêtue Jésus-Christ, nous enseigna aussi « qu'il était la « résurrection. » Il ne se trouvera parmi nous personne d'assez insensé pour tenir ce langage : « La vie est morte, « la résurrection est morte. » La supposition de Celse aurait quelque fondement, peut-être, si nous disions que



les prophètes ont prédit la mort de Dieu le Verbe, ou de la vérité, ou de la vie, ou enfin de la résurrection, quel que soit le nom sous lequel le Fils de Dieu se révèle à nous.

XVII. Ici donc, dans les affirmations de Celse, il n'y a de vraie que la suivante : « Jamais les prophètes n'auraient annoncé rien de semblable, parce qu'une telle prophétie serait un crime et une impiété. » De quel autre nom, en effet, faut-il appeler l'esclavage ou la mort d'un Dieu ? Mais il n'y a rien que de conforme à la majesté de Dieu dans les prédictions des prophètes, annonçant que l'image et la splendeur de la nature divine descendrait ici-bas avec l'âme sainte qui devait animer le corps de Jésus, pour y semer une doctrine capable de réconcilier avec le Dieu de l'univers tous ceux qui, après l'avoir reçue dans leur cœur, l'y cultiveraient soigneusement, doctrine qui conduirait à la félicité quiconque sentirait en lui-même la vertu de ce Verbe divin qui devait s'unir à l'âme et au corps de l'homme, sans que ses rayons toutefois fussent concentrés en lui seul, ni qu'il fallût croire que le Verbe de Dieu, qui est la véritable lumière, cessât de briller ailleurs. Si donc l'on considère Jésus sous le rapport de la divinité qui résidait en lui, ce qu'il a fait en tant que Dieu est saint, et ne répugne nulle part à l'idée que nous nous formons de Dieu. Considéré au point de vue de son humanité, le Christ, supérieur à tous les hommes par son intime communication avec le Verbe et avec sa souveraine sagesse, a souffert en sage et en homme parfait tous les supplices que devait endurer celui qui faisait toutes choses pour le genre humain ou pour les natures intelligentes. Que l'homme soit donc mort en Jésus-Christ, et que sa mort soit non-seulement un modèle qui nous apprend à sacrifier notre vie pour la défense de la Religion, mais la cause première qui a commencé et qui poursuit la ruine de l'esprit dont la malice avait subjugué toute la terre, il n'y a là rien de déraisonnable. Dou-

tez-vous de la destruction de son empire ? la preuve en est dans tous ceux qui, par la vertu de l'avènement de Jésus-Christ, brisent de toutes parts le joug des démons, et qui, affranchis de cet esclavage, se consacrent à Dieu, travaillant tous les jours et selon leurs forces, à le servir d'une manière plus pure.

XVIII. Celse ajoute : « Ne feront-ils pas encore cette « réflexion ? Si les prophètes du Dieu des Juifs ont pré-  
« dit que leur Messie serait le Fils de Dieu, d'où vient  
« que ce même Dieu ordonne à son peuple, par la bouche  
« de Moïse, d'amasser des richesses, d'étendre son empire,  
« de remplir la terre, d'exterminer ses ennemis sans en  
« épargner un seul, pas même les enfants, ce qu'il a fait  
« lui-même sous les yeux des Juifs, d'après le témoignage  
« de l'historien, en les menaçant au reste que, s'ils n'o-  
« béissaient pas, ils les traiteraient eux-mêmes en ennemis,  
« tandis que son Fils, cet homme que l'on appelle le Na-  
« zaréen, porte des lois contraires, ferme tout accès au-  
« près de son Père à tous les riches et à ceux qui courent  
« après la domination, la sagesse et la gloire ; déclare  
« aux hommes qu'ils ne doivent ni se mettre plus en peine  
« que les oiseaux du ciel pour savoir de quoi ils se nour-  
« riront, ni s'inquiéter de leurs vêtements plus que le lis  
« des champs, et leur recommande, si on les frappe sur  
« une joue, de présenter l'autre ? Entre Moïse et Jésus,  
« lequel des deux est l'imposteur ? Le Père, lorsqu'il a  
« envoyé le second, avait-il oublié ce qu'il avait ordonné  
« au premier ? Ou bien a-t-il condamné ses propres lois,  
« et changeant de pensée, a-t-il donné à ce nouvel en-  
« voyé des instructions contraires ? » Celse, qui se vante  
de tout savoir, est tombé ici dans une faute familière aux  
plus ignorants : il s'est imaginé que la loi et les prophètes  
ne renferment aucun sens plus relevé que le sens littéral.  
Il n'a pas vu, en effet, combien il répugne manifeste-  
ment que les Écritures aient promis les richesses du temps-  
présent, puisque les hommes les plus justes, le fait est

constant, ont vécu dans la dernière pauvreté. C'est ainsi que les prophètes eux-mêmes, qui ont été honorés des dons de l'Esprit saint à cause de la pureté de leur vie, « ont marché çà et là, couverts de peaux de chèvres ou de brebis, indigents, affligés et errants dans les solitudes, sur les montagnes et dans les cavernes de la terre. » Car, suivant la parole du Psalmiste : « Les tribulations du juste sont nombreuses. » Si Celse avait lu la loi de Moïse, il se serait aperçu, si je ne me trompe, que cet oracle adressé à l'observateur de la loi : « Tu prêteras à beaucoup de nations, et tu n'en recevras rien en échange, » était une promesse faite au juste, qu'il posséderait en telle abondance ces aveugles richesses, qu'il pourrait prêter non-seulement aux Juifs, non-seulement à un peuple étranger, non-seulement à deux ou trois autres, mais « à beaucoup de nations. » Quelles devraient donc être les richesses que le juste aurait reçues, pour le récompenser de sa justice, s'il avait assez de trésors pour prêter à beaucoup de nations, suivant la promesse de la loi ! Ne faut-il pas supposer, par suite de la même interprétation, que le juste n'emprunterait jamais rien, puisqu'il est écrit : « Mais toi, tu n'emprunteras point ? » Je le demande, une nation qui se serait vue si manifestement abusée par Moïse, ainsi que se l'imagine Celse, aurait-elle gardé pendant tant de siècles la religion que lui avait prescrite son législateur ? Car on ne cite aucun Juif qui ait amassé assez de richesses pour prêter à beaucoup de nations. Il n'est donc pas probable que des hommes fussent restés si attachés à la loi, si on les avait accoutumés à la comprendre dans le sens de Celse, ni qu'ils eussent combattu pour des préceptes dont les promesses étaient trompeuses. On me dira peut-être que les prévarications dans lesquelles tombait ce peuple, et que racontent les Écritures elles-mêmes, fournissent la preuve qu'il méprisait et répudiait cette loi dont il avait reconnu la fausseté. Ici je n'ai qu'une réponse : Lisez l'histoire des temps où il est écrit que ce

peuple, après avoir fait le mal devant Dieu, changeait de vie et revenait à la religion établie par la loi.

XIX. De même, si l'oracle suivant : « Tu règneras sur beaucoup de nations, et personne ne règnera sur toi, » promet dans la loi une domination temporelle, sans signifier un empire plus relevé, il est visible que ce peuple n'aurait eu que plus de raison de mépriser les promesses de la loi. Celse nous cite aussi un autre passage dont il a changé les termes, où il est dit que « la terre tout entière devait être remplie de la race des Hébreux. » L'histoire est là pour attester que ce fait a eu son accomplissement après l'avènement de Jésus-Christ, mais moins par un effet de la bénédiction de Dieu que de sa fureur, si je puis ainsi parler. Quant à la promesse faite aux Juifs, « qu'ils extermineront leurs ennemis, » quiconque examinera sérieusement ces paroles, s'apercevra qu'elles ne peuvent être interprétées dans leur sens littéral. Il suffira pour le moment de citer le passage où le Psalmiste met ces paroles dans la bouche du juste : « Le matin je songeais à exterminer les impies, et je ne pouvais souffrir les méchants dans la cité de Dieu. » Remarquez ici l'intention de celui qui parle et les mots qu'il emploie. Après avoir énuméré des actions dignes de louanges, que chacun peut lire s'il lui plaît, a-t-il pu ajouter, comme une chose possible à exécuter, en se bornant au sens littéral, que c'était le matin et jamais à aucune autre heure du jour, qu'il exterminait les pécheurs de la terre sans en laisser un seul ? ou bien a-t-il voulu dire qu'il chassait de Jérusalem tous ceux qui commettaient l'iniquité ? On trouve fréquemment des passages semblables dans la loi ; celui-ci, par exemple : « Nous n'avons rien laissé parmi eux de vivant. »

XX. Il a encore été prédit aux Juifs, ajoute Celse, que « s'ils n'obéissaient pas à la loi, ils seraient traités comme ils traitaient eux-mêmes leurs ennemis. » Mais avant que Celse poursuive ses accusations afin de chercher à mettre quelques points de la doctrine de Jésus-Christ en contra-

diction avec la loi ancienne, je dois dire un mot de ce qui précède. Je soutiens qu'il existe une double loi, une loi selon le sens littéral, une loi selon le sens spirituel, ainsi que plusieurs l'ont enseigné déjà avant nous. Il est dit de la première, bien moins par nous que par Dieu lui-même, parlant dans une de ses prophéties, « que ses ordonnances ne « sont pas bonnes, que ses préceptes ne sont pas bons. » S'agit-il, au contraire, de la seconde ? Dieu, dans le même prophète, proclame la bonté de ses ordonnances et de ses préceptes. Assurément le prophète ne s'est pas contredit au même passage. Paul lui-même est d'accord avec le prophète, quand il déclare que « la lettre, » c'est-à-dire le sens littéral, « tue, » et que « l'esprit, » c'est-à-dire le sens spirituel, « vivifie. » On peut donc trouver dans Paul des passages semblables à ceux qui, dans le Prophète, ont l'air de se contredire. Car, de même qu'Ézéchiel dit, d'une part : « Je leur ai donné des ordonnances qui ne sont pas « bonnes et des préceptes qui ne sont pas bons, dans lesquels « ils ne trouveront pas la vie ; et de l'autre des ordonnances « qui sont bonnes et des préceptes qui sont bons, dans lesquels ils trouveront la vie ; » de même Paul, lorsqu'il veut déprécier la loi interprétée dans son sens littéral, dit : « Si le ministère de la mort, gravé en lettres sur des pierres, « a été si plein de gloire que les enfants d'Israël ne pou- « vaient fixer les yeux sur le visage de Moïse, à cause des « splendeurs dont il brillait et qui ont passé en un mo- « ment, combien le ministère de l'Esprit doit-il être plus « glorieux ! » Veut-il, au contraire, louer et recommander la loi ? il la nomme spirituelle : « Nous savons, dit-il, « que la loi est spirituelle. » Il en parle encore avec éloge dans cet autre endroit : « La loi est sainte, dit-il, et le « commandement est saint, juste et bon. »

**XXI.** Maintenant, lorsque la loi promet des richesses aux justes, libre à Celse d'appliquer ces promesses à d'a-veugles richesses, suivant le sens de la lettre qui tue ! Quant à nous, nous les appliquons à ces richesses qui ai-

guisent les yeux de l'ame, et qui font que l'on devient riche « en toute parole et en toute science. » C'est dans ce sens « que nous ordonnons aux riches de ce monde « de n'être point orgueilleux, et de ne point mettre leur « confiance dans des richesses incertaines, mais dans le « Dieu vivant, qui nous donne avec abondance ce qui est « nécessaire à la vie; d'être charitables et bienfaisants, « riches en bonnes œuvres; de donner de bon cœur, de « faire part de leur bien aux pauvres. » Car, ainsi que l'a dit Salomon, « les biens véritables sont la rançon de « notre ame. » Mais la pauvreté, opposée à ces richesses, est la voie de la perdition : c'est par elle « que le pauvre « ne peut résister aux menaces. » Ce que nous venons de dire sur les richesses peut s'entendre également de cette puissance spirituelle en vertu de laquelle « un seul juste « met en fuite mille ennemis, et deux justes, dix mille. » Conséquemment, s'il est vrai que les richesses doivent se prendre dans ce sens, voyez s'il ne résulte pas de la promesse de Dieu, que celui qui est riche en toute parole, en toute science, en toute sagesse, en bonnes œuvres de toute nature, « prête à beaucoup de nations, sur ces trésors de parole, de sagesse et de science, » de même que Paul prêta à toutes les nations qu'il visita, « en portant « de tous côtés l'Évangile de Jésus-Christ, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie. » Et comme il connaissait les mystères divins par la divinité du Verbe dont les rayons avaient illuminé son ame, « il n'emprunta rien à per- « sonne, » et il n'eut pas besoin de maître pour lui enseigner l'Évangile. Afin de vérifier encore ce qui est écrit : « Tu règneras sur beaucoup de nations, et personne ne « régnera sur toi, » il régna sur les Gentils en les soumettant à la doctrine de Jésus-Christ par la puissance de sa parole, sans jamais leur obéir, pas même *un seul moment*, parce qu'il leur était supérieur. C'est dans ce sens qu'il remplissait la terre.

XXII. S'il faut expliquer encore comment le juste ex-

termine ses ennemis en étendant son pouvoir sur toutes choses, je soutiens que dans le passage où il est dit : « Le « matin je songeais à exterminer tous les impies de la terre, « afin de bannir de la cité du Seigneur tous ceux qui com-  
« mettent l'iniquité, » le Psalmiste a pris le mot *terre* dans un sens figuré, pour la *chair* dont « la sagesse est « l'ennemie de Dieu. » Quant à la *cité de Dieu*, il a entendu par là son *ame*, dans laquelle il avait bâti en l'honneur de Dieu un temple orné de la connaissance véritable du Tout-Puissant. Voilà pourquoi elle faisait l'admiration de tous ceux qui la contemplaient. Ainsi donc, aussitôt que son ame était éclairée des premiers rayons du soleil de justice, ranimée et fortifiée par ce secours divin, il immolait courageusement toute la *sagesse de la chair*, figurée par les *pêcheurs de la terre*, et il bannisait de la *cité du Seigneur*, c'est-à-dire du sanctuaire de son ame, toutes les pensées *qui opèrent l'iniquité*, et tous les raisonnements qui contredisent la vérité. C'est dans le même sens que les justes livrent à la mort tout ce qu'il y a de vivant dans leurs ennemis, c'est-à-dire dans leurs vices, sans épargner même ceux qui ne font que de naître. Même interprétation encore pour cette imprécation du psaume cxxxvi : « Fille de Babylone infortunée, bien-  
« heureux qui te rendra tous les maux que tu nous as faits !  
« Bienheureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre  
« la pierre ! » En effet, ces enfants de Babylone, qui signifie elle-même *confusion*, ne sont pas autre chose que les pensées pleines de trouble qui, nouvellement excitées en nous par le vice, jettent notre ame dans la confusion. Quiconque les saisit fortement et brise leurs têtes contre le roc inébranlable de la raison, est ce guerrier, qui écrase contre la pierre les enfants de Babylone. Voilà pourquoi il est véritablement heureux. Que Dieu donc nous ordonne d'extirper nos vices jusque dans leurs racines et aussitôt qu'ils sont nés, ces préceptes n'ont rien qui contrarie les enseignements de Jésus. Oui, qu'il extermine sous les yeux de ceux

qui sont Juifs *dans le secret*, tous leurs ennemis, c'est-à-dire tous les vices qui les travaillent ! Ainsi encore, que tous ceux qui, refusant d'obéir à la loi et à la parole de Dieu, se sont faits ses ennemis en se laissant pervertir par les vices, souffrent les châtimens réservés à quiconque déserte la cause de Dieu !

XXIII. On voit par tout ce qui précède que Jésus, *cet homme de Nazareth*, n'a point établi de lois contraires à ce qui vient d'être dit des richesses et de ceux qui se laissent emporter par cette passion, lorsqu'il a enseigné « qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, » soit que le mot *riche*, pris dans son acception la plus simple, désigne un homme qui, préoccupé de ses richesses, et comme étouffé sous la multiplicité de leurs épines, ne peut produire des fruits de piété ; soit qu'il faille l'entendre de l'homme riche en mensonges et en sophismes, que les Proverbes ont caractérisé ainsi : « Mieux vaut le pauvre marchant dans sa simplicité, que le riche qui s'enfonce dans des chemins tortueux. « Les passages suivans : Que celui d'entre vous qui voudra être le premier, se fasse le serviteur de tous ; — Les princes des nations les dominant ; — Ceux qui ont pouvoir sur elles en sont appelés les bienfaiteurs, » ont probablement fourni à Celse l'occasion de dire que Jésus avait interdit à ses disciples l'amour du commandement. Que cette défense néanmoins soit en contradiction avec ce passage : « Tu règneras sur beaucoup de nations, et personne ne règnera sur toi, » il ne faut pas le penser, surtout après nos explications précédentes.

Celse après cela glisse un mot de la sagesse, persuadé que la doctrine de Jésus ferme au sage tout accès auprès du Père. De quel sage veut-il parler ? lui demanderai-je. Car si par sage il entend *cette sagesse du monde*, comme nous l'appelons, et qui *n'est que folie devant Dieu*, nous dirons avec lui que tout accès auprès du Père est fermé à un sage de cette nature. Si, au contraire, par ce nom



il désigne Jésus-Christ, « vertu et sagesse de Dieu, » nous déclarons non-seulement que l'accès auprès du Père est ouvert à un pareil sage, mais encore que tout homme honoré par l'Esprit saint de cette grâce nommée par nous « le don de la sagesse, » l'emporte de beaucoup sur tous ceux qui ne la possèdent pas.

XXIV. Quant à la recherche de la gloire qui vient des hommes, elle n'est pas moins condamnée par l'Écriture ancienne que par la doctrine de Jésus. Je n'en veux pour témoin que cette imprécation d'un prophète qui, appelant sur lui les vengeances du Seigneur s'il est enlacé dans les liens du péché, place au nombre des prévarications les plus graves l'amour de la vaine gloire : « Seigneur mon Dieu, s'écrie-t-il, si j'ai commis le crime dont on m'accuse, si l'iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en ont fait, que je succombe à juste titre sous les efforts de mon ennemi. Qu'il me poursuive, qu'il me saisisse, qu'il foule ma vie dans la poussière, et qu'il élève ma gloire sur un lieu éminent. » Le passage suivant : « Ne vous mettez pas en peine pour votre vie de ce que vous mangerez ni de ce que vous boirez. » Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. Nêtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et pour le vêtement, de quoi vous inquiétez-vous ? Considérez les lis des champs ; » et les autres passages semblables, n'ont rien qui soit contraire aux bénédictions de la loi, qui nous enseignent que le juste mangera son pain dans la satiété, » pas plus qu'à cet oracle de Salomon : « Le juste mange et nourrit son ame ; mais l'ame de l'impie est toujours dans l'indigence. » Car il ne faut point oublier que les bénédictions de la loi désignent ici un aliment spirituel, destiné à nourrir, non pas l'homme composé d'un corps et d'une ame, mais l'ame seule. Au reste, les paroles de l'Évangile doivent s'entendre peut-être dans un sens plus profond ; peut-être aussi faut-il les prendre dans leur accep-

tion la plus simple, pour nous apprendre qu'au lieu de nous mettre en peine de notre nourriture ou de notre vêtement, nous devons être fermement persuadés que Dieu pourvoira à nos besoins, pourvu que, zélateurs de la simplicité, nous sachions nous contenter du nécessaire.

XXV. Celse rapporte ensuite une maxime de l'Évangile : « Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre à votre ennemi. » Mais à ces paroles évangéliques, il n'oppose point celles de la loi qui semblent les contredire. Pour nous, nous savons qu'il a été dit aux anciens : « OEil « pour œil, dent pour dent. » Nous avons lu aussi ce passage : « Et moi je vous dis, si quelqu'un vous frappe à la « joue, présentez-lui l'autre. » Mais puisque Celse a emprunté cet argument à ceux qui soutiennent que l'Évangile et la loi ne sont pas émanés du même Dieu, » il faut lui prouver que cette maxime : « Si l'on vous frappe à la « joue, présentez l'autre, » n'était pas inconnue aux anciennes Écritures. En effet, il est écrit dans les lamentations de Jérémie : « Heureux l'homme qui porte le joug « dès sa jeunesse. Il s'assiéra solitaire et il se taira, parce « que Dieu a posé ce joug sur lui. Il tendra la joue à celui « qui le frappe, et il sera rassasié d'opprobres. » Il n'est donc pas vrai que le Dieu de l'Évangile se mette en contradiction avec celui de la Loi, pas même lorsqu'il est question de tendre la joue à l'agresseur. Il n'est pas plus vrai qu'entre Moïse et Jésus, l'un des deux ait été un imposteur, ni que le Père, en envoyant le Messie sur la terre, ait oublié les ordres qu'il avait donnés à Moïse, ni enfin que, changeant de pensée, il ait condamné ses propres Lois, et donné à son nouvel envoyé des instructions contraires.

XXVI. Maintenant, s'il faut dire quelques mots sur la différence qui sépare les lois que les Juifs ont suivies après les avoir reçues de Moïse, d'avec celles que les Chrétiens, formés à l'école de Jésus-Christ, veulent suivre aujourd'hui, nous remarquerons, d'une part, que la loi mosaïque, prise dans son sens littéral, n'était pas appro-

priée aux nations appelées à la foi et soumises à la domination romaine; et, de l'autre, qu'il eût été impossible aux anciens Juifs de conserver intacte leur constitution politique, en admettant qu'ils dussent embrasser la foi de l'Évangile. Les Chrétiens, en effet, n'auraient pas pu, ainsi que l'ordonne la loi de Moïse, égorger leurs ennemis, ni livrer aux flammes ou lapider les violateurs de la loi, selon qu'ils les auraient jugés dignes de l'un ou l'autre de ces supplices, puisque les Juifs eux-mêmes, malgré leur volonté d'obéir sur ce point aux injonctions de la loi, n'en auraient plus la liberté aujourd'hui. Quant aux anciens Juifs, qui avaient des lois particulières, qui habitaient un pays particulier, leur enlever la faculté de fondre sur leurs ennemis, de combattre pour leur patrie, ou de châtier, comme bon leur semblait, les adultères, les homicides et tous les criminels de même espèce, c'était les livrer à une soudaine et infaillible destruction, puisque leurs ennemis se seraient précipités sur une nation à laquelle ses propres lois enchaînaient les mains en lui interdisant de repousser les agresseurs. Aussi la même Providence qui autrefois donna la Loi, donna-t-elle l'Évangile, parce que, ne voulant pas que l'empire juif subsistât plus long-temps, elle a détruit et leur ville et leur temple, et le culte que l'on y rendait à Dieu par l'immolation des victimes et par les autres cérémonies qu'elle avait prescrites. Et de même qu'elle a mis fin à cet état dont elle ne voulait pas supporter plus long-temps la durée, de même elle a étendu de jour en jour le progrès de la religion chrétienne, si bien qu'on la prêche librement aujourd'hui, quoique des obstacles sans nombre se soient opposés à la propagation de la doctrine de Jésus-Christ sur toute la face de la terre. Mais comme Dieu voulait que l'Évangile de son Fils profitât aux nations elles-mêmes, tous les complots des hommes contre les Chrétiens ont été confondus. Plus les rois, plus les chefs eux-mêmes, plus les peuples, quels qu'ils fussent, les poursuivaient avec acharnement, plus leur

nombre s'est accru, plus ils se sont fortifiés en prévalant de jour en jour.

**XXVII.** Ensuite Celse, après nous avoir imputé une foule de sentiments qui ne sont pas les nôtres, au sujet de Dieu, auquel nous attribuerions, s'il fallait l'en croire, une nature corporelle et un corps « semblable au nôtre, » se met à réfuter des opinions auxquelles nous sommes absolument étrangers. Il est donc inutile de rapporter ici ces extravagances avec la réfutation qu'il en donne. Car si nous enseignions sur Dieu les monstruosité qu'il suppose et qu'il combat, il faudrait citer ses paroles, établir notre sentiment et répondre à ses objections. Mais lorsqu'il soulève des accusations qu'il n'a recueillies de la bouche de personne, ou, en accordant même qu'elles lui aient été transmises, qui lui ont été fournies par des âmes simples, ignorantes et incapables de pénétrer l'esprit des Écritures, nous ne devons pas nous préoccuper de choses entièrement inutiles. Que Dieu, en effet, ne soit pas une substance corporelle, les Écritures le proclament ouvertement. Voilà pourquoi « personne n'a jamais vu Dieu, » et pourquoi encore « le premier né d'entre toutes les créatures est appelé l'image du Dieu invisible, » comme qui dirait, du Dieu incorporel. Au reste, nous avons déjà traité plus haut assez longuement de la nature de Dieu, lorsque nous avons expliqué dans quel sens nous entendons ce passage : \* Dieu est Esprit ; il faut que ceux qui l'adorent, « l'adorent en esprit et en vérité. »

**XXVIII.** Cette discussion sur Dieu, dans laquelle notre adversaire a calomnié nos sentiments, une fois terminée, il nous demande « où nous devons aller après cette vie, et « quelles sont nos espérances. » Il nous fait répondre en ces termes : « Dans une autre terre, meilleure que celle-ci. » Sur quoi il fait ces réflexions : « Les hommes divins des anciens jours ont parlé d'une vie de félicité « destinée aux âmes bienheureuses. Les uns donnent à ce « séjour le nom d'Iles-Fortunées ; les autres, celui de

« Champs-Elysées, ainsi appelés parce que les habitants y  
 « sont affranchis de tous les maux de la vie présente. »  
 C'est ainsi qu'Homère a dit : « Les dieux immortels t'en-  
 « verront dans les Champs-Elysées, et aux extrémités de  
 « la terre, où la vie est délivrée de toute sollicitude. Platon  
 « aussi, croyant à l'immortalité de l'âme, désigne formel-  
 « lement la terre comme le lieu où elle est envoyée. L'es-  
 « pace, dit-il, en est fort grand. Nous n'en occupons que  
 « cette petite partie, qui s'étend depuis le Phare jusqu'aux  
 « colonnes d'Hercule, répandus autour de la mer, comme  
 « des fourmis ou des grenouilles autour d'un marais. Plu-  
 « sieurs autres peuples habitent d'autres parties sembla-  
 « bles. Car partout sur la face de la terre il y a des creux  
 « de toute sorte de grandeur et de figure où se rendent  
 « les eaux, les nuages et l'air grossier, tandis que la terre  
 « elle-même est au-dessus dans le ciel pur ! » Ainsi donc,  
 suivant Celse, tout ce que nous disons d'une autre terre  
 meilleure et bien préférable à celle-ci, nous l'avons em-  
 prunté aux anciens qu'il honore du nom de divins, et sur-  
 tout à Platon, qui dans son Phédon nous entretient de sa  
 terre pure placée au-dessus dans les pures régions du  
 ciel. Il n'a pas su que Moïse, beaucoup plus ancien que  
 les lettres grecques elles-mêmes, promet aux observateurs  
 de la loi « une terre sainte, pleine de délices, spacieuse,  
 « et où couleront le lait et le miel. » Cette terre pleine de  
 délices n'est pas, comme se l'imaginent quelques-uns, la  
 Judée de notre globe terrestre, puisque celle-ci fait partie  
 elle-même de cette terre, qui, dans l'origine, a été mau-  
 dite, par suite de la prévarication d'Adam. L'anathème,  
 en effet, s'applique à la terre tout entière : « La terre est  
 « maudite dans ton œuvre, et tu ne mangeras de ses fruits  
 « durant tous les jours de la vie, qu'avec un grand travail. »  
 Oui, tout homme qui « est mort en Adam » mange les  
 fruits de la terre dans la douleur, c'est-à-dire dans le tra-  
 vail, et cela tous les jours de sa vie. Et comme cette terre  
 tout entière a été maudite, elle ne produira que des

épines et des chardons pendant tous les jours de leur vie, pour tous ceux qui ont été chassés du Paradis dans la personne d'Adam. Son pain lui-même, l'homme ne le mange qu'à la sueur de son front, jusqu'à ce qu'il retourne dans le sein de cette terre d'où il a été tiré. Il faudrait de longs développements pour expliquer tout ce que renferme ce passage ; mais nous nous bornons pour le moment à ces courtes réflexions, seulement pour dissiper le préjugé qui applique à la Judée les promesses de cette terre pleine de délices que Dieu destine aux justes.

XXIX. Si donc il est vrai que cette terre tout entière a été maudite dans les œuvres d'Adam ainsi que de tous ceux qui sont morts dans sa personne, il est manifeste que toutes les parties dont elle se compose, au nombre desquelles il faut compter la Judée, ont participé à l'anathème. Conséquemment, la Judée ne peut être « cette terre pleine de délices, spacieuse, et où coulent le lait et le miel, » quoique Jérusalem et la Judée soient prises pour l'ombre et la figure de cette terre spacieuse et pleine de délices, placée dans les pures régions du ciel, où réside la céleste Jérusalem. Écoutons à ce sujet l'apôtre qui, ressuscité avec Jésus-Christ et cherchant les choses d'en haut, avait pénétré des mystères qui n'ont rien de commun avec les fables judaïques : « Mais, vous dit-il, vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe nombreuse d'anges. » Et pour être persuadé que l'interprétation de cette terre spacieuse et pleine de délices, dont nous parle Moïse, n'a rien de contraire à l'intention de l'Esprit divin, faites attention à ce qu'enseignent tous les prophètes, savoir que tous ceux qui sont sortis de Jérusalem après avoir erré loin de ses remparts, y reviendront un jour pour être placés dans le lieu que l'apôtre lui-même appelle la demeure et la cité de Dieu, quand il dit : « Sa demeure est dans la sainteté de la paix, » et ailleurs : « Le Seigneur est grand et infiniment admi-

« rable dans la cité de notre Dieu, sur la sainte montagne, « la joie de toute la terre. » Il suffira pour le moment de rapporter les paroles du psaume xxxvi<sup>e</sup>, où il est parlé ainsi de la terre des justes : « Ceux qui attendent le Seigneur posséderont la terre en héritage. » Quelques lignes après il ajoute : « Les humbles hériteront de la terre, et ils se réjouiront dans l'abondance de la paix. » Puis un peu plus bas : « Ceux qui bénissent le Seigneur, hériteront de la terre. » Et enfin : « Les justes auront la terre en héritage ; ils la posséderont à jamais. » Voyez encore si le même psaume n'indique pas clairement qu'il existe une terre pure dans les pures régions du ciel, pour peu que le lecteur soit capable de comprendre les paroles suivantes : « Attendez le Seigneur et gardez ses voies, et il vous exaltera, afin que la terre soit votre héritage. »

XXX. Je vais plus loin. Ce que Platon dit des pierres réputées précieuses parmi nous, et dont l'éclat, ajoute-t-il, n'est que le reflet de la lumière qu'envoient les pierres de cette terre meilleure, il me semble l'avoir emprunté à la description de la cité de Dieu, telle que nous la lisons dans Isaïe : « Je bâtirai tes tours de jaspe, tes portes seront ornées de cristal, et ton enceinte de pierres choisies. » Et ailleurs : « Tes fondements seront des saphyrs. » Ceux qui expliquent la doctrine de Platon avec le plus de gravité, donnent une interprétation allégorique au discours du philosophe. Il en sera de même de ceux qui, par une pureté toute divine, imitent la vie des prophètes, et consacrent tout leur temps à la méditation des saintes Ecritures. Ils expliqueront dans leur vrai sens ces prophéties où Platon a puisé, suivant nos conjectures, pourvu qu'ils trouvent des auditeurs préparés à ces enseignements, par la régularité de leurs mœurs ainsi que par le désir de connaître les vérités célestes. Nous voulions seulement prouver que notre croyance à une terre sainte ne nous vient ni des Grecs ni de Platon, tandis que ces derniers, qui sont postérieurs non-seulement à Moïse, le plus

ancien de tous, mais même à la plupart des prophètes, comprenant mal ce que nos auteurs sacrés disent là-dessus en termes figurés, ou bien imitant grossièrement celles de nos Écritures qui leur étaient tombées sous la main, ont parlé vaguement d'une terre meilleure que celle-ci. Aggée, en effet, distingue visiblement cette terre d'avec l'aride que nous habitons. « J'ébranlerai une seconde fois, » dit-il, le ciel, la terre, l'aride et la mer. »

XXXI. Celse remet à un autre moment l'explication de la fable que Platon emploie dans son Phédon. « Il n'est « pas facile à tous, dit-il, d'entrevoir ce que signifient ces « allégories. Il faudrait comprendre pour cela ce qu'il « veut dire, quand il déclare que par notre faiblesse et « notre pesanteur nous ne pouvons nous élever au plus « haut de l'air, mais que si notre nature était capable de « ces sublimes contemplations, elle connaîtrait ce ciel et « cette lumière véritable. » Nous suivrons ici l'exemple de Celse. Comme il n'appartient pas à notre sujet en ce moment d'expliquer à fond tout ce qui concerne cette terre sainte et pleine de délices, où est la cité de Dieu, nous nous réservons d'en parler lorsque nous examinerons les prophètes, d'autant plus que dans nos commentaires sur les psaumes XLV<sup>e</sup> et XLVII<sup>e</sup>, nous avons déjà traité de la cité de Dieu, au moins en partie et selon la mesure de nos forces. Je dirai seulement que les livres de Moïse et des prophètes, les plus anciens de tous, nous enseignent que toutes les choses réelles et véritables portent le même nom que celles dont les hommes jouissent indistinctement ici-bas, par exemple qu'il y a une lumière véritable, un ciel différent du firmament, et un soleil de justice autre que ce soleil visible. En un mot, pour distinguer les choses réelles d'avec les fugitives apparences de notre monde, ils disent de Dieu, « que ses œuvres sont « véritables, » établissant une différence entre « les « œuvres de Dieu » et « les œuvres des mains de Dieu, » qu'ils regardent comme d'une nature inférieure. Voilà



pourquoi le Tout-Puissant se plaignant lui-même de quelques pécheurs, par la bouche d'Isaïe, leur adresse ce reproche : « Vous méprisez les œuvres du Seigneur ; vous ne considérez pas les œuvres de ses mains. » Mais en voilà suffisamment sur cette matière.

XXXII. Le dogme de la résurrection est un dogme d'un examen long et difficile, qui plus que tous les autres demande un interprète éclairé, ou pour mieux dire, consommé dans la science, afin de montrer combien il est sublime et digne de Dieu, puisque c'est lui qui nous apprend qu'il existe une vertu de semence dans ce tabernacle de l'âme, pour parler le langage des Écritures, « sous la pesanteur « duquel gémissent tous les justes, désirant non pas d'être « dépouillés, mais d'être revêtus comme d'un second vêtement. » Notre adversaire insulte à ce dogme faute de le comprendre, et pour n'en avoir entendu parler qu'à des personnes simples, qui ne pouvaient l'appuyer par aucun argument solide. Il est donc à propos d'ajouter à tout ce que nous avons déjà dit plus haut cette seule réflexion. Notre doctrine sur la résurrection n'a point pour fondement, ainsi que Celse se l'imagine, ce que nous avons mal compris de la métempsychose. Non sans doute ; mais nous savons que l'âme, immatérielle et invisible par son essence, ne peut résider en aucun lieu corporel sans avoir besoin d'un corps adapté à la nature de ce lieu. Tantôt elle quitte un corps qui tout à l'heure lui était nécessaire, mais qui lui est devenu inutile aujourd'hui, pour en prendre un autre. Tantôt elle revêt par-dessus le premier, un corps plus subtil, manteau dont elle a besoin pour s'élever jusqu'aux régions plus pures de l'éther et du ciel. Ainsi quand elle naît ici-bas, elle dépouille la membrane dont elle était enveloppée dans le sein maternel, et qui lui a été utile aussi long-temps qu'elle y a été renfermée. Mais avant de s'en débarrasser, elle a revêtu le corps nécessaire à l'être qui va vivre sur cette terre. De plus, comme il y a « un certain tabernacle et une maison terrestre »

nécessaire en quelque façon à ce tabernacle, les Ecritures nous enseignent que « la maison terrestre de ce tabernacle sera détruite, » mais que ce tabernacle lui-même « sera revêtu d'une maison qui n'est pas faite de main d'homme, d'une maison éternelle dans les cieux. » Les hommes de Dieu nous disent encore que notre corruptibilité revêtira l'incorruptibilité, qui diffère de l'incorruptible, et notre mortalité, l'immortalité qui n'est pas la même chose que l'immortel. En effet, ce qu'est la sagesse par rapport au sage, la justice par rapport au juste, et la paix par rapport au pacifique dans leur sens absolu, l'incorruptibilité et l'immortalité le sont par rapport à l'incorruptible et à l'immortel. Voyez donc à quelles espérances nous élèvent les divines Ecritures, là où elles nous enseignent que nous serons revêtus d'incorruptibilité et d'immortalité, qui en nous enveloppant pour toujours, nous préserveront de la corruption et de la mort. J'ai osé aborder ces graves mystères pour répondre à celui qui a poursuivi de ses railleries et de ses insultes le dogme de la résurrection, parce qu'il n'a jamais compris ce que nous entendons par ce mot.

XXXIII. S'imaginant ensuite que nous avons inventé le mystère de la résurrection pour connaître et voir Dieu, Celse déraisonne comme il lui plaît. Voici ses paroles : « Après qu'on les a pressés de toutes parts et qu'on les a entièrement confondus, ils reviennent toujours à leur même question, comme si on ne leur avait fait aucune réponse. Comment donc connaissons-nous et verrons-nous Dieu ? Par quelle voie irons-nous à lui ? » Que quiconque voudra l'entendre, le sache donc ; tout en ayant besoin du corps pour les usages matériels, comme, par exemple, pour être dans un lieu corporel auquel cette chair mortelle doit être appropriée, afin que notre tabernacle soit revêtu d'un vêtement d'immortalité, ainsi que nous l'avons dit plus haut, cependant le corps ne nous est pas nécessaire pour connaître Dieu. En effet, ce qui dans

nous voit Dieu, ce n'est pas l'œil du corps, c'est l'intelligence, qui, faite à l'image du Créateur, a reçu de la divine Providence la faculté de connaître Dieu. Ce qui voit Dieu, c'est un cœur pur « d'où ne sortent plus ni les pensées « mauvaises, ni les homicides, ni les adultères, ni les for-  
« nications, ni les larcins, ni les faux témoignages, ni les  
« calomnies, ni l'œil jaloux, ni enfin rien de vicieux. » Voilà pourquoi il est dit : « Bienheureux ceux qui ont le  
« cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! » Mais, comme pour avoir un cœur dégagé de toute souillure, les forces de notre volonté ne suffisent pas, et qu'il faut nécessairement que Dieu le crée en nous, le Chrétien qui sait prier comme il faut, adresse à Dieu cette demande : « Seigneur, créez  
« en moi un cœur pur. »

XXXIV. Jamais il ne nous arrivera non plus de demander à qui que ce soit : « Comment irons-nous à Dieu ? » comme si Dieu était renfermé dans un lieu ou dans un autre. Dieu en effet, d'une nature infiniment supérieure à toute espèce de lieu, embrasse toutes choses sans être contenu par elles. Ce n'est donc pas corporellement que le précepte suivant : « Tu marcheras sur les traces de Dieu, » nous ordonne de nous approcher du Seigneur. Ce n'est pas corporellement non plus que le prophète était uni à Dieu, lorsqu'il priait en disant : « Mon ame s'est attachée  
« à vous. » J'en conclus que Celse nous a calomniés quand il a écrit : « Ils espèrent voir Dieu des yeux du corps,  
« entendre sa voix des oreilles du corps, et toucher ses  
« mains avec des mains de chair et de sang. » Les divines Écritures nous ont appris qu'il y a des yeux, des oreilles et des mains n'ayant rien de commun que le nom avec les parties de notre corps ainsi appelées; et, ce qui est plus merveilleux, qu'il existe un sens plus divin et bien différent de celui qui est familier au langage des hommes. Car lorsque le prophète dit : « Otez le voile qui couvre  
« mes yeux, afin que je contemple les merveilles de votre  
« loi, » ou bien : « Les préceptes du Seigneur sont lumi-

« yeux, ils éclairent les yeux ; » ou bien encore : « Illuminez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort, » personne n'est assez extravagant pour s'imaginer que les merveilles de la loi de Dieu s'aperçoivent par les yeux du corps, que les yeux du corps sont éclairés par les préceptes du Seigneur, ou que ce soient les yeux de la chair qui s'endorment de ce sommeil de mort. De même, quand notre Sauveur dit : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende, » le premier venu comprendra qu'il s'agit ici d'oreilles d'un ordre plus divin. Autre exemple. Lorsqu'il est dit : « La parole du Seigneur a été dans les mains du prophète Jérémie, ou de tout autre ; » ou bien : « La loi a été dans les mains de Moïse ; » ou bien encore : « J'ai cherché Dieu par mes mains et je n'ai pas été trompé ; » où est l'homme assez stupide pour voir des mains réelles dans ces mains figurées dont Jean a dit : « Nos mains ont touché le Verbe de vie ? » Voulez-vous maintenant que les saintes Lettres vous prouvent qu'il y a un sens d'un ordre plus divin et qui n'a rien de corporel ? écoutez Salomon disant dans ses Proverbes : « Tu trouveras le sens divin. »

XXXV. Voilà donc de quelle manière nous cherchons Dieu. Par conséquent nous n'avons pas besoin, comme Celse nous le recommande, d'aller à l'autre de Trophonius, d'Amphiaraüs ou de Mopsus, « où l'on peut voir, dit-il, des dieux sous forme humaine, qui se montrent visiblement et sans illusion. » Nous savons que ce sont là des démons qui se rassasient de la graisse, du sang et des vapeurs des victimes, unique motif qui les retienne dans ces cachots qu'a bâtis leur sensualité. Les Grecs prennent ces cachots pour des sanctuaires habités par des divinités ; mais nous, nous savons encore que ce sont les domiciles de démons imposteurs.

Celse ajoute immédiatement et avec une grande perfidie que « ces prétendus dieux, sous forme humaine, au lieu de se montrer une fois, et comme en passant, à la ma-

« nière de celui qui a séduit les Chrétiens, sont toujours « accessibles à qui le veut. » D'après cette accusation, Celse a cru, si je ne me trompe, que Jésus, au moment où il apparut à ses disciples, après sa résurrection d'entre les morts, était un fantôme que leurs yeux n'aperçurent qu'en passant. Quant à ces dieux de forme humaine, comme il les appelle, ils se montrent à qui le désire. Mais je le demande, comment un fantôme, pour parler ici le langage de Celse, un fantôme qui ne s'est fait voir qu'en passant, pour tromper les spectateurs, peut-il opérer, après une fugitive apparition, des merveilles si étonnantes, convertir les âmes d'hommes si grossiers, et les déterminer à croire qu'il faut pratiquer tout ce qui est agréable à Dieu, parce qu'ils lui rendront compte de leurs actions? D'où vient que ce singulier fantôme chasse les démons et accomplit d'autres prodiges surprenants? Pourquoi enfin, au lieu d'adopter une demeure unique, comme ces dieux à forme humaine, dont Celse nous parle, le voit-on parcourir la terre tout entière, rassemblant autour de lui et attirant par sa divinité tous ceux qu'il a trouvés disposés à bien vivre?

XXXVI. Après ces accusations, que nous avons réfutées selon la mesure de nos forces, Celse ajoute : « Mais « comment pourrions-nous connaître Dieu, demanderont-ils, si nous ne le connaissons par les sens, et par quelle « autre voie que celle-là peut arriver la connaissance? » A cela il répond lui-même : « Ce n'est pas ici la voix de « l'homme, ni de l'âme, mais celle de la chair. Apprenez, si toutefois vous en êtes capables, troupeau pusillanime et charnel, apprenez que vous ne parviendrez « à voir Dieu qu'autant que, faisant taire les sens et détournant l'œil de la chair, vous élevez le regard de « l'âme pour le contempler. Si vous cherchez un guide « pour vous diriger dans cette voie, vous devez fuir les « fourbes et les imposteurs qui vous repaissent d'illusions; « autrement, abhorrer, d'une part, comme de vaines

« idoles, des dieux qui se montrent, et de l'autre, honorer  
 « la plus méprisable de toutes les idoles, ou pour mieux  
 « dire, non plus une idole, mais un mort véritable, auquel  
 « vous cherchez un père qui lui ressemble, c'est vous  
 « couvrir de ridicule aux yeux de tous les hommes. »

D'abord, quant à la prosopopée où il met dans notre bouche la défense de la résurrection de la chair, nous lui dirons que cette figure est louable, lorsque l'écrivain qui en use demeure fidèle aux sentimens et aux mœurs de ceux qu'il met en scène; mais qu'elle est fautive, lorsqu'il attribue à l'interlocuteur qu'il fait parler, un langage qui ne lui convient pas. On blâmerait donc celui qui, dans une prosopopée, supposerait des connaissances philosophiques à des barbares, à des ignorans, à des esclaves, qui n'ont jamais entendu parler de philosophie, et ne savent pas s'en servir. Que l'auteur de la prosopopée connaisse la philosophie, à la bonne heure; mais il y a peu d'apparence que ses interlocuteurs l'aient apprise. On ne blâmerait pas moins celui qui, introduisant des sages et des hommes versés dans les choses divines, leur donnerait des affections vulgaires et un langage grossier, familier à l'ignorance, ou inspiré par elle. Voilà pourquoi, parmi tous les autres mérites d'Homère, on le loue surtout d'avoir conservé fidèlement à ses héros le caractère qu'il leur a donné dès l'origine. Tels sont Nestor, Ulysse, Diomède, Agamemnon, Télémaque, Pénélope, et tous les autres. Il n'en est pas de même d'Euripide. Aristophane le poursuit de ses mordantes railleries, et l'appelle un discoureur sans jugement, pour avoir prêté souvent à des femmes barbares ou à des esclaves des maximes qu'il avait apprises à l'école d'Anaxagore ou de tout autre philosophe.

XXXVII. Maintenant, si c'est en cela que consiste la justesse ou le défaut de la prosopopée, n'y a-t-il pas lieu véritablement de se moquer de Celse, quand il attribue aux Chrétiens un langage qu'ils n'ont jamais tenu?

Dira-t-il qu'il a fait parler des gens sans lettres? Mais où des hommes étrangers à toute culture ont-ils appris à distinguer le sens d'avec l'entendement, les choses sensibles d'avec les choses intellectuelles? D'où leur vient cette communauté d'opinion avec les stoïciens qui, niant les substances intellectuelles, affirment que tout ce que nous comprenons, nous le comprenons par le ministère des sens, et que c'est de nos sens que dépend toute connaissance? Dira-t-il qu'il s'agit de personnes éclairées, qui aient approfondi, selon la mesure de leurs forces, les mystères de la doctrine de Jésus-Christ? Il n'est pas plus heureux dans la manière dont il les fait parler. Il n'est personne qui, sachant que Dieu est invisible et que plusieurs de ses œuvres sont invisibles également, c'est-à-dire purement intellectuelles, s'exprime ainsi pour défendre la résurrection : « Comment connaissons-nous « Dieu, si nous ne pouvons le connaître par le secours « des sens? » Ou bien : « Que peut-on connaître sans le « ministère des sens? » En effet, ce n'est pas dans des écritures secrètes, et ouvertes seulement à un petit nombre de curieux, mais dans les plus répandues, qu'on lit ces mots : « Les perfections invisibles de Dieu sont deve- « nues visibles depuis la création du monde par tout « ce qui a été fait. » Il est facile d'en conclure que les hommes, contraints ici-bas de commencer par les sens et par les choses sensibles, pour s'élever de là jusqu'à la nature des choses intellectuelles, ne doivent pas néanmoins s'arrêter aux choses sensibles. Ils ne diront pas davantage qu'il est impossible « de connaître les choses intel- « tuelles sans le ministère des sens. » Quand même ils le diraient, Celse n'aurait pas droit d'en conclure « que « cette voix n'est pas la voix d'un homme ni d'une ame, « mais de la chair. »

XXXVIII. En effet, quand nous soutenons que Dieu est une intelligence simple, invisible, incorporelle, ou quelque chose de plus excellent que l'intelligence et

la substance, il ne nous viendra point à la pensée de dire qu'il puisse être connu par une autre faculté que par l'intelligence, qui est formée à son image. « Nous ne « le voyons maintenant que comme dans un miroir et sous « des images obscures, » pour me servir des expressions de Paul ; « mais alors nous le verrons face à face. » Quand je dis *face à face*, qu'on ne m'accuse pas de donner à ce mot un sens contraire à mon intention ; mais ce passage : « Nous contemplerons le Seigneur sans avoir « de voile sur le visage, transformés en sa ressemblance, « de clarté en clarté, » apprendra que par là nous n'entendons pas une face ou un visage sensible, mais une face ou un visage figurés, à peu près comme ces oreilles et ces yeux auxquels on donne métaphoriquement les noms des membres de notre corps, ainsi que nous l'avons prouvé tout à l'heure. Il y a mieux ; un homme, c'est-à-dire une ame qui se sert des organes d'un corps, en d'autres termes, l'*homme intérieur*, qu'on appelle plus brièvement encore l'*ame*, ne parlera pas comme l'a fait parler Celse, mais d'après les enseignements de l'homme de Dieu. Il n'est pas moins certain qu'un Chrétien n'empruntera jamais la voix de la chair. La raison en est bien simple. Il a appris « à faire mourir les actes de la chair, « à porter continuellement dans son corps la mort de « Jésus, et à faire mourir les membres de l'homme ter-  
« restre. » Il sait quelle est la signification de ces paroles : « Mon esprit ne demeurera plus à jamais dans ces « hommes, parce qu'ils ne sont que chair ; » il sait enfin que « ceux qui vivent selon la chair ne peuvent plaire « à Dieu. » Voilà pourquoi il travaille de toutes ses forces à ne plus vivre selon la chair, mais selon l'esprit.

XXXIX. Voyons maintenant à quoi Celse nous appelle pour apprendre de sa bouche par quelle voie on peut connaître Dieu ; car il va nous dire des choses qui, selon lui, surpassent l'intelligence de tous les Chrétiens. « Ap-  
« prenez, dit-il, si toutefois vous êtes capables d'appren-



« dre. » Il faut d'abord examiner ce que ce philosophe veut nous enseigner. Au lieu de l'instruction qu'il devrait nous donner, il nous insulte ; au lieu de témoigner, dès le début, la bienveillance qui l'anime à l'égard de ses auditeurs, il appelle *troupeau pusillanime* des hommes qui, pour ne pas abjurer le christianisme, même des lèvres, combattent jusqu'à la mort, toujours prêts à braver les supplices les plus cruels. Il nous reproche encore d'être *charnels*, quoique nous disions : « Si nous « avons connu autrefois Jésus-Christ selon la chair, nous « ne le connaissons plus maintenant ; » quoique nous soyons plus disposés à nous dépouiller de notre corps pour la cause de la Religion, qu'un philosophe à quitter son manteau. Après quoi il nous parle en ces termes : « Vous « ne parviendrez à voir Dieu qu'autant que, faisant taire « les sens et détournant l'œil de la chair, vous élevez « le regard de l'âme pour le contempler ; » et comme c'est la philosophie grecque qui lui a enseigné que nous avons deux manières de voir, il s'imagine que nos écrivains sacrés ne les ont pas connues avant elle. Il faut donc lui dire que Moïse, dans le récit de la création, représente l'homme avant son péché, tantôt voyant, tantôt ne voyant pas. L'homme voit, quand il est dit de la femme : « La femme vit que ce fruit était bon à manger, « beau à voir et d'un aspect désirable. » L'homme ne voit pas, non-seulement lorsque le serpent dit à la femme, comme si Adam et elle eussent été privés de la vue : « Car Dieu sait que le jour où vous aurez mangé « de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, » mais même lorsque l'auteur sacré ajoute : « Ils en mangèrent tous les « deux, et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts. » Qu'est-ce qui s'ouvrit en eux ? Ce sont les yeux du corps, qu'ils avaient eu raison de tenir fermés jusque là, pour que les distractions sensuelles ne détournassent point ailleurs les yeux de l'âme ; et ces yeux de l'âme, ces yeux qui, jusqu'à ce moment, avaient contemplé avec

délices Dieu et son paradis, ont été, selon moi, ceux que ferma le péché. Voilà pourquoi notre Sauveur, sachant bien qu'il y a dans nous des yeux de deux sortes, nous dit : « Je suis venu dans ce monde pour le jugement, « afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux « qui voient deviennent aveugles. » Ici par ces yeux qui ne voient point, il désigne les yeux de l'ame, que sa doctrine rend clairvoyants, tandis que par ceux qui voient, il veut parler des yeux du corps qu'aveugle cette même doctrine, afin que l'ame contemple sans aucune distractions les objets qu'elle doit contempler. Tout Chrétien véritable a donc l'œil de l'ame éveillé et l'œil du corps obscurci. Par conséquent, plus la meilleure de ces vues est pénétrante, plus le regard des sens est émoussé, plus on comprend, plus on contemple le grand Dieu, et avec lui son Fils, qui est le Verbe, la Sagesse, etc.

XL. Après les matières qui viennent d'être examinées, Celse a l'air d'adresser à tous les Chrétiens un discours qui, s'il devait tomber sur quelqu'un, ne pourrait s'appliquer qu'aux disciples d'une doctrine absolument étrangère à celle de Jésus. En effet, « ces fourbes et ces imposteurs « qui repaissent leurs frères d'illusions, » sont des Ophites, qui rejettent complètement Jésus-Christ, eux et tous ceux qui enseignent de semblables chimères, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ce sont ces misérables qui apprennent avec tant de soin les noms de leurs portiers. C'est donc hors de propos qu'il donne cet avertissement aux Chrétiens : « Si vous cherchez un guide pour vous diriger « dans cette voie, vous devez fuir les fourbes et les im-  
« posteurs qui vous repaissent d'illusions. » Ignorant que ces hommes qui sont les véritables imposteurs, insultent, non moins que lui-même, à Jésus-Christ, ainsi qu'à la religion qu'il a fondée, et nous confondant avec eux, il ajoute : « Autrement, abhorrer, d'une part, comme de vaines « idoles, des dieux visibles à tous, et de l'autre, honorer la « plus méprisable de toutes les idoles, ou, pour mieux dire,

« non plus unè idole, mais un mort véritable, auquel  
 « vous cherchez un Père qui lui ressemble; c'est vous  
 « couvrir de ridicule aux yeux de tous. » En effet, que  
 Celse n'ait pas su ce qu'affirment les Chrétiens et ce que  
 débitent les inventeurs de cette fable; qu'il nous ait  
 adressé des reproches qui tombent à faux, parce qu'il  
 s'est imaginé que leurs infamies nous étaient communes,  
 les paroles suivantes le prouvent. « Ce sont ces impos-  
 « tures, ces merveilleux conseils, ces excellentes paroles  
 « que vous adressez au lion, à l'amphibie, au monstre  
 « à figure d'âne, et à tous les autres; ce sont ces divins  
 « portiers dont vous apprenez les noms avec tant d'effort,  
 « qui vous valent d'être cruellement tourmentés et atta-  
 « chés en croix, misérables que vous êtes! » Il ne sait pas  
 qu'aucun de ceux qui regardent des monstres revêtus de  
 la forme d'un lion, d'un âne, ou d'un amphibie, comme  
 les portiers du chemin par lequel on arrive au ciel, ne  
 défend courageusement et jusqu'à la mort, les rêveries qu'il  
 prend pour la vérité. Ce que nous faisons, dans l'excès  
 de notre zèle pour la religion, s'il est permis de parler ainsi,  
 lorsque nous nous exposons à tous les genres de mort et au  
 supplice de la croix, notre adversaire l'attribue à ceux  
 qui ne supportent rien de semblable; et à nous qui  
 nous laissons attacher à la croix pour la cause de la Re-  
 ligion, il nous impute les fables du lion, de l'amphibie  
 et de tous les autres monstres qu'ont inventés ces insensés.  
 Si nous rejetons leur génie à forme de lion et leurs au-  
 tres chimères, nous ne le devons pas aux conseils de  
 Celse. Jamais, dès l'origine, nous n'avons admis rien de  
 semblable. En refusant à Michel ou à tout autre de ceux  
 que nous avons nommés plus haut, telle ou telle forme,  
 nous ne faisons que nous conformer à la doctrine de  
 Jésus, qui nous a donné des enseignemens contraires.

**XLI.** Maintenant, quels sont les guides que nous devons  
 suivre, s'il en faut croire Celse, puisque, dit-il, nous  
 ne manquerons ni de directeurs antiques, ni d'hommes

sacrés pour nous conduire ? C'est ce qu'il faut examiner. Il nous renvoie aux poètes divinement inspirés, comme il les appelle, aux sages et aux philosophes, mais sans les nommer. Ainsi donc, quand il nous promet des guides, il se contente de nous indiquer en général les poètes divinement inspirés, les sages et les philosophes. S'il les avait désignés chacun par leur nom, nous nous serions cru obligé de lui prouver qu'il veut nous confier à des guides aveugles par rapport à la vérité, pour nous conduire à l'erreur, ou qui du moins, s'ils ne sont pas tout-à-fait aveugles, se sont éloignés de la vérité sur beaucoup de points. Mais que par les poètes divinement inspirés il entende, soit Orphée, soit Parménide, soit Empédocle, soit Homère lui-même ou Hésiode, à lui de nous montrer, s'il le peut, comment ceux qui suivent de pareils guides marchent dans une voie meilleure et règlent leur vie plus sagement que ceux qui sacrifient à la doctrine de Jésus les idoles et les images; que dis-je ? qui répudient même toutes les superstitions judaïques pour n'élever leurs yeux, par le Verbe de Dieu, que vers le seul Dieu véritable, Père du Verbe. Ce n'est pas tout. Quels sont encore ces sages ou ces philosophes qui doivent nous apprendre tant de vérités célestes, à en croire Celse, et qu'il faut préférer, soit à Moïse, le serviteur de Dieu, soit aux prophètes du Créateur de toutes choses, qui, véritablement inspirés par lui, nous ont enseigné tant de vérités; soit à celui-là même dont le soleil s'est levé sur le genre humain, qui nous a révélé la seule manière d'adorer Dieu, et n'a laissé, autant qu'il est en lui, personne étranger à ses mystères ? Telle est, en effet, la surabondance de son amour pour les hommes que, tout en ayant pour les plus éclairés une théologie capable d'élever les âmes au-dessus des choses de la terre, il s'abaisse néanmoins pour se mettre à la portée des hommes les plus ignorants, des femmes les plus simples, des plus vils esclaves, en un mot, de tous ceux

qui ne peuvent recevoir de tout autre que de Jésus les instructions nécessaires pour apprendre à mieux vivre, et la connaissance de Dieu, telle que peut la comporter la mesure de leurs forces.

XLII. Celse ensuite nous renvoie à Platon, comme à un maître beaucoup plus habile dans les questions philosophiques, et il nous rappelle ces paroles de son Timée : « Il est difficile de découvrir le Créateur et le père de cet univers; et après l'avoir découvert, il est impossible d'en parler à tous. » Puis notre adversaire ajoute : « Vous voyez comment les hommes divins cherchent la voie de la vérité, et à quel point Platon savait qu'il est impossible à tous de marcher par cette voie; mais, puisque les sages ne l'ont trouvée que pour nous donner du Premier et de l'Ineffable une notion qui nous le représentât, soit par association avec quelques autres idées, soit par séparation d'avec ces mêmes idées, soit enfin par analogie, quand même je voudrais vous enseigner ce qui d'ailleurs n'a pas de nom, je m'étonnerais bien que vous pussiez le suivre, charnels comme vous l'êtes, et n'ayant d'yeux que pour les choses impures. » Cette pensée de Platon est belle et noble, je l'avoue; mais examinez si la divine Écriture ne nous fournit pas la preuve d'un amour bien supérieur dans la personne de Dieu le Verbe, qui « étant dès le commencement en Dieu, s'incarna » pour révéler à tous les hommes cette même doctrine qu'il est impossible à qui l'a découverte de faire connaître à tous, selon le sentiment de Platon. Que Platon dise « qu'il est difficile de parvenir jusqu'au Créateur et au Père de cet univers, » il insinue du moins qu'il n'est pas impossible à la nature humaine de trouver Dieu d'une manière qui soit digne de lui, ou qui, si elle n'en est pas digne, en approche et s'élève bien au-delà du commun. S'il était vrai toutefois que Platon ou tout autre Grec eût véritablement découvert Dieu, jamais ils n'eussent adoré je ne sais quel autre que lui; jamais ils

n'eussent donné le nom de Dieu, jamais ils n'eussent rendu d'hommages à un autre Dieu, soit en l'abandonnant, soit en lui associant ce qui ne peut souffrir de comparaison avec un si grand Dieu. Quant à nous, nous déclarons que la nature humaine est impuissante, soit à chercher, soit à trouver clairement Dieu, si elle n'est aidée par celui qu'elle cherche. Il se manifeste à ceux qui, après avoir fait tout ce qui est en eux, reconnaissent qu'ils ont besoin de l'assistance de celui qui se découvre à eux dans la mesure qu'il trouve convenable, autant que Dieu peut être connu de l'homme, autant que l'ame de l'homme, encore enchaînée à son corps, peut connaître Dieu.

XLIII. En outre, quand Platon soutient qu'il est impossible à celui qui a découvert le Créateur et le Père de « cet univers, d'en parler à tous, » il ne veut pas dire que Dieu soit réellement ineffable, et que son nom ne puisse être prononcé, mais seulement qu'il est peu d'hommes devant qui l'on puisse le faire. Puis, comme s'il avait oublié les paroles qu'il vient d'emprunter à Platon, Celse déclare dans les mots suivants, que Dieu est ineffable : « Mais, dit-il, les hommes sages ne l'ont trouvé que pour nous donner quelque notion du Premier et de l'Ineffable. » Pour nous, nous ne regardons pas Dieu seul comme ineffable; beaucoup d'autres choses, mais inférieures à lui, partagent avec lui cette qualité. C'est ce que Paul s'est efforcé d'exprimer en ces termes : « J'ai entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de répéter. » Ici *entendre* est synonyme de *comprendre*, comme dans cet autre passage : « Que celui qui peut entendre, entende. » Qu'il soit difficile de voir le Créateur et le Père de cet univers, nous le disons aussi. On le voit cependant. J'en appelle non-seulement à ce mot : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; » mais encore à cet oracle qui a été prononcé par « l'image du Dieu invisible, » « Celui qui m'a vu a vu aussi mon Père qui m'a envoyé. » Jamais

homme sensé n'a prétendu que Jésus-Christ ait appliqué à son corps sensible et que voyaient les yeux de la chair, ces paroles : « Celui qui m'a vu a vu aussi mon Père qui m'a envoyé. » Autrement tous ceux qui criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le, » et Pilate qui avait reçu pouvoir sur sa nature humaine, auraient vu Dieu le Père, ce qui est absurde. Enfin, que ces paroles : « Celui qui m'a vu a vu aussi mon Père qui m'a envoyé, » ne doivent pas être prises dans un sens grossier et charnel, la preuve en est encore dans ces mots adressés à un des apôtres : « Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas, Philippe? » Cette réponse lui fut faite après qu'il eut demandé : « Montrez-nous votre Père, et cela nous suffit. » Ainsi, quiconque comprendra comment ces paroles, « le Verbe s'est fait chair, » doivent s'entendre du Dieu, Fils unique de Dieu, premier né d'entre toutes les créatures, saura également comment, en voyant l'image du Dieu invisible, on voit le Créateur et le père de cet univers.

XLIV. Celse d'ailleurs s'imagine que l'on peut connaître Dieu, soit en associant cette notion avec la notion de substances différentes, par un procédé semblable à celui que les géomètres appellent *composition*, soit en la distinguant d'avec toute autre, soit par la voie de l'analogie qu'emploient les mêmes géomètres; c'est ainsi, suivant lui, que s'ouvre l'entrée du souverain bien. Mais quand le Verbe de Dieu dit : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils l'a révélé, » c'est nous déclarer que Dieu ne peut être connu qu'en vertu d'une grâce d'en haut, communiquée à l'ame par une faveur spéciale de Dieu et comme par une sorte d'inspiration. Il convient, en effet, que la connaissance de Dieu surpasse les forces de la nature humaine. De là vient que les hommes ont répandu tant d'erreurs sur la divinité. Mais Dieu écoutant sa bonté et son amour pour les hommes, par un don merveilleux et divin, accorde cette connaissance à ceux que sa prescience lui a montrés devant vivre

d'une manière digne de celui qui s'est manifesté à eux, sans démentir un seul moment leur piété, fallût-il subir la mort que leur infligent ceux qui, ne sachant pas ce qu'est la piété, appellent de ce nom toute autre chose qu'elle; fallût-il passer pour les plus ridicules d'entre les hommes. Dieu, j'imagine, voyant quel orgueilleux mépris nourrissaient pour tous les autres ceux qui, tout en se vantant de connaître Dieu et d'avoir approfondi les choses divines par les lumières de la philosophie, n'en courent pas moins, comme l'ignorante multitude, aux simulacres, à leurs temples et à leurs mystères si renommés, a choisi « ce qu'il y a de moins sage selon le monde, » les plus simples d'entre les Chrétiens, qui vivent cependant avec plus de retenue et de pureté que beaucoup de philosophes, afin de confondre ces sages qui n'ont point de honte d'adresser leurs vœux à des objets inanimés, comme si c'étaient des dieux ou des représentations de dieux. Qui, en effet, pour peu qu'il ait un peu de sens, ne rira d'un homme qui, après ces nombreuses et sublimes discussions que la philosophie lui a fait entendre sur la nature de Dieu ou des dieux, se tourne vers les idoles, soit pour faire monter vers elles ses prières, soit pour s'élever par cette représentation physique jusqu'à celui que conçoit son intellect, par le moyen de cette chose visible qui en est le symbole? Prenez, au contraire, le Chrétien le moins éclairé. Il tient pour certain que chaque lieu est une partie de cet univers, et que l'univers est le temple de Dieu. Quel que soit donc le lieu où il se trouve, fermant l'œil des sens pour ouvrir celui de l'âme, il franchit ce monde tout entier. Il ne s'arrête pas même à la voûte du ciel; il s'élève par la pensée par-delà les cieux eux-mêmes, et là, en dehors de ce monde où l'a conduit l'Esprit de Dieu, il offre à Dieu des prières, et cela non pour des choses sans importance. Car Jésus lui a appris à ne chercher rien d'abject, c'est-à-dire rien de sensible, mais seulement les choses grandes, véritablement divines, et qui, accordées par Dieu, nous



conduisent par le Verbe son Fils qui est Dieu, à la félicité qui réside en lui.

XLV. Mais voyons enfin s'il nous est possible d'atteindre à ce qu'il promet de nous enseigner, puisqu'il nous reproche d'être « des hommes attachés à la chair, » nous auxquels s'applique cependant cet oracle, lorsque nous réglons notre vie conformément à la doctrine de Jésus : « Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, si l'Esprit de Dieu habite en vous. » Celse ajoute au même passage : « Vous n'avez d'yeux que pour les choses impures. » Il est certain néanmoins que nous nous efforçons de préserver notre pensée elle-même des souillures qui naissent de la suggestion des vices. Afin de pouvoir contempler Dieu « avec un cœur pur, » qui seul est capable de le contempler, nous lui disons dans nos prières : « O mon Dieu, créez en moi un cœur pur, et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture. » Voici donc ses révélations : « Il y a une substance et une génération, « l'une intelligible, l'autre visible. La vérité accompagne la substance ; l'erreur marche avec la génération. La vérité forme le domaine de la science ; de la vérité et de l'erreur naît l'opinion. L'objet intelligible se rapporte à l'intelligence ; l'objet visible à la vue. L'esprit connaît ce qui est intelligible, la vue aperçoit ce qui est visible. Ainsi, de même que, parmi les objets visibles, le soleil, sans être l'œil ni la vue, est cause néanmoins que l'œil voit, que la vue a lieu, que les choses visibles sont aperçues, que toutes les choses sensibles existent, et que lui-même peut être vu ; de même, parmi les choses intelligibles, celui qui n'est ni l'esprit, ni l'intelligence, ni la science, fait que l'esprit comprend, que l'intelligence perçoit par lui, que la science connaît par lui, que tous les objets intelligibles, la vérité et la substance elle-même, existent par lui, supérieur lui-même à toutes ces choses, mais intelligible par une vertu ineffable. Ces réflexions s'adressent aux intelligents. Si vous en com-

« prenez quelque chose, il faut vous en féliciter : et si  
 « vous pensez qu'un Esprit soit descendu au nom de Dieu  
 « pour révéler aux hommes les mystères divins, c'est sans  
 « doute celui qui proclame ces vérités et qui, remplissant  
 « les hommes des anciens temps, a mis sur leurs lèvres  
 « tant et de si belles maximes. Si vous ne pouvez atteindre  
 « à rien de tout cela, taisez-vous et cachez votre igno-  
 « rance, sans venir nous répéter que les clairvoyants sont  
 « les aveugles, que les hommes qui courent sont les boi-  
 « teux, puisque les boiteux et les mutilés de l'intelligence  
 « ne sont autres que vous-mêmes ; car vous ne vivez que  
 « par votre corps, c'est-à-dire par la partie de vous-même  
 « qui est morte. »

XLVI. A cela voici notre réponse : Nous n'aimons ni à combattre ce qui est bien dit, quoique ceux qui le disent soient étrangers à notre foi, ni à soulever des disputes, ni à renier ce qui est conforme à la raison. Mais les détracteurs dont les insultes poursuivent les serviteurs qui s'efforcent d'honorer, autant qu'il leur est possible, le grand Dieu dont la bonté agréa la foi des âmes les plus simples aussi bien que le culte raisonné de ceux qui ont plus de lumières et qui adressent leurs vœux et leurs actions de grâces au Créateur de ce monde, par l'intermédiaire du grand Pontife qui a enseigné à la terre la piété véritable ; mais tous ceux qui soutiennent que de pareils hommes sont les boiteux et les mutilés de l'intelligence ; qui osent avancer que ces mêmes hommes ne vivent que par le corps, c'est-à-dire par la partie d'eux-mêmes qui est morte, tandis qu'ils travaillent à répéter du fond du cœur : « Quoique nous vivions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair ; car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu, » ces détracteurs, disons-nous, doivent prendre garde qu'en invectivant des hommes qui n'ont d'autre désir que d'appartenir à Dieu, ils ne rendent leurs âmes boiteuses et ne mutilent l'homme intérieur qu'ils portent en eux-

mêmes, puisque, par leurs calomnies contre ceux qui veulent bien vivre, ils lui arrachent l'équité et la modération qu'a reçues du Créateur toute nature raisonnable. Ceux qui, entre autres préceptes, ont appris du Verbe divin, « à bénir quand on les maudit; à endurer patiemment la persécution; à répondre par des prières aux injures qui les poursuivent; » ceux qui pratiquent tous les jours ces maximes, dirigent véritablement les pas de leur ame, purifient et embellissent ce sanctuaire. Ce n'est pas seulement en paroles qu'ils distinguent la substance d'avec la génération, l'intelligible d'avec le visible, ni qu'ils associent la vérité à la substance, et qu'ils fuient soigneusement l'erreur compagne de la génération. Ils contemplent, en effet, selon les enseignements qu'ils ont reçus, non pas les choses produites par la génération, qui, visibles par leur nature, ne peuvent être que temporaires, mais des choses beaucoup plus relevées, soit qu'on veuille les appeler substance, soit qu'on veuille les appeler spirituelles, parce que l'entendement les perçoit, ou invisibles, parce qu'elles ne tombent pas sous les sens. Si les disciples de Jésus jettent un moment les yeux sur les choses produites par la génération, ils ne s'en servent que comme d'un degré pour s'élever à la connaissance des objets intelligibles. Car « les perfections invisibles de Dieu, (c'est-à-dire les choses intelligibles) » sont devenues visibles pour l'esprit qui les contemple depuis la création du monde. Les Chrétiens cependant qui se sont ainsi élevés par les créatures de ce monde aux choses divines et invisibles, ne s'y arrêtent point. Mais une fois qu'ils s'y sont exercés suffisamment et qu'ils en ont compris la nature, ils montent jusqu'à la puissance éternelle de Dieu, en un mot, jusqu'à sa divinité. Ils savent que ce Dieu, plein de bonté pour les hommes, a manifesté sa vérité et ce qui peut le faire connaître, non-seulement à ceux qui se consacrent à lui, mais à quelques-uns même de ceux qui vivent loin de la piété et de la religion véritables; que

plusieurs toutefois de ceux auxquels la Providence accorda la connaissance de choses si élevées, sont des impies qui, ne faisant rien de conforme à cette révélation, « retiennent la vérité captive dans l'injustice; » et ne sauraient plus trouver d'excuse devant Dieu, après les sublimes connaissances dont il les a honorées.

XLVII. Ainsi donc, ceux qui ont acquis la science que Celse rappelait tout à l'heure, et qui font profession d'embrasser une philosophie appuyée sur ces principes, sont les hommes qui, suivant le témoignage de l'Écriture, « tout en connaissant Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces, mais se sont évanouis dans leurs pensées, » et leur cœur insensé tomba des connaissances que Dieu lui-même leur avait révélées, dans l'obscurcissement et les ténèbres. Il y a mieux. On voit ces philosophes qui vantaient leur sagesse, donner des preuves non équivoques de leur extravagance, lorsque après avoir tant raisonné dans leurs écoles sur la nature de Dieu et des êtres intelligibles, « ils changèrent la gloire du Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible, en l'image d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents. » Aussi, n'ayant pas vécu d'une manière digne des connaissances que Dieu leur avait révélées, abandonnés par la Providence, « et livrés aux désirs de leur cœur, ils se roulent dans l'impureté, ils déshonorent leur corps par toutes sortes d'infamies et de souillures, parce qu'ils ont changé la vérité de Dieu en un mensonge, et qu'ils ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur. »

XLVIII. Il n'en est pas de même de ceux qu'ils estiment moins que le néant à cause de leur ignorance; de ceux qu'ils traitent d'insensés et de vils esclaves. Ils ne se sont pas plus tôt remis entre les mains de Dieu, en recevant la doctrine de Jésus, que bien loin de se plonger dans les infamies, les souillures et les voluptés déshonnêtes, la plupart, sacrificateurs parfaits, qui s'abstiennent de tout

plaisir permis, se conservent entièrement purs, s'interdisant même les relations conjugales. Les Athéniens ont un hiérophante qui n'osant se fier à sa continence, ni se promettre qu'il domptera toujours ses désirs, les éteint jusque dans leur source, à l'aide de la ciguë. Dans cet état, on l'estime assez chaste pour remplir les fonctions religieuses établies par les lois d'Athènes. Mais il y a parmi les Chrétiens des hommes qui, pour servir Dieu dans la continence, n'ont pas besoin de recourir à la ciguë. Leur ciguë c'est la parole de Dieu, en vertu de laquelle ils bannissent de leur ame toute espèce de concupiscence, afin qu'ils puissent présenter leurs vœux à la Divinité. Anprès des autres dieux, qui ne le sont que de nom, il y a un petit nombre de vierges qui, surveillées ou non surveillées par les hommes (car il ne s'agit pas de discuter ce point en ce moment), semblent vivre dans une pureté constante, pour rendre honneur à la divinité qu'elles servent. Mais parmi les Chrétiens il en est qui vivent dans une virginité parfaite, non pour les honneurs de la terre, non pour quelque misérable récompense ou quelque vaine gloire. Comme elles se sont plu à garder la connaissance de Dieu, Dieu, à son tour, les garde dans un esprit qui lui plaît, pour qu'elles agissent conformément à la raison, remplies de justice et de bonté.

XLIX. En parlant ainsi, loin de moi la pensée d'attaquer ce que les Grecs ont écrit de juste, ou de condamner ce qu'il y a de bon dans leurs sentiments. J'ai voulu montrer seulement que ces mêmes choses, ou des choses beaucoup plus excellentes encore et plus divines, avaient été dites par des hommes inspirés, tels que les prophètes et les apôtres de Jésus. C'est à méditer ces oracles que s'appliquent ceux qui travaillent à pratiquer la religion chrétienne avec plus de perfection, et qui savent que « la bouche du juste annoncera la sagesse, que sa langue publiera la justice, et que la loi de Dieu est dans son

« cœur. » Quant à ceux que leur ignorance, leur simplicité ou l'absence de tout guide pour les conduire à une piété plus éclairée, mettent hors d'état de bien comprendre ces vérités, ils croient néanmoins au grand Dieu, et en son Fils unique, Dieu le Verbe. On rencontre parmi eux une gravité, une intégrité, une pureté de mœurs et une simplicité souvent plus parfaites. Mais ces hommes qui veulent passer pour sages, ayant négligé ces vertus, commettent avec leurs semblables, des abominations révoltantes, « embrasés les uns pour les autres d'infâmes « désirs. »

L. Toutefois, Celse, oubliant d'expliquer comment l'erreur accompagne la génération, n'a point exprimé sa pensée assez clairement pour que nous la comprenions, en comparant ce qu'il dit avec ce que disent les nôtres. Les prophètes, au contraire, nous découvrent ce qui mérite d'être connu sur les choses produites par la génération, et nous apprennent qu'une victime expiatoire est offerte même pour les nouveau-nés, parce qu'ils ne sont pas exempts de péché. Ils ajoutent encore : « J'ai été conçu « dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le pé- « ché. » Ce sont eux également qui disent : « Les pé- « cheurs se sont égarés dès leur naissance. » Puis, ils ajoutent d'une manière plus surprenante encore : « Dès le « sein de leur mère, ils se sont complu dans le men- « songe. » Nos sages, d'ailleurs, ravalent si fort la nature des choses sensibles, que tantôt ils appellent vanité tous les objets corporels, ainsi qu'il suit : « Toutes les créa- « tures sont assujéties à la vanité, non pas volontairement, « mais à cause de celui qui les a assujéties à la vanité « dans l'espérance ; » tantôt ils les nomment vanité des vanités : « Vanité des vanités, s'écrie l'Ecclésiaste, tout « n'est que vanité. » Qui a jamais représenté la vie de l'âme ici-bas sous de si tristes couleurs que celui qui a dit : « Oui, tout homme vivant sur la terre n'est que va- « nité ; » car, qu'il y ait une différence entre la vie pré-

sente de l'ame, et sa vie à venir quand elle sera dégagée des choses d'ici-bas, il n'hésite pas là-dessus, et il n'a point dit avec un de vos poètes : « Qui sait si vivre ainsi, « n'est pas mourir, et si mourir n'est pas vivre ? » Loin de là ! il se prononce hardiment pour la vérité, dans ces termes : « Notre ame est abattue dans la poussière ; » et encore : « Vous m'avez conduit à la poussière de la mort. » N'est-ce pas ce que signifie cette parole : « Qui me délivrera de ce corps de mort ; » et la suivante : « Il transformera le corps de notre humiliation ? » C'est encore un prophète qui a dit : « Tu nous as humiliés dans le lieu « de notre affliction. » D'où l'on voit que par le lieu de notre affliction, il désigne les demeures où Adam, c'est-à-dire l'homme, s'est retiré après avoir été chassé du paradis. Voyez encore, je vous prie, s'il n'a pas bien connu la double vie de l'ame, celui qui a dit : « Nous ne « voyons maintenant Dieu que comme dans un miroir et « à travers des images obscures ; mais alors nous le verrons face à face ? » Et ailleurs : « Pendant que nous habitons dans ce corps, nous marchons hors du Seigneur ; « c'est pourquoi nous aimons mieux être séparés de ce « corps pour jouir de la vue du Seigneur. »

LI. Mais qu'ai-je besoin d'opposer un plus grand nombre de passages aux assertions de Celse, pour prouver que ces mêmes choses ont été dites long-temps auparavant par les nôtres, puisque cette antériorité résulte clairement des témoignages que je rapporte ? Notre adversaire a semblé lui-même y faire allusion quand il dit : « Si « vous pensez qu'un esprit soit descendu au nom de Dieu « pour révéler aux hommes les mystères divins, c'est « sans doute celui qui proclame ces vérités, et qui rem-  
plissant les hommes des anciens temps, a mis sur leurs « lèvres tant et de si belles maximes. » Mais il ignore la différence qui existe entre ces paroles et les paroles suivantes, dont nous saisissons bien le sens : « Votre esprit incorruptible est répandu partout ; c'est pourquoi,

« ô mon Dieu, vous châtiez peu à peu ceux qui s'éga-  
 « rent. » Il ne sait pas que ces mots : « Recevez le Saint-  
 « Esprit » indiquent, dans les dons du Saint-Esprit qui  
 nous est communiqué, une mesure différente de celle  
 que marque cet autre passage : « Vous serez baptisés  
 « dans le Saint-Esprit sous peu de jours. » Au reste, il  
 est difficile de découvrir, après un mûr examen, quelle  
 différence il y a entre ceux qui ne reçoivent la connaissance  
 de la vérité qu'à plusieurs intervalles, c'est-à-dire une  
 simple notion de Dieu, et ceux qui, inspirés plus pleine-  
 ment par lui, demeurent avec lui dans un commerce habi-  
 tuel, toujours conduits par l'Esprit divin. Si Celse avait  
 sérieusement réfléchi sur cette question, et s'il était par-  
 venu à la comprendre, il ne nous aurait pas accusés d'i-  
 gnorance, il ne nous aurait pas défendu de traiter d'a-  
 veugles ceux qui pensent que des arts mécaniques et tout  
 humains, la statuaire, par exemple, sont un témoignage  
 de piété. Quiconque a les yeux de l'ame clairvoyants,  
 ne sert jamais la Divinité par d'autres voies que par  
 celles qui lui apprennent à tenir toujours son ame élevée  
 vers le Créateur de cet univers, à lui adresser toutes ses  
 demandes, et à se souvenir, dans chacune de ses actions,  
 qu'il a pour spectateur un Dieu dont le regard pénètre  
 jusqu'au fond de nos plus secrètes pensées. Nous désirons  
 donc et voir nous-mêmes et devenir les guides des aveu-  
 gles jusqu'à ce que ceux-ci, s'approchant du Verbe de  
 Dieu, reçoivent la vue de l'ame, obscurcie en eux par  
 l'ignorance. Mais c'est en nous montrant, par notre vie,  
 dignes de celui qui a dit à ses disciples : « Vous êtes la  
 « lumière du monde; » dignes du Verbe qui nous a en-  
 seigné « que la lumière brillera dans les ténèbres, et que  
 « nous servirons de flambeau à ceux qui sont dans les té-  
 « nèbres, instruisant les ignorants, et inspirant la sa-  
 « gesse à ceux qui ne l'ont pas. »

LII. Que Celse toutefois ne trouve pas mauvais que  
 nous prenions pour des boiteux et pour des hommes mu-



tilés dans leur ame ceux qui courent à des divinités chimériques, comme si elles avaient quelque sainteté véritable, sans comprendre que rien de sacré ne peut sortir de la main d'un artisan. Ils courent aussi ceux qui suivent un culte conforme à la doctrine de Jésus; ils courent jusqu'à ce que, parvenus à la limite de la carrière, ils s'écrient avec toute la confiance que donne la vérité : « J'ai combattu un bon combat; j'ai achevé ma course; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée. » Mais quand nous courons tous ainsi, « ce n'est pas au hasard; » quand nous combattons contre le vice, « ce n'est pas comme en frappant l'air, » mais bien comme attaquant les sujets « du prince des puissances de l'air, cet esprit qui exerce maintenant son pouvoir sur les enfants de rébellion. » Que Celse vienne nous répéter maintenant « que nous ne vivons que par le corps, en d'autres termes, par la partie de nous-mêmes qui est déjà morte, » nous auxquels il a été dit : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez; » nous, qui avons entendu cet oracle : « Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi dans l'esprit. » Plaise à Dieu que nous le convainquions de mensonge par nos actions, quand il nous accuse de ne vivre que par le corps, c'est-à-dire par ce qui est déjà mort en nous!

LIII. Après ces objections, que nous avons réfutées selon la mesure de nos forces, il nous adresse ces paroles : « Puisque vous avez un si ardent désir d'innover, combien il eût mieux valu pour vous choisir pour maître quelqu'un de ceux qui sont morts glorieusement, et chez lequel la fiction qui lui attribue la divinité, pût avoir quelque vraisemblance! Si vous ne vous accommodiez pas d'Hercule, d'Esculape et des autres héros renommés de l'antiquité, n'aviez-vous pas Orphée, homme divinement inspiré, comme tout le monde en

« convient, et emporté par une mort violente ? Vous  
 « me direz peut-être que d'autres l'avaient déjà choisi  
 « avant vous. Mais vous aviez sous la main Anaxarque  
 « qui, jeté dans un mortier et broyé avec la dernière  
 « barbarie, se jouait des tortures. Broyez, broyez, di-  
 « sait-il, l'enveloppe d'Anaxarque; quant à lui, vous  
 « ne l'atteignez pas. Parole vraiment empreinte de l'es-  
 « prit divin ! Il y avait encore d'autres physiiciens qui  
 « suivaient sa doctrine. N'aviez-vous pas Epictète, par  
 « exemple, qui, lorsque son maître lui tordait violemment  
 « la jambe, lui dit en souriant et sans s'émouvoir : Vous  
 « allez me la casser; et qui, lorsque cela fut arrivé, se  
 « borna à ces mots : Ne vous l'avais-je pas prédit ? Qu'est-  
 « ce que votre Dieu a dit de pareil durant son supplice ?  
 « Si vous vous étiez adressés à la sibylle dont quelques-  
 « uns parmi vous invoquent l'autorité, vous auriez été  
 « mieux reçus à lui donner Dieu pour Père ; mais au-  
 « jourd'hui que vous avez glissé dans ses écrits une foule  
 « d'impiétés, vous transformez en Dieu un misérable qui  
 « a terminé une vie infâme par une mort non moins infâme.  
 « Croyez-moi, vous aviez des personnages mille fois mieux  
 « appropriés à votre dessein, un Jonas, par exemple, en-  
 « fermé dans le ventre de la baleine, ou un Daniel arra-  
 « ché à la dent des bêtes féroces, et une foule d'autres  
 « dont les aventures ne sont pas moins prodigieuses. »

LIV. Mais, puisque Celse nous renvoie à Hercule, qu'il nous rappelle au moins quelqu'une de ses paroles, et qu'il le justifie de sa honteuse servitude chez Omphale ! Qu'il nous prouve que les honneurs divins sont dus à un homme qui, dévorant un bœuf enlevé par lui à un laboureur à la manière d'un brigand, se divertissait à entendre les outrages et les imprécations du villageois dont il mangeait le bien. De là viennent les malédictions qui, encore aujourd'hui, dit-on, accompagnent les victimes offertes au démon, adoré sous le nom d'Hercule. Il nous parle ensuite d'Esculape pour nous obliger sans doute à

répéter ce que nous en avons déjà dit ; mais nous n'y reviendrons pas. Pourquoi donc, dans son admiration pour Orphée, dit-il que tout le monde s'accorde à voir en lui un homme inspiré par l'Esprit saint et d'une vie bien réglée ? Je me tromperais étrangement, si Celse n'exaltait avec tant de chaleur Orphée que pour disputer avec nous et rabaisser Jésus, et si, après avoir lu les fables impies que son héros débite sur le compte des dieux, il ne les repoussait avec indignation, comme des vers qui méritent bien plus que ceux d'Homère, d'être bannis d'une république sagement instituée. Homère, en effet, n'approche point d'Orphée en fait d'impiété. Sans doute, Anaxarque a montré une grande force d'âme, quand il a répondu à Aristocréon, tyran de Chypre : « Broyez, broyez l'enveloppe d'Anaxarque ; » mais c'est la seule chose que les Grecs rapportent de lui. Quoique sa fermeté ait mérité les louanges de Celse et de bien d'autres, il n'y avait pas là de quoi l'élever au rang d'un Dieu. Il nous propose encore Epictète, en admirant l'impassibilité avec laquelle il reçoit la rupture de sa jambe. Ce qu'il a dit en ce moment n'est pas cependant de nature à être comparé avec les paroles et les actions si surprenantes de Jésus, que Celse refuse de croire ; car la puissance divine accompagnait les discours de Jésus qui aujourd'hui encore convertissent en foule, non pas seulement les âmes simples, mais les intelligences les plus éclairées.

LV. Après cette longue énumération, il ajoute : « Qu'est-ce que votre Dieu a dit de pareil pendant son supplice ? » Nous lui répondrons que son silence au milieu des coups et des outrages atteste une fermeté d'âme et une patience supérieures à tout ce que les Grecs ont dit sous le poids des tortures, si Celse, néanmoins, veut ajouter foi à ce qu'ont écrit des hommes sincères qui, dans le véridique récit de ses miracles, regardent comme un fait miraculeux son silence pendant son supplice. Qu'on l'insultât comme un vil jouet, qu'on le couvrit du manteau

de pourpre, qu'on ceignît sa tête d'une couronne d'épines, qu'on lui mît à la main un roseau en guise de sceptre, il conserva toujours la même mansuétude; jamais alors il ne lui échappa ni une injure, ni un mot de colère contre ceux qui portaient si loin envers lui l'audace de l'outrage. Celui qui, durant sa passion, garda le silence par fermeté d'ame, celui qui supporta avec douceur toutes les insultes de ceux qui l'abreuvaient d'ignominies, celui-là n'a pu dire par faiblesse, comme quelques-uns le lui reprochent : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi, « s'il est possible; cependant qu'il n'en soit pas comme « je veux, mais comme vous voulez ! » La prière par laquelle il semble éloigner ce calice, comme il l'appelle, cache un autre sens. Nous l'avons examinée et longuement expliquée ailleurs; mais pour prendre cette prière dans son interprétation la plus simple, voyons plutôt si elle n'est pas conforme à la piété. D'abord, personne n'attribue ses malheurs à la cause première; mais on croit devoir supporter, lorsque la circonstance le demande, ce qui ne provient pas de la cause première. Ensuite cette parole : « Cependant qu'il n'en soit pas comme je veux, « mais comme vous voulez, » n'est pas d'un homme qui succombe, mais qui, au contraire, supporte résolument l'infortune et se soumet avec respect aux épreuves que lui envoie la Providence.

LVI. Celse ajoute immédiatement après, je ne sais comment, que « nous aurions dû donner à la Sibylle Dieu pour « père, plutôt qu'à Jésus, » et il déclare, sans toutefois le mentionner, « que nous avons glissé dans les écrits de la « première une foule d'impiétés. » Il nous aurait convaincus d'interpolations, s'il eût cité des exemplaires non altérés où ne se rencontrent pas les passages que nous y aurions glissés, suivant lui. Il fait plus; il ne prend pas même la peine de prouver que ce sont des impiétés. Après quoi, il traite la vie de Jésus d'infâme, non pas pour la seconde, ni pour la troisième, mais pour la mil-

lième fois, sans s'arrêter cependant à examiner ce qu'il y a de honteux dans chacune de ses actions. Qu'arrive-t-il par là? Que non-seulement il accuse sans prouver, mais qu'il semble s'attaquer à un inconnu. S'il s'était attaché à montrer quelle espèce d'infamie il trouve dans les actes de Jésus, nous nous serions efforcé de répondre à chacune de ses accusations. Quant au reproche que Jésus a péri d'une mort pleine de misères, c'est une objection que l'on peut retourner contre Socrate, contre Anaxarque, qu'il vient de mentionner, et contre mille autres. Si [la mort de Jésus a été pleine de misères, peut-on dire que la leur ne l'ait pas été? Ou bien, si leur mort n'a pas été pleine de misères, peut-on dire que celle de Jésus l'a été? Vous le voyez encore ici : Celse n'a d'autre but que d'insulter à Jésus. Il l'a fait à l'instigation, j'imagine, de quelque esprit dont Jésus a détruit et abattu la puissance, et qui maintenant se trouve privé de la vapeur et du sang dont il s'engraissait en séduisant ceux qui cherchaient la Divinité dans de vains simulacres, au lieu d'élever leurs regards vers le Dieu suprême et véritable.

LVII. Après cela, comme pour grossir son livre, « il déclare que nous aurions mieux fait de prendre Jonas pour Dieu que Jésus. » Par ces mots, il met Jonas qui n'a prêché la pénitence qu'à la ville de Ninive, au-dessus de Jésus qui a prêché la pénitence à l'univers tout entier, et avec bien plus de fruit. Il aurait voulu que nous transformassions en Dieu celui qui, par un prodige surprenant, vécut trois jours et trois nuits dans les flancs d'une baleine; mais il trouve mauvais que celui qui a enduré la mort pour les hommes, auquel Dieu rend témoignage par la bouche de ses prophètes, qui a opéré des choses si merveilleuses au ciel et sur la terre, occupe le second rang après le Dieu suprême dans le culte des hommes. Quant à Jonas, il fut englouti par la baleine, parce qu'il refusait d'aller promulguer les ordres que Dieu lui avait donnés. Jésus, au contraire, souffrit la

mort pour les hommes, après avoir prêché la doctrine qu'il tenait de Dieu. Il eût mieux valu pour nous, ajoutait-il encore, choisir pour Dieu Daniel échappé sain et sauf à la dent des animaux sauvages, au lieu de Jésus qui foula aux pieds la férocité de toutes les puissances ennemies, « nous donna le pouvoir de marcher sur les « serpents, les scorpions et toutes les forces de notre ennemi. » Enfin, n'en trouvant plus d'autres à nommer, « Et mille autres, ajoute-t-il, dont les aventures sont « plus prodigieuses encore. » Nouvelle insulte par laquelle il essaie de flétrir Jonas et Daniel; car l'esprit qui réside en Celse ne sait pas dire du bien des justes.

LVIII. Voyons maintenant ce qui suit. Les accusations de notre adversaire sont conçues en ces termes : « Ils « ont aussi pour précepte qu'il ne faut point se venger « de celui qui nous a outragés. Si quelqu'un vous frappe « sur l'une des deux joues, disent-ils, présentez-lui « l'autre. La même pensée a été exprimée long-temps « avant eux et avec plus d'élégance; ils l'ont dénaturée « en la revêtant d'une forme grossière. Platon, en effet, « introduit Socrate s'entretenant ainsi avec Criton : Il « ne faut donc jamais faire une action injuste? — Non « sans doute. — Il ne faut donc pas même faire d'injustice à celui qui s'est montré injuste envers nous, comme « on le croit assez généralement, puisque jamais on ne « doit commettre une injustice? — Je ne le crois pas. — « Mais quoi donc, ô Criton, est-il permis de faire du mal « à quelqu'un, ou cela n'est-il pas permis? — Non assurément, ô Socrate. — Mais enfin, faire du mal à celui « qui nous en a fait, est-ce une chose juste comme « on le dit communément, ou bien est-ce une chose injuste? — Non, cela n'est pas juste. — C'est qu'en effet « faire du mal est presque la même chose que faire une « injustice. — Cela est vrai. — Il ne faut donc ni faire « une injustice, ni faire du mal à quelque homme que « ce soit, quels que puissent être ses torts envers nous.

« Voilà comment s'exprime Platon, et il ajoute un peu plus bas : Réfléchis donc attentivement sur ce principe ; et si tu l'admets, si tu es d'accord en cela avec moi, commençons notre discussion, en partant de cette première proposition, que l'on ne peut légitimement faire une injustice ni aucun mal quelconque à personne, pas même à celui qui a été injuste envers nous ; ou bien dis-moi si tu n'es pas dans cette opinion, et si nous ne sommes plus d'accord sur ce principe ; car, pour moi, il y a long-temps que j'en suis convaincu, et je le suis encore en ce moment même. Telles sont les maximes de Platon, et les hommes divins d'autrefois les lui avaient transmises. Mais en voilà suffisamment sur ces questions et d'autres semblables que les Chrétiens ne font que gâter. Qui désire en savoir plus long, le pourra sans peine. »

LIX. A cette assertion et à toutes les autres où Celse ne pouvant attaquer directement la vérité, a nié que ces préceptes nous fussent particuliers, et soutenu que les Grecs les avaient formulés aussi bien que nous, il faut répondre que, si le principe est bon en lui-même, s'il ne nous conseille rien que d'honnête, qu'on les rencontre dans Platon ou dans tout autre sage chez les Grecs, dans Moïse ou dans quelque prophète chez les Juifs, dans les discours de Jésus ou dans ceux des apôtres, chez les Chrétiens, il n'importe, il ne faut pas rejeter une vérité énoncée par les Juifs et par les Chrétiens, sous prétexte qu'elle se trouve aussi chez les Grecs, surtout s'il est démontré que les livres des Juifs sont antérieurs à ceux des Grecs. Il ne faut pas s'imaginer non plus que sous l'élégance de la forme grecque, une chose acquière plus de bonté qu'énoncée par les Juifs ou par les Chrétiens, qui s'expriment avec plus de simplicité et moins de noblesse, quoique d'ailleurs la première diction des Juifs, c'est-à-dire celle que les prophètes ont employée pour écrire les livres qu'ils nous ont laissés, ne soit dépourvue ni d'une sage ordonnance, ni

des ornements particuliers à la langue hébraïque. Il y a mieux. S'il me fallait prouver que ces principes, les mêmes dans le fond, sont mieux exprimés par les prophètes juifs ou chrétiens que par les Grecs, quelque étrange que cela puisse paraître, je le ferais cependant par une comparaison empruntée aux aliments et à la manière de les apprêter. Eh bien ! supposons une viande saine et capable de fortifier ceux qui en usent, apprêtée et assaisonnée toutefois, non pas pour ceux qui n'ont jamais goûté à ces sortes de mets, non pas pour des laboureurs pauvres et élevés sous le chaume, mais pour les riches seulement et pour des gens accoutumés à une table splendide. D'autre part, que cette viande soit assaisonnée, non pas comme la recherchent les personnes délicates, mais telle que la connaissent les pauvres, les villageois et les hommes du commun, n'est-il pas vrai qu'elle nourrira une multitude infinie ? Maintenant, si vous m'accordez qu'une viande ainsi apprêtée n'est utile qu'à un petit nombre de personnes recherchées, sans que les autres y goûtent, tandis qu'apprêtées d'une autre façon, elle donnerait la vigueur et la santé à des millions d'hommes, parmi ceux qui apprêtent ces aliments, lesquels préfererons-nous dans l'intérêt public ? Donnerons-nous l'avantage à ceux qui ne sont utiles qu'aux gens de condition, ou à ceux qui travaillent pour le plus grand nombre ? Je veux que les aliments soient également sains et succulents des deux côtés, quoique assaisonnés de manière différente, toujours est-il évident, et l'humanité ainsi que l'amour du bien public parlent ainsi, que le médecin qui veille à la santé du plus grand nombre est plus utile que celui qui se borne à guérir quelques rares individus.

LX. Si la portée de cette comparaison a été comprise, appliquons-la présentement aux aliments spirituels qui conviennent à des êtres doués de raison. Voyez donc si Platon et les autres sages d'entre les Grecs, là où ils nous débiterent de sages maximes, ne ressemblent pas à ces médecins



qui, se bornant à soigner les hommes de condition, méprisent les hommes du commun, tandis que les prophètes des Juifs et les disciples de Jésus, répudiant cette ambitieuse variété de paroles, sagesse humaine, comme l'appelle l'Écriture, « sagesse selon la chair, » qui se complaît dans les détours et l'obscurité, me rappellent ceux qui ne visent qu'à la salubrité des aliments, quand je les vois employer des paroles simples et appropriées à l'intelligence de la multitude, et fuir les mots étrangers à son langage, de peur de distraire son attention par ce cortège d'expressions auxquelles elle n'est pas accoutumée. Et, en vérité, puisque le but de l'aliment spirituel, s'il est permis de parler ainsi, est de rendre patient et doux celui qui s'en nourrit, un discours qui suggère la patience et la douceur à une infinité de personnes, ou qui les aide du moins à avancer dans ces vertus, n'est-il pas mieux apprêté que celui qui est destiné à rendre doux et patients un nombre d'hommes faciles à compter, en accordant même qu'il y parvienne ? Si un Grec voulait venir en aide à des Égyptiens ou à des Syriens, par d'utiles enseignements, son premier soin serait d'apprendre la langue de ses futurs disciples ; et pour inculquer la vertu à des Grecs ou à des Égyptiens, il aimerait mieux parler la langue des Barbares, comme disent les Grecs, que de garder la sienne sans pouvoir être utile à ceux qu'il veut instruire. De même, la nature divine, qui étend ses soins providentiels non pas seulement sur les Grecs renommés pour leur science, mais sur tout le reste des hommes, s'est abaissée jusqu'à l'ignorance de la multitude à qui elle adresse ses enseignements. Elle a voulu, en se servant de locutions familières, attirer l'attention du vulgaire illettré ; afin qu'après cette sorte d'introduction, son intelligence pût facilement et comme à l'envi, pénétrer ce qu'il y a de plus profond dans les mystères de l'Écriture. En effet, le premier venu, en lisant nos livres sacrés, ne tarde point à reconnaître qu'ils renferment beaucoup de choses d'un

sens plus profond que celui qu'ils nous présentent au premier aspect, pour peu que nous nous appliquions à les méditer, et que ce sens caché devient d'autant plus manifeste que nous mettons d'ardeur à le découvrir.

LXI. De là vient que ce précepte exprimé *grossièrement* par Jésus-Christ, comme il semble à Celse : « Si on « vous frappe à la joue, présentez l'autre joue; si quel- « qu'un veut entrer en litige avec vous et vous disputer « votre tunique, abandonnez-lui votre manteau, » a plus servi aux règles de la vie, présenté sous cette forme, que le même précepte formulé par Platon dans son Criton, mais en des termes qui, loin d'être à la portée des ignorants, sont à peine compris par ceux qui, après avoir parcouru le cercle des études préliminaires, arrivent à la philosophie si en renom parmi les Grecs. Il faut encore remarquer, en outre, que le précepte de la patience n'est point gâté par la simplicité des paroles qui servent à l'énoncer. Celse n'a donc avancé qu'une pure calomnie, quand il a dit : « Mais j'en ai dit assez sur ce point et sur « tous les autres qu'ils ne savent que gâter. Qui désire en « savoir plus long y parviendra sans peine. »

LXII. Voyons maintenant ce qui suit : « Passons à autre « chose, dit Celse. Ils ne peuvent supporter ni les temples, « ni les autels, ni les simulacres. Les Scythes, les No- « mades de la Lybie, les Sères qui n'adorent aucun Dieu, « toutes les autres nations impies et barbares ont la même « horreur. Les Perses sont aussi dans ce sentiment, sui- « vant le témoignage d'Hérodote, ainsi conçu : « Je sais « que telles sont les institutions des Perses. Point de loi « chez eux qui ordonne d'élever des statues, des autels « et des temples. Il y a plus : ceux qui en élèvent parmi « eux passent pour des insensés. Cela vient, à mon avis, « de ce qu'ils ne pensent pas, comme les Grecs, que les « dieux soient nés des hommes.» Héraclite aussi s'exprime « quelque part en ces termes : « Ils offrent leurs prières à « ces simulacres, comme s'ils s'entretenaient avec les murs,

« et sans savoir ce que sont les dieux ou les héros. » Là-  
 « dessus, que nous enseignent donc les Chrétiens qui soit  
 « supérieur à la maxime d'Héraclite? Ce dernier nous fait  
 « entendre secrètement qu'il est insensé d'adresser ses vœux  
 « à des statues, si on ne connaît ce que sont les dieux ou les  
 « héros. C'est ainsi qu'Héraclite en parle. Pour eux, ils  
 « condamnent et méprisent les simulacres sans aucune ex-  
 « ception. S'ils se fondent pour cela sur ce que ni cette  
 « pierre, ni ce bois, ni cet or qu'a poli la main de tel ou  
 « tel artisan, ne peuvent être un dieu, leur sagesse est le  
 « comble du ridicule. Où est l'homme, en effet, qui, à  
 « moins d'avoir perdu le sens, puisse prendre ces idoles  
 « pour des dieux, et non pour des offrandes consacrées aux  
 « dieux dont ils sont la représentation? S'ils s'imaginent,  
 « au contraire, que ces simulacres ne sont pas même les  
 « images des dieux, parce que les dieux ont une forme  
 « toute différente, sentiment qu'ils partagent avec les  
 « Perses, ils se condamnent eux-mêmes sans le savoir. Ne  
 « disent-ils pas que Dieu a fait de l'homme sa propre image  
 « et lui a imprimé sa ressemblance? Après tout, ils accor-  
 « deront bien que ces simulacres sont destinés au culte de  
 « certains êtres, que ceux-ci ressemblent ou non à leurs  
 « effigies; mais ils refuseront de reconnaître pour des  
 « dieux véritables ceux en l'honneur de qui on les érige;  
 « ils les appelleront des démons, et ils diront que qui-  
 « conque adore Dieu ne doit pas servir les démons. »

LXIII. A cela il faut répondre que, si les Scythes, si les Nomades de la Lybie, si les Sères qui n'ont point de dieux, selon le témoignage de Celse; si les autres nations impies et barbares, si les Perses eux-mêmes ne peuvent supporter ni les temples, ni les autels, ni les simulacres, il ne s'ensuit pas que l'horreur que nous avons les uns et les autres pour ces objets, repose sur des motifs semblables. Il faut examiner par quels sentiments sont conduits ceux qui repoussent les simulacres et les temples, qu'ils ne peuvent souffrir, afin de louer ceux qui s'y portent par

des sentiments conformes à la raison , et de blâmer ceux qui le font par des principes erronés. Il est impossible, en effet , que des dogmes différents amènent des résultats semblables. Les philosophes, par exemple, qui suivent la doctrine de Zénon de Cittie, évitent l'adultère ; ceux qui ont choisi pour maître Épicure, s'en abstiennent également ; des hommes, entièrement étrangers à la science, s'en tiennent aussi éloignés. Mais voyez combien différent les motifs des uns et des autres. Les uns mettent en avant le bien public : il répugne à la nature, ajoutent-ils, qu'un être doué de raison corrompe une femme qui est unie à un autre par la loi , et souille la maison d'un étranger. Quant aux disciples d'Épicure, ce n'est pas ainsi qu'ils raisonnent lorsqu'ils s'abstiennent de ce crime. Ils l'évitent parce que, plaçant le souverain bien dans la volupté, il leur semble que céder au seul attrait de l'adultère, c'est se créer mille obstacles à leur volupté suprême, tels que la prison, la fuite, la mort. Je ne parle pas de beaucoup d'autres dangers qui précèdent ces châtimens, comme d'épier le moment où l'époux sort de sa maison, lui ou ceux qui sont dans ses intérêts. Supposez donc que l'adultère pût échapper aux regards soit du mari, soit de ses serviteurs, soit de ceux dont il perdrait l'estime, l'épicurien lui-même consumerait son crime dans l'intérêt de la volupté. J'en viens maintenant à l'homme dépourvu de toutes lumières. S'il lui arrive de s'abstenir de l'adultère, quoiqu'il en trouve l'occasion, il faut attribuer cette réserve, non pas à son désir de jouir d'un plus grand nombre de plaisirs, mais à la crainte de la loi et du supplice. Vous voyez donc qu'un fait qui paraît le même, en tant que l'on s'abstient également de l'adultère, loin d'être identique, diffère extrêmement suivant la nature des dispositions, et d'après les principes bons ou mauvais d'où elles découlent : témoin l'épicurien et l'homme sans instruction.

LXIV. Ainsi donc, de même que ce fait, je veux dire l'éloignement de l'adultère, tout en paraissant un, est

néanmoins multiple, suivant la diversité des sentiments et des intentions, de même ceux qui ne supportent pas l'idée que l'on puisse honorer la divinité par des temples, par des autels et des simulacres, tels que les Scythes, les Nomades de la Lybie, les Sères qui n'ont pas de dieux, et les Perses eux-mêmes, se fondent sur des principes tout autres que ceux des Chrétiens et des Juifs, lorsqu'ils refusent d'adorer ainsi la Divinité. Aucun de ces peuples ne hait les temples et les autels, parce qu'ils craindraient d'abaisser le culte de la divinité et de la transformer ainsi en une matière travaillée par la main de l'homme. Ils ne les abhorrent point non plus par la persuasion que les démons résident dans certains simulacres et dans certains lieux où ils sont retenus par les charmes magiques, ou qu'ils ont choisis volontairement pour y chercher une volupté criminelle dans la fumée des sacrifices dont se repaît leur avidité. Mais les Juifs et les Chrétiens sont conduits par les principes suivants : « Tu craindras le Seigneur ton Dieu « et tu le serviras lui seul. — Tu n'auras point d'autres « dieux que moi ; — tu ne te feras point d'idole taillée, « ni aucune image de ce qui est en haut dans le ciel, ni « de ce qui est en bas sur la terre, ni dans les eaux sous « la terre : tu ne les adoreras point, et tu ne les serviras « point ; » et enfin à cause de cet ordre : « Tu adoreras le « Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. » Voilà par quels motifs et par quelles autres considérations de même nature, non contents d'abhorrer les temples, les autels et les vains simulacres, nous sommes prêts à mourir quand il le faut, pour garder pure de tout acte idolâtrique la notion que nous avons du grand Dieu de l'univers.

LXV. Pour ce qui concerne les Perses, nous avons déjà dit qu'ils ne construisent point de temples, il est vrai, mais qu'ils adorent le soleil et les ouvrages de Dieu, chose que nous regardons comme illicite, nous qui avons appris à ne point adorer la créature au lieu du Créateur, et qui savons « que les créatures seront affranchies de l'asservis-

« sement à la corruption pour entrer dans la liberté et  
 « dans la gloire des enfants de Dieu ; qu'elles sont assu-  
 « jétées à la vanité, non pas volontairement, mais à cause  
 « de celui qui les a assujétées à la vanité dans l'espérance.»  
 Nous ne croyons donc pas que des choses soumises à la ser-  
 vitude de la corruption, assujétées à la vanité, et qui ne  
 demeurent dans cette condition que dans l'espérance  
 d'une situation meilleure, doivent être adorées à la place  
 d'un Dieu qui ne manque de rien, ou de son Fils qui  
 « est né avant toutes les créatures. » Il suffira d'avoir  
 ajouté ici ces courtes réflexions à ce que nous avons déjà  
 dit plus haut sur les Perses, qui tout en abhorrant, il est  
 vrai, les autels et les simulacres, ne laissent pas d'hon-  
 orer la créature au mépris du Créateur. Mais puisque  
 Celse a rapporté les paroles où Héraclite nous fait enten-  
 dre secrètement, dit-il, « qu'il est insensé d'adresser des  
 « vœux à des idoles, à moins de connaître ce que sont les  
 « dieux et les héros, » il faut lui répondre que Dieu, son  
 Fils unique, et tous ceux que Dieu a honorés de ce titre  
 parce qu'ils participent à sa divinité, sont faciles à dis-  
 tinguer d'avec les dieux des nations qui ne sont que des  
 démons ; mais que connaître Dieu et honorer en même  
 temps de vains simulacres, c'est chose impossible.

LXVI. Ce ne sont pas seulement ceux qui adressent  
 leurs vœux à de muettes statues qui ont perdu le sens ; il  
 faut en dire autant de ceux qui se laissent entraîner à ce  
 culte par l'exemple de la multitude, comme le font les pé-  
 ripatéticiens et ceux qui ont embrassé les sentiments d'É-  
 picure ou de Démocrite. Car il ne faut pas qu'il y ait rien  
 d'impur dans une ame qui honore Dieu d'un culte vérita-  
 ble. Aussi refusons-nous d'adresser nos hommages à des  
 simulacres, pour éviter, autant qu'il est en nous, de pa-  
 raître adopter cette opinion que les idoles soient « d'autres  
 « dieux. » Voilà pourquoi nous faisons un crime à Celse  
 et à tous ceux qui avouent que les simulacres ne sont pas  
 des dieux, de rendre un culte apparent à de stupides effigies,

malgré le nom de sages qu'on leur donne. Que font-ils, en effet, par là ? Leur exemple entraîne au péché le plus grand nombre, qui, non-seulement croit devoir adorer ces simulacres par une sorte de coutume à laquelle il faut se prêter, mais qui s'imagine véritablement et croit au fond de l'ame que ce sont des dieux véritables. De là vient que la multitude ne peut entendre dire que les objets de son adoration ne sont pas des dieux. Sans doute Celse nous déclare « qu'il ne regarde pas ces idoles comme des dieux « réels, mais comme des objets consacrés aux dieux. » Fort bien. Mais que ces effigies ne soient pas plutôt consacrées à l'extravagance des hommes qu'à l'honneur des dieux, pour parler ici son langage, c'est ce qu'il ne nous montre pas; car il est constant que ces représentations sont consacrées par des hommes qui se méprennent sur la nature de la Divinité. Nous ne croyons pas davantage que ces simulacres soient des images de la Divinité, puisqu'ils ne rappellent pas la forme d'un dieu visible et matériel. Mais puisque Celse prétend que nous tombons en contradiction avec nous-mêmes, en affirmant que, d'un côté, Dieu n'a pas la forme humaine, et que, de l'autre, il a fait de l'homme sa propre image en lui donnant sa ressemblance, il faut lui répondre, comme ci-dessus, que c'est dans l'ame raisonnable et formée à la vertu, que Dieu a imprimé les traits de sa ressemblance. Ajoutons aussi que Celse, sans comprendre la différence qui existe entre ces deux choses, être l'image de Dieu, ou être créé à l'image de Dieu, nous fait dire « que Dieu a fait de « l'homme sa propre image en lui donnant sa propre ressemblance. » Mais nous avons discuté cette matière précédemment.

LXVII. Celse dit ensuite en parlant des Chrétiens : « Ils « accorderont sans peine que ces simulacres sont consacrés « au culte de certains êtres, que ces derniers ressemblent « ou non à leurs effigies; mais ils refuseront de reconnaître pour des dieux véritables ceux en l'honneur de

« qui on les érige ; ils les appelleront des démons, en déclarant que le serviteur de Dieu ne peut adorer les démons. » Si notre adversaire avait connu la nature des démons, s'il avait su ce qu'opère chacun d'eux, soit que des magiciens habiles les y sollicitent, soit qu'ils agissent spontanément dans la limite de leur pouvoir et de leur volonté ; si enfin il avait pénétré cette doctrine pleine d'obscurités et d'un accès difficile à l'intelligence humaine, il ne nous reprocherait pas d'avoir dit « que le serviteur du Dieu suprême ne peut adorer les démons. » Il y a mieux. Nous sommes si loin de rendre un culte à ces esprits de ténèbres, que par nos prières et par tous les moyens que nous fournissent les saintes Écritures, nous les chassons de l'ame des hommes, des lieux où ils ont établi leur domicile, et quelquefois même du corps des animaux ; car il arrive souvent aux démons de faire du mal aux animaux eux-mêmes.

LXVIII. Nous avons parlé longuement de Jésus dans ce qui précède. Il n'est donc pas besoin d'y revenir pour répondre à cette accusation de Celse : « Il est facile de les convaincre qu'ils n'adorent ni un Dieu, ni des démons, mais un mort. » Ainsi, laissons de côté cette objection sans nous y arrêter, et voyons ce que Celse ajoute : « Premièrement, dit-il, je leur demanderais pourquoi il ne faut pas honorer les démons. Toutes les choses de cet univers ne sont-elles pas réglées suivant le bon plaisir de Dieu ? Tout ne dépend-il pas de sa Providence ? Tout ce qui s'accomplit, soit par Dieu, soit par ses anges, soit par d'autres démons, soit par des héros, n'est-il pas un décret du Dieu suprême ? Chacun de ceux qu'il a jugés dignes de tel ou tel emploi, n'est-il pas le délégué de sa puissance ? N'est-il pas juste alors que celui qui honore Dieu, honore en même temps celui auquel Dieu a remis une partie de son pouvoir ? Il n'est pas possible, ajoute-t-il, que la même personne serve plusieurs maîtres. » Voyez encore de combien de



points il s'empare, comme si nous les lui accordions, quoique tout ce qui concerne l'administration et le gouvernement de cet univers demande une investigation sérieuse et une connaissance profonde. Il faut examiner d'abord dans quel sens on dit que tout est réglé ici-bas suivant le bon plaisir de Dieu. Sa volonté s'étend-elle ou non jusqu'aux prévarications? Car si ce gouvernement embrasse les péchés non-seulement des hommes, mais même des démons et de tous les autres êtres qui sont capables de pécher, à celui qui a établi un pareil principe de voir combien est absurde cette proposition : Tout se règle par la volonté de Dieu. Il s'ensuivrait que tous les péchés et que toutes les conséquences du mal seraient imputables au bon plaisir de Dieu, ce qui n'est pas la même chose que de dire : Ces désordres arrivent sans que Dieu les empêche. En effet, prendre le mot gouvernement dans son sens absolu, et affirmer que toutes les conséquences du mal sont gouvernées par Dieu, équivaut à dire que tout est ordonné par la volonté de Dieu, et que ceux qui font le mal ne pèchent point contre son gouvernement. Même distinction quand il s'agit de sa Providence. Car ces paroles : « De sa Providence dépendent toutes choses, » expriment la vérité, lorsque l'on n'attribue à celle-ci rien que de juste; mais si l'on met sur le compte de la Providence tout ce qui se fait, même le mal, il n'est pas vrai alors qu'elle dispose tout ce qui arrive, à moins qu'on ne veuille rapporter à la Providence de Dieu, ce qui n'est qu'une conséquence de ses œuvres. Celse ajoute : « Tout ce qui s'accomplit dans l'univers, soit par Dieu, soit par ses anges, soit par d'autres démons, soit par des héros, n'est-il pas un décret du Dieu suprême? » Nouvelle erreur. Les natures qui pèchent, ne suivent pas la loi de Dieu en péchant. Nous apprenons par les Écritures que ce ne sont pas seulement les hommes qui pèchent, mais les mauvais démons et les mauvais anges.

**LXIX.** Au reste, nous ne sommes pas les seuls qui parlions des mauvais démons. Tous ceux qui reconnaissent avec nous qu'il existe des esprits de cette nature, affirment qu'il y en a de mauvais. Il n'est donc pas vrai que « toute chose soit ordonnée par un décret de Dieu ; » car quiconque s'écarte de la loi de Dieu, soit par irréflexion, soit par faiblesse, soit par malice ou par ignorance, obéit, non pas à la loi de Dieu, mais à la loi du péché, pour me servir d'une expression nouvelle et familière aux Écritures. Ainsi, à ne suivre que l'opinion du plus grand nombre qui reconnaît l'existence des démons, les mauvais démons eux-mêmes, bien loin d'obéir aux décrets de Dieu, s'en éloignent. Quant à nous, nous attribuons cette qualité à tous les démons en général, qui, n'ayant pas été créés tels dans l'origine, le sont devenus depuis qu'ils ont abandonné la voie qui conduit au bien, de sorte que ce nom indique une classe d'êtres déçus et éloignés de Dieu. Voilà pourquoi le serviteur de Dieu ne peut leur rendre aucun culte. D'ailleurs, pour connaître la nature de leur puissance, on n'a qu'à se rappeler que plusieurs les appellent à leur aide, tantôt pour inspirer l'amour ou la haine, tantôt pour entraver certaines actions, tantôt pour en accomplir un grand nombre d'autres. C'est ce que font les hommes habiles à les évoquer et à les retenir comme il leur plaît par les enchantemens ou les opérations magiques. Aussi avons-nous en horreur le culte des démons, nous qui adorons le grand Dieu, le culte des démons n'étant autre chose que le culte des faux dieux ; « car tous les dieux des nations « sont des démons. » Vous en faut-il une autre preuve ? La première fois que l'on érigea un temple ou que l'on dressa une statue, on employa toujours dans ces cérémonies qui paraissaient les plus sacrées, des évocations mystérieuses, pour lesquelles on appelait des magiciens livrés au culte des démons. De là vient que nous fuions comme un fléau contagieux le culte des démons, persuadés que

tous les honneurs rendus par les Grecs à leurs autels, à leurs statues et à leurs temples, s'adressent à des démons.

LXX. Celse a dit en outre : « Chacun d'eux n'a-t-il pas « été établi par le Dieu suprême à la tête de tel ou « tel gouvernement, selon qu'il en a été jugé digne ? » Cette question demande un profond savoir. Le Verbe de Dieu qui gouverne toutes choses, a-t-il confié aux mauvais démons certains emplois, à peu près comme dans les cités on a établi des bourreaux et d'autres ministres pour des fonctions cruelles, mais nécessaires ? ou bien, de même que, dans les lieux déserts, les brigands choisissent l'un d'eux pour les commander, les démons, répandus par troupes sur différents points de la terre, se sont-ils donné un chef qui les guide quand il s'agit d'enlever ou de piller les âmes des hommes ? Il est difficile de le déterminer. Qui voudra éclaircir ces matières, pour justifier les Chrétiens, quand ils refusent d'adorer autre chose que le grand Dieu et son Verbe, qui est Dieu et le premier né d'entre toutes les créatures, devra invoquer ce témoignage : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont « des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont « point écoutés ; » puis ce second : « Le voleur ne vient « que pour voler, égorger et détruire, » et tous les autres oracles qui se rencontrent dans les saintes Écritures, tels que ceux-ci, par exemple : « Voici que je vous donne « puissance de marcher sur les serpents et sur les scor- « pions, et sur toute la force de l'ennemi, et rien ne « vous nuira. — Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et « tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » Mais Celse ignorait tout cela. Si ces oracles lui avaient été connus, aurait-il dit : « Tout ce qui s'accomplit dans cet univers, « soit par Dieu, soit par les anges, soit par d'autres dé- « mons, soit par des héros, n'est-il pas ordonné par un « décret du Dieu suprême ? Chacun de ces démons n'a-t- « il pas été placé à la tête de tel ou tel gouvernement,

« selon qu'il a été jugé digne? N'est-il donc pas juste  
« que le serviteur de Dieu honore celui auquel il a dé-  
« légué sa puissance? » Mais « il n'est pas possible, ajoutez-  
« t-il, qu'un homme serve plusieurs maîtres. « C'est ce  
que nous examinerons dans le livre suivant; car celui-ci,  
qui est notre septième contre l'ouvrage de Celse, a déjà  
atteint une longueur raisonnable.



# ORIGÈNE CONTRE CELSE.

## LIVRE VIII.

I. J'AI déjà terminé sept livres ; je veux commencer le huitième. Que Dieu et le Verbe, son Fils unique, viennent à notre secours pour nous aider, soit à repousser avec vigueur les calomnies faussement intitulées par Celse *Discours véritable*, soit à établir solidement, autant que le permettra cette discussion, la vérité de la Religion chrétienne. Serviteurs de Jésus-Christ, nous souhaitons de pouvoir dire, avec les mêmes dispositions que Paul : « Nous remplissons les fonctions d'ambassadeur pour Jésus-Christ, et c'est lui-même qui vous exhorte par notre bouche. » Oui, nous aspirons à remplir auprès des hommes les fonctions d'ambassadeur de Jésus-Christ, de même que le Verbe de Dieu les exhorte, de son côté, à lui témoigner leur amour. Que veut-il, en effet, sinon attirer à la vérité, à la justice et aux autres vertus, tous ceux qui, avant d'embrasser les dogmes de Jésus-Christ, restaient plongés dans les ténèbres et dans l'ignorance du Dieu Créateur ? Je le dirai encore une fois ; puisse Dieu nous inspirer un discours énergique et véritable, en nous communiquant son Verbe puissant, et irrésistible dans la guerre qu'il livre au péché !

Maintenant, je reprends la suite des objections de Celse pour y répondre.

II. Il nous demandait tout à l'heure pourquoi nous ne servions pas les démons. A tout ce qu'il a dit sur ces derniers, nous avons opposé des raisons conformes aux divines Ecritures. Puis, après nous avoir adressé cette question pour nous déterminer à honorer les démons, il suppose que nous répondons : « Il n'est pas possible de servir « plusieurs maîtres. » Ce langage, selon lui, « est sédi- « tieux, et n'appartient qu'à des hommes qui, faisant « bande à part (c'est le mot qu'il a employé), se mettent « en opposition avec le reste de la société. » Parler ainsi, ajoute-t-il, « c'est transporter à Dieu ses propres fai- « blesses. Sans doute, continue-t-il, quand il s'agit des « hommes, on a raison de dire qu'on ne peut servir plu- « sieurs maîtres, parce que les services rendus à l'un, « étant préjudiciables à l'autre, un premier engagement « en interdit un second. A ce titre donc, il est impos- « sible de servir des héros différents et les démons dont « il est question, sans faire tort à l'un d'eux ; mais s'agit- « il de Dieu, que ne peuvent atteindre ni ce tort, ni ce « préjudice ? il est absurde, suivant Celse, d'éviter avec « la même rigueur de servir plusieurs dieux, comme « si on les prenait pour des hommes, des héros ou des « démons. Adorer plusieurs dieux, poursuit-il, c'est faire « quelque chose d'agréable au Dieu suprême, puisque « c'est rendre hommage à l'un de ceux qui lui appar- « tiennent. » Il ajoute « qu'aucun d'eux n'a droit d'être « honoré, à moins d'avoir reçu du Dieu souverain ce « privilège. Voilà pourquoi il n'a garde de s'offenser du « culte rendu à ceux qu'il avoue, puisqu'ils sont tous « sous sa dépendance. »

III. Avant d'aller plus loin, voyons si c'est à tort que nous approuvons cette maxime : « Nul ne peut servir deux « maîtres, » paroles que suivent immédiatement celles-ci : « Car, ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il supportera

« l'un et méprisera l'autre. » Puis vient cet oracle : « Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses. » J'ai besoin, pour établir cette vérité, de pénétrer dans une question profonde et difficile sur ceux qui portent le nom de *dieux* et de *seigneurs*. L'Écriture sainte nous apprend qu'il existe un souverain Seigneur, supérieur à tous les dieux. Par ces dieux, il faut entendre, non pas ceux qu'adorent les nations; nous savons « que les dieux des nations ne sont pas autre chose que des démons, » mais ceux dont les textes prophétiques nous représentent la solennelle assemblée, et au milieu desquels est assis le juge suprême pour les juger et leur assigner à chacun leurs fonctions. « Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des Dieux, et assis au milieu d'eux, il juge les dieux; car Dieu est le Seigneur des dieux. C'est lui qui, par son Fils, a appelé la terre, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. » Ailleurs, il nous est ordonné de rendre témoignage au Dieu des dieux. » Enfin, nous savons que « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. » Ces autorités ne sont pas les seules sur ce point; nous pourrions en invoquer mille autres.

IV. Les Lettres divines nous apprennent à nous former du Seigneur des seigneurs les mêmes idées et les mêmes sentiments. Tantôt, en effet, elles nous disent : « Rendez grâce ces au Dieu des dieux, parce que sa miséricorde est éternelle : rendez grâces au Seigneur des seigneurs, parce que sa miséricorde est éternelle; » et tantôt : « Dieu est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. » L'Écriture connaît encore des dieux qui ne le sont que de nom, et d'autres qui le sont en réalité, soit qu'ils en aient le titre, soit qu'ils ne l'aient pas. Paul s'explique à peu près dans les mêmes termes sur les seigneurs véritables et sur ceux qui ne le sont qu'en apparence : « Car s'il est des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs dieux et plusieurs seigneurs. » Ensuite, comme, d'une part, le Dieu des dieux con-



voque par Jésus, du fond de l'orient et du couchant, tous ceux qu'il lui plaît d'appeler à son héritage, et que, de l'autre, le Christ de Dieu, qui est le Seigneur, prouve sa supériorité sur tous les seigneurs, par là même qu'il a pénétré dans l'empire de tous les autres pour s'y choisir des sujets, c'est ce qui fait que Paul a dit après les paroles que nous rapportions tout à l'heure : « Néanmoins, il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père « d'où procèdent toutes choses, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites et par qui « nous sommes. » Puis, comme il entrevoyait ici un sens profond et mystérieux, il ajoute : « Cependant la science « n'est pas dans tous. » Mais lorsqu'il dit : « Néanmoins, il « n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père, d'où procèdent « toutes choses, et qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, « par qui toutes choses ont été faites, » par ce mot *nous* il entend lui et tous ceux qui avec lui s'élèvent jusqu'au Dieu des dieux et au Seigneur des seigneurs. Or celui-là s'est déjà élevé jusqu'au Dieu souverain, qui l'honore d'une manière inséparable et indissoluble par son Fils, Dieu le Verbe et la Sagesse, qui s'est manifesté dans la personne de Jésus. C'est le Fils seul qui conduit au Dieu Créateur de l'univers tous ceux qui travaillent à s'approcher de lui, autant qu'il est en eux, par la pureté de leurs discours, de leurs actions et de leurs pensées. C'est sans doute à cause de ces expressions et d'autres semblables, que le prince de ce monde, « qui se transforme « quelquefois en ange de lumière, » a imaginé de dire : « Puis, vient l'armée des dieux et des démons, divisée en « onze catégories ; » après quoi il ajoute, en parlant de lui et des philosophes : « Pour nous, nous appartenons à la « troupe de Jupiter ; les autres appartiennent à celle des « démons(1). »

V. Puisqu'il existe plusieurs dieux et plusieurs sei-

(1) Platon, dans le Phèdre.

gneurs qui le sont, les uns de nom seulement, les autres en réalité, nous nous efforçons, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, de nous élever, non pas seulement au-dessus des êtres que les nations de la terre adorent comme des dieux, mais au-dessus même des dieux dont nous parle l'Écriture, dieux qu'on ignore, lorsque l'on est étranger aux alliances divines, promulguées par Moïse et par Jésus-Christ notre Sauveur, ou que l'on est exclu des promesses que nous ont manifestées le législateur des Hébreux et le Verbe. Or, c'est s'élever au-dessus du culte des démons, que de ne rien faire qui soit agréable aux démons; de même que c'est s'élever au-dessus de tous ceux que Paul honore du titre de dieux, que de contempler, soit comme eux, soit de toute autre manière, « non pas les choses visibles, mais les invisibles. » C'est ce que fait encore quiconque examine attentivement « avec quel impatient désir toutes les créatures attendent « la manifestation des enfants de Dieu, parce qu'elles sont « assujéties à la vanité, non pas volontairement, mais « dans l'espérance. » J'en dis autant de celui qui, louant la créature, et voyant comment « elle sera affranchie de « cet asservissement à la corruption pour entrer dans la « liberté et dans la gloire des enfants de Dieu, » se refuse à adorer tout autre que Dieu, ou à joindre au culte véritable un culte mensonger, ou enfin à servir deux maîtres. Notre maxime n'est donc pas un cri de sédition dans la bouche de ceux qui, comprenant ces vérités, ne veulent pas servir plusieurs maîtres, et se contentent de notre Seigneur Jésus-Christ, qui daigne instruire par lui-même ceux qui le servent, afin de pouvoir les remettre aux mains de Dieu, après les avoir instruits et en avoir fait un royaume digne de Dieu. Mais ils *font bande à part, et rompent tout commerce* avec ceux qui sont étrangers à la cité de Dieu et sont exclus de son alliance. Pourquoi cela? Pour vivre comme des habitants du ciel, « qui « s'approchent du Dieu vivant, de la cité de Dieu, de la

« Jérusalem céleste, de la troupe innombrable des anges, « et de l'assemblée des premiers nés qui sont écrits dans « le ciel. »

VI. D'ailleurs, si nous refusons d'adorer tout autre que Dieu par son Verbe et sa Vérité, ce n'est pas dans la pensée que nous porterions par là préjudice à Dieu, à peu près comme un homme éprouverait quelque dommage, si le serviteur qui lui doit son travail en servait un autre en même temps. Non, sans doute; mais nous craignons de nous porter préjudice à nous-mêmes, en nous séparant de l'héritage du grand Dieu, dans lequel nous vivons en conformité avec sa béatitude, et animés par l'esprit d'adoption, esprit éminent et divin qui, dans les enfants du Père céleste, crie au fond d'eux-mêmes, non point en apparence, mais d'une voix forte, quoique secrète : *Abba*, c'est-à-dire mon Père ! Des ambassadeurs de Lacédémone, par respect pour la loi de Lycurgue, le seul maître auquel ils obéissaient, refusèrent de se prosterner devant le roi de Perse, quelles que fussent les violences de ses satellites pour les y contraindre. Jamais non plus les ambassadeurs de Jésus-Christ, qui remplissent, en son nom, des fonctions beaucoup plus élevées et toutes divines, n'adoreront ni le roi de Perse, ni celui des Grecs, ni celui des Egyptiens, ni le monarque de toute autre nation, quelque effort que tentent leurs satellites, c'est-à-dire les démons et leurs ministres, pour les contraindre à s'incliner devant eux et leur persuader de renoncer à la loi la plus excellente qu'il y ait sur la terre. Car le maître de ceux « qui sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, » c'est Jésus-Christ dont ils sont les ambassadeurs, Jésus-Christ qui, « au commencement était le Verbe, et « le Verbe était en Dieu, Dieu lui-même. »

VII. Poursuivons. Celse a soulevé, au sujet des héros et des démons, une question plus profonde qu'il ne l'imagine. Puisqu'après avoir dit, en parlant du service humain, « que servir deux maîtres à la fois, c'est porter préjudice à

« l'un des deux, » il ajoute ensuite : « Il faut en dire autant des héros et des démons de cette nature ; » eh bien ! demandons-lui ce qu'il entend par les héros et les démons dont il parle. Qu'il nous explique comment il n'est pas permis à quiconque sert un héros ou un démon, de servir un autre héros ou un autre démon, de peur de porter à ceux qu'il servirait le même préjudice que l'on porte aux maîtres de la terre, lorsqu'à un premier maître l'on en ajoute un second. Qu'il nous montre encore quelle nature de dommage il en résulte, selon lui, pour ces maîtres ou ces démons. Point de milieu, en effet ; ou il sera contraint de se jeter dans un océan de répétitions, et de se mettre en contradiction avec ses propres principes, ou bien, s'il ne veut pas recourir à ce vain flux de paroles, il faudra bien qu'il l'avoue, la nature des héros et des démons lui est totalement inconnue. Mais pour en revenir aux hommes auxquels, suivant lui, on porte préjudice, lorsqu'à ce service on en mêle un autre, il faut lui demander quelle espèce de tort l'on occasionne à quelqu'un, en voulant servir en même temps un second maître.

VIII. En effet, s'il répond avec le premier venu et quiconque est étranger à la philosophie, qu'il entend par ce mot la perte des biens extérieurs, il sera convaincu d'avoir ignoré cette belle parole de Socrate : « Anytus et Mélitus peuvent m'arracher la vie, mais non me causer aucun dommage ; car il est impossible à ce qui est bon de souffrir quelque préjudice de la part de ce qui est mauvais. » Mais si par là il entend des actes coupables ou des habitudes vicieuses, comme aucun de ces torts n'atteint le sage, il est constant qu'on peut servir à la fois deux sages, séparés l'un de l'autre par distance des lieux. Que si ce dernier sens ne s'accorde pas davantage avec les assertions de Celse, c'est donc vainement qu'il a emprunté cette comparaison pour censurer cette maxime : « Nul ne peut servir deux maîtres. » Elle n'est véritable

qu'appliquée au service du Dieu de l'univers, et au culte que nous lui rendons par son Fils, dont la lumière nous conduit au Dieu souverain. Au reste, nous ne servons pas Dieu comme s'il avait besoin de nos services, ou qu'il dût s'affliger de notre indifférence. Nous le servons pour recueillir les fruits de notre piété envers Dieu, et afin qu'en servant le Dieu souverain par son Verbe et sa Sagesse le Fils unique, nous soyons affranchis des tribulations et des souffrances.

IX. Voyez encore avec quelle étourderie Celse ajoute : « Car, si vous serviez un des autres êtres qui sont dans l'univers, » par quoi il insinue que les honneurs rendus par nous à Dieu nous conduisent, sans préjudice pour nous, à l'adoration de quelqu'une des créatures qui appartiennent à Dieu. Mais comme s'il avait compris toute l'irréflexion de cette hypothèse, « Car si vous serviez l'un des autres êtres qui sont dans l'univers, » il se reprend aussitôt, et il dit, en se corrigeant lui-même : « Il n'est permis d'adorer personne, à moins que Dieu ne lui ait accordé ce privilège. » Fort bien ! Mais interrogeons notre adversaire sur ces dieux, ces héros ou ces démons. De grâce, lui demanderai-je, comment prouverez-vous que ceux qui sont adorés ici-bas, ont reçu ce privilège de Dieu et non pas des hommes qui, égarés par l'erreur et l'ignorance, abandonnèrent celui auquel seul il appartient d'être honoré ? On adore, comme vous le disiez tout à l'heure, ô Celse, les mignons d'Adrien. Assurément, vous ne soutiendrez pas que c'est de Dieu qu'Antinoüs tenait le privilège d'être adoré. Même observation pour tous les autres. A Celse de nous prouver qu'ils ont reçu du Dieu souverain le privilège du culte qu'on leur rend. Que s'il nous demande où sont les titres de Jésus ; nous lui prouverons que Dieu l'investit de ce privilège, « afin que tous honorent le Fils, de même qu'ils honorent le Père. » Toutes les prophéties qui ont précédé sa naissance recommandaient de l'adorer. Il y a mieux. Les mi-

racles qu'il a opérés, non pas à l'aide de la magie, comme Celse l'a répété, mais en vertu de sa divinité annoncée par les prophètes, ont reçu aussi le témoignage de Dieu, afin qu'en adorant le Fils, qui est la Raison, acte qui n'a rien de déraisonnable, l'homme profite du culte qu'il lui rend, et qu'en adorant la Vérité par excellence, il devienne meilleur par le culte qu'il rend à la vérité. J'en dis autant de la sagesse, de la justice et de toutes les glorieuses dénominations par lesquelles les divines Écritures nous font connaître le Fils de Dieu.

X. Maintenant, que le culte rendu au Fils de Dieu ainsi qu'à Dieu le Père consiste en une vie pure et bien réglée, voyez si ce n'est pas là ce qui nous est enseigné par ce passage : « Vous qui vous glorifiez d'avoir la loi, vous « déshonorez Dieu par la violation de la loi ; » et par cet autre : « Songez combien mérite de plus grands supplices celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui « aura profané le sang de l'alliance par lequel il a été « sanctifié, et qui aura outragé l'esprit de la grâce. » En effet, si c'est déshonorer Dieu par la violation de la loi, que de violer la loi ; si c'est fouler aux pieds le Fils que de fouler aux pieds le Verbe, il est évident qu'observer la loi c'est honorer Dieu, et que celui-là sert Dieu qui, revêtu de la grâce de son Verbe, mène une vie conforme à ses préceptes. Si Celse avait su quels sont les hommes qui appartiennent à Dieu, et il n'y en a pas d'autres que les sages ; quels sont ceux qui lui sont étrangers, et ce sont tous les pervers qui n'inclinent jamais à embrasser la vertu, il n'aurait pas manqué de comprendre la portée de ce qu'il a dit : « Comment Dieu, c'est-à-dire le maître de « chacune de ces créatures, pourrait-il s'offenser du culte « et des honneurs rendus aux êtres qui lui appartiennent? »

XI. Il ajoute aussitôt : « Quiconque, en parlant de Dieu, « affirme qu'il n'en existe qu'un seul qui doit être appelé Seigneur, est un impie. Il divise le royaume de

« Dieu et y introduit la sédition, comme si dans le ciel on « connaissait des factions et des rivaux opposés. » Ses observations seraient légitimes, s'il prouvait par des démonstrations évidentes, que les êtres adorés par les nations sont des dieux réels, et non pas des démons pervers qui habitent, suivant l'opinion commune, autour des statues, des temples et des autels. Quant à nous qui prêchons continuellement le royaume de Dieu, soit par nos discours, soit par nos écrits, nous n'avons rien tant à cœur que d'en comprendre la nature, et de mériter par nos efforts, soit de n'avoir que Dieu pour roi, soit de posséder son royaume. Mais pour Celse qui nous enseigne à honorer plusieurs dieux, il aurait dû dire, pour demeurer d'accord avec lui-même, non pas le royaume de Dieu, mais le royaume des dieux. Chez Dieu donc, point de faction ni de rivaux opposés, quoiqu'il se rencontre des hommes assez pervers, pour oser, à l'exemple des Géants et des Titans, lutter contre Dieu avec Celse et tous ceux qui ont déclaré la guerre, soit à celui qui confirma la mission de Jésus-Christ par d'innombrables témoignages, soit à celui qui se manifesta à toute la terre pour le salut du genre humain, Verbe présent et visible selon l'intelligence de chacun.

XII. L'objection suivante pourrait paraître avoir quelque vraisemblance contre nous. « S'ils n'adoraient, dit-il, « qu'un seul Dieu, ils auraient peut-être à opposer aux « autres des raisons assez puissantes. Mais, tout en rendant des honneurs excessifs à un homme, né dans, ces « derniers temps, ils ne laissent pas de croire qu'ils ne « font aucune injure à Dieu, en rendant un culte à son « ministre. » A cela il faut répondre que si Celse avait connu ce témoignage : « Mon Père et moi, nous ne « sommes qu'un, » et les paroles suivantes prononcées par le Fils de Dieu dans la prière qu'il adressait à son Père : « De même que toi et moi nous ne sommes qu'un, » il ne se fût jamais imaginé que nous adorons un autre Dieu que le Dieu de l'univers. En effet, dit encore ce

même Fils : « Mon Père est en moi, et moi je suis en « mon Père. » Si on craignait après cela que nous n'adoptassions l'erreur de ceux qui nient que le Père et le Fils forment deux hypostases distinctes, qu'on réfléchisse à ce témoignage : « Tous ceux qui croyaient n'avaient qu'un « cœur et qu'une ame, » et on comprendra le sens de ces paroles : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. » En adorant donc le Père et le Fils, nous ne servons qu'un seul et même Dieu, comme je l'ai déjà expliqué : nos raisons gardent contre les autres toute leur énergie ; et ce n'est point à l'homme, né dans ces derniers temps et qui n'existait pas auparavant, que nous rendons des honneurs excessifs, pour parler ici le langage de Celse; car nous avons foi en sa parole, quand il dit : « Avant qu'Abraham fût, « je suis ; » et ailleurs : « Je suis la vérité. » D'ailleurs, je ne connais parmi nous aucune intelligence assez grossière pour croire que la substance de la vérité n'existât point avant les jours où le Christ se montra visiblement à la terre. Ainsi, nous adorons le Père de la Vérité et le Fils qui est la Vérité, en les considérant comme deux choses distinctes, quant à l'hypostase, mais comme une seule et même chose, quant à l'accord, la conformité et l'identité de la volonté ; de sorte qu'avoir vu le Fils « qui est « la splendeur de la gloire et l'image de la substance de « Dieu, » c'est avoir vu le Père dans la personne de celui qui est son image.

XIII. A en croire Celse, « De ce que nous adorons « Dieu avec son Fils, il s'ensuivrait directement que nous « regardons non - seulement Dieu, mais ses ministres « comme dignes de nos hommages et de nos adorations. » Si par ces mots il avait désigné, après le Fils unique de Dieu, ses véritables ministres, c'est-à-dire Gabriel, Michel et les autres anges ou archanges, et qu'il eût dit, en parlant d'eux, qu'il faut les servir, peut-être qu'après avoir fixé le sens de ce mot *servir* et déterminé l'espèce d'honneur qu'on leur doit, j'aurais apporté ici, vu la gra-



vité de la matière, les raisons que peut fournir mon intelligence. Mais puisque par ces ministres, il entend les démons qu'adorent les nations, la conséquence ne veut pas que nous admettions le culte de ces êtres qui, d'après le témoignage des Écritures, sont les ministres de l'esprit malin, du prince de ce siècle dont la perversité détourne du service de Dieu tous ceux qu'il peut lui arracher. Nous refusons donc de servir et d'adorer ceux qu'honorent le reste des hommes, parce que nous ne les reconnaissons pas pour des ministres du grand Dieu. Si nous les considérons comme tels, nous ne les appellerions pas du nom de démons. Voilà pourquoi nous adressons, autant qu'il est en notre pouvoir, l'hommage de nos prières et de nos supplications à un seul Dieu et à son Fils unique, son Verbe et son image, en présentant nos adorations au Dieu de l'univers par son Fils unique. C'est à ce Fils que nous les offrons d'abord en lui demandant, puisqu'il est tout à la fois « et la victime de propitiation pour nos péchés, « et notre grand pontife, » d'offrir nos vœux, nos prières et nos oblations au grand Dieu de l'univers. Telle est la nature de notre foi. Elle se porte vers Dieu par l'intermédiaire de son Fils, qui la confirme en nous. Celse ne prouvera jamais que nous fassions du Fils de Dieu un sujet de désordre et de sédition, puisque c'est rendre hommage au Père que de glorifier son Fils, c'est-à-dire son Verbe, sa Sagesse, sa Vérité, sa Justice, et tout ce que les Livres saints attribuent au Fils de Dieu, en tant qu'engendré par un tel Père. Mais je m'arrête la-dessus.

XIV. Celse ajoute : « Montrez-leur que ce prétendu « Fils n'est point le Fils de Dieu; que Dieu est le Père « de tous les hommes; qu'il ne convient d'adorer que lui « seul, ils se refusent à l'adorer, à moins qu'ils n'asso- « cient à ce culte ce chef de leur cabale, auquel ils « donnent le nom de Fils de Dieu, bien moins pour té- « moigner à Dieu la grandeur de leur respect, que pour « exalter ce dernier le plus qu'ils peuvent. » Pour nous

qui, en apprenant quel est le Fils de Dieu, avons appris qu'il est « la splendeur de la gloire de Dieu, l'empreinte « de sa substance, le souffle de sa vertu, la pure émanation « des clartés du Tout-Puissant, l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté divine, et « l'image de sa bonté, » nous savons aussi que ce Fils est engendré par Dieu, et que Dieu est véritablement son Père. Cette doctrine n'a rien que de sublime. Il n'est point indigne de Dieu d'engendrer un tel Fils; et jamais on ne nous persuadera qu'un tel Fils n'est pas engendré par un Père increé et éternel. Si Celse a entendu quelques blasphémateurs nier que le Fils de Dieu soit le Fils de celui par lequel cet univers a été créé, à lui de s'expliquer là-dessus avec tous ceux qui ont embrassé une pareille doctrine. Jésus-Christ n'est donc pas le chef d'une cabale; il est le prince de la paix. N'a-t-il pas dit, en effet, à ses disciples : « Je vous laisse la paix, je vous « donne ma paix? » Après quoi, sachant bien que les hommes qui nous déclareraient la guerre, appartiendraient au monde et non à Dieu, il ajoute : « Je vous donne ma paix, « mais non pas comme le monde la donne. » Mais nous avons confiance en lui, malgré les tribulations dont le monde nous accable, parce que nous nous reposons sur cette parole : « Vous éprouverez des tribulations dans ce monde; toutefois ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Le voilà ce Fils de Dieu; oui, le Fils de ce Dieu pour lequel nous avons un respect qui passe les bornes, selon le langage de Celse, parce que nous savons qu'il a été glorifié par son Père au-dessus de toutes choses! Que dans la multitude des croyants il s'en rencontre quelques-uns qui, se mettant en contradiction avec les autres, affirment témérairement que notre Sauveur est le Dieu souverain, je l'accorde; pour nous, nous n'avons pas les mêmes pensées. Nous ajoutons foi à sa parole, quand il nous dit : « Le « Père qui m'a envoyé est plus grand que moi. » Nous n'avons donc garde, ainsi que Celse nous le reproche ca-

lornnieusement, de subordonner au Fils de Dieu celui que nous appelons Dieu.

XV. Celse continue en ces termes : « Pour faire voir que  
 « je ne m'écarte pas de mon but, j'emprunterai ici leurs  
 « propres expressions. J'ai lu quelque part ces mots dans  
 « le *Dialogue céleste* : Si le Fils de Dieu est plus puis-  
 « sant que son Père, et que le Fils de l'homme soit plus  
 « puissant que ce Fils de Dieu, quel autre que celui-ci  
 « pourra être le maître du Dieu qui gouverne le monde ?  
 « D'où vient qu'il y a tant de gens autour du puits, et pas  
 « un seul qui y descende ? Pourquoi, après avoir par-  
 « couru tant de chemin, manquez-vous en ce moment de  
 « courage ? — Détrompez-vous ! J'ai du cœur et une épée.  
 « Leur dessein n'est-il pas clair maintenant ? Ils supposent,  
 « en effet, qu'il existe au-dessus des cieux un autre Dieu,  
 « Père de celui qu'ils adorent d'un consentement unanime,  
 « afin que, sous le prétexte de servir ce grand Dieu, ils  
 « servent uniquement le Fils de l'homme, auquel ils as-  
 « signent le premier rôle, et qu'ils déclarent plus puis-  
 « sant que le Dieu qui gouverne l'univers, puisqu'il est  
 « son maître. De là leur précepte : Il ne faut pas ser-  
 « vir deux maîtres, pour que leur esprit de sédition  
 « trouve en lui seul son guide et son chef. » Ici encore  
 notre adversaire impute à la généralité des Chrétiens des  
 allégations qu'il a empruntées à je ne sais quelle hérésie  
 des plus obscures. Je dis des plus obscures ; car malgré  
 toutes les luttes que nous avons soutenues contre les hé-  
 rétiques, nous n'avons jamais pu découvrir néanmoins de  
 quelle source il a tiré ces imputations, si toutefois, au  
 lieu de les emprunter à quelqu'un, il n'a mieux aimé les  
 inventer lui-même, ou les ajouter, comme une sorte de  
 conséquence de ce qui précédait. En effet, nous qui sou-  
 tenons que ce monde extérieur et sensible est l'ouvrage  
 de celui qui créa toutes choses, nous déclarons que le Fils,  
 loin d'être plus puissant que le Père, lui est inférieur.  
 Sur quelle autorité tenons-nous ce langage ? Sur l'auto-

rité même de celui qui a dit : « Mon Père qui m'a envoyé est plus grand que moi ; » et il n'y a parmi nous aucun Chrétien assez dépourvu de sens pour affirmer que le Fils de l'homme est le maître de Dieu. Mais quand nous envisageons notre Sauveur en tant que Dieu le Verbe, Sagesse, Justice, Vérité par essence, alors nous proclamons qu'il exerce son empire sur tout ce qui lui est soumis à ce titre ; nous sommes loin de dire toutefois qu'il est supérieur à Dieu le Père qui, au contraire, a autorisé sur lui. Au reste, comme le Verbe ne règne sur personne malgré lui ; comme il y a des intelligences perverses, non-seulement parmi les hommes, mais parmi les anges ; comme enfin il n'existe que des démons réprouvés, nous disons que le Verbe ne règne pas encore sur ces âmes, puisqu'elles ne se soumettent pas volontairement à lui. Toutefois, en ne prenant qu'un côté de cette expression, il règne sur elles à peu près comme l'homme exerce son empire sur les animaux, quoique ce ne soit pas à l'aide de la persuasion, mais par la force, en les domptant et en les apprivoisant, comme nous le voyons pour les lions et les bêtes de somme. Répétons-le cependant ! Ce Verbe divin n'épargne aucun effort pour persuader et soumettre à son autorité ceux qui ne lui sont pas encore soumis. Ainsi donc, rien de plus mensonger, pour ce qui nous concerne, que la proposition avancée par Celse, comme faisant partie de nos dogmes : « Quel autre que celui-ci sera le maître du Dieu qui gouverne l'univers ? »

XVI. Puis, confondant encore les choses, autant qu'il me semble, et mettant en avant des allégations empruntées à une autre hérésie, il ajoute : « D'où vient que tant de gens se tiennent autour du puits sans qu'un seul y descende ? » J'en dis autant de ce qui suit : « Pourquoi, après avoir parcouru tant de chemin, manquez-vous de courage ? — Détrompez-vous, j'ai du cœur et une épée. » Nous ne reconnaissons là, nous le déclarons, rien que de mensonger, nous qui sommes les enfants d'une Église qui

ne veut pas porter d'autre nom que celui de Jésus-Christ. Après ce préambule viennent des reproches qui en sont comme une conséquence, mais qui ne retombent point sur nous. Qui adorons-nous, en effet? Est-ce un Dieu dont la notion ne repose que sur de vaines hypothèses? Non, sans doute, mais le Dieu qui a créé cet univers, et avec l'univers tout ce qui ne tombe pas sous le domaine des sens. Que des misérables, engagés dans d'autres voies et adoptant d'autres principes, nient l'existence de ce Dieu pour adorer je ne sais quel dieu récemment imaginé, un dieu qui ne l'est que de nom, et qu'ils prétendent supérieur au Créateur de ce monde, c'est leur affaire. J'en dis autant de ceux qui soutiennent que le Fils est plus puissant que le Père, et a l'autorité sur le régulateur de toutes choses. Quant à ce qui concerne ce précepte : « Il ne faut pas servir deux maîtres, » nous avons déjà dit ce qu'il nous en semble, là où nous avons prouvé que Jésus, notre Seigneur et notre Maître, n'était pas un chef de cabale pour des hommes qui, faisant profession de ne reconnaître aucun maître ici-bas, ne servent que ce Seigneur qui est le Fils de Dieu et le Verbe.

XVII. Après quoi Celse ajoute « que nous avons horreur des autels, des temples et des simulacres, » parce que cette aversion est, selon lui, « le mot d'ordre dont nous sommes convenus comme gage de l'union secrète et cachée qui nous lie les uns aux autres. » Il n'a pas vu que, parmi nous, le cœur du juste est l'autel où brûle un encens véritable, encens spirituel et d'une agréable odeur, je veux dire des prières offertes par une conscience sans tache. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Apocalypse de Jean : « Les parfums sont les prières des saints; » et dans le Psalmiste : « Que ma prière soit comme un encens qui monte en votre présence! » Quant aux effigies, quant aux offrandes qui conviennent à Dieu, ce ne sont pas celles qui sortent des mains d'un artisan grossier, mais celles qui ont été formées et polies au dedans de nous-mêmes par le

Verbe de Dieu, à savoir, les vertus par lesquelles nous imitons « le premier né d'entre toutes les créatures, » parce qu'il est l'auguste modèle de la tempérance, de la force, de la sagesse, de la piété et de tout ce qu'il y a de saint et de louable. Ainsi quiconque, soumis au Verbe divin, est parvenu à conquérir la tempérance, la justice, la force, la sagesse, la piété et toutes les autres vertus, porte en lui-même des simulacres par lesquels seuls il faut honorer celui qui est le type le plus parfait de toutes les effigies, c'est-à-dire l'image du Dieu invisible, le Fils unique, Dieu lui-même. Il y a mieux. Ceux qui, dépouillant « le vieil homme et les actes du vieil homme pour revêtir le nouveau qui se renouvelle dans la connaissance conformément à l'image de son Créateur, » sont parvenus à être faits à l'image du Créateur, ceux-là dressent au fond de leur ame des simulacres tels que les demande le Dieu souverain. Mais de même que, parmi les peintres ou les sculpteurs, les uns enfantent des chefs-d'œuvre, Phidias et Polyclète, par exemple, ou Zeuxis et Apelle, tandis que d'autres n'occupent que le second rang dans leur art, et quelques-uns le troisième, de même il en est qui rendent au fond de leur ame avec plus de vérité et de perfection l'image du Dieu souverain, de sorte que le Jupiter Olympien de Phidias ne peut pas même soutenir la comparaison avec celui qui est formé à l'image du Dieu créateur. Mais de toutes ces images la plus sublime, celle à laquelle les choses visibles n'ont rien d'égal, réside en notre Sauveur, qui dit : « Mon Père est en moi. »

XVIII. De plus, dans tous les justes qui tâchent de l'imiter en cela, autant qu'il est donné à leur faiblesse, il existe aussi un simulacre à l'image du Créateur, simulacre qu'ils travaillent à édifier chaque fois qu'ils contemplant Dieu avec un cœur pur et qu'ils se font les imitateurs de Dieu. Enfin les Chrétiens, quels qu'ils soient, s'efforcent de dresser des autels et des simulacres de la nature de ceux que nous venons d'indiquer, simulacres et autels qui ne

sont pas inanimés, privés de sentiment, ni servant d'impur réceptacle à des démons sensuels et attachés aux objets sans vie, mais destinés à recevoir l'esprit de Dieu qui se plaît à habiter, comme dans un domicile qui lui est propre, en une ame ornée de ces effigies, et formée laborieusement à l'image du Créateur. Il en est de même de l'esprit de Jésus-Christ : il n'aime à résider que dans une demeure qui a tant de conformité avec lui, pour ainsi parler. Voilà ce que voulait nous enseigner la parole divine, quand elle nous montre tantôt Dieu faisant aux justes cette promesse : « J'habiterai parmi eux ; je marcherai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple ; » tantôt le Sauveur nous disant : « Si quelqu'un écoute ma parole et l'accomplit, mon Père et moi nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » Compare donc qui voudra les autels dont j'ai parlé avec les autels de Celse, et les simulacres dressés dans les ames de ceux qui rendent au Dieu de l'univers un culte de piété véritable, avec les simulacres de Phidias, de Polyclète et de leurs semblables ; on verra clairement que les uns sont dépourvus de sentiment et soumis aux outrages du temps, tandis que les autres subsistent éternellement dans une ame immortelle, aussi long-temps du moins qu'une ame raisonnable veut les conserver.

**XIX.** Maintenant, s'il faut encore opposer les temples aux temples, afin de prouver aux partisans de Celse que nous n'avons aucune aversion pour l'érection de temples en harmonie avec les autels et les simulacres que nous y dressons, mais que nous ne nous bornons point à élever des édifices inanimés et insensibles en l'honneur de celui qui est l'auteur de la vie, apprenez, vous tous qui le voulez, comment il nous est enseigné que nos corps sont les temples de Dieu, et que quiconque aura profané le temple de Dieu par l'intempérance ou par le péché, sera livré à la perdition comme un impie véritable qui a souillé un temple véritable. Mais de tous les temples pris dans ce sens, le

plus parfait et le plus auguste, ce fut le corps pur et saint de notre Sauveur Jésus-Christ, qui, sachant bien que l'impiété pouvait dresser des embûches au temple de Dieu qui était en lui, sans toutefois que la volonté des perfides fût plus puissante que la Divinité dont les mains avaient bâti ce temple, leur dit : « Détruisez ce temple, « et je le réédifierai en trois jours. » Il disait cela en parlant du temple de son corps. D'ailleurs l'Écriture sainte, là où elle révèle le mystère de la résurrection à ceux qui peuvent entendre la parole divine avec un discernement divin, nous apprend que le temple détruit sera réédifié en pierres vivantes et d'un très-grand prix. Elle nous annonce par là que tous ceux qui, formés par la parole de Dieu, s'appliquent aux devoirs de la piété que celle-ci recommande, sont autant de pierres précieuses qui composent le temple de Dieu. Voilà pourquoi Pierre a dit : « Vous-mêmes vous êtes établis sur lui comme des pierres « vivantes, pour former un édifice selon l'esprit, et un sacerdoce saint, afin d'offrir à Dieu des hosties spirituelles « qui lui soient agréables par Jésus-Christ. » Même langage dans Paul : « Vous êtes bâtis sur le fondement des apôtres « et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la principale pierre de l'angle. » Enfin les paroles suivantes d'Isaïe, qui ont l'air de s'adresser à Jérusalem, renferment le même sens secret et mystérieux. Je les cite textuellement : « Voici que je convertirai tes pierres en escarboucles ; tes « fondements seront des saphirs, je bâtirai tes tours de « jaspe, tes portes seront de cristal, autour de ton enceinte « brilleront des pierres choisies ; je rendrai tous tes enfants disciples de Dieu, la paix se répandra sur eux, et tu « seras fondée sur la justice. »

XX. Ainsi donc, entre les justes, les uns sont des escarboucles, les autres des saphirs, ceux-ci du jaspe, ceux-là du cristal, et la multitude des élus forme une réunion de pierres précieuses. Mais quel est le sens de ces pierres ? quelle est leur nature ? comment le nom de telle ou telle



pierre précieuse répond-il à telle ou telle ame ? Il n'est pas de mon sujet de l'examiner en ce moment. Il nous suffit d'avoir montré brièvement ce que l'on entend chez les Chrétiens par le mot de temples, et ce que signifie ce temple unique de Dieu, bâti avec des pierres précieuses. En effet, si les habitants de chaque cité exaltaient à l'envi la magnificence de ce que l'on appelle communément des temples, ceux qui se glorifieraient de posséder les plus magnifiques édifices, en décriraient l'élégance et la beauté, de manière à prouver que tous les autres sont inférieurs aux leurs. La même chose est arrivée pour nous. A ceux qui nous font un reproche de croire qu'il ne faut pas adorer Dieu dans des temples inanimés et insensibles, nous opposons nos propres temples, et nous montrons à ceux qui ne sont pas aussi aveugles que les dieux adorés par eux, qu'il n'y a point de comparaison à établir entre nos simulacres et les simulacres des nations ; que nos autels et nos parfums, s'il faut employer ce langage, n'ont rien de commun avec le sang et la graisse des victimes qu'offrent les Gentils, et qu'enfin nos temples, tels que je les ai représentés, l'emportent infiniment sur ces temples bâtis pour des dieux insensibles, et admirés par des hommes dépourvus de sens. Ceux-ci, en effet, ne soupçonnent même pas qu'il existe un sens divin qui nous élève jusqu'à Dieu, jusqu'aux simulacres, aux temples et aux autels dignes de sa majesté. Il n'est donc pas vrai que « nous n'érigions ni autels, ni simulacres, ni temples, parce que cette aversion est comme le mot d'ordre auquel nous reconnaissons les membres de notre société, » mais parce qu'ayant appris à l'école de Jésus-Christ la manière d'honorer Dieu, nous fuyons tout ce qui, sous une vaine apparence de piété, fait autant d'impies qu'il y a d'hommes qui s'éloignent du culte établi par Jésus-Christ. Lui seul, en effet, est le chemin qui conduit à la piété, puisqu'il a dit avec vérité : « Je suis la voie, la vérité, la vie. »

XXI. Maintenant examinons ce que Celse ajoute à l'oc-

casion de Dieu, et voyons comment il nous exhorte à user des choses qui, en réalité, sont offertes aux idoles, ou, pour parler plus juste, aux démons, mais que notre adversaire appelle des *oblations sacrées*, dans l'ignorance où il est de la Divinité et des victimes qui lui sont agréables. Je cite ses paroles textuellement : « Dieu est le Dieu commun de tous les hommes ; il est bon ; il n'a besoin de rien ; il est inaccessible à l'envie. Qu'est-ce donc qui empêcherait ceux qui lui sont le plus particulièrement consacrés, d'assister aux fêtes publiques ? » Par quelle étrange imagination, de ce que Dieu est bon, de ce qu'il n'a besoin de rien, de ce qu'il est inaccessible à l'envie, Celse a-t-il pu conclure que ceux qui lui sont le plus particulièrement consacrés doivent assister aux fêtes publiques ? En vérité, je l'ignore. Sans doute, il s'ensuivrait de ces attributs de Dieu, que l'on peut participer à ces solennités publiques, si on parvenait à démontrer qu'elles ne renferment rien d'erroné, et qu'elles ont été fondées par ceux qui connaissaient Dieu, comme une conséquence du culte que nous lui devons. Mais s'il est prouvé clairement que ces fêtes publiques, qui ne sont des fêtes que de nom, au lieu de s'accorder avec le culte divin, ont été instituées par des hommes, soit à cause de quelque motif ou de quelque aventure humaine, soit parce qu'ils y voyaient le symbole de quelques propriétés de l'eau, de la terre, ou des fruits qui naissent de cette dernière, il est évident que quiconque voudra rendre à la majesté divine un culte digne d'elle, fera une chose raisonnable en refusant d'assister aux fêtes publiques. Qu'est-ce, en effet, qu'une fête ? Une fête, comme l'a judicieusement défini l'un des sages les plus renommés de la Grèce, n'est rien moins « que l'accomplissement d'un devoir. » C'est donc célébrer véritablement des fêtes que de s'acquitter de son devoir, de prier sans relâche et d'offrir continuellement à Dieu, par l'oraison, des victimes non sanglantes. Voilà pourquoi cette parole de Paul me semble si noble et si magnifique :

« Vous observez les jours et les mois, les saisons et les années; je crains pour vous que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous. »

XXII. Ici l'on m'objectera sans doute nos jours du Seigneur, nos vigiles, notre Pâque, notre Pentecôte, et nos pratiques de dévotion à des époques dont le retour est réglé. A cela je réponds que le Chrétien parfait qui, par ses paroles, ses actions et ses pensées, est constamment en union avec le Verbe de Dieu, son Seigneur et son maître légitime, voit dans chaque jour un jour du Seigneur, et célèbre une dominicale sans fin. Quiconque se prépare à la vie véritable, s'abstient des plaisirs de cette vie, qui séduisent le plus grand nombre, et au lieu d'alimenter la sagesse de la chair, châtie son corps afin de le réduire en servitude, celui-là célèbre une vigile continuelle. Quiconque se souvient que Jésus-Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous, et qu'il faut célébrer cette fête en mangeant la chair du Verbe, célèbre aussi une Pâque continuelle, mot qui signifie passage, puisque, par ses pensées, ses paroles et ses œuvres, ce Chrétien *passé* des affections de la vie présente à Dieu lui-même, et se hâte d'arriver à la cité sainte. Enfin pour quiconque peut dire avec fondement : « Nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, » ou bien : « Il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ; » pour celui-là, chaque jour est une Pentecôte continuelle, surtout lorsque, montant au cénacle avec les apôtres de Jésus, il vaque à l'oraison et à la prière, soit pour se rendre digne de ce souffle impétueux qui descend du ciel, et par sa violence détruit la malice humaine avec tous les fruits qu'elle engendre, soit pour mériter d'avoir quelque part à ces langues de feu qui viennent de Dieu.

XXIII. Mais comme le plus grand nombre de ceux qui semblent croire ne ressemblent pas à ces Chrétiens, et ne veulent ou ne peuvent célébrer tous les jours de la manière que je viens de le dire, ils ont besoin d'objets sensi-

bles qui leur renouvellent la mémoire de ces mystères, pour empêcher qu'elle ne s'efface entièrement dans leur cœur. Telle fut à mon jugement la pensée de Paul, lorsqu'il appela *portion de fête* celles qui sont fixées à certains jours distingués des autres. Il insinue par là que la vie, toujours conforme à la parole divine, célèbre non pas une portion de fête, mais une fête entière et indéfectible. Ici encore, d'après ce que je viens de dire de nos fêtes, examinez si nos solennités, comparées avec celles des païens, ne sont pas beaucoup plus saintes que ces fêtes publiques, dans la célébration desquelles la sagesse de la chair court à l'ivresse et aux dissolutions les plus honteuses. Il serait trop long d'expliquer pourquoi la loi de Dieu nous enseigne « à manger aux jours de fête le pain de l'affliction, et « des azymes avec des laitues sauvages, » et d'où vient qu'elle dit : « Humiliez vos ames, » ou toute autre chose semblable. Il est impossible, en effet, que l'homme, composé de deux substances différentes, et dans lequel « la « chair suscite des désirs opposés à l'esprit, et l'esprit des « désirs opposés à la chair, » célèbre la fête dans toute l'étendue de son être. S'il célèbre la fête selon l'esprit, qu'arrive-t-il ? Il afflige son corps que la sagesse de la chair empêche de participer aux fêtes de l'esprit. Au contraire, s'il célèbre la fête selon la chair, il est hors d'état de la célébrer selon l'esprit. Mais, pour le moment, en voilà suffisamment sur les fêtes.

XXIV. Examinons maintenant quelles raisons Celse emploie pour nous exhorter à user des choses offertes aux idoles, et à prendre part aux sacrifices solennels qui ont lieu dans toutes les solennités publiques. Voici en quels termes il s'exprime : « Si les idoles ne sont que de pures « chimères, quel inconvénient y a-t-il à participer aux « festins publics ? Si ce sont des démons, comme ces mêmes « démons appartiennent aussi à Dieu, il faut donc croire « en eux, leur offrir les sacrifices prescrits par les lois, et « les invoquer pour nous les rendre favorables. » Il serait

à propos, dans cette circonstance, de lire et d'expliquer dans son intégrité le passage de la seconde épître aux Corinthiens, dans laquelle Paul les instruit sur l'usage des choses consacrées aux idoles. Là, après avoir commencé par leur déclarer que l'idole n'est rien dans le monde, il leur prouve combien il est criminel de toucher aux offrandes idolâtriques, en montrant à tous ceux qui sont capables de comprendre ses enseignements sur cette matière, que participer aux viandes offertes aux idoles, c'est être plus criminel que l'homicide, puisque c'est donner la mort à ses frères pour lesquels Jésus-Christ est mort. Après quoi, établissant en principe que ces victimes sont immolées à des démons, il fait voir que participer à la table des démons, c'est vivre en union avec les démons eux-mêmes, et il conclut qu'il est impossible de s'asseoir en même temps à la table du Seigneur et à la table des démons. Mais l'explication de cette épître aux Corinthiens demandant un traité tout entier pour éclaircir la question, nous nous bornerons à la courte réponse qu'on vient de lire. Quiconque l'examinera sérieusement reconnaîtra qu'encore que l'idole ne soit rien, il est dangereux d'user des choses consacrées aux idoles. Nous avons prouvé suffisamment aussi que, bien qu'il y ait des démons auxquels sont immolées ces victimes, nous ne devons pas participer à ces offrandes, nous qui, sachant quelle différence il y a entre la table du Seigneur et la table des démons, travaillons de tous nos efforts, d'un côté à participer à la table du Seigneur, et de l'autre à éviter celle des démons.

XXV. Mais puisque Celse a dit : « Les démons appartiennent aussi à Dieu ; il faut donc croire en eux, leur offrir les sacrifices prescrits par la loi, et les invoquer afin qu'ils nous deviennent favorables ; » eh bien ! apprenons à qui voudra l'entendre, que jamais l'Écriture sainte ne dit, en parlant des choses mauvaises, qu'elles appartiennent à Dieu, par la raison qu'elle les regarde comme indignes d'un tel Seigneur. Voilà pourquoi elle n'honore pas du

titre d'*hommes de Dieu* tous les hommes en général, mais ceux-là exclusivement qui sont dignes de Dieu, tels que Moïse, Élie, et tous ceux qui ont reçu ce nom ou qui leur ressemblent. J'en dis autant des anges. Tous ne sont pas les anges de Dieu ; il n'y a que les anges bienheureux. Quant à ceux qui ont incliné au mal, ils sont appelés anges du démon, ainsi que, parmi les hommes, les méchants sont nommés des hommes de péché, des enfants de perdition, des fils de l'iniquité. De même qu'ici-bas il y a des bons et des méchants, ce qui fait que des uns il est dit qu'ils appartiennent à Dieu, et des autres qu'ils appartiennent au diable, de même, parmi les anges, les uns sont les anges de Dieu, les autres les anges de l'esprit malin ; mais quant aux démons, ils n'admettent aucune exception : ils sont tous méchants. Nous déclarons donc entièrement fausse cette proposition de Celse : « S'il existe des démons, il est évident qu'ils appartiennent à Dieu. » Sinon, libre à quiconque veut nous démentir, de prouver que la distinction, établie parmi nous entre les hommes aussi bien qu'entre les anges, ne repose sur aucun fondement, ou qu'on peut en établir une pareille entre les démons. Si l'un et l'autre sont impossibles, les démons n'appartiennent point à Dieu, cela est manifeste ; car ce n'est point Dieu qui est leur prince, mais Béalzébuth, ainsi que l'enseignent les divines Écritures.

XXVI. Il ne faut donc pas croire aux démons, quelles que soient les sollicitations de Celse pour nous y entraîner. Que dis-je ? il faut sacrifier sa vie, plutôt que de leur complaire, et il n'y a rien que l'on ne doive endurer pour demeurer fidèle à Dieu. Par la même raison, il ne faut pas leur offrir des sacrifices. A quel titre, en effet, offrir des sacrifices à des êtres pervers et ennemis du genre humain ? D'ailleurs, où sont les lois en vertu desquelles Celse voudrait nous contraindre de sacrifier aux démons ? Veut-il parler des lois établies dans chaque cité ? qu'il nous montre comment elles sont en harmonie avec les lois

divines. S'il ne peut y réussir, parce que la plupart de ces lois ne sont pas même d'accord entre elles, il devient évident, ou que ce ne sont pas des lois véritables, ou que ce sont des lois établies par des méchants, et auxquelles on ne doit aucune soumission, puisqu'il « vaut mieux obéir « à Dieu qu'aux hommes. » Loin de nous encore cet autre conseil de Celse, pour nous engager « à adorer les démons ! » Nous ne voulons pas même y prêter l'oreille. Il ne faut invoquer que le Dieu souverain, et avec lui, son Fils unique, le premier né d'entre les créatures, le Verbe de Dieu, en lui demandant, après que nos prières sont parvenues jusqu'à lui, de les présenter, « en sa qualité de notre « grand Pontife, à son Dieu, qui est aussi notre Dieu, et « à son Père qui est aussi le Père de tous ceux qui règlent « leur vie sur la parole de Dieu. » Assurément, si des hommes voulaient nous contraindre à imiter leurs déréglemens, et ne protégeaient que ceux qui leur ressemblent, nous repousserions leur faveur, attendu que cette amitié nous rendrait ennemis de Dieu, qui apparemment refuserait sa bienveillance à ceux qui rechercheraient la bienveillance de pareils protecteurs. De même tous ceux qui connaissent la nature, les inclinations et la malice des démons, n'aspireront jamais à leur bienveillance.

XXVII. Qu'importe, en effet, que la faveur des démons leur manque? Ils n'ont rien à en redouter. Ne sont-ils pas sous la protection du Dieu souverain, qui sourit à leur piété, et confie à la garde de ses anges tous ceux qui en sont dignes, pour empêcher que les démons ne leur fassent aucun mal? Il suit de là que quiconque s'est concilié l'amitié de Dieu, soit par sa piété, soit par son union avec Jésus, son Seigneur, et l'Ange du grand conseil divin, content de la faveur de Dieu en Jésus-Christ, peut s'écrier avec la ferme confiance que l'armée elle-même des démons ne peut rien contre lui : « Le Seigneur « est ma lumière et mon Sauveur, qui pourrais-je craindre? Le Seigneur protège ma vie, devant qui tremble-

« rais-je ? » Il dira encore : « Qu'une armée se lève contre moi, mon cœur ne s'en effraiera point. »

Voilà ce que nous avons à répondre à cette assertion : « S'il existe des démons, il n'en faut point douter, ils appartiennent également à Dieu ; il faut croire en eux, leur offrir les sacrifices prescrits par les lois, et leur adresser des prières pour se les rendre favorables. »

**XXVIII.** Maintenant, citons les accusations qui viennent après, afin de les examiner selon la mesure de nos forces. Elles sont conçues en ces termes : « Si c'est en vertu de quelques traditions paternelles qu'ils refusent de participer à ces sacrifices, ils devraient s'interdire également la chair de tous les autres animaux, à l'exemple de Pythagore, qui croyait devoir ce respect à l'ame et à ses organes. S'ils s'en abstiennent, comme ils l'affirment, pour ne pas s'asseoir à la table des démons, en vérité j'admire leurs lumières et leur sagacité, d'avoir enfin compris qu'ils ne mangent rien auquel les démons n'aient part, et de ne vouloir s'en préserver que quand ils voient immoler quelque victime. Quoi donc ! le pain qu'ils mangent, le vin qu'ils boivent, les fruits auxquels ils goûtent, l'eau qui les désaltère, l'air qu'ils respirent, ne sont-ce pas là autant de présents qu'ils ont reçus des démons, chargés de veiller au gouvernement de ces mêmes choses ? » Par quelle étrange conséquence Celse veut-il que des hommes, instruits par leurs pères à s'abstenir de participer aux victimes, s'interdisent également la chair de tous les autres animaux ? Je l'ignore absolument. Ce n'est pas toutefois que l'Écriture ne nous insinue quelque chose de semblable ; car elle nous dit, pour nous exhorter à une vie plus sûre et plus chaste : « Il est bon de ne pas manger de chair, de ne pas boire de vin et de s'abstenir de tout ce qui peut scandaliser son frère, » même avertissement ailleurs : « Gardez-vous de perdre, par votre manière de vous nourrir, celui pour lequel est mort Jésus-Christ. » Et enfin : « Si ce que je mange



« scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de chair, de peur de scandaliser mon frère. »

XXIX. Il faut savoir néanmoins que les Juifs, qui croyaient comprendre la loi de Moïse, distinguaient entre les aliments, et se nourrissaient de ceux qui étaient purs, en s'abstenant de ceux qu'ils estimaient impurs. Ils s'interdisaient, de plus, le sang des animaux, la chair de ceux qui avaient été déchirés par les bêtes féroces, et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rappeler ici, et qui d'ailleurs n'entrent pas dans mon sujet. Mais Jésus, voulant, par sa doctrine, convier tous les hommes à la piété véritable, craignit que des lois trop sévères sur ce point, ne fussent une entrave qui arrêtât un grand nombre d'hommes qui pouvaient profiter du christianisme pour la réforme de leurs mœurs. De là ses enseignements : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche; car, poursuit-il, ce qui entre dans la bouche descend dans les entrailles et tombe dans un lieu secret; mais ce qui sort de la bouche, ce sont les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. » Ce que nous mangeons, dit Paul, n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu, car si nous mangeons, nous ne serons pas plus devant lui; nous ne serons pas moins, si nous ne mangeons pas. » Mais comme ces paroles eussent renfermé quelque obscurité, si une explication ne s'y était jointe, il a semblé bon aux apôtres et aux prêtres rassemblés à Antioche, et au Saint-Esprit lui-même, pour emprunter ici leur langage, d'adresser à ceux qui, parmi les Gentils, avaient embrassé la foi, une épître qui leur interdisait seulement l'usage des aliments dont il était, disaient-ils, nécessaire de s'abstenir. C'étaient les choses offertes aux idoles, les chairs étouffées et le sang.

XXX. En effet, une victime immolée aux idoles est une victime immolée aux démons, et l'homme qui appar-

tient à Dieu ne doit point participer à leur table. Quant à ce qui concerne les chairs étouffées, comme le sang n'en a point été tiré, et que le sang, dit-on, est l'aliment des démons qui se nourrissent des vapeurs qu'il exhale, l'Écriture nous les interdit, afin que nous n'ayons rien de commun avec les aliments des démons. Il se pourrait, en effet, qu'au moment où nous mangeons de ces viandes étouffées, quelqu'un de ces esprits pervers vint s'en nourrir avec nous. Ce que nous avons dit des viandes étouffées, explique suffisamment pourquoi nous nous abstenons du sang. Il ne sera pas hors de propos, puisque nous discutons sur cette matière, de rappeler ici la sage maxime que les Chrétiens lisent dans les sentences de Sextus : « Se nourrir de la chair des animaux est chose « indifférente ; s'en abstenir, est plus conforme à la raison. » Ce n'est donc pas seulement par respect pour quelques *traditions paternelles*, que nous nous interdisons de toucher aux victimes offertes aux dieux, aux héros, ou bien aux démons ; c'est pour une foule de raisons, dont nous avons rapporté quelques-unes. En outre, il n'est pas besoin de s'abstenir de la chair de tous les animaux, de même qu'il faut s'interdire tous les vices et les désordres qu'ils enfantent. Il faudrait renoncer non-seulement à la chair des animaux, mais à tous les autres aliments, si à leur usage était attaché quelque vice, ou quelque chose de désordonné ; car on ne doit jamais manger pour satisfaire sa gourmandise, ou flatter sa sensualité, mais seulement dans le but d'entretenir la santé et la vigueur du corps. Nous ne croyons pas d'ailleurs que l'âme passe d'un corps dans un autre, ni qu'elle soit jamais ravalée jusqu'à la condition de la brute. Si donc nous nous abstenons quelquefois de la chair des animaux, nous ne sommes pas guidés par les mêmes principes que Pythagore. Nous réservons tous les honneurs à l'âme douée de raison. Quant à ses *organes*, nous les confions avec honneur à la sépulture, ainsi que l'usage s'en est établi parmi nous. Il

serait peu convenable que le domicile de cette ame intelligente et raisonnable fût jeté ignominieusement et à l'aventure, comme il arrive pour le corps des animaux stupides, surtout quand ceux qui honorent l'asile où résida une ame raisonnable, sont persuadés que cet honneur rejaillit sur la personne de celui qui avait reçu du ciel une ame dont la sagesse a dignement usé de cet instrument. Comment ressusciteront les morts? avec quel corps doivent-ils reparaître? Nous l'avons expliqué brièvement ci-dessus, ainsi que le réclamait notre sujet.

XXXI. Celse établit ensuite un principe sur lequel les Juifs et les Chrétiens n'ont qu'une voix, lorsque rendant compte de leur refus de toucher aux oblations idolâtriques, ils déclarent que les fidèles consacrés au Dieu souverain ne doivent point participer aux aliments des démons. Il cite, à l'appui, les arguments que nous avons rapportés. Pour nous, en ce qui concerne la nourriture et la boisson, nous ne connaissons d'autre manière de participer aux aliments des démons, que de manger les viandes consacrées aux idoles, les *hiérothytes*, comme on les appelle, et de boire le vin offert aux démons, à titre de libations. Il n'en est pas de même de Celse. Il s' imagine que nous participons aux aliments des démons, par le pain que nous mangeons, par le vin que nous buvons, par les fruits auxquels nous goûtons, et même par l'eau qui désaltère notre soif. Voilà ce qu'il appelle avoir les démons pour convives. Il va plus loin. L'air que nous respirons, dit-il, nous en sommes redevables aux démons, puisque ce sont les démons chargés du gouvernement de l'air, qui le fournissent aux êtres vivants. Libre à chacun d'adopter cette opinion de Celse! Mais il faut que l'on nous prouve auparavant que l'administration de toutes ces choses a été confiée à des démons impurs, puisqu'il n'en existe pas d'autres, plutôt qu'aux saints anges de Dieu. Nous pensons bien aussi que ce n'est pas sans le secours de laboureurs et d'administrateurs invi-

sibles, chargés de présider non-seulement aux productions terrestres, mais encore à l'eau et à l'air, que la terre engendre ce que l'on attribue à l'énergie de la nature. C'est par eux que les fontaines laissent échapper leur eau ; que les fleuves coulent dans leur lit ; que l'air demeure incorruptible et entretient notre vie par la respiration. Mais que ces administrateurs invisibles soient des démons, voilà ce que nous ne disons pas. Faut-il exprimer ici librement notre pensée ? Si les démons jouent quelque rôle dans les choses de cette nature, ils ont pour domaine la famine, la stérilité des arbres et des vignes, les chaleurs excessives et la corruption de l'air, soit pour dessécher les fruits, soit pour faire périr les animaux et les hommes eux-mêmes. Telles sont les fonctions des démons. Bourreaux véritables, ils ont reçu de la justice divine la mission de déchaîner tous ces fléaux, ou pour la conversion des hommes qui s'abandonnent au torrent des vices, ou pour exercer la patience de l'être raisonnable. Par là, en effet, ceux qui, au milieu des tribulations, demeurent fidèles à la piété, sans incliner vers le relâchement, se montrent tels qu'ils sont aux yeux des spectateurs invisibles ou visibles, qui ne connaissent pas le fond de leur cœur, tandis que ceux qui sont animés de dispositions contraires, et cachent leurs vices intérieurs, se manifestent par les épreuves qu'ils ont à supporter, se connaissent eux-mêmes, et se montrent à nu, pour ainsi parler, aux regards qui les contemplent.

XXXII. Que les anges mauvais suscitent contre les hommes, en vertu d'un décret divin, des afflictions et des douleurs, le Psalmiste l'atteste : « Il envoya contre eux, « dit-il, les flammes de sa colère; il déchaîna contre eux, « par le ministère des mauvais anges, sa terreur, son indignation et ses fléaux. » Les démons vont-ils plus loin, lorsqu'ils en reçoivent la faculté ? car ils ont toujours la volonté de faire du mal ; mais ils n'en ont pas toujours le pouvoir, parce que Dieu les arrête. Je le laisse à exa-

miner à celui qui, autant que le comporte la nature humaine, peut comprendre par quel jugement divin un grand nombre d'âmes, abandonnant la prison du corps, se précipitent en foule à travers les chemins qui conduisent à une mort certaine. Les jugements de Dieu sont élevés. Telle est même leur sublimité, que l'esprit ne peut y atteindre tant qu'il est enchaîné dans les sens. Aussi ne peuvent-ils être même soupçonnés par les âmes vulgaires, lorsqu'ils sont difficiles à comprendre. De là vient que des téméraires, pleins d'ignorance là-dessus, en prennent occasion de s'emporter violemment contre la Divinité, et par ces blasphèmes, donnent du poids aux opinions sacrilèges qui nient la Providence. Ce n'est donc pas des démons que nous recevons tout ce qui sert à la vie présente, nous surtout qui avons appris à user, comme il convient, de ces biens temporels. Il n'est pas vrai non plus qu'en usant du pain, du vin, des fruits que donnent les arbres, de l'eau et de l'air, nous participions au banquet des démons; nous sommes plutôt les convives des saints anges, auxquels est confié le soin de veiller sur toutes ces choses, et qui sont invités à la table du juste, pour ainsi dire, alors qu'il obéit à cet enseignement sacré : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, « quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la « gloire de Dieu. » Il est encore écrit ailleurs : « Faites « tout au nom de Dieu. » Il s'ensuit donc qu'en buvant, qu'en mangeant, qu'en respirant pour la gloire de Dieu, et qu'en obéissant constamment à la raison, loin d'entrer en communication avec les démons, nous sommes en société avec les anges. « Car tout ce que Dieu a créé est bon, « et l'on ne doit rejeter aucune des choses qui peuvent « être acceptées avec actions de grâces, parce qu'elles « sont sanctifiées par la parole de Dieu et la prière. » Les créatures ne seraient ni bonnes, ni capables d'être sanctifiées, si l'administration en avait été confiée aux démons, ainsi que Celse l'a pensé.

XXXIII. Par les principes que je viens d'établir, il est manifeste que j'ai répondu d'avance aux inculpations suivantes : « Point de milieu, ou il faut cesser de vivre, je me trompe, il faut même ne point naître, ou bien, qui conque entre dans la vie à ces conditions, doit rendre aux démons qui président aux choses terrestres les actions de grâces qui leur sont dues, et leur offrir, soit des prémices, soit des prières, afin de se concilier leur bienveillance. » Assurément il faut vivre, et vivre conformément aux préceptes de Dieu, autant qu'il est donné à notre faiblesse, et que le comporte la sublimité des divins préceptes. Or, nous en avons la faculté, lorsque nous faisons tout pour la gloire de Dieu, soit que nous buvions ; soit que nous mangions. Nous ne devons point hésiter non plus à user des choses qui ont été créées pour nous, en rendant grâces au Créateur. C'est à ces conditions, bien plutôt qu'à celles dont Celse nous entretenait tout à l'heure, que Dieu nous a placés dans cette vie. Nous ne sommes point dans la dépendance des démons ; nous dépendons du Dieu de l'univers par Jésus-Christ qui nous conduit à lui. Il n'est pas vrai non plus que des démons président, par l'ordre de Dieu, aux choses de la terre ; mais il se peut que, par une suite de leur perversité, ils se soient distribué entre eux les régions d'où la connaissance de Dieu et celle d'une vie conforme à ces lois sont entièrement bannies, ou qui sont peuplées des ennemis de la Divinité. Peut-être aussi que ces êtres malfaisants, étant dignes de régner sur les impies et de les châtier, le Verbe, par qui toutes choses sont gouvernées, leur a donné l'autorité sur ceux qui aiment mieux se soumettre à l'empire du vice qu'à celui de Dieu. Que Celse, après cela, s'incline devant les démons et leur rende des actions de grâces, puisqu'il ne connaît pas Dieu ; à la bonne heure. Pour nous qui adressons nos actions de grâces au Créateur de cet univers, nous mangeons avec prières et actions de grâces envers celui qui nous les donne, les pains

..

que nous lui offrons, pains qui, par la prière, deviennent un corps saint et dont la vertu sanctifie ceux qui s'en nourrissent avec un cœur bien préparé.

XXXIV. Celse veut encore « que nous offrions des prémices aux démons; » mais pour nous, nous n'en offrons qu'à celui qui a dit : « Que la terre produise les plantes « verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits « qui, chacun selon leur espèce, renferment en eux- « mêmes leur semence, pour se reproduire sur la terre. » Celui qui reçoit nos prémices est le même qui reçoit nos vœux, puisque « nous avons un grand Pontife qui est « entré dans les cieux, c'est-à-dire Jésus, Fils de Dieu. » Voilà la doctrine que nous professerons tant que nous vivrons, parce que nous ressentons les effets de la bienveillance de Dieu et de son Fils unique qui s'est manifesté à nous dans la personne de Jésus-Christ. Souhaitons-nous, en outre, que ceux dont nous recherchons la bienveillance soient le plus nombreux qu'il est possible? Il nous est enseigné que « mille millions le servent et que « dix mille millions se tiennent debout devant lui. » En effet, ces ministres des volontés divines, regardant comme leurs compagnons et leurs amis, ceux qui sont les imitateurs de leur piété envers ce grand Dieu, qui l'invoquent comme il veut être invoqué, et lui adressent leurs prières, travaillent avec eux à l'avancement de leur salut, se présentent même à eux et se croient obligés de leur venir en aide, et même de descendre ici-bas pour assurer, comme de concert, la protection et le salut de ceux qui adressent leurs hommages au même Dieu auquel ils adressent les leurs. « Ce sont, en effet, autant d'esprits qui « servent le Seigneur, envoyés pour leur ministère en fa- « veur de ceux qui hériteront du salut. » Laissons donc les sages de la Grèce proclamer que l'âme de l'homme est soumise à l'empire des démons, immédiatement après sa naissance. Pour nous, Jésus-Christ nous a enseigné à ne pas mépriser les derniers des enfants de l'Église, parce

que « leurs anges, nous dit-il, voient toujours la face de « son Père qui est dans les cieus. » Le Prophète nous apprend ailleurs que « l'ange du Seigneur campe autour « de ceux qui le craignent, et qu'il les délivrera de tout « péril. » Ainsi, qu'il y ait sur la terre un grand nombre de démons, nous ne le nions pas. Nous allons plus loin : nous reconnaissons même leur existence; nous affirmons de plus qu'ils ont pouvoir sur les méchants, à cause de leur malice; mais nous soutenons aussi qu'ils sont impuissants contre ceux qui, « ayant revêtu l'armure de Dieu, » ont reçu la force de résister aux artifices du démon, et s'exercent constamment à les repousser, sachant bien « qu'ils ont « à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre « les principautés, contre les puissances, contre les princes « de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice « répandus dans l'air. »

**XXXV.** Maintenant examinons un autre raisonnement de Celse. « Eh quoi! dit-il, un satrape du roi de Perse, « un lieutenant de l'empereur romain, un gouverneur « de province, un général, un intendant, un officier d'un « rang inférieur, quiconque enfin exerce la moindre « charge ou la moindre fonction, pourra châtier sévère- « ment celui qui manque de respect à son égard; et « quand il s'agit de ces satrapes et de ces ministres de « l'air et de la terre, on pourrait les offenser impuné- « ment! » Voyez, je vous prie, comment notre adversaire, formant sur un modèle humain, les satrapes, les gouverneurs, les généraux, les intendants du grand Dieu, et tous ceux auxquels est confié un emploi, une fonction ou un ministère quelconque, il nous les représente comme disposés à sévir cruellement contre ceux qui les ont offensés. Il ne s'est pas souvenu qu'il n'y a pas même de sage parmi les hommes qui voulût faire du mal à qui que ce fût, et qui n'aimât mieux, au contraire, travailler à réformer et à rappeler à des idées meilleures ceux qui l'ont insulté, à moins que ces satrapes, ces gouverneurs



et ces généraux, que Celse attribue au Dieu de l'univers, ne soient inférieurs au législateur des Lacédémoniens, Lycurgue, ou à Zénon de Citium. Car Lycurgue ayant en son pouvoir l'homme qui lui avait crevé un œil, non-seulement ne s'en vengea point, mais ne cessa de lui adresser de douces sollicitations, jusqu'à ce qu'il l'eût déterminé à embrasser la philosophie. Il en est de même de Zénon. Quelqu'un lui dit un jour : « Plutôt mourir que de ne pas me venger de toi ! » « Et moi aussi, répondit le philosophe, plutôt mourir, que de ne pas ob-tenir ton amitié ! » Je ne parle pas encore de ceux qui, formés à l'école de Jésus, ont entendu cet oracle : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes ainsi que sur les injustes. » Même langage dans les écrits des prophètes : « Seigneur mon Dieu, s'écrie le juste, si j'ai commis le crime dont on m'accuse, si l'iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal pour le mal, que je succombe à la colère de mon ennemi ; qu'il me poursuive, qu'il me saisisse, qu'il foule dans la poussière et ma gloire et ma vie ! »

XXXVI. Il n'est donc pas vrai que les satrapes, les gouverneurs, les généraux et les intendants véritables de Dieu, c'est-à-dire ses anges, fassent du mal à ceux qui les ont offensés, ainsi que Celse se l'imagine. Que si certains démons, parmi ceux que Celse a eus en vue, causent du dommage aux hommes, ils le font par suite de leur malice et sans avoir reçu de Dieu aucune mission à titre de satrapes, de gouverneurs ou d'intendants. Il y a mieux. Ils ne nuisent qu'à ceux qui se soumettent à leur empire et qui les reconnaissent pour maîtres : de là vient, sans doute, que, s'il arrive à quelqu'un de manger des viandes interdites par la loi du pays, il est puni de cette violation lorsqu'il est sous le joug de ces démons. Mais quand on ne leur appartient pas ; quand on ne s'est pas asservi au dé-

mon du lieu, on se rit de leurs vaines menaces, quoique cependant si, par un effet de l'ignorance, on s'est soumis à d'autres démons, on soit exposé à leurs outrages. Mais le Chrétien, le Chrétien véritable dont l'ame ne reconnaît d'autre empire que celui de Dieu et de son Verbe, n'a rien à redouter de ces esprits, attendu qu'il est plus puissant qu'eux. La raison en est que « l'ange du Seigneur campe « autour de ceux qui le craignent, afin de les délivrer de « tout mal. » La raison en est encore que « l'ange du « Chrétien, qui voit constamment la face de son Père cé- « leste, » présente au Dieu de l'univers les prières du fidèle par notre sacrificateur unique et souverain, et joint ses prières aux prières de celui qui a été confié à ses soins. Que Celse ne vienne donc plus nous épouvanter par de chimériques fantômes, en nous menaçant des châtimens que nous infligeront les démons, si nous manquons de respect à leur égard. Nous avons beau les dédaigner : ils sont hors d'état de nous nuire, puisque nous sommes consacrés à celui qui, déjà capable de défendre à lui seul tous ses serviteurs, ne laisse pas d'envoyer ses anges au secours de tous ceux qui l'aiment, afin que les anges ennemis et leur chef, appelé « le prince de ce monde, » ne puissent jamais faire aucun mal à ceux qui sont sous la protection de Dieu.

XXXVII. Après quoi Celse, oubliant qu'il parle à des Chrétiens qui n'offrent leurs supplications qu'à Dieu par la médiation de Jésus-Christ, mêle à leur doctrine des dogmes absurdes et qui leur sont étrangers : « Si, en s'a- « dressant à eux, dit-il, on les invoque en langue barbare, « ils auront de la vertu ; ils n'en ont aucune dès qu'on les « nomme en grec ou en latin. » Qu'il nous montre donc qui nous invoquons en langue barbare, pour le déterminer à nous venir en aide. On reconnaîtra que ces reproches de Celse n'ont aucun fondement, quand on aura vu que les Chrétiens, dans les prières qu'ils adressent à Dieu, n'emploient pas même les termes dont les Écritures se servent

pour désigner Dieu, mais que les Grecs, l'invoquent en grec, les Romains en latin, et ainsi de suite pour les autres nations qui toutes le prient et célèbrent ses louanges selon la mesure de leurs forces, dans l'idiome qu'elles parlent. Quant à Dieu, qui est le maître de toutes les langues, il entend tous ceux qui le prient en quelque langue que ce soit, comme si une seule voix, pour ainsi dire, formulait un même sens caché sous des sons différents. Car le Dieu de l'univers n'est pas du nombre de ceux qui, ayant reçu par héritage une langue particulière, soit grecque, soit barbare, n'entendent que celle-là et se mettent peu en peine de ceux qui parlent dans un autre idiome.

XXXVIII. Ensuite Celse ajoute une chose que n'a jamais prononcée une bouche chrétienne, à moins que ce ne soit un Chrétien des derniers rangs, à peu près étranger à nos maximes, et dépourvu de toute instruction. Quoi qu'il en soit, il fait parler ainsi les Chrétiens : « Me voilà devant « la statue de Jupiter, d'Apollon ou de tout autre Dieu ; « je l'accable d'invectives et d'outrages ; cependant il ne « s'en venge pas. » Il ignore, sans doute, qu'on lit dans la loi divine cette défense : « Tu ne diras pas de mal des « dieux, » de peur que notre bouche ne s'accoutume à maudire qui que ce soit. Nous avons entendu cet oracle, en effet : « Bénissez, et ne maudissez pas ; » nous avons appris de plus que « les médisants n'entreront point dans « le royaume de Dieu. » Après tout, qui de nous est assez extravagant pour tenir un pareil langage, sans comprendre que ces insultes ne peuvent détruire l'opinion que l'on s'est formée de ces dieux ? Des athées de profession qui niaient absolument l'existence de la Providence, et qui, par leurs dogmes impies et pernicieux, ont donné naissance à des sectes de prétendus philosophes, n'ont-ils pas vécu, eux et leurs disciples, affranchis de tout ce que le vulgaire regarde comme des maux ? Je dis plus, n'en voyons-nous pas tous les jours qui s'enrichissent et possèdent la santé ? Toutefois, si vous examinez en quoi con-

siste le mal véritable, vous trouverez qu'ils ont éprouvé un dommage réel. Quel plus grand malheur, en effet, que de ne pas s'élever par les merveilles de la création jusqu'à la connaissance du Créateur ! Quelle misère plus profonde que d'être assez aveugle d'intelligence pour ne pas voir le Créateur et le Père de toutes les intelligences !

XXXIX. Après nous avoir prêté, à l'aide de la calomnie, des paroles que l'on ne peut attribuer aux Chrétiens, Celse croit s'être préparé une justification, justification qui n'est, à vrai dire, qu'un jouet et un outrage de plus. Écoutez en quels termes il nous répond : « Mais tu ne vois  
« donc pas, mon pauvre ami, qu'il s'en trouve aussi qui,  
« non contents d'accabler d'outrages ton démon, le ban-  
« nissent encore publiquement de la terre et de la mer ?  
« Ce n'est pas tout. Quoique ta personne soit une statue  
« qui lui est consacrée, ils t'enchaînent, ils te traînent au  
« supplice, ils te suspendent à une croix. Que fait cepen-  
« dant ce démon, ou ce Fils de Dieu, comme tu l'appelles ?  
« Il laisse impunis ces outrages. » Cette apologie de Celse aurait quelque sens, s'il était vrai que nous parlissions comme il nous fait parler. Toutefois il serait encore en dehors de la vérité, en donnant au Fils de Dieu le titre de démon. D'après nous, en effet, qui affirmons que tous les démons sont mauvais, celui qui a converti tant d'hommes à Dieu n'est pas un démon, mais Dieu le Verbe et le Fils de Dieu. Quant à Celse, qui nulle part n'a reconnu l'existence de démons mauvais, je ne sais comment il lui a échappé de dire que Jésus-Christ est un démon. Au reste, les châtimens annoncés aux impies tomberont à la fin sur ceux qui, après avoir refusé opiniâtrément tous les remèdes, seront surpris, pour ainsi dire, dans une malice incurable.

XL. Lorsque nous prêchons cette doctrine du châtiment de l'iniquité, elle nous aide à en arracher un grand nombre à leurs péchés. Voyons donc ce que répond le prétendu prêtre de Jupiter ou d'Apollon, suivant Celse : « Les

« meules des dieux tournent lentement. » Ailleurs nous lisons : « La colère divine pèse sur les enfants des enfants, « et sur la postérité qui en naîtra. » Mais combien y a-t-il plus de sagesse dans les déclarations suivantes : « Les pères « ne périront point pour leurs enfants, ni les enfants pour « leurs pères ; chacun mourra pour son péché. — Qui- « conque mangera des raisins verts aura les dents agacées. « — Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père « ne portera point l'iniquité du fils : la justice du juste « sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui. » Si on m'objectait que cet oracle : « La colère divine pèse sur les « enfants des enfants et sur la postérité qui en naîtra, » ne diffère pas de ces paroles : « Je suis le Dieu jaloux qui « recherche l'iniquité des pères sur les enfants en la troi- « sième et la quatrième génération, l'iniquité de ceux qui « me haïssent, » qu'on le sache bien, Ézéchiël, là où il censure ceux qui disaient : « Nos pères ont mangé des « raisins verts, leurs dents se sont agacées, » déclare que ce n'est là qu'une simple parabole. Voilà pourquoi le prophète ajoute aussitôt : « Je suis le Dieu vivant, dit le « Seigneur : chacun mourra seulement pour son péché. » Quelle est la signification de la parabole où Dieu se montre à nous, recherchant l'iniquité jusque sur la troisième et la quatrième génération ? Il n'est pas de mon sujet de l'expliquer présentement.

XLI. Puis, notre adversaire se jette dans des invectives dignes d'une vieille femme : « Tu insultes les simulacres « de ces dieux, dit-il, et tu leur ris au nez. Mais si tu avais « outragé Bacchus ou Hercule en leur présence, tu ne les « aurais pas quittés de si belle humeur, tandis que ceux « qui ont étendu la personne même de ton Dieu sur la « croix et lui ont infligé en sa présence le dernier supplice, « n'ont pas porté la peine d'un si grand crime, pas même « après un si long intervalle de temps. Qu'est-il survenu « de nouveau depuis ce jour, pour nous attester qu'il était « le Fils de Dieu et non un imposteur ? Celui-là même qui

« avait envoyé son Fils, pour annoncer je ne sais quelle doctrine, en le voyant livré à de si cruelles tortures que les préceptes apportés par lui disparurent dans le même naufrage, l'abandonna complètement. Plusieurs siècles se sont écoulés sans qu'il se soit réveillé de son sommeil. A-t-on jamais vu un père si dénaturé ? S'il a tant souffert, répliqueras-tu peut-être, c'est qu'il l'a voulu. On peut en dire autant, te répondrai-je, de ceux que poursuivent tes blasphèmes. Eux aussi veulent être ainsi traités ; et c'est pour cette raison qu'ils supportent patiemment tes outrages. Car il est bon de comparer entre elles les choses qui se ressemblent. Il y a cette différence toutefois que ces derniers savent bien châtier sévèrement l'insolent qui prend la fuite et se cache parce qu'il redoute leur colère, ou qui, lorsqu'il se laisse prendre, est traîné au supplice. » A cela je réponds que nous ne maudissons personne. Nous avons appris « que les médians ne posséderont pas le royaume de Dieu, » et nous lisons : « Priez pour ceux qui vous haïssent ; » et ailleurs : « Bénissez, mais ne maudissez pas. » Nous connaissons encore cette parole : « On nous accable de malédictions, et nous répondons par des bénédictions. » S'il est vrai que le Verbe de Dieu ne nous permette pas la moindre invective, lorsqu'elle a pour motif de repousser l'injure qui semble nous avoir été faite, combien moins est-il permis de dire du mal alors qu'on ne peut le faire sans extravagance ? Or il est également extravagant d'injurier une pierre et un métal que la folie des hommes vivant étrangers à la connaissance de la Divinité, a cru convertir en l'image des dieux. Ce n'est pas non plus à des simulacres inanimés, mais aux adorateurs de ces simulacres, que s'adressent nos railleries. Il y a mieux. Si certains démons résident dans des statues, qu'on les appelle Bacchus ou Hercule, peu importe, nous nous abstenons de les insulter. Nos outrages ne serviraient à rien. D'ailleurs ils seraient indignes d'une âme douce, tranquille et pacifique, à laquelle il a été en-

seigné qu'il ne faut injurier personne, si méchant qu'il soit, homme ou démon.

**XLII.** Je ne sais par quelle étrange inadvertance, Celse, après avoir loué, comme il vient de le faire, ses démons ou ses dieux, s'oublie jusqu'à nous les représenter comme des êtres méchants, puisqu'ils châtient plutôt par esprit de vengeance que par le désir de corriger ceux qui les ont insultés. Il dit en effet : « Si tu avais outragé Bacchus ou « Hercule en leur présence, tu ne les aurais pas quittés de « si belle humeur. » Nous explique qui voudra comment un absent peut entendre quelque chose, pourquoi il est tantôt absent et tantôt présent, et ce qui oblige les démons à quitter un lieu pour passer dans un autre. Ensuite, Celse, dans la pensée que c'est non pas à la nature divine de Jésus-Christ que nous donnons la qualification de Dieu, mais à son corps étendu sur la croix, à son corps livré au supplice, et que nous le considérons comme tel dans ses tortures et son crucifiement, nous dit : « Ceux qui ont étendu « la personne même de ton Dieu sur la croix et lui ont infligé en sa présence le dernier supplice, n'ont pas porté « la peine d'un si grand crime. » Nous avons traité longuement plus haut de tout ce que Jésus a souffert en tant qu'homme. Par conséquent, nous avons jugé à propos de n'y pas revenir, de peur de nous répéter inutilement. Mais puisqu'il affirme que « ceux qui ont livré Jésus-Christ au dernier supplice, n'ont éprouvé aucun mal, « même après un si long espace de temps, » nous lui montrerons Jérusalem à lui et à tous ceux qui sont désireux d'apprendre. Qu'est-il arrivé, en effet, à cette cité où le peuple juif, préférant à Jésus un voleur emprisonné pour crime de sédition et de meurtre, voulut qu'on le délivrât, tandis que par ses cris répétés : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! il demanda que Jésus, qui avait été livré par envie, fût mis en croix ? Ce qui lui est arrivé ? Elle fut attaquée peu de temps après, soutint un long siège, fut détruite de fond en comble et abandonnée à la solitude. Dieu jugea

les habitants de cette ville, indignes de la vie civile, ou plutôt, quelque étrange que puisse paraître ce que je vais dire, ce fut pour les épargner, et dans un dessein de miséricorde, qu'il les livra entre les mains de leurs ennemis, parce qu'il voyait que rien ne pouvait les rappeler à une vie meilleure, et qu'ils grandissaient chaque jour en iniquité. Ils sont redevables de toutes ces calamités au sang de Jésus-Christ, que leur trahison a répandu sur une terre qui n'a pas pu supporter plus long-temps un peuple chargé d'un si grand forfait.

XLIII. Il est donc survenu quelque chose de nouveau depuis que Jésus-Christ a souffert : oui, nouveauté par rapport à la ville déicide ; nouveauté par rapport à une nation tout entière ; nouveauté aussi par rapport au peuple chrétien qui est né si soudainement et d'un seul coup ! N'est-ce pas encore une nouveauté merveilleuse que des hommes, étrangers jusqu'à ce jour aux alliances de Dieu, n'ayant aucune part aux promesses, et s'égarant loin des voies de la vérité, embrassent cependant cette même vérité, poussés par une vertu divine ? Avouons-le ! ce sont là les œuvres, non d'un imposteur, mais de Dieu lui-même qui envoya son Verbe, dans la personne de Jésus, pour proclamer ses commandements sur la terre. Les supplices qu'il a endurés avec une mansuétude et une fermeté inaltérables, attestent la cruauté de ceux qui les lui ont fait injustement souffrir ; mais il n'est pas vrai que ces tortures aient amené la destruction des préceptes qu'il apportait, que dis-je ? ce sont elles qui les ont fait connaître aux hommes, suivant ce que Jésus-Christ nous enseigna lui-même, lorsqu'il disait : « Si le grain de blé ne meurt pas, après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits. » Jésus, qui est ce mystérieux grain de blé, a porté beaucoup de fruits après sa mort, et son Père céleste veille toujours à la conservation des fruits qui sont nés, qui naissent tous les jours, et qui naîtront encore de cette mort féconde. Il n'a donc



rien de dénaturé ce Père de Jésus, qui, « au lieu d'épargner son propre Fils, le livra pour nous tous, » comme un agneau qui lui appartenait, afin que cet agneau de Dieu, en mourant pour le salut du monde, effaçât tous les péchés du monde. Voilà pourquoi ce n'est pas par contrainte, mais par un acte de sa volonté qu'il a enduré la douleur et l'ignominie.

Après quoi Celse, revenant à ceux qui poursuivent de leurs invectives les simulacres des dieux, ajoute : « On peut en dire autant de ceux que tu accables de tes blâmes, te répondrai-je ; eux aussi veulent être traités de la sorte, et c'est pour cette raison qu'ils supportent patiemment ces outrages. Car il est très-bon de compatir entre elles les choses qui se ressemblent. Il y a cette différence toutefois que ces derniers savent bien châtier sévèrement le blasphémateur qui prend la fuite et se cache parce qu'il redoute leur colère, ou qui, lorsqu'il se laisse prendre, est traîné au dernier supplice. » Ainsi les démons croient se venger des Chrétiens, non pas parce que les Chrétiens les insultent, mais parce qu'ils les chassent des simulacres ou des corps humains qu'ils envahissent. Ici notre adversaire n'a pas laissé de dire la vérité, quoique sans y rien comprendre. Le fait n'est que trop certain ; les ames de ceux qui condamnent les Chrétiens, les dénoncent ou se glorifient de leur déclarer la guerre, sont remplies de démons ennemis.

XLIV. Mais comme les ames de ceux qui meurent pour la cause du Christianisme, et abandonnent avec une gloire impérissable la dépouille de leur corps, brisaient la puissance des démons et déjouaient toutes les embûches que ces esprits pervers tendaient aux hommes, de là vient, si je ne me trompe, que les démons, convaincus par l'expérience que les martyrs de la vérité l'emportaient sur eux et les avaient vaincus, ont craint de recourir encore à la vengeance. Par conséquent, jusqu'à ce qu'ils aient oublié les défaites qu'ils ont éprouvées, il est probable que le

monde laissera la paix aux Chrétiens. Mais ils n'auront pas plus tôt rassemblé leurs forces, qu'avenglés par leur malice, ils essaieront de se venger encore une fois des disciples de Jésus-Christ, et de leur déclarer la guerre. Alors ils seront terrassés de nouveau ; alors les ames des justes qui sacrifieront pour la religion cette vie terrestre, remporteront une nouvelle victoire sur les légions de l'esprit malin. Car les démons savent bien que leur empire est détruit par ceux qui, tout en mourant, demeurent victorieux, tandis que dans chaque homme qui, vaincu par la torture, répudie le culte du vrai Dieu, ils comptent un esclave. Voilà pourquoi ils aiment à engager la lutte avec les Chrétiens livrés au magistrat. Si la généreuse confession des uns les navre de douleur, le parjure des autres les comble de joie. Il en subsiste des vestiges jusque dans les juges eux-mêmes. Les Chrétiens supportent-ils avec intrépidité les outrages et les tortures ? ils s'en affligent. Le Chrétien vient-il à succomber ? ils triomphent. Ne croyez pas qu'ils le fassent par un sentiment de ce qu'ils appellent humanité. Non, ils voient bien que si la langue de ceux qui ont cédé à la douleur s'est parjurée, le cœur n'a point participé à l'infidélité des lèvres. Tel est ce que nous avons à dire sur ces paroles : « Il y a cette différence qu'ils châtient sévèrement le blasphémateur qui prend la fuite et se cache parce qu'il redoute leur colère, ou qui, s'il se laisse prendre, est traîné au supplice. » S'il arrive à un Chrétien de fuir, ce n'est pas par pusillanimité, mais pour obéir au précepte de son Maître, et se conserver sain et sauf afin de travailler au salut de ses frères.

XLV. Passons maintenant à ce qui suit. Celse s'exprime ainsi : « Qu'est-il besoin de passer en revue tous les oracles des prophètes et des prophétesses, ou que d'autres hommes et d'autres femmes, inspirés par la divinité, ont rendus en plusieurs conjonctures ? A quoi bon rappeler les voix miraculeuses sorties du fond des sanctuaires, les révélations obtenues soit par l'immolation des victimes, soit

« par l'inspection de leurs entrailles, soit par d'autres  
 « signes merveilleux, et enfin un grand nombre d'appari-  
 « tions claires et manifestes? La vie est pleine de pareils  
 « exemples. Que de cités bâties ou délivrées de la conta-  
 « gion et de la famine par l'avertissement des oracles! Que  
 « de villes misérablement ruinées pour avoir négligé, ou  
 « simplement oublié ces avertissements! Combien de co-  
 « lonies fondées et devenues florissantes parce qu'elles  
 « avaient accompli ces prescriptions! Que de princes, que  
 « de particuliers éprouvant la bonne ou la mauvaise for-  
 « tune pour la même raison! Que de personnes privées  
 « d'enfants, ont vu leurs vœux s'accomplir! Combien  
 « d'autres ont échappé à la colère des démons! Combien de  
 « membres mutilés ont été rendus à leur premier état!  
 « Que d'impies châtiés de leur sacrilège irrévérence pour  
 « les temples, les uns par la perte de la raison, les autres  
 « par l'aveu de leurs forfaits, ceux-ci par la mort qu'ils se  
 « donnaient de leurs propres mains, ceux-là par les ma-  
 « ladies incurables dont ils ont été frappés! J'irai plus  
 « loin; il en est qu'une voix formidable, sortie du fond du  
 « sanctuaire, a tués sur le coup. » Je ne sais pourquoi  
 Celse nous oppose tous ces faits comme si la vérité en était  
 parfaitement établie, tandis qu'il traite de fables tous les  
 prodiges que nous rapportent les Ecritures, soit au sujet des  
 Juifs, soit sur la personne de Jésus et celle de ses disci-  
 ples. Pourquoi nos merveilles ne seraient-elles pas les vé-  
 ritables? Pourquoi celles de Celse ne seraient-elles pas des  
 inventions chimériques? Il est certain du moins que  
 parmi les philosophes grecs, les écoles de Démocrite,  
 d'Epicure et d'Aristote n'ont ajouté aucune foi à ces fic-  
 tions, tandis que peut-être elles eussent ajouté foi aux  
 nôtres, à cause de leur évidence, si elles avaient vécu soit  
 du temps de Moïse et de quelque prophète qui a fait des  
 miracles, soit à l'époque de Jésus lui-même.

XLVI. On raconte que la Pythie se laissa corrompre  
 plus d'une fois pour rendre ses faux oracles. Il n'en est

pas de même de nos prophètes. Par la précision et la clarté de leurs prédictions, ils ont été l'admiration non-seulement de leur siècle, mais de tous ceux qui sont venus après eux. Leurs prophétiques avertissements ont fait bâtir des villes, ils ont rendu la santé aux hommes, ils ont écarté la famine; je ne dis point assez; ils ont transplanté de l'Égypte dans la Palestine toute la nation juive qui alla y fonder une colonie. Tant que cette nation demeura fidèle aux préceptes de Dieu, elle prospéra : elle ne commença pas plus tôt à s'en écarter, qu'elle eut à s'en repentir. Rappellerai-je ici combien l'Écriture nous montre de princes et de particuliers éprouvant la bonne ou la mauvaise fortune, selon qu'ils avaient respecté ou négligé les avertissements des prophètes? S'il faut parler ici de la stérilité dont s'affligeaient quelques patriarches, qui par leurs pieuses sollicitations obtinrent du Créateur de l'univers le bonheur de la paternité ou de la maternité, qu'on lise l'histoire d'Abraham et de Sara! Malgré l'épuisement de leur vieillesse, ils donnèrent le jour à Isaac qui fut le père de toute la nation juive. Outre un grand nombre d'autres faits semblables, qu'on lise encore ce qui nous est raconté d'Ezéchias, qui non-seulement fut guéri de sa maladie comme Isaïe le lui avait prédit, mais s'écria avec une foi pleine d'énergie : « Désormais je susciterai des « enfants qui proclameront ta justice. » Dans le quatrième livre des Rois, la femme qui avait donné l'hospitalité à Elysée, devint mère par les prières d'Elysée, ainsi que le prophète le lui avait prédit en vertu de la grâce de Dieu. Jésus rendit aussi la santé et la vigueur à un grand nombre d'infirmes ou d'estropiés. Enfin, quel châtement terrible fut infligé à ceux qui avaient osé profaner le culte des Juifs au milieu même de leur temple, les livres des Macchabées le disent assez.

XLVII. Inventions fabuleuses, s'écrieront peut-être les Grecs, quoique deux grands peuples attestent l'authenticité de ces prodiges! Pourquoi donc, répondrons-nous, la fable

ne serait-elle pas plutôt du côté des Grecs ? Dans la crainte de paraître ou approuver sans fondement ses propres merveilles, ou rejeter de même celles d'autrui, nous dira-t-on après un examen approfondi, que les prodiges des Grecs ont été opérés par des démons, tandis que ceux des Juifs sont l'œuvre de Dieu agissant par le ministère de ses prophètes, ou l'œuvre des anges ou l'œuvre de Dieu agissant par l'intermédiaire de ces mêmes anges ; tandis que les miracles des Chrétiens sont dus à la puissance de Jésus ou au pouvoir qu'il délégua à ses apôtres ? Eh bien ! comparons les unes aux autres ces merveilles diverses. Quel but se sont proposé les auteurs de ces choses surprenantes ? Ceux en faveur de qui elles ont été accomplies, en ont-ils retiré quelque utilité ? En ont-ils éprouvé quelque dommage ? ou bien n'en ont-ils reçu ni bien ni mal ? L'antique nation juive n'est-elle pas une nation de philosophes, avant qu'elle outrage la Divinité qui ne l'abandonna qu'à cause de sa malice ? Les Chrétiens qui ont formé un grand peuple par une voie si incroyable, n'ont-ils pas été conduits par les miracles plus encore que par les exhortations, à répudier les institutions paternelles pour embrasser des dogmes différens ? Voilà ce qu'il s'agit de considérer. En effet, s'il nous faut raisonner d'après la vraisemblance sur le premier établissement du Christianisme, nous le reconnaitrons sans peine, il n'est guère probable que les apôtres, c'est-à-dire des hommes illettrés et sortis des derniers rangs du peuple, aient osé prêcher au monde la religion nouvelle sur un autre fondement que la puissance qui leur avait été conférée, et la grâce qui accompagnait leur prédication pour faire accepter la doctrine qu'ils annonçaient. Que leurs auditeurs, renonçant aux coutumes qu'ils avaient reçues de leurs pères, et qui s'étaient fortifiées par une longue habitude, les aient abandonnées sans y avoir été déterminés par une vertu puissante et des prodiges surprenants, et cela pour embrasser des dogmes si nouveaux et si différens de ceux au milieu desquels

ils avaient été nourris, la chose n'est pas plus admissible.

XLVIII. Ensuite, après avoir cité la généreuse constance de ceux qui combattent jusqu'à la mort, plutôt que d'abjurer le Christianisme, Celse, je ne sais trop sur quel motif, compare nos mystères aux discours des mystagogues dans les initiations païennes. « Mon bel ami, dit-il, si tu  
 « crois à des châtimens éternels, les interprètes des dieux,  
 « les hiérophantes et tous ceux qui président aux cérémonies sacrées, y croient également. Les mêmes châtimens que tu leur annonces, ils te les annoncent à toi-même. Il faut donc examiner de quel côté est la vérité. Car si l'on s'arrêtait aux paroles, vous affirmez les uns et les autres, avec une égale assurance, que ce que vous dites est la vérité même. Mais lorsqu'on en vient aux preuves, ceux-ci en donnent de nombreuses et de manifestes, empruntées soit aux œuvres de quelques puissances démoniaques, soit aux réponses des oracles, soit aux prédictions de toute nature. » Ainsi donc, s'il fallait ajouter foi aux déclamations de Celse, les hiérophantes païens parleraient comme nous des supplices éternels; et il s'agit d'examiner de quel côté se trouve la vérité. Pour moi, je ne crains pas de l'affirmer, ceux-là possèdent la vérité, qui parviennent à suggérer aux auditeurs de leur doctrine, la disposition de vivre, comme ayant la persuasion qu'elle est la véritable. Or, considérez les Juifs et les Chrétiens. Telle est la disposition que leur inspire leur foi, soit au siècle futur, comme ils l'appellent, soit aux récompenses et aux châtimens qui attendent les pécheurs dans la vie à venir. Que Celse ou que tout autre nous montre maintenant ceux que les mystagogues et les chefs des cérémonies païennes ont amenés à des résolutions semblables par leurs enseignemens sur les supplices éternels. Car il est évident que la volonté de celui qui institua le premier ce dogme, a été non pas seulement d'apprendre aux hommes à redouter ces châtimens et à en discuter la nature, mais d'amener ses auditeurs à éviter autant

qu'il est en eux toutes les actions qui pourraient provoquer contre eux ces supplices. Qu'on lise, pourvu que ce ne soit pas à la légère, les prédictions consignées dans les prophéties, je n'en demande pas davantage pour persuader à un lecteur sincère et éclairé, que l'esprit de Dieu résidait dans ces saints personnages, et que rien ne peut leur être comparé ni dans les opérations démoniaques que l'on voudrait alléguer, ni dans les réponses des oracles, ni dans les prédictions de quelque nature qu'elles soient.

XLIX. Voyons en quels termes Celse continue de nous adresser la parole. « En outre, qu'y a-t-il de plus contra-  
 « dictoire que de se passionner avec vous pour le corps  
 « jusqu'à espérer qu'il ressuscitera d'entre les morts,  
 « comme si nous n'avions rien de plus noble et de plus  
 « précieux; d'une part et de l'autre, d'exposer ce même  
 « corps à tous les supplices, comme si c'était une chose  
 « digne de mépris? Mais des hommes attachés à de pareil-  
 « les opinions et sans autres pensées que celles du corps,  
 « ne méritent pas qu'on traite de ces matières avec eux.  
 « D'ailleurs ils sont grossiers, impurs, et ils forment en  
 « dehors de toute raison un parti de factieux. Quant à  
 « ceux qui espèrent que leur ame ou leur esprit jouira  
 « d'une vie éternelle auprès de Dieu, soit qu'ils appellent  
 « le principe pensant une substance spirituelle, soit qu'ils  
 « le nomment souffle intelligent, saint et bienheureux,  
 « ame vivante, rejeton céleste et incorruptible d'une  
 « nature divine et immatérielle; soit enfin qu'ils le dési-  
 « gnent par quelque autre nom qu'il leur plaira, c'est à  
 « eux que je m'adresse. Oui, ils ont raison de penser que  
 « ceux qui auront sagement vécu, seront récompensés par  
 « la félicité, tandis que les pervers seront torturés par des  
 « supplices éternels. C'est un dogme inébranlable dont ils  
 « ne doivent jamais s'écarter, ni eux ni qui que ce soit. »  
 Celse nous a déjà reproché plus d'une fois le dogme de la  
 résurrection. Cependant, comme nous avons répondu à ces  
 objections par des arguments conformes à la raison et se-

lon la mesure de nos forces, il est inutile de répéter l'apologie aussi souvent qu'il renouvelle l'attaque. Nous dirons seulement à Celse qu'il nous calomnie en nous attribuant cette maxime, que le corps est la partie la plus noble et la plus précieuse de nous-mêmes. Nous affirmons, en effet, que l'ame et surtout l'ame raisonnable, est mille fois plus précieuse que toute espèce de corps, puisque c'est sur notre ame et non pas sur notre chair qu'a été imprimée l'image du Créateur. Car nous ne voulons pas tomber dans la même absurdité que les disciples de Zénon et de Chrysippe qui font de Dieu une substance matérielle.

L. Mais puisque Celse nous reproche de transformer notre corps en un objet de désirs, qu'il le sache bien ! quand le désir est mauvais, nous ne désirons rien ; quand le désir est indifférent, nous désirons tout ce que Dieu promet aux fidèles. C'est dans ce sens que nous désirons et que nous espérons la résurrection des justes. Notre adversaire s'imagine encore que nous nous mettons en contradiction avec nous-mêmes, lorsque d'une part nous espérons la résurrection du corps, comme le jugeant digne que Dieu lui fasse cet honneur, et que de l'autre nous le livrons à toutes les tortures, comme chose digne du dernier mépris. Mais rien de ce qui souffre pour la piété, rien de ce qui supporte la tribulation pour la vertu, ne peut être vil : il n'y a de vil que ce qui est consumé par le vice et la débauche. C'est ce que nous enseigne la divine Ecriture : « Quelle est la race digne d'honneur ? La race de « l'homme ! Quelle est la race digne de mépris ? La race « de l'homme ! » Celse ajoute ensuite « qu'il ne faut pas « discuter avec des hommes qui n'espèrent que les avan- « tages corporels, parce qu'ils tournent aveuglément leurs « pensées vers un objet incapable de jouir de ce qu'ils « espèrent. » Puis, il les traite de « gens grossiers et im- « purs, embrassant par caprice le parti de la sédition, » lorsque l'humanité lui faisait un devoir de venir en aide aux plus grossiers. Car les limites qui nous séparent de la



brute, ne nous séparent pas des intelligences grossières; celui qui nous a faits, nous a créés capables de communiquer avec tous les hommes. Il convient donc de discuter, et avec les personnes dépourvues de toute culture pour les amener, autant qu'il est en nous, à une vie plus civilisée; et avec les impurs pour les purifier s'il est possible; et avec ceux qui embrassent une opinion quelconque sans raisonner, et dont l'âme est malade, pour les empêcher d'agir désormais sans raison, et travailler à guérir les infirmités de leur âme.

LI. Après quoi il approuve ceux qui espèrent que l'âme, appelée par eux soit l'intelligence ou la substance spirituelle, soit l'esprit raisonnable, intelligent, saint et bienheureux, soit l'âme vivante, jouira d'une vie éternelle auprès de Dieu. Il admet encore comme légitime le dogme qui « promet la félicité à ceux qui auront bien vécu, et des supplices éternels aux méchants. » Mais de tout ce que Celse a dit, rien ne surprend plus que l'aveu suivant : « C'est un dogme dont ne doivent jamais se départir ni eux ni personne. » Toutefois, puisqu'il écrivait contre les Chrétiens dont la foi a pour but Dieu, les promesses faites aux justes par Jésus-Christ et la doctrine du châtement des méchants, il ne devait pas oublier que le Chrétien qui, vaincu par ses arguments contre le Christianisme, renoncerait à sa foi, répudierait indubitablement par là-même « ce dogme dont il ne faut ni que les Chrétiens, ni que personne se départe jamais. » Chrysippe, dans son livre intitulé : l'Art de guérir les passions, s'y est pris plus sagement que Celse, à mon avis, pour servir l'humanité. Là, en effet, pour délivrer la nature humaine des maladies qui la troublent et la désolent, il recourt avant tout aux arguments qui lui paraissent appuyés sur la raison; mais il ne laisse pas d'y joindre un second et un troisième ordre de raisonnements empruntés à des principes qu'il n'approuve pas. « Quand même, écrit-il, il existerait trois sortes de biens, cette supposition établie,

« il n'en faudrait pas moins remédier aux passions. Il ne  
 « s'agit pas en effet de considérer, au moment où elles  
 « sont le plus emportées, à quel principe philosophique  
 « appartient celui qu'elles agitent et maîtrisent. Car si l'on  
 « s'arrête mal à propos à combattre les sentiments dont est  
 « prévenu cet esprit malade, il est à craindre que l'on ne  
 « perde pour toujours l'occasion de le guérir. » Ainsi donc,  
 ajoute-t-il, « en supposant que la volupté fût le souverain  
 « bien, et que telle fût l'opinion de celui qu'elle subjugue,  
 « on ne devrait pas laisser de le secourir, en lui démon-  
 « trant que ceux qui font de la volupté le souverain bien  
 « et la fin dernière, condamnent toutes les passions. » Il  
 fallait donc qu'après s'être une fois déclaré pour ce dogme,  
 « les justes seront récompensés par la félicité, tandis que  
 « les pervers seront livrés à des supplices éternels, » Celse  
 continuât de marcher dans les voies où il s'était engagé,  
 et qu'à l'argument qui lui paraissait le plus décisif il en  
 ajoutât d'autres pour achever de prouver, autant qu'il  
 était en lui, que des supplices éternels sont réservés aux  
 méchants, et un bonheur sans fin à ceux qui auront sage-  
 ment vécu.

LII. Quant à nous, persuadés comme nous le sommes,  
 que nous devons régler notre vie suivant les lois du Chris-  
 tianisme, nous nous efforçons avant tout de disposer tous  
 les hommes à embrasser les dogmes des Chrétiens sans ex-  
 ception. Mais nous arrive-t-il de rencontrer des esprits  
 tellement prévenus par les calomnies semées de toute part  
 contre nous, et si accoutumés à regarder les Chrétiens  
 comme des hommes sans religion, qu'ils refusent même  
 de prêter l'oreille à ceux qui promettent de leur enseigner  
 les mystères du Verbe divin, que faisons-nous alors ? Fi-  
 dèles à notre amour pour les hommes, nous travaillons de  
 toutes nos forces à établir la doctrine des peines éternelles  
 réservées aux impies, et à inculquer cette croyance même  
 à ceux qui refusent de devenir Chrétiens. C'est ainsi en-  
 core que nous nous efforçons de propager la persuasion

que ceux qui auront bien vécu jouiront d'un bonheur sans terme, en voyant que les ennemis de notre foi se sont accordés avec nous sur une foule de points qui ont pour objet de régler sagement la vie. En effet, on ne rencontre guère d'hommes en qui les notions universelles sur le bien et sur le mal, sur le juste et sur l'injuste, soient entièrement effacées. Ainsi donc, que tous ceux que frappent le spectacle du monde et dans le monde les invariables révolutions des cieux et des étoiles errantes, le mouvement des planètes emportées dans un sens contraire à celui du monde, la température des saisons si merveilleusement appropriée aux besoins des animaux, mais surtout de l'homme, et enfin l'affluence de tout ce qui a été créé pour son usage, se gardent bien de déplaire à celui qui a fait l'univers, leur ame et l'intelligence dont il l'a dotée. Qu'ils soient fermement persuadés qu'ils subiront les châtimens de leurs péchés, et que celui qui rend à chacun selon son œuvre les traitera conformément à leurs actions, et d'après la manière dont ils auront rempli leur devoir. Je le répète, qu'ils demeurent bien convaincus que tous ceux qui auront sagement réglé leurs mœurs ici-bas, passeront à une vie meilleure, tandis que les méchants expieront dans les supplices leur intempérance, leurs dissolutions, leur lâcheté, leur pusillanimité et toute leur extravagance.

LIII. J'en ai dit assez sur cette matière. Examinons maintenant d'autres paroles de Celse; elles sont conçues en ces termes : « Les hommes naissant enchaînés à un corps, soit que l'ordre et l'économie de l'univers le réclament ainsi; soit que les péchés des mortels leur méritent ce châtiment; soit que leur ame souillée par le contact des passions ait besoin de ces révolutions déterminées pour se purifier; car, suivant Empédocle, le genre humain doit demeurer exilé loin du séjour des bienheureux pendant trois fois dix mille saisons, il faut croire que nous avons été confiés aux soins de quelques

« gardiens de cette prison. » Voyez encore ici avec quelle réserve et sur l'appui des conjectures humaines, Celse vient nous parler d'une matière si grave, lorsque, nous rapportant les diverses opinions des philosophes au sujet de notre origine, il n'ose se prononcer contre aucune d'elles. En cela du moins, il a fait preuve d'une certaine modération. Puisqu'il avait déclaré précédemment qu'on ne doit ni se décider à la légère et au hasard, ni condamner sans examen les sentiments des anciens, s'il ne voulait pas ajouter foi à la doctrine des Juifs manifestée par leurs prophètes, ni croire à la parole de Jésus, n'était-il pas juste au moins qu'il restât dans le doute et suspendît son jugement ? Ne devait-il pas regarder comme probable que ceux qui adoraient le Dieu de l'univers et le servaient jusqu'à braver d'innombrables périls et la mort elle-même pour demeurer fidèles au respect qui lui est dû et aux lois qu'il a établies, n'étaient pas entièrement négligés par Dieu ? ou plutôt, que des hommes qui affichaient le mépris pour des simulacres sortis de la main d'un artisan, et tentaient de s'élever par l'effort de la pensée jusqu'au Dieu suprême lui-même, avaient reçu des marques visibles de sa présence ? Il aurait dû considérer en outre que le Créateur et le Père commun de tous les hommes, qui voit tout, qui entend tout, qui juge avec équité la volonté qui le cherche et s'attache à la piété, accorde à ces mêmes hommes quelques fruits de son gouvernement, afin d'accroître la connaissance qu'ils ont reçue au sujet de sa nature ? Si tel avait été le raisonnement de Celse et de tous ceux qui haïssent Moïse, les prophètes juifs, Jésus, ainsi que tous ses véritables disciples que l'animosité poursuit à cause de sa doctrine, ils n'accablent pas d'outrages, comme ils le font, Moïse, les prophètes, Jésus et ses apôtres. Ils ne placeraient pas non plus les Juifs au-dessous de toutes les nations de la terre ; ils n'affirmeraient pas que cette nation est pire que les Égyptiens eux-mêmes, qui, soit par superstition, soit par ignorance, soit par tout autre motif,

dégradent autant qu'il est en eux les honneurs dus à la Divinité, en les prostituant à de stupides animaux. Qu'avons-nous voulu par là ? Exhorter qui que ce soit à douter de la religion chrétienne ? Non, sans doute; mais montrer que ceux dont la témérité s'emporte avec tant de hardiesse contre cette doctrine, feraient bien mieux de s'en tenir au doute, que d'avancer avec une aveugle confiance, sur la personne de Jésus et de ses disciples, des choses qu'ils ignorent, et qu'ils ne prouvent ni par la vue compréhensive, pour parler ici le langage des stoiciens, ni par aucune autre espèce d'arguments dont se servent les différentes écoles philosophiques, pour démontrer ce qu'elles entreprennent de soutenir.

LIV. A cette affirmation de Celse : « Il faut donc croire « que les hommes ont été confiés aux soins de quelques « gardiens de ce cachot terrestre, » on doit répondre qu'une ame vertueuse est affranchie des liens de la malice, dès cette vie même où languissent les captifs de la terre, comme les appelle Jérémie. C'est là une vérité proclamée par Jésus, ainsi que le prophète Isaïe l'avait annoncé longtemps avant son avènement. Que leur avait donc prédit ce dernier, sinon que « les captifs sortiraient de leur prison, et que ceux qui étaient dans les ténèbres apparaîtraient à la lumière ? » Et voilà que Jésus lui-même, conformément à la prédiction d'Isaïe, est « la lumière qui « se lève pour tous ceux qui étaient assis dans la région « et les ombres de la mort, » de sorte que nous pouvons nous écrier maintenant : « Brisons leurs chaînes, et rejette-tons leur joug loin de nos têtes ! » Si Celse et tous ceux que travaillent les mêmes préventions contre nous, avaient voulu pénétrer dans les profondeurs de l'Évangile, jamais ils ne nous auraient conseillé de nous soumettre à ces prétendus gardiens de notre prison. L'Évangile nous parle d'une femme tellement courbée qu'elle était absolument hors d'état de lever les yeux vers le ciel. Jésus la vit, et sachant de quelle maladie elle était affligée : « Ne fallait-il

« pas, dit-il, délivrer de son esclavage au jour du sabbat  
« cette fille d'Abraham dont Satan s'était emparé il y a  
« dix-huit ans ? » Combien d'autres encore que Satan tient  
enchaînés et inclinés, sans qu'ils puissent jamais élever  
leurs regards vers les cieux, parce qu'il veut que nous  
ayons toujours les yeux fixés vers la terre ? Jamais les in-  
fortunés ne parviendront à se redresser que par ce Verbe  
qui s'est manifesté dans la personne de Jésus, et qui au-  
paravant avait inspiré les prophètes. Jésus, en effet, n'est  
venu que pour « délivrer tous ceux qui gémissaient sous  
« la captivité du démon, » dont il a dit avec la profon-  
deur qui le caractérisait : « Le prince de ce monde est  
« déjà jugé. » Nous ne poursuivons donc pas de nos ou-  
trages les démons qui errent ici-bas ; mais nous condam-  
nons toutes leurs opérations qui n'ont pour but que la  
ruine du genre humain, puisque, sous prétexte d'oracles,  
de guérisons et autres choses semblables, ils travaillent à  
détacher de Dieu l'ame qui est venue habiter ce corps  
d'abjection. Quiconque a réfléchi sur cette abjection, s'é-  
crie avec l'Apôtre : « Malheureux que je suis ! qui me  
« délivrera de ce corps de mort ? » Il n'est pas vrai non plus  
que nous abandonnions sans sujet notre corps aux verges  
et aux tortures. Est-ce donc sans raison que l'homme au-  
quel les démons de la terre et la foule de leurs adora-  
teurs dressent continuellement des pièges, livre son corps  
aux supplices pour ne pas donner à ces êtres pervers le  
nom de dieux ? Que dis-je ? Nous croyons fermement, au  
contraire, qu'endurer les supplices pour la vertu, qu'être  
déchiré par les verges pour la piété, que subir la mort  
pour la sainteté, c'est un acte à la fois agréable à Dieu et  
conforme à la raison, « car la mort des élus est précieuse.  
« aux yeux du Seigneur, » et nous déclarons qu'il est bon  
de ne pas aimer la vie. Mais quand Celse nous compare  
aux malfaiteurs que la justice châtie à cause de leurs for-  
faits ; quand il ne rougit pas d'assimiler des dispositions  
telles que les nôtres à celles des brigands, que fait-il par

là ? Il se déclare le frère de ceux qui, en traitant Jésus comme un vil criminel, ont accompli cet oracle : « Ils l'ont « mis au nombre des scélérats. »

LV. Viennent ensuite ces paroles de Celse : « Il faut « choisir de deux choses l'une. S'ils refusent de sacri- « fier, et d'honorer ceux qui président à ces sacrifices, « qu'ils renoncent donc aussi à entrer dans l'âge viril, à « contracter des mariages, à élever des enfants, à remplir « aucune des obligations de la vie commune, ou plutôt, « qu'ils partent tous à la fois, sans laisser ici aucune posté- « rité, afin qu'il ne reste sur cette terre aucune trace d'une « pareille engeance. Mais s'ils contractent des mariages, « s'ils élèvent des enfants, s'ils se nourrissent des fruits de « la terre, s'ils participent aux douceurs de la vie et aux « maux qui y sont attachés, car la nature de l'homme le « condamne à souffrir, il faut qu'il y ait des afflictions « ici-bas, et le mal n'a pas d'autre séjour ; ils sont obligés « également de rendre aux gardiens de ces mêmes choses « l'honneur qui leur est dû et de s'acquitter de tous les « devoirs de la vie, jusqu'à ce qu'ils soient affranchis de ces « mêmes liens, sans quoi ils paraîtraient ingrats envers « leurs protecteurs, puisqu'il y aurait de l'injustice à jouir « des bienfaits qui sont dans leur dépendance, sans leur « en payer aucun tribut. » A cela, voici notre réponse. Nous ne connaissons d'autre manière légitime et raisonnable de sortir de la vie que de mourir pour la cause de la Religion et de la vertu. C'est ce qui arrive, quand ceux qui s'appellent nos juges et usurpent la puissance sur nos jours, nous placent dans cette alternative, ou de vivre en violant les préceptes de Jésus-Christ, ou de mourir, si nous persévérons à lui obéir. Quant à nous marier, comme tous ne sont pas capables d'embrasser le parti qui est le meilleur, c'est-à-dire de se consacrer à une virginité absolue, Dieu nous a permis de contracter des mariages et d'élever les enfants qui naissent de ces unions, sans en immoler aucun, puisque c'est la Providence qui nous les

a donnés. Ces sentiments d'ailleurs ne sont pas en opposition avec la résolution où nous sommes de ne pas nous soumettre aux démons de la terre. Athlètes de la Religion et revêtus des armes de Dieu, nous sommes debout, prêts à repousser les assauts que nous livre l'armée des démons.

LVI. Celse, en vertu de sa sentence, nous bannit tous à la fois de la vie, afin qu'il ne reste plus sur cette terre aucune trace d'une pareille engeance, pour répéter ici ses expressions. Il a beau faire cependant; nous continuerons de vivre selon les lois de Dieu parmi ceux qui adorent notre Créateur, et nous n'obéirons jamais aux lois du péché. Nous contracterons des mariages, si bon nous semble, et nous élèverons les enfants que Dieu nous enverra. Nous participerons aux douceurs de la vie, toutes les fois qu'il en sera besoin, et nous supporterons les maux qui en sont inséparables, en les regardant comme des épreuves pour notre ame; car c'est ainsi que les saintes Écritures ont coutume de nommer les vicissitudes humaines qui, en agissant sur notre ame comme le feu sur l'or, décident si elle est digne de blâme ou d'admiration. Quant à ce que Celse appelle des maux, nous sommes toujours disposés à dire: « Éprouvez-moi, Seigneur, et interrogez-moi; « éprouvez avec la flamme mes entrailles et mon cœur, » puisque « l'on ne peut être couronné, à moins d'avoir « vaillamment combattu ici-bas dans ce corps d'abjection. » De plus, nous ne voulons pas rendre à ceux que Celse appelle les régulateurs des choses de ce monde, l'honneur qu'il prétend leur être dû. Nous n'adorons et nous ne servons que le Seigneur notre Dieu, avec le désir d'imiter Jésus-Christ qui, à ces paroles du démon: « Je te « donnerai tout cela, si tu te prosternes devant moi pour « m'adorer, » répondit par ces mots: « Tu adoreras le « Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Voilà donc pourquoi nous ne rendons pas à ceux qui, suivant Celse, président aux choses de ce monde, le culte qu'il prétend leur être dû, parce que « nul ne pouvant servir



« deux maîtres, nous ne pouvons à la fois servir Dieu et « Mammon, » que ce mot désigne un seul être ou plusieurs. Il y a plus; si, « par l'infraction de la loi on déshonore « le législateur, » dès qu'il existe deux lois opposées l'une à l'autre, celle de Dieu et celle de Mammon, il vaut beaucoup mieux déshonorer Mammon par l'infraction de sa loi, afin de rendre hommage à Dieu, en observant ses préceptes, que de déshonorer Dieu par l'infraction de sa loi, pour rendre hommage à Mammon, en obéissant à ce qu'il réclame.

LVII. A entendre Celse, « les hommes s'acquittent des « devoirs de la vie, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés des « liens présents, » lorsque, conformément aux lois admises par la multitude, ils offrent des sacrifices aux dieux que chacun reconnaît pour tels dans chaque cité. Mais notre adversaire ignore quels sont les légitimes devoirs qu'impose une piété véritable. Pour nous, nous déclarons que celui-là s'acquitte de tous les devoirs de la vie, qui a constamment sous les yeux l'excellence de son Créateur, qui se souvient des actes qui lui sont agréables, et qui, dans tout ce qu'il fait, n'a d'autre but que de lui plaire. Celse veut encore que nous offrions des actions de grâces aux démons d'ici-bas, s'imaginant que nous leur devons des témoignages de reconnaissance; mais nous qui savons en quoi consiste véritablement la vertu de la reconnaissance, nous soutenons que nous ne sommes pas ingrats, lorsque nous nous abstenons, soit d'offrir des sacrifices, soit de rendre un culte à ceux qui nous font une guerre acharnée, au lieu de se montrer nos bienfaiteurs. Ce que nous craignons plutôt, c'est de manquer de reconnaissance à l'égard de Dieu dont nous sommes l'ouvrage, qui nous comble de ses bienfaits, qui veille sur nous avec une providence attentive, dans quelque situation qu'il ait trouvé bon de nous placer, et de qui nous attendons, après la fin de cette vie, l'accomplissement des espérances qu'il nous a données. Le pain que nous appe-

lons *Eucharistie* est le symbole de notre reconnaissance à l'égard de Dieu. D'ailleurs, il ne faut pas croire, comme nous l'avons déjà dit, que le gouvernement des choses créées pour notre usage appartienne aux démons. Nous ne faisons donc rien d'injuste, en jouissant des choses créées, sans offrir des sacrifices à ceux de qui elles ne dépendent nullement. J'irai plus loin. Quoique nous sachions que ce sont des anges et non pas des démons qui, ayant le gouvernement des choses de la terre, président à la génération des êtres vivants, nous chantons les louanges, nous proclamons le bonheur de ceux auxquels le Seigneur a confié l'administration de tout ce qui est utile au genre humain, à la bonne heure ; mais nous nous gardons bien de les associer à l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. Dieu, en effet, ne le voudrait pas ; et ceux-là même qui ont reçu ce ministère ne le voudraient pas non plus, ou pour mieux dire, ils nous savent plus gré de nous abstenir de leur sacrifier, que si nous leur offrions en effet des sacrifices ; car, qu'ont-ils besoin des vapeurs qui s'élèvent des corps terrestres ?

LVIII. Celse poursuit de la sorte : « Que parmi les « choses d'ici-bas, il n'en existe aucune, si petite qu'on « la suppose, qui ne soit confiée aux soins de quelque puis- « sance, on peut l'apprendre des Égyptiens. Suivant eux, « trente-six démons ou dieux de l'air, — quelques-uns en « comptent un plus grand nombre, — sont chargés de « veiller aux trente-six parties dont se compose le corps « de l'homme. Ils savent jusqu'aux noms de ces démons « dans la langue de leur pays. Ce sont Chnoumen, Chna- « choumen, Cnat, Sicat, Biou, Erou, Erebiou, Ramanor, « Reianoor, et les autres auxquels ils donnent des noms « empruntés à leur idiome. Ils font plus ; ils les invo- « quent, et par ce moyen ils guérissent les affections qui « atteignent les différents organes de notre corps. Pour « quiconque aime mieux être en santé que malade, jouir « de tous les biens qu'éprouver l'adversité, où est l'obs-

« tacle qui l'empêche de se délivrer, autant qu'il est en  
 « lui, de toutes les afflictions et de toutes les douleurs, en  
 « rendant un culte à ces démons et à leurs pareils? » Par  
 ces paroles, Celse travaille à soumettre nos âmes à l'em-  
 pire des démons, sous le prétexte que le soin de nos corps  
 leur a été confié. Il déclare que chacun d'eux a sous son  
 gouvernement différentes parties de nous-mêmes, et à ce  
 titre, il veut que nous ajoutions foi à leurs oracles ou que  
 nous leur rendions des honneurs, afin que nous soyons  
 en santé plutôt que malades, que nous vivions dans la fé-  
 licité plutôt que dans l'infortune, et qu'enfin nous nous dé-  
 livrions, autant qu'il est en nous, des chagrins et des  
 misères de la vie. Le culte de Dieu, culte qui ne souffre  
 ni division ni partage, lui inspire tant de préventions  
 qu'il ne peut croire que ce Dieu souverain, quand on  
 l'adore seul, et qu'on le sert avec courage, soit capable  
 d'inspirer à ses serviteurs, par cela même qu'ils lui sont  
 dévoués, une force et une vertu qui triomphent des assauts  
 que les démons livrent aux saints. C'est que notre adver-  
 saire n'a jamais vu comment ces mots : « Au nom de Jésus, »  
 prononcés par de véritables fidèles, ont guéri un grand  
 nombre de malades, de possédés du démon ou d'infirmes  
 de toute nature.

LIX. Sans doute, un disciple de Celse poussera des  
 éclats de rire en nous entendant répéter : « Qu'au nom  
 « de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre  
 « et dans les enfers; que toute langue confesse que le Sei-  
 « gneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père ! »  
 Eh bien ! qu'il rie tant qu'il voudra ; nous avons à lui op-  
 poser des preuves beaucoup plus évidentes que celles qu'il  
 nous fournit par rapport aux noms de Chnoumen, Chna-  
 choumen, Cnat, Sicat, et de tous ceux qui composent la  
 nomenclature égyptienne, dont l'invocation, selon lui,  
 guérit toutes les maladies du corps. Remarquez ici com-  
 ment Celse nous détourne de croire au Dieu de l'univers  
 par Jésus-Christ, pour nous exhorter à reconnaître trente-

six démons barbares, que les magiciens de l'Égypte seulement invoquent de je ne sais quelle manière, en nous promettant de cette invocation les plus grands avantages. Ainsi donc, s'il fallait nous en rapporter à Celse, mieux vaudrait nous livrer à la magie et à la sorcellerie que d'embrasser la Religion chrétienne; mieux vaudrait ajouter foi à une légion innombrable de démons que de croire exclusivement au Dieu qui s'atteste lui-même, au Dieu souverain, vivant et clairement révélé par celui qui, partout où il y a des hommes, a semé sur la terre, avec une puissance merveilleuse, la doctrine de la piété véritable; et cela, non-seulement pour nous, mais aussi, je puis le dire, sans craindre de me tromper, pour tous les êtres raisonnables qui ont besoin d'être changés, corrigés et guéris de leurs vices.

LX. Voilà pourquoi Celse, s'apercevant que de ces sciences à la magie le pas est glissant, et reconnaissant, en quelque sorte, l'imminence du danger qu'entraîne avec elle cette étude, ajoute aussitôt : « Il faut cependant prendre garde  
 « qu'en s'appliquant à ces recherches, on ne s'y livre avec  
 « trop de passion, de peur qu'épris d'amour pour les choses  
 « corporelles, on ne néglige, ou même que l'on n'oublie  
 « totalement des connaissances plus relevées. Car on au-  
 « rait peut-être grand tort de ne pas en croire les sages,  
 « qui déclarent que la plupart de ces démons terrestres  
 « convoitent ardemment les voluptés, sont avides du sang  
 « et de la fumée des sacrifices, courent à près les concepts et  
 « les autres plaisirs de cette nature, impuissants d'ailleurs  
 « à rien de plus relevé que de guérir des maladies corpo-  
 « relles, et de prédire l'avenir aux hommes et aux cités;  
 « enfin, sans lumières et sans pouvoir, hors de ce qui con-  
 « cerne les accidents de cette vie mortelle. » Puisque le pas est si glissant, ainsi que le témoigne l'ennemi de la vérité de Dieu lui-même; puisque l'on se met par là en danger d'avoir avec ces démons un commerce trop étroit, ou de s'attacher tellement aux choses corpo-

relles, que l'on en vienne à négliger et même à oublier complètement des connaissances plus relevées, n'est-il pas mille fois plus sûr de se confier sans réserve au Dieu suprême par Jésus-Christ, qui nous a enseigné cette doctrine si admirable? Ne vaut-il pas infiniment mieux invoquer son secours, et réclamer la protection de ses saints anges et de ses élus, afin qu'ils nous délivrent de ces démons terrestres « qui convoitent ardemment les voluptés, « sont avides du sang et de la fumée des sacrifices, cou-  
« rent après les chants dissolus, et n'aspirent qu'à des  
« plaisirs de même nature; » mais qui, d'après les aveux de Celse lui-même, ne peuvent rien faire de plus relevé que de guérir les maladies corporelles? Quant à moi, je ne craindrai pas de l'affirmer, il n'est pas prouvé que ces démons, quel que soit le culte qu'on leur rende, aient le pouvoir de guérir les maladies corporelles. Quiconque veut suivre les voies ordinaires de la vie, réclamera les secours de la médecine pour recouvrer la santé. Veut-il user d'un moyen plus noble que celui du vulgaire? il cherchera son rétablissement dans sa piété à l'égard du grand Dieu et dans les prières qu'il lui adresse.

LXI. Considérez vous-même, en effet, laquelle des deux dispositions doit être la plus agréable à ce grand Dieu, dont le pouvoir n'a point d'égal, soit pour accomplir tout ce qu'il lui plaît, soit pour faire du bien aux hommes dans leur ame, dans leur corps ou dans les choses qui sont en dehors d'eux, ou la disposition intérieure d'un homme qui se consacre à Dieu sans réserve, ou celle d'un homme qui n'a d'autre occupation que de savoir quels sont les noms, la puissance et les opérations des démons, les enchantements pour les évoquer, les herbes qui leur plaisent, les pierres qu'il faut leur consacrer, les caractères que l'on y grave, et ceux qui répondent aux figures symboliques ou traditionnelles attribuées à ces mêmes démons. Pour quiconque est doué d'un peu de discernement, il est aisé de voir que la disposition intérieure d'un esprit droit, en-

nemi des vaines curiosités, et qui, par là même, s'abandonne avec confiance à la conduite du Dieu suprême, doit plaire à Dieu et à tous ceux qui l'approchent; tandis qu'une ame qui, pour la santé du corps, pour des avantages matériels, ou pour le succès de choses indifférentes par elles-mêmes, étudie avidement le nom des démons, se fatigue à chercher par quels enchantemens elle se les rendra favorables, abandonnée de Dieu comme une ame impie, perverse et plus digne du démon que de l'homme, sera livrée à ces mêmes démons pour être tourmentée, soit par les pensées impures qu'ils inspirent à chacun, soit par une multitude d'autres maux. Je le demande, est-il vraisemblable que des démons, accoutumés à ne se repaître que de sang, de fumée de sacrifices, de chants dissolus et de voluptés de même nature, d'après les aveux de Celse lui-même, tiennent parole, ou si vous l'aimez mieux, gardent leur foi, même à ceux qui leur offrent ces objets de leur convoitise? En effet, qu'on les invoque au détriment de ces premiers adorateurs; qu'on achète leur faveur par une plus grande quantité de sang, de parfums, de victimes et de tous les objets qu'ils recherchent, les voilà qui dressent des pièges à leur serviteur de la veille, malgré les agréables festins qu'il leur a servis.

LXII. Celse, au reste, après nous avoir longuement parlé des oracles ci-dessus, et nous avoir renvoyés à leurs prédictions, comme si elles émanaient de dieux véritables, prend aujourd'hui un meilleur parti. Il reconnaît « que  
 « ceux qui prédisent aux hommes et aux cités leurs des-  
 « tinées futures, et dont la puissance ne va pas plus loin  
 « que les accidents de cette vie mortelle, ne sont que des  
 « démons terrestres, avides de voluptés charnelles, de  
 « sang, de vapeurs, de chants dissolus, et de tous les plai-  
 « sirs déréglés, sans pouvoir d'ailleurs rien faire de mieux. »  
 Lorsque, nous élevant contre la théologie de Celse à l'occasion des oracles et du culte que l'on rend à ces pré-

tendus dieux, nous disions que c'étaient là des opérations par lesquelles les démons s'efforcent d'entraîner aux voluptés charnelles les âmes des hommes, on nous regardait peut-être comme des impies. Mais si l'on avait conçu de nous une pareille opinion, qu'on se rende maintenant à la doctrine chrétienne et qu'on en proclame l'excellence, quand on voit le détracteur des Chrétiens consigner cet aveu sur la fin de cet ouvrage, comme vaincu par l'Esprit de vérité. Celse a beau affirmer « qu'il faut leur offrir des sacrifices en tant que cela est utile, parce que la raison ne permet pas qu'on le fasse pour toute espèce de motif ; » non, il ne faut pas offrir de sacrifices à des démons qui se repaissent de sang et de vapeurs ; non, il ne faut pas souiller, autant qu'il dépend de nous, la divinité, en la ravalant jusqu'à d'impurs démons. Si Celse avait une juste idée de l'utile, et avait reconnu qu'il n'y a de véritablement utile que la vertu et une conduite conforme à la vertu, il se serait bien gardé d'appliquer à des démons dont il avoue lui-même la perversité, ces paroles précédentes, *en tant que cela est utile*. Pour nous, nous le déclarons, quand même la santé et le bonheur de la vie présente seraient attachés au culte des démons, nous choisirions la maladie et l'adversité, avec le témoignage que nous rendrait notre conscience et une piété sincère à l'égard de Dieu, plutôt que de jouir d'une santé parfaite et de nager dans l'abondance des biens de la terre, en nous éloignant et en nous séparant de Dieu pour jeter notre âme dans la plus déplorable de toutes les maladies. En effet, il faut s'attacher à celui qui n'a besoin de rien, excepté du salut des hommes et de toute créature raisonnable, de préférence à ceux qui ont besoin du sang et de la fumée des sacrifices.

LXIII. Nous venons d'entendre Celse reprocher aux démons le sang et la fumée des sacrifices qu'ils convoitent. Maintenant, comme pour se rétracter sur la perversité qu'il leur attribue, il ajoute : « Il vaut mieux croire que

« les démons n'ont besoin de rien et ne convoitent quoi que ce soit, mais qu'ils prennent plaisir aux marques de la piété qu'on leur témoigne. » Si c'était là le fond de la pensée de Celse, il aurait dû se borner à l'exprimer, sans écrire ce qu'il a dit plus haut. Toutefois la nature humaine n'est jamais complètement abandonnée par Dieu ni par son Fils unique, qui est la vérité. Voilà pourquoi Celse a dit vrai, quand il a déclaré que les démons avaient besoin de sang et de vapeurs, quoique bientôt après, ramené au mensonge par sa malice personnelle, il compare les démons avec les hommes qui, sans songer si on leur en sait gré ou non, s'acquittent de tous les devoirs de la justice, et prennent plaisir à combler de biens ceux en qui ils voient de la reconnaissance. Notre adversaire me semble encore s'être mis en contradiction avec lui-même dans ce passage. Tantôt les démons troublent son intelligence; tantôt, se dégageant un peu des ténèbres dont ils offusquent sa raison, il entrevoit quelques rayons de la vérité. Car voici ce qu'il ajoute : « Il ne faut jamais abandonner Dieu, de quelque manière que ce soit, ni le jour ni la nuit, ni en public ni en particulier, ni dans nos discours ni dans nos actions. Enfin, quoi que nous fassions ou que nous ne fassions pas, tenons toujours notre âme élevée vers Dieu. » Ces paroles, « quoi que nous fassions, » je les applique à ce qui se fait en public, dans toutes nos actions, dans tous nos discours. Puis, comme si la raison de Celse luttait contre les illusions que lui souffle le démon, et succombait le plus souvent dans cette lutte, il poursuit en ces termes : « S'il en est ainsi, quel mal y a-t-il à se rendre favorables les princes de ce monde, qui diffèrent de notre nature, soit même les rois et les souverains de la terre ? Car ce n'est pas sans la puissance des démons que les monarques sont élevés à cette dignité. » Plus haut, il a fait tout ce qu'il a pu pour abaisser notre âme jusqu'au culte des esprits de ténèbres; maintenant il veut que nous recherchions la faveur des rois et des souverains



de la terre. Quant à ceux-ci, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en rapporter de longs exemples : la vie et l'histoire en sont pleines.

LXIV. Nous n'aspirons à d'autre faveur qu'à celle du maître de toutes choses ; c'est à Dieu qu'il faut demander de nous être propice, et on mérite sa protection par la piété et toutes les autres vertus. Si Celse croit qu'après la faveur de ce grand Dieu, il faut encore nous attacher celle de quelques autres protecteurs, qu'il considère que le corps humain ne pouvant se mouvoir sans que son ombre se meuve également, de même on ne peut avoir la bienveillance de Dieu sans avoir en même temps celle des anges, des esprits et des âmes qui sont ses amis. Car ils savent bien connaître quels sont ceux qui méritent les célestes complaisances. Ils ne se bornent pas à des dispositions favorables pour ceux qui en sont dignes ; ils viennent au secours de ceux qui veulent honorer Dieu, ils leur concilient son affection, ils l'implorent et ils l'invoquent avec eux, de sorte que, nous pouvons le dire avec confiance, quand les hommes fermement résolus à marcher dans la voie du bien, offrent à Dieu le sacrifice de leurs prières, une armée innombrable de saintes puissances mêle ses supplications aux leurs, même sans y avoir été sollicitée. Elle s'intéresse au salut du genre humain, elle prend les armes avec lui, pour ainsi dire, en voyant que la troupe des démons s'attaque principalement à ceux qui se consacrent à Dieu, et comptent pour peu de chose la colère de ces mêmes démons. Car s'ils entrent en fureur, c'est surtout contre le fidèle qui, refusant de les honorer par la vapeur et le sang des sacrifices, s'efforce, par ses paroles comme par ses actions, de mériter la faveur du grand Dieu et de s'unir à lui par ce même Jésus-Christ, dont la puissance terrassa l'armée des démons pendant qu'il allait çà et là « guérissant et convertissant tous ceux qui étaient « sous la puissance de Satan. »

LXV. Quant à la faveur des rois et des souverains, nous

devons la mépriser également, s'il faut l'acheter non-seulement par des meurtres, par des violences et par des impuretés, mais encore par l'impiété à l'égard du maître de toutes choses, ou par de serviles complaisances et une abjecte adulation. Quoi de plus indigne, en effet, pour des cœurs généreux et magnanimes qui, mettant la fermeté d'âme au rang des principales vertus, ne veulent pas la séparer de celles qu'ils possèdent ! Mais cesse-t-on d'exiger de nous rien qui soit contraire à la loi et à la parole de Dieu, alors nous ne sommes ni assez extravagants, ni assez furieux pour soulever contre nous la colère d'un prince ou d'un monarque, afin d'attirer sur notre tête l'outrage, les tortures, et la mort elle-même. Car nous avons lu : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures ; « il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu, et toutes « les puissances de la terre sont ordonnées de Dieu. Celui « donc qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu. » Dans nos commentaires sur l'épître aux Romains, nous avons longuement expliqué ces paroles, en leur donnant, selon la mesure de nos forces, les différentes interprétations qu'elles réclament. Nous nous contentons de les prendre pour le moment dans leur sens le plus simple et le plus commun, et cela pour répondre à cette affirmation de Celse : « Ce n'est pas sans le concours des démons que « les rois sont élevés à cette dignité. » Ici il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'établissement des puissances et des royautés de la terre, cette question demandant un long examen, parce qu'il se trouve des princes qui transforment le pouvoir en un instrument de tyrannie et de cruauté, ou en une occasion de débauches et de dissolutions. C'est ce qui fait que nous nous abstenons pour le moment de discuter cette matière.

Nous ne jurons ni par la fortune du monarque, ni par aucune autre de ces prétendues Divinités. Soit, en effet, que la fortune ne soit qu'un mot, tel qu'*opinion* ou *dissidence*, ainsi que plusieurs l'ont pensé, nous ne voulons pas

jurer par une chose qui n'a aucune existence réelle, comme si c'était un Dieu, ou du moins un être subsistant et doué de quelque puissance, de peur d'attribuer à une chose vaine et chimérique le pouvoir que suppose le serment. Soit que ce que l'on appelle la fortune du prince appartienne à l'ordre des démons, comme il a plu à quelques-uns d'avancer que jurer par la fortune de l'empereur romain, c'est jurer par le démon de César, nous aimons encore mieux affronter la mort que de jurer par un démon méchant et perfide, qui pèche souvent avec l'homme dont la direction lui est échue en partage, ou même qui pèche beaucoup plus que lui.

LXVI. Après quoi, semblable à ces possédés du démon qui, tantôt retrouvent l'intelligence, tantôt retombent dans leur folie, Celse paraît revenir à la raison lorsqu'il nous dit : « Supposez néanmoins qu'on voulût contraindre le « serviteur de Dieu à commettre une action impie ou hon-  
« teuse, au lieu d'obéir, il devra endurer tous les sup-  
« plices et affronter tous les genres de mort, plutôt que de  
« proférer ou même de penser une chose qui soit contraire  
« à la majesté de Dieu. » Mais tout à coup, égaré par l'ignorance où il est de notre doctrine, et confondant tout, il ajoute : « Il n'en est pas de même si l'on vous ordonnait  
« de bénir le soleil, ou de chanter un hymne joyeux en  
« l'honneur de Minerve. Leur donner ces marques de  
« respect, ce ne sera qu'honorer davantage le grand Dieu ;  
« la piété la plus parfaite est celle qui s'étend à toutes  
« choses. » A cela nous répondons que, *pour bénir le soleil*, nous n'attendons pas que l'injonction nous en soit donnée, nous qui sommes instruits à bénir non-seulement ceux qui sont soumis au même ordre que nous, mais nos ennemis eux-mêmes. Nous bénissons donc le soleil, comme un des plus merveilleux ouvrages du Créateur, parce que, docile aux lois de Dieu, il obéit à ce précepté : « Soleil et lune,  
« louez le Seigneur, et proclamez autant qu'il est en vous  
« la gloire du père et de l'ordonnateur de cet univers. »

Quant à Minerve, que notre adversaire joint ici au soleil, les Grecs nous débitent sur elle mille fables, soit qu'ils cachent ou non quelque sens mystérieux sous ce symbole. S'il faut les en croire, elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter, et un jour que Vulcain la poursuivait, pour lui ravir sa virginité, elle s'échappa de ses mains; mais plus tard elle recueillit et adopta sous le nom d'Erichon le fruit impur dont l'incontinence de Vulcain avait abreuvé la terre. C'est ce qui a fait dire au poète : « La terre l'engendra; il fut nourri par Minerve, fille de Jupiter. » Il est évident par là que pour reconnaître Minerve comme fille de Jupiter, il faut admettre une foule d'inventions extravagantes auxquelles ne souscrira jamais un homme qui fuit les fables et cherche la vérité.

LXVII. Minerve est le symbole de la sagesse, nous dit-on. Mais pour soutenir une pareille allégorie, que l'on nous montre du moins sur quelle nature et quel mode d'existence elle repose. Si Minerve est une femme de l'antiquité, honorée d'un culte par ceux qui, imposant à leurs peuples ses mystères et ses cérémonies, ont voulu que son nom fût célébré parmi les hommes, comme celui d'une divinité, il nous est permis beaucoup moins encore de louer Minerve et de la vénérer à titre de déesse, puisqu'il nous est interdit d'adorer le soleil, quelque merveilleux qu'il soit, quoique nous le bénissions. Celse prétend « que chanter des hymnes en l'honneur de Minerve et du soleil, ce n'est que rendre au grand Dieu un culte plus pur. » Pour nous, nous savons le contraire. Nous ne chantons d'hymnes qu'en l'honneur du Dieu souverain, et du Verbe, son Fils unique, Dieu comme lui, ainsi que le font le soleil, la lune, les étoiles et toute la milice céleste. Car ils composent un chœur divin qui mêle sa voix à celle des justes pour glorifier les perfections du grand Dieu et de son Fils unique.

Qu'il ne faille jurer par aucun roi de la terre, ni par ce qu'on appelle sa fortune, nous l'avons déjà dit. Il n'est

donc pas nécessaire que nous réfutions cette nouvelle proposition : « Quand même on vous ordonnerait de jurer par « un roi mortel, il n'y a pas de crime à cela. Au monarque « a été donné tout ce qui est sur la terre. Les biens dont « vous jouissez dans la vie présente, vous les avez reçus de « lui. » Pour nous, nous ne disons pas que tout ce qui est sur la terre ait été donné au souverain, ni que nous tenions de lui tout ce que nous possédons ici-bas. En effet, c'est à Dieu et à sa Providence que nous rapportons tous les biens dont nous jouissons sur la terre avec justice et honnêteté. De ice nombre sont les fruits dont la saveur est douce, « le pain qui fortifie le cœur de l'homme, » la vigne qui lui est agréable, le vin qui réjouit son cœur, et l'olivier dont les parfums ornent son visage de joie et d'allégresse. Toutes ces choses encore un coup sont autant de bienfaits de la Providence.

LXVIII. Celse nous avertit ensuite qu'il ne faut pas rejeter le témoignage d'un ancien qui a dit : « N'ayons qu'un « seul chef, qu'un seul roi, celui auquel le fils du rusé « Saturne a donné le sceptre et le droit de commander. » Puis il ajoute : « Attendez à ce dogme, vous en serez inévitablement châtié par le prince. Car que tous en fassent « autant que vous, qu'arrivera-t-il ? Le roi, abandonné de « chacun, restera seul au bout de quelques jours. Tout « ce qui est sur la terre tombera sous la puissance de ces « impies et sauvages Barbares ; c'en sera fait de votre culte « et de la gloire de la véritable sagesse : ils disparaîtront « du milieu des hommes. » Si donc « il ne faut qu'un seul « chef, qu'un seul roi, » ce doit être non pas « celui auquel le fils du rusé Saturne a donné le sceptre et le commandement, » mais celui qu'a investi du pouvoir le Dieu qui établit et renverse les rois, « et suscite en son « temps le prince utile à la terre. » Non, ce n'est pas le fils de ce Saturne relégué dans le Tartare, comme nous le racontent les fables des Grecs ; non ce n'est pas ce fils dont la main précipita son père du trône, qui établit les rois ; je

le proclame en dépit de toutes les allégories du monde. A Dieu seul appartient ce droit ; arbitre de toutes choses, il sait aussi de quelle manière il dispense tout ce qui regarde l'établissement des royautés de la terre. Nous répudions donc ce dogme, quand on l'applique au fils du rusé Saturne, bien convaincus que Dieu ou le père d'un Dieu ne veut rien d'oblique ni de frauduleux. Mais ce dogme, nous le maintenons, soit par rapport à la Providence, soit par rapport à ce qu'elle fait directement elle-même, soit enfin par rapport aux conséquences éloignées de ses desseins. Le roi ne nous infligera pas non plus un châtiment mérité, d'après notre adversaire, pour avoir déclaré qu'il doit sa couronne, non pas au fils de l'artificieux Saturne, mais à celui qui fait et défait les rois. Plaise à Dieu que tous marchent sur mes traces, et que dédaignant l'antique adage d'Homère, ils admettent le dogme qui émane de Dieu dans ce qui concerne les empires de ce monde, et obéissent au précepte par lequel il nous ordonne d'honorer les rois ! Ce principe admis, le monarque ne demeurerait pas « abandonné de chacun, et tout ce qui « est sur la terre ne tomberait pas sous la puissance des « impies et sauvages Barbares. » Car si tous, pour parler ici le langage de Celse, en faisaient autant que moi, il est évident que les Barbares eux-mêmes se soumettant à la parole de Dieu, se dépouilleraient de leur férocité et deviendraient amis de la justice. Il ne resterait donc plus sur les ruines des autres cultes que la religion chrétienne, seule et triomphante. C'est ce qui arrivera avec le temps, puisque cette doctrine accroît de jour en jour le nombre de ses conquêtes.

LXIX. Puis, sans s'apercevoir qu'il se met en contradiction avec la supposition qu'il vient d'établir : « Si tous « en faisaient autant que vous, » il ajoute : « Assurément « si les Romains, abandonnant tous les devoirs qui leur « sont imposés à l'égard des dieux et des hommes, embras- « saient votre foi et adoraient avec vous le Très-Haut ou

« de quelque nom qu'il vous plaise de l'appeler, vous ne  
 « prétendriez pas que votre Dieu descendit du ciel afin de  
 « combattre pour eux, sans avoir besoin d'aucun autre se-  
 « cours. Ce même Dieu n'avait-il pas fait jadis les mêmes  
 « promesses, ou, s'il faut vous en croire, des promesses  
 « bien plus magnifiques encore, à ceux qui s'attacheraient  
 « à lui? Cependant à quoi ont-elles servi et à ceux-ci et à  
 « vous-mêmes? Les premiers, au lieu de devenir les mai-  
 « tres du monde, n'ont plus ni terre ni foyer. Quant à  
 « vous, si quelqu'un de votre secte survit encore, réduit  
 « à fuir et à se cacher, on le cherche partout pour le punir  
 « de mort. » Puisque notre adversaire demande ce qui  
 arriverait dans la supposition que les Romains embras-  
 sassent la foi chrétienne, et que dédaignant les lois an-  
 tiques qui règlent parmi eux les devoirs envers les dieux  
 et les hommes, ils adorassent le Très-Haut, écoutez quel  
 est notre sentiment là-dessus. Nous déclarons « que si deux  
 « d'entre nous s'unissent dans une même volonté, quelle  
 « que soit la chose qu'ils demandent à Dieu, elle leur  
 « sera accordée par le Père des justes qui est dans le ciel.»  
 Car la conformité des volontés parmi les êtres doués de  
 raison est aussi agréable à Dieu que la discorde lui est  
 odieuse. Que serait-ce donc si c'étaient non pas quelques-  
 uns comme aujourd'hui, mais tous les sujets de l'empire  
 romain qui ne formassent qu'un cœur et qu'une ame! Ils  
 adresseraient alors leurs vœux à ce même Verbe qui dit  
 autrefois aux Juifs, poursuivis par les Egyptiens: « Le Sei-  
 « gneur combattra pour vous, pendant que vous demeu-  
 « rerez en repos. » En lui offrant leurs hommages avec cette  
 immense unanimité, ils triompheraient d'ennemis beau-  
 coup plus nombreux que n'en terrassa Moïse par les cris  
 qu'il poussa vers Dieu, lui et tous les soldats qu'il condui-  
 sait. Les promesses que Dieu avait faites à ceux qui s'atta-  
 cheraient à lui, dit Celse, sont demeurées stériles. D'ac-  
 cord! L'ont-elles été parce que Dieu fut infidèle à ses pro-  
 messes? nullement; c'est que les promesses avaient été

faites à la condition que son peuple observerait sa loi et y conformerait sa vie. Ainsi donc, si les Juifs qui avaient reçu ces promesses uniquement à ces conditions n'ont plus aujourd'hui ni terre ni foyer, il faut en accuser leurs crimes, et particulièrement le forfait qu'ils ont commis sur la personne de Jésus.

LXX. Mais que les Romains, suivant la supposition de Celse, embrassent la foi chrétienne, par leurs prières ils triompheront des ennemis; ou plutôt, ils n'auront plus d'ennemis à combattre, puisqu'ils seront sous la protection de cette même puissance divine qui, pour l'amour de cinquante justes, promettait de sauver sept villes tout entières. C'est qu'en effet les hommes de Dieu sont le sel mystérieux qui conserve le monde dans l'état où nous le voyons ici bas, et les choses de la terre ne se maintiennent qu'autant que ce sel divin ne perd point sa vertu. « Car si « le sel devient insipide, avec quoi le salera-t-on? Il ne peut « plus servir ni pour la terre, ni pour les engrais, mais « on le jettera dehors. Que celui qui a des oreilles pour « entendre entende, » quel est le sens de ces paroles! Quant à ce qui nous concerne, nous sommes en butte à la persécution, lorsque Dieu accorde au tentateur le pouvoir de nous persécuter. Mais lorsqu'il ne veut pas nous exposer aux souffrances, nous jouissons d'une paix merveilleuse jusqu'au milieu de ce monde qui nous hait, en nous reposant sur la protection de celui qui a dit : « Ayez confiance, j'ai « vaincu le monde. » Oui, il a vaincu le monde; voilà pourquoi le monde n'a de pouvoir qu'autant que le permet le vainqueur qui a reçu de son Père la puissance de le subjuguier. C'est donc dans sa victoire que nous plaçons notre confiance. Mais s'il veut que nous descendions encore sur les champs de bataille et que nous combattions pour la cause de la religion, alors que l'ennemi se présente, nous lui dirons en face : « Je puis tout en Jésus-Christ notre « Seigneur qui me fortifie. » Car « quoique deux passe- « reaux ne se vendent qu'une obole, l'un d'eux ne tombe



« pas dans le filet sans la volonté du Père céleste. » Tel est le soin avec lequel le gouvernement de la Providence s'étend à toutes choses, que les cheveux de notre tête n'échappent pas à son attention, et qu'elle en connaît le nombre.

LXXI. Après quoi Celse, fidèle à son habitude de tout mêler et de tout confondre, nous attribue ce que n'a jamais écrit aucun de nous. Il s'exprime en ces termes : « Voici encore une de vos forfanteries qu'on ne saurait sup-  
« porter. Si ceux qui règnent sur nous se laissent vaincre  
« et prendre par leurs ennemis pour avoir cédé à vos  
« maximes, vous persuaderez de même leurs successeurs.  
« Après ceux-ci vous en gagnerez d'autres, puis d'autres  
« encore, jusqu'à ce qu'une dernière puissance mieux  
« avisée, en voyant disparaître les uns après les autres  
« ceux qui vous ont crus sur parole, et pressentant l'avenir,  
« vous détruise tous jusqu'au dernier, avant de périr elle-  
« même. » La raison nous dispense de répondre à une pa-  
reille accusation, puisque nul d'entre nous n'a jamais dit  
que si ceux qui règnent maintenant se laissent vaincre et  
prendre par leurs ennemis, pour avoir cédé à nos maxi-  
mes, nous inculquerions aux autres la même croyance,  
puis toujours ainsi successivement, à mesure qu'ils seraient  
victimes de nos conseils. Mais où a-t-il pris cette absur-  
dité, que tous les princes venant à disparaître dans une  
longue succession, les uns après les autres, pour avoir  
obéi à nos suggestions et faute de repousser l'ennemi, « il  
« surgira quelque puissance mieux avisée qui, pressentant  
« l'avenir, nous détruira tous jusqu'au dernier, avant de  
« périr elle-même ? » Celse me semble ici entasser à plaisir  
des puérilités qu'il a inventées de son chef.

LXXII. Il forme ensuite une espèce de souhait : « S'il  
« était possible, dit-il, que tous les habitants de l'Asie,  
« de l'Europe et de la Lybie, tant grecs que barbares,  
« jusqu'aux extrémités de la terre, s'accordassent à suivre  
« une seule et même loi ! » Mais jugeant impossible cette

unanimité de sentiment, il ajoute : « Penser une pareille chose, c'est ne rien connaître. » S'il faut encore nous arrêter ici, nous dirons en deux mots, sur un sujet qui demanderait de longues méditations et beaucoup de paroles, que non-seulement il est possible, mais même qu'il arrivera un jour que tous les êtres raisonnables s'accorderont dans une seule et même loi. Les stoïciens affirment qu'au moment où prévaudra l'élément le plus fort, ce qui est inévitable, l'universalité des choses se convertira en feu dans la conflagration universelle. Mais nous, Chrétiens, nous déclarons que le Verbe ou la Raison, subjuguera toutes les natures raisonnables pour les convertir en sa propre perfection, de sorte que chacun choisira, en vertu de sa simple puissance, ce qu'il veut, et persévérera dans ce qu'il aura choisi. Parmi les maladies et les blessures du corps, il en est contre lesquelles les ressources de la médecine ne peuvent rien. Il n'en va pas de même des infirmités de l'âme; nous ne connaissons pas de malice dont la guérison soit impossible à cette souveraine Raison, qui est Dieu. Car cette Raison souveraine est plus puissante avec l'efficacité de ses remèdes que tous les maux qui travaillent une âme, et ces remèdes, elle les applique à chacun suivant la volonté de Dieu. La fin de toutes choses sera la destruction du vice; mais doit-il être détruit de manière à ne reparaitre jamais, ou bien doit-il renaître un jour? Il n'est pas de mon sujet de traiter cette question. Quant à ce qui concerne la destruction absolue du mal et l'amendement de toutes les âmes, de nombreuses prophéties nous annoncent l'une et l'autre, quoiqu'en termes obscurs. Il suffira pour le moment de rapporter ce passage de Sophonie : « Soyez prêt; veillez dès le matin : « tous les fruits de leur vigne sont flétris. Attendez-moi « donc, dit le Seigneur, au jour où je me leverai, parce « que je l'ai résolu, je rassemblerai les nations, je réunirai « les royaumes, pour répandre sur eux mon indignation « et tous les flots de ma fureur, tant la terre sera dévorée

« par le feu de ma colère. Alors je redonnerai aux peuples  
 « une langue qui durera autant que les générations, afin  
 « que tous invoquent le nom du Seigneur, et le servent  
 « sous un seul et même joug. Je rassemblerai mes sup-  
 « pliants épars ; ils viendront des fleuves les plus reculés  
 « de l'Éthiopie, et m'apporteront leurs offrandes. En ce  
 « jour-là, tu ne rougiras plus de toutes les inventions par  
 « lesquelles tu as prévariqué contre moi ; j'enlèverai de  
 « dessus ta tête la honte de tes outrages, et tu ne tenteras  
 « plus de t'enorgueillir désormais sur la montagne sainte.  
 « Je laisserai au milieu de toi un peuple doux et hum-  
 « ble, les restes d'Israël craindront le nom du Seigneur,  
 « ils ne se livreront plus à l'iniquité, ils ne proféreront  
 « plus le mensonge ; la fraude ne souillera plus leurs lè-  
 « vres ; ils reposeront comme des brebis dans leur pâtu-  
 « rage, et nul ne les troublera. » A celui qui est capable  
 de pénétrer ces mystères, d'expliquer cette prophétie !  
 Qu'il nous dise surtout quelle est « *cette langue qui, après*  
 « *que la terre aura été dévorée par le feu, sera redonnée*  
 « *aux peuples pour durer autant que les générations,* »  
 dans l'état où elle était avant *la confusion*. Qu'il considère  
 encore ce que veulent dire ces paroles : « *Tous invoque-*  
 « *ront le nom du Seigneur, afin que tous le servent sous*  
 « *un seul et même joug, que la honte de leur outrage ne*  
 « *pèse plus sur leur tête, et qu'il n'y ait plus désormais ni*  
 « *prévarication, ni mensonge, ni lèvres artificieuses.* »

Voilà ce que j'ai cru devoir dire brièvement, et non  
 avec toute l'étendue qu'aurait demandée une exacte ex-  
 plication, pour réfuter l'assertion de Celse là où il a dé-  
 claré « qu'il était impossible que tous les habitants de  
 « l'Europe, de l'Asie et de la Lybie, soit grecs, soit bar-  
 « bares, s'accordassent dans une seule et même loi. » Peut-  
 être la chose n'est-elle pas possible à ceux que retiennent  
 encore ici-bas les liens du corps ; mais ils le pourront lors-  
 qu'ils seront affranchis de cette prison de la chair.

LXIII. Celse nous exhorte ensuite « à aider de toutes

« nos forces le souverain, à partager ses légitimes travaux, à prendre les armes pour lui, à servir sous ses drapeaux, s'il en est besoin, et à conduire avec lui ses armées. » Il faut répondre à cela que, dans l'occasion, nous venons en aide aux rois, mais en leur portant des secours divins, pour ainsi parler, puisque nous sommes revêtus de l'armure de Dieu. » Par cette conduite, nous ne faisons qu'obéir à la voix de l'Apôtre. « Je vous conjure donc avant toutes choses, dit-il, d'adresser des supplications, des prières, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, et pour ceux qui sont élevés en dignité. » Ainsi, plus on a de piété, plus on est utile aux princes, et d'une manière bien plus efficace que le soldat qui, enrôlé sous leurs étendards, immole autant d'ennemis qu'il peut. En outre, à ceux qui, étrangers à notre foi, nous demandent de prendre les armes pour la cause commune et d'égorger des hommes, nous pouvons encore répondre : Les prêtres attachés au culte de vos simulacres et à la garde de vos temples, conservent leurs mains pures, afin que les sacrifices qu'ils offrent à vos dieux ne partent pas de mains souillées par le sang et le meurtre. Jamais, quelle que soit la guerre qui s'élève, vous ne les enrôlez dans la milice. Si cette coutume est fondée sur la raison, n'est-il pas beaucoup plus raisonnable encore que les Chrétiens, alors que les autres font la guerre sur le champ de bataille, prennent les armes en ministres et en sacrificateurs du Dieu véritable, gardant leurs mains exemptes de toute souillure, combattant par leurs prières pour ceux dont les armes sont légitimes, et pour le souverain qui règne avec justice, afin que tout ce qui est ennemi de la bonne cause soit confondu ? Ainsi encore, lorsque par nos prières nous triomphons des démons qui suscitent des guerres, engagent les peuples à violer la foi des traités et à troubler la paix, nous sommes beaucoup plus utiles aux monarques que tous ceux qu'ils appellent des soldats. Nous prenons

également notre part dans les travaux qui ont pour objet l'utilité publique, lorsqu'à nos prières et à nos justes supplications, nous ajoutons des méditations et des exercices qui enseignent à mépriser et à fuir les voluptés. Que dire enfin ? Nous combattons mieux que personne pour le salut de l'empereur. Sans doute nous ne servons pas sous ses drapeaux ; nous ne le ferions pas, quand même il nous y contraindrait ; mais nous portons les armes pour lui dans le camp de la piété, que nous fortifions par les prières que nous adressons à Dieu.

LXXIV. Il faut que vous commandiez des armées pour la défense de la patrie, nous dit encore Celse. Eh bien ! qu'il sache que c'est là ce que nous faisons, mais non pour attirer sur nous les regards des hommes, ni par un sentiment de vaine gloire. Car nous adressons des vœux à Dieu pour le salut de nos concitoyens dans le secret de nos cœurs, comme il convient à des prêtres du Seigneur. J'irai plus loin. Les Chrétiens rendent à leur patrie des services plus réels que tous les autres, puisqu'ils enseignent à leurs concitoyens la manière d'honorer le Dieu de l'univers, et transportent dans une cité céleste et divine ceux qui auront sagement vécu dans les plus petites villes d'ici-bas, et auxquels on peut dire : « Vous avez été fidèles « dans une ville de peu d'importance, entrez maintenant « dans la grande cité, » dans la cité « où Dieu siège au « milieu de l'assemblée des dieux, pour les juger. » Voilà qu'il vous inscrit parmi eux, pourvu que « vous ne mouriez plus à la manière des hommes, et que vous ne tombez plus comme l'un des princes. »

LXXV. Celse nous exhorte encore « à remplir les charges « et les magistratures publiques, si le maintien des lois et « les intérêts de la patrie le réclament. » Mais nous qui savons que dans toutes les cités il existe une autre patrie, fondée par le Verbe de Dieu, nous exhortons tous ceux qui sont puissants en paroles et de mœurs pures, à prendre le gouvernement des Églises. Nous répudions ceux qui

courent après les dignités; mais nous faisons violence à la modestie de ceux qui, par humilité, n'osent pas se charger de ce fardeau. Ainsi les sages conducteurs qui sont à notre tête n'ont cédé qu'à la contrainte, à la contrainte du grand roi que notre persuasion proclame Fils de Dieu et Dieu le Verbe. Mais pour bien gouverner, il faut que les chefs de cette patrie, instituée par Dieu lui-même, et qui n'est autre que l'Église, se règlent d'après les lois de Dieu, sans les altérer. Voilà pourquoi ils évitent tout mélange adultère avec les lois humaines. Au reste, ce n'est pas pour échapper aux charges de la vie publique que les Chrétiens se dérobent aux magistratures; ils ne veulent que se réserver tout entiers pour un ministère plus divin et plus nécessaire, puisqu'il s'agit du service de l'Église et du salut des hommes. Oui, ministère tout à la fois juste et indispensable! Ils prennent également soin de tous, et de ceux qui sont en dedans, pour les amener à vivre plus saintement de jour en jour, et de ceux qui sont en dehors, pour les porter à des pensées et à des actions conformes à la piété, de sorte que, rendant à Dieu le culte qui lui appartient, et travaillant de tout leur pouvoir à propager la doctrine véritable, ils sont pénétrés de la parole de Dieu et de sa loi, et en communication avec le Dieu souverain par son Fils Dieu le Verbe, sagesse, justice et vérité par excellence, qui unit à Dieu le Père quiconque s'étudie à vivre conformément aux lois divines.

LXXVI. Ici, pieux Ambroise, se termine le traité que, suivant la mesure de nos forces, et autant qu'il nous a été donné pour le moment, nous avons entrepris à votre demande. Nous avons renfermé en huit livres tout ce que nous avons jugé nécessaire d'opposer au *Discours véritable* de Celse. Maintenant de quel côté respirent l'Esprit du vrai Dieu, la piété qu'on lui doit, et la vérité qui, par ses salutaires enseignements, apprend aux hommes à bien vivre? Ceux qui auront lu l'écrit de notre adversaire et

notre réponse, le décideront. Il faut que vous le sachiez toutefois, Celse nous avait promis un autre traité dans lequel il s'engageait à enseigner à quiconque voulait ou pouvait avoir confiance en lui, comment on devait régler sa vie. S'il n'a pas tenu parole en publiant ce second traité, il suffit de ce que nous avons dit contre le premier dans nos huit Livres. Mais s'il a entrepris et achevé celui dont il est question, ayez soin de vous le procurer et de nous l'envoyer, afin qu'éclairé par le Père de toute vérité, nous réfutions de nouveau tout ce qu'il renferme de mensonger ; ou que, s'il contient quelque principe vrai, nous puissions y souscrire, sans aucun esprit de dispute, comme à une chose inspirée par la sagesse.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER LIVRE.

GLOIRE A DIEU !

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

	Pages.
<b>SAINTE HIPPOLYTE, Evêque et Martyr. . . . .</b>	<b>1</b>
— Démonstration du Christ et de l'Ante- christ. . . . .	3
— Démonstration contre les Juifs . . . .	47
— Fragments du Discours contre Béron et Hélicen. . . . .	53
— Fragments du Traité contre l'hérésie de Noétius. . . . .	61
— Homélie sur la Théopanie. . . . .	81
<b>NOTICE sur la Vie et les Ouvrages d'Origène. . . . .</b>	<b>91</b>
<b>ORIGÈNE. Réfutation de Celse. . . . .</b>	<b>105</b>
— • Contre Celse — Livre I <sup>er</sup> . . . . .	111
— — Livre II. . . . .	175
— — Livre III. . . . .	263
— — Livre IV. . . . .	337
— — Livre V. . . . .	445
— — Livre VI. . . . .	507
— — Livre VII. . . . .	597
— — Livre VIII. . . . .	674

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.















